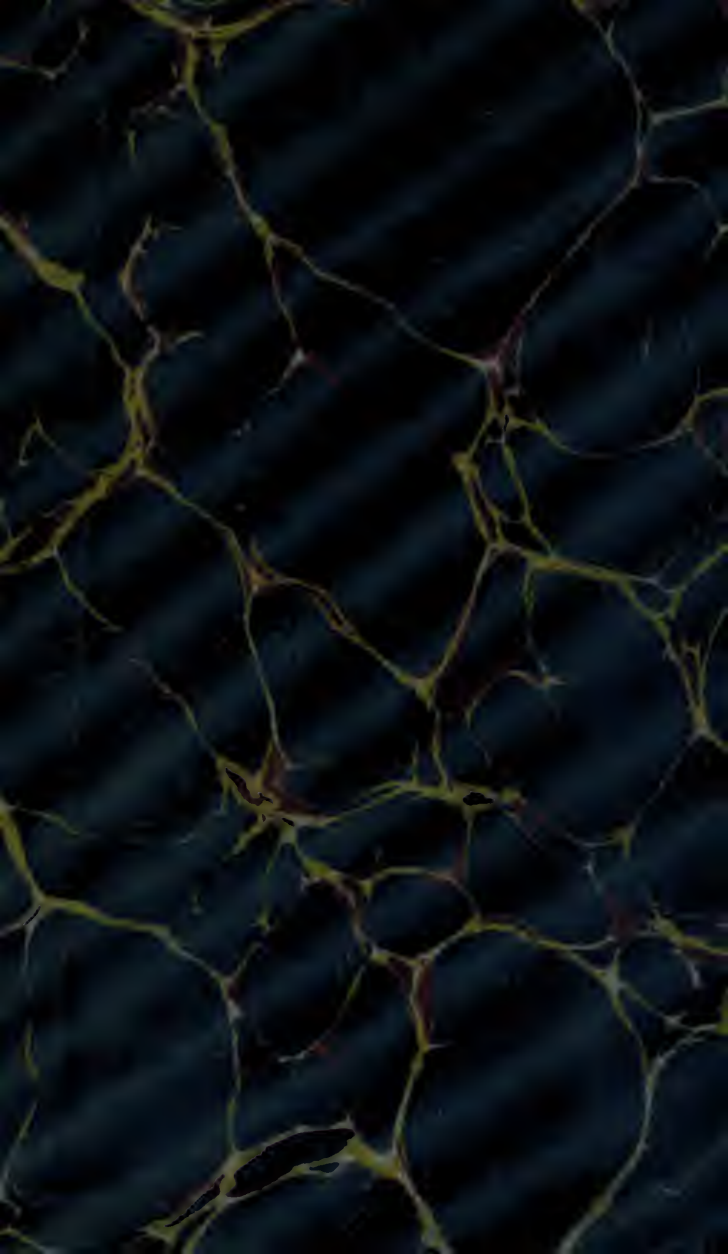
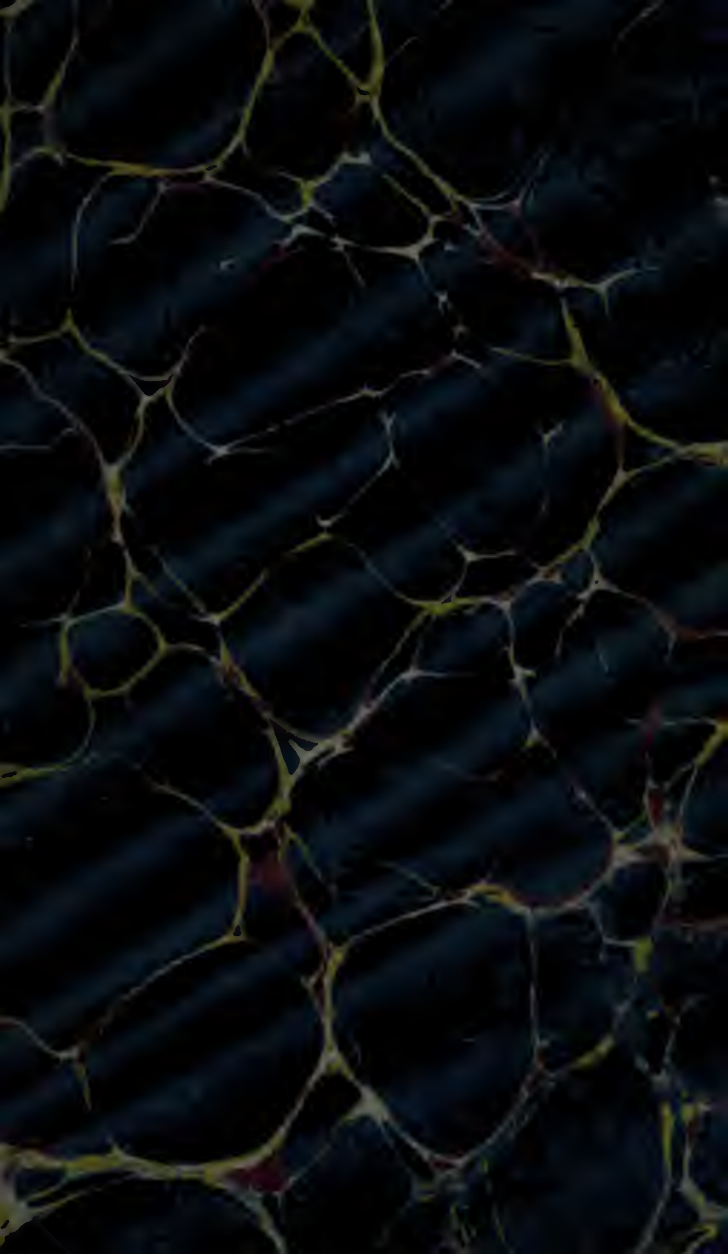

3 1761 01886433 0






ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

GRANDEURS

DE LA SAINTE VIERGE.

TOME I.

CONFÉRENCES

THÉOLOGIQUES ET SPIRITUELLES

SUR LES GRANDEURS

DE

LA SAINTE VIERGE MARIE

MÈRE DE DIEU.

PAR LE P. L.-F. D'ARGENTAN, CAPUCIN.

TOME PREMIER

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE

De L. VIVÈS,

RUE CASSETTE 23, A PARIS.

1853

NEVERS. — IMPRIMERIE DE BÉGAT.

VŒU

A LA

TRÈS-SAINTE-VIERGE MARIE MÈRE DE DIEU.

C'est devant vous, ô très-auguste reine du ciel et de la terre, que je viens me prosterner d'abord, pour vous rendre les plus respectueux hommages de mon esprit et de mon cœur; c'est à vos pieds que je viens porter ce peu de paroles avant que de les exposer aux yeux de vos serviteurs; je vous prie très-humblement de les recevoir comme vôtres, et je conjure aussi tous ceux qui les liront, de les regarder comme une chose qui vous appartient.

Vous avez droit, ô Très-Sainte-Vierge, sur toutes les paroles qui sont prononcées ou écrites dans le temps par les hommes, puisque vous leur avez donné la parole éternelle du Père, et que c'est par vous seule qu'il nous a parlé sensiblement en son Verbe. Ne serait-il pas juste qu'il n'y eût pas un seul des mortels qui ne vous consacrât toutes ses paroles en reconnaissance de celle que vous leur avez donnée? Vous avez le même droit sur toutes leurs pensées, puisque c'est par vous qu'ils ont reçu la pensée ou la conception éternelle de l'esprit de Dieu, que nous appelons son Fils unique, dans lequel est renfermé tout le trésor de sa divine sagesse. Ne doivent-ils donc pas vous rendre pensée pour pensée, et consacrer à Dieu et à vous toutes les productions de leur esprit?

Non-seulement vous avez droit sur toutes les paroles et pensées des mortels, mais vous avez un droit légitime et tout particulier sur tous les livres qui s'écrivent et qui s'impriment dans toute l'étendue du monde chrétien; ils sont tous à vous et devraient vous être dédiés, étant vous-même le livre de la génération de Jésus-Christ le fils de Dieu, selon l'expression de l'Évangéliste saint Mathieu: *Liber generationis Jesu Christi.*

Si donc tous les livres sont à vous, quel droit n'avez-vous pas sur celui-ci; il n'y a qu'à jeter les yeux sur le frontispice pour faire connaître à tout le monde qu'il vous appartient, et pour faire dire à un chacun qu'il est juste de vous en payer le tribut.

Quand j'ai osé parler de la divinité, dans les premières conférences théologiques et spirituelles qui ont été données au public, et qui traitent de la très-sainte Trinité et des perfections divines, j'ai cru être obligé par justice de rendre à Dieu ce qui appartenait à Dieu. C'est pour cela que je les ai dédiées à l'adorable Trinité; et quand j'ai parlé de Jésus-Christ Dieu-Homme, dans les secondes conférences, qui ont suivi de près les premières, j'ai cru être aussi obligé de lui rendre ce qui lui appartenait; et c'est pour m'acquitter de ce devoir de justice que je les ai dédiées à Jésus-Christ.

Maintenant, ô très-Sainte-Vierge, que j'ai entre mes mains ces troisièmes conférences qui traitent, quoique très-imparfaitement, de vos excellences, et qui ont la gloire de porter votre nom à leur tête, la même justice qui m'a obligé de rendre à Dieu ce qui appartenait à Dieu, m'oblige encore de rendre à la mère ce que j'ai rendu au Fils.

Daignez donc recevoir, ô très-aimable mère de mon Sauveur, ce petit hommage que je vous présente, dont tout le mérite part de son sujet; ma seule confiance, si souvent soutenue des marques de votre protection, me l'a fait entreprendre. Quel bonheur pour moi, s'il a l'avantage de vous plaire! Je sais qu'il ne mérite que le mépris et le rebut, quand il n'aurait point d'autre défaut que la corruption de la source dont il est écoulé : et je ne crains pas de faire ici, ô très-Sainte-Vierge, l'aveu sincère de ma témérité, quand je me rappelle que tant de grands saints tremblaient de crainte en vous regardant, et qu'ils se sont estimés indignes d'écrire ou de parler de vos ineffables prérogatives. Quel sujet de confusion pour moi, quand j'entends un saint Pierre Damien, un saint Jean Damascène, un saint Épiphane, un saint Augustin et tant d'autres lumières de l'église avouer que quand tous leurs membres seraient convertis en langues, ce ne serait pas assez pour vous louer suffisamment, et donner de l'éclat à vos incomparables grandeurs.

Je me confonds donc en votre présence, ô très-auguste mère de Dieu, et me demande à moi-même : Qui es-tu donc pour oser entreprendre ce que tant d'illustres personnages et tant de grands saints ont cru être au-dessus de leurs forces? Encouragé cependant par les paroles et les sentiments de saint Bernard, qui, quoiqu'il trouvât son esprit stérile, et son langage grossier, quand il voulait penser ou parler des merveilles qu'il admirait en Marie, le zèle toutefois qu'il avait pour l'honorer ne lui permettait pas ni de s'en taire, ni d'en parler, ni d'en écrire, ni d'en prêcher, ni d'en exalter la gloire aussi souvent qu'il l'eût désiré; épris de ces beaux sentiments, je leur abandonne volontiers mon cœur, et n'en veux jamais avoir d'autres; je veux, Vierge sainte, sans avoir égard à mon indignité et à mon incapacité, penser à vous, je veux parler de vous, je veux écrire de vous, je ne veux jamais cesser de vous honorer, je veux faire tous mes efforts pour animer tout le monde à se dévouer de tout leur cœur à vous, et à se déclarer hautement vos dévots et vos serviteurs. Donnez la mission et la commission à ce petit livre pour aller partout vous préconiser et vous gagner tous les cœurs; je le laisse pour cela à vos pieds, vous demandant votre bénédiction avec ces dernières paroles :

Dignare me laudare te, Virgo sacrata. Da mihi virtutem contra hostes tuos.

PRÉFACE.

Il semble que c'est vouloir porter de l'eau à la mer que de donner au public un livre qui traite des grandeurs de la Sainte-Vierge, vu que tout le monde en est à présent si rempli qu'on ne voit presque autre chose partout ; nul sujet sur lequel on ait plus raisonné, plus parlé, ni plus écrit ; cependant on peut assurer qu'on n'en a encore presque rien dit, eu égard à ce qui s'en devait dire : c'est un abîme dont on ne trouvera jamais le fond ; plus on y puise, plus on découvre à y puiser : et pour le dire en deux mots, le trésor des immenses richesses dont Dieu l'a rempli, est inépuisable.

Elle est vraiment, comme la nommait l'empereur Léon, *Panegyris omnium sæculorum*, le panégyrique perpétuel de tous les siècles, l'éloge universel de tous les êtres, le concert public et général de louanges de toutes les créatures ; parce que toutes reconnaissent qu'elles lui sont redevables après Dieu de tout ce qu'elles ont de bonheur. N'est-il donc pas juste qu'elles lui payent le tribut de leurs louanges et de leurs reconnaissances ? *Panegyris omnium sæculorum*.

Saint Bernard dit expressément que c'est pour l'amour de la Sainte-Vierge que tout le monde a été créé ; saint Fulgence tient pour assuré que c'est elle qui conserve et qui soutient le monde, et que, sans sa protection, il y a long-temps que le ciel et la terre seraient renversés. L'univers lui étant donc redevable de sa création et de sa conservation, pourrait-il se dispenser de faire éclater sa gloire durant tous les siècles ? *Panegyris omnium sæculorum*.

Mais quand cette doctrine, qui rend tous les êtres créés redevables à la Sainte-Vierge, après Dieu leur créateur, ne serait pas reçue de tout le monde comme indubitable, n'est-il pas certain que ce grand univers lui doit la gloire inestimable qu'il possède de voir son Dieu, son créateur et la majesté infinie de l'Être des êtres entre les parties qui le composent ? Quelle reconnaissance lui peut donc jamais suffire pour ce comble de gloire où Marie l'a élevé ; ne

doit-il pas lui continuer un panégyrique perpétuel durant tous les siècles? *Panegyris omnium sæculorum.*

Mais si tous les êtres créés sont si redevables à la Sainte-Vierge, que ne lui doivent pas les hommes qui ont reçu d'elle plus infiniment que tous les êtres matériels, plus sans comparaison que tous les êtres spirituels, car il n'y a que les hommes seuls qui aient la gloire d'avoir un Dieu-Homme pour frère, pour sauveur, pour nourriture, et d'être de même nature que Dieu. De qui ont-ils reçu cette insigne faveur, après Dieu, n'est-ce pas de la Sainte-Vierge qui leur a produit l'Homme-Dieu?

Quelle reconnaissance surtout ne doivent pas les prêtres à cette Vierge incomparable qui les honore de cette autorité souveraine qui surpasse celle des rois de la terre, qui les fait entrer en participation de sa dignité, de son office et de sa puissance? Je dis de sa dignité, parce que le Fils de Dieu veut bien se mettre dans leur dépendance, comme il s'est mis en celle de la Sainte-Vierge; je dis de son office, parce qu'ils donnent le Sauveur à toute l'Église, le reproduisant tous les jours de leur bouche, comme elle le lui a donné une fois en le produisant de son chaste sein; je dis de sa puissance, parce qu'ils ont comme elle le pouvoir de produire réellement le propre Fils de Dieu, leur Créateur et leur Sauveur. Il est vrai que ce n'est pas elle qui leur donne le caractère de leur sacerdoce, ils le tiennent de Dieu immédiatement : toutefois sans elle, le monde n'aurait point un Dieu-Homme, l'Église n'aurait point les divins mystères qui dépendent de celui de l'Incarnation, les prêtres n'auraient point le pouvoir d'offrir ce divin sacrifice, parce qu'ils n'auraient ni le caractère du Grand-Prêtre Jésus, ni l'hostie adorable de leur sacrifice, qui est le fruit de ses entrailles. O Dieu vivant! Dieu d'amour! Bonté infinie! qui n'avouera que les obligations que les prêtres ont à la Sainte-Vierge surpassent toutes les reconnaissances qu'ils en pourraient jamais avoir!

Mais après avoir dit en général que tous les êtres créés qui ont une dépendance essentielle de leur créateur en ont aussi une nécessaire de la Sainte-Vierge, n'est-il pas juste de conclure qu'il n'en est pas un seul qui ne soit tenu de la servir et de l'honorer parce qu'il n'en est pas un qui ne lui soit redevable? Ne puis-je pas, dis-je, conclure que cette obligation d'honorer Marie regarde plus parti-

culièrement les religieux et les religieuses de quelque ordre et de quelque profession qu'ils soient; puisque c'est elle qui, la première, a tracé le dessein de l'état religieux, qui, la première, a fait l'essai de tout ce qui devait se pratiquer par les personnes religieuses, sortant fort jeune de la maison de ses père et mère pour se présenter à Dieu dans son temple, faisant la première le vœu de chasteté, vivant dans une grande pauvreté et dans une parfaite obéissance aux prêtres, ses supérieurs spirituels, vaquant à l'oraison, au silence, au jeûne et aux autres exercices qui se pratiquent dans les familles religieuses?

Mais ce qui est plus que tout cela, on a vu que tous les ordres religieux qui ont été institués en divers temps et en diverses contrées du monde, ont pris naissance comme dans le sein de la Sainte-Vierge; c'est elle qui en a, pour ainsi dire, conçu le dessein, ménagé l'exécution, favorisé l'établissement, les commencements et les progrès, quelquefois même par des miracles visibles; en sorte qu'il n'y en a pas un qui ne la regarde comme sa mère, sa bienfaitrice, son asile, sa protectrice et l'astre favorable qui domine sur lui pour y répandre les plus bénignes influences du ciel, et qui pour cela ne lui soit attaché par une dévotion particulière. Qui aurait lu les annales de tous les ordres, aurait vu partout tant de faveurs qu'elle a faites à chacun en particulier, qu'il aurait eu sujet de dire : il semble qu'elle n'a des soins, des bontés, des faveurs et des largesses que pour cet ordre.

Eh! devons-nous être surpris si, durant tous les siècles, les saints et les principaux pères de l'Église orientale et occidentale ont consacré à la gloire de Marie leur esprit, leur cœur, leurs forces, leurs talents, et s'ils n'ont cessé de chanter ses louanges, de prononcer ses panégyriques, de prêcher, d'écrire, de préconiser partout ses grandeurs. Devons-nous être surpris si le savant diacre d'Édesse en Syrie, saint Éphrem, a composé grand nombre de sermons à la louange de Marie, pour animer tout le monde à sa dévotion; si saint Basile n'a jamais fait sentir la force de son éloquence que quand il a parlé des grandeurs de la Sainte-Vierge; si saint Jean Chrysostome, que son incomparable éloquence fit appeler la bouche d'or, n'eut jamais de paroles plus douces que celles qu'il employa pour lui donner des titres d'honneur, surtout dans sa Litur-

gie, où il la nomme sainte, immaculée, bénie sur toutes les femmes, mère de Dieu, toujours Vierge, plus honorée que les chérubins, plus glorieuse incomparablement que les séraphins.

Que n'en n'ont pas écrit, prêché, enseigné saint Méthodius, martyr en Lycie, saint Grégoire le Thaumathurge, saint Jean Damascène, ce fervent religieux qui eut la gloire d'avoir une main coupée pour la défense de ses images, et qui lui fut miraculeusement restituée par la Sainte-Vierge, Sophronius en Palestine, saint Épiphane en Chypre, saint Cyrille et saint Athanase en Égypte, saint Germain et saint Procle en Thrace, et saint Jérôme, cette lumière de l'univers? Que n'en n'ont pas écrit l'abbé Rubert et le P. Albert-le-Grand en Allemagne, saint Anselme et le vénérable Bède en Angleterre, saint Bernard en France, saint Ildephonse en Espagne, saint Cyprien et saint Augustin en Afrique, l'angélique saint Thomas, le séraphique saint Bonaventure et saint Bernardin en Italie? et pour tout dire en deux mots, tout le monde chrétien n'a point cessé de glorifier partout la très-sainte mère de Dieu.

Après cela ne faudrait-il pas que tout ce qui est en nous, notre âme, notre corps, notre esprit, nos pensées, notre bouche, fussent autant de voix éclatantes qui publiassent partout les grandeurs de Marie, et qui ne cessassent de solliciter des mortels à reconnaître les obligations qu'elles lui ont?

C'est dans cette vue que j'ose présenter au public ce petit ouvrage, qui doit traiter des grandeurs de la Sainte-Vierge. Je m'y trouve particulièrement engagé par la profession où la providence du ciel m'a appelé par la grâce d'une vocation que je tiens plus précieuse qu'un empire; car, qui dit un frère mineur dit un serviteur de la Sainte-Vierge. Ces mineurs, ces petits, ces enfants ne sauraient s'empêcher de chanter les louanges de leur divine mère. Autrefois les Scribes et les Pharisiens trouvèrent à redire que les enfants remplissent l'air de chants d'allégresse quand Jésus-Christ fit son entrée en Jérusalem; et, comme ils s'en scandalisaient et voulaient les faire taire, le Sauveur qui prenait plaisir aux louanges que lui donnaient les bouches innocentes de ces enfants, prit aussi leur défense, et pour réprimer l'audace de ceux qui les condamnaient, il leur cita ce verset du psaume huitième : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos :*

pour répondre aux outrages de vos ennemis, vous ne vous êtes servi que des louanges sorties de la bouche des petits enfants.

Il se pourra faire que quelques-uns trouveront à redire que ceux qui n'ont rien de grand osent parler des grandeurs de la Sainte-Vierge; mais, puisque la louange des enfants ne déplaît pas à Dieu, qu'on laisse du moins aux mineurs la liberté de mêler leur voix avec celle des grands; qu'il soit permis au plus petit et au dernier de tous de bégayer ici à sa mode comme un enfant, pour donner ce qu'il pourra de louanges aux grandeurs de son adorable maîtresse, de son aimable mère, de la souveraine dame de son cœur.

Saint Paul, le grand apôtre par excellence, qui instruisait non-seulement toute la terre, mais encore les anges du ciel, disait en parlant de lui-même : quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, et je raisonnais comme un enfant; quand je suis venu à l'âge parfait, je me suis défait de toutes mes puérilités. Nous ne serons jamais que des enfants, tandis que nous serons sur la terre, et nous ne parlerons que comme des enfants; Si Dieu nous fait la grâce de nous conduire à l'âge parfait, c'est-à-dire à l'état des grands qui sont dans le ciel, alors nous verrons les grandeurs de la Sainte Vierge, que nous ne saurions comprendre ici-bas; alors nous en parlerons dignement, au lieu que nous ne faisons que balbutier à présent; alors nous la louerons à haute voix avec les anges, alors nous la bénirons et nous la remercierons avec tous les bienheureux, durant tous les siècles des siècles.

Mais, en attendant, je ne laisserai pas de faire comme les petits enfants, qui n'ayant pas la discrétion de se taire, ni la sagesse de parler à propos, se laissent aller sans retenue où l'affection de leur cœur les emporte. Ils font hardiment faire de petits entretiens qui ne leur sont point désagréables, quoiqu'ils soient mal conçus et mal prononcés. C'est ainsi que j'ose parler ici, je ne sais comment, des grandeurs de la très-Sainte-Vierge; je sais bien que je ne leur donne pas un nouvel éclat; au contraire, je leur ôte celui qu'elles ont d'elles-mêmes par la manière dont je m'explique sur ce grand sujet; je ne me suis jamais appliqué à étudier des paroles, ni à rechercher beaucoup l'exacte pureté du style, ni la délicatesse de ce je ne sais quoi qui plaît dans les livres du temps, j'ai

toujours mieux aimé la bonté du fruit, que la beauté des fleurs ou des feuilles, et la vérité toute nue, simple et sincère, m'a toujours semblé plus belle que tous les ornements dont on tâche quelquefois de la parer, et dont elle n'a jamais besoin pour se faire aimer.

Je ne fais pas profession de parler toujours sentences comme un oracle, ni toujours harangues comme un orateur, ni toujours arguments comme un philosophe ; ce sont ici des conférences familières, et cette manière de traiter les choses demande plus de liberté ; on ne se contraint pas trop à garder les mesures quand on écrit ou qu'on parle familièrement avec ses amis ; aussi on ne se lie pas si exactement à un seul sujet, ni à une même façon de parler ; quand on entre en conférence avec eux, on prend les choses comme elles se présentent, et on les dit naïvement selon la nature des sujets, ou selon le génie différent de ceux qui parlent à leur tour. Cette liberté de conférence fera rencontrer une multitude de choses différentes ; l'on y verra des pratiques de dévotion solides, des remarques curieuses, des descriptions assez délicates, quelque point de science ; on y trouvera même quelques histoires courtes et dévotes, et choses semblables. Comme tout peut entrer dans ces conférences, tout m'est propre, quoique rien ne me soit absolument nécessaire ; cela fait une certaine variété qui délasse toujours l'esprit, quoiqu'elle ne soit pas partout également belle. Les couleurs obscures trouvent leur place dans les tableaux aussi bien que les plus vives, et quelquefois les choses petites mêlées en petite quantité avec les plus grandes s'accommodent assez bien dans un discours.

Quoique les grandeurs de la Sainte-Vierge, dont on parle ici, soient un sujet fort relevé de soi-même, néanmoins il se rencontrera peu de choses qui ne soient fort intelligibles à quiconque aura seulement un peu de bon sens ; ce n'est qu'en quelques endroits il ne s'y trouve des vérités un peu moins éclaircies, qui peut-être ne seront pas entendues de tout le monde, mais il n'est pas besoin de laisser quelque chose qui n'est pas à la portée de tout le monde indifféremment ; s'ils ne le peuvent pas comprendre, du moins ils le révèrent, et prennent de là occasion de concevoir plus de respect des choses de Dieu.

Je n'entreprends pas de traiter à fond tous les sujets particuliers, je me contente que le total soit toujours des grandeurs de la Sainte-Vierge ; ce n'est point sa vie dont je fais l'histoire, ce ne sont point des panégyriques pour toutes ses fêtes, ce ne sont point des méthodes pour la servir et pour pratiquer sa dévotion, ce ne sont point des règles ou des maximes que je donne pour l'oraison, ce n'est rien de tout cela, et toutefois c'est ce que vous trouverez dans ces conférences. L'histoire de sa vie s'y trouvera presque tout entière, des panégyriques pour toutes ses fêtes, ou du moins la matière pour en composer, des méthodes pour pratiquer utilement sa dévotion, des règles ou des instructions pour l'oraison mentale, et quantité d'autres choses dont les âmes dévotes à la Sainte-Vierge pourront faire un fort bon usage.

Un bon auteur appelle la très-Sainte-Vierge le microcosme du monde spirituel, pour faire entendre qu'elle est dans le monde de la grâce ce qu'est l'homme dans le monde de la nature, un recueil de toutes les perfections qui sont partagées par mesure dans tout le reste des créatures, et par-dessus cela, un autre comble de perfections infinies que tous les autres n'ont point : cette expression me fait souvenir de vous avertir que vous en verrez bien de semblables dans la lecture de ces conférences, où il y a beaucoup de termes qui semblent être des exagérations excessives, et qui, à la rigueur ne seraient pas véritables ; comme quand je dis que les grandeurs de la Vierge sont incompréhensibles, que sa grâce est immense, qu'elle a mérité infiniment, que sa gloire est infinie, et d'autres semblables ; je pourrais vous dire que c'est ainsi que les saints Pères ont parlé ; et cela suffirait pour m'autoriser, mais j'ajoute à cela qu'il faut parler comme on a l'habitude de parler, et qu'il faut aussi entendre les paroles comme on a l'habitude de les entendre : ne dit-on pas tous les jours : cet homme a infiniment de l'esprit ! on ne veut pas dire pour cela que son esprit soit infini, mais qu'il est très-grand et très-étendu. Si vous trouvez quelque autre façon de parler que vous n'entendiez pas, ne disputez point, laissez-la passer, elle n'a point de malignité et ne contient point de doctrine dangereuse ; si je l'avais seulement soupçonnée, jamais je ne lui eusse donné la liberté de passer avec les autres.

CONFÉRENCES THÉOLOGIQUES
ET SPIRITUELLES
SUR LES GRANDEURS
DE LA TRÈS-SAINTE-VIERGE-MARIE
MÈRE DE DIEU.

CONFÉRENCE I.

Le grand conseil où il est amplement traité de la prédestination de la Sainte Vierge.

Heureuse une âme qui connaît Dieu son Créateur ; plus heureuse encore celle qui connaît aussi Jésus-Christ son Rédempteur ; mais très-heureuse celle qui est arrivée jusqu'à la connaissance de la très-Sainte-Vierge, la mère de son Créateur et de son Sauveur !

Une âme n'est pas heureuse, pour avoir seulement été tirée du néant par la toute-puissance de Dieu, et formée à sa ressemblance ; car si elle ne le connaît pas, il vaudrait mieux qu'elle n'eût jamais reçu l'être. Mais elle commence d'être bienheureuse, quand elle commence à le connaître, parce qu'elle a déjà fait le premier pas nécessaire pour s'approcher de lui. *Accedentem ad Deum credere oportet quia est* (Hebr. 11. v. 6).

Elle devient beaucoup plus heureuse, quand elle connaît Jésus-Christ le Dieu-Homme et le Sauveur des hommes : ce ne serait pas assez pour elle de connaître son Créateur, si elle ignorait son Rédempteur, car elle n'aurait point de part aux fruits de la rédemption. Mais son bonheur devient fort grand, quand elle le connaît ; c'est une seconde démarche plus grande que la première pour s'approcher de lui.

Toutefois elle ne sera jamais heureuse, si elle ne connaît aussi la très-Sainte-Vierge Marie, la mère de son Créateur et de son Sauveur ; tant elle tient un grand rang entre les plus hauts mystères de notre religion, et tant elle a une liaison inséparable avec les personnes divines, de sorte qu'il ne suffirait pas à une âme, pour se garantir de la damnation éternelle, de connaître un Dieu en trois personnes, ni de connaître un Dieu-Homme Rédempteur général de

tous les hommes, si elle ne connaissait aussi une mère Vierge, la très-auguste mère de son Créateur et de son Sauveur. Ces trois connaissances ont une liaison nécessaire et inséparable. Pour rendre une âme bienheureuse, il faut qu'elle connaisse Jésus Christ et la Sainte-Vierge.

Ne voyons-nous pas aussi que ce sont les trois premiers articles que l'Église nous propose à croire dans notre Symbole? *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre,* voilà la première : *Et en Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur,* voilà la seconde : *Qui a été conçu du Saint Esprit, né de la Vierge Marie,* voilà la troisième. Qui ne croit pas également tous les trois, n'a pas la foi; et sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. Voilà de quelle importance il est de nous étudier à connaître la Sainte-Vierge, aussi bien que Dieu le père et son fils unique Jésus-Christ. Personne ne peut avoir d'accès au Père si ce n'est par le Fils, comme il nous l'a déclaré lui-même dans l'Évangile de saint Jean : *Nemo venit ad Patrem nisi per me* (Joan. 14. v. 16). C'est un article de foi; et personne aussi n'a d'accès au Fils, si ce n'est par la mère; c'est une doctrine catholique et le langage commun des saints Pères.

Considerez avec quelle liaison et avec quel ordre la foi chrétienne a été établie dans le monde dès son commencement. Quand Jésus-Christ envoya ses apôtres la prêcher par toute la terre, il leur commanda de commencer par l'instruction des peuples : *Allez, je vous envoie comme mon Père m'a envoyé, enseignez toutes les nations, et les baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Voilà d'abord la vérité d'un Dieu en trois personnes; c'est le plus sublime de tous les mystères de la foi, mais il faut qu'il entre le premier dans l'âme des hommes. Ensuite, ils avaient ordre de faire connaître Jésus-Christ à tous les mortels, comme le seul médiateur de leur réconciliation, l'auteur de toutes les grâces et le sauveur universel de tous les pécheurs. Ils avaient sans cesse son nom en la bouche, c'était la matière de toutes leurs prédications et de tous leurs entretiens (Act. 4. v. 12). Nous vous prêchons Jésus-Christ crucifié; il n'y a point d'autre nom sous le Ciel donné aux hommes, dans lequel ils puissent trouver leur salut. C'est la seconde vérité qu'ils établissaient dans le monde, après celle de la très-sainte Trinité.

En troisième lieu, tous les apôtres et les saints Pères qui ont été leurs successeurs, n'ont cessé de préconiser la très-Sainte-Vierge, de publier partout ses grandeurs, et de la faire connaître et révérer par toute l'Église comme la vraie mère du Dieu qu'elle adore, ne jugeant pas moins nécessaire de persuader aux hommes qu'il a une mère en terre, que de leur faire croire qu'il a un Père dans le Ciel; parce qu'il est également nécessaire de croire qu'il est vrai Dieu, procédant du vrai Dieu, que de croire qu'il est vrai homme, né d'une mère Vierge, de laquelle il a reçu toute sa sainte humanité.

Voilà comme la vérité de la très-Sainte-Vierge et sa divine maternité est renfermée dans un des trois principaux articles de notre religion chrétienne; et comme il est également nécessaire de connaître premièrement un seul Dieu en trois personnes; secondement un Dieu-Homme, sauveur de tous les pécheurs; troisièmement une mère de Dieu, la très-Sainte-Vierge, qui est vraiment sa mère selon son humanité, comme Dieu le Père est son père selon sa divinité. Il s'ensuit donc qu'il n'est pas moins nécessaire de faire connaître aux chrétiens les grandeurs de la Sainte-Vierge, que celles du Père éternel et celles de son fils unique Jésus-Christ; et c'est pour cela que j'ai suivi cet ordre dans les trois sortes de conférences théologiques et spirituelles que je me suis efforcé de disposer pour donner à toutes les âmes, qui auront un peu de zèle pour leur salut, un moyen facile pour entrer aisément et même agréablement dans la connaissance des vérités les plus relevées et les plus nécessaires à leur salut. Elles apprendront en lisant ces livres les plus belles vérités de la théologie, encore qu'elles n'aiment point l'étude, mais seulement un peu de bon sens.

J'ai commencé par les conférences sur les grandeurs de Dieu, où j'ai exposé, comme j'ai pu, la vérité et l'unité de cet Être des êtres, la Trinité des personnes adorables et l'excellence de ses perfections infinies. J'ai fait ensuite celles qui traitent des grandeurs de Jésus-Christ Dieu-Homme, où j'ai tâché de faire connaître sa divinité et son humanité, ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour notre salut; et voici maintenant les troisièmes qui viennent se présenter en leur rang, pour vous entretenir des grandeurs de

la très-Sainte-Vierge la mère de Dieu. Si les précédentes ont porté quelque lumière dans votre esprit, ou si elles ont excité quelque bonne affection dans votre cœur, vous pouvez vous promettre que celles-ci ne vous seront pas moins utiles ni moins agréables. Au contraire, comme il est vrai que la plupart des âmes chrétiennes qui ont quelque dévotion la sentent plus tendre, plus affective et plus attrayante du côté de la Sainte-Vierge que du côté de la majesté de Dieu ou du côté de Jésus-Christ même, quoiqu'elle soit toujours moins forte et dans un degré beaucoup inférieur à celui qu'elles ont pour Dieu; elles trouveront aussi plus de goût et de consolation à s'entretenir des grandeurs de la mère admirable, que dans toute autre lecture qu'elles pourraient faire.

Cependant ce n'est pas le sujet le plus aisé à traiter; au contraire, je confesse que je suis entré dans les sentiments de plusieurs saints pères, de saint Ambroise, de saint Augustin et de saint Bernard principalement, qui disait : Rien ne me charme et pourtant ne me donne tant de crainte que d'être obligé de parler ou d'écrire de la mère Vierge. Je ne s'aurais m'en taire, et je ne sais pourtant ce que j'en puis dire. Si j'en parle comme de Dieu, j'en dirai trop, car elle n'est pas Dieu; si j'en parle comme d'une simple créature, j'en dirai trop peu, car je conçois qu'elle est quelque chose de beaucoup plus grand que tout le reste des créatures ensemble. Quand je dirais qu'elle est la mère de Dieu et que par conséquent elle a une autorité légitime et naturelle au-dessus de Dieu, comme la mère sur son enfant, il semble que c'est la mettre au-dessus de Dieu. Cependant elle est toujours sa créature, et qui dit créature, dit quelque chose qui est infiniment au-dessus de Dieu. Dirai-je donc qu'elle est au-dessus de Dieu, qu'elle est égale à Dieu, ou qu'elle est inférieure à Dieu? Comment dois-je en parler? (Bernard, Serm. 4. de Assumpt.).

Il est vrai qu'on ne peut jamais concevoir combien la majesté de Dieu est élevée au-dessus d'elle; car c'est infiniment, et cette infinité nous est absolument incompréhensible. Mais il est vrai aussi que l'esprit humain ne saurait concevoir combien elle approche de la grandeur de Dieu, et combien elle est élevée au-dessus de tout le reste des êtres créés; car c'est comme infiniment, et quand on dit infiniment, ou comme infiniment, toutes nos con-

naissances qui sont bornées ne sauraient jamais aller jusque-là.

Que faire donc, pour dire quelque chose à propos des grandeurs de la très-auguste mère de Dieu? Tandis que nous rampons sur la terre, nous ne pouvons ni penser ni parler que très-bassement des choses, parce que nous voyons tout si petit et si fort raccourci, que même l'esprit s'appetisse et s'altère quand il y pense, et devient incapable de concevoir rien des grandeurs du Ciel. Il faut donc qu'il sorte de cette prison si étroite et qu'il entre dans une autre région supérieure, qu'il se mette au large et qu'il prenne l'essor dans ces espaces qui sont au-dessus de tous les temps et de tous les lieux; c'est là où nous ne concevons rien que Dieu, que son éternité, que son immensité, ni rien qui ne soit plus grand que le monde, et que là il tâche d'entrevoir quelque chose des grandeurs de la Sainte-Vierge; mais il est périlleux de s'engager dans cet abîme, car on s'y perdrait aisément, si on n'a un guide. Il ne faut jamais s'écarter de la doctrine et des sentiments de la sainte Église, je veux donc toujours l'écouter.

Comme je roulais ces pensées dans mon esprit et que je ne savais à quoi me résoudre, je vis une troupe de voyageurs, que je pensais d'abord pour des pèlerins, tant ils me semblaient recueillis et attentifs à la prière; mais je ne savais juger si c'étaient des anges sous la forme humaine, ou si c'étaient des hommes revêtus de la piété et de la sainteté des anges. C'est assez que celui qui marchait en tête, comme s'il eût lu dans mon intérieur pour en voir tous les mouvements et les plus intimes secrets, m'aborda avec un visage affable, et me dit, d'un air tout-à-fait obligeant: A quoi pensez-vous?

Ne savez-vous pas que c'est une entreprise qui ferait peur aux anges mêmes, de vouloir comprendre quelque chose des grandeurs de la mère adorable? Ignorez-vous que saint Bernard, quoique éclairé d'une science qu'il avait plutôt reçue du Ciel que puisée dans les études, et qu'il eût eu le privilége inestimable de voir ses lèvres arrosées du lait des mamelles de la Sainte-Vierge, confessait pourtant qu'il n'y avait rien de plus capable de l'épouvanter que quand il se voyait obligé de parler ou d'écrire de ses ineffables grandeurs? *Non est quod me terreat magis quàm de gloriâ Virginis Mariæ habere sermonem* (Serm. 4. de Assumpt.). Et qu'en pourrez-vous dire dans la faiblesse de votre esprit rempli de ténè-

bres après que tant de grandes lumières de l'Église en ont écrit des merveilles qui ravissent tous les lecteurs? Je reçus cet avertissement comme un oracle venu du Ciel; et, là-dessus, étant prêt de quitter mon dessein, je m'adresse à la Sainte-Vierge et lui dis intérieurement :

> Reine des hommes et des anges,
> Qui pourrait dire vos louanges?
> Le dessein que j'avais me semble téméraire,
> De deux voix opposées je me sens appeler,
> Mon amour a peine à se taire,
> Et mon respect n'ose parler.

Toutefois, celui qui m'avertissait m'encouragea et me dit : Ne laissez pas d'aller où Dieu vous appelle, puisqu'il n'a pas eu désagréable de tirer ses louanges de la bouche des enfants à la confusion de ses ennemis. Parlez des grandeurs de la très-Sainte-Vierge; mais humiliez-vous, simplifiez-vous et parlez un langage d'enfant. Quoique les enfants ne fassent que bégayer, quoiqu'ils parlent sans éloquence et qu'ils ne sachent pas encore former leurs paroles, néanmoins ils plaisent toujours à leurs pères et à leurs mères, parce que leurs bouches parlent de l'abondance de leur cœur. N'espérez pas parler bien dignement des excellences de cette mère admirable; mais elle ne laissera pas d'avoir agréable le désir que vous en avez et les petits efforts que vous voulez faire pour connaître ses excellences et pour les aimer. Je vous conduirai dans cette région suprême de ses magnifiques grandeurs où vous désirez entrer. Elle ne m'est pas tout-à-fait inconnue, car je suis à elle et me suis dévoué à son service dès mon enfance. Rien ne me charme comme de penser à elle et de parler d'elle. Je ne vous abandonnerai jamais, tant que vous ne me paraîtrez point dégoûté de cet entretien.

Je me sentis tout encouragé d'avoir trouvé si heureusement un guide charitable, qui s'offrait de me conduire où je voulais aller; et, prévoyant bien qu'il m'aiderait beaucoup à retenir toutes nos conférences, je le priai très-instamment de m'accorder la grâce qu'il m'offrait lui-même. Il prit la chose dès son origine, et commença à me parler ainsi.

ARTICLE I.

De la prédestination en général.

Qui veut bien connaître la vérité doit la regarder en Dieu même :

c'est lui qui est la vérité par sa propre essence, lui qui est la lumière qui fait tout voir. On ne trouve la vérité toute pure, certaine, et absolument infaillible qu'en lui seul, parce qu'il est seul par lui-même, l'Être des êtres, et la véritable origine de toutes les vérités. C'est de ce premier être que procèdent tous les êtres, et c'est aussi de cette première vérité que nous viennent toutes les autres vérités comme tous les ruisseaux coulent de leur source. C'est en elle qu'elles sont toutes renfermées, comme toutes les eaux sont encloses dans le sein de la mer; c'est de ce grand élément qu'elles sortent, et c'est dans lui qu'elles retournent : ainsi rien n'est vérité que Dieu, ou ce qui est en lui, ce qui procède de lui, et ce qui retourne à lui.

C'est pour cela que les bienheureux, qui voient Dieu clairement face à face, connaissent toutes les vérités générales et particulières dans cette vérité infinie, et ils sont si savants qu'ils n'ignorent aucune des choses qu'ils doivent savoir. Au contraire, les malheureux qui ne connaissent point Dieu ne savent aucune vérité, ils sont l'ignorance même, enveloppés dans des ténèbres éternelles : et nous, qui sommes ici-bas comme dans un milieu entre les bienheureux et les malheureux, avons un peu de connaissance, mais beaucoup plus d'ignorance de la vérité, à proportion que nous connaissons ou que nous ignorons Dieu, qui est la première vérité; et il ne peut en être autrement.

Car puisque, selon les philosophes, *la science est une connaissance certaine et évidente des choses par leurs principes et par leurs causes*, il s'ensuit que tous ceux qui ne connaissent point la cause première de tous les êtres, par exemple, les athées, les païens, les impies et leurs semblables, ne sont tous que des ignorants et qu'ils ne peuvent avoir aucune science certaine et évidente. Car comment connaîtraient-ils aucune chose par ses causes, ignorant la première cause ? Il s'ensuit, au contraire, que tous les gens de bien sont savants, quoiqu'ils n'eussent point d'autre étude que celle de la piété ; car le moyen qu'ils ne fussent pas doctes, s'ils connaissent la première vérité qui renferme en soi toutes les autres? Le Roi Prophète n'a-t-il pas dit que c'est assez de fréquenter cette école pour devenir docte? *Accedite ad eum et illuminamini* (Ps. 33) ; approchez-vous de cette grande source de lumière, et vous serez éclairés.

Ne voyez-vous pas qu'il fait bon converser avec Dieu, l'entretenir en l'oraison, lui parler intérieurement et l'écouter dans le secret de notre cœur? On apprend plus de lui en une heure qu'on ne ferait des plus savants docteurs du monde en toute sa vie. Ne voyez-vous pas aussi qu'il fait bon conférer ensemble sur les vérités qui regardent Dieu? Une seule bonne conférence nous vaudra mieux quelquefois qu'une fort longue étude des choses humaines.

Dans celle-ci, par exemple, où nous voulons commencer à étudier la très-Sainte-Vierge, le bon ordre veut que nous la connaissions par sa cause première. Il faut donc avant toutes choses la regarder en Dieu et nous efforcer de connaître quelle idée il a formé d'elle, quel dessein et quelle intention, et ce qu'il veut faire de cette admirable créature; qui est proprement rechercher sa prédestination éternelle. Mais qui est-ce qui peut pénétrer dans les profonds abîmes des conseils de Dieu? *Quis consiliarius ejus fuit* (Rom. 11. v. 34)?

Il n'a pas créé le monde dès l'éternité, mais il a dès l'éternité formé le décret de lui donner l'être dans le temps. Si vous aviez été présent à la formation de ce décret, qu'on doit regarder comme la cause première de tous les êtres, vous eussiez vu qu'il ordonna que la toute-puissance ferait l'ouvrage, le tirant du sein du néant; que la divine sagesse en disposerait l'économie, l'enrichissant d'une multitude et d'une variété infinie de créatures différentes, qui en feraient la beauté; et que la Providence en prendrait la conduite, le conservant, et pourvoyant aux besoins de tous les êtres, non-seulement en général ou des principaux, mais en particulier et jusqu'aux moindres, depuis le plus séraphin du ciel jusqu'à la plus petite bestiole qui soit sur la terre, et depuis le firmament et les astres jusqu'au dernier atome de l'air. Il n'y a rien de si grand, ni rien de si petit dans tout l'univers qui ne soit l'ouvrage de ses mains; il n'y a rien aussi qui ne soit le souci de sa providence; et, parce que tous les êtres créés n'ont pas la force de se maintenir ni l'intelligence pour se conduire, la Providence universelle supplée à tout, soutient tout, pourvoit à tout, et conduit tout, par des ordres qui sont également invariables et infaillibles.

Mais le souverain Créateur voulut faire un petit monde spirituel et intelligent dans ce grand monde matériel et privé d'intelligence.

Ce petit monde est l'homme, le plus beau chef-d'œuvre de ses mains, qu'il forma le dernier après toutes les autres créatures, et voulut donner à ce petit monde des priviléges inestimables par-dessus le grand. Voici une partie des avantages dont il a voulu le favoriser :

Le premier fut de le former à son image et à sa ressemblance, lui donnant une âme immortelle qui le rendît participant de l'éternité de son auteur, lui fournissant un entendement et une volonté pour connaître et pour aimer son Dieu, comme il se connaît lui-même éternellement, lui donnant une raison pour se conduire et une pleine liberté pour faire ce qu'il voudrait, et pour disposer, comme maître de soi-même, de tout ce qui est au-dessous de lui. Voilà son premier privilége, qui le fait déjà paraître comme une image visible de Dieu invisible.

Le second, qui est encore plus grand, est qu'il l'a destiné à la possession éternelle de sa propre gloire. Il ne le créa pas pour une moindre fin que pour lui donner la jouissance éternelle d'un bien infini. Tous les êtres créés sont pour lui, mais il n'est pas pour eux, il est pour Dieu seul ; et l'on peut dire que si le grand monde est le monde de l'homme, d'autant qu'il n'y a rien dans toute son étendue qui ne soit fait pour le servir, l'homme est aussi le monde de Dieu, d'autant qu'il n'y a rien en lui qui ne soit fait pour Dieu.

Et un troisième privilége, qui met le comble à la perfection des autres, est qu'il est entre les créatures comme le favori de Dieu ; il est le seul avec lequel il veut prendre ses délices, avoir avec lui un commerce, une liaison, une amitié très-intime, lui communiquer ses secrets, lui donner des grâces, lui accorder ce qu'il demande, le traiter d'ami familier, jusqu'à lui donner tous ses biens et sa propre personne, et sa vie et enfin tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. Voilà les priviléges que Dieu accorde à l'homme seul et qu'il n'a donnés à aucun autre des êtres créés.

Il est donc indubitable que cette seule créature lui est plus chère que toutes les autres, et c'est pour cela qu'il ne s'est pas contenté de le mettre sous la conduite de la Providence générale, comme toutes ces autres créatures ; mais il a pour lui une providence particulière, ou bien disons qu'il destine pour lui la principale partie de la Providence générale, comme parlent les théologiens, et ce qu'on

appelle la prédestination, qui n'est que pour l'homme seul, mais qui s'étend dessus tous les hommes : car comme il n'y a pas une seule des autres créatures, ni petite ni grande, qui ne soit sous la conduite de la Providence générale, il n'y a pas aussi un seul des hommes, ni bon ni mauvais, qui ne soit confié à la providence particulière et propre au seul homme, qui est la prédestination.

J'avais écouté jusque-là celui qui me parlait fort paisiblement, mais je ne pus m'empêcher de l'interrompre ici, et de lui dire : vous me surprenez fort, monsieur, car si ce que vous avancez est vrai, il s'ensuivrait que tous les hommes, sans en excepter un seul, seraient du nombre des prédestinés, et qu'ils seraient tous sauvés. Et à votre compte, il n'y aurait pas un seul réprouvé ; et cela choque manifestement la vérité de la foi, qui nous déclare en termes exprès que le nombre des réprouvés est bien plus grand que celui des prédestinés, *multi vocati, pauci electi* (Matth. 22. v. 14). Il n'est donc pas vrai que tous les hommes universellement soient soumis à la conduite de la prédestination.

Arrêtons, me répondit-il, n'équivoquez pas. Quand je dis que la prédestination est la providence spéciale qui conduit tous les hommes, je ne dis pas que tous les hommes suivent sa conduite ; il faut bien distinguer ici entre la Providence générale qui conduit tous les êtres et la providence qui ne conduit que les hommes : elles sont semblables en une chose et sont différentes en l'autre. Elles sont semblables en ce que, comme la générale ne laisse pas un seul des êtres, quel qu'il soit, dont elle ne prenne un soin particulier ; ainsi la spéciale ne laisse pas un seul des hommes dont elle ne prenne aussi un soin particulier pour le conduire depuis le premier instant de sa vie jusqu'au dernier. Mais elles sont fort différentes en ce que la générale se fait suivre et obéir nécessairement par tous les êtres qu'elle conduit, sans leur laisser la liberté d'y résister, et c'est pour cela qu'elle est toujours infaillible. Mais la particulière, qui n'a que les hommes à conduire, ne les entraîne pas nécessairement partout où elle veut, parce qu'ils ont leur liberté qu'elle traite avec révérence, comme dit l'Écriture, et qu'elle laisse toujours en pouvoir de lui résister. La plus grande partie des hommes abusent ainsi misérablement de leur liberté, et quoiqu'ils soient tous sous la conduite de la prédestination, parce

qu'il n'y a point d'autre providence pour eux, et que Dieu n'a point créé un seul homme que pour en faire un prédestiné (Sap. 12, v. 15); néanmoins, parce qu'ils ne veulent pas suivre sa conduite, aimant mieux obéir à leurs propres inclinations qui sont si dépravées, quoiqu'ils vivent toujours sous les lois de la prédestination, ne voulant pas les suivre, ils se précipitent eux-mêmes dans l'abîme de la réprobation (cum magna reverentia disponis nos). Dieu voulait les prédestiner, et ils veulent eux-mêmes se réprouver misérablement.

Quoiqu'il soit donc vrai que tous les hommes sont conduits en ce monde par la providence spéciale qui n'est autre que la prédestination, il ne s'ensuit pas qu'ils soient tous prédestinés ni tous sauvés. Ceux qui la suivent en quittant leur propre volonté sont tous prédestinés et sauvés : ceux qui lui résistent et l'abandonnent pour suivre leur propre volonté sont tous réprouvés. Ainsi tous ceux qui sont sauvés, c'est par la conduite de la volonté de Dieu que la leur a bien voulu suivre; et tous ceux qui sont réprouvés, c'est contre la volonté de Dieu, et par leur propre volonté qu'ils ont voulu suivre. Notre perdition ne vient jamais que de nous-mêmes; nous ne comprenons pas combien le bon et le mauvais usage de notre liberté nous est d'une grande importance.

On allègue quelquefois une sentence comme sortie de la bouche d'un des Pères de l'Église (je ne sais pas lequel l'a dite, ni même si quelqu'un l'a prononcée ainsi) : *Si vous n'êtes pas prédestiné, faites que vous soyez prédestiné*; quoi qu'il en soit, si cette sentence est reçue comme catholique et bien véritable, elle peut s'entendre aisément; car c'est comme qui dirait : Si vous ne suivez pas les desseins et les soins de la prédestination qui est la providence spéciale des hommes, de laquelle vous dépendez comme les autres, suivez-les, et vous *serez* prédestiné, c'est-à-dire vous serez sauvé. Vous le pouvez, si vous le voulez; vous n'avez qu'à faire un bon usage de votre liberté que Dieu vous demande; pourquoi êtes-vous si misérable que d'en abuser? Ayant dit cela, il s'arrêta un peu, et, regardant le ciel vers lequel il poussa un profond soupir, il fit cette réflexion sérieuse et sensible :

Quoi donc, mon Dieu ! faut-il que de vos propres dons nous nous fassions des armes pour vous offenser et pour nous donner à nous.

mêmes le coup de la mort? Ah! malheureux! ah! insensé que je suis! la liberté que vous m'avez donnée, mon Dieu, est le plus précieux de vos dons naturels, c'est le plus beau caractère de votre divine ressemblance dont vous m'avez honoré par-dessus tout le reste des créatures; je devrais pour cela seul ne cesser jamais de vous bénir, de vous adorer, de vous remercier et surtout de vous aimer de toute mon âme. Je ne devrais jamais m'en servir que pour accomplir toutes vos divines volontés; pour mériter enfin vos récompenses éternelles; et c'est cet insigne avantage qui me devient par ma faute un si grand désavantage, qui me tient toujours exposé au danger de périr éternellement. Car, si je n'avais pas de liberté, je ne vous offenserais jamais, et ne me ferais pas le plus grand de tous les maux moi-même. Que me sert donc cet insigne privilége, puisque je m'en fais une si cruelle servitude? Que me sert d'être élevé par votre bonté au-dessus du reste des êtres, si ma malice en prend sujet de me précipiter dans un abîme de maux éternels où les autres créatures, qui n'ont pas cette élévation, ne sauraient tomber?

Otez, Seigneur, privez-moi plutôt de cette liberté qui m'est si fatale, ne me laissez pas le pouvoir de me perdre en vous offensant; réduisez-moi plutôt au rang de la dernière de vos créatures qui ne vous offensent jamais, et dont vous faites toujours tout ce qui vous plaît. Hélas! ne serait-il pas meilleur à tous les damnés de n'avoir été que des atomes ou des vers de terre que d'être faits à votre image, et d'avoir eu l'usage de leur liberté, dont ils ont abusé misérablement?

Nous faisons les maîtres parce que nous voyons que les créatures nous obéissent; mais pourquoi faut-il que nous ayons une si haute estime de notre liberté, que nous en fassions notre idole jusqu'au mépris de Dieu? Et pourquoi cette attache si forte à notre propre volonté, que nous ne voulions obéir qu'à elle, et que nous ne travaillions quasi qu'à la contenter; au lieu que nous devrions tourner toute notre haine contre elle, sachant que c'est notre plus grande ennemie et la seule qui peut nous rendre éternellement misérables?

Oh! que ce serait une maxime nécessaire à imprimer d'abord dans l'esprit de tous les enfants, de ne haïr rien tant que leur pro-

pre volonté, de la contredire toujours, de la combattre en tout pour la réduire en servitude, et ne lui accorder jamais que la soumission et l'abaissement ! Au lieu que c'est une indiscrétion aveugle et une complaisance très-cruelle d'accoutumer, comme on fait, les enfants à se faire obéir par tout le monde, même par leur propre mère, leur laissant faire tout ce qu'ils veulent, même avant qu'ils sachent parler, souffrir qu'ils commandent en maîtres, et leur obéir en tout ce qu'ils veulent ; il n'y a rien de plus important que de former les enfants de bonne heure à l'obéissance, leur donnant une extrême horreur de leur propre volonté, comme d'une bête hideuse et cruelle qui seule les entraînerait en enfer, qui les fait châtier dès à présent, et qui est seule la cause de tous leurs déplaisirs. Et leur dépeindre, au contraire, la volonté de Dieu, qu'ils trouvent dans l'obéissance, comme une beauté infiniment aimable, qui les conduira au ciel et qui les rendra heureux dès cette vie. Il faut les caresser et les récompenser quand ils obéissent. Je voyais bien que son zèle commençait à l'emporter bien loin dans la morale ; je l'arrêtai là et lui dis : C'est assez, je suis satisfait sur ce point là ; mais je pensais que vous alliez me parler de la prédestination de la Sainte-Vierge, mais vous n'en avez encore rien dit. J'en étais là, me répondit-il, et j'allais y entrer, quand vous m'avez interrompu. Reprenons.

ARTICLE II.

De la prédestination particulière de la Sainte Vierge.

« Vous êtes déjà averti qu'il y a une grande différence entre la Providence commune et générale qui gouverne tous les êtres privés de la raison, et la partie principale de cette providence qu'on appelle la prédestination, qui ne regarde que les hommes : comprenez maintenant qu'il y en a une troisième qui est incomparablement plus noble que les deux autres ; elle est toute singulière et ne regarde que la Sainte-Vierge. Celle-ci passe toutes les mesures et toutes les règles ; elle est au-dessus de toutes les lois ordinaires, soit de la nature, soit de la grâce, soit de la gloire ; c'est une prédestination privilégiée presque en toutes choses ; de manière qu'elle ne suit presque jamais les lois communes de toutes les autres créatures, et quand on allègue des maximes qui sont générales pour tout le

monde, qui semblent n'exempter personne, c'en est assez pour conclure : donc la Sainte-Vierge n'y est pas comprise, car elle a son privilège, c'est-à-dire sa loi particulière qui la dispense de la générale. Par exemple, l'Ecriture dit que tous ont péché en Adam ; mais la Sainte-Vierge a son privilège qui l'a préservée du péché originel. Toutes les mères enfantent avec douleur et après avoir perdu leur virginité : c'est la loi commune ; mais elle ne touche point le privilège de la mère Vierge, qui a enfanté sans douleur.

Il ne faut point alléguer pour elle la loi générale, parce qu'elle a partout privilège, et toujours privilège particulier. On pourrait lui dire comme Assuérus à Esther : *Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est* (Est. 15, v. 13). Les lois communes ne sont point pour vous, jouissez de vos privilèges. Ne la regardez pas comme le reste des prédestinés ; mais souvenez-vous, et n'oubliez point dans la suite ce point tout-à-fait nécessaire, que sa prédestination est toute singulière et tout-à-fait privilégiée ; et voyez pourquoi :

Considérez bien de quoi il s'agit dans la prédestination de la Sainte-Vierge ; ce n'était pas seulement de créer un monde, c'est-à-dire de bâtir une maison pour la demeure de l'homme ; Dieu n'employa qu'une simple parole, un *fiat* pour l'exécution de ce grand dessein ; mais il formait le dessein d'un palais auguste pour la demeure de sa majesté infinie. C'était le plus beau chef-d'œuvre de ses mains qui devait surpasser autant en excellence tout ce grand univers, que l'hôte pour lequel il le préparait surpasse l'homme pour lequel le monde a été créé ; car, selon notre façon d'entendre, les trois personnes de l'adorable Trinité y prenaient chacune un grand intérêt.

Le Père, qui n'a qu'un seul fils naturel et consubstantiel et qui n'en peut jamais avoir d'autres, veut avoir une fille qui lui donne plusieurs enfants adoptifs, dont il se fera une famille très-nombreuse. Le Fils unique, qui n'a qu'un Père, mais qui n'a point de mère selon sa naissance divine, en veut avoir une selon l'humaine, qui soit digne de lui et qui ne dégénère point de la dignité de son père éternel. Le Saint-Esprit, qui est la seule personne stérile au-dedans de Dieu, parce qu'il ne produit aucune personne, veut avoir une épouse avec laquelle il devienne si fécond au-dehors de

Dieu, que, par sa divine opération, le Fils naturel de Dieu soit réellement produit dans la sainte humanité. Et enfin toute l'adorable Trinité, qui ne demeurait que dans elle-même avant la création du monde, veut avoir un temple sacré pour en faire sa demeure entre les hommes. Voilà le dessein admirable que Dieu concevait dans la prédestination éternelle de la Sainte-Vierge ; et c'est pour honorer ce profond mystère que la piété des bonnes âmes a coutume de lui rendre tous les jours, ou même plusieurs fois le jour, cet hommage plein de respect :

Ave filia Dei Patris,
Ave mater Dei Filii,
Ave sponsa Spiritus-Sancti,
Ave templum totius Trinitatis.

Ils la saluent premièrement comme fille de Dieu le père, secondement comme mère de Dieu le fils, troisièmement comme épouse du Saint-Esprit, et quatrièmement comme le temple de toute la sainte Trinité.

Les trois personnes de la sainte Trinité se sont bâti un temple en la personne de la Sainte-Vierge. Je parle après saint Bernard qui la nomme ainsi : *Eam tanquam specialissimum mundum Deus sibi creavit.*

Et avant lui saint Cyprien avait décrit plus au long la beauté de ce monde tout miraculeux, qu'il ne trouve composé que de vertus héroïques, que des plus précieuses richesses de la grâce, que de privilèges tout divins; et cela fait sa terre, sa mer, son ciel, son soleil et tout le reste des parties qui concourent à la composition de ce beau monde.

Voici comment il en parle : *Je lis et je conçois que Marie est un certain monde intelligible et tout admirable, dont la terre solide est une profonde humilité, dont la mer large et étendue est une très-grande charité, dont le ciel est une contemplation très-sublime, dont le soleil est un plein jour d'intelligence des choses divines, dont la lune est la beauté et la pureté même, dont l'étoile du matin est la splendeur d'une sainteté parfaite, dont le reste des astres sont les ornements des vertus les plus éminentes* (Consule Justinum Miechoviensem, 1 part., discursu 121).

Je reviens à saint Bernard, qui dit plus, ce me semble, en moins de paroles, au sermon quatrième qu'il fait sur le *Salve, regina.* Il

n'y a point de vertus, dit-il, ô reine des cieux, qui n'éclatent en vous, et tout ce que le reste des saints ont partagé chacun en particulier, vous seule le possédez dans toute son intégrité. *Quidquid singuli habuere sancti, tu sola possedisti* (Serm. 4. super Salve, regina).

Me serait-il permis d'ajouter à cela que, quoiqu'elle soit du nombre des créatures humaines, il semble néanmoins qu'elle est d'une condition si privilégiée et si élevée au-dessus de toutes les autres, que ce qui n'était que nature en elles, est tout grâce en celle-ci. Elle a un corps comme les autres, mais c'est un ouvrage de la grâce, ses père et mère, qui étaient stériles et vieux, n'ayant eu ce fruit de bénédiction que par un privilége de la grâce. Elle a une âme comme les autres, mais c'est une âme si pure, si sainte et si éloignée de toutes les misères où la nature engage les autres, que jamais aucun péché, ni originel ni actuel, ni la moindre tache ne s'est vue en elle, *Et macula non est in te* (Cant. 4). Elle a des passions dans son âme, comme les autres; mais elles sont si élevées au-dessus de toutes les faiblesses naturelles des autres, qu'elles n'ont jamais servi en elle que comme en Jésus-Christ, à l'exécution des plus nobles desseins de la grâce. Il faudrait plutôt les nommer des vertus animées que des passions naturelles, parce qu'elles ne sentaient rien de cette corruption de la nature qui est dans les autres, et qui les entraîne vers la terre, étant toujours échauffée par un feu divin qui les enlevait vers le ciel, et que le sage appelle une vapeur de la vertu de Dieu, *Vapor virtutis Dei* (Sap. 7. v. 25).

Et, pour dire en un mot, l'excellence et la perfection de ce beau chef-d'œuvre de la main de Dieu est telle, qu'étant un ouvrage de la grâce, elle ne suivait en tout que la conduite de la grâce, elle ne recevait tous ses mouvements que d'une émanation de la clarté du Tout-Puissant, pour user des paroles du sage. Et Dieu qui l'a faite si grande, et qui l'a préparée pour lui-même, voulait être également le principe immédiat de son être et la cause de toutes ses opérations. Qui ne serait charmé des merveilles d'un si beau monde! Voilà ce qui se traitait dans la prédestination singulière de la Sainte-Vierge. C'est un monde de grâces fait exprès pour être la demeure des trois personnes de l'adorable Trinité.

O divine Marie! ô mère admirable, que vos grandeurs sont ineffables! oh! qu'elles nous sont incompréhensibles! Vous êtes façonnée exprès de la main du Tout-Puissant pour être le sacré tabernacle de

Dieu avec les hommes. Votre Fils unique, qui habite durant toute l'éternité dans le sein infiniment auguste de son père, où il est si dignement logé, descend en terre, cachant à la vérité, mais ne déposant rien de toute la grandeur de sa divine majesté, et va loger dans votre sein virginal ; et lui, qui n'a pas jugé le sein de son pere trop digne de lui, ne juge pas aussi votre très-chaste sein indigne de lui, tant il y a de proportion entre l'un et l'autre. Les délices qu'il goûte éternellement dans le sein de son père le contentent infiniment ; mais celles qu'il goûte dans votre sein, ô mère admirable ! le ravissent et le transportent de manière qu'elles l'ont fait tomber en extase tout pâmé d'amour dans vos bras. Eh ! qui peut douter que les délices si pures et si divines ne fussent réciproques de votre côté et du sien, comme elles sont réciproques entre le Père et le Fils dans la divinité ? Quelle était donc la joie de votre cœur quand vous reçûtes la personne de cette majesté adorable, pour laquelle Dieu vous avait enrichie de tant de grandeurs ?

Voilà donc l'état où la main de Dieu vous a placée dans votre prédestination éternelle et c'est pour jamais !

Que devient un cœur dévot et affectionné à la Sainte-Vierge, quand il contemple ces grandes vérités et qu'il s'y attache pour les considérer un peu à loisir ? Ne faut-il pas qu'il soit plus dur qu'un rocher, et plus insensible que le bronze, s'il n'est amolli et s'il ne demeure tout pénétré de sentiments de joie, d'admiration, de respect, d'amour, et surtout d'un ardent désir d'être toute sa vie un des plus fidèles serviteurs de la Sainte-Vierge ?

ARTICLE III.

De trois priviléges signalés de la prédestination singulière de la Sainte Vierge.

La prédestination spéciale de la Sainte-Vierge emporte trois avantages ou trois priviléges incomparables par-dessus tous les autres. Le premier est qu'elle est prédestinée la première, je dis, avant toute autre personne, soit angélique, soit humaine. Je n'excepte pas même la propre personne de son Fils unique. Cela vous étonne sans doute ; mais vous le serez bien davantage quand je vous dirai que *son fils unique Jésus-Christ n'a jamais été prédestiné à la gloire.* Ne vous brouillez pas là-dessus, mais écoutez avec attention, et comprenez bien une belle doctrine que saint Thomas et toute la théologie thomistique nous enseignent, et qui est aussi reçue par toute

l'Église catholique, quoiqu'elle soit ignorée de beaucoup de gens. Prenez bien garde avant toutes choses que je ne vous dis pas que Jésus-Christ ne possède pas la gloire : ô Dieu ! je n'ai garde de dire cela, ce serait le plus grand de tous les blasphèmes; mais je dis qu'il n'est pas prédestiné pour posséder la gloire, et vous en verrez bientôt la raison.

Remarquez bien encore que je ne dis pas simplement qu'il n'est pas prédestiné; car je contredirais formellement les paroles expresses que saint Paul écrit aux Romains : *Qui prædestinatus est Filius Dei* (Rom 1). Il dit qu'il est prédestiné pour être le fils de Dieu. Il y a bien de la différence entre ces deux choses, être prédestiné pour être Dieu, et être prédestiné pour posséder la gloire. Jésus-Christ a été prédestiné pour l'un, mais il n'a pu être prédestiné pour l'autre; le moyen d'entendre cela?

Vous le comprendrez aussitôt, si vous considérez *que la prédestination est un décret libre de la volonté de Dieu, qui destine une créature raisonnable à un bien surnaturel qu'elle n'a pas droit de posséder, et qui ne lui appartient pas naturellement* (D. Thom. 3. p. q. 24. a. 1). Il faut donc dire que Jésus-Christ n'est point prédestiné à ce qu'il possède par lui-même et à ce qui lui appartient naturellement, mais qu'il est seulement prédestiné à ce qu'il a dépendu de la libre volonté de Dieu de lui donner ou de lui refuser, car enfin c'est l'essentiel de la prédestination d'être un décret libre de la divine volonté. Voyez maintenant ce qui lui est naturel et nécessaire, et inséparable de lui. Par exemple, être le propre Fils de Dieu éternel et consubstantiel au Père, et la seconde personne de l'adorable Trinité; cela lui est naturel, nécessaire et selon sa divinité, il n'est donc pas prédestiné à cela. Avoir la possession pleine et entière de toutes les grandeurs et de toute la gloire de Dieu, lui est naturel et nécessaire, selon sa divinité, il n'est donc pas prédestiné à cela. Mais être Jésus-Christ, c'est-à-dire un Dieu homme, avoir notre nature humaine unie avec la divine, pour faire que l'Homme soit Dieu en personne, cela ne lui est pas nécessaire ni naturel, mais il dépend du décret libre de la volonté de Dieu, qui a bien pu ne pas le faire; c'est donc proprement à cette grandeur suprême de l'être de Dieu qu'il est prédestiné, comme dit saint Paul, *Qui prædestinatus est Filius Dei.*

Mais posé que cet homme soit le propre Fils de Dieu, il ne faut point de prédestination pour le mettre dans la possession de la gloire; parce qu'elle est à lui, elle lui appartient justement par le droit de la

fication divine, sans qu'il dépende du décret libre de la volonté de Dieu de la lui donner ou refuser. Ne voyez-vous donc pas clairement qu'il y a bien de la différence entre ces deux choses, être prédestiné pour avoir l'être personnel de Dieu, et être prédestiné pour avoir la gloire ? Ne voyez-vous pas bien que Jésus-Christ est prédestiné à l'un et non pas à l'autre ? Cessez donc de vous étonner quand vous entendrez dire que Jésus-Christ n'a jamais été prédestiné à la gloire ; par conséquent recevez cette vérité, au lieu de vous en choquer, que Jésus-Christ n'est pas prédestiné à la gloire avant la Sainte-Vierge, quoiqu'il la possède avant elle, et dans un état beaucoup plus sublime ; mais ce n'est pas en vertu du décret libre de la prédestination : c'est par lui-même et parce qu'il a droit de la posséder comme Fils de Dieu.

§ I.

La Sainte-Vierge est la première des prédestinés.

La prérogative singulière de la prédestination éternelle de la Sainte-Vierge, est d'être la première personne que Dieu a prédestinée à sa gloire avant toute autre, telle qu'elle soit, ou angélique ou humaine.

Mais que faut-il penser de ce premier avantage qu'elle emporte au-dessus de tous les êtres créés, d'être la première personne prédestinée à la gloire ? Qui pourrait concevoir l'abondance ou le prix des richesses divines, que ce premier épanchement de la bonté de Dieu sur ses créatures a versées sur elle ? Représentez-vous un torrent qui est surchargé de ses eaux, et qui est impatient de rompre ses digues pour se soulager de son abondance ; mais cette comparaison est trop basse pour exprimer l'abondance des richesses infinies qui remplissent la divine volonté. Cependant qui sera la première à recevoir le premier épanchement, ou, si je puis parler ainsi, la première impétuosité de ce grand torrent, quand il rompt ses digues dans la prédestination des saints ?

Vous, Sainte-Vierge, vous êtes la première personne qui êtes trouvée digne de les recevoir, et vous serez la première personne prédestinée à la gloire ; votre mesure sera plus grande que celle de toutes les autres créatures prédestinées, puisque vous seule avez par-dessus toutes assez de capacité... pour recevoir et pour renfermer en vous-même toute la grandeur immense de la majesté de Dieu, que la vaste étendue des cieux ne saurait comprendre : *Quem cœli capere*

non *poterant tuo gremio contulisti.* O très-Sainte-Vierge, le premier et le plus beau chef-d'œuvre de la prédestination divine! Quelle abondance de joie pour vos fidèles serviteurs, de vous voir élevée à ce haut comble de grandeurs et de gloire! Mais, puisque vous êtes en tête comme la première, tous les autres prédestinés ne doivent-ils pas avoir sans cesse les yeux et le cœur attachés sur vous, pour vous contempler, pour vous admirer et pour vous aimer? et qu'il n'y ait que les misérables réprouvés qui vous oublient ou qui vous méprisent.

§ II.

Deux sortes de prédestination pour la Sainte-Vierge.

Après cette première prérogative de la prédestination de la Sainte-Vierge, suit une seconde qui n'appartient qu'à elle; et voici en quoi elle consiste. C'est qu'elle n'a pas une seule prédestination comme les autres créatures, elle en a deux, l'une qui ressemble à celle du propre fils de Dieu, l'autre qui ressemble à celle de tous ses enfants adoptifs. De l'une on peut dire, en quelque façon parlant de la mère, ce que saint Paul a dit parlant du Fils: *Qui prædestinatus est Filius Dei.* Jésus-Christ est prédestiné pour être le fils de Dieu, et Marie est prédestinée pour être la mère de Dieu; l'un est prédestiné pour recevoir l'être de Dieu, et l'autre prédestinée, non pour recevoir, mais pour donner l'être à Dieu. Ces deux prédestinations du fils et de la mère, ont de fort beaux rapports et des liaisons inséparables; elles ne sont pas, à la vérité, tout-à-fait égales, mais l'une et l'autre est également incomparable: car il n'y a que le seul Jésus-Christ qui soit prédestiné pour être le fils de Dieu; il n'y a de même que la seule Sainte-Vierge qui soit prédestinée pour être la mère de Dieu: il est impossible à Dieu d'élever notre nature humaine plus haut, que de faire que l'homme soit Dieu; il est de même impossible à Dieu d'élever une personne humaine plus haut, que de faire qu'elle soit la mère de Dieu. Voilà pourquoi j'ai dit que l'une et l'autre sont deux prédestinations également singulières, privilégiées et incomparables.

Joignez maintenant à cette sorte de prédestination, qui ne lui est commune qu'avec le seul Fils naturel, l'autre qu'elle a commune avec les enfants adoptifs, par laquelle elle est prédestinée comme eux à la gloire, mais au plus haut point de la gloire que possèdent toutes les pures créatures; et de cette admirable union des deux, qui n'est que dans la Sainte-Vierge, voyez naître la seconde prérogative de sa pré-

destination éternelle : considérez-la bien, étudiez-la tant qu'il vous plaira, vous l'admirerez toujours davantage, mais vous n'en comprendrez jamais toute la grandeur.

§ III.

La principale prérogative de la Sainte Vierge.

Et pour ce qui regarde la troisième, il faut savoir qu'un accident inopiné nous arrêta ici, ce qui nous interrompit un peu. Ce fut un grand bruit et les clameurs d'une contestation animée et opiniâtre entre deux personnes qui disputaient pour un arbre, dont chacun prétendait que les fruits lui appartenaient. L'un disait : il est sur mon fonds, et par conséquent ses fruits sont à moi ; l'autre disait : il est planté dans le mien, et ses racines tirent toute leur substance de ma terre pour en nourrir ses fruits ; c'est donc à moi qu'ils appartiennent. L'un et l'autre se tenait si ferme à défendre son droit, qu'il fut nécessaire de prendre connaissance de la vérité, et leur donner une sentence pour les accorder. On visita le pied de l'arbre, et on trouva qu'il n'avait que deux grosses racines qui le faisaient vivre ; mais l'une tirait sa force et substance du fonds de l'une de ces parties, et l'autre tirait sa vie et sa vigueur du fond de l'autre partie ; et là-dessus il fut jugé que les fruits étaient communs, et qu'ils appartenaient également à l'un et à l'autre. Cette cause vidée et ce tumulte apaisé, nous revînmes à nous, mon voyageur et moi, et nous reprîmes notre conférence pour la renouer au même point où nous l'avions rompue.

Je lui demandai : quelle est donc la troisième prérogative particulière de la prédestination éternelle de la Sainte-Vierge ? Il se prit à sourire et me répondit : Vous le savez déjà, du moins vous venez de la voir, quoique peut-être sans y prendre garde. Ce bel arbre qui était le sujet de la contestation, c'est Jésus-Christ, c'est lui qui porte tous les fruits de la vie éternelle, c'est lui dont la fécondité est inépuisable, c'est lui dont l'abondance sans mesure enrichit le ciel et la terre ; mais à qui appartient ce bel arbre, à qui sont tous ses fruits ? c'est la dispute.

Le ciel dit : c'est à moi, car j'ai vu cet arbre de vie de tout temps dans mon fonds ; et la terre dit : c'est à moi, car je l'ai vu planter dans mon fonds, et l'ai nourri visiblement comme le reste de mes arbres. Le Père Éternel parle du haut des cieux, et des profondeurs de son éternité, dit : c'est à moi, parce que je l'ai produit de ma

propre substance ; j'ai même épuisé toute ma substance pour lui donner tout ce que j'ai et le faire un autre moi-même aussi grand que moi ; c'est pourquoi il est à moi, et tous ses fruits m'appartiennent. Et la Sainte-Vierge sa mère parle de la terre et du profond abîme de son humilité, et dit : Il est à moi, parce qu'il m'a été donné par la plus solennelle et la plus forte de toutes les donations ; mais, outre ce droit si légitime, il est encore à moi, parce que c'est mon ouvrage, et je l'ai produit de ma propre substance. Je lui ai fourni moi-même tout ce qu'il lui fallait pour lui donner l'être, et puis je l'ai cultivé, élevé et nourri du lait de mes mamelles ; il est donc à moi, et par conséquent tous les fruits qu'il porte sont à moi.

Le Père insiste de sa part, et dit : Je suis le principe de son être et de sa vie, et de toutes ses opérations ; si par impossible il était arraché de mon sein et qu'il ne reçût plus rien de moi, il ne serait plus rien et ne pourrait rien faire, c'est donc à moi à qui il appartient, et tout ce qu'il produit m'appartient aussi. Et la mère soutient de son côté : c'est moi qui lui ai donné la vie et les sentiments, et les tendresses de la miséricorde ; c'est moi qui lui ai fourni le corps qu'il a présenté en sacrifice pour les hommes, et le sang qu'il a versé pour eux sur la croix ; et, s'il était séparé de moi et qu'il ne tînt plus rien de moi, il ne serait plus Sauveur du monde, et ne pourrait plus ni souffrir ni mériter pour aucun pécheur. Il est donc vrai qu'il m'appartient et que tous ses fruits sont à moi. Tous deux ne sont-ils pas bien fondés en justice ? Tous deux n'ont-ils pas bien raison de prétendre qu'il est à eux et que ses fruits leur appartiennent véritablement ? Que dire à cela ?

Examinons la chose à fond, nous trouverons que Jésus-Christ est en effet le seul arbre de vie qui produit et qui porte en ses branches tous les fruits de l'éternité, c'est-à-dire tous les élus, mais il n'a que deux grandes racines desquelles il tire toute la substance qui le fait vivre, toute la vigueur qui le rend si fécond et la bonne saveur qu'il donne à ses fruits. L'une de ses racines est plantée dans le ciel et jusque dans le sein de Dieu, l'autre est plantée dans la terre, et c'est dans le sein de la Sainte-Vierge. L'une et l'autre lui est également nécessaire pour être ce qu'il est, c'est-à-dire Sauveur des hommes, et pour faire ce qu'il fait, c'est-à-dire produire les fruits de l'éternité, qui sont les prédestinés : car, si vous lui aviez arraché une de ses racines, vous l'auriez entièrement détruit ; il ne serait plus ce qu'il est, et ne pourrait plus faire ce qu'il fait.

Si vous l'arrachez du sein de son Père éternel, et qu'il ne reçoive

[illegible] sa vie divine, il ne sera plus qu'un pur homme, trop faible et tout-à-fait impuissant pour sauver les hommes; et si vous l'arrachez du sein de sa sainte mère, et qu'il n'ait plus rien de son humanité, il ne sera plus que Dieu, incapable de souffrir et de mériter pour les hommes. Mais laissez-le vivre des deux vies, la divine et l'humaine, laissez-lui les deux racines, et qu'il tire à soi la substance de l'une et de l'autre, c'est vraiment un arbre de vie d'une fécondité et d'une vigueur admirables. Il a de quoi souffrir et de quoi mériter pour les pécheurs, parce qu'il est homme : il a de quoi donner une dignité et une valeur infinie à ses mérites, parce qu'il est Dieu. Il a de quoi produire des fruits très-abondants et jusqu'à l'infini, parce que les trésors de sa [illegible], de ses grâces et de sa bonté sont inépuisables; et regardez bien qui sont les sources qui lui fournissent cette grande abondance, vous trouverez qu'elles sont deux, le Père-Eternel et la Sainte-Vierge. Donc, pour prononcer là-dessus une sentence équitable, il faut dire que l'arbre appartient à l'un et à l'autre, et que le fruit qu'il produit et qu'il porte sont à tous les deux.

Maintenant revenons au point. Vous demandiez quelle est la troisième prérogative de la prédestination éternelle de la Sainte-Vierge, qui l'élève au-dessus de toutes les autres, quelle est cette prééminence qui n'appartient qu'à elle? La voilà : c'est qu'elle est prédestinée d'une manière si privilégiée et si admirable, qu'elle entre en quelque manière en partage de toutes choses avec Dieu le père et avec son propre Fils dans la grande affaire qui touche la prédestination des Saints. Elle est, par son Fils et dans son Fils unique, un des deux principes qui concourent à l'exécution effective de leur prédestination et du salut de tous les élus; car, comme il est absolument impossible à Jésus-Christ d'accomplir la prédestination d'un seul sans le concours de son Père-Eternel, parce que sans lui il ne serait pas Dieu, il lui est également impossible de l'accomplir sans le concours de sa très-sainte mère, parce que sans elle il ne serait pas homme.

Ne voyez-vous pas bien que c'est la puissante raison qui attache tous les élus à la Sainte-Vierge; et pourquoi on a raison de dire que c'est une marque évidente de la prédestination d'une âme, quand elle a une liaison particulière toute forte avec elle, et qu'elle sent une attache [illegible] en son cœur qui la porte à lui être dévote et à l'aimer, et à la servir? Ne voyez-vous pas les obligations inestimables que nous avons à ces trois personnes, le Père, le Fils et la Sainte Vierge qui ménagent ainsi la grande affaire de notre éternité? Ne voyez-vous pas bien cela?

Le comprenez-vous bien? Non, vous n'entrez point assez dans la connaissance et dans le juste ressentiment de cette grande vérité, et jamais personne n'en verra toute la profondeur, jusqu'à ce que ses yeux soient éclairés des lumières du grand jour du Seigneur : il faut attendre la bienheureuse vision de Dieu, qui lui fera voir toutes les vérités dans leur principe.

Si tous les fruits qui pendent aux branches de l'arbre qui les porte et qui les nourrit pouvaient parler à la terre, qui soutient cet arbre, et qui ouvre son sein pour les nourrir par ses racines et pour lui fournir la substance qu'il donne à ses fruits, ne lui diraient-ils pas : c'est vous qui êtes notre mère commune ; car, quoique nous dépendions absolument de cet arbre qui est notre père, il est pourtant vrai que sans vous il demeurerait stérile, il ne serait pas ce qu'il est, et nous ne serions pas ce que nous sommes? Eh ! ne voyez-vous pas qu'ils le disent autant qu'ils peuvent? Étudiez-les bien, et vous remarquerez que tous ces fruits tournent leurs petits yeux vers elle, et qu'ils prennent tous une forme ronde, comme pour lui complaire et pour l'imiter, qu'ils n'ont tous qu'une même pente et une même inclination à se porter vers elle; que plus ils croissent, plus cette inclination croît et se fortifie en eux, et qu'elle fait violence jusqu'à forcer les branches de l'arbre à ployer sous eux, pour favoriser leur inclination, qui est de s'approcher toujours plus près de la terre ; et enfin, s'ils peuvent arriver à leur pleine maturité, ils satisferont leur désir, et se détacheront eux-mêmes de l'arbre pour se rendre avec joie au sein de leur mère.

Ah! chrétien, mon cher frère, que n'apprenez-vous vos devoirs envers la Sainte Vierge de ces innocentes créatures ? Il est vrai que vous devez reconnaître et confesser que vous devez tout à Jésus-Christ qui est l'arbre de vie qui vous donne l'être surnaturel par ses grâces, qui vous nourrit de sa propre substance et qui vous porte dans ses bras : mais ne devez-vous pas aussi tout à la Sainte-Vierge, qui lui fournit de son propre sein ce qu'il vous donne avec tant de bonté ; elle s'épuise pour lui, afin qu'il s'épuise pour vous ; et s'il est vrai que sans lui vous ne seriez pas ce que vous êtes, il est vrai aussi que sans elle il ne serait pas ce qu'il est.

Où est donc votre reconnaissance, et les justes ressentiments des obligations que vous lui avez ? Ne devez-vous pas faire autant pour le moins pour cette mère du Sauveur et de votre salut, que font les fruits pour la terre? ne devez-vous pas tourner vos yeux vers elle pour la regarder toujours avec respect ? ne devez-vous pas lui com-

plaire, en vous formant à son exemple tant que vous pourrez ? ne devez-vous pas avoir un penchant vers elle; et que l'inclination de votre cœur se porte incessamment à l'honorer, à la servir et à l'aimer avec une dévotion pleine de zèle, de tendresse et de respect ? ne faut-il pas que votre amour vers elle croisse tous les jours en vous et que votre plus grand désir soit de tomber enfin dans ses mains, et de rendre votre âme à Dieu, comme un fruit parvenu à sa pleine maturité, à la faveur de sa puissante intercession ?

Je laisse à vos méditations à poursuivre ces parallèles, et à vous convaincre vous-même de vos devoirs envers la Sainte-Vierge, tandis que je m'avance à vous dire quelque chose de plus grand de sa prédestination.

ARTICLE IV.

Les trois personnes de l'adorable Trinité reçoivent un surcroît notable de gloire de la prédestination de la Sainte-Vierge.

Nous savons bien que Dieu est très-suffisant à lui-même, et qu'il ne peut être agrandi, ni enrichi, ni perfectionné par le faible néant de toutes ses créatures. Nous savons qu'il n'est pas moins un Dieu infiniment grand, considéré en lui-même avant la création du monde, qu'il l'est à présent environné des effets de sa puissance, et glorifié par les ouvrages de ses mains. Nous savons qu'il n'a point fait les créatures par intérêt, pour en tirer les tributs de leurs louanges ou de leurs services, dont il n'a pas besoin pour lui; mais par bonté, et par une pure libéralité, pour leur communiquer de son abondance, *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (Ps. 15, v. 31).

Néanmoins nous trouvons que le très-ancien patriarche de Jérusalem, saint Hésichius, publiant les grandeurs de la Sainte-Vierge, lui donna un éloge qui semble dire qu'elle avait été nécessaire à Dieu; car il l'appelle *Totius Trinitatis complementum*, l'accomplissement ou la perfection dernière de toute la Sainte-Trinité. A prendre ces paroles à la rigueur, il semble qu'elles soient injurieuses à la très-Sainte-Trinité; car, si elle pouvait être perfectionnée, il lui manquerait quelque chose pour être parfaite, et, s'il était ainsi, elle ne serait pas Dieu; penser cela de Dieu, serait une horrible impiété; et le dire, serait un blasphème épouvantable : aussi est-il manifeste que ce ne fut jamais l'intention d'Hésichius, que l'on prît ces paroles en ce sens-là; car il les a dites dans une occasion où, parlant de la

Sainte-Vierge, il la compare à l'arche de Noé, et remarquant que dans cette arche il y avait trois demeures ou trois étages, ou trois appartements, pour y recevoir trois sortes de créatures, il dit que de même la très-Sainte-Vierge avait une telle amplitude et tant de capacité, qu'elle était la demeure des trois personnes de la Trinité ; du Père, dont elle imitait la fécondité, produisant son même Fils, qui possédait les mêmes grandeurs dans le sein virginal de la mère, qu'il possède au sein de son Père, et du Fils, dont elle est la mère, qui n'a point trouvé cet appartement trop petit, pour y demeurer personnellement durant l'espace de neuf mois ; et enfin du Saint-Esprit, qui la comblait de l'abondance de toutes ses grâces.

Voulant signifier par-là, non pas qu'elle ajoutât quelque chose aux grandeurs de la très-Sainte-Trinité, ou qu'elle donnât quelque nouveau lustre aux personnes divines ; mais, au contraire, qu'elle le recevait d'elles, et que toute la Trinité sainte s'employait à la perfectionner, pour accomplir son parfait bonheur : et c'est en ce sens qu'il la nomme *Totius Trinitatis complementum*, un ouvrage accompli par toute la Sainte-Trinité.

Mais toutefois, après l'explication littérale de ce texte que j'estime vrai et très-catholique, il me sera bien permis, parlant ici des grandeurs de la Sainte-Vierge, de les étudier dans cette façon de parler, qui paraît si extraordinaire, et de vous y faire faire une réflexion particulière ; et vous allez voir qu'il est vrai en quelque façon qu'elle est prédestinée de Dieu pour donner aux trois personnes de l'adorable Trinité un certain accomplissement, et un surcroît de perfection, qu'elles n'auraient jamais eu sans elle, et qui va du moins à la gloire extérieure de Dieu.

§ I.

Que la Sainte-Vierge donne un surcroît de gloire à la personne du Père Éternel.

Commençons par le Père : on ne peut pas douter qu'il ne possède toute la perfection infinie de la divine paternité, en communiquant tout son être à son Fils unique. C'est pour cela qu'il ne saurait produire qu'une seule fois, parce qu'il épuise toute sa vertu dans cette génération de son verbe ; qu'il n'a jamais commencé, qu'il ne peut jamais interrompre, et qu'il ne finira jamais de produire. Aussi Jobi, ce savant théologien, a dit d'une façon

sublime : *Semel loquitur Deus, et secundo id ipsum non repetit* (Job, 33, v. 14). Que peut-il donc lui manquer pour le dernier accomplissement de la perfection du Père? Rien à la vérité.

Néanmoins, selon notre façon d'entendre, ce divin Père produisant son unique de toute la plénitude de son essence divine, comme disent communément les théologiens, ou pour parler avec saint Jérôme, des moëlles de la Divinité, *Ex medullis Divinitatis*, ne le fait naître de son sein que par la voie de son entendement : car sa volonté n'influe point dans ce grand ouvrage, c'est-à-dire, qu'elle n'y emploie pas sa vertu, parce que ce n'est pas le propre de la volonté de connaître, mais d'aimer : ni sa liberté n'y a point de part, parce qu'il ne le produit pas par une détermination libre de sa volonté, mais par une fécondité de son essence qui est nécessaire. Ne semble-t-il pas que ce serait quelque accomplissement de la gloire, s'il le produisait encore par sa volonté, et par un décret de sa liberté?

De plus, le Père produisant un Dieu qui lui est égal, et sa parfaite image, à la vérité il a un Fils qui lui appartient, mais c'est un Fils qui ne lui doit rien, qui ne lui peut rendre ni obéissance, ni respect, ni aucun service, parce qu'il n'est pas son inférieur, mais son égal en toutes choses. Ne semble-t-il pas, selon nos faibles idées, que ce serait un notable accomplissement d'honneur et de grandeur au Père, si ce même Fils, demeurant toujours dans la possession de sa majesté infinie, lui était sujet, et lui obéissait, et lui rendait de profonds hommages? Quelle plus grande gloire pourrait-il recevoir, que de se voir adoré par un Dieu aussi grand que lui?

Or, c'est cet admirable accomplissement qu'il reçoit par la Sainte-Vierge, lorsqu'elle est prédestinée pour accomplir le mystère ineffable de l'incarnation du verbe : car le Père qui ne l'a pu produire en lui-même que par son entendement, et par une nécessité naturelle, le reproduit derechef en elle, par sa volonté, et par un décret de sa liberté. Le Père, qui le voit naître dans son sein son égal, sans en pouvoir recevoir aucune soumission, le voit naître du sein de la Sainte-Vierge son inférieur, dans une disposition de lui rendre une si parfaite obéissance, des services si considérables et des hommages si profonds, qu'il donnera sa propre vie sur la croix, pour lui rendre par le sacrifice l'honneur infini qui lui est

dû. Qui n'avouera que la Sainte-Vierge peut donc bien être regardée, à l'égard du Père, comme l'accomplissement parfait de la Trinité? *Totius Trinitatis complementum.*

§ II.

La Sainte-Vierge donne un surcroît de perfection dans la personne du Fils de Dieu.

Et, à l'égard de la personne du Fils, il faut dire la même chose. On ne peut pas douter qu'il ne naisse dans l'éternité du sein du Père, riche de toute l'infinité des perfections infinies de Dieu, puisqu'il est un Dieu né de Dieu, une lumière émanée de la lumière, un vrai Dieu du vrai Dieu, comme parle notre symbole de la foi. C'est une parole éternelle, qui seule fait un grand discours sans syllabes, sans voix sensible, sans succession, qui explique parfaitement, dans un seul instant éternel, toutes les connaissances infinies de son principe. Étant donc vrai que c'est le propre Fils de Dieu égal à son Père, que pourrait-on désirer pour le plus grand accomplissement de cette divine personne? rien dans la vérité.

Et néanmoins saint Athanase nous donne la confiance de former cette pensée, que, comme notre parole est capable de deux naissances, l'une intérieure, quand nous concevons dans l'esprit la pensée que nous gardons en nous-mêmes qu'il appelle *verbum mentis*, la parole intérieure; et l'autre sur nos lèvres, quand nous produisons au-dehors par une parole sensible ce que nous pensons; et cette parole extérieure, qui est comme une seconde naissance de l'intérieure, lui donne tout l'accomplissement qu'elle peut avoir. De même le Verbe éternel conçu et produit dans le sein du Père, mais qui demeurait intérieur et caché en lui-même avant tous les siècles, était capable d'une seconde naissance, qui l'exposât au-dehors, et qui le rendît sensible, afin que nous pussions connaître tout le secret du cœur de Dieu, et que cette grande pensée de son esprit, qu'il conçoit dans l'éternité, et qu'il se réserve à lui-même, fût exposée à nos yeux. Qui n'avouera que, selon notre façon d'entendre, cette seconde naissance de la parole du Père-Éternel, lui donne l'accomplissement qu'elle peut avoir?

Puis donc que la très-Sainte-Vierge est prédestinée pour être comme la bouche extérieure du Père qui nous produit au dehors

sa divine parole ; puisque c'est elle qui lui donne un corps, et qui l'a rendue visible et sensible ; et puisqu'elle l'a fait naître une seconde fois, pour lui donner tout l'accomplissement que peut avoir une parole, qui est d'être proférée extérieurement après avoir été conçue intérieurement : qui ne voit qu'on peut la nommer, au respect de la seconde personne, aussi bien que de la première, l'accomplissement de la très-Sainte-Trinité ? *Totius Trinitatis complementum.*

§ III.

La Sainte-Vierge donne un surcroît de fécondité à la personne du Saint-Esprit.

Mais la chose est encore plus palpable à l'égard de la troisième personne, qui est le Saint-Esprit. Il est infiniment parfait, puisque nous l'adorons comme un même Dieu avec le Père et le Fils ; ces deux personnes ne sont qu'un seul principe du Saint-Esprit, parce qu'ils le produisent par la divine volonté, qui est la même dans tous les deux. On ne peut pas douter qu'il ne soit infiniment parfait, puisqu'il a la même essence divine et les mêmes perfections qui sont dans les autres personnes ; il a donc toute la bonté et toute la fécondité qui est dans le Père et dans le Fils, car il n'est pas leur inférieur, mais il est leur égal en tout.

Et néanmoins nous ne voyons pas cette fécondité en lui : elle ne se manifestait pas avant que la Sainte-Vierge lui en fournît l'occasion : celle du Père paraît dans la génération éternelle de son Fils unique. Le Père et le Fils font éclater la leur en la production du Saint-Esprit ; mais cette troisième personne, aussi riche en bonté et en fécondité que les deux autres, paraissait stérile, lui étant impossible de produire une quatrième personne dans la Trinité. C'est une chose surprenante qu'on attribue communément la puissance au Père, la sagesse au Fils, et la bonté au Saint-Esprit. Or, qui dit la bonté, dit la fécondité, puisque c'est le propre de la bonté de donner et de se communiquer ; et néanmoins cette bonté, que nous concevons dans le Saint-Esprit comme dans son trône et dans toute son excellence, demeurait stérile au-dedans de Dieu.

Ne jugerons-nous pas, selon nos petites lumières, que ce serait un surcroît de gloire, et un parfait accomplissement à cette bonté infinie du Saint-Esprit, si elle était aussi le principe d'une personne

divine ; mais cela est impossible dans l'enclos de la très-haute-Trinité. Pourquoi disons-nous cela? La foi nous l'enseigne, et cela suffit pour nous tenir fermes dans cette croyance : mais si, après nous être captivé à la croire, il nous était permis de lever les yeux de notre faible raison pour la regarder, nous verrions que cette bonté infiniment féconde, qui se termine au Saint-Esprit, est tout épuisée par le Père et par le Fils en le produisant, ne pouvant pas moins que de l'employer tout entière à produire un terme si noble. Il est vrai qu'il a cette même bonté féconde, qui appartient au Père et au Fils, mais il l'a tout épuisée, en étant lui-même, si on peut parler ainsi, tout l'épuisement.

Cependant elle semble faire quelque plainte dans le prophète Isaïe : *Numquid ego qui alios parere facio, ipse non pariam* (Isa. 66, v. 9)? Est-ce à dire que moi, qui donne aux autres la fécondité pour produire, ne produirait rien? On lui répondrait ce que Rachel dit à son mari : *Ingredere ad ancillam ut pariat* (Genes. 16, v. 2). Oui, bonté infinie du Saint-Esprit, vous serez féconde, et vous verrez une personne divine naître, sinon de votre propre substance, au moins par votre vertu infinie ; mais ce sera par la servante, cette Vierge mère, qui répondit à l'ange qui lui portait du ciel cette magnifique ambassade : qu'elle deviendrait féconde par l'opération du Saint-Esprit, *Ecce ancilla Domini* (Luc 1, v. 38), voici l'humble servante du Seigneur.

Puis donc que la très-Sainte-Vierge est prédestinée pour produire une personne divine par l'opération du Saint-Esprit, comme l'Évangile nous l'exprime en termes exprès : *Quod enim in ea natum est de Spiritu sancto est* (Matth. 1, v. 20), et qu'elle fait paraître en lui, par la production d'une personne divine, cette glorieuse fécondité, qu'il n'a pas dans la divinité, ne semble-t-il pas qu'elle lui donne en cela un admirable accomplissement, et qu'on la peut bien nommer, au respect du Saint-Esprit, aussi bien qu'à l'égard du Père et du Fils, l'accomplissement universel de la très-Sainte-Trinité, *Totius Trinitatis complementum*?

Je n'avais rien à souhaiter après cet éclaircissement, qui me faisait voir combien la prédestination de la Sainte-Vierge importait aux trois personnes de l'adorable Trinité ; je demeurai donc rempli de l'estime et de l'admiration de ses incomparables gran-

deurs ; mais, comme si mon voyageur eût lu dans mon intérieur, où je ne pensais rien que de grand et de glorieux pour la Sainte-Vierge, même pour la vie présente (car je concevais qu'elle devait donc être plus comblée d'honneur et de félicité que toutes les princesses du monde), il me demanda : Savez-vous bien ce qu'une si heureuse prédestination a produit en elle durant tout le cours de sa vie mortelle? Je veux vous le dire, et vous serez peut-être surpris.

ARTICLE V.

Ce que la prédestination de la Sainte-Vierge a produit en elle pendant qu'elle a été sur la terre.

Que les faibles lumières de notre raison nous font juger mal des choses de Dieu! Nous savons que la prédestination est un décret libre de la divine volonté, qui marque un amour infini aux âmes prédestinées, puisqu'elle les conduit à la possession éternelle du bien infini, comme la réprobation marque une haine infinie pour les autres qu'elle condamne pour leurs crimes à des misères éternelles; et de là nous jugeons qu'il n'y a donc rien dans toute l'économie de la prédestination des élus, qui ne soit tout plein de bonheur, puisque c'est l'effet d'un amour infini, qui ne peut vouloir que du bien à l'objet qu'il aime ; et ce jugement semble assez juste.

Cependant tout le contraire paraît à nos yeux ; car, s'il y a des adversités à souffrir durant cette vie, c'est communément pour les gens de bien, qui sont les élus, tandis que les autres sont dans la prospérité et dans l'abondance des consolations humaines. Mais c'est ici que notre ignorance nous égare, et nous fait juger des choses à contre-sens. Ce qui nous trompe est que nous prenons pour adversité ce qui est en effet une très-grande prospérité à l'égard des justes, puisque les croix sont la voie assurée de leur salut : *Tollat crucem suam et sequatur me;* et nous appelons bonheur et prospérité ce qui dans le vrai est une grande misère à l'égard des ennemis de Dieu, puisque qui n'a point de part à la croix n'aura point de part au salut. Oh ! que ce n'est pas ainsi, lui dis-je, que l'on pense, ni que l'on parle dans le monde ! si quelqu'un veut prêcher pour lui, il n'a qu'à produire ces sentiments-là, et qui veut perdre son temps n'a qu'à s'efforcer de les persuader au monde, il n'en viendra jamais à bout.

Il est vrai, me confessa-t-il, que la folle sagesse des mondains tient un langage tout autre ; mais faut-il les croire ? Si nous sommes chrétiens, n'avons-nous point d'oreilles pour écouter ce que saint Paul nous dit : que ceux que Dieu a prédestinés doivent être conformes à l'image de son fils unique. C'est l'oracle de la foi qui nous parle ainsi ; il n'est pas permis d'en douter. Il est certain qu'aucun ne peut être prédestiné pour être fils de Dieu adoptif, s'il n'a de la conformité avec ce divin exemplaire. Il est seul l'original de tous les prédestinés, et tous les autres en sont des copies. Étudions cet original, et nous y verrons des vérités éclatantes comme le soleil, qui nous donneront sujet de nous étonner nous-mêmes de nos prodigieuses ignorances.

Quand l'Écriture nous dit que Jésus-Christ est prédestiné pour être le fils de Dieu, est-ce à dire qu'il aura toute sorte de biens, d'honneurs et de prospérités temporelles? répondez-moi à cela. Je vous réponds qu'il est bien croyable que c'est pour lui faire toutes sortes de biens indifféremment, temporels, éternels, spirituels et corporels; car autrement la prédestination ne serait pas l'effet de l'amour infini. Hé! donc, répliqua-t-il, il faut regarder tout ce que Dieu lui a donné comme de très-grands biens et de très-grands avantages. Or, voyons à quoi il l'a prédestiné.

Était-ce à avoir des honneurs? non; mais il est prédestiné pour avoir des mépris, des humiliations, des hontes, des opprobres et toutes sortes d'abjections : c'est ce qu'il n'a pas de lui-même, et c'est ce que sa prédestination lui donne. Ce sont donc des biens dignes de l'amour infini que Dieu lui porte, quand il le prédestine pour être son Fils, quoique notre ignorance nous les fasse prendre pour des maux, quoique la nature se révolte contre une telle doctrine, et quoiqu'elle la tienne pour folie. Mais qu'elle se plaigne, qu'elle crie, qu'elle se désespère, si elle veut, malgré elle la vérité de Dieu demeurera éternellement. Les humiliations sont les marques et les effets de la prédestination éternelle des enfants de Dieu, et non pas les honneurs ni la vaine gloire du monde.

L'a-t-il donc prédestiné pour avoir des richesses, des dignités, de la puissance? Non, mais pour la pauvreté, la dépendance et la privation de toutes les commodités de la vie. Il est certain que le même amour infini, qui l'a prédestiné pour être fils de Dieu, lui

donne toutes ces choses ; par conséquent il faut confesser que ce sont des biens inestimables; car il est impossible qu'un amour infini veuille autre chose que du bien à celui qu'il aime. Et partant il est vrai que la folle sagesse du monde se trompe, quand elle les appelle des maux. O Dieu, quelle doctrine! le moyen que la prudence de la chair comprenne une philosophie si opposée aux sens et à la nature : c'est pourtant la vérité même qui l'enseigne.

En un mot, Jésus-Christ n'a point été prédestiné pour avoir des plaisirs, mais pour avoir des souffrances; ce n'a point été pour l'immortalité, car il la possède par lui-même, mais pour être capable de mourir ; non pour avoir la toute-puissance, mais pour avoir de l'infirmité; non pour avoir l'immensité, car elle est inséparable de lui, mais pour avoir de la petitesse, et pour être comme anéanti : et toute âme prédestinée doit s'attendre d'être favorisée de Dieu en la manière qu'il l'a été, et s'estimer d'autant plus heureuse et plus assurée de sa prédestination, qu'elle se verra plus riche de ces sortes de biens que la folie du monde appelle des maux. Cela posé comme un principe indubitable.

Vous demandez quels avantages a retirés la très-Sainte-Vierge d'avoir été prédestinée pour être la mère de Dieu; c'est d'avoir plus de conformités qu'aucun autre à la prédestination de son Fils unique; par conséquent, d'avoir plus de part aux états de sa vie mortelle; ça été pour être plus abjecte, plus méprisée, plus abaissée aux yeux du monde qu'aucune autre pure créature ; c'est pour être la plus pauvre et la plus souffrante après Jésus-Christ, car il l'aime trop pour ne lui faire pas plus de part qu'à une autre créature des richesses qu'il a reçues de Dieu son père, en vertu du décret de sa divine prédestination; voyez son état, regardez cela, sagesse du monde, et vous confondez!

C'est une pauvre fille sortie à la vérité d'une maison fort noble; car elle compte une grande suite de rois, de princes et de patriarches entre ses aïeux. Cependant c'est la femme d'un pauvre charpentier, obligé à gagner sa vie par son travail; c'est la mère d'un homme attaché en croix, qu'elle a eu la honte de voir condamner par la main des bourreaux, d'une mort cruelle et infâme, entre deux insignes voleurs, et en présence d'un nombre innombrable de peuples assemblés de toutes les parties du monde, qui devaient porter partout la nouvelle de cette infamie.

Est-ce donc là, ô Sainte-Vierge, tout l'avantage que vous avez reçu de votre admirable prédestination durant cette vie? Quoi! la qualité de mère de Dieu ne vous a point donné d'autres priviléges que d'être la plus affligée et la plus malheureuse, selon le jugement humain, de toutes les mères? Oh! que les conseils de Dieu sont élevés au-dessus de nos intelligences, et que le procédé de la grâce est opposé à celui du monde! A son jugement, la mère de Dieu devait être aussi élevée en gloire, en richesses et en toutes sortes de grandeurs, au-dessus de toutes les têtes couronnées, qu'elles sont élevées au-dessus du dernier du peuple: mais il est aveugle, ce monde insensé; ce qu'il appelle grandeur, Dieu le regarde comme des bassesses indignes de lui et de sa sainte mère, et ce qu'il nomme des bassesses et des misères, Dieu le regarde comme les vraies grandeurs, qui seules sont dignes de sa personne et de celle de ses élus.

Ce fut là que je m'aperçus bien que mon guide n'était pas un homme de ce monde; ses sentiments et ses paroles me paraissaient plus éloignés de tout ce que l'on pense et de tout ce que l'on dit communément dans le siècle que le ciel n'est loin de la terre. Que vous trouverez peu de personnes, lui dis-je, qui soient de votre opinion! Si vous aviez dit tout cela devant une assemblée de mille personnes des plus sensées du monde, je ne sais si un seul vous croirait; faites tout ce qu'il vous plaira, le monde est si accoutumé à regarder les biens ou les maux de cette vie selon sa lumière naturelle, qu'il n'aura jamais d'autres sentiments, sinon qu'il faut penser et parler des choses comme tout le monde en parle et en juge.

Cependant, me répliqua-t-il, ils sont tous dans l'erreur, leur multitude ne prouve pas qu'ils soient sages, mais plutôt qu'ils sont fous; car il est écrit que le nombre des fous est infini. La foule innombrable qui marche par ce chemin n'assure pas que c'est le chemin du ciel, au contraire: car il est écrit que la voie du ciel est étroite, et que peu y marchent, mais que celle où la multitude se presse de marcher est celle qui conduit à la perdition. C'est là que les aveugles conduisent les aveugles, et que pas un ne s'inquiète s'ils vont bien, parce qu'ils prennent tous le grand chemin. Mais pour peu qu'une âme ouvre les yeux pour reconnaître quelque

petit rayon de la lumière, qui est Jésus-Christ, elle voit aussitôt que quiconque ne la suit pas est dans l'égarement, dans l'erreur et dans les ténèbres. Elle s'aperçoit à l'instant même de l'aveuglement général du monde, qu'elle prenait pour une lumière, et ne sait plus ni penser comme lui, ni parler son langage ordinaire. Voilà le bon usage qu'une âme chrétienne doit faire de ces connaissances.

Quand elle se voit dans la pauvreté des biens de la terre, dans le mépris et dans les souffrances, elle ne sait plus dire qu'elle est malheureuse, mais elle pense lire dans ces caractères sensibles la vérité de sa prédestination, d'autant plus assurée qu'elle se voit plus conforme à Jésus-Christ et à sa sainte mère, qui sont l'exemple des prédestinés, et s'estime vraiment heureuse, parce qu'elle goûte la vérité de ces grandes paroles : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. 8). Hélas! cette seule persuasion ferait la paix, la joie et la félicité d'un million d'âmes qui gémissent et qui se croient malheureuses dans les états pénibles où elles se trouvent; mais, dans la vérité, elles ne sont pas malheureuses pour souffrir, puisque au contraire ce sont les souffrances qui ont fait tous les bienheureux. Elles ne sont donc misérables que parce qu'elles croient plutôt les fausses opinions du monde que la vérité de Dieu.

Bienheureuse est l'âme qui pèse à loisir et qui sait bien comprendre la force de ce beau dilemme de saint Bernard : *ou Jésus-Christ se trompe*, quand il préfère le dépouillement des biens périssables, les humiliations et les souffrances aux richesses, aux honneurs et aux voluptés; *ou le monde se trompe*, quand il pense ou dit le contraire. Or il est impossible que Jésus-Christ se trompe, parce qu'il est la vérité même; donc il est certain que le monde se trompe. Que fera une âme qui se trouvera arrêtée par ce dilemme? Elle ne peut croire tous les deux, parce qu'ils disent tout le contraire l'un de l'autre; il faut donc qu'elle choisisse l'un des deux. Choisira-t-elle plutôt de suivre le monde trompé pour se perdre, que de s'attacher à la vérité même Jésus-Christ pour assurer sa prédestination? Pensons-y bien, mais pensons-y à loisir, et finissons par là notre première conférence.

CONFÉRENCE II.

La rencontre qui découvre les excellences du sacré nom de Marie.

Je ne savais pas encore le nom de mon voyageur, et cela me faisait de la peine, car on est toujours un peu contraint quand on ne sait à qui l'on parle, mais je n'osais prendre la liberté de le lui demander, me semblant que c'était contre la bienséance et le respect que je lui devais. Il est vrai qu'il avait déjà un grand nom dans mon esprit, je veux dire une haute estime et une belle réputation, mais il n'en avait point encore dans ma bouche, ne sachant pas comme il s'appelait.

Nous rencontrâmes par bonheur un de ses amis, qui l'aborda avec un visage qui paraissait comblé de joie, et moi je la sentais déjà grande, espérant que j'allais entendre prononcer son nom. Mais je me trompais, car on n'a pas coutume de nommer les personnes d'honneur quand on les salue; et néanmoins je ne fus pas tout-à-fait trompé, car il lui parla d'abord d'un autre, dont le nom m'était fort connu, quoique sa personne ne le fût pas, et sitôt que j'entendis prononcer son nom, j'en eus de la joie. Qu'est-ce ceci, disais-je en moi-même? je ne connais point celui que je vois, parce que j'ignore son nom, et cela m'afflige, et je connais celui que je n'ai jamais vu, parce que je sais son nom, et cela me console. Il faut bien dire qu'il y a quelque mystère caché dans les noms, puisqu'ils nous font mieux connaître les personnes que nos propres yeux. Je leur dis mon étonnement sur cette petite merveille que tout le monde expérimente sans le remarquer, et leur demandai quelle vertu secrète était enfermée dans les noms qui produisait cet effet, et mon voyageur qui jugea bien que j'en voulais à lui, me parla ainsi :

Êtes-vous surpris de cela? ne savez-vous pas que l'ancienne philosophie a estimé que les noms étaient les images des essences, et que les hommes en avaient inventé l'usage, afin de se rendre toutes choses présentes, traiter avec elles, les faire entrer dans leurs discours, et les manier à leur gré, malgré la distance des lieux et la succession des temps? Ne prenez-vous point garde que par cet artifice innocent ils avaient trouvé le moyen de produire toutes choses en parlant, par une belle imitation du premier être, qui produit une image qui est son Verbe, en la prononçant? Nous

[illegible] quand nous parlons, mais avec cette notable différence, que Dieu, en se nommant, s'il est permis de parler ainsi, lorsqu'il s'exprime dans sa parole, ne se multiplie pas, et ne s'étend pas plus qu'il est : mais en nommant les choses dont nous parlons, nous leur donnons un nouvel être qui les multiplie ; nous les rendons présentes où elles n'étaient pas, nous leur donnons plus d'étendue, car nous remplissons l'air de la présence d'une chose quand nous la nommons. La langue et la voix en font un tableau aux oreilles, lorsque les yeux ne le sauraient voir ; nous la tirons du tombeau, nous la rappelons des siècles passés, nous la faisons revivre quand nous voulons : en un mot, par le moyen des noms, on a trouvé moyen d'immortaliser toutes choses ; en leur donnant une espèce d'être merveilleux, sur lequel la mort ni l'oubli n'ont aucun empire. Je l'interrompis là-dessus et lui demandai :

Mais qui a donné cette vertu à une parole, qui n'est qu'une voix humaine articulée, qui n'aurait pas la force de produire seulement un atome en l'air ? D'où vient que si l'on prononce le nom d'un ami ou d'une personne de grand mérite, pour laquelle on a de l'estime, on sent je ne sais quel mouvement de joie en son cœur, et si on entend nommer un ami ou une personne mal conditionnée, on sent du dédain ; et si on nomme un indifférent, on ne ressent ni l'un ni l'autre ? N'est-ce pas toujours la même parole qui sort de la bouche d'un homme qui devrait produire les mêmes effets ?

Cela ne vient pas de la parole qui souvent est indifférente, me répondit-il, mais du nom, qui produit toujours son effet ; et pour vous le faire comprendre aisément, ne remarquez-vous pas que chaque personne veut avoir un nom (car il me semble qu'on n'est rien quand on n'a point de nom) ; et dans l'ancienne loi, on ne donnait point de nom aux enfants avant la circoncision, comme on ne leur en donne point dans la nouvelle avant le baptême, parce qu'étant comme anéantis par le péché de leur premier père, ils sont censés n'être encore rien en cet état-là. Mais sitôt qu'ils sont délivrés de cette tache originelle, et qu'ils commencent d'être quelque chose, on leur donne un nom.

Or, il appartient à chaque particulier d'agrandir son nom et de le rendre plus ou moins illustre : il l'agrandit par les belles pratiques de la vertu, et le rend plus illustre par les actions éclatantes,

par les grands talents et le plus grand mérite ; de même qu'il le dénigre par les vices et par les actions lâches et honteuses. Philosophez bien, vous trouverez que vous et votre nom c'est la même chose : votre mérite ou démérite passe en votre nom et s'y conserve, après même que votre personne n'est plus, et quand on prononce votre nom, on fait aux oreilles le tableau de vos mérites ou démérites, qui fait naître aussitôt l'estime ou le mépris dans les âmes. Qui est-ce qui, entendant les noms de César ou d'Alexandre, ne se forme pas l'idée de la générosité d'un grand capitaine ? Leur nom seul fait leur panégyrique, et on ne peut s'empêcher de les estimer. Et si on prononce le nom de Sardanapale ou d'Épicure, c'est une satire qui les dénigre l'un et l'autre, et on les méprise.

Le mérite est dans les personnes, mais la gloire qui les accompagne est dans leur nom. Il les fait éclater lorsqu'on le prononce. Si on n'en parlait point, ils demeureraient avec tout leur mérite dans l'oubli et dans le silence. Aussi voit-on que ceux qui n'ont rien de recommandable demeurent presque toujours inconnus. C'est qu'on ne les nomme point : aussi dit-on qu'ils sont *nullius nominis*, ce sont gens qui n'ont point de nom ; mais on parle de ceux qui excellent au-dessus des autres, on les nomme et on les rappelle souvent, et de là est venue la renommée, qui n'a point d'autre emploi en ce monde que de publier la gloire des grands hommes, portant leur nom de tous côtés et les éternisant par ce moyen dans tous les esprits ; et on dit de celui que la renommée vante ainsi, que c'est un homme d'un grand nom : *Vir magni nominis.*

Il est des noms si célèbres, que toute l'éloquence des hommes s'efforce en vain de les commenter ; ils ne sauraient, par un long discours, expliquer toutes les excellences qui sont renfermées dans ces noms ; il en est de si augustes et de si sacrés, qu'on ne les prononce qu'avec un grand respect, comme des mystères, et on n'ose pas entreprendre de les interpréter, comme on n'osait pas autrefois tirer le voile du sanctuaire. Tel était parmi les Hébreux le saint nom de Dieu, composé de quatre lettres, que le grand-prêtre portait sur son front, gravé sur une lame d'or, comme le diadème et la gloire de la religion des Juifs, dont il était le chef visible. Ils portaient tant de respect à ce grand nom, qu'ils le préféraient en quelque manière à toute la loi, estimant qu'il renfermait

lui seul des mystères plus sublimes et des vérités plus profondes que tout le reste des Écritures du vieux Testament. Ils assuraient que Dieu n'en avait donné la connaissance qu'aux patriarches et à Moïse, et que la puissance qu'ils avaient d'opérer des prodiges si étonnants ne venait d'autre chose, sinon de ce qu'ils savaient prononcer ce grand nom de Dieu d'une façon qui était inconnue au reste des hommes.

Tels sont encore dans la loi de grâce les noms adorables de Jésus et de Marie. On peut dire que ces deux grands noms sont un abrégé de la loi nouvelle, qu'ils sont un trésor des plus grandes merveilles de la religion chrétienne, et que, si nous pouvions approfondir tous les mystères qu'ils renferment, nous aurions découvert les plus sublimes vérités du saint Évangile. L'adorable nom de Jésus, que saint Paul appelle le suprême de tous les noms, porte avec soi tant de majesté, qu'il se fait adorer partout, au ciel, en terre, et jusque dans les enfers. Celui de Marie tient le second rang ; car il est certain, selon la remarque du grand abbé Franco, qu'après le nom tout singulier de Jésus, le ciel ni la terre n'en sauraient prononcer un autre dont les âmes pieuses reçoivent une grâce plus abondante, ou dont elles conçoivent une espérance plus assurée, ou expérimentent une suavité plus divine que du sacré nom de Marie (Neque enim post singulare illud dilecti Filii tui nomen aliud nomen cœlum aut terra nominat, unde tantum gratiæ, tantum spei, tantum suavitatis piæ mentes concipiant. Franc. abbas de gratia novi testament. 6).

Ces dernières paroles nous conduisirent insensiblement à entrer dans la conférence que je désirais fort avoir sur les grandeurs et les excellences du nom de Marie, jugeant bien que, comme la porte d'un palais où l'on veut entrer est la première chose qu'on rencontre et qui commence à donner quelque estime de la beauté de l'édifice, le nom d'une personne dont on veut parler est la première porte qui donne l'entrée à la connaissance de ses mérites, parce que le nom, s'il est sagement imposé, en exprime toujours quelque chose. Notre conférence se passa comme vous allez entendre :

ARTICLE I

Le beau nom de Marie.

Je vois bien, lui dis-je, qu'il en est des noms en quelque façon

comme des monnaies : chacun a le prix qu'on lui donne; chacun vaut autant que la personne qui le porte l'aura fait valoir. Je conviens que celui de Marie est fort précieux, mais il est devenu si commun, qu'on le donne indifféremment aux princesses et aux servantes ; je ne sais si c'est avec assez de respect qu'on en use si librement. Encore pour le nom de Jésus, on l'honore assez pour n'avoir osé le donner à personne, depuis qu'il a eu la gloire d'être porté par le propre Fils de Dieu incarné. Mais celui de Marie, vous voyez comme il est peu discerné de tout autre nom, et de là vient que s'il est toujours honorable en quelque petit nombre, il devient très-vil dans une multitude innombrable de personnes qui le portent indignement.

Mais c'est une équivoque, me répartit mon voyageur, car le saint nom de Marie n'appartient proprement qu'à la seule mère de Dieu ? Qui dit cela? lui répondis-je; ne voyons-nous pas que tant d'autres l'ont porté même dans le vieux Testament : témoin cette célèbre Marie, sœur de Moïse et d'Aaron; et du temps de Notre-Seigneur, il est parlé de tant de Maries dans l'Évangile; et depuis la naissance de la religion chrétienne, combien l'ont porté et le portent encore aujourd'hui par toute l'étendue de l'Église catholique?

Je l'avoue, me répliqua-t-il ; mais je tiens que c'est une pure équivoque de ce glorieux nom, comme quand on donne le nom de soleil à certaines fleurs de nos jardins, ou à quelque peinture qu'on s'efforce à faire de sa ressemblance. Mais que l'on donne le nom de soleil à telle chose que l'on voudra ; s'il n'y a qu'un seul vrai soleil dans tout le monde, il n'y a que ce roi des astres qui mérite de porter ce nom, et, quand on l'attribue à quelque autre chose, on le déshonore; de même je dis qu'il n'y a qu'une seule Marie dans ce grand univers; cet auguste nom n'est fait que pour signifier une mère Vierge, une Mère de Dieu, la plus parfaite des pures créatures ; et, si on ose le faire porter à d'autres, ce sont des fleurs du jardin de l'Église qui portent improprement le nom de soleil.

Je ne m'avancerai pas à dire que c'est une espèce de profanation du nom sacré de Marie, de le faire porter à toutes sortes de personnes indifféremment; mais je loue la révérence que lui porte le royaume de Pologne, qui non-seulement ne donne jamais le nom de Marie à aucune fille, quand elle serait une princesse, non plus

qu'on ne donne jamais le nom de Jésus à personne dans toute l'Église catholique, mais ils n'osent même le prononcer que rarement et avec un profond respect ; et quand ils parlent de la Sainte-Vierge, ils l'appellent ordinairement *la grande dame* ; c'était le sentiment et la pratique de tous les premiers chrétiens, de rendre un même honneur aux deux précieux noms de Jésus et de Marie, et souvent ils ne les séparaient pas l'un de l'autre. Saint Ignace, ce grand martyr, qui vivait du temps des apôtres, écrit dans sa première épître qu'ils nommaient la Sainte-Vierge *Marie de Jésus*.

Le cardinal saint Pierre Damien nous dit que Dieu tira ce très-saint nom du trésor de sa divinité, exprès pour le donner à la Sainte-Vierge : *Statim de thesauro divinitatis Mariæ nomen evolvitur* (Dam. serm. 11. de Annuntiat). Il veut nous faire entendre par là que les trois personnes adorables ont contribué chacune de sa part à lui imposer ce grand nom. Le Père y contribue en lui donnant son Fils unique : car l'abbé Rupert ne fait pas difficulté de dire que le Fils n'est autre chose que le nom du Père, à cause que c'est une parole qui exprime très-parfaitement son essence et ses perfections infinies : or, si le Verbe adorable exprime le Père, il exprime aussi la mère, puisque la même personne divine qui fait porter à l'un le nom de Père, fait aussi porter à l'autre le nom de Mère, et lui fait avoir une parenté très-réelle avec Dieu, qui est proprement ce que signifie le nom de Marie, au sentiment de saint Ambroise, qui dit que Marie veut dire : Dieu est de ma race et de ma parenté : *Specialiter Mariæ hoc nomen invenit quod significat, Deus ex genere meo* (Rup. lib. 1. in Cant. Nam Filius nomen est Patris. Ambr. lib. de Instit. Virgin. c. 5). A la vérité, nous ne voyons pas de quelle racine des langues hébraïque, grecque ou latine saint Ambroise a tiré cette interprétation du nom de Marie, mais la seule autorité d'un si saint docteur nous suffit pour la recevoir. Or, quelle autre que la seule Sainte-Vierge peut porter cet auguste nom, quand on lui donne cette signification ?

Le Fils, de sa part, ne contribue pas moins que le Père à lui faire porter dignement le nom de Marie, puisque c'est lui qui, se donnant à elle pour être aussi réellement son fils unique, comme il est fils unique de son père, la fait entrer dans la parenté de Dieu de la manière la plus intime qui puisse être, puisqu'il n'y en a point de

plus étroite que celle de la mère et du fils. C'est donc lui qui lui fait porter plus visiblement le nom de Marie, qui signifie Dieu est de ma lignée ou de ma parenté. De là ces magnifiques paroles, que son cœur dilaté de joie exprime en glorifiant Dieu dans son cantique *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus*, où elle reconnaît qu'elle doit toutes ses grandeurs au Père, qu'elle appelle celui qui est tout-puissant, et à son fils unique, qu'elle appelle là son saint nom.

Mais le Saint-Esprit, inséparable des deux autres personnes divines, ne contribue pas moins qu'elles à lui faire porter le très-glorieux nom de Marie, puisque c'est lui particulièrement qui lui donne la fécondité.

Remarquez un profond mystère qui se présente ici à nos yeux : dès que nous lisons le commencement de la Genèse, nous voyons que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux, non pas comme un navire, pour cingler à voiles déployées et avec un vent favorable, mais comme une aigle mère est portée sur ses œufs pour les échauffer, leur donner la fécondité, et éclore leur lignée, *Spiritus Domini incubabat aquis*, et ce grand amas d'eaux sur lesquelles l'Esprit de Dieu appliquait sa vertu pour leur donner sa fécondité, fut appelé *Maria*. Pouvons-nous croire que ce fut sans mystère? *Maria* est un nom semblable à celui de la Sainte-Vierge que la seule prononciation discerne l'un de l'autre quand on veut signifier les eaux, on dit *Maria*, et on allonge la première syllabe ; et quand on veut nommer la Sainte-Vierge, on dit aussi *Maria*, mais on allonge la seconde syllabe. La conformité de ces noms ne doit-elle pas les faire regarder comme un original et une copie? un même Saint-Esprit anime tous les deux pour leur donner la fécondité : il donne sa vertu aux eaux, d'où doivent sortir les enfants adoptifs de Dieu par le saint baptême ; il donne plus excellemment sa vertu à la Sainte-Vierge, de laquelle il fait naître le propre Fils de Dieu par le mystère de l'Incarnation ; et c'est ainsi que, la faisant être la propre mère du Fils de Dieu, il lui fait dignement porter le glorieux nom de Marie, qui signifie : *Deus ex genere meo*.

O gloire inestimable! ô excellence incomparable de l'auguste nom de Marie! vous demandez son origine? on vous répond qu'il est tiré comme un précieux joyau du trésor de la divinité, *de thesauro divi-*

nitatis Mariæ nomen evolvitur. Il fut donné à la Sainte-Vierge par toutes les personnes divines, comme un gage de l'alliance très-intime qu'elles voulaient faire avec elle. Qui n'avouera donc qu'il n'appartient proprement qu'à elle de porter ce grand nom? celles qui ont l'honneur de le porter par privilége doivent bien prendre garde de le déshonorer; elles sont obligées plus que toutes les autres, principalement à trois choses : la première, à ne rien faire qui soit indigne du nom qu'elles portent, et c'est un reproche bien fondé que l'on peut faire aux personnes qui portent un grand nom et mènent néanmoins une vie basse et méprisable, écrit saint Bernard au pape Eugène; la seconde, à s'attacher plus particulièrement à la dévotion et au service de la Sainte-Vierge, car, puisqu'elles portent son nom, elles font une déclaration publique qu'elles ont l'honneur de lui appartenir, et, si elles s'acquittaient mal de tous les devoirs de fidèles servantes, le nom sacré qu'elles portent leur serait un reproche continuel de leur lâche infidélité.

La troisième, elles sont obligées à un amour plein de respect et de tendresse pour Jésus-Christ, puisqu'elles portent le nom de sa mère. Il y a quelque chose de si efficace dans le nom de Marie pour ranimer la dévotion d'une âme que Magdeleine, voyant Jésus-Christ après sa résurrection sans le connaître, demeurait tout affligée en sa présence; mais dès qu'elle entendit prononcer le nom de Marie, se sentant toute ressuscitée et remplie de joie, se jeta à ses pieds et les embrassa, en s'écriant : *Rabboni!* ah! c'est vous, mon aimable maître!

O Marie! s'écrie saint Anselme, tout transporté de joie, d'espérance et d'admiration, quelle serait notre pauvreté si le père des miséricordes ne vous eût pas tirée de ses trésors pour vous donner à nous! ô mon bonheur! ô ma douce espérance! je sens que mon cœur veut vous aimer, dit ce dévot père, que ma bouche veut vous louer, que mon esprit veut vous contempler, que ma langue désire vous prier, et que mon âme souhaite ardemment d'être toute à vous; recevez-la, soutenez-la, défendez-la, conservez-la, elle ne saurait périr entre vos mains.

ARTICLE II.

De la signification du nom de Marie.

J'étais déjà [illegible] d'avoir vu l'origine si noble du nom;

Marie, mais j'attendais s'il n'allait pas encore m'apprendre sa vraie signification, lorsque nous fûmes interrompus par une troupe de petits enfants, tous vêtus en anges, et qui marchaient en fort bel ordre vers un oratoire dédié à la Sainte-Vierge, qui nous paraissait distant d'environ un mille, sur le sommet d'une colline environnée d'un petit bois touffu comme une colline naturelle, et qui chantaient *Regina cœli*, mais d'une voix si mélodieuse et animée de je ne sais quel esprit divin, que nous doutâmes si ce n'était pas en effet les anges du ciel; nous oubliâmes tout notre entretien, tant nous étions charmés de cette harmonie; et nous les suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans le petit bois, qui nous les faisait perdre de vue; nous revînmes après à nous-mêmes, et mon voyageur reprit son discours.

Vous voyez, me dit-il, que ces enfants vous apprennent ce que vous voulez savoir, c'est-à-dire la vraie signification du nom de Marie; j'allais vous le dire, l'ayant appris de saint Christophe et de saint Anselme, lesquels l'ont été chercher dans l'origine syriaque et hébraïque, et ont trouvé qu'il signifie dame, ou reine, ou souveraine, ou dominante; et c'est la vérité qu'elle domine partout comme souveraine, au ciel et en la terre, et jusque dans les enfers. Voulez-vous permettre que je vous conduise dans trois parties de son empire pour y voir sa domination souveraine? mais nous irons d'un pas léger, sans nous arrêter beaucoup dans chacune.

Montons d'abord en esprit dans le ciel, vous verrez qu'il n'est rempli que de rois et de reines, car personne n'est admis dans cette région de plaisirs éternels, que par ces paroles magnifiques qui sont écrites dans l'évangile : Venez, les bien-aimés de mon père, posséder le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde (Matth., 25), et c'est la promesse qu'il fait si expressément à ses fidèles serviteurs (Luc, 12). Ne craignez pas, pauvre petite troupe, parce que votre père céleste a eu agréable de vous donner à tous un royaume : ô l'aimable père! ô la magnificence de ce divin maître, qui sait ainsi faire autant de rois de ses serviteurs! *Solus Deus de servis suis decrevit facere reges.*

Mais si tous les bienheureux sont autant de rois et de reines qui possèdent vraiment le grand empire de Dieu, il n'appartient qu'à la seule Sainte-Vierge d'être la souveraine et la reine absolue de tout

l'empire de son fils, et d'avoir autant de sujets qu'il y a de têtes couronnées dans tout le royaume. Entendant ces paroles, je sentis une légère émotion d'admiration et de joie qui parut jusque sur mon visage, et mon guide, qui s'en aperçut bien, se défiant que je ne fusse un de ces zélés indiscrets qui ont si grande peur qu'on ne diminue quelque chose de la souveraineté infinie qui n'appartient qu'à Dieu seul, qu'ils ne craignent pas de dénier à la mère de Dieu ce qui lui est dû justement : Non, me dit-il, n'appréhendez pas que ce que j'avance fasse aucune injure à la suprême grandeur de Dieu ; pour dire Marie souveraine, je ne la dis pas indépendante, ni égale à Dieu, je dirais un blasphème ; mais quand son Fils unique l'élève jusqu'à la sublimité de son empire, il ne rabat rien de sa propre gloire. Salomon ne perdit rien de sa grandeur et de sa puissance absolue pour avoir fait asseoir Bethsabée sa mère à sa droite, et pour l'associer à son empire ; au contraire ce fut un nouvel éclat à sa gloire, qui l'éternise dans la mémoire des hommes ; il est encore plus vrai que ce n'est pas une diminution, mais une amplification de la souveraine grandeur de Jésus-Christ, quand il veut qu'elle s'étende jusqu'à sa propre mère.

Ne voyons-nous pas que la sainte Église, fidèle interprète des intentions de Jésus-Christ, son adorable époux, chantant à pleine voix les louanges de la Sainte-Vierge, l'appelle *la reine des anges, la reine des patriarches, la reine des prophètes, la reine des apôtres, la reine des martyrs, la reine des confesseurs et la reine des vierges, et finalement la reine de tous les saints*. Puis donc qu'elle est leur reine par l'aveu public de la sainte Église qui ne saurait s'égarer du chemin de la vérité, étant conduite par le Saint-Esprit, n'a-t-elle pas droit d'exercer son empire sur eux ? Ne sont-ils pas obligés de lui rendre toute l'obéissance et les hommages que de tels sujets doivent à une telle souveraine ? Heureuse une âme qu'elle prend en sa protection ! car si nous sommes en quelque détresse, c'est elle qui peut députer tel saint ou tel ange du ciel qu'elle voudra pour nous en tirer.

Ce fut elle qui envoya saint Jean l'évangéliste pour instruire le grand saint Grégoire, faiseur de miracles, du mystère de la très-sainte Trinité, comme le rapporte saint Grégoire de Nysse en sa vie. Ce fut elle qui députa saint Mercure pour ôter la vie à Julien l'Apos-

tat, et par-là délivrer l'Église de sa tyrannie lors même qu'il se proposait de la ruiner, comme l'assure saint Grégoire de Nazianze. Ce fut elle qui envoya les anges du ciel pour purger la ville de Rome de cette horrible peste qui la ravageait du temps du pape saint Grégoire, et qui, en actions de grâces d'un si grand bienfait, firent retentir l'air de chants d'allégresse, enseignant les premiers cette antienne si magnifique, que l'Église a toujours chantée depuis dans le temps de la réjouissance pascale : *Regina Cœli lætare, alleluia, quia quem meruisti portare, alleluia, resurrexit sicut dixit, alleluia* (Sigon. de regno Italiæ). Et Sigonius assure que saint Grégoire, voyant que l'ange exterminateur remettait l'épée vengeresse dans son fourreau, au milieu de cette harmonie angélique, ajouta ce dernier verset : *Ora pro nobis Deum, alleluia.*

Revenons maintenant du ciel sur la terre, vous allez voir qu'elle y exerce sa domination souveraine d'une façon tout admirable. Saint Cyrille d'Alexandrie, dans le célèbre discours qu'il prononça à sa louange devant le concile général d'Éphèse, lui fait dire ces paroles : *Per me reges regnant* (Prov. 18), c'est par moi que les rois obtiennent et qu'ils conservent leurs couronnes, et cette application des paroles de l'Écriture, qui s'entendent littéralement de la divine sagesse, fut applaudie de tous les pères du concile. O rois de la terre ! que vous seriez heureux si vous pouviez bien connaître cette importante vérité, et si, par les sentiments d'une juste reconnaissance, vous mettiez vos diadèmes, vos couronnes et vos personnes à ses pieds, comme saint Étienne, ce pieux roi de Hongrie, qui la proclama la reine absolue de tous ses états, et lui, son premier sujet, qui ne travaillait qu'à étendre partout sa gloire après celle de son fils unique, et qui ne commandait à ses peuples que selon l'intention de l'un et de l'autre !

Si on peut dire qu'elle règne comme souveraine dans tout l'empire de Jésus-Christ qui est dans le ciel, ne peut-on pas dire la même chose dans tout celui qu'il possède en terre ? Car, quelle partie du monde chrétien pourriez-vous trouver où elle ne soit pas honorée après son fils unique plus que tout le reste des saints ? Combien d'Églises consacrées au culte suprême de Dieu sous le nom de la Sainte-Vierge ? combien de chapelles, d'oratoires, de confréries ? combien d'ordres religieux qui font une profession

spéciale de s'attacher à son service? Mais ce n'est pas ici le lieu de parler du culte qui lui est rendu par toute la terre, c'est un sujet qui demandera bien une ou plusieurs conférences tout entières.

Enfin, si vous descendez en esprit jusque dans les enfers, vous verrez encore que sa domination s'étend jusque dans ces abîmes infernaux; c'est pour cela que saint Bernardin de Sienne, un de ses plus zélés serviteurs, et un des plus beaux ornements de l'ordre séraphique, lui attribue ces paroles de l'Ecclésiastique : *Gyrum cœli circuivi sola, et profundum abyssi penetravi;* c'est moi seule qui forme le cercle du ciel, voilà la souveraine domination qu'elle exerce au ciel, et j'ai pénétré dans les abîmes, voilà celle qu'elle exerce sur les enfers.

Mais l'enfer, lui dis-je, est le lieu terrible où s'exercent toutes les rigueurs de la justice divine; or, jamais je n'ai entendu nommer la très-Sainte-Vierge la mère de la justice; vous auriez bien de la peine à me persuader qu'il y a des rigueurs dans la domination de la Sainte-Vierge.

Vous n'avez donc pas remarqué, me répliqua-t-il, quelle fut la sentence que Dieu prononça dès le commencement du monde sur la rébellion de l'homme pécheur; il le condamna à la mort : cette peine paraît rigoureuse; et la femme reçut le même arrêt, et par surcroît, celui des douleurs de l'enfantement; mais le serpent, ou pour mieux dire, le diable déguisé sous cette figure, étant la première cause du mal, était aussi le plus coupable, fut condamné à un châtiment plus sévère; vous pensez que c'est à l'enfer, non, car il y était déjà condamné pour le péché de sa propre superbe; mais ce malheur, qui le porta à séduire nos premiers parents, et qui ouvrit la porte à tant de millions de crimes qui ont suivi le premier péché qu'il a fait commettre, méritait un supplice en quelque façon plus cruel que l'enfer même.

Hé! quel peut être ce tourment? lui demandai-je, tout surpris de ce qu'il disait. C'est de porter le poids des haines éternelles de la Sainte-Vierge. *Inimicitias ponam inter te et mulierem* : être privé de la vision de Dieu, et se voir le but de sa haine est l'essentiel de sa damnation; mais être privé des douces compassions de la mère de miséricorde, et se voir l'objet de ses indignations

éternelles, est le comble de son enfer? Pourquoi cela, parce que la superbe est encore plus humiliée de se voir sous les pieds de la plus humble des créatures, que de se sentir écrasée par le bras tout-puissant de Dieu. Les tourments qu'elle lui fait souffrir sont intolérables : premièrement, parce que c'est dans son chaste sein que s'est accompli le mystère ineffable de l'incarnation, où notre nature humaine est élevée infiniment au-dessus de celle des anges, en la personne de Jésus-Christ, et que cette préférence a été le sujet de l'envie, de la révolte et de la damnation des mauvais anges, selon l'opinion de la plupart des saints pères.

Secondement, parce que c'est elle qui s'oppose universellement à tous les pernicieux desseins des démons, frustrant leurs attentes à l'égard d'une infinité d'âmes qui lui sont dévotes, et qu'elle prend en sa protection; confondant toutes les hérésies qu'ils suscitent de temps en temps pour ruiner l'Église dont elle est la mère, comme Jésus-Christ est son père. En un mot, les haines et les justes vengeances de la Sainte-Vierge contre l'enfer sont universelles à l'égard des temps, des lieux, et de toutes ses damnables entreprises, *Inimicitias ponam, etc.* Saint Bonaventure trouve que ces haines mortelles sont exprimées par le nom de Marie qu'il interprète une mer amère : il dit que, comme Pharaon fut submergé avec toute son armée dans la mer Rouge, de même le diable et toutes les troupes infernales sont suffoqués par la puissante protection que Marie donne contre eux à tous les hommes; et c'est ainsi qu'elle exerce sa domination souveraine sur ces abîmes, aussi bien que dans le ciel et sur la terre.

Mais les inimitiés sont réciproques, car si elle hait ainsi tout l'enfer, ô Dieu! que tout l'enfer la hait, et qu'il a de rage contre elle! Ne voyons-nous pas qu'il ne cesse d'animer un grand nombre de réprouvés, pour s'opposer à l'honneur qu'on lui rend dans toute l'Église? Les uns ouvertement et par des impiétés qui font horreur à entendre; les autres plus adroitement, et sous des prétextes spécieux, de retrancher l'excès de la dévotion qu'on lui porte; mais tous par le même esprit de favoriser la haine implacable que l'enfer lui porte. Je ne vois pas de caractère plus sensible d'une âme qui s'entend avec les démons, que d'être l'ennemi ou découvert, ou déguisé de la Sainte-Vierge.

Je voyais que mon voyageur m'avait conduit plus loin que je ne pensais sur l'origine et sur la signification du très-saint nom de Marie; et je craignais qu'il n'eût oublié la promesse qu'il m'avait faite de me découvrir la vertu qu'il disait être renfermée dans ce grand nom. Et ce fut ce qui m'obligea de lui demander.

ARTICLE III.

Quelle est la puissance et la vertu du saint nom de Marie.

Est-il donc vrai que les paroles aient quelque vertu? Est-il vrai qu'un nom prononcé puisse produire quelque chose? En doutez-vous, monsieur? me répondit-il. Ne voyez-vous pas que quatre paroles, prononcées par un prêtre sur du pain, ont la vertu de le changer réellement au corps de Jésus-Christ, et cela est si certain, que c'est un article de foi? Doutez-vous de la guérison qui est rapportée dans les actes des apôtres? Saint Pierre prononça le sacré nom de Jésus sur un boiteux qu'il trouva couché à la porte du temple, et à l'instant il marcha droit. Ce pauvre demandait l'aumône, et l'apôtre lui répondit qu'il n'avait ni or, ni argent, ni d'autre trésor en terre que le seul nom de Jésus, qui renferme en soi le remède de toutes les misères humaines; et saint Chrysostôme lui fait dire ces belles paroles : *Mihi Christus in suo nomine argentum et aurum reliquit suum.* Jésus m'a laissé son or et son argent, et toutes ses richesses renfermées dans son nom. Il en tira sur l'heure la santé et la donna comme par aumône à cet homme. Vous refuserez-vous à la vérité d'un grand nombre de guérisons subites, et d'autres miracles qu'on a vus opérés dans toute la suite des siècles par la vertu admirable de ces sacrés noms de Jésus et de Marie? Je le crois bien, lui dis-je, mais pourtant je vois qu'on accuse de superstition ceux qui se mêlent de guérir avec des paroles; on les soupçonne même de magie, quand on voit qu'ils font certaines choses qui paraissent des prodiges, en prononçant seulement quelques paroles qui ne sont point dans l'usage commun des hommes, ou qui bien souvent ne signifient rien.

Je l'avoue, me répondit-il; aussi je ne prétends pas dire que toutes sortes de paroles aient quelque vertu, je voudrais distinguer trois sortes de paroles : les divines, les humaines et les dia-

boliques; les divines sont toutes-puissantes pour produire ce qu'il plaît à Dieu, selon la vertu qu'il leur en donne; les humaines n'ont d'elles-mêmes aucune vertu, sinon de nous signifier les pensées de l'esprit humain; et comme toutes les pensées des hommes sont trop faibles pour produire seulement un atome de l'air, aussi quand tous les hommes du monde auraient parlé durant un siècle, ils ne produiraient pas, par la vertu de leurs paroles, la plus petite chose du monde; les diaboliques sont encore plus faibles que les humaines, et néanmoins nous voyons que ceux qui ont un détestable commerce avec les démons font voir des effets surprenants, quand ils prononcent certaines paroles qu'ils leur ont apprises, non pas que ces paroles aient en effet aucune vertu, mais elles servent seulement comme de signal aux démons, pour faire eux-mêmes, ou en effet ou en apparence, ces espèces de prodiges qui trompent les hommes.

Il n'y a donc, à le bien prendre, que les seules paroles divines qui aient en soi de la vertu; mais il faut confesser qu'elles l'ont très-grande, puisque ce sont elles qui convertissent les âmes des plus grands pécheurs; ce sont elles qui donnent la forme à nos sacrements, et qui font, en un mot, tous les mystères les plus augustes de la religion chrétienne. Or, qui n'avouera que s'il y a quelques paroles que l'on puisse estimer divines, ce sont les sacrés noms de Jésus et de Marie. Il est donc indubitable qu'ils ont beaucoup de vertu. L'ange apporte du ciel le nom que Dieu veut qu'on impose à l'enfant nouvellement né du sein de la Vierge mère. Vous le nommerez Jésus, dit cet esprit céleste; pourquoi? Parce qu'il sauvera le monde perdu, et il exprimera par son nom les richesses inépuisables qu'il renferme en sa personne. O nom adorable pardessus tous les noms! aimable source du salut des hommes! que les vertus que vous possédez nous sont incompréhensibles! Mais le sacré nom de Marie le suit immédiatement et en approche de plus près en excellence et en vertu : aussi est-il rare que l'on invoque le nom de Jésus sans invoquer aussi celui de Marie.

Qui est-ce qui, ayant eu recours au nom très-sacré de Marie, n'a pas éprouvé ce que saint Ephrem, ce miracle d'austérité et de sainteté, a écrit d'elle avec tant de ferveur d'esprit : qu'elle est vraiment l'étoile du ciel qui nous éclaire dans nos ténèbres! Combien

de fois le seul nom de Marie nous a-t-il fait rentrer dans le souvenir de Dieu, et remis dans le devoir? Qu'elle est vraiment la cité de refuge où se peuvent sauver ceux qui se voient poursuivis à mort! combien de fois notre âme, combattue violemment par les tentations des démons, a-t-elle trouvé son assurance en invoquant le nom de Marie! Qu'elle est la vraie arche d'alliance et le vrai propitiatoire! Combien de fois a-t-elle fait notre paix avec Dieu, nous le rendant propice par ses puissantes intercessions, quand nous l'avons irrité par nos offenses! Qu'elle est vraiment le soulagement des malades et la consolation des affligés! il faudrait écrire de gros volumes, si on voulait produire les millions d'exemples de ceux qui, se voyant presque abîmés dans la tristesse et la douleur, ont trouvé le port de salut en invoquant le nom de Marie. Verrait-on les peuples courir incessamment en foule aux lieux qui sont consacrés à Dieu sous le très-saint nom de Marie, si tout le monde n'éprouvait pas que ceux qui l'invoquent trouvent en elle le soulagement général de toutes les misères humaines (Ephrem. Hom. de laudib. Virgin.).

Et comment est-ce que ce divin nom ne serait pas tout plein de salut, puisqu'il est tout plein du Sauveur? car qui dit Marie dit la mère du Sauveur du monde, et qui dit la mère du Sauveur dit un précieux trésor qui renferme en soi toutes les richesses infinies de Dieu, des miséricordes: il l'envoie en terre pour le remède universel de tous les maux qui nous font gémir; mais il veut que nous le recevions immédiatement de la Sainte-Vierge, et il l'en fait expresse dépositaire. Voulez-vous savoir quelle abondance de vertus est renfermée dans son nom? Regardez quel trésor de richesses célestes Dieu a enfermé dans son chaste sein. Son nom de Marie participe beaucoup de cette douceur: la manne du ciel ne fut jamais plus délicieuse.

Césaire rapporte l'exemple d'un solitaire nommé Marsilius, qu'il dit avoir vu, et avoir appris de lui qu'ayant une fois parlé à une femme fort pieuse, qui lui confessa qu'elle ne pouvait prononcer le nom de Marie sans se trouver remplie d'une joie du ciel et d'une douceur si abondante qu'elle la faisait sentir jusque dans sa bouche, il lui en demanda la cause, et elle lui dit (Caesarius l. 7, c. 50): Je me suis habituée à prononcer tous les jours cinquante fois cet an-

guste nom de Marie, m'efforçant toujours d'augmenter ma dévotion et ma révérence lorsque je le proférais, et à force de le goûter plus à loisir, j'y ai trouvé une douceur qui me flatte plus que toutes les délices du monde (*ô Maria, tu nec nominari potes, quin accendas, nec cogitari quin recrees affectus diligentium te*). Lui, excité par cet exemple, entreprit le même exercice : il n'y eut pas été fidèle durant six semaines, qu'il reçut la même faveur. Il ajoute à cela qu'un religieux de son monastère, lui ayant entendu raconter ces deux exemples, se trouva aussi excité à les imiter, et qu'après quelque temps de persévérance il éprouva la même douceur dans le nom sacré de Marie ; mais combien d'autres l'ont expérimenté en mille façons différentes !

La dévotion particulière de saint Étienne, roi de Hongrie, pour la Sainte-Vierge, est si célèbre dans toutes les histoires, que sa couronne et son sceptre lui ont moins acquis de gloire que sa piété ; n'osait prononcer qu'avec un très-profond respect le nom de Marie, mais il la nommait communément : *La grande dame* (Surius to. 5. 24 Sept. in vita sanct. Gerard). Et tous ses peuples, suivant l'exemple de leur prince, la nommaient aussi leur *grande dame*. Mais, s'il arrivait qu'on proférât devant eux le nom sacré de Marie, à l'instant tous ceux qui l'entendaient se prosternaient pour lui rendre tout l'honneur qu'ils pouvaient.

Si vous avez lu la vie de saint Herman, écrite par Surius, vous aurez aperçu l'effet singulier que produisait en lui le nom sacré de Marie. Quand il était seul, il se prosternait en terre pour le prononcer, et demeurait en cette posture un temps si notable, qu'un de ses amis, homme fort dévot à la Sainte-Vierge, l'ayant observé, le pria de lui dire en confiance ce qu'il faisait là : Je cueille, lui dit-il, les délicieux fruits du nom de Marie avec une consolation incroyable ; car il me semble que toutes les fleurs de la terre et toutes les bonnes odeurs des parfums se sont réunies au lieu où je suis pour embaumer mon odorat, tandis qu'une certaine vertu que j'ignore me paraît sortir de cet auguste nom, quand je le prononce, qui remplit mon âme d'une joie céleste. Je me délasse ici de tous mes travaux et me récrée de toutes les amertumes de la vie ; je voudrais, s'il m'était permis, ne sortir jamais de cette posture.

Quand saint Ignace martyr, ce grand évêque d'Antioche, qui brû-

lait d'amour pour Jésus-Christ, fut déchiré et mangé par les lions, à Rome dans l'amphithéâtre, on trouva dans son cœur, qui était resté tout entier, le nom sacré de Jésus écrit en lettres d'or : c'est une remarque du P. Salmeron, au troisième tome de ses œuvres : il ne dit pas à la vérité que celui de Marie s'y trouvât aussi ; mais un autre grand serviteur de la Sainte-Vierge dit que ç'a toujours été l'esprit de tous les véritables chrétiens de ne pas séparer ces deux noms, et que les uns les portaient gravés dans leur cœur avec les caractères de l'amour ; les autres les avaient sur la langue par les louanges qu'ils lui chantaient souvent ; les autres les portaient sur eux écrits ou peints par dévotion, et les autres les faisaient voir dans leurs mains par une fidèle imitation de leur sainteté, et que c'était cette dernière façon de les honorer qui donnait la perfection à toutes les autres (Tract. 37. Richardus l. 4. de laudib. Virgin.).

Oh ! qui nous accordera ici les sentiments de la piété de saint Chrysostôme, lequel considérant comme, après la mort funeste de Saül et de Jonathas, David, qui les aimait, prononçait leurs noms avec une tendresse de cœur qui tirait les larmes de ses yeux : *Saül et Jonathas amabiles et decori in vita sua*, Saül et Jonathas, aimables princes, nous ne vous avons plus, Saül et Jonathas, beaux princes par excellence, vous êtes donc morts (Chrysost. Hom. de David 2. reg.) ? Voyez-vous, dit saint Chrysostôme, comme son amour pour ces deux princes est ingénieux pour se consoler ? Il ne peut pas avoir leurs personnes présentes pour les embrasser, il prend leurs noms en leur place, il les baise de ses lèvres, il les goûte de sa langue, il les prononce de sa bouche, il les fait sortir de son cœur, et il soulage par là tant qu'il peut la douleur cuisante qu'il ressentait de leur absence et de leur perte.

Qui de nous, voyant les personnes adorables de Jésus et de sa sainte mère, n'irait pas se jeter à leurs pieds pour les baiser, pour les embrasser et pour épancher son cœur en leur divine présence ? Il est vrai que nous sommes privés de ce bonheur depuis que la mort nous a enlevé l'un et l'autre ; mais n'avons-nous pas le moyen de nous en consoler en prenant leurs noms en la place de leurs personnes, les ayant dans notre mémoire, les portant gravés dans nos cœurs, les prononçant souvent avec respect, en goûtant la douceur, et disant d'un cœur plus attendri que celui du roi David :

Jésus et Marie, aimables personnes, pourquoi ne vous [illegible] voir? Jésus et Marie, beautés ravissantes qui faites pâmer d'amour tout le ciel en vous regardant, jusqu'à quand serons-nous privés de vos délicieuses présences? *Jesus et Maria amabiles et decori in vita sua.*

Vous m'attendrissez, lui dis-je, et je voudrais n'avoir jamais d'autres paroles dans la bouche que ces deux noms, ni d'autre souvenir dans mon esprit que de ces deux personnes adorables, ni d'autre affection dans mon cœur que celle de leur pur amour, mais est-ce là tout ce que j'apprendrai de vous sur les excellences du nom de Marie? Non, me répondit-il, écoutez-moi encore.

ARTICLE IV.

De la gloire et de la dignité du très-saint nom de Marie.

Je suis charmé, je l'avoue, de cette élévation d'esprit et de cœur, que je puis nommer un enthousiasme sacré du plus sublime de tous les chantres divins, le saint roi David, quand il s'écrie, tout hors de lui-même et abîmé d'amour : Seigneur, notre aimable Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre. Il sent son âme comblée de joie, quand il voit qu'il n'y a pas une seule des créatures qui ne veuille tenir sa partie dans le concert que font tous les êtres pour faire éclater sa gloire partout (Psal. 8). O grand nom de mon Dieu, que vous êtes loué hautement par tout l'univers! Il fit une pause assez longue là-dessus, comme si l'excès de sa joie eût suspendu ses sens.

Cependant je pris la parole, et lui dis : Je n'ai pas moins de consolation quand je vois que ces belles paroles du roi prophète ont fait comme un écho dans le cœur, et puis dans la bouche du séraphique saint Bonaventure, et qu'il répond presque en mêmes termes dans le psautier tout divin qu'il a composé à la gloire de la Sainte-Vierge. Oh! notre dame, notre souveraine dame, que votre nom est admirable par toute la terre! je suis transporté d'allégresse, quand je vois qu'il n'y a pas une seule partie du monde chrétien qui ne convienne avec toute l'Église pour chanter hautement partout les louanges de votre saint nom, et s'il se rencontrait quelqu'un dans tout le monde qui n'en eût point parlé, on douterait avec raison s'il serait chrétien.

Saint Bernard avant lui avait prêché que les yeux de beaucoup de personnes étaient fixés sur elle, et qu'ils la regardaient comme la grande affaire de tous les siècles (*Bernard, sermon. 2. de Pentec.*). Et ceux qui sont au ciel, et ceux qui sont encore sur la terre, ceux qui nous ont précédés, ceux qui nous accompagnent, et ceux qui viendront après nous : *Ad illam sicut ad negotium omnium sæculorum respiciunt* ; ils ont la vue attachée à elle comme à l'affaire commune de tous les siècles, soit que le saint docteur veuille dire qu'elle étend ses bontés maternelles partout, négociant le salut des hommes durant tous les siècles, soit qu'il ait voulu dire que traitant elle seule la grande affaire de tous les siècles, qui est le salut éternel, elle est aussi seule la grande affaire de tous les siècles, parce qu'elle les tient tous occupés à chanter ses louanges et à faire éclater la gloire de son saint nom à l'envi les uns des autres, sans qu'un seul soit dispensé de s'y employer.

Car non-seulement il n'y a pas un des siècles qui n'ait laissé quelque monument signalé de sa dévotion envers la Sainte-Vierge, mais à peine trouverait-on une seule année dans les siècles qui n'ait produit quelque chose de remarquable à son honneur, et je ne sais si on trouverait un seul jour dans toutes les années qui n'ait vu quelqu'un ou plusieurs occupés à glorifier le très-auguste nom de Marie, et à publier ses louanges, les uns par leurs plumes, en écrivant, les autres par leurs langues, en prêchant, les autres par leurs mains, en lui bâtissant des temples et des oratoires, quelques-uns peignant ses images, d'autres lui érigeant des confréries, d'autres défendant son honneur contre les hérétiques, d'autres en s'étudiant à former leur vie sur la sienne, qui est la vraie et solide dévotion, comme disent les pères, d'autres en lui composant des motets de musique, d'autres en parant ses églises et ses images, d'autres en invoquant son secours dans leurs besoins d'autres en publiant les vrais miracles qui se font souvent, principalement dans les lieux qui sont célèbres par sa dévotion, et je dis seulement après qu'ils ont été bien examinés et approuvés ; car on n'a que faire de s'arrêter à des miracles ou faux ou douteux, puisqu'à peine on suffit à raconter les véritables, tant le nombre en est grand.

J'aime ici en rapporter quelques-uns dont j'ai été témoin oculaire, comme d'avoir donné à une personne la facilité de la parole, après

avoir perdu la langue qui lui était tombée de la bouche, pourrie dès la racine par la petite vérole, et l'avoir fait jouir de ce bienfait si miraculeux l'espace de plus de vingt ans, durant lesquels je l'ai vue et lui ai parlé plusieurs fois. Comme d'avoir encore rendu l'usage de la langue à une autre, laquelle, pour faire croire un mensonge qu'elle disait, avait fait cette imprécation horrible : *Si je mens, que ma langue puisse sécher en ma bouche* : et à l'instant sa langue devint comme une petite fève brûlée au fond de sa bouche, et elle perdit la parole. Après avoir porté cette peine l'espace de cinq ou six mois avec beaucoup d'humiliation et de larmes, elle vint avec une procession, où j'étais présent, à une chapelle de la Sainte-Vierge, dont la dévotion est fort célèbre, où à l'instant sa langue fut rétablie en son premier état ; et moi-même je contestai d'abord ce miracle, y soupçonnant de la fraude ; après l'avoir combattu, je le fis mieux examiner ; et on le trouva si véritable, qu'on n'en pouvait plus douter.

Mon voyageur, qui appréhendait que je ne fusse trop long avec mes histoires qui n'auraient pas eu de fin, m'arrêta tout court. Vous m'interrompez, dit-il, je voulais vous dire quelque chose qui m'a paru assez particulier pour la gloire et la dignité du très-saint nom de Marie. On a composé tant de livres à sa louange, que je pense qu'ils suffiraient pour faire une grande bibliothèque, s'ils étaient tout ramassés dans un même lieu. Mais, entre tous, j'en ai trouvé un qui fut imprimé à Anvers, l'an 1617, qui m'a semblé tout ensemble un des plus petits et un des plus grands, et sans doute c'est un des plus merveilleux dans son artifice. Il est si petit, qu'il ne contient que cinquante pages, encore toutes ces pages ne sont pleines que d'un seul petit vers, composé seulement de huit paroles, qui sont si claires et si intelligibles, qu'elles n'ont pas besoin de commentaire pour les expliquer. *Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo.*

L'auteur ayant ainsi renfermé tout le ciel et tous les astres dans un petit vers pour en faire un présent à la Sainte-Vierge, et pour lui dire : *Vous avez autant d'excellences qu'il y a d'astres dans le ciel*, s'est obligé d'en faire la preuve, montrant que le très-saint nom de Marie est riche d'autant de prérogatives, que le ciel est brillant d'étoiles, et, parce qu'il savait que les astrologues en

comptent mille vingt-deux, il a fait sortir un pareil nombre de vers du seul petit que je viens de vous dire, avec tant d'artifice, que premièrement il ne s'est servi que de huit petites paroles qui le composent, sans y changer ni ajouter une seule syllabe ; secondement, ils sont si différents, qu'il n'y en a pas deux tout-à-fait semblables ; en troisième lieu, chacun exprime quelque perfection particulière qui éclate dans la Sainte-Vierge, comme chaque étoile donne au ciel sa beauté particulière ; merveilleux artifice à la vérité d'avoir si bien su tourner et retourner, mélanger, démêler et diversifier les syllabes d'un petit vers composé de huit paroles assez courtes, qu'il en a fait naître mille vingt-deux vers différents, autant qu'il y a d'étoiles au ciel (Bernardus Bahusius apud Drexelium Rosæ p. 1. c. 1).

Un autre, qui était aveugle dans son corps, mais fort éclairé dans son âme, s'étant imprimé dans la mémoire les six paroles de la salutation angélique : *Ave, Maria gratia plena, Dominus tecum*, à force d'en distribuer et d'en composer toutes les lettres dans son esprit, comme un imprimeur qui arrange ses caractères pour composer un livre, y a trouvé cent anagrammes différentes, qui toutes expriment noblement la pureté, la grâce, l'innocence et la gloire de la Sainte-Vierge, et qui sont si justes, qu'à peine y trouvera-t-on une lettre changée, ajoutée ou diminuée ; elles sont écrites toutes au long dans le livre du P. Balthazar de Riez, capucin, sur l'immaculée conception de la Sainte-Vierge.

O mon cher voyageur, lui dis-je, tout consolé de ce que j'avais entendu, que je porte d'envie à ceux qui ont l'esprit assez ouvert pour découvrir tant de richesses que Dieu a renfermées dans le sacré nom de Marie, et dans toutes les paroles qui nous signifient ses grandeurs ! Que je porte envie à leur bonheur ! qu'un esprit toujours plein de pensées de la Sainte-Vierge est agréablement et utilement occupé ! car les efforts qu'ils font pour la glorifier par ces moyens-là lui plaisent beaucoup ; je crois pourtant que ce ne sont pas les hommages qui lui sont les plus agréables ; mais étudier ses vertus pour les imiter vaut bien mieux que de connaître ses grandeurs pour les admirer ou les publier. J'aimerais mieux imiter son humilité pour me revêtir de ses véritables sentiments et en avoir les pratiques dans le cours de ma vie, que de connaître la gloire qui

lui est rendue par tous les hommes qui sont au monde ; je lui plairais plus en imitant son incomparable pureté ou son ardente charité pour Dieu et pour le prochain, que si j'avais composé des volumes entiers sur ses grandeurs.

Hélas ! ce ne seront pas ceux qui auront dit : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui auront fait la volonté du Père céleste. Nous nous portons avec ardeur à connaître le bien, et nous reculons toujours avec lâcheté pour le faire ; notre esprit prend un si grand plaisir à savoir beaucoup, qu'il est insatiable d'apprendre, et nous nous faisons une si grande peine des pratiques de la vertu, que nous en sommes aussitôt rebutés ; et néanmoins une seule bonne pratique vaut mieux devant Dieu que cent connaissances. Je conçois que celui qui s'est rempli l'esprit de plusieurs belles connaissances qu'il a ramassées de côté et d'autre, est semblable à un homme qui aurait amassé de toutes parts un grand nombre de matériaux pour bâtir. Il n'en est pas mieux logé pour cela, jusqu'à ce qu'il vienne à les mettre en œuvre pour se bâtir une maison. De même une âme n'en est pas mieux pour avoir entassé dans son esprit les plus belles connaissances du monde, si elle ne les met en pratique, et si elle ne bâtit par de bonnes œuvres la maison de son éternité. Quand j'aurai entendu plusieurs choses qui sont belles à voir, je voudrais retenir toujours quelque chose qui fût bon à faire, et m'attacher plus particulièrement à cela et le pratiquer. Il en demeura d'accord, et notre entretien sur le sacré nom de Marie finit ainsi.

CONFÉRENCE III.

La véritable Noblesse, où il est parlé des parents de la très-sainte Vierge.

Il n'est rien de tel qu'un esprit entêté de la noblesse et de l'antiquité de sa famille ; la vanité est toujours ridicule, mais jamais elle ne paraît plus extravagante que dans ces gens-là. Silvain et sa sœur Macrine étaient si remplis de cette fumée, qu'ils incommodaient tout le monde par le récit importun de leur généalogie, et tout le monde aussi se divertissait de leur rêverie ; ils étaient des plus apparents du lieu, et, comme ils surent que deux étrangers passaient par là, ils nous vinrent trouver sous prétexte d'apprendre des nouvelles, mais c'était en effet pour nous dire des choses antiques, qui

[illegible] paroient pour le moins aussi plaisantes que toutes les nouvelles qu'ils eussent pu dire.

Je me rappelle, disait Silvius, qu'étant encore jeune enfant, j'entendais dire à mon aïeul, qui était un véritable vieillard et homme de grand mérite, qu'étant de mon âge, il avait appris de son bisaïeul, qui approchait pour lors de cent ans, que nous étions descendus de l'illustre famille de… Comme je vis qu'il allait si loin, je dis tout bas à mon [illegible] : Ne va-t-il point dire qu'il est descendu d'un des fils de Noé ? Il m'entendit bien, et se tournant vers moi avec un sourire qui applaudissait à ma pensée : Je pense que vous avez lu dans les archives de notre maison, me dit-il, oui, nous avons l'avantage d'appartenir à ces premiers réparateurs du monde.

Nous savons qu'après le déluge, ayant parcouru plusieurs contrées de la terre pour choisir la plus agréable, ils préférèrent l'Italie à toutes les autres, et qu'enfin, l'ayant visitée partout, ils habitèrent dans l'Ombrie. La femme de Noé s'appelait Titea ; celle de Sem, son fils aîné, se nommait Pandora ; celle de Cham, son second fils, se nommait [illegible] ; et celle de Japhet, le plus jeune, se nommait [illegible]. Nous ne sommes pas encore bien certains duquel des trois nous sommes descendus ; quelque diligence que j'aie apportée pour étudier cette antiquité, je n'en suis pas encore bien éclairci. J'ai trouvé une vieille écriture à demi effacée, dans le tombeau d'un de nos ancêtres, qui m'en donne quelque conjecture, mais je n'y vois pas assez clair et c'est dommage que nous ne puissions pas vérifier par écrit ce que nous tenons par tradition, car assurément notre famille passe pour une des plus anciennes du monde ([illegible] Jacobilli de Foligno).

Ce qui me flatte le plus, c'est que l'on tient pour indubitable, malgré l'envie, que nous avons l'honneur d'être parents de saint Joachim ou de sainte Anne, les pères et mères de la Sainte-Vierge. Et c'est, je pense, ce qui fait la bénédiction de notre famille, la [illegible] n'est que de savoir de quel côté, mais, attendez, je vous dirai les indices que nous en avons.

[illegible] que deux voyageurs, qui croyaient que sa politesse commençait à être en péril, et qui savaient ce que saint Paul a écrit à Timothée, qu'il ne faut pas s'amuser à écouter des fables et des généalogies qui n'ont point de fin, [illegible] l'interrompirent, et lui

dit : Monsieur, ces questions-là nous mèneraient trop loin, je me contenterais que vous m'eussiez instruit de ce qui touche seulement les deux dernières personnes que vous avez nommées, saint Joachim et sainte Anne ; les connaissez-vous bien? J'ai cherché dans toute l'Écriture sainte, et je n'ai pas vu qu'elle en parle ; je m'en suis étonné ; car, si elle fait une mention si honorable des parents de saint Jean-Baptiste, qui étaient Zacharie et Élisabeth, d'où vient qu'elle ne dit mot de ceux de la Sainte-Vierge, qui étaient saint Joachim et sainte Anne? Ne convenait-il pas que leurs noms fussent insérés dans les pages sacrées? Et certainement la Sainte-Vierge méritait bien qu'on fît l'éloge de ses parents, aussi bien que de ceux de saint Jean-Baptiste; cependant on les a oubliés : d'où vient cela?

Je n'en sais rien, répondit-il assez modestement; je confesse que je ne me suis pas tant appliqué à la lecture de l'Écriture sainte, qu'à la recherche des belles actions de nos ancêtres, car c'est ce qui importe principalement à des gens d'honneur, et ce qui leur fait connaître ce qu'ils valent. Cette vanité ridicule me faisait pitié, et, voyant bien qu'il se préparait à la pousser encore plus avant, je voulus l'en écarter si loin, qu'il ne pût pas y revenir ; c'est pour cela que je m'engageai à répondre à mon voyageur sur ce qu'il n'avait pu lui dire, savoir :

ARTICLE I.

Pourquoi l'Écriture sainte n'a point parlé des parents de la Sainte-Vierge.

Ce n'est pas sans mystère que les divines Écritures n'ont pas parlé de la généalogie de la Sainte-Vierge. On pourrait soupçonner un historien profane d'avoir omis beaucoup de choses par inadvertance ou par ignorance; mais oser seulement penser que les écrivains sacrés, dirigés par le Saint-Esprit, eussent écrit une seule parole ou omis quelque chose sans un ordre particulier de Dieu, cela ne se peut. Pourquoi non? me dit Silvius assez brusquement; il y a tant d'autres choses dont l'Écriture ne parle point. Quel mystère trouvez-vous à cela? Je le trouve en ce que le vieux Testament a été si exact à nous raconter toute la généalogie des parents de saint Joseph, et elle ne dit pas un mot de ceux de la Sainte-Vierge; je le trouve encore en ce que le nouveau Testa-

ment parle si honorablement des père et mère de saint Jean-Baptiste qu'il nomme Zacharie et Élisabeth, et garde un si profond silence sur ceux de la Sainte-Vierge, qu'il ne marque pas seulement leurs noms; je le trouve enfin en ce que les évangélistes, non-seulement ne disent rien de saint Joachim et de sainte Anne, les père et mère de la Sainte-Vierge, mais ils ne parlent pas de sa naissance, ni de son petit âge, ni de son éducation, qui sont des époques toutes dignes d'être remarquées; serait-il croyable que tout cela se fît sans mystère?

Mais quel mystère enfin? me répliqua-t-il. C'est ce que je voudrais savoir. Ne serait-ce point, premièrement, parce que, la très-Sainte-Vierge portant la glorieuse qualité de mère du Fils unique de Dieu le père, l'Écriture sainte a voulu nous faire concevoir en elle une glorieuse ressemblance de son innascibilité et de sa paternité, qui sont les deux notions propres à la personne du Père. Pour faire voir en quelque façon l'innascibilité, on ne dit point qu'elle soit née de personne; ce n'est pas que, dans la vérité, elle n'eût un père et une mère, mais on le passe exprès sous silence, comme pour en ôter l'idée, et vous la faire regarder comme si elle était innascible.

Et, pour nous faire concevoir en elle une vraie maternité divine, en nous cachant ses père et mère, on nous découvre son Fils: en taisant qu'elle soit née d'un autre, on dit d'abord qu'elle a fait naître le Fils de Dieu. *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus*, comme pour exprimer que le même Fils, qui constitue Dieu le Père dans la dignité de père, établit aussi la Sainte-Vierge dans la dignité incomparable de mère de Dieu; l'un n'est père que parce qu'il a un fils produit de sa substance; et l'autre n'est mère que parce qu'elle a produit le même fils de sa propre substance. Je croirais que c'est le mystère du silence que l'Écriture garde sur les père et mère de la Sainte-Vierge. Cela nous aide à concevoir en elle une image des deux notions de Dieu le Père, l'innascibilité et la paternité.

Mon voyageur demeura satisfait de cette première raison qui lui sembla belle et solide. Mais Silvius, qui n'était pas assez spirituel ni assez savant pour la comprendre, raisonnant toujours sur les mêmes principes de la gloire de ses ancêtres qu'il avait en tête,

m'objecta que c'était toujours diminuer de la gloire de la Sainte-Vierge, de ne dire pas qu'elle est fille de deux personnes aussi illustres et aussi saintes que saint Joachim et sainte Anne. Car j'ai lu, disait-il, les pompeux éloges que Nicéphore leur donne dans son histoire, où il dit qu'ils gardaient très-exactement tous les préceptes de la loi de Dieu, qu'ils s'étaient acquis une haute réputation au-dessus de tous les premiers de leur siècle; et qu'enfin ils étaient très-nobles et très-illustres, *splendidissimis nobilissimisque genere;* pourquoi priver la divine Marie de l'honneur qu'elle pourrait tirer d'une si glorieuse parenté (Nicephor. Histor. Eccles. l. 1. c. 7)?

Cela serait bon, lui dis-je, si la Sainte-Vierge tirait sa noblesse de ses parents; mais c'est tout le contraire, car ses parents sont anoblis par elle. Si ses grandeurs avaient leur source dans ses père et mère, il eût fallu les faire paraître les premiers, afin qu'ils eussent répandu les rayons de leur gloire sur elle, comme le soleil communique sa lumière aux astres qui l'environnent; mais c'est un ordre tout contraire, car la Sainte-Vierge reçoit toute sa gloire de Jésus-Christ son fils; et puis saint Joachim et sainte Anne reçoivent leur plus grande gloire de leur fille, par laquelle ils emportent cet avantage incomparable au-dessus du reste des saints, d'être les plus proches parents, selon la chair, du Sauveur du monde, puisqu'ils sont vraiment son père et sa mère.

Et c'est peut-être pour nous faire mieux remarquer ce retour ou ce renvoi de la gloire de la fille sur la personne de ses père et mère, qu'on n'a point vu éclater leur gloire que long-temps après qu'on a admiré et honoré la sienne; car non-seulement l'Évangile n'a point fait mention de sainte Anne, mais il s'est passé plusieurs siècles avant qu'on ait commencé de faire la fête, et encore un autre assez long-temps après cette fête, avant qu'on ait célébré celle de saint Joachim.

Ce fut là que Macrine, qui était dévote à sainte Anne, prit la parole pour se plaindre de ce retardement, comme d'une injure qu'elle se persuadait qu'on avait faite à ces deux illustres parents de la Sainte-Vierge, de leur avoir refusé si long-temps l'honneur qui est justement dû aux saints : on les devait honorer, disait-elle, aussitôt que leur sainteté a été reconnue et prouvée par des

témoignages légitimes. Or l'Église a-t-elle jamais pu douter de la sainteté de saint Joachim et de sainte Anne? Puisqu'il est vrai que l'on connaît l'arbre par son fruit, sitôt qu'elle a cueilli leur premier fruit, qui est Marie pleine de grâce, et puis leur second fruit, si je l'ose ainsi appeler, le fruit du chaste sein de Marie, Jésus la source des grâces, a-t-elle pu douter que les arbres qui avaient porté de tels fruits ne fussent des arbres de vie, et qu'au moment qu'ils furent arrachés de cette terre des mourants, ils n'eussent été transplantés, de la main de Dieu, dans le jardin des délices pour y vivre éternellement? Pourquoi donc avoir différé si long-temps à les reconnaître pour des saints, en faisant leur fête?

A cela je n'avais rien dire, sinon que, ne trouvant pas dans l'histoire ecclésiastique, ni dans la tradition des saints pères, en quel temps on a commencé de les honorer comme des saints, nous devons croire qu'ils l'ont toujours été dans l'Église, selon cette règle générale qu'ils nous ont donnée touchant la tradition; quand nous trouvons l'Église en possession de quelque croyance ou de quelque sainte pratique, si quelqu'un entreprend de la lui contester, il est obligé à nous montrer le temps auquel l'Église a commencé d'usurper de tout temps. Ainsi, nous avons lieu de croire que saint Joachim et sainte Anne ont toujours été honorés comme deux grands saints, quoique peut-être ce ne fût pas avec une solennité publique ni si magnifique, comme depuis que le pape Grégoire XIII a ordonné de faire la fête de sainte Anne par toute l'Église, avec un office double; et, depuis lui, le pape Grégoire XV, celle de saint Joachim, l'an 1623, comme il est marqué dans la Vie des saints.

Le jour n'est pas donné au monde tout d'un coup, dans son plein midi: il a son aurore qui le délivre des ténèbres, et puis il s'éclaircit toujours peu à peu et reçoit les plus grandes lumières. C'était assez au commencement de l'Église de voir l'aurore qui lui faisait naître le soleil de la justice et le beau jour de la grâce, c'est-à-dire la Sainte-Vierge qui lui enfantait Jésus-Christ. Elle n'avait, au commencement, des yeux que pour voir cette beauté naissante qui la ravissait: quelque temps après elle aperçut saint Joseph, le très-chaste époux de cette mère Vierge, comme un astre qui, approchant du soleil, participe de sa lumière, et a commencé à

l'honorer comme un grand saint, et dans la suite elle a reconnu sainte Anne et saint Joachim à la faveur des mêmes lumières. C'est ainsi que l'on peut dire que la sainte Église, n'étant éclairée que du même soleil de la vérité qui fait tout son jour, a vu, dès le commencement, en gros, tout ce qu'elle a vu plus en détail et plus distinctement dans la suite. Et par-là nous voyons que la très-douce et sage conduite de l'esprit de Dieu sait nourrir et fortifier la dévotion de son Église, lui fournissant toujours de nouveaux sujets pour donner plus de vigueur et plus d'étendue à sa piété.

J'en sais plus que vous, interrompit mon voyageur; j'ai vu clairement, par la lecture des saints pères, que la dévotion vers saint Joachim et sainte Anne est fort ancienne dans l'Église; car non-seulement saint Épiphane, dans une excellente oraison qu'il a faite des louanges de la Sainte-Vierge, parle fort honorablement de saint Joachim, comme de son père et du grand-père de Jésus-Christ; et saint Jean Damascène, dans les trois oraisons qu'il a faites pour le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge, loue dignement saint Joachim et sainte Anne, ses père et mère; mais saint Augustin, beaucoup plus ancien que saint Jean Damascène, dans les livres qu'il a composés contre Fauste, manichéen, reprend cet hérétique de ce qu'il disait que saint Joachim était un prêtre de la tribu de Lévi, et lui montre qu'il était descendu de la tribu royale de Juda (Aug. contra Faustum, lib. 13, c. 9). Et, à l'égard de sainte Anne, nous en avons encore des témoignages plus anciens et plus manifestes. Dans le Ménologe des Grecs, on voit que l'empereur Emmanuel voulut que sa fête fût célébrée comme une des plus solennelles de l'Église; l'empereur Justinien lui fit bâtir à Constantinople une église fort magnifique, qui n'est pas une marque que sa dévotion ne fût que médiocre ou qu'elle fût nouvelle. Un grand nombre d'auteurs célèbres, grecs et latins, en ont écrit fort dignement, comme saint Épiphane, André de Crète, Fulbert, évêque de Chartres, Trithème et tant d'autres, qui ne laissent plus à douter que la dévotion envers cette sainte n'ait été fort ancienne dans l'Église orientale et occidentale, et que par conséquent ce n'est pas une première institution, mais une rénovation de sa fête, quand le pape Grégoire XIII ordonna qu'on la célébrât tous les ans par toute l'Église, avec un office double, par sa bulle, donnée l'an 1584, la douzième année de son pontificat (Vide annotationes in Martyrol. 26 julii).

Mais celui qui m'en a plus appris de saint Joachim et de sainte Anne, c'est saint Jérôme, dans un sermon qu'il a fait de la Nativité de la Sainte-Vierge (Hieron. Serm. de Nativit.). Quoique quelques-uns doutent s'il est vraiment de saint Jérôme, du moins il est d'un auteur fort ancien, et la plupart de tout ce qu'il dit est confirmé par d'autres auteurs. Je veux vous en faire ici un récit qui vous donnera de la satisfaction.

ARTICLE II.

La bonté des mœurs et la sage conduite de saint Joachim et de sainte Anne.

Je commencerai volontiers par un solide raisonnement de saint Thomas, qui confirmera non-seulement tout ce que je dois dire, mais qui disposera encore tout esprit raisonnable à croire ce que vont nous dire les saints pères. Quand saint Thomas parle de la Sainte-Vierge, il dit qu'on ne peut pas douter qu'elle n'ait possédé toutes les grâces dont une pure créature est capable, parce qu'elle était trop proche de la source des grâces qui est Jésus-Christ (D. Thom. 3. p. q. 27. art. 5). Je veux donc étendre son raisonnement jusqu'à saint Joachim et sainte Anne, et dire qu'après la Sainte-Vierge ils doivent être les plus riches de tous les Saints en grâce et en sainteté, puisqu'ils sont après elle les plus proches de la source des grâces qui est Jésus-Christ. Ne sont-ils pas, en effet, ses père et mère selon la nature humaine? Ne regardent-ils pas Jésus-Christ comme leur vrai fils? N'ont-ils pas communiqué leur propre substance à leur fille, et leur fille n'a-t-elle pas donné cette substance, qu'elle avait reçue d'eux, au propre fils de Dieu pour former l'humanité sainte : ô miracle de gloire ! ô prodige de grandeur et d'excellence, et de bonheur pour saint Joachim et sainte Anne ! Quel autre saint possèdera un tel avantage durant toute l'éternité ?

Écoutez maintenant le langage de saint Jérôme, c'est un père de grande autorité; et, pour rendre son témoignage plus assuré, j'y ajoute saint [illegible], auteur fort ancien et d'une grande autorité, quoiqu'il n'ait été connu que depuis quelques siècles. Ces deux illustres écrivains s'accordent presque en tout à dire que ces saints époux menèrent une vie très-innocente devant Dieu et irréprochable devant les hommes; qu'ils étaient riches, non en trésors d'or et d'argent, mais de ces sortes de richesses qui viennent d'un

grand ménage, d'une quantité de troupeaux : c'étaient les richesses des anciens patriarches, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; mais ils étaient riches sans avarice, puisqu'ils faisaient un bon usage de leurs biens, qu'ils les partageaient en trois : une partie était pour le temple et pour les ministres de l'autel, une autre partie était pour les pauvres et les étrangers, et le reste pour fournir aux besoins de leur famille. Admirez l'ordre qu'ils gardaient : Dieu avant toutes choses, et puis le prochain, et ils se mettaient au dernier rang : la moindre de leurs pensées était pour eux-mêmes (Consule Novarinum de umbra Virg. Eustathius in hexaemer).

Ils ajoutent que saint Joachim était toujours fidèle à ses pratiques de dévotion, qu'il préférait à tout, les redoublant dans les jours de fêtes, faisant deux fois plus de présents au temple que les autres jours, ce qui lui conciliait, sans qu'il y pensât, l'estime et l'amitié d'une partie du monde, tandis qu'il excitait par-là l'envie et la jalousie des autres ; car la vertu est comme le soleil, plus il éclate, plus il éblouit les yeux et moins on le voit, parce qu'il est trop visible. Un grand jour de fête, l'incomparable Joachim, animé d'un zèle extraordinaire, s'avançait devant tous les autres pour offrir le premier ses présents au temple ; un prêtre, qu'Eustate nomme Ruben, et saint Jérôme Isaac (ce n'était pas assurément le grand-prêtre, puisqu'il ne se trouvait alors personne dans ce rang qui portât aucun de ces noms), mais quelque prêtre du second ordre, qui, indigné de l'empressement du saint et de l'abondance de ses dons, le rebuta avec mépris, en lui disant d'une manière offensante : Sortez d'ici, il ne vous convient pas de paraître le premier, vous qui portez la honte d'une malheureuse stérilité, on doit au contraire vous regarder comme le dernier de tous.

Des paroles si dures et si peu ménagées, dites dans le temple devant tout le monde, ne poussèrent pas à bout la patience de saint Joachim, il se retira avec beaucoup de modestie, et se voyant ainsi rebuté des hommes, il tourna sa confiance vers Dieu, lui disant avec effusion de cœur : c'est en vous, Seigneur, que je trouverai toute ma consolation. Après cet aveu, il s'en va dans un désert, monte au sommet d'une montagne ; là il se bâtit une pauvre cellule, où, seul avec Dieu, il commença un jeûne de quarante jours, accompagné d'une fervente et continuelle oraison.

Seigneur, souverain dominateur de notre vie, père de miséricorde, dont le règne est sans fin et la vie sans commencement, le grand objet de ma religion, regardez ma situation avec des yeux de bonté. Vous m'avez jusqu'ici comblé de bénédictions, ouvrez maintenant le sein de votre miséricorde en ma faveur; accordez-moi un enfant qui me délivre de cet opprobre, sous lequel gémissent les stériles de votre peuple. Daignez m'écouter, ô le Dieu de nos pères; je sais que mon âge avancé me met hors d'état d'avoir des enfants, mais vous pouvez tout, ô Dieu d'Israël, Dieu d'Abraham notre père; souvenez-vous que vous lui avez accordé la même grâce que je vous demande; exaucez ma prière, ou je mourrai ici à vos pieds.

Sainte Anne, de son côté, sachant l'amère tristesse dans laquelle était plongé son cher époux, et les ardentes prières qu'il faisait sur la montagne, se retira dans son jardin, où elle se dressa un petit oratoire, et, prenant des habits de pénitence et d'humilité, elle s'y tenait prosternée la face contre terre, toute transformée en prières, fondant en larmes, toute embrasée des désirs d'obtenir de Dieu la fécondité qu'elle demandait. O Dieu d'Abraham! Dieu de nos pères, qui avez regardé Sara en pitié, et lui avez accordé un fils dans son extrême vieillesse, regardez-moi des yeux de miséricorde; le trésor de vos grâces n'est pas épuisé, donnez-moi un enfant que je puisse vous présenter dans le temple, pour être dévoué à jamais à votre service (Joachim precabatur in monte, et Anna in horto suo. Epiphan. orat. de laudibus Virginis).

Qu'une prière humble et fervente est puissante devant Dieu! Cette infinie bonté, fléchie par la force de leurs oraisons, leur envoya un ange. Saint Jérôme dit que c'était saint Gabriel, qui les assura l'un et l'autre séparément qu'ils avaient obtenu ce qu'ils demandaient, et que leurs soupirs et leurs oraisons, poussés vers le ciel avec tant d'ardeur et de persévérance, avaient été comme une pluie abondante pour arroser leur stérilité et la rendre féconde. Quel comble de joie pour eux, lorsque cet esprit céleste leur dit, selon le rapport de saint Jérôme : *Ne craignez pas, Joachim, car je suis l'ange du Seigneur, envoyé par lui pour vous assurer qu'il a exaucé vos prières, et que malgré votre stérilité et votre vieillesse, il vous donnera un enfant!*

Joachim, plus fidèle que Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste,

ne douta point de la promesse que Dieu lui faisait par son ange. Il crut comme Abraham en espérance, contre l'espérance; c'est-à-dire, comme l'explique saint Rémi, contre l'espérance de la nature, selon l'espérance de la grâce. Il s'en retourna dans sa maison, assuré de voir en son temps l'exécution de cette promesse; et sainte Anne, fortifiée par la même foi, le reçut de même façon. C'étaient deux corps morts, pour user des termes de l'Écriture : *Emortuum corpus*, c'est-à-dire, qui n'avaient plus cette abondance de vie et de vigueur nécessaire aux pères et aux mères pour la communiquer à des enfants; mais seulement quelque petit reste, qui suffisait à peine pour se la conserver languissante à eux-mêmes. Ainsi leurs chastes amours n'étaient point un effet de la nature, car le temps de la chair était passé, comme parle saint Chrysologue : *Donec transiret tempus carnis* (Novarin. num. 1220). Et c'était le temps de l'Esprit, c'est-à-dire, de l'Esprit de Dieu qui les animait. Et sainte Anne devenant mère, on pouvait lui dire en quelque façon ce que l'ange dit à la Sainte-Vierge : *Ce qui est produit en vous est une œuvre du saint Esprit*; non pas que l'une ait été conçu surnaturellement comme l'autre, mais parce que cette vertu ne lui était pas donnée par l'inclination naturelle, mais plutôt par une sainte ardeur de l'esprit, et par le pur désir de voir l'accomplissement des promesses qu'ils avaient reçues de Dieu.

C'était assez nous dire, il ne fallait pas s'expliquer plus clairement là-dessus; je l'arrêtai donc et lui dis : A votre compte, la Sainte-Vierge n'est pas tant la fille de leurs corps que de leurs âmes? Elle est donc le fruit de leurs grâces et de leurs vertus, plutôt que de leurs sentiments et de leurs passions naturelles; et tous ceux qui comprendront cette vérité n'auront pas grand'peine à croire que la Sainte-Vierge a été conçue sans avoir contracté la tache du péché originel.

Attendez, reprit-il en m'interrompant, il n'est pas encore temps de parler de la conception immaculée de la Sainte-Vierge : c'est un sujet à traiter à part et un peu plus au long : il est question ici de la grandeur de ses parents, de leurs perfections, de leurs prérogatives singulières. N'admirez-vous point la conduite particulière de cette grande providence du Seigneur sur leurs personnes? C'est lui qui humilie et qui exalte, qui mortifie et qui vivifie, qui appauvrit

et qui enrichit, et qui semble ôter tout aux âmes auxquelles il veut donner avec profusion. Il humilie d'abord saint Joachim et sainte Anne, en leur faisant supporter l'espace de vingt ans, selon saint Jérôme, ou l'espace de quarante ans, selon d'autres, l'opprobre de la stérilité dans leur mariage, qui était un état d'humiliation parmi le peuple d'Israël, et qui leur attirait communément beaucoup de mépris et d'injures de tous côtés, outre la tristesse et les afflictions personnelles qu'ils en ressentaient; et après une longue épreuve de patience, il les couronna de gloire par la plus honorable fécondité qu'il ait jamais accordée à personne après la Sainte-Vierge.

Pour bien éprouver leur vertu, il les fit naître l'un et l'autre naturellement stériles, et puis les laissa avancer jusqu'à un âge presque décrépit; et quand tout leur paraissait désespéré, et qu'ils s'attendaient à mourir sans espérance de revivre comme les autres pères et mères dans leur postérité, il leur accorda cette précieuse fille, de laquelle devait naître la vraie vie de tous les mortels, pour les faire vivre eux-mêmes à jamais dans la bénédiction de tous les siècles.

Si la Sainte-Vierge, leur fille, tire toute sa gloire de ce qu'elle est la mère du Fils de Dieu, comme dit le saint Évangile, qui a fait tout son panégyrique en ces deux paroles : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus*; et si saint Thomas nous assure que mesurant ses grandeurs à cette dignité, on y trouve une espèce d'infinité, ne faut-il pas raisonner de la même façon pour saint Joachim et sainte Anne, et dire que toute leur gloire consiste en ce qu'ils sont le père et la mère de la Sainte-Vierge, puisque par elle ils sont assez heureux pour compter le Fils de Dieu entre leurs enfants, et qu'enfin par lui ils peuvent regarder en quelque façon tous les chrétiens comme leur glorieuse postérité. Que si on mesure leur grandeur de ce côté-là, on y verra une élévation qui surpasse tout ce que nos esprits peuvent concevoir.

Marcine, qui était une fille âgée de cinquante-huit ans, prenait si grand plaisir d'entendre parler ainsi de sainte Anne, qu'elle se figura être de son âge quand elle enfanta la Sainte-Vierge, et voulant faire continuer cet entretien, elle demanda pourquoi Dieu avait voulu faire naître la mère du Sauveur du monde de parents si vieux et si stériles; et voici ce que notre voyageur lui répondit.

ARTICLE III.

Dieu fait triompher la puissance de sa grâce sur les impuissances de la nature, en saint Joachim et sainte Anne, afin qu'ils soient le père et la mère de la Sainte-Vierge.

Jamais les effets de la grâce ne paraissent plus visibles et plus puissants que quand les impuissances de la nature sont plus évidentes. On ne peut pas douter que la Sainte-Vierge ne soit un ouvrage de la grâce, quand on la voit naître de parents stériles et vieux, c'est-à-dire doublement impuissants selon la nature. L'abbé Rupert a remarqué fort judicieusement que, quand Dieu a voulu favoriser les siècles passés par la naissance des plus grands hommes qui les ont honorés, il les a fait naître de mères stériles, afin que tout le monde connût plus visiblement qu'ils étaient des dons de sa pure grâce et non pas des productions de la nature (Rupert, l. 1. de gloria Filii Dei). Isaac, un des plus illustres patriarches, n'est-il pas né de Sara qui était stérile? Jacob, son fils, si vanté dans toutes les Écritures de l'ancien Testament, et le père de tous les enfants d'Israël, n'est-il pas né de Rebecca, qui était stérile? L'ancien Joseph, ce fameux vice-roi d'Égypte, qui fut appelé le Sauveur du monde, n'est-il pas le fils de Rachel, qui était stérile? Samuel, cet illustre prophète, qui établit Saül le premier roi d'Israël et le couronna, ne fut-il pas accordé par miracle aux prières d'Anne, sa mère, dont la stérilité était avérée? Et Samson, ce miracle de force, qui a tant de fois délivré le peuple d'Israël de la tyrannie des Philistins, n'est-il pas issu d'une personne stérile? Enfin, saint Jean-Baptiste, le plus grand de tous ceux qui sont nés des femmes, selon le témoignage de Jésus-Christ même, n'a-t-il pas été enfanté par Elisabeth stérile et fort avancée en âge?

La réflexion que l'abbé Rupert fait là-dessus est admirable. Vous voyez, dit-il, comme Dieu voulant faire naître son fils unique de la virginité d'une fille, qui est le plus grand de tous les miracles, a voulu disposer le monde à le croire, en faisant naître avant lui tant de grands hommes, qui le représentaient, de la stérilité de leurs mères, car il y a bien du rapport entre la stérilité et la virginité, puisque l'une et l'autre sont également inféconds; par conséquent, on croira plus facilement que Jésus est né de la virginité de sa très-

pure mère, quand on verra que Marie est née de la double stérilité de saint Joachim et de sainte Anne, ses père et mère.

Mais comment est-ce que Dieu disposa cette terre ingrate et stérile à produire un fruit si parfait, tel qu'était Marie, la mère de Dieu ? Premièrement, en se voyant stériles à l'égard des enfants, ils entreprirent de se rendre, au lieu de cela, très-féconds en bonnes œuvres; ils employaient toute leur vie en jeûnes, en prières et en aumônes, bien éloignés de l'odieuse et sordide avarice de ceux qui, se voyant privés d'enfants qui puissent devenir leurs héritiers, s'épuisent à amasser beaucoup de richesses, soit que, ne pouvant attacher leur amour à des enfants, ils le transportent à leurs biens, au lieu qu'ils devraient le donner tout à Dieu; soit que, ne pouvant pas espérer d'être appuyé dans leur vieillesse, ils s'attendent d'en trouver dans leurs trésors. Ce sont des aveugles qui ne suivent pas le conseil de l'Évangile, qui dit : Faites-vous des amis de la mammone d'iniquité, c'est-à-dire, de vos richesses, en les distribuant aux pauvres, afin que, quand vous tomberez dans la défaillance, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

En second lieu, se considérant comme des arbres secs jusqu'à la racine, ils s'efforçaient d'arroser leur stérilité de l'abondance de leurs larmes, sachant bien que celles qui partent d'un cœur contrit et humilié sont comme une pluie du ciel, qui donne la fécondité à ce qu'elle arrose. C'est pour cela que saint Jean Damascène les compare à deux tourterelles inconsolables, et dont l'amour est si fidèle qu'elles ne s'écartent jamais bien loin l'une de l'autre (Damasc. art. 1. de Nativitate B. V.). Sainte Anne pleurait dans son jardin, et saint Joachim sur la montagne, et leurs larmes, qui procédaient de la même source, montaient ensemble vers le ciel pour se présenter de compagnie devant Dieu.

Saint Vincent Ferrier, considérant ces eaux, a cru voir ce qui est écrit dans la Genèse, que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux (Saint Vincent Fer. *Serm.* 2. de nativit. Virgin.). Par l'esprit de Dieu, il entend l'archange saint Gabriel, qui est un esprit qui fut envoyé de Dieu ; il était porté sur les eaux quand il les consola de leurs larmes, les assurant que leurs prières étaient exaucées et que leurs désirs seraient accomplis. O Dieu, quelle est la puissance des larmes, puisqu'elles font descendre les anges du ciel, qui trouvent

leur joie dans les marques de la douleur d'un cœur affligé! Quelle est donc leur élévation, puisqu'elles ont des ailes pour monter jusqu'au trône de Dieu, qui ne les rebute jamais! Quelle est donc leur vertu, puisqu'elles obtiennent toujours ce qu'elles désirent! et cependant on est toujours en garde pour les éviter.

L'Évangile a beau nous dire: bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! le monde n'en est pas d'accord. Ceux qui s'étudient à s'y rendre heureux, comme font la plupart des gens du siècle, n'aiment pas à pleurer; au contraire, ils voudraient ne faire autre chose que rire et se divertir : ce n'est pas qu'ils n'aient le don des larmes, car les calamités humaines en procurent assez à tout le monde; mais ce sont des larmes qui ne font que des malheureux. Il en est d'autres qui font les bienheureux et qui se convertissent en joie; celles-là viennent du ciel et sont un précieux don de Dieu; qui en connaîtrait la valeur en aimerait mieux une seule que toutes les joies de la terre. Les anciens idolâtres feignaient que leur Vénus était née des eaux de la mer : s'ils voulaient dire par-là qu'elle est tout abîmée dans les amertumes et les tempêtes, ce ne serait pas une fiction, car il n'y a rien de plus vrai, mais dire que Marie, la mère de la pureté même, est née de la rosée du ciel, entendant parler des larmes abondantes de ses père et mère, c'est une aimable vérité; car si saint Joachim et sainte Anne n'avaient pleuré abondamment et avec persévérance, ils n'auraient pas eu la joie éternelle d'avoir donné à Dieu une mère, et à eux-mêmes une fille toute divine, et à tout le monde le principe de leur bonheur.

Silvius qui ne goûtait pas trop ce que l'on disait, parce que cela lui semblait trop bas et trop éloigné des grandes idées qu'il roulait toujours dans sa tête de la gloire de ses ancêtres, prit la parole, et d'un ton un peu dédaigneux : Il me semble, dit-il, que vous savez peu comme on s'y prend pour faire l'éloge des grands personnages; je ne croirais pas qu'on eût donné une grande louange à ceux dont j'ai l'honneur de porter le sang dans mes veines, d'avoir dit qu'ils étaient de grands pleureurs; j'aime les vertus qui ont de l'éclat et qui font éclater les hommes aux yeux de la postérité : j'avais un parent...

Tout beau, monsieur, interrompit notre voyageur, [illegible] re-

passer vos parents en paix, nous parlons ici de ceux de la Sainte-Vierge. Savez-vous pourquoi je parle de leurs larmes? C'est que les trouvant si utiles, j'ai voulu faire comme ceux qui, n'ayant pas les yeux assez forts pour envisager le soleil dans la majesté de sa propre lumière, s'efforcent de le regarder au moins dans un bassin d'eau. J'ai proposé d'abord les larmes de saint Joachim et de sainte Anne, comme pour tempérer l'éclat de leurs autres vertus, que je ne laisserai pas de vous exposer. Vous y verrez leur foi, leur espérance, leur amour vers Dieu, leur humilité, leurs jeûnes, leurs aumônes, leur charité envers le prochain, l'hospitalité exercée, leur patience dans les injures, leur paix, leur douceur. Mais c'est trop à la fois, interrompit à son tour Silvius, je voudrais les voir plus distinctement l'une après l'autre.

Je le veux, reprit le voyageur, mais il convient que je vous donne ici l'avertissement qui fut donné à Moïse, lorsqu'il regardait de loin le buisson ardent qui brûlait sans se consumer, et qu'il se proposait de s'en approcher de plus près pour le connaître mieux; on lui cria du ciel : N'approchez pas (Exod. 3), mais mettez-vous nu-pieds par respect, car la terre où vous êtes est une terre sainte. On ne lui dit pas que le buisson est saint, parce qu'il n'en doutait pas; mais on lui dit : la terre qui le porte et qui l'environne est sainte, et c'est ce qui ne lui était pas si connu. Saint Jérôme explique ce mystère (Hieron. apud Jo. Lansperg), et nous dit que le buisson ardent signifiait la très-sainte-Vierge, portant le propre Fils de Dieu dans son chaste sein, et que la terre qui produisait le buisson et qui l'environnait était l'image des parents de cette mère Vierge; c'est une terre sainte qu'il ne faut toucher qu'avec respect. Et en parlant en particulier de sainte Anne (Serm. 2. in festo B. Annæ), il dit : C'est elle qui est cette terre sainte qui nous a produit le buisson ardent qui est tout embrasé de feu, mais qui n'en est pas consumé (Hæc est terra sancta, quæ rubum ardentem, sed incombustum permanentem germinavit). On ne doit donc approcher d'une terre si sainte qu'avec un profond respect; c'est-à-dire qu'il faut un esprit humble et docile à quiconque veut considérer les vertus éminentes de saint Joachim et de sainte Anne. J'ai dessein de vous en parler en commençant par les principales.

ARTICLE IV.

La trinité des personnes divines a formé le décret éternel de la naissance de la Sainte-Vierge, et une trinité des vertus l'a exécuté dans le temps.

Il y a une grande différence entre faire la généalogie des hommes, qui sont des pécheurs, et celle des habitants du ciel, qui sont des saints. Pour dresser la généalogie des hommes, on dit qu'ils sont nés d'autres hommes, et ceux-ci d'autres plus anciens, et l'on range de suite les noms des ancêtres qu'on se propose de rappeler; mais quand on veut montrer la véritable généalogie des saints, on dit qu'ils sont nés des vertus. C'est ainsi que Boèce parle en général de tous les justes : *Viri sacri corpus virtutes ædificaverunt;* il dit que ce sont les vertus qui bâtissent le corps qui doit être le palais d'une âme sainte ; parce qu'étant impossible à toute la nature de faire un saint, il faut donc que ce soit l'ouvrage de la terre, qui emploie la pratique de toutes les vertus pour le former (Boet. lib. 4. de consol. Prosa 6).

Mais pour la mère de tous les saints, nous devons dire qu'elle n'est pas tant la production du corps de ses père et mère que leur vieillesse rendait incapables d'engendrer qu'elle est l'ouvrage de leurs vertus. Vous concevez qu'elles ont dû régner en eux dans un degré éminent, pour être en état de faire le plus beau chef-d'œuvre qui puisse être après Jésus-Christ. Si on considère cette mère aimable dans les desseins éternels de Dieu, on verra toute la trinité des personnes divines appliquées à la perfectionner, et si on la regarde dans l'exécution de ce grand dessein qui s'est accompli dans le temps, on voit une autre trinité de vertus, la foi, l'espérance et la charité de ses père et mère, employées pour la faire naître.

Cela est bien mystique, interrompit Silvius, je ne fais pas grand cas de méditations d'un esprit dévot, qui se figure que toutes les bonnes pensées qu'il forme en sa tête sont des vérités. Je voudrais quelque chose de positif et de solide, pour me persuader que la Sainte-Vierge fut vraiment la fille de la foi, de l'espérance et de la charité de saint Joachim et de sainte Anne. Je l'entends ainsi, reprit le voyageur, et vous allez voir que ce n'est pas sans des preuves bien authentiques que j'avance cette vérité.

Ne voulez-vous pas en croire l'apôtre saint Paul, cet organe du Saint-Esprit, et le grand oracle de l'Église après Jésus-Christ, quand il parle d'Abraham, qui se vit père d'Isaac dans un âge très-avancé, et ayant une femme stérile? Il dit formellement que ce fut la force de sa foi, et non la faiblesse de la nature qui lui donna cette bénédiction : *Non hæsitavit diffidentia, sed confirmatus est fide dans gloriam Deo* (Rom. 4. v. 20). Il dit qu'il ne se laissa point aller à la défiance que la faiblesse naturelle pouvait lui donner, mais qu'il se tint ferme en sa foi, pour donner toute la gloire à Dieu. Voilà donc qu'Isaac est vraiment le fils de la foi d'Abraham, par le témoignage de cet apôtre (Osorius, tom. 3).

Et de là je raisonne ainsi, après un auteur fort célèbre, quoiqu'il ne soit pas fort ancien : Puisqu'il est vrai que la foi peut donner des enfants à ceux auxquels la nature les refuse, j'ai bien plus de sujet de croire qu'elle a donné la Sainte-Vierge à saint Joachim et à sainte Anne, qu'Isaac à son père Abraham et à Sara sa mère ; étant certain que la nature se refusât plus particulièrement à eux. Car premièrement, si Abraham était un vieillard, saint Joachim l'était aussi ; mais Abraham n'était pas stérile, et saint Joachim l'était. Secondement, si Sara était stérile, sainte Anne l'était aussi ; mais Sara n'enfanta qu'un Isaac, qui est un des patriarches, fort illustre à la vérité, et sainte Anne est mère de la reine des patriarches ; d'où je conclus, qu'autant la Sainte-Vierge est plus qu'Isaac, autant la foi qui l'a donnée à ses père et mère était plus excellente que la foi d'Abraham. Ne vous semble-t-il pas que ce n'est qu'une pure imagination? Non, dit Silvius ; je vois que cela est fondé sur la raison à l'égard de la foi ; mais en pouvez-vous dire autant de l'espérance?

Encore mieux, lui promit notre voyageur, car continuant à raisonner de saint Joachim et de sainte Anne sur l'exemple d'Abraham et de Sara sa femme (Rom. 5) : je sais, dit-il, parlant d'Abraham, que contre toute sorte d'espérance humaine il conçut par la foi une espérance divine, mais une espérance ferme et assurée qu'il deviendrait le père de plusieurs nations. *Contra spem credidit in spem, ut fieret pater multarum gentium* (Ephrem in Abraham et Isaac). Sur quoi saint Ephrem s'est formé cette judicieuse pensée, que les espérances humaines et les divines vont d'un pas

tout contraire : les humaines semblent d'abord fort assurées, parce qu'elles sont plausibles et qu'elles promettent un bien présent avec beaucoup d'apparence, mais elles s'affaiblissent et diminuent toujours avec le temps, et enfin elles se terminent à rien ; on en voit toute la fausseté, qui fait regretter de s'y être jamais amusé. Mais au contraire, les espérances divines semblent assez faibles d'abord, parce qu'elles ne promettent qu'un bien absent, et où l'on ne voit que peu d'apparence ; néanmoins elles se fortifient quand les espérances humaines diminuent, et plus celles-ci deviennent petites et faibles, plus les autres paraissent grandes et plus assurées. Et quand est-ce qu'Abraham s'est appuyé plus fortement sur les promesses de Dieu, que quand il n'y voyait plus aucun rapport avec toutes les espérances humaines ?

Quant à saint Joachim et à sainte Anne, n'ont-ils pas dû avoir une espérance plus haute et plus ferme que celle d'Abraham, puisque non-seulement elle leur promettait une faveur où ils ne voyaient aucune apparence humaine, mais qu'elle leur faisait attendre une bénédiction qui passe incomparablement celle d'Abraham ? Il semble que Sara vacillait un peu dans son espérance, car l'Écriture sainte dit qu'elle sourit lorsque les anges qu'elle avait reçus dans sa maison, les prenant pour des voyageurs, lui firent la promesse qu'elle aurait un fils, comme si elle n'eût pris cela que comme une raillerie ; et c'est pour cela même que l'enfant étant né, elle l'appela Isaac, qui signifie un ris. Mais saint Joachim et sainte Anne se tenaient si fermes dans leur espérance, qu'ils n'en eurent jamais aucun doute. Mais quelle apparence y a-t-il que vous ayez une fille qui sera la mère du Sauveur du monde, vous qui êtes si vieux et d'ailleurs stériles ? Le désir de toutes les mères de l'ancienne loi était d'avoir des enfants, c'est précisément ce qui les flattait de voir naître le Messie dans leur famille ; saint Joachim et sainte Anne pouvaient dire : il est vrai qu'il n'y a aucune apparence humaine, pour ce qui nous concerne personnellement, mais nous avons une espérance toute divine que nous tenons pour très-assurée. O force ! ô douceur ! ô beauté de cette espérance !

Le prophète Isaïe disait que ceux qui espèrent en Dieu prennent des plumes comme des aigles : *Qui sperant in Domino assument pennas ut aquilæ* ; pourquoi non pas comme des colombes ou

comme un faucon, ou comme les autres oiseaux, mais comme les aigles? Pourquoi? pour deux raisons naturelles et très-convaincantes : la première à cause qu'il n'y a point d'oiseaux qui volent si haut et si droit vers le ciel comme les aigles ; la seconde, parce qu'on dit que sa plume n'en souffre pas d'autre avec elle, car elle dévore et consume toutes les plumes des autres oiseaux ; pour nous dire que la vraie espérance élève une âme jusque dans le sein de Dieu, et qu'elle bannit absolument toutes les espérances humaines dans une âme où elle règne. Jugez quelle a dû être la force et l'élévation de l'espérance de saint Joachim et de sainte Anne, voyant ce qu'elle a obtenu de Dieu.

Cela va bien encore pour l'espérance, confessa Silvius, et je n'ai pas grande peine après cela de croire que leur charité aura été parfaite. Mais peut-être ne savez-vous pas, ajouta notre voyageur, jusqu'à quel point de perfection ils la possédaient ; leur foi et leur espérance n'étaient rien sans elle, parce qu'elle est toute leur vie et leur force. Saint Zénon donne à la charité des éloges qui paraissent une peinture naïve de la perfection de cette reine des vertus qu'il a remarquée en saint Joachim et en sainte Anne (Zeno, sermo de fide, spe et caritate).

O charité! dit ce père, *la vie de la foi, la force de l'espérance*, l'âme de toutes les vertus, que vous êtes *précieuse*, que vous êtes riche, que vous êtes puissante! vous avez eu la force de faire que l'homme *fût Dieu*, et que Dieu fût homme; vous avez abrégé son immensité, *abaissé* sa grandeur infinie, et l'avez réduit à marcher humblement *sur la terre* parmi les hommes, c'est vous qui nous en avez fait un *prisonnier* d'amour, enfermé durant neuf mois dans le sein de sa mère *Vierge*; c'est vous qui avez réparé en Marie ce qu'Ève avait ruiné, *c'est* vous qui nous avez renouvelé la vieillesse du Père du genre humain, par le *nouvel* Adam qui est Jésus-Christ; c'est vous enfin qui avez élevé la croix sur le Calvaire, comme l'autel du grand sacrifice où vous avez *immolé* la vie d'un Dieu homme, pour sauver la vie de tous les hommes pécheurs.

Mais quels sont les artisans que cette divine charité a employés pour produire de si beaux ouvrages? Je vous dirai que ç'a été saint Joachim et sainte Anne : ne semble-t-il pas que la divine Providence ait voulu attendre exprès que le grand âge, comme l'hiver du

cours de leur vie, leur eût mis la neige sur la tête et la glace dans toutes leurs veines pour éteindre tous les sentiments de l'amour que la nature pouvait inspirer, pour les animer l'un et l'autre des pures flammes de l'amour divin? Les femmes de l'ancienne loi souhaitaient passionnément d'avoir des enfants, parce qu'elles aspiraient toutes à devenir les mères de la mère du Messie promis : *Mulieres veteris Testamenti ad Mariam tendebant*, et ce pieux désir corrigeait beaucoup le défaut de la convoitise naturelle. Qui peut douter que saint Joachim et sainte Anne, qui avaient eu une révélation spéciale par l'archange Gabriel qu'ils devaient posséder ce parfait bonheur, ne sentissent leur cœur embrasé du plus ardent désir de procurer au monde la mère du réparateur des disgrâces du genre humain (Richard. à sancto Laurent. lib. 1. de laud. Virg.)?

Et d'où procédait ce pieux désir, sinon de la très-pure charité? Ils y voyaient la gloire de Dieu; ils y envisageaient le salut du monde; ils y prévoyaient cette source intarissable de grâces qui devaient convertir tant de millions de pécheurs sur la terre, et en couronner un si grand nombre dans le ciel; et ce n'était que de ce très-pur sentiment qu'ils étaient touchés. Si vous donnez quelque croyance aux révélations de sainte Brigite que l'Église a tant approuvées, vous y verrez que la Sainte-Vierge elle-même lui a révélé que ses père et mère n'eurent pas le moindre sentiment de la volupté corporelle en la produisant, mais que leurs âmes, élevées à une sublime contemplation des grandes merveilles que la miséricorde infinie allait bientôt opérer au monde par l'incarnation de son Verbe, ils n'avaient eu l'esprit occupé que de la seule vue de Dieu, ni le cœur touché que de son pur amour (Brigitta. lib. 1. Revelat. c. 9). Hé! qui n'avouera que c'était ainsi que devait être produite une mère de Dieu, qui, demeurant Vierge, devait donner au monde un Dieu homme par l'opération du Saint-Esprit?

Le voyageur qui disait ces choses les prononçait avec tant d'onction du Saint-Esprit, qu'il semblait que la grâce coulait de ses lèvres, et que son cœur qui parlait plus sensiblement que sa langue était tout fondu en douceur; Silvius lui-même, quoiqu'il ne fût pas fort dévot, parut attendri, et ne put s'empêcher de produire ce bon sentiment : O mon Dieu! qu'il est vrai que les vérités divines ont un autre goût que les vanités humaines! Que je me tiendrais heu-

reux si j'en avais une plus grande expérience! Que n'ai-je un peu de cette foi, de cette espérance, de cette charité divine qui abonde ainsi dans l'âme de ces bienheureux parents de la Sainte-Vierge! Je vois clairement quelque chose de si grand en cela, que je conçois bien qu'il n'y aurait point de plus grande félicité dans la vie présente. Mais hélas!... Hé! quel motif vous porte à pousser ce soupir? lui dit notre voyageur. Il ne tiendra qu'à vous d'acquérir les vertus pour lesquelles vous soupirez. C'est en effet le principal, et comme l'essentiel de la vie chrétienne, de s'exercer incessamment dans les lumières, dans les sentiments et dans les pratiques de ces trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité. Et pourquoi sommes-nous si lâches chrétiens, si non à cause du peu d'usage que nous avons de ces trois vertus? Il fit sur l'heure la résolution de s'y appliquer avec zèle et assiduité; mais je ne sais pas s'il y fut fidèle. Cependant notre voyageur voulait l'être à la promesse qu'il avait faite de nous montrer comme toutes les vertus s'étaient réunies ensemble dans les âmes de saint Joachim et de sainte Anne, pour les disposer dignement à être les père et mère de la très-Sainte-Vierge. Et c'est ce qui l'obligea à poursuivre ainsi qu'il s'ensuit.

ARTICLE V.

L'union de plusieurs vertus dans les âmes de saint Joachim et de sainte Anne les a rendus féconds, malgré la stérilité de leurs corps.

Je tire un bon augure quand j'entends prononcer les noms de saint Joachim et de sainte Anne; car Joachim veut dire la préparation du Seigneur, et Anne signifie la grâce. Le mariage de ces deux noms promet, ce me semble, quelque chose de grand et un bonheur extraordinaire; mais ce ne sera point par la nature, car ils sont stériles l'un et l'autre, et selon l'esprit de leur nation et de leur siècle, ils sont malheureux.

Tout le monde sait très-bien que les vertus donnent aux âmes une fécondité spirituelle, en les enrichissant d'une multitude de bonnes œuvres, qui sont comme leurs enfants, et qui dressent les couronnes de gloire dans l'éternité. Mais de dire que les vertus qui sont spirituelles donnent aussi la fécondité corporelle, c'est ce que nous ne pourrions nous persuader, si nous n'en voyions des preuves et des exemples éclatants dans l'Écriture.

Vous entendez encore aujourd'hui, après tant de siècles, les lamentations d'une femme stérile et les paroles de son mari Elcana qui lui parle avec tendresse, et qui s'efforce en vain de la consoler. *Anna, cur fles, nonne tibi melior sum quam decem filii* (1. Reg. 1. v. 8.)? Anne, pourquoi vous affligez-vous de n'être pas mère? N'êtes-vous pas plus heureuse de m'avoir que si vous aviez dix enfants? Mais cela ne la console point; elle veut des enfants, autrement elle se tiendra toujours malheureuse. Que fera-t-elle dans son extrême affliction et dans son impuissance? Sitôt qu'elle sut unir les vertus et la prière avec le jeûne, elle obtint la fécondité qu'elle désirait et se vit mère d'un grand prophète : c'était Samuel. Saint Basile le dit en termes exprès : *Samuelem nonne deprecatio cum jejunio donavit matri* (S. Basil. hon. de jejunio)?

Abraham se voit dans l'impuissance d'avoir des enfants de Sara qui était stérile; mais il sait que le mariage des vertus dans les âmes peut donner la fécondité au corps : il unit ensemble l'amour de son Dieu et de son prochain, l'aumône et l'hospitalité, et, ne trouvant pas, dans la contrée qu'il habitait, assez de pauvres destitués de secours, envers lesquels il pût exercer sa charité par ses aumônes, le ciel lui envoie des anges pour lui donner lieu de pratiquer l'hospitalité non seulement sur les misérables, mais jusque sur les bienheureux, et aussitôt il voit la fécondité qui naît des vertus : il devient le père d'Isaac, qui fut la joie particulière, le bonheur de sa nation et l'admiration de tous les siècles.

Mais ces exemples qui paraissaient si illustres, et tant d'autres semblables dont les divines écritures sont remplies, n'étaient que des essais de la plus grande des merveilles qui devait paraître au monde pour terminer tout ce qui avait rapport avec l'ancien testament, et faire l'ouverture du nouveau, lorsqu'on vit naître une mère de Dieu de la stérilité des corps de saint Joachim et de sainte Anne, par la fécondité de toutes les vertus unies ensemble dans leurs âmes. Oh! le beau spectacle aux yeux de Dieu, de voir les qualités les plus éminentes assemblées dans ces grandes âmes! Oh! prodige de leur fécondité, quand toute la nature étant altérée et comme anéantie en eux, elles leur donnèrent la puissance de produire la mère de Dieu!

La religion est la première de toutes les vertus, après les théo-

logales, et c'était celle qui les attachait aux autels avec tant de zèle, qu'ayant partagé tous leurs biens en trois parts, ils en offraient la première et la principale au temple; leurs exercices étaient des sacrifices très-fréquents et magnifiques, des adorations et des oraisons continuelles, en sorte que plusieurs ont estimé que saint Joachim était prêtre, non pas qu'il fût de la tribu de Lévi, de laquelle étaient tous les prêtres, mais parce qu'il était si souvent au temple et qu'il y présentait tant de victimes, que sa piété le faisait passer pour un de ces heureux serviteurs de la maison de Dieu.

L'humilité, qui est le fondement solide de toutes les vertus, accompagnait leur religion, et ce fut elle qui conserva la douceur et la paix dans l'âme de saint Joachim, quand il fut rebuté et chassé du temple par un prêtre indiscret avec tant de mépris et d'injures, lorsque sa dévotion l'avait porté à se présenter le premier pour offrir ses présents à l'autel de Dieu. Ce fut elle qui, régnant également dans l'âme de sainte Anne, la porta à rendre grâces à Dieu de cet insigne affront qu'elle recevait elle-même en la personne de son cher mari.

La solitude, le silence, l'oraison et l'union intime avec Dieu dans leurs contemplations ordinaires, les tenaient l'un et l'autre élevés au-dessus du monde : Anne priait dans son jardin, comme a fait depuis Jésus-Christ; il ne se dit point qu'Adam ni Eve aient jamais prié dans ce jardin de délices où Dieu les avait placés au commencement, et peut-être que le défaut de leur oraison fut la cause de leur ruine. Joachim priait dans son désert et sur la montagne, à l'exemple de Moïse, qui, après un commerce intime et familier avec Dieu dans son oraison, descendit de la montagne portant une face si rayonnante de gloire, qu'il fut nécessaire de la couvrir d'un voile pour en tempérer l'éclat : sur quoi saint Méthodius a jugé qu'il était à croire que Moïse était entré assez avant dans les secrets de Dieu, pour avoir eu une connaissance du mystère de l'incarnation, puisqu'il en faisait voir au peuple l'image par cette gloire divine cachée sous un voile, et qu'il avait vu par conséquent les grandeurs de la Sainte-Vierge, mère du Verbe incarné. Ne pouvons-nous pas croire aussi sans témérité que saint Joachim, auquel

elle touchait de beaucoup plus près qu'à Moïse, aura reçu de Dieu quelque connaissance semblable dans son oraison?

Le jeûne et l'aumône s'étaient unis pour demeurer comme dans leur centre dans les âmes de saint Joachim et de sainte Anne : le jeûne avec ses austérités, ses veilles, ses vêtements austères et pauvres, et toutes les autres pratiques de la pénitence ; l'aumône avec toutes ses profusions pour le soulagement des pauvres et la consolation des affligés, et toutes les autres bonnes œuvres qu'elle fait exercer pour la charité du prochain ; car c'était à quoi ils avaient destiné la troisième partie de leurs biens. Il n'est pas surprenant que ces deux vertus si fécondes en bonnes œuvres, étant unies dans leurs âmes, leur aient donné cette fécondité admirable pour produire la mère de Dieu.

Une des pratiques de la charité envers le prochain plus familière aux anciens patriarches, et qui leur attirait plus de bénédictions du ciel, était l'hospitalité. Ce fut principalement elle, au sentiment de saint Ambroise, qui fit naître Isaac de la vieillesse d'Abraham et de la stérilité de Sara sa femme. *Abraham pro hospitalitatis mercede, fructum posteritatis accepit* (Amb. lib. 2 Offic. c. 21). Mais qui a jamais exercé l'hospitalité si noblement que saint Joachim et sainte Anne? Leur maison était celle des pèlerins, des étrangers et de ceux qui étaient destitués de secours humains. Voilà les raisons pourquoi ils ont mérité, comme Abraham, de recevoir les anges du ciel. Mais quand le propre Fils de Dieu s'est revêtu de notre humanité, n'ont-ils pas eu le souverain bonheur que les rois de la terre eussent recherché, lorsqu'ils le possédaient dans leur maison de Nazareth, et plus particulièrement dans le précieux tabernacle qu'ils lui avaient préparé, qui était la très-Sainte-Vierge leur fille? O Dieu! quel comble de joie quand ils entendront dire, à la fin des siècles, ces aimables paroles qui s'adresseront particulièrement à eux : *Hospes eram et collegistis me*, j'étais pèlerin, et vous m'avez reçu dans votre maison.

Comme il appartient à l'aumône et à l'hospitalité de donner à ceux qui l'exercent une si grande fécondité, qu'elles les rendent en quelque façon pères d'autant d'enfants qu'ils nourrissent de pauvres, Dieu ne s'est pas contenté d'autoriser ou de recommander cette sainte pratique par plusieurs miracles dans les hommes, il a voulu

même faire paraître cette vertu miraculeuse de la fécondité jusque dans les choses insensibles, quand elles ont fait paraître quelque ombre seulement d'hospitalité. Le saint abbé Jean, passant de la Syrie dans l'Italie, fut reçu charitablement dans la maison d'une pieuse veuve ; on ne sut pas alors quelle récompense elle reçut de Dieu invisiblement ; mais le saint abbé, poursuivant son chemin et ne trouvant pas d'autre auberge, fut averti par un ange de se retirer sous un arbre : c'était la saison de l'hiver, qui le couvrait alors de neige et de glace ; mais à l'heure qu'il exerçait l'hospitalité en la manière qu'il pouvait envers cet étranger, il reçut, par un miracle surprenant, toute la vigueur du printemps, et parut tout couvert de fleurs (Petrus. de natalibus. l. 5. c. 207). O puissance admirable de l'hospitalité qui avez fait ce miracle visible, combien en faites-vous d'invisibles que l'on ne sait pas !

ARTICLE VI.

Le fruit de cette conférence.

Je voyais que Maxime s'était rendue fort attentive à ce discours, mais je m'étais bien aperçu qu'elle s'était fait beaucoup de violence pour tenir sa langue si long-temps, et qu'elle mourait d'envie de parler. Voulant donc soulager sa peine, je me tournai vers elle pour lui dire : Que pensez-vous de ce discours ? En vérité, répondit-elle, le bonheur de sainte Anne paraît admirable d'avoir reçu et logé si long-temps la mère de Dieu et son fils unique dans sa maison. Mais, si vous voulez, vous posséderez un plus grand bonheur que cette bienheureuse hôtesse. Et que faut-il faire ?

Goûtez bien la douceur de cette magnifique promesse que Jésus-Christ nous a faite dans l'Évangile : *Si quelqu'un m'aime, mon Père éternel l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous demeurerons en lui* (Joan. 14. v. 23). Ne portez plus envie à saint Joachim et à sainte Anne de ce qu'ils ont eu le bonheur de recevoir la Sainte-Vierge et son fils adorable Jésus-Christ dans leur maison : voilà que les trois personnes de l'adorable Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, vous promettent de venir à vous et de demeurer non-seulement dans votre maison, mais dans vous-même, dans votre cœur, dans le plus intime de votre âme, si vous aimez Dieu.

Comprenez-vous bien le souverain bonheur que ces paroles vous promettent? Les croyez-vous fermement? Elles sont aussi véritables qu'est le Dieu qui les a prononcées. Il ne vous faut autre chose sinon d'aimer Dieu, et de l'aimer de tout votre cœur, et voilà sa promesse qui l'engage : *Si quelqu'un m'aime, nous viendrons à lui et nous demeurerons en lui.*

Mais le moyen, me répondit-elle, d'aimer ainsi Dieu de tout notre cœur, nous qui sommes au milieu du monde où nous voyons tant de choses qu'on ne peut s'empêcher d'aimer? Si j'aime Dieu de tout mon cœur, qui dit tout n'excepte rien, et si tout mon cœur et tout mon amour est pour Dieu seul, il ne me restera plus rien pour aimer autre chose : quelle violence me faudrait-il faire, et quelle ingratitude aurais-je pour tous mes amis! Le moyen que je fusse insensible et sans amitié dans la vie humaine! Pour moi, je ne saurais me défendre d'aimer ce qui me paraît aimable; il est vrai qu'il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses : mais c'est un amour spirituel qu'on n'aperçoit ni qu'on ne voit pas, et cela ne saurait empêcher qu'on n'aime tout le reste de tout son cœur et d'une affection fort sensible. Elle disait cela avec un certain agrément qui la contentait fort, car elle pensait bien dire, parlant en effet comme les plus délicats spirituels du monde, qui se contentent de donner les pensées et l'imagination à Dieu, tandis qu'ils donnent tout le réel et tout l'affectif, ou même l'effectif de leur amour aux créatures.

Mais toutes ces distinctions me brouillent, interrompit Macrine, je ne suis pas accoutumée à toutes ces abstractions-là : je laisse aller librement l'amour de mon cœur vers tout ce qui lui paraît aimable, pourvu qu'il ne soit point mauvais, car je n'ai pas une âme faite à aimer le mal; on me dit que Dieu est un bien par-dessus tout bien, et je prétends aussi l'aimer sur toute autre chose; mais c'est un bien spirituel que je ne ne vois pas; je ne puis donc aussi l'aimer que d'un amour spirituel que je n'aperçois pas; mais je vois de mes propres yeux des créatures qui me paraissent aimables; outre qu'elles ont des perfections fort considérables, je sais encore que j'en suis aimée. Je ne puis m'empêcher de les aimer sensiblement, et si je ne leur rendais pas cette justice, j'aurais à me reprocher à moi-même une ingratitude et une lâcheté

dont je ne suis pas capable, et c'est ainsi, ce me semble, que tous les honnêtes gens en doivent user ; et dites tout ce qu'il vous plaira, vous ne changerez pas cet usage qui est presque universel dans le monde.

Oh ! qu'il est vrai que l'homme animal ne comprend pas les choses de Dieu ! qu'il est malaisé que les personnes habituées à une vie purement naturelle, habituées à se conduire par des raisonnements humains, et à ne suivre que leurs propres inclinations ou le torrent de la coutume ! qu'il est malaisé, dis-je, de leur faire comprendre les choses de Dieu ! Hélas ! qu'ils en sont loin ! car elles sont plus élevées au-dessus de tout cela que le ciel ne l'est au-dessus de toute la terre. On a raison de dire que pour trouver Dieu il faut perdre la terre ; et pour goûter un peu les vérités divines et éternelles, il faut renoncer au sens commun, c'est-à-dire à ce sentiment naturel selon lequel se gouvernent la plupart des hommes. Je voulus faire quelque effort pour détromper cette personne, en essayant de lui faire ouvrir les yeux à la vérité, et je lui dis :

Vous qui prétendez partager votre amour entre les créatures et Dieu, pourrez-vous bien soutenir à son terrible jugement que vous avez gardé comme vous deviez le grand précepte de sa loi, qui vous oblige en termes si formels, si intelligibles et si forts ? *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces.* L'entendez-vous bien ? il dit de tout ton cœur : il ne dit pas d'une partie, mais il demande tout le cœur, c'est-à-dire qu'il veut tout l'amour du cœur pour lui seul, et non pas la part qu'on lui voudra donner pour donner l'autre aux créatures. Comprenez-vous bien que c'est un précepte, et non pas un simple conseil ? Ne vous dit-il pas que c'est le premier et le plus grand de tous les préceptes de la loi, et que par conséquent il oblige si étroitement que quiconque ne l'aura point gardé périra éternellement ? Niez-vous cette obligation ? Vous voyez bien que cela est impossible, car elle est déclarée trop expressément dans la loi. Oserez-vous donc dire que vous y aurez satisfait, quand vous aurez partagé votre amour entre Dieu et les créatures ? et tous ces honnêtes gens qui en usent ainsi, comme vous dites, peuvent-ils s'assurer qu'ils marchent dans la voie de leur salut ?

Je m'aperçus bien que ces vérités avaient en quelque façon dissipé les ténèbres de celle à qui je parlais et qu'elle ne pouvait plus tenir ferme dans ses premières maximes, parce qu'elle demeura sans parole. Mais il semblait que ses yeux fussent éblouis par trop de lumières. Je la laissai se rassurer un peu pour lui donner le temps de méditer plus à loisir les vérités dont elle avait paru touchée. Nous terminâmes ainsi notre conférence.

CONFÉRENCE IV.

La beauté sans tache qui fait voir la Conception immaculée de la Sainte-Vierge.

Silvius et sa sœur nous avaient quittés, et je demeurai seul avec mon voyageur qui s'était engagé si charitablement à satisfaire l'extrême désir que j'avais de voir tout ce qu'il me pouvait montrer des grandeurs de la Sainte-Vierge ; je m'attendais qu'après avoir donné une si haute estime du bonheur de saint Joachim et sainte Anne, qui avaient été choisis par-dessus tous les monarques de la terre pour être ses père et mère dans leur extrême vieillesse, il allait aussitôt me parler de la joie qu'ils avaient eue de voir naître vers leur couchant cette aurore du matin, qui devait enfanter le soleil de justice. Déjà je me préparais à lui faire plusieurs demandes là-dessus. Attendez, me dit-il, nous avons encore un grand trajet à passer avant que d'en venir là ; et quoi ? Je veux vous faire considérer les merveilles de sa conception qui a précédé sa nativité.

Cette question que vous allez mettre en avant, lui dis-je, a occasionné des disputes qui ne sont pas encore terminées. D'ailleurs je puis dire, sans prendre aucun parti, qu'en parcourant les livres sacrés, j'ai vu plusieurs passages où il est dit que la conception des enfants est le moment le plus fâcheux de leur vie, parce qu'il est accompagné de péché, de misères et de malédiction. Job, tout patient qu'il était, se mettait en colère contre ce moment et lui donnait sa malédiction : *Que le jour périsse auquel je suis né, et la nuit en laquelle il a été vrai de dire : un homme est conçu* (Job. 3). Jérémie fait paraître la même indignation contre le jour de sa naissance, mais avec plus de force, jusqu'à maudire celui qui porta la nouvelle à son père qu'il avait un fils, et qui ne l'a pas plutôt suffoqué au sein de sa mère (Jérém. 20 v. 14). Le roi prophète ne pouvait arrêter le cours de ses larmes lorsqu'il se rappelait qu'il avait été conçu

dans les iniquités, et que sa mère l'avait enfanté dans le péché (Psal. 50). Le grand apôtre regarde tous les hommes comme des avortons qui sont tous morts en Adam leur père commun, avant que de naître leur père particulier (Cor. 15). Il dit ailleurs : la nature nous fait tous naître enfants de colère, c'est-à-dire les objets de la colère de Dieu (Ephes. 2). Toutes ces règles de l'Écriture sainte qui paraissent si générales qu'elles n'exceptent personne sembleraient envelopper la Sainte-Vierge comme les autres, et il serait fâcheux de s'en former seulement l'idée : il vaut donc mieux passer ce point-là sous silence.

Et puis c'est un débat qui n'est pas encore apaisé ; car la question n'est pas bien décidée par les oracles de l'Eglise : elle n'a pas déclaré ce qu'il faut croire de la conception de la Sainte-Vierge : savoir, si elle a été infectée de la contagion du péché originel, et ensuite sanctifiée au sein de sa mère sainte Anne ; ou si elle en a été préservée par un privilége particulier, ou si même elle n'y a jamais été obligée, ayant été exceptée par un très-grand privilége de la généralité de la loi, sans y avoir jamais été comprise. Ce sont disputes qui ne font naître que des opinions, et toutes ces opinions ont leurs partisans qui les soutiennent avec des raisons si probables de côté et d'autre, qu'on ne saurait qu'en croire. Depuis qu'une chose ne passe que pour opinion, je n'y fais pas grand fonds ; j'aime les vérités constantes et solides, qui sont reçues universellement par toute l'Eglise.

Je m'aperçus bien que j'excitais le zèle de mon voyageur quand je lui parlais de la sorte ; il me répondit d'un ton assez ferme : Êtes-vous donc encore dans le doute de la vérité de la conception immaculée de la très-Sainte-Vierge ? Ne la prenez-vous encore que pour une opinion probable ? et dans cette incertitude vous voudriez m'obliger à passer ce point sous silence. C'est pour cela même que je veux vous en éclaircir à fond et d'une manière à vous tirer toute sorte de doute à cet égard. Je ne sais quelles sont vos idées là-dessus, ni si vous comprenez bien ce qu'il faut entendre par la conception de la Sainte-Vierge, ni si vous savez ce que prétendent ceux qui ont dit qu'elle avait été souillée par le péché d'Adam. Je veux donc commencer par-là, et là-dessus nous entrâmes dans notre conférence qui se passa comme il suit.

ARTICLE I.

Ce que c'est que la Conception immaculée de la Sainte-Vierge.

Vous ne sauriez comprendre ce que c'est qu'une conception maculée ou immaculée, si vous ne savez ce qui est capable de la salir; et pour le savoir, il faut connaître la plus éloignée et presque la plus étonnante de nos vérités, qui est la transmission du péché de notre premier père Adam dans tous ses enfants.

Vous savez que Dieu, ayant créé le premier homme à son image, voulut qu'il fût le maître absolu des autres créatures, le premier père et la source commune de toute la nature humaine, et le favori particulier de son cœur. Il en fit son ami, son enfant et l'héritier de ses biens éternels. Et pour l'élever jusqu'à ce haut comble d'honneur, il lui donna une grâce si noble qu'elle en faisait un saint, une grâce si abondante, qu'il avait de quoi enrichir toute sa postérité et faire autant de saints de tous ses enfants, leur communiquant la nature humaine et la grâce divine tout ensemble. Y avait il rien de plus grand, de plus riche ou de plus heureux?

En lui accordant cette faveur si particulière, il ajouta cette condition : Si vous demeurez fidèle dans l'obéissance que vous devez à votre Créateur, vous conserverez pour vous-même cette grâce de votre innocence, et sans vous en priver vous la donnerez à tous vos enfants. Comme ils naîtront d'un père juste, ils naîtront justes comme lui. Je verrai toujours et aimerai l'innocence du père dans celle des enfants, parce que j'aurai vu l'obéissance des enfants dans celle de leur père. Au contraire, si vous osez perdre la soumission que vous lui devez en désobéissant à sa loi, vous perdrez la grâce de votre innocence pour vous-même et pour toute votre postérité. Je verrai toujours et je haïrai le crime du père en la personne de ses enfants, parce que j'aurai vu la volonté des enfants en celle du premier père qui les renfermait toutes; sa désobéissance sera leur désobéissance, et sa chute sera leur chute. Comme ils naîtront tous d'un père rebelle et criminel, ils seront tous censés criminels et rebelles à mes volontés. Et ce sera assez de naître d'un tel père pour participer à sa disgrâce.

Cela, lui dis-je, paraît assez surprenant; car on demanderait où est la justice de ce pacte; cela ne choque-t-il pas la raison, de dire

que des enfants soient censés coupables d'un péché où ils n'ont point de part, et qui est commis long-temps avant qu'ils fussent au monde? J'avoue, me répondit-il, que notre raison ne le comprend pas, mais néanmoins ne voyons-nous pas quelque chose de semblable parmi les hommes, et nous le trouvons assez juste?

Un prince avait élevé un homme de basse naissance, l'avait anobli, enrichi, il l'avait même fait son favori, avec promesse d'avoir toujours la même bonté pour ses enfants, mais qu'il attendait un dévouement de leur part; et l'ingrat se révolte contre ce bon prince et commet un crime de lèse-majesté. Le prince justement indigné le dégrade de sa noblesse, reprend tous les biens qu'il lui avait donnés, de favori qu'il était il le regarde comme son ennemi, de sorte qu'il perd tout, non-seulement pour lui, mais encore pour tous ses enfants qui naîtront désormais roturiers et pauvres, et dans la disgrâce du prince, étant les enfants de son ennemi. Si on n'improuve pas la conduite de ce prince, pourquoi trouvera-t-on étrange que Dieu ait usé de la sorte à l'égard du premier homme et de toute sa postérité?

Il est vrai, lui dis-je, que la conduite de ce prince, quoique rigoureuse, est fondée sur la justice, parce que ce favori se servait des bienfaits qu'il avait reçus pour s'en faire un motif de révolte. Mais pourquoi dit-on que ce péché du premier homme salit les enfants dans leur conception? Si vous disiez qu'étant nés d'un père pécheur, ils suivent ses mauvais exemples et se révoltent comme lui contre Dieu dès qu'ils ont l'usage de la raison, cela se voit assez par expérience; mais qu'ils soient capables de pécher au premier moment qu'ils reçoivent l'être et avant qu'ils aient aucun usage de leur liberté, qui est-ce qui ne dira pas que cela choque le sens commun? Ce fut là-dessus qu'il m'expliqua assez nettement ce qu'il faut entendre par le mot de conception, et comme elle se trouve souillée dans tous les enfants d'Adam.

Il faut comprendre, me dit-il, que la conception et la mort sont les deux termes de la vie de l'homme; la conception la commence, et la mort l'achève. Ces deux termes si opposés ont certains rapports qui les font mieux connaître l'un et l'autre; dans la conception, l'âme est unie avec le corps et le moment de cette union fait le premier instant de la vie de l'homme; dans la mort, l'âme est

séparée d'avec le corps, et cette séparation est le dernier moment de la vie de l'homme. Avant l'union actuelle de l'âme et du corps, on ne peut pas dire proprement qu'un enfant soit conçu ou qu'il commence de vivre, quoiqu'il y ait déjà quelque chose de lui, une matière qui se dispose peu à peu durant quelques jours pour être en état de recevoir l'âme. Et après la séparation actuelle de l'âme et du corps, on ne peut plus dire que l'homme vive, ni même qu'il soit homme, quoiqu'il demeure encore quelque chose de lui : son corps qui se corromp peu à peu et qui va se réduire en poudre, et son âme qui est passée dans l'éternité.

Vous demandez comment il est possible qu'un enfant soit pécheur dans sa conception, c'est-à-dire au moment que son âme est unie avec son corps : je ne vous dis pas qu'il ait commis aucun péché, en étant incapable, mais il est infecté par la contagion du péché de son premier père, qui a coulé malheureusement jusqu'à lui, et son âme devient l'objet de la colère de Dieu à l'instant même qu'elle communique avec la chair du premier pécheur: Adam était comme l'homme universel, parce qu'il renfermait en soi toute la nature humaine, et c'est pour cela qu'il l'a infectée par son péché : on peut donc dire en quelque façon qu'un enfant d'Adam est un criminel innocent dans sa conception : il est innocent, parce qu'il n'a fait aucun mal ; mais pourtant il est criminel, parce qu'il est enveloppé dans le crime de son premier père, dont la noirceur paraît jusque sur sa personne.

D'où lui vient donc cette tache qui le défigure ainsi? Est-ce de la part de son âme ? est-ce de la part de son corps ? Ce ne peut être de la part de son âme, parce qu'elle sort toute pure des mains de Dieu dans sa création ; ce n'est point non plus de la part de son corps, parce que tandis qu'il n'est point encore animé, il n'est pas capable de péché ; si donc le corps et l'âme, qui sont les deux parties qui vont composer cet enfant au moment de sa conception, sont innocentes, le tout qu'elles vont composer le sera aussi.

Il est vrai, me répondit-il, que ce n'est ni le corps ni l'âme séparément qui font la coulpe de l'enfant, puisque aucune de ces deux parties n'est coupable. Mais voici le point de son malheur. A l'instant même qu'elles s'unissent, qui est le moment de la conception, elles produisent par leur union un enfant d'Adam, et c'est

assez qu'il soit enfant d'Adam pour être enveloppé dans le désordre de son père. Hélas! si ce premier père de tous les hommes eût conservé la grâce de son innocence pour lui-même et pour tous ses enfants, la grâce leur eût été donnée à tous dans le moment de leur conception, par laquelle ils eussent été aussitôt les enfants de Dieu que les enfants d'un homme : *Condens naturam et largiens gratiam*. La nature et la grâce eussent marché de même pas : mais étant privés de la grâce au point qu'ils la devaient avoir, et en étant privés par punition du péché de l'homme, cette privation qui marque l'innocence perdue est une tache à l'âme, et ce que l'on nomme la tache du péché originel : il suffit de naître enfant d'Adam pour en porter la difformité.

C'est assez, lui dis-je, j'entends bien à présent ce que c'est que la conception, et comme elle peut être maculée ou immaculée ; mais par cette règle générale, il faudra donc que vous confessiez que la Sainte-Vierge étant vraiment fille d'Adam, descendue de lui par la voie ordinaire, a été conçue comme le reste de ses enfants, et que par conséquent elle a encouru la même disgrâce que tous les autres, d'être tachée par le péché dans sa conception, comme ils le sont tous; et je ne suis pas étonné si tant de saints et savants hommes, comme saint Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure et tant d'autres ont paru adopter ce sentiment, car il n'y a rien de plus raisonnable.

Ne vous hâtez pas tant, me répondit-il d'un air doux, ne donnez pas si vite vos conclusions contre la mère admirable de notre Sauveur ; vous êtes fondé sur la loi commune, il est vrai, mais ne savez-vous pas qu'il n'y a règle si générale qui n'ait son exception? Examinons un peu la chose de plus près, et je m'assure que vous conclurez pour elle.

ARTICLE II.

Si on est bien fondé de croire que la Conception de la Sainte-Vierge est immaculée.

Il faut nécessairement qu'elle soit conçue en péché ou qu'elle soit conçue sans péché, il faut donc que sa conception soit maculée ou qu'elle soit immaculée, tous les deux ne peuvent être vrais, parce qu'ils sont contradictoires. Il y a nécessairement une de ces pro-

positions vraie et l'autre fausse. Mais laquelle est-ce? Consultons l'Écriture-Sainte : c'est l'oracle de la vérité, qui ne saurait tromper ceux qui la suivent, parce qu'elle renferme la parole de Dieu. Dit-elle, cette divine parole, que la Sainte-Vierge est conçue en péché? Dit-elle qu'elle est conçue sans péché? Elle ne dit clairement ni l'un ni l'autre. Si elle disait clairement qu'elle a été conçue en péché, il ne serait pas permis de croire que sa conception fût immaculée, ou si elle disait clairement qu'elle a été conçue sans péché, il ne serait pas permis de douter que sa conception ne fût immaculée? Car quand l'Écriture-Sainte nous déclare une vérité en termes exprès, il n'y a point à balancer, il faut la croire pour marcher droit dans la foi; car qui ose la contredire est un hérétique.

Mais quand elle parle obscurément, comme je ne suis pas assuré de ce qu'elle veut dire, je ne suis pas aussi assuré de ce que je dois croire. Qui me l'apprendra donc, et à qui m'en dois-je rapporter, pour croire fermement que je la dois entendre ainsi? Sans doute ce n'est pas à ma propre tête ni à cette prétendue inspiration du Saint-Esprit, que les hérétiques prennent pour la règle de leur créance; car autant de têtes, autant d'opinions, et chacun dira qu'il est inspiré par le Saint-Esprit, et on ne s'accordera jamais; il me faut une règle infaillible pour me conduire. Il n'en faut qu'une, afin de conserver l'unité de la même créance dans tous les fidèles; mais il faut qu'elle soit infaillible, afin qu'ils aient tous la même assurance de la vérité de leur foi. Or, cette règle ne peut être que l'Église; c'est à Dieu seul à nous révéler les vérités de la religion, et c'est à l'Église à nous les proposer dans le vrai sens que nous devons les croire; et alors nous avons tous une même créance, parce que nous avons tous la même assurance de la vérité.

Mais quand l'Église n'a rien prononcé sur des vérités que l'Écriture-Sainte ne nous dit pas assez clairement, que faire pour se déterminer à ce qu'il faut croire? C'est pour cela que Dieu a mis des docteurs dans son Église, qui en sont les pères, auxquels il fait part de ses divines lumières pour pénétrer dans l'obscurité des divines Écritures, et en donner l'interprétation aux peuples, et quand ils conviennent dans l'intelligence d'un passage de l'Écriture-Sainte, il n'est pas permis de s'écarter de leur sentiment;

car nous sommes obligés, par notre profession de foi, de ne prendre ni entendre jamais l'Écriture-Sainte que selon le consentement unanime des saints pères.

Cela va très-bien, dis-je, quand ils sont tous unanimes et quand ils parlent de même façon, mais souvent ils ne s'accordent pas ; chacun a sa lumière et son intelligence, qui est non-seulement différente, mais quelquefois contraire aux autres. Lequel dois-je croire plutôt que l'autre ? car chacun a son autorité et ses raisons qui me paraissent assez plausibles : dois-je en choisir un comme la règle assurée de ma foi, et condamner tous les autres comme des hérétiques ? Non, il faut conserver pour tous un grand respect, puisqu'ils sont tous des docteurs catholiques ; mais aucun en particulier n'est la règle de notre foi. Ainsi nous demeurons dans la liberté de suivre les uns ou les autres, mais non pas d'en condamner aucun jusqu'à ce que l'Église ait prononcé sur ce que nous devons croire comme un article de foi. Or, jusqu'ici l'Église n'a pas déclaré que ce fût un article de foi que la conception de la Sainte-Vierge soit immaculée.

Ce n'est donc, lui dis-je, qu'une simple opinion, et toute opinion est incertaine ; ceux donc qui la combattent et ceux qui la suivent ne font pas mieux et ne font pas aussi plus mal les uns que les autres. Que dites-vous, me répliqua-t-il, que toute opinion est incertaine ? J'accorde bien qu'il en est de si incertaine que, quand on balance les deux contraires, on trouve qu'elles sont si égales en preuves qu'on a peine à se déterminer laquelle on doit préférer à l'autre. Mais il en est de si assurées qu'elles approchent fort de la certitude des choses de la foi, et que ce serait du moins une grande témérité de les abandonner pour suivre leurs contraires, qui paraissent fort légères en comparaison. Et entre toutes, celle de la conception immaculée de la Sainte-Vierge est la plus assurée et la plus approchante de la certitude infaillible des vérités de notre foi, que nous ayons aujourd'hui dans toute l'Église, car ne voyons-nous pas....

Nous étions si attentifs à notre sujet, que nous n'avions pas aperçu qu'un certain appelé Jean s'était approché tout doucement de nous pour entendre ce que nous disions ; c'était un esprit farouche qui ne pouvait être d'accord avec personne et qui prenait plaisir à

contredire les vérités qui paraissaient les plus assurées. Les dernières paroles de mon voyageur, qui donnait tant de certitude à la vérité de la conception immaculée de la Sainte-Vierge qu'il la faisait approcher de fort près des articles de notre foi, firent le même effet sur son esprit que la musique aux oreilles des tigres, qui entrent en fureur lorsqu'ils entendent la douceur de cette harmonie. Sa bile s'échauffa si fort que, nous interrompant sans garder aucun ménagement, il nous dit :

Messieurs, lisez les docteurs des premiers siècles, écoutez la savante antiquité qui doit vous être en vénération. « Il est certain » que depuis Jésus-Christ jusqu'à l'an 1300, vous trouverez » qu'on a cru que la Sainte-Vierge est conçue en péché comme » le reste des hommes. Ce fut en ce temps-là que Jean Scot com- » mença, par des raisonnements ou suppositions chimériques, » d'exempter la Sainte-Vierge du péché originel ; mais cette opi- » nion est téméraire. » Sixte quatrième, cordelier, fit marcher de pas égal la nouvelle doctrine de Jean Scot, avec la tradition du Saint-Siége, que les papes qui sont venus après ont ensevelie, et entre autres Alexandre septième ; mais les universités méprisent la constitution de Sixte quatrième. Ces présomptions ne peuvent-elles pas arrêter la fureur de ceux qui soutiennent que la conception de la Sainte-Vierge est immaculée ? « Le concile de Bâle a » voulu se mêler de décider ce point, et le proposa comme un » article de foi ; mais il y a bien à redire à ce qu'il a fait. Celui de » Trente autorise la constitution de Sixte IV ; la faculté de Paris » s'est avancée à faire un acte public dans une assemblée générale, » l'an 1575, au mois de février, par lequel elle déclare que la con- » ception de la bienheureuse Vierge est immaculée, et oblige tous » ceux qui voudront être reçus docteurs dans cette faculté de la » tenir comme eux. » Pour moi, je trouve beaucoup à redire à leur conduite.

Il est vrai que nous fûmes d'abord étrangement surpris d'entendre cet homme qui s'érigeait si hardiment en censeur des papes, des conciles, des docteurs et de la faculté de théologie de Paris, la plus célèbre de toute la terre. Qui êtes-vous donc ? lui demanda notre voyageur, si étonné de ce qu'il venait d'entendre, qu'il semblait douter si ce n'était pas un spectre plutôt qu'un homme,

ou quelque fantôme qui nous avait apparu, et qui s'était produit là inopinément pour venir nous parler de la sorte. D'où venez-vous? Qui vous envoie? Quel esprit vous pousse et quelle intention avez-vous, quand vous entreprenez de ravir à la mère de Dieu l'honneur de l'innocence originelle que la piété des fidèles reconnaît et révère en elle? Quel intérêt avez-vous de vouloir la faire passer pour pécheresse? Quelle injure vous a-t-elle fait pour vouloir lui faire cet outrage? Et quelle indignation avez-vous conçue contre elle, de vouloir soutenir opiniâtrément qu'elle a été esclave du démon, avant qu'elle fût mère de Dieu? qu'elle a été l'objet de sa colère, avant qu'elle le fût du plus parfait amour qu'il ait jamais porté à une pure créature?

Quel profit vous en reviendra-t-il, quand vous lui aurez ravi le plus beau fleuron de sa couronne et de sa gloire? Ce qu'elle a de plus cher est sa parfaite innocence, et de n'avoir jamais déplu à Dieu pour un seul moment; et quel service rendez-vous à l'Église ou aux âmes particulières, quand vous leur aurez persuadé que les ordures du péché auront profané ce divin sanctuaire, et que la sainteté infinie de Dieu ne l'a voulu honorer de sa présence personnelle durant neuf mois, qu'après avoir permis que l'infamie du péché l'ait déshonorée durant quelque temps? A qui pensez-vous plaire? Est-ce à Dieu? Hélas! verra-t-il sans indignation mépriser sa mère, lui qui l'a tant honorée par-dessus toutes les pures créatures? Est-ce aux hommes? Pouvent-ils être satisfaits de voir rabaisser la mère du Dieu qu'ils adorent? Est-ce aux anges du Ciel? Vous sauront-ils bon gré de mettre leur reine au rang des ennemis de Dieu? Car être un seul moment dans le péché, c'est être maudit de Dieu en cet état-là. A qui donc plairez-vous? Sera-ce aux bonnes âmes de la terre? Mais rien ne les peut contrister davantage que de voir que l'on parle indignement de cette Vierge pour laquelle elles ont toutes une dévotion si particulière. Enfin, je ne vois pas à qui vos sentiments pourront être agréables, si ce n'est à ceux qui lui contestent cette prérogative.

Ces paroles devinrent comme une huile qu'on jette sur le feu qu'on veut attiser; aussi causèrent-elles un grand soulèvement, car cet homme parut tout ému de colère, et, d'une voix aigre et avec un ton assuré: Je vous cite, dit-il, devant les juges compétents

qui ont droit de discuter cette question, et je compte de vous faire condamner partout si vous soutenez que Marie n'a point eu de part au péché de notre premier père ; car c'est une opinion nouvelle qui n'a eu lieu que dans la corruption de ces derniers temps. Tandis que l'Église s'est maintenue dans la pureté de sa doctrine, cette imagination chimérique lui a été inconnue ; on ne disait pas que la conception de la Vierge fût immaculée, mais on tenait universellement qu'elle avait contracté le péché originel comme tout le reste des hommes.

Là-dessus, voilà un grand procès excité entre eux ; car mon charitable guide, que je veux nommer désormais mon Raphaël, puisque je ne sais pas autrement son nom, voyant l'entêtement de cet homme, sentit son zèle s'animer. Allons, lui dit-il, je vous conduirai moi-même devant tous les tribunaux les plus justes et les plus incorruptibles : tels sont ceux de l'Écriture sainte, des conciles, des souverains pontifes, celui des saints pères, celui de la raison ; vous allez recevoir partout la sentence de votre condamnation.

ARTICLE III.

Comment l'Écriture sainte appuie la croyance de la Conception immaculée de la Sainte-Vierge.

Convenons d'abord que les livres sacrés ne disent nulle part en termes exprès, ni que la Sainte-Vierge ait été préservée, ni qu'elle ait été souillée dans sa conception par le péché originel ; ainsi tous les témoignages qu'on peut tirer de l'Écriture ne concluront que par des conséquences nécessaires ou par l'explication que leur donnent les saints docteurs qui sont les pères de l'Église.

Je prétends, dit Jolan, que l'Écriture dit en termes assez exprès que la Sainte-Vierge a été conçue avec le péché originel, comme tout le reste des enfants d'Adam, quand elle met la règle générale qui ne souffre point d'exception : *In Adam omnes moriuntur*, tous meurent en Adam (1. Cor. 15). Voilà la règle qui n'excepte personne, il faut donc que la Sainte-Vierge, qui est fille d'Adam, la subisse comme tous les autres.

Vous ne concluez pas bien, lui répondit mon voyageur, car de cette règle générale il faut tirer une conséquence toute contraire ;

C'est la loi commune que tous les enfants d'Adam sont souillés dans leur conception par le péché de leur premier père : donc la Sainte-Vierge n'y est pas comprise. Pourquoi ? parce que c'est le privilége de la mère de Dieu de n'être soumise à presque aucune des lois communes qui s'étendent à tous les enfants d'Adam. Par exemple, c'est la loi commune que toutes les femmes conçoivent leurs enfants par la voie ordinaire : la Sainte-Vierge en est exempte, et a conçu son Fils unique par l'opération du Saint-Esprit. C'est la loi commune que toutes les mères cessent d'être vierges quand elles sont mères : la Sainte-Vierge en est exempte, car elle est une mère vierge qui n'a rien perdu de son intégrité virginale pour avoir produit le Fils de Dieu : au contraire, elle l'a perfectionnée. C'est la loi générale que toutes les mères enfantent avec douleur : *In dolore paries.* La Sainte-Vierge est exempte de cette loi ; car saint Thomas dit expressément qu'elle ne sentit aucune douleur, mais une très-grande joie quand elle enfanta son divin enfant (D. Thom. 3. p. q. 35. a. 6. In partu Virginis nullus fuit dolor, sed maxima jucunditas. 3 Reg. 8. v. 46). C'est la loi commune que tous les enfants d'Adam soient sujets à quelque péché actuel : *Non est homo qui non peccet.* La Sainte-Vierge n'est point comprise dans cette loi ; car c'est la croyance commune de l'Église et la décision du concile de Trente, qu'elle n'a jamais commis aucun péché actuel dans toute sa vie. C'est la loi commune que les corps des hommes soient réduits en cendres après leur mort. *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* La Sainte-Vierge n'a pas subi cette loi rigoureuse : mais après être morte, à l'exemple de son fils unique, et après que son corps eut demeuré trois jours dans le tombeau, elle ressuscita comme lui, et son corps et son âme furent ensemble reçus en triomphe dans le ciel le jour de son Assomption : c'est la croyance générale de toute l'Église ?

Combien voyez-vous de lois générales qui enveloppent tout le reste des enfants d'Adam, dont la Sainte-Vierge a été exempte, sans que l'on puisse montrer des paroles expresses dans l'Écriture sainte qui nous marquent cette exemption, et néanmoins, il n'y a point de vrai catholique qui n'eût quelque peine d'en douter ? pourquoi donc lui accordez-vous tous ces priviléges qui la dispensent de la loi commune ? C'est, répondit Jésus, que ce sont des

apanages qui sont justement dus à la dignité incomparable de mère de Dieu, et qu'il semblerait trop indécent qu'elle fût soumise à toutes ces lois. C'est fort bien dit, mais ne voyez-vous pas qu'il n'y a rien de plus convenable à la dignité d'une mère de Dieu, qu'une très-parfaite innocence, et qu'il y aurait sans comparaison plus d'indécence de dire que son âme aurait été corrompue par le péché, qui est une horreur infinie, que de dire que son corps aurait été mangé par les vers qui sont des créatures innocentes : plus d'indécence de dire qu'elle aurait été conçue dans la malédiction du péché originel, que de dire qu'elle aurait conçu son Fils unique par la voie ordinaire des autres mères qui est une chose innocente : plus d'indécence de dire que son âme sainte n'aurait pas toujours été vierge, par l'exemption de toute sorte de péché originel ou actuel, que de dire que son corps ne serait pas toujours demeuré vierge, après comme devant son enfantement ? Confessez donc que, s'il y a quelque loi générale, dont la dignité de mère de Dieu l'ait dû exempter, ç'a été principalement de celle du péché originel, qui souille universellement tout le reste des enfants d'Adam.

Quand je vois, dans l'Écriture sainte, la reine Esther trembler de crainte (Esth. 15. c. 15), s'évanouir, et presque mourir de frayeur, devant le trône d'Assuérus, qui avait prononcé un arrêt général de mort contre toute la nation des Juifs, dont elle était fille, et cette loi générale semblant l'envelopper dans le malheur commun de tous les autres, le roi, qui l'aimait, descendre de son trône pour la faire revenir de sa pâmoison, lui mettre son diadème sur la tête, et la flatter avec des paroles d'assurance : Qu'avez-vous, ma sœur ? que craignez-vous, ma bien-aimée ? n'appréhendez rien, vous ne mourrez point ; car cette loi est bien faite pour tous les autres, mais non pas pour vous : *Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est* ; je dis en moi-même : serait-il possible qu'Assuérus eût plus de puissance ou de bonté pour exempter une princesse qu'il aimait d'une loi générale, qui condamnait tous les Juifs à la mort, que Jésus-Christ n'en aurait pour exempter sa sainte mère de la loi générale de tous les enfants d'Adam ? Cela ne saurait entrer dans ma tête : il aime plus elle seule que tout le reste de ses créatures, il ne saurait avoir de rigueur pour elle ? Il ne peut pas la regarder comme l'objet de sa

colère dans sa conception comme tout le reste des enfants d'Adam : *Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.*

Tout cela ne me convainc pas, reprit Jolan avec plus de feu ; car quand il serait vrai qu'elle aurait été dispensée de cette loi de rigueur, qui fait mourir généralement tous les enfants d'Adam au moment qu'ils commencent de vivre, et qui leur fait à tous un tombeau du sein de leur mère ; quand j'accorderais que cette dispense était très-convenable à la dignité de mère de Dieu ; je vous alléguerai une autre loi générale, dont vous n'oseriez l'avoir dispensée : c'est quand saint Paul dit que Jésus-Christ est mort pour tous, et que de là il conclut fort justement que donc tous étaient morts ; et que le Christ est mort pour tous : afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux ? Direz-vous que la Sainte-Vierge est exempte de cette loi ? Jésus-Christ n'est-il point mort pour elle ? N'est-elle point obligée à vivre uniquement pour lui ? Ne l'a-t-il point rachetée par son précieux sang ? Et pourquoi l'a-t-il rachetée, sinon parce qu'elle était esclave du péché ? Pourquoi l'a-t-il sauvée en mourant pour elle, sinon parce qu'elle était perdue comme tout le reste des enfants d'Adam ? Qu'avez-vous à dire à cela ?

Raphaël répliqua avec une force et d'un ton qui déconcerta l'autre, et lui dit que jamais aucune pure créature n'a eu tant de part au bienfait de la Passion et de la mort de Jésus-Christ que la Sainte-Vierge, et que jamais aucune n'a été rachetée si hautement et si noblement par son précieux sang ; que jamais aucune ne s'est reconnue si obligée à vivre uniquement pour lui et que jamais aussi aucune autre n'a été si absolument et si fidèlement dévouée à son service. Mais si vous prétendez conclure de là qu'elle était morte par le péché, esclave du démon et perdue, vous vous abusez fort, car il faut conclure tout le contraire. Elle a eu plus de part aux grâces de la rédemption que toutes les autres ; donc ces grâces ne l'ont pas seulement délivrée du péché, qui est une faveur qu'elles font à toutes les autres, mais elles l'ont préservée du péché, qui est beaucoup plus ; son Fils unique l'a rachetée plus noblement que toutes les autres ; donc ce n'a pas été seulement en la retirant de l'esclavage du démon comme toutes les autres, mais en la garantissant d'y tomber jamais pour un seul moment. Jésus-Christ l'a sau-

vée d'une façon plus excellente que tout le reste des enfants d'Adam; donc ce n'a pas été en souffrant qu'elle se perdît dans le naufrage général du monde où vont se perdre tous les autres, mais en faisant surnager l'arche du salut au-dessus des eaux du déluge, autrement en quoi serait-elle privilégiée au-dessus du commun des hommes?

Vous dites quelque chose, confessa Jolan; on peut bien en quelque façon expliquer ce passage de l'Ecriture en sa faveur; mais du moins j'ai cet avantage que vous ne m'en sauriez alléguer aucun qui nous dise que sa conception soit immaculée. Que dites-vous? lui répondit-on; vous n'avez donc pas lu ce qui est écrit dès le commencement de la Genèse, quand Dieu dit à ce vieux serpent qui avait séduit nos premiers parents, ou plutôt au démon déguisé sous la figure du serpent: *Je ferai naître des inimitiés mortelles entre la femme et toi, tu dresseras des embûches à son talon, et elle te brisera la tête* (Genèse, 3). J'avoue que ce passage ne dit pas clairement que la Sainte-Vierge a été préservée du péché originel dans sa conception, mais il le dit obscurément; et c'est ainsi que toutes les écritures de l'ancien Testament, qui sont figuratives, enveloppent les vérités du nouveau, qu'elles nous énoncent dans l'obscurité. A qui appartient-il de les dévoiler et de nous les faire connaître clairement? C'est aux docteurs et aux pères de l'Église qu'il faut s'en rapporter, pour en concevoir le vrai sens. Saint Ambroise, saint Grégoire, saint Augustin, saint Épiphane, l'abbé Rupert et plusieurs autres disent tous que cette femme est la Sainte-Vierge, que la tête du serpent qu'elle brise est le péché originel qui entre le premier, comme la tête du serpent est la première qui pénètre partout où il va (Epiph. lib. adversus hær.): voilà le vrai sens, selon l'interprétation des saints pères, que le Saint-Esprit a prétendu voiler sous l'obscurité de ces paroles, et qui dit assez clairement que la Sainte-Vierge a triomphé du péché originel, et que sa conception est immaculée.

Si vous lisez le sacré cantique, vous y trouverez ces paroles du Saint-Esprit: *Vous êtes toute belle, ma bien aimée, et la tache n'est point en vous.* A qui sont-elles adressées? de qui parle-t-il? On ne peut pas dire que c'est de l'Église, qu'on appelle l'épouse du Saint-Esprit: parce qu'elle a ses taches et ses péchés pour les-

quoiqu'elle présente tous les jours les larmes de sa pénitence à Dieu, et demande ses miséricordes. Ce ne peut donc être que la seule Sainte-Vierge, que le Saint-Esprit appelle sa bien-aimée par excellence. Mais comment dirait-il qu'elle est toute belle et qu'elle n'a aucune tache, si elle avait été salie par le péché originel? car quand une fois ce feu infernal a brûlé une âme, la cicatrice est ineffaçable, et il en résulte qu'elle a été quelque instant ennemie de Dieu. O confusion! ô malheur! C'est pour cela qu'un ancien auteur soutient que la Sainte-Vierge aurait plutôt choisi de tomber dans l'enfer (Ludovicus de terre, tract. de Concep. Virg.), que d'être engagée pour un seul moment dans le péché originel, et qu'elle aimerait mieux être anéantie que de devenir l'ennemie de Dieu par quelque péché. Hélas! Que nous savons peu l'horreur que nous devons concevoir du moindre péché, quand nous le commettons si facilement!

Revenons aux divines Écritures. Si vous lisez le psaume 84, vous y verrez ces paroles mystérieuses : Seigneur, vous avez béni votre terre (cette terre vivante de laquelle vous avez été formé dans votre seconde génération, comme dit le prophète Isaïe) (Isaïe, 45), et vous avez écarté la captivité de Jacob; il ne dit pas qu'il l'a délivrée de la captivité, mais qu'il l'en a garantie?

Il est dit au chapitre 8 des Proverbes, d'où l'Église a pris ces paroles, qu'elle applique à la Sainte-Vierge : *Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies, avant qu'il eût encore rien fait au commencement* (Prov. 8). Quand le Créateur a voulu se communiquer à ses créatures, il a commencé par regarder Jésus-Christ comme le plus noble de ses ouvrages au-dehors de lui, et puis la Sainte-Vierge, sa divine mère, comme la plus digne après lui. Voilà par où il a commencé à cet égard. Il n'y avait encore ni Adam, ni Ève, ni péché originel. Car le premier Adam n'a été créé que pour faire naître en son temps le second Adam qui est Jésus-Christ, et la nouvelle Ève représentée par l'auguste Marie. Ils étaient déjà conçus l'un et l'autre, revêtus d'innocence et de sainteté dans les décrets éternels de Dieu, et ce qu'il a conçu dans l'éternité, il l'a exécuté au milieu des temps.

Vous pourriez me citer, interrompit Julien, cent textes de l'Écriture qui ne concluraient rien, parce qu'ils ne parlent pas directe-

ment de la Sainte-Vierge, et que vous ne les prenez pas dans le sens littéral, qui est celui qui donne la force et l'autorité aux articles de notre foi. Il est vrai, reprit le voyageur, qu'on ne conclut pas efficacement par le sens mystique de la sainte Écriture, si nous sommes assurés que c'est celui que le Saint-Esprit a prétendu nous faire entendre ; car vous savez qu'il y a des textes qui n'ont point de sens littéral, et qu'il faut les prendre nécessairement dans le sens mystique pour les bien entendre. Par exemple, quand l'Évangile nous dit : *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et le jetez bien loin de vous*, nous savons que le Saint-Esprit n'a pas eu dessein qu'on arrache l'œil de son corps, qui serait le sens littéral, mais il entend qu'on prenne ces paroles au sens mystique. Si quelqu'un conduit votre esprit comme l'œil conduit votre corps, et qu'il vous donne de mauvais conseils, défaites-vous-en. Ainsi plusieurs textes de l'Écriture, que l'Église applique à la Sainte-Vierge pour prouver sa conception immaculée, ou quelque autre de ses prérogatives, n'ont pas de sens littéral qu'on puisse bien vérifier. Mais ils sont vrais dans le sens mystique, les entendant de la Sainte-Vierge, et nous savons que c'est le vrai sens que le Saint-Esprit a eu en vue dans ces paroles quand elles nous sont ainsi expliquées par les saints pères.

Je vois bien, dit Jolan, que les divines écritures n'autorisent pas mon sentiment ; aussi ai-je recours aux conciles qui nous parleront plus clairement. Je le veux bien, répondit l'autre, et je suis assuré que vous y serez condamné.

ARTICLE IV.

Ce que les conciles prononcent en faveur de la conception immaculée de la Sainte-Vierge.

Commençons par adopter la profession de foi du roi-prophète (ps. 110) Je vous confesserai, Seigneur, de tout mon cœur dans le cercle des justes et dans leur congrégation. Il faut avoir un cœur docile pour recevoir avec respect la décision des conciles, comme des oracles émanés du ciel, puisque c'est le Saint-Esprit qui les assemble, qui les éclaire, et qui nous parle par leurs bouches. Le premier concile de l'Église qui fut tenu par les apôtres, et qui doit servir de modèle à tous les autres, prononça ses déci-

conçus en cette forme : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous,* et le reste (Actor. 15). Et tous les vrais conciles de l'Église doivent tenir le même langage ; il faut donc les écouter comme les organes du Saint-Esprit, avec un très-profond respect, et se rendre de bonne foi à leurs sentiments. N'est-ce pas avec cette disposition que vous voulez entendre parler les conciles?

Je le veux, répondit Jolan, mais je suis assuré qu'aucun ne décide ni comme article de foi, ni comme une doctrine catholique, que la conception de la vierge soit immaculée. Mais quelqu'un a-t-il décidé qu'elle fût maculée ? lui demanda le voyageur. Quelqu'un a-t-il jamais enseigné qu'elle ait contracté le péché originel comme le reste des enfants d'Adam ? Vous qui avez dit avec tant d'assurance que depuis Jésus-Christ jusqu'à l'an 1550, on a cru qu'elle a été conçue en péché, pouvez-vous alléguer un seul concile dans lequel cela ait été ou décidé ou seulement proposé ? Je n'en sais aucun, je l'avoue, mais en cela nous sommes égaux ; les conciles n'en ont rien déterminé de côté ni d'autre.

Est-ce là tout ce que vous savez ? lui répliqua notre voyageur. Ignorez-vous de quelle façon tous les conciles, soit généraux, soit nationaux, ont parlé de la Sainte-Vierge, depuis le premier concile général d'Éphèse, qui fut tenu l'an 400, qui l'appelle immaculée, c'est-à-dire qui n'a jamais été souillée par aucune tache du péché, comme l'a interprété l'ancien Sophrone cité par saint Jérôme : *Illa immaculata, quia in nullo corrupta* (S. Hieron. Sermon. de Assumpt.). Il est vrai qu'il ne dit pas expressément qu'elle soit immaculée dans sa conception ; mais quand il dit qu'elle n'a jamais été souillée par aucune tache, n'est-ce pas exclure tout à la fois celle du péché originel et celle du péché actuel ?

Le quatrième concile de Tolède, tenu l'an 634, reçut et approuva le Bréviaire et le Missel que saint Isidore, archevêque de Séville, avait réformés, dans lesquels la fête et l'office de la Conception sont marqués pour toute l'octave, et partout on la dit préservée du péché originel par un privilège qui est trop justement dû à la dignité de mère de Dieu. L'autre concile de Tolède que l'on compte pour le onzième, tenu l'an 675, où la doctrine de saint Ildefonse fut approuvée avec tant d'éloges, crut, après cet illustre dévot de la Sainte-Vierge, qu'elle n'a jamais été atteinte par

le péché originel. Il est donc certain que, depuis Jésus-Christ jusqu'à l'an 1380, on ne lui a pas disputé cette prérogative.

Le sixième concile général tenu à Constantinople sous le pape Agathon, l'an 680, reçut avec un commun applaudissement la lettre du grand Sophrone, patriarche de Jérusalem, dans laquelle il la nomme la Sainte-Vierge immaculée, sainte de corps et d'âme, et libre de toute contagion du péché ; les pères de ce grand concile auraient-ils pu approuver ces paroles, si on avait cru dans l'Église qu'elle a été souillée dans sa conception par le péché originel ? Ces paroles de Sophrone sont considérables : *Mariam fuisse liberam ab omni contagione peccati.* C'est dans cette épître où il faisait sa confession de foi qu'il dit en termes exprès, que Marie, la mère du Sauveur du monde, a été libre de toute contagion du péché ; où vous remarquerez qu'il ne dit pas seulement qu'elle a été exempte de la commission du péché, ce qui s'entend du péché actuel, mais de toute contagion du péché ; ce qui marque l'originel qui se contracte par contagion.

Le second concile général de Nicée, assemblé l'an 787, et approuvé par le pape Adrien, a parlé de la Sainte-Vierge, comme parlait alors toute l'Église, quand il la nomme très-sainte, immaculée, irréprochable et plus pure que toute la nature sensible et intellectuelle ; c'est-à-dire plus pure que les anges du ciel, qui n'ont jamais été coupables du moindre péché actuel ni originel ; et si le concile s'est contenté de parler ainsi en général, sans dire en particulier qu'elle est immaculée dans sa conception, c'est qu'on ne mettait pas alors cette question en avant, et qu'on aurait regardé comme une grande irrévérence de la soupçonner salie du moindre péché soit actuel ou originel. Vous n'êtes donc pas bien fondé quand vous dites que tous les siècles passés l'avaient crue conçue en péché.

Le concile national d'Osene, tenu en Angleterre l'an 1222, ordonna la fête de la Conception de la Sainte-Vierge, qui était déjà célébrée dans l'Orient plusieurs siècles auparavant, comme je vous le dirai bientôt : aurait-il pu ordonner cette fête, s'il n'avait cru la conception de la Sainte-Vierge sainte et immaculée ? Car tout le monde demeure d'accord qu'on ne fait point la fête des pécheurs.

Le concile général de Constance a approuvé les révélations de sainte Brigitte comme très-véritables. Or elles sont pleines de ré-

[illegible] que la conception de la Sainte-Vierge est pure et immaculée.

Cependant je demanderai volontiers ici à quiconque fait profession de doctrine et cherche directement la vérité, s'il ne la trouve pas assez clairement manifestée par cette inclination qu'a eue de tout temps l'Église sur cet article? par tant de conciles qui, parlant de la mère de Dieu, la nomment toujours immaculée, plus pure que les anges.

Enfin les pères du concile de Trente déclarèrent que leur intention n'était pas de comprendre l'immaculée et bienheureuse mère de Dieu dans le décret où il s'agissait du péché d'origine. *Declarat hæc sancta sinodus non esse suæ intentionis comprehendere in hoc decreto ubi de peccato originali agitur beatam et immaculatam Dei genitricem.* Le saint concile n'ayant pas voulu la confondre avec le reste des hommes dans la loi générale du péché, qui voudrait le lui attribuer?

Mais je ne suis obligé de m'y soumettre qu'après que l'Église en aura fait un article de foi. Hélas! vous me parlez comme un homme qui se défend contre la vérité autant qu'il peut, qui, la voyant, refuse de s'y rendre, s'il n'y est contraint par force. Quel gré vous saura-t-on de croire que la conception de la Sainte-Vierge est immaculée, quand vous ne pourrez plus faire autrement sans passer pour un hérétique? Je veux que l'Église ne vous force pas encore, mais elle vous convie doucement d'entrer dans ses sentiments, et de rendre avec elle cet honneur à la Sainte-Vierge, de croire que sa conception est immaculée. N'est-ce point assez à un enfant docile et obéissant de savoir quelles sont les intentions de sa mère pour s'y conformer? Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, il doit craindre, suivant les règles de l'Évangile, de passer devant Dieu pour un infidèle et un publicain.

O mère admirable! de quel œil regardez-vous ceux qui honorent votre conception comme sainte et immaculée, et ceux qui la déshonorent en la croyant souillée par le péché originel? Ne direz-vous pas à ceux-ci, que vous ai-je fait pour me vouloir charger de cet opprobre, qui est la honte de toute la nature humaine, moi qui en suis la gloire, et qui ai tant contribué à réparer ses ruines par mon Fils unique? Pourquoi voulez-vous croire que j'aie encouru

la malédiction de Dieu, moi que toutes les générations publient bienheureuse, et qui suis en effet bénie entre toutes les femmes, puisque moi seule possède le suprême bonheur d'avoir été prédestinée dès l'éternité pour être la mère de Dieu? N'avez-vous point horreur de me regarder comme l'esclave du démon au moment que je suis entrée dans le monde? Pourquoi ne voulez-vous pas prendre les sentiments les plus pieux et les plus convenables à la dignité d'une mère de Dieu, surtout quand vous voyez que ce sont ceux de toute l'Église? Ne voulez-vous point être d'accord avec elle? Voulez-vous donc vous en séparer en suivant d'autres sentiments que les siens, qui ne peuvent pas vous être inspirés par l'esprit de Dieu?

Mais enfin, que prétendez-vous quand vous auriez réussi à cette entreprise si opposée à la piété? Est-ce d'abolir les honneurs que l'on rend aujourd'hui partout à ma conception immaculée? Et quand vous auriez obtenu que tout le monde me croirait pécheresse, ennemie de Dieu, esclave du démon, et digne d'être privée à jamais de la vision de Dieu dès le premier instant de ma vie, auriez-vous emporté une belle victoire sur moi? Espérez-vous qu'elle vous mériterait de belles couronnes dans l'éternité? Vous attendriez-vous que Dieu vous les mettrait sur la tête en reconnaissance de ce que vous auriez ainsi déshonoré sa propre mère? Pensez-vous qu'il vous en saurait bon gré? Et enfin sera-ce un grand motif pour moi de vous être favorable durant le cours de votre vie, et à l'article de la mort, quand vous m'aurez ainsi disputé les prérogatives dont j'ai été honorée?

Que dire à cela? Vous voilà donc, Julien, aussi peu favorisé par les conciles que par l'Écriture sainte. A qui donc aurez-vous recours pour soutenir votre opinion? Parcourons, direz-vous, les écrits des saints pères, des papes et des plus grands docteurs de l'Église, je suis assuré qu'ils seront pour moi. Voyons.

ARTICLE V.

Avec quelle force les saints pères, les papes et les docteurs les plus célèbres défendent la conception immaculée de la Sainte Vierge.

La hardiesse de quelques novateurs qui doutent de tout ne doit pas, mon cher Julien, nous servir de modèle dans nos altercations.

Il nous importe beaucoup de ne pas perdre de vue les oracles émanés de Jésus-Christ. L'eau qui est plus près de sa source est toujours plus pure et plus salutaire que celle qui en est éloignée ; de même la vérité chrétienne est toujours plus assurée, quand nous la tirons des premiers chrétiens, des apôtres et des plus anciens pères de l'Église, d'autant qu'on peut moins soupçonner qu'elle soit corrompue.

I. Nous avons des liturgies, c'est-à-dire les messes de saint Jacques et de saint Marc l'évangéliste, qui sont marquées au commencement de la bibliothèque des pères. Le premier appelle la Sainte-Vierge *très-sainte, très-glorieuse, immaculée, hors du rang des hommes pécheurs en toute manière* ; l'autre la nomme aussi *très-sainte, immaculée et bénie, toujours Vierge Marie mère de Dieu*. Lui donneraient-ils ce glorieux titre d'immaculée, s'ils avaient cru que sa conception eût été maculée par le péché originel ?

II. Mais cela n'est pas rapporté dans l'Écriture sainte, répondit [illegible]. Je l'avoue ; c'est Abdias, historien très-ancien et contemporain des apôtres, qui le rapporte au livre quatrième de son histoire ; qu'en voulez-vous conclure ? sinon que la chose n'est pas à la vérité un article de foi, parce que l'Écriture sainte ne le dit pas ; mais il faut pourtant confesser qu'elle est très-véritable, parce qu'après l'Écriture sainte nous n'avons rien de plus assuré que le témoignage des historiens qui, étant contemporains des apôtres, ont pu apprendre de leur propre bouche les vérités qu'ils ont écrites dans leurs histoires.

III. Cette vérité est passée des apôtres aux saints qui ont été voisins de leurs temps. Saint Hyppolite, évêque et martyr, qui vivait l'an 220, dans la célèbre oraison qu'il a faite de la consommation du monde, nomme comme eux la Sainte-Vierge sainte et immaculée. Origène, qui n'était pas fort éloigné de ce temps, la nomme comme lui *sainte et immaculée mère du saint immaculé*. Ne semble-t-il pas faire un parallèle entre la pureté du Fils et celle de la mère, pour éloigner la pensée de concevoir jamais aucun péché dans l'un ni dans l'autre ? Est-ce trop peu de ces deux témoins pour vous prouver que c'était la croyance du troisième siècle ? Écoutez le Thaumaturge de Néocésarée, saint Grégoire, il

vous dira qu'un ange qui n'a point de corps fut envoyé à une Vierge pure et immaculée. Celui qui ne fut jamais coupable de péché fut envoyé vers celle qui est sans tache et sans corruption du péché. Le grand archevêque de Carthage, saint Cyprien, nous dit que la *Sainte-Vierge convenait avec le reste des mortels en la nature et non pas en la coulpe.* (Cyprien, serm. de nativit. Christi). Pouvait-il s'expliquer plus clairement pour soutenir que la Sainte-Vierge n'a pas contracté le péché originel comme le reste des hommes? Vous devriez avoir quelque regret d'avoir osé dire que cette doctrine a été inconnue dans l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'en l'an 1330.

IV. Dans le siècle suivant, qui est le quatrième, la conception de la Sainte-Vierge a été soutenue par un plus grand nombre de saints docteurs encore plus illustres. Saint Épiphane, évêque de Salamine, qui vivait l'an 370, parlant de la Sainte-Vierge, a dit : *Vous êtes pleine de grâce, ô bienheureuse Vierge, et après Dieu vous surpassez toutes les créatures; dès votre entrée au monde, vous êtes plus belle que les Chérubins et les Séraphins.* Surpasserait-elle ces nobles intelligences, qui n'ont jamais été un seul instant dans le péché, si dans le moment de sa conception elle avait été infectée par le péché originel? Saint Ambroise, qui vivait dans le même temps, dit ces belles paroles qu'on trouve dans l'office de la Conception : *Voici une Vierge en laquelle ne s'est trouvé ni le nœud du péché originel, ni l'écorce du péché actuel.* Saint Jérôme, leur contemporain, exposant le psaume 77, dit *que la Sainte-Vierge est une nuée qui ne fut jamais en ténèbres, mais toujours en lumière,* c'est-à-dire jamais en péché, mais toujours en grâce. C'est ainsi que ces grandes lumières du quatrième siècle ont préconisé la conception immaculée de la Sainte-Vierge, et puis dites encore qu'on ne la croyait pas de leur temps.

V. Si vous passez au cinquième siècle, vous trouverez dès le commencement le grand saint Augustin, cet aigle des docteurs de l'Église; écoutez-le, disputant contre l'hérétique Pélage, ennemi de la grâce de Jésus-Christ, et qui niait le péché originel : il lui prouve efficacement que tous les enfants d'Adam en sont infectés à l'instant de leur conception, mais il en excepte en termes exprès la très-Sainte-Vierge, à cause de l'honneur qu'elle a eu d'être la

mère de Dieu : *Excepta Sancta Virgine Maria, de qua propter honorem Domini nullam prorsus, cum de peccatis agitur, volo habere quæstionem* (Aug. lib. de natura et gratia c. 36). Ailleurs, disputant contre Julien, il établit cette maxime fondamentale : *N'avoir point la faiblesse de tomber dans le péché actuel, pas même le moindre véniel, est une preuve évidente d'une âme qui n'a jamais été blessée par le péché originel* (Aug. lib. 5, contra Julian. c. 15). Or, c'est une doctrine catholique enseignée par les apôtres, et définie comme très-certaine par le concile de Trente, que la Sainte-Vierge n'est jamais tombée dans le moindre péché actuel ; donc il est assuré qu'elle n'a point été tachée de l'originel. Vous voyez la conception immaculée de la Sainte-Vierge soutenue par cet aigle des docteurs, et que non-seulement il l'appuie de son autorité, mais qu'il la prouve encore par raison.

Saint Maxime, archevêque de Turin, dans le même cinquième siècle, parlant de la Sainte-Vierge : *C'est celle-ci qui a été la couche de Dieu admirable, le temple céleste, le tabernacle de la gloire, et qui convenablement et décemment n'a été souillée d'aucune tache du péché originel* : deux témoins d'une si grande autorité ne suffisent-ils pas pour prouver que c'était la croyance du cinquième siècle ! C'est pour cela que j'omets les autres qui sont en grand nombre.

VI. Si je veux savoir quelle a été la foi du sixième, deux saints évêques se présentent, saint Fulgence, évêque de Ruspe, et saint Éloi, évêque de Noyon, environ l'an 545. Ces deux grandes lumières, qui ont éclaté par-dessus les autres, n'ont des éloges que pour la parfaite innocence de la Sainte-Vierge, et pour son exemption de toute sorte de péché.

VII. Passons au septième, et écoutez parler saint Ildefonse, cet illustre archevêque de Tolède, tout dévoué après Dieu à l'honneur de la Sainte-Vierge, qui le traitait aussi comme son favori particulier ; écoutez ce qu'il dit : *Il est constant que celle-là a été exempte de tout péché, par laquelle non-seulement la malédiction d'Ève a été ôtée, mais la bénédiction a été donnée à tous.* Et maintenant que nous célébrons la fête de la Nativité, il est assuré qu'elle n'a point contracté le péché originel dans le sein de sa mère, où elle était sainte : *Constat eam ab omni originali pec-*

culo immunem fuisse. Cela passait donc pour constant dans ce temps-là, puisqu'on n'ignorait pas alors cette vérité.

VIII. Avancez dans le huitième siècle jusqu'en l'an 731, vous y verrez les sentiments de saint Jean Damascène qui, après avoir dressé le ménologe des Grecs, dans lequel il marque la fête de la Conception immaculée de la Sainte-Vierge, a de plus composé une oraison fort éloquente sur sa mort; où, parlant de son entrée au monde par sa bienheureuse mère sainte Anne, qui signifie la grâce, il dit que *la nature céda à la grâce, et demeura toute tremblante, n'osant s'avancer, mais elle attendit jusqu'à ce que la grâce eût produit son effet dans la conception de Marie.* N'est-ce pas vous dire assez clairement que l'âme et le corps de la Sainte-Vierge furent sanctifiés et unis à Dieu par la grâce, avant qu'ils fussent unis ensemble par la nature, et qu'ainsi sa conception a été très-immaculée?

IX. Le neuvième siècle ne nous produit que des auteurs qui se sont contentés de vivre simplement dans la croyance de ceux qui les avaient précédés.

X. Mais dans le dixième, saint Fulbert, évêque de Chartres, éclate comme une grande lumière de l'Église, et recommence à parler de la Sainte-Vierge comme on avait fait dans les autres siècles. *O Marie! vous êtes une élue insigne entre toutes les filles, vous qui avez toujours été immaculée dès le commencement de votre création, à cause que vous deviez enfanter le Créateur de toute sainteté.*

XI. Grand nombre d'autres l'ont suivi dans le onzième siècle; le grand cardinal saint Pierre Damien, saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, Yves, évêques de Chartres, saint Bruno, patriarche de l'ordre célèbre des Chartreux, qui tous ont rendu un témoignage authentique à la conception immaculée de la Sainte-Vierge; saint Pierre Damien, au sermon de l'Assomption: *La chair que la Sainte-Vierge a prise en Adam n'a pas contracté les taches d'Adam.* Saint Anselme a fait des traités et des sermons entiers de la conception immaculée de la Sainte-Vierge, dans lesquels il lui dit: *Je ne puis me persuader que vous ayez été débitrice comme les autres en votre conception, mais je crois que vous avez été exemptée de toute sorte de péché par une vertu de Dieu*

toute singulière. Yves de Chartres : *Que le catholique se réjouisse, et que l'hérétique soit confondu : Dieu a effacé en Marie toute tache de péché tant originel qu'actuel ; ainsi, prenant la chair de sa chair, il l'a créée dans une pureté toute divine.* Enfin saint Bruno, dans un sermon de la Nativité de la Sainte-Vierge, faisant une antithèse entre elle et la première femme : *La mort est venue par Ève, et la vie a été rendue par Marie. Celle-là a été vaincue par le démon ; celle-ci l'a tué et vaincu, et elle n'a donc pas été un moment son esclave par le péché originel* ; qu'objecterez-vous, Jolan, à de si respectables autorités? Si vous aviez consulté ces savants, ils ne vous eussent pas conseillé de dire que, depuis Jésus-Christ jusqu'en 1530, on n'avait point parlé de la conception immaculée de la Sainte-Vierge : mais ils vous auraient appris qu'on n'a cessé d'en parler durant tous les siècles.

XII. Le douzième nous fournira encore une foule de témoins illustres. L'abbé Rupert, sur les cantiques, parle ainsi : *En la présence de l'âme de la Sainte-Vierge, aucun péché, ni l'originel, ni l'actuel, n'a pu subsister, et pour ce sujet le serpent a mordu le talon de la servante, c'est-à-dire d'Ève, mais non pas de vous, ô fille du prince*, etc. Hugues de Saint-Victor dit que le premier privilége de la Sainte-Vierge est qu'elle a été conçue sans tache, *et qu'elle s'est trouvée exempte dans sa conception de ce regret du prophète : j'ai été conçue en iniquité, et avec un funeste penchant pour le mal.* Richard de Saint-Victor, sur les cantiques, écrit : que toutes les étoiles, c'est-à-dire les saints, sont obscurcies par les ténèbres de la coulpe de la nature humaine ; mais que la Sainte-Vierge est toute belle, parce qu'elle a été toute éclairée et purifiée par le soleil de justice : en sorte qu'elle n'a eu aucune tache, ni aucune ombre de péché. Le Maître des sentences s'appuie sur le témoignage de saint Augustin, que vous avez déjà entendu, pour conclure avec lui que, quand il est question du péché, il ne faut jamais entendre parler de la Sainte-Vierge : et Pierre de Blois dit expressément : *qu'elle n'a point senti cette fâcheuse pente qui nous porte au péché actuel, parce qu'elle n'avait point été blessée par l'originel.* Après tant de voix qui publient la gloire de sa conception immaculée, direz-vous encore qu'on l'ignorait dans le douzième siècle ?

Demeurons-en là, si vous me croyez, interrompit mon adversaire, car si vous pensez parcourir dans les siècles suivants, je vous avertis en ami que vous y trouverez des docteurs accrédités, avec lesquels vous ne sauriez sympathiser. Vous trouverez un saint Bernard, un saint Thomas, un saint Bonaventure, un saint Albert le grand, et beaucoup d'autres qui ont tant de crédit que tout le monde les regarde comme des oracles. Ces colonnes de l'Église disent clairement que la Sainte-Vierge a été conçue en péché originel comme tout le reste des hommes. Nous allons les consulter, répondit notre voyageur, et nous saurons leurs sentiments.

ARTICLE VI.

Les sentiments de Saint Bernard, de saint Thomas, de saint Bonaventure, de saint Albert-le-Grand et de plusieurs autres contemporains ou postérieurs touchant la conception immaculée de la Sainte-Vierge.

Quand il serait vrai que tous ces grands docteurs auraient commencé d'enseigner que la Sainte-Vierge a été conçue en péché originel comme le reste des hommes, quel avantage en pourriez-vous tirer, sinon que vous auriez pour appuyer votre sentiment une opinion nouvelle, qui ne s'accorde pas avec le sentiment de tous les siècles passés dont vous avez entendu la voix? et au lieu de dire que depuis Jésus-Christ jusqu'au quatorzième siècle on ne parlait point de la conception immaculée de la Sainte-Vierge, il faut dire tout le contraire, que depuis les apôtres, de siècle en siècle, on a toujours publié, prêché, écrit et enseigné l'innocence parfaite de la Sainte-Vierge, et son exemption de toute sorte de péché actuel et originel; et que ce n'est que vers les derniers siècles qu'on a commencé à soutenir qu'elle a été conçue en péché.

Mais encore, pourquoi veut-on faire cette injure à ces grands docteurs qui ont été les lumières de leur siècle et des suivants? Pourquoi imputer à de si grands hommes, si savants, si saints, si dévots à la Sainte-Vierge, qu'ils aient eu des sentiments si indignes de la mère de Dieu, de croire qu'elle a été esclave du démon, l'objet de la colère de Dieu, et salie dans sa conception par le péché originel? est-on bien assuré que ce fût leur vrai sentiment? Que je vous fasse là-dessus deux ou trois demandes, et répondez-moi juste.

N'est-il pas vrai que, selon la maxime du droit *Testis varius, testis nullus*, on ne peut faire aucun fonds sur la déposition d'un témoin, de quelque qualité qu'il soit, quand il dit pour et contre, parce que l'on n'a pas plus de raison de le croire quand il dit l'un, que quand il dit l'autre; et que montrant par-là ou qu'il n'est pas instruit de la vérité, ou qu'il la déguise, on ne peut rien tirer de bien certain de son témoignage? Que tiennent tous les docteurs que vous alléguez touchant la conception de la Sainte-Vierge? Vous dites qu'ils enseignent qu'elle a été conçue en péché comme tout le reste des hommes, parce que vous trouvez quelques passages dans leurs écrits qui montrent qu'ils sont de ce côté-là; et moi je dis qu'ils soutiennent qu'elle est conçue sans péché, et que sa conception est pure et immaculée, parce que je trouve qu'ils le disent ailleurs en termes exprès; si vous avez raison de les croire quand ils disent l'un, j'ai aussi raison de les croire quand ils disent l'autre. Vous dites qu'ils sont de votre opinion, et moi je dis qu'ils sont de la mienne; lequel a gagné? aucun de nous deux n'a perdu; si nous n'avons pas d'autre témoignage que celui de ces pères, lesquels disent également pour et contre, on ne peut rien conclure d'assuré sur leur témoignage.

— Je ne crois pas, reprit Jélan, que saint Bernard ait jamais hasardé là-dessus, il a toujours tenu fermement que la Sainte-Vierge a été conçue en péché, témoin l'épître 174 qu'il écrit au clergé de Lyon, où il le reprend avec beaucoup de zèle, de ce qu'il soutenait qu'elle avait été conçue sans péché. Je pourrais répondre que saint Bernard n'a pas tant repris ni blâmé les chanoines de Lyon de ce qu'ils croyaient la conception immaculée de la Sainte-Vierge, que de ce qu'ils s'étaient avancés d'en instituer la fête de leur propre autorité, sans attendre celle de l'Église romaine, dont ils devaient suivre et non pas devancer les ordres. Mais j'aime mieux vous accorder que saint Bernard en ce lieu et en quelques autres a parlé contre la conception de la Sainte-Vierge. Accordez-moi aussi ce que vous ne sauriez désavouer, parce qu'il est trop manifeste, que le même saint Bernard a parlé clairement et très-fortement pour la conception immaculée, comme au sermon quatrième sur les cantiques, où il dit en termes exprès, parlant à la Sainte-Vierge : *Vous avez été innocente de toute sorte de péché originel*

et actuel, et il n'y a que vous seule ainsi (S. Bernard. in cant. innocens fuisti ex originalibus et actualibus peccatis; nemo ita præter te); et dans l'épître même 174, que vous alléguez, vous trouverez qu'il dit : *Dieu me garde de croire qu'elle ait jamais été salie par aucune tache du péché!* Voilà donc qu'il dit pour et contre; quand le croirons-nous? est-ce quand il dit pour vous? est-ce quand il dit pour moi? Demeurons d'accord que nous ne pouvons conclure autre chose de ses paroles, sinon qu'il a vacillé sur cette croyance : il attendait la détermination de l'Église romaine, comme il dit lui-même dans cette épître : je soumets tout ce que je dis au jugement de la sainte Église romaine, laquelle, si elle n'approuve pas mon sentiment, je suis tout prêt de le changer. Qui doute que s'il vivait à présent, et qu'il vît que toute l'Église fût dans le sentiment d'honorer la conception immaculée de la Sainte-Vierge, il ne se rangeât de tout son cœur de ce parti-là?

Du moins, insista Jolan, saint Thomas et saint Bonaventure, qui sont les deux oracles de la théologie scolastique, ne laissent aucun doute qu'ils n'aient cru la Sainte-Vierge conçue en péché comme tout le reste des enfants d'Adam. Et moi je dis qu'ils ne nous ont laissé autre chose qu'un doute de savoir quel est leur vrai sentiment, parce qu'ils ont parlé, comme saint Bernard, pour et contre; quand je lis dans la Somme de saint Thomas (D. Thom. 3. p. q. 27, art. 2, ad. 2) : *qu'il est vrai que la Sainte-Vierge a contracté le péché originel, mais qu'elle en a été délivrée avant que de naître*, je dis : assurément il parle contre la conception immaculée de la Sainte-Vierge; et puis quand je lis ce qu'il écrit dans son opuscule quatrième, où il expose l'*Ave Maria* : *Marie a été très-pure quand à la tache, parce qu'elle n'a encouru ni péché originel, ni mortel, ni véniel*, je dis : assurément il parle pour la conception immaculée de la Sainte-Vierge; il dit donc pour et contre. Mais quand est-ce qu'il a dit vrai? est-ce quand il la défend? est-ce quand il la combat? il y a égale raison de côté et d'autre : on n'en peut donc rien conclure d'assuré. Il cherchait la vérité et n'était pas assuré de l'avoir trouvée : ne croyez-vous pas qu'il l'eût reçue avec grande soumission, s'il eût vu la détermination de la sainte Église, et que, s'il vivait aujourd'hui, il suivrait de

grand que le sentiment presque universel qui va à honorer la conception immaculée de la Sainte Vierge ?

Et pour ce qui regarde saint Bonaventure, si quelquefois il a fait paraître des sentiments contraires à la conception immaculée de la Sainte-Vierge, il est certain qu'il l'a d'autres fois défendue d'une façon si claire et si forte qu'on n'en peut pas douter. Comme au sermon second qu'il a fait des éloges de cette mère admirable, il dit qu'elle a été pleine d'une grâce prévenante en sa sanctification, c'est-à-dire d'une grâce qui l'a préservée du péché originel, *gratia scilicet præservativa contra fœditatem originalis culpæ*; pouvait-il rien dire de plus exprès, pour nous faire voir qu'il croyait sa conception immaculée ? Si donc on trouve qu'il dit le contraire dans quelque endroit de ses écrits, c'est un témoin qui dit pour et contre. Si vous le croyez quand il dit contre, je le crois encore mieux quand il dit pour, parce qu'il est plus convenable à la dignité de mère de Dieu, et que saint Bonaventure ayant été si particulièrement attaché à tout ce qui regarde son plus grand honneur, je ne puis pas douter qu'il n'ait plutôt penché de ce côté-là.

Ne me conseillez donc plus, Jean, d'en demeurer là, de peur que si je m'avançais jusqu'à joindre les plus célèbres docteurs des derniers siècles, je ne trouvasse pas mon compte avec eux. Je veux bien vous mener plus loin et j'espère que vous y découvrirez tant de lumières qu'elles vous feront voir que votre cause est aujourd'hui en fort mauvais état. Vous souvient-il de la victoire que Gédéon remporta contre les Madianites par le beau stratagème qui lui fut inspiré de Dieu (Judicum 7) ? Congédiez toute votre armée ; ne retenez que trois cents hommes, c'est assez pour défaire la multitude innombrable de vos ennemis ; encore je ne veux pas qu'ils aient d'autres armes qu'une trompette dans l'une des mains, et dans l'autre une cruche de terre dans laquelle chacun cachera une lampe allumée ; allez hardiment en cet équipage, environnez de toutes parts le camp des Madianites, qui est étendu dans la vallée comme le sable sur la mer, et au milieu de la nuit que chacun embouche sa trompette, qu'il casse sa cruche, et produise sa lumière, criant tous fortement vers le ciel : *L'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon*. Quand ils entendront tout d'un coup le bruit de tant de voix confuses, quand ils verront éclater à leurs yeux cette

armée de lumière, ils croiront que toute la milice du ciel est descendue pour combattre, et que le Dieu des armées triomphe déjà de leur multitude; les uns mourront de frayeur; les autres s'enfuiront en désordre : les plus résolus mettront l'épée à la main et tueront leurs frères, et tandis qu'ils feront un carnage horrible les uns et les autres, vous remporterez, sans tremper vos mains dans le sang, une pleine victoire par la lumière et par les trompettes.

Je licencie, si voulez, toute l'armée innombrable des forts qui ont combattu pour la conception immaculée de la Sainte-Vierge depuis le premier siècle : je ne retiens que trois cents hommes, je veux dire trois cents ans, qui font les trois derniers siècles; ne semble-t-il pas que Dieu les a armés exprès de voix et de lumière, de science, de zèle et de piété, pour faire éclater hautement, je dirais mieux, pour faire triompher glorieusement la vérité de la conception immaculée de la Sainte-Vierge? Car après avoir fait des progrès un peu plus lents dans les siècles qui ont précédé, ç'a été principalement dans les derniers qu'elle a commencé de régner plus absolument dans toute l'Église.

Il ne faut plus maintenant produire par nombre ceux qui la défendent, c'est par légions et par armées tout entières : vous voyez des royaumes, des universités, des ordres religieux, des églises innombrables, depuis la romaine, qui est la première, jusqu'à celles qui sont éloignées aux extrémités de la terre, tout cela crie tout d'une voix, non plus l'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon, mais la pureté incomparable de Marie, qui n'a jamais été salie par la tache d'aucun péché ni mortel, ni véniel, ni originel. La conception immaculée de la Sainte-Vierge, oui, la conception immaculée de la très-Sainte-Vierge Marie, la mère de Dieu : les trompettes la font raisonner, on en chante l'office dans les églises, on en célèbre la messe, on la prêche dans les chaires, on en fait la fête suivie d'une octave comme d'une des plus solennelles de toute l'Église, et si quelqu'un conserve encore dans son cœur quelque sentiment contraire, il faut qu'il le cache comme ces laideurs qui sont honteuses de se produire à la lumière : car personne n'oserait plus ni le publier, ni le soutenir même en particulier, après les défenses si expresses qui en ont été faites par les souverains pontifes.

Que vous semble de cela, Jolan? Voulez-vous que je vous marque ici les noms de toutes les universités de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, la fameuse université de Sorbonne; celles de Toulouse, de Cologne, de Mayence, de Valence, de Vienne, d'Osuna, de Salamanque, d'Alcala, de Palerme, de Messine? il faudrait presque compter toutes celles de l'Église catholique, qui se sont obligées de soutenir toujours la vérité de la conception immaculée de la Sainte-Vierge. Voulez-vous que je fasse une grande liste de tous les docteurs qui l'ont enseignée de vive voix et confirmée par écrit? Vous nommerai-je les ordres religieux qui en ont fait des décrets, pour y obliger tous leurs religieux, dans les chapitres généraux? Voulez-vous savoir le nombre des confréries érigées partout, et la quantité des indulgences accordées par les papes pour favoriser et pour augmenter la dévotion des fidèles envers la conception immaculée de la Sainte-Vierge? Non, dit-il, j'ai vu tout cela avec assez de chagrin dans le livre que le père [illegible] de [illegible], capucin, a composé sur l'éminent privilége de Marie en son immaculée conception; je ne sais où cet homme a été chercher tout ce qu'il y met; il est vrai que cette foule de témoins accablerait un esprit qui s'y arrêterait, mais je les récuse, parce qu'ils me sont tous suspects, et j'en appelle enfin au tribunal de la bonne raison, c'est là que je me promets de gagner ma cause : voyons s'il sera vrai.

ARTICLE VII.

La bonne raison veut que nous croyions fermement l'immaculée conception de la Sainte Vierge.

Quelle raison y a-t-il, commença à dire Jolan avec un grand feu, d'égaler la Sainte-Vierge à Jésus-Christ? Si elle n'a jamais été coupable d'aucun péché non plus que lui, elle est donc aussi innocente que lui. N'est-ce pas faire injure au Fils en voulant honorer la mère? Quelle raison de dire qu'elle n'a point de part au grand bienfait de la rédemption du Sauveur du monde? Car si elle n'a été perdue, elle n'a point été rachetée. Sera-t-elle seule qui n'aura point cette obligation à son Fils unique? Qui ne voit que c'est faire injure au Fils et à la mère tout ensemble? Quelle raison de l'exempter de la loi, qui est si claire et si générale dans

l'Écriture, que tous les enfants d'Adam sont enveloppés dans sa faute? Pourquoi l'excepter, elle seule, puisqu'elle est fille d'Adam, descendue de lui par la voie ordinaire comme tous les autres, ne se trouvant pas un texte dans l'Écriture qui lui accorde un privilége pour l'exempter de cette loi? C'est se former sous prétexte de dévotion, des chimères qu'un bon esprit ne saurait souffrir. Mais quelle raison de se mettre en tête une opinion qui paraît visiblement impossible? Car je vous demande, a-t-elle pu être justifiée avant qu'elle fût formée? Cela est impossible : car quand Dieu donne sa grâce, il la donne à quelqu'un qui est : or, dès le premier instant qu'elle est, elle est fille d'Adam, et par conséquent criminelle ; penser autrement est une pure imagination.

Il disait cela avec tant d'assurance qu'on voyait bien qu'il estimait ses raisons invincibles, mais notre sage et pieux voyageur les reprit toutes l'une après l'autre, et nous fit voir qu'elles étaient si faibles qu'elles ne méritaient aucune considération; puis il en ajouta de si fortes pour appuyer la vérité de la conception immaculée de la Sainte Vierge, que nous en demeurâmes tous fort persuadés.

J'avoue, lui dit-il, que ce serait un grand blasphème de vouloir faire marcher la Sainte-Vierge d'un pas égal avec son Fils Jésus-Christ, car il y a toujours une distance infinie, et plus qu'infinie, si on peut parler ainsi, entre Dieu et la créature : mais pour soutenir que la Sainte-Vierge n'a jamais été souillée par aucun péché, non plus que Jésus-Christ, ce n'est pas à dire qu'elle soit égale, car Jésus-Christ est impeccable par lui-même, et la Sainte-Vierge était capable par elle-même de pécher : que Jésus-Christ n'ait pu pécher, c'était sa propre nature; que la Sainte-Vierge n'ait pas péché, ç'a été une grâce spéciale que son Fils unique lui a accordée : direz-vous que cette croyance fait injure au Fils en voulant honorer la mère, au lieu qu'elle va manifestement au grand honneur de l'un et de l'autre?

Vous demandez quelle raison de vouloir que la Sainte-Vierge n'ait point de part au bienfait de la rédemption commune ; et c'est pour cela que vous voulez qu'elle soit perdue dans le péché, afin qu'elle soit sauvée par la grâce : Oh! que ce serait un bon moyen pour donner la vie à un homme, que de le tuer, afin de le ressu-

cher ! Eh ! laissez-le vivre, vous lui ferez bien un plus grand plaisir ; de même c'est un beau moyen pour montrer que la Sainte-Vierge a été sauvée, que de dire qu'elle a été perdue. Nous n'avons garde de penser que la Sainte-Vierge soit privée de la rédemption du Sauveur du monde ; au contraire, nous croyons qu'elle y participe et plus abondamment et d'une manière bien plus noble que tout le reste des créatures. Si elle n'en tirait pas d'autre avantage que d'être délivrée de la tyrannie du péché, après en avoir été l'esclave, elle n'aurait rien de plus que les autres ; donc, pour la distinguer des autres, comme le demande sans doute la dignité de mère de Dieu, nous croyons que la grâce du Sauveur lui a été appliquée d'une manière bien plus excellente qu'à tout le reste des enfants d'Adam. Dans les autres, la grâce rend la vie à leur âme après qu'elle avait souffert la mort du péché ; mais en elle la grâce a toujours conservé la vie à son âme, de peur qu'elle ne mourût par le péché. Les autres sont rachetés, parce qu'ils étaient esclaves, mais elle est achetée à grand prix, de peur qu'elle ne devienne esclave ; ainsi tous les autres sont rachetés d'une rédemption purgative qui est excellente ; mais elle, plus précieuse devant Dieu que tout le reste des créatures, est rachetée d'une rédemption préservative qui est plus excellente sans comparaison : est-ce là dire qu'elle n'a point de part au bienfait de la rédemption, et qu'elle n'est point redevable au Sauveur du monde ?

Vous alléguez pour troisième raison que c'est une loi générale que tous les enfants d'Adam participent au péché de toute la nature dont il a été l'origine ; et vous pensez conclure de là qu'il faut donc que la Sainte-Vierge soit comprise dans cette loi ; et moi j'en tire avec grande raison une conséquence toute contraire : puisque c'est une loi générale qui enveloppe le commun des hommes, la mère de Dieu n'y est pas comprise ; car ne voyons-nous pas clairement que c'est son privilége, de n'être quasi jamais comprise dans les lois communes du reste des hommes ? De quelle façon a-t-elle conçu son Fils unique ? De quelle façon l'a-t-elle enfanté ? De quelle façon a-t-elle passé toute sa vie sur la terre sans aucun péché ? De quelle façon est-elle morte ? De quelle façon ressuscitée et portée au ciel en corps et en âme ? En tout cela a-t-elle suivi la loi générale du reste des hommes ? Si donc nous

voyons qu'elle est privilégiée en tout le reste, pourquoi doutera-t-on qu'elle ne l'ait été au point de sa conception Immaculée, qui est de si haute importance pour la gloire de Dieu et pour son honneur particulier? Quelle répugnance avez-vous à suivre cette règle générale des saints pères, qu'il ne faut point douter que Dieu n'ait accordé à la Sainte-Vierge toutes les prérogatives, tous les priviléges, et toutes les grâces qui sont convenables à une mère de Dieu : on n'en peut pas douter, si on ne veut dire qu'un tel fils n'a pas honoré sa mère, comme il le pouvait; mais y a-t-il rien de plus convenable à la dignité de mère de Dieu, que de n'avoir jamais été déshonorée par le péché qui l'eût rendue esclave du démon? Voilà donc encore votre troisième raison qui n'est pas raison.

Et pour ce qui touche la dernière, où vous prétendez trouver de l'impossibilité que la Sainte-Vierge ait reçu la grâce avant d'avoir reçu l'être, votre subtilité n'est pas trop délicate. Il est vrai qu'il faut être pour recevoir la grâce; mais ne faut-il pas aussi être pour recevoir le péché? Qui vous a dit qu'elle n'a pas été capable de recevoir la grâce au premier instant de son être aussi bien que le péché? C'est, dites-vous, qu'à l'instant qu'elle a l'être, elle est fille d'Adam, et par conséquent pécheresse; et moi je dis : à l'instant même qu'elle a l'être, c'est pour être la mère du Fils de Dieu, et par conséquent elle est sans péché.

Jésus-Christ vous demandera : pourquoi voulez-vous me faire ce reproche, qui tirait les larmes du prophète Jérémie? *Confusa est mater vestra nimis;* voyez la confusion de votre mère que le péché a corrompue, et que le démon a vue autrefois entre ses esclaves; si vous avez souffert cela, ou vous n'avez pas pu, ou vous n'avez pas voulu la garantir de cet opprobre. Si vous n'avez pas pu, où est la toute-puissance de Dieu que vous dites avoir dans vos mains? Si vous n'avez pas voulu, où est l'amour d'un fils envers une mère la plus aimable de toutes les mères? Ni l'un ni l'autre ne peut m'être reproché sans un grand blasphème.

Si je n'étais pas tout-puissant, vous dirait Jésus-Christ, aurais-je pu la faire une mère Vierge? Et si je ne l'aimais pas souverainement, l'aurais-je prise pour ma propre mère? Si donc vous ne pouvez douter ni de mon pouvoir, ni de mon affection pour ma mère, pourquoi doutez-vous que je l'aie vraiment préservée de toute

[illegible] de qualité? Qui de vous, s'il avait la liberté de se former une mère telle qu'il voudrait, ne la voudrait pas faire si parfaite qu'il n'y eût pas en elle le moindre défaut? Si donc vous aviez ce bon sentiment pour votre mère, pourquoi doutez-vous que je ne l'aie eu pour la mienne? Est-ce que vous pensez être meilleur que moi? Est-ce que vous voudriez me charger d'un blâme que vous ne voudriez pas souffrir en vous-même? Que sauriez-vous dire à Jésus-Christ quand il vous ferait cette juste plainte?

Notre bon voyageur prononçait tout cela avec tant de ferveur d'esprit, que, poussant sa voix dans cette conversation avec autant de force et d'un ton aussi élevé qu'aurait fait un prédicateur, il se trouva insensiblement un auditoire de plusieurs personnes qui s'assemblèrent autour de nous pour écouter ce qu'il disait. Entre les autres, il s'y trouva une dame de condition qui se nommait Artémise, fort dévote à la Sainte-Vierge, et qui, regrettant de n'être venue que sur la fin de notre conférence, nous eût volontiers priés de la recommencer tout entière; mais notre voyageur, plein d'honnêteté et de charité, lui dit : madame, ne regrettez point ce que vous avez perdu, je n'ai parlé que contre les ennemis de la gloire de la Sainte-Vierge, pour leur prouver la vérité de sa conception immaculée, cela ne vous était pas si nécessaire, puisque vous en êtes toute persuadée. Mais puisque je vois que votre piété sera consolée d'entendre parler des grandeurs de cette mère admirable, je veux vous en faire un autre entretien, qui sera plus à votre goût, que n'aurait été celui-ci; et la chose fut arrêtée pour le jour suivant.

CONFÉRENCE V

Le serpent est terrassé; le triomphe qu'a remporté la très Sainte Vierge sur le péché originel dans sa conception immaculée.

Ce fut donc une conférence plus célèbre que la précédente, où plusieurs furent invités, et elle se fit dans la maison d'Artémise. Nous la trouvâmes dans une chapelle qu'elle avait fait bâtir en l'honneur de la conception immaculée de la Sainte-Vierge; elle l'avait fait tout incruster au dedans d'un marbre jaspé, dont les veines ou les nuages se rencontraient si heureusement, et se trouvaient joints si à propos, qu'ils représentaient assez parfaitement, au moins dans une certaine ébauche que l'imagination achevait

aisément), beaucoup des principales figures de l'ancienne loi, que nous regardons aujourd'hui comme des prophéties qui nous promettaient la très-Sainte-Vierge. C'est ainsi que plusieurs pensent voir dans l'église de saint Vital, qui est à Ravenne, et qu'on tient être un abrégé du magnifique temple de sainte Sophie, la plupart des mystères de la vie et mort de Jésus-Christ, représentés naturellement sur des pièces de marbre jaspé, dont toutes les murailles sont couvertes.

On voyait dans cette chapelle une pièce qui représentait un horrible serpent, dont la tête était écrasée par le pied d'une femme que Dieu soutenait de sa main, et deux personnages à côté qui semblaient regarder cela avec admiration; et on disait que c'était la peinture de la menace que Dieu fit au serpent dès le commencement du monde, en présence d'Adam et Ève; qu'il mettrait des inimitiés éternelles entre la femme et lui; et pour avoir été assez malicieux pour séduire la première femme, il sentirait que sa tête serait brisée par une autre femme.

On remarquait sur une autre pièce une certaine disposition qui semblait représenter comme Dieu bénit Abraham, lui promettant une longue et nombreuse postérité, dans laquelle on verrait un jour le Sauveur du monde et sa sainte mère, et par eux toute l'Église chrétienne et tous les élus qui devaient être les véritables enfants d'Abraham, et on discernait assez clairement que Dieu lui montrait de fort loin une multitude nombreuse et confuse qu'on ne pouvait compter.

On voyait sur une autre un roi, la couronne en tête et une harpe dans les mains, à peu près comme on peint David, qui semblait descendre de son trône pour y faire monter un petit enfant qui sortait d'une simple bourgade, et qu'une pauvre femme portait dans ses bras : et tout autour paraissaient comme plusieurs nations différentes qui semblaient se prosterner avec de profonds respects devant la mère de Dieu et l'enfant (Dabit illi Dominus sedem David Patris ejus et regnabit. Luc, 1); et nous pensions voir dans cette figure la prophétie, qui promettait que le Sauveur de tout le monde devait naître en Bethléem, et régner sur le trône de David, son père, pour être servi et adoré de toutes les nations du monde.

D'un autre côté, on voyait les ébauches de plusieurs personnages tous debout, qui paraissaient la bouche ouverte comme s'ils eussent voulu parler, et qui tendaient les mains vers une reine qu'ils regardaient au-dessus d'eux, couronnée de plusieurs diadèmes, et tout éclatante de lumière. Ne vous semble-t-il pas (me disait quelqu'un qui nous faisait remarquer cela) voir les prophètes Jérémie, Isaïe, Michée, qui promettent la venue de la Sainte-Vierge qui devait enfanter le Sauveur du monde? Jérémie dit : *Le Seigneur a fait une grande nouveauté sur la terre, une femme sera enceinte d'un homme* (Hierem. 31). Ce n'est pas comme une autre mère qui n'est enceinte que d'un enfant. Isaïe dit : *Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et son nom sera Emmanuël* (Isaïe, 7), c'est-à-dire, Dieu est avec vous. Michée nous parle de Bethléem, où la Sainte-Vierge devait faire ses couches, et enfanter dans une pauvre étable celui qui naît éternellement dans les splendeurs du sein de son Père (Michée, 5). N'admirez-vous point comme la nature nous a tracé sur ces pierres tous ces mystères de la grâce.

Nous eussions demeuré longtemps à considérer les autres pièces de marbre qui ornaient la chapelle, comme autant de tableaux naturels; car il n'y en avait pas une qui n'eût quelques traits d'où nous pouvions aisément nous former l'idée de quelque mystère particulier : mais Artémise, qui s'ennuyait déjà de notre longue méditation, nous interrompit agréablement, et s'adressant à notre voyageur qui lui avait promis de l'entretenir sur les merveilles de la conception de la Sainte-Vierge : Monsieur, lui dit-elle, quand vous aurez suffisamment contenté vos yeux, il y a ici des oreilles qui ont bien de l'impatience d'être contentées par la douceur de vos paroles. Votre langue est un doux pinceau qui nous dépeindra bien plus naïvement ce que vous ne voyez que superficiellement sur ces pierres. Lui, comme réveillé d'une profonde pensée qui lui avait ôté le souvenir, et du lieu où il était, et du dessein qui l'y avait amené, voulut d'abord s'excuser de son inconsidération; mais la dame, qui ne voulait pas perdre un moment en des compliments inutiles, le pria de ne penser à rien qu'à s'acquitter de sa promesse; et là-dessus, ayant pris séance avec toute la compagnie, il commença la conférence comme vous allez entendre.

ARTICLE I.

La conception qu'il se faut former dans l'esprit sur la conception de la Sainte-Vierge.

Il ne faut point ramper sur la terre, si nous désirons voir quelque chose des grandeurs de la Sainte-Vierge, principalement quand on veut entendre quelque chose des grandeurs de sa conception : il faut élever nos esprits jusqu'aux décrets éternels de Dieu, c'est là que nous verrons sa première conception toute éclatante de pureté, de gloire et de majesté. Voici un principe que je veux poser ; il n'y a rien qui soit plus conforme au bon sens que de penser que Dieu, étant un auteur tout-puissant et infiniment sage, a fait tout l'ouvrage de ce grand univers comme il a voulu, parce qu'il est tout-puissant, et que tout dépend de sa pure volonté. Or il faut croire qu'il l'a voulu, comme il était plus convenable, parce qu'il est infiniment sage. On ne peut penser autrement, si on veut suivre le bon sens ; or, quiconque agit sagement, agit dans l'ordre ; et qui agit dans le bon ordre, place premièrement ce qu'il y a de plus noble, et il fait suivre le reste en son rang, selon le degré qu'il doit tenir, pour être en bon ordre.

Sur ce principe que les savants théologiens tiennent pour assuré, ils raisonnent ainsi : dans le décret que Dieu a formé pour la création du monde, puisqu'il a tout fait avec poids, nombre et mesure, c'est-à-dire dans le bon ordre, le premier qu'il a eu en vue a été Jésus-Christ, parce qu'il est le plus noble des êtres, et le plus excellent des ouvrages de sa toute-puissance, ouvrage tout miraculeux, qui est tout ensemble créé et incréé, créateur et créature, l'auteur du monde et le plus excellent ouvrage du monde ; et ils assurent que c'est pour lui que tout le reste des êtres a été produit, et qu'il est impossible qu'il ne tienne que le premier rang, parce qu'il est Dieu ; mais un rang infiniment élevé au-dessus de toutes les créatures, parce qu'il est une des trois personnes de l'adorable trinité, qui sont unies dans une éternelle [illegible].

Immédiatement après lui, le bon ordre demande qu'il ait eu en vue la très-Sainte-Vierge sa mère, immédiatement parce qu'il est certain qu'il n'y a rien de plus excellent après Dieu qu'une mère de Dieu, mais parce qu'il y a une liaison [illegible], et une [illegible]

naturelle entre le Fils et la mère, qu'il est impossible de concevoir l'un sans l'autre. Nous savons bien que dans la divinité ce sont les relations mutuelles du Père et du Fils qui constituent ces deux personnes divines; en sorte que, selon ce que nous pouvons concevoir, si la première personne est Père, ce n'est que parce qu'il a un Fils; et si la seconde personne est Fils, ce n'est que parce qu'il a un Père; et si vous ôtez ces rapports et relations réciproques de l'un à l'autre, vous détruisez ces deux personnes divines. Ne pouvons-nous pas dire en quelque façon la même chose de la très-sainte humanité de Jésus-Christ, selon laquelle il est homme, et Fils de l'homme, c'est-à-dire de la très-Sainte-Vierge; car ce mot d'homme est pris ainsi communément dans l'Évangile? Ne faut-il pas dire qu'il y a une liaison et un rapport si nécessaires entre le Fils et la mère, la mère et le Fils, qu'il est impossible qu'il soit Fils dans l'humanité s'il n'a point de mère; et qu'il est impossible aussi qu'elle soit Mère, si elle n'a un Fils; et si vous ôtez cette relation réciproque, vous détruisez le Fils et la Mère. Cette vérité est si claire et si assurée qu'on ne saurait la contredire.

Ayant dit cela, il fit une pause, et nous regardait pour voir si quelqu'un n'aurait point de la difficulté à lui accorder ce principe dont il voulait tirer de merveilleuses conséquences pour la gloire de la Sainte-Vierge, et surtout de sa conception immaculée : et comme il vit que tout le monde, demeurant dans le silence, semblait consentir à tout, il reprit ainsi pour confirmer son raisonnement.

Puis donc que la conception du Fils de Dieu en tant qu'homme renferme nécessairement la conception de la Sainte-Vierge, sa Mère, et que la liaison naturelle entre le Fils et la mère ne peut souffrir que l'un ait été conçu sans l'autre, il s'ensuit que comme la conception du Fils est toute pure et toute sainte, et infiniment éloignée de toute sorte de péché, la conception de la mère l'a été aussi, et qu'ainsi on ne peut pas douter qu'elle ne soit en effet très-pure et immaculée.

Mais vous parlez, lui dis-je, de sa première conception dans les pensées éternelles de Dieu, dans lesquelles il formait l'idée d'une mère digne de son Fils unique, personne ne doute que celle-là ne

soit infiniment pure, ce n'est pas de quoi il s'agit ; il est question de sa conception temporelle dans le sein de sainte Anne sa mère, de laquelle elle est née fille d'Adam comme tout le reste de ses enfants, et on dispute savoir si elle n'est pas de la même condition des autres. Cela ne peut être, me répondit-il, d'autant que tout ce qui se passe dans le temps n'est que l'exécution du décret éternel de Dieu ; si elle est conçue sans péché dans le décret éternel de Dieu, il faut qu'elle le soit de même dans l'exécution de ce décret qui s'est fait dans sa conception temporelle.

Cette conséquence me choqua d'abord ; car je trouvais qu'il s'ensuivrait de là que tous les hommes seraient aussi conçus sans péché, étant certain que Dieu n'a pu les concevoir en péché dans ses pensées éternelles, où il n'a rien qui ne soit très-pur ; et si ses desseins étaient exécutés dans le temps, comme ils sont conçus dans l'éternité, tous les hommes naîtraient innocents aussi bien que la Sainte-Vierge. Je m'efforçai de lui faire bien entendre ma difficulté, que je voyais bien être à peu près celle de toute la compagnie, mais il me la leva si clairement, qu'il ne m'en resta pas une ombre de doute, en me disant :

Ne confondez pas la très-Sainte-Vierge avec tout le reste des hommes, car elle n'a rien de commun avec eux, que la nature humaine en sa pureté. Quand elle est conçue avec son Fils unique dans les décrets éternels de Dieu, c'est un homme parfait, et c'est une fille parfaite ; l'un et l'autre infiniment éloignés du moindre péché ; l'un pour être le modèle de tous les hommes, l'autre pour être l'exemplaire de toutes les femmes. Jésus-Christ n'a pas été formé à la ressemblance d'Adam, mais Adam a été créé d'abord à la ressemblance de Jésus-Christ. La Sainte-Vierge n'a pas été formée à la ressemblance d'Ève, mais Ève a été formée d'abord à la ressemblance de la Sainte-Vierge ; et c'est pour cela qu'Adam et Ève ont été produits au commencement dans une parfaite innocence, parce qu'ils devraient être des images de Jésus-Christ et de sa sainte mère ; l'un et l'autre étaient si remplis de grâce, qu'ils en avaient assez pour enrichir leur postérité ; mais ils avaient la liberté d'en faire un bon ou mauvais usage ; et abusant misérablement de ce beau privilége que Dieu leur avait donné, ils perdirent leur grâce pour eux-mêmes, et pour toute la nature humaine qui dépendait d'eux, comme le ruisseau dépend de sa source.

Voilà donc les copies de Jésus-Christ et de Marie qui sont défigurées par leur propre faute ; direz-vous pour cela qu'ils ont gâté leur original ? Cette source empoisonnée s'est bien écoulée dans les ruisseaux qui sont plus bas qu'elle ; mais elle n'a pu remonter plus haut. Quand Dieu voit toute la nature humaine dans ses idées éternelles, son Fils unique et sa mère sont conçus avant tous les hommes dans une très-éminente sainteté : Adam et Ève sont formés à leur image dans une parfaite innocence ; ils la perdent, et devenant criminels, toute la suite de leur postérité est enveloppée dans leur crime ; de sorte que naissant d'un père révolté, ils viennent au monde tous révoltés comme leur père, et par conséquent sont regardés de Dieu comme des objets de sa juste colère ; et tout cela ainsi arrêté dans les décrets éternels de Dieu s'exécute ainsi dans le temps. Tout est exécuté dans le temps, comme il est arrêté dans le décret éternel de Dieu : Jésus et Marie naîtront si pleins de grâce et de sainteté, qu'ils seront infiniment éloignés de toute sorte de péchés, parce qu'ils sont ainsi conçus dans le dessein éternel de Dieu. Adam et Ève seront produits pleins d'innocence, comme d'excellentes images qui les représentent parce qu'ils sont ainsi conçus dans les pensées éternelles de Dieu ; mais tous leurs descendants naîtront souillés du crime de leurs premiers parents, et en porteront la peine que toute la nature humaine, réunie en Adam et Ève désobéissants à leur Dieu, a très-justement méritée parce qu'il est ainsi arrêté dans les décrets éternels de Dieu.

Et si vous demandiez, comme il se peut faire que la Sainte Vierge ne soit pas comprise dans ce décret universel, puisqu'elle est leur fille, elle-même vous répondrait : *Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram* (Proverb. 8). Ces profonds abîmes du péché et des misères qu'il traîne après soi, n'étaient pas encore que j'étais déjà conçue, et qu'il était arrêté dans les décrets éternels de Dieu que je naîtrais sans péché. Ce qui vous étonne et ce qui trompe tout le monde, c'est que l'on ne la regarde que comme la fille de l'Adam terrestre, au lieu qu'il faut la regarder comme la mère de l'Adam céleste. Jésus et Marie inséparables l'un de l'autre dans la conception éternelle de Dieu, sont les deux grands originaux de l'innocence et de la sainteté, sur lesquelles tous les

hommes et entre les femmes, ceux qui n'ont que leurs péchés, doivent se ternir; mais les exemples du péché, parce que ... c'est la plus grande de tous les éléments qui ... aient été souillés d'iniquités, mais les vierges conservent toujours leur perfection toute entière.

Voyez, Chrétiens, prenant ce modèle dans la plénitude des temps, semblez-vous ... les péchés des hommes, ce que l'on puisse en cette occasion ... ce qui a été plein dans toute la nature humaine. Ils ne viennent donc pas pour être semblables à tous les enfants d'Adam, mais bien que tous les enfants d'Adam se rendent semblables à eux. Ils ne viennent pas pour être engagés dans le péché du reste des hommes, mais pour dégager du péché toute la nature. Mais ces divins originaux, pouvaient-ils n'être été réparés ni souillés dans le fond même; et s'ils avaient été eux-mêmes défigurés par quelque péché comme tous les autres, comment seraient-ils servi d'exemplaires pour les réformer; mais c'est ici qu'il faut admirer la conduite de la divine sagesse, et les précautions de sa miséricorde dans l'exécution des desseins éternels de Dieu, qui veut faire voir clairement combien la Sainte-Vierge a été éloignée d'avoir aucune part au péché originel commun à tout le reste des hommes. Comprenez bien ce que je vous dis.

ARTICLE II

Jésus et Marie ... Dieu, ... Adam et Ève.

On fait souvent des parallèles, on fait aussi souvent des antithèses de Jésus et de Marie avec Adam et Ève. L'une prouve qu'ils ont bien de la conformité, l'autre prouve qu'ils ont beaucoup d'opposition, et tous deux sont dits avec raison. Car il est nécessaire qu'il y ait entre eux de la ressemblance, puisque c'est comme l'original et la copie; et il est impossible aussi qu'il n'y ait pas entre eux une très-grande opposition, puisque c'est un original très-parfait et une copie très-défectueuse. La ressemblance était très-grande lorsqu'ils conservaient ou la nature, et ou le péché; et l'opposition est ... lorsque Adam et Ève ont perdu la grâce, tandis qu'elle est demeurée en Jésus et en Marie dans sa plénitude.

Pour rétablir la première conformité entre l'original et la

[illegible], il [illegible] par l'opposition qu'il y rencontre; et pour lever cette opposition, il faut dans le péché et trouver la grâce. Mais qui peut la faire, sinon l'original même qui la possède en propre, et qui seul peut la donner s'il veut, ou la refuser comme il lui plaira? Car il est impossible aux copies qui ont perdu cette beauté de la reprendre par elles-mêmes, mais il n'est pas possible aussi à l'original de leur rendre cette beauté, s'il ne s'applique à elles, afin de les renouveler sur lui. Si le cachet vient reformer les traits qui sont effacés sur la cire, il faut qu'il s'y applique et qu'il s'enfonce dans cette matière difforme, mais ce n'est pas pour prendre sa difformité, c'est pour la lui ôter; ce n'est pas pour se rendre semblable à elle, c'est au contraire pour la rendre semblable à lui; et s'il n'avait pas assez de condescendance pour entrer dans ses défauts, jamais il ne lui communiquerait ses perfections ni sa beauté.

Jésus et Marie, les originaux de toute sainteté, viennent exprès au monde chercher Adam et Ève pour leur réimprimer les traits de la ressemblance de Dieu, en s'appliquant fortement à eux. Quelle admirable condescendance de Jésus, que saint Paul nomme le cachet ou le caractère de la ressemblance de son divin Père. Il consent d'être enfoncé dans notre matière difforme et défigurée; il veut être caché dans l'abîme de toutes les misères humaines, jusqu'à prendre et porter visiblement la ressemblance du pécheur: *In similitudinem carnis peccati* (Rom. 8). Il consent d'être traité comme s'il l'était en effet, d'être méprisé, persécuté, châtié, condamné à la mort. Qu'est ceci, adorable Jésus, beauté éternelle, majesté infinie, à quel excès d'humiliations vous réduisez-vous? Mais il faut que le cachet s'enfonce [illegible], et qu'il porte dans une matière difforme et défigurée, non pour être déshonoré par sa laideur et difformité, mais pour lui imprimer les beaux traits de sa ressemblance.

[illegible], ô Jésus? [illegible] que vous avez bien voulu vous enfoncer [illegible] dans le corps de nos misères, pour y laisser les traits de votre divine ressemblance! [illegible] de ce que vous n'avez pas eu horreur de nos offenses, ni de passer vous-même pour pécheur, car on le disait tout publiquement: *Scimus quia hic homo peccator est* (Joan. 9), quoique vous soyez infiniment éloigné du péché. [illegible] que je consens d'être pécheur en effet,

quoique j'en porte toujours les apparences ! Grâces éternelles, ô mon aimable Rédempteur, de ce que non content d'avoir apporté ce grand bienfait au monde, vous avez encore la bonté de me l'appliquer à moi-même, à moi misérable en particulier, jusque dans le plus intime de moi-même, ne dédaignant pas d'entrer si souvent tout entier en moi par la sainte communion, pour m'imprimer plus profondément les traits de votre divine ressemblance. O divin caractère de la beauté et de la sainteté infinie de Dieu ! quelles impressions admirables feriez-vous dans mon âme, si elle n'était pas si dure et si opposée aux desseins de votre bonté ! Quoi, vous vous enfoncez si avant en moi, que vous êtes plus intime à moi que moi-même, et vous vous appliquez si entièrement à m'imprimer tout de vous-même, qu'il n'y a rien en vous que vous n'employez à cela ! Ingrat et stupide que je suis, pourquoi n'ai-je point de correspondance pour me donner tout entier à vous ! O quand sera-ce, mon tout aimable Jésus, que je pourrai vous dire avec vérité, comme saint Augustin : *Cum adhæsero tibi ex omni me*, qu'il n'y ait rien en moi qui ne soit uniquement attaché à vous.

Ce beau sentiment que notre pieux voyageur avait pour le Fils, semblait lui avoir fait oublier la mère ; mais Artémise qui désirait surtout entendre parler d'elle, et qui ne voulait pas néanmoins l'interrompre par respect, le redressa en lui montrant une petite image de la Sainte-Vierge, qu'elle portait toujours sur elle par dévotion, et lui, rentrant dans le sujet qui le faisait parler :

Ne séparons point, dit-il, la Sainte-Vierge de son Fils unique, puisqu'elle est avec lui, et par lui, l'autre original plein de grâce et de sainteté que Dieu nous envoie au milieu des temps pour réimprimer sur les pécheurs les caractères de sa ressemblance. Elle n'avait garde d'être engagée dans le péché non plus que le Sauveur du monde, puisqu'elle n'était à le bien prendre autre chose que lui. Premièrement, parce qu'elle était conçue avec lui dans le dessein éternel de Dieu pour la même fin de la réparation des péchés du monde. Secondement, parce qu'elle n'avait qu'un même esprit, un même cœur, une même intention et le même emploi pour être avec Jésus-Christ sauvant le monde, ce qu'Ève avait été avec Adam en perdant le monde ; ne vous étonnez pas

de m'entendre parler de la sorte, je veux m'expliquer si nettement là-dessus, que si vous me comprenez bien, vous ne voudrez pas parler autrement (D. Petrus Damianus Serm. de Annunciat. In ipsa hoc totum faciendum decernitur, ut sicut sine illo nil factum est, ita sine illa nihil refectum est. Dolor Christi erat dolor meus, quia cor ejus erat cor meum, sicut enim Adam et Eva vendiderunt mundum pro uno pomo, sic filius meus et ego mundum redemimus quasi uno corde. S. Brig. Revel. c. 15).

Quand saint Ambroise a médité sur la première formation de l'homme, il a remarqué avec admiration la sage conduite de Dieu : il ne fit pas d'abord deux personnes, il ne fit que l'homme seul et point de femme ; et cet homme doit être l'origine de tous les hommes ; mais il n'est pas bon qu'il soit seul, il faut lui faire une aide et une compagne, où la prendrez-vous ? Sera-ce de la même terre dont Adam a été formé, afin qu'elle lui soit plus semblable ? Non, ce sera de lui-même, afin qu'elle sache qu'elle n'est point autre chose que lui, qu'elle n'a point d'autre corps que le sien, qu'elle n'est qu'une portion de son être, et qu'elle n'est pas tant une autre personne que sa même personne divisée en deux, et qu'ainsi ils voient qu'ils ne sont point deux, mais un seul et un même principe de tout le genre humain.

Pensez en vous-même combien de liaisons très-fortes unissaient donc Adam avec Ève, puisque dans le vrai elle n'était autre chose que lui-même. Elle était sa fille, puisqu'elle était produite semblable à lui de sa propre substance : elle était sa sœur, puisqu'ils n'avaient l'un et l'autre que le même Père céleste, elle était son épouse, puisqu'elle devait lui produire tous ses enfants, etc. De là ne s'ensuit-il pas bien que, n'ayant tous deux presque qu'un même être, on devait parler de l'un et de l'autre d'une même façon ? (Et solemus unum in viro et muliere corporis esse naturam unumque fontem generis humani).

Or, vous n'aurez pas de peine à vous persuader que ce que Dieu faisait alors de ses mains en formant le premier homme, était une copie tirée sur l'original. L'Écriture-Sainte marque en termes exprès qu'il ne faisait qu'imiter, et qu'il contemplait dans ses idées éternelles Jésus-Christ, le premier homme et l'exemplaire de tous les hommes, et c'est pour cela qu'il disait en formant Adam,

faisons l'homme à notre image ; et c'est pour cela aussi que Tertullien considère Dieu appliqué tout entier à cet ouvrage, comme ceux qui sont attentifs à imiter parfaitement un excellent original qu'ils regardent continuellement ; les yeux, les mains, l'esprit, le conseil, la sagesse, l'affection, tout y est employé, afin qu'il ne manque rien à la parfaite ressemblance. Tout ce que la boue exprimait, c'était Jésus-Christ qu'elle peignait. Ainsi cette terre formée à l'image de Jésus-Christ n'était qu'une copie dont nous devions avoir l'original dans son temps ; mais cette copie étant déjà un gage ou une promesse de nous l'envoyer, qui était signée de la main de Dieu. *Limus ille jam tunc imaginem induens Christi futuri in carne, non tantum Dei opus erat, sed et pignus* (Tertul. de resurr. c. 6. Recogita totum illic Deum occupatum ac deditum, manu, sensu, opere, concilio, sapientia, providentia, et ipsa in primis affectione quæ lineamenta ducebat, quodcumque enim limus exprimebatur Christus, cogitabatur homo futurus. Ad restaurationem humani generis sufficere poterat solus Christus sicut omnis sufficientia nostra ex ipso est, sed bonum non erat nobis hominem esse solum ; congruum magis erat ut adesset nostra reparationi sexus uterque quorum corruptioni neuter defuisset. Bernard. de Assumpt. B. V.).

Puis donc que Dieu ne faisait qu'une copie de Jésus-Christ lorsqu'il formait Adam, et qu'il montrait en cette représentation quel devait être l'original, ne puis-je pas dire qu'en produisant Ève, il ne faisait qu'une image de la Sainte-Vierge, et que la manière dont il usa en formant cette copie, était pour nous montrer ce qu'il devait faire en produisant l'original, c'est-à-dire la Sainte-Vierge ? Il endormit exprès Adam quand il tira cette femme de son côté, parce qu'il voulait que cette façon si merveilleuse de la produire lui fût inconnue. Pourquoi ? Parce qu'elle était une copie de la Sainte-Vierge, dont la conception est si admirable qu'elle ne devait pas être bien connue par tous les siècles passés, et qu'elle ne le sera jamais parfaitement, jusqu'à ce que ce point si difficile soit décidé par la sainte Eglise.

Voyez cependant que la sagesse de Dieu n'a fait qu'un Homme-Dieu, car il n'a point fait une femme Dieu ; et cet Homme-Dieu sera le seul principe du salut de tous les pécheurs. Mais il n'est

pas bon qu'il soit seul, il lui faut une aide et une compagne. Où la prendre? Dieu ne la tirera point d'ailleurs, mais il la prendra de Jésus-Christ même, afin qu'il soit vrai de dire qu'au fond elle n'est autre chose que lui-même. Jésus et Marie conçus dans le même sein, c'est-à-dire dans le même décret éternel de Dieu, inséparables l'un de l'autre, animés par le même esprit, n'ayant qu'un même cœur et une même intention, destinés à la même fin de la réparation du monde; jugez quelles liaisons très-intimes entre Jésus et Marie; elle est donc sa sœur, elle est son épouse, elle est sa vraie mère. Ne peut-on pas dire qu'elle est sa sœur, puisqu'ils ont été conçus l'un et l'autre dans le même sein, s'il m'est permis d'user de ce terme, quand je parle du décret éternel de Dieu, dans lequel ils ont été formés l'un et l'autre, comme deux jumeaux destinés l'un pour l'autre? N'est-il pas vrai qu'elle est son épouse, puisque les enfants de l'un sont aussi les enfants de l'autre. Voyez comme il le déclare lui-même sur la croix, parlant d'un de ses plus chers enfants. Ne lui dit-il pas : femme, voilà votre enfant; et au disciple, il dit : voilà votre mère. Enfin, n'est-ce pas un article de foi qu'elle est vraiment sa propre mère, et qu'elle l'a produit de sa substance? Peut-on imaginer des liaisons plus étroites?

Quand on les voit si admirables entre les deux, qu'on pourrait en quelque façon ne les regarder que comme une même chose, que faut-il penser de Marie? Si non ce qu'il faut penser de Jésus? Je ne parle pas de la divinité que Jésus possède, parce qu'il est Dieu, et que Marie ne possède pas, parce qu'elle n'est pas Dieu, mais je parle de la pureté et de l'innocence, et des grâces et de l'éloignement de toute sorte de péché : si l'on dit de Jésus qu'il est l'innocence et la pureté même, ne doit-on pas dire de Marie que son innocence est parfaite, qu'elle n'a jamais été violée par aucun péché? Si on dit de Jésus qu'il est le trésor inépuisable de toutes les grâces, l'ange du ciel que Dieu envoya à Marie, ne l'a-t-il pas saluée pleine de grâce? Si on dit que Jésus est infiniment éloigné de toute sorte de péché, ne doit-on pas dire de Marie, qu'elle est toute belle et que la tache n'est point en elle? *Tota pulchra es, et macula non est in te* (Cant. 4). Si quelqu'un assurait que les ténèbres se sont approchées si près du soleil, qu'elles se sont alliées

jusque dans son trône, ne dirait-on pas que c'est une imagination ridicule? Mais oser dire que le péché, qui est plus opposé à Jésus-Christ que les ténèbres à la lumière du soleil, se serait approché si près de lui, qu'il se serait placé jusque dans sa propre mère, qui est son trône, sa gloire, sa sœur, son épouse et en quelque façon un autre lui-même, ne serait-ce pas une chose encore plus éloignée du bon sens?

D'où vient donc, lui demanda Artémise, que tant de personnes de bon sens, et que l'on dit être si éminentes en doctrine, en piété et même en dévotion particulière vers la Sainte-Vierge, comme saint Bernard que j'ai ouï nommer le cher nourrisson de la Sainte-Vierge et le frère de lait de Jésus-Christ, parce qu'on tient qu'elle a fait distiller sur ses lèvres le même lait de ses mamelles dont elle avait nourri Jésus-Christ; saint Thomas qu'on appelle toujours l'Ange de l'Ecole, saint Bonaventure qui passe pour un docteur séraphique, et plusieurs autres de si grande autorité, et qui assurément étaient très-respectueux et très-dévots à la Sainte-Vierge, d'où vient qu'ils ont rejeté sa conception immaculée et qu'ils ont enseigné qu'elle a été conçue en péché? Cela est surprenant, répondit le voyageur, mais je découvre, ce me semble, ici une conduite admirable de la providence de Dieu.

Il fallait bien que la Sainte-Vierge, étant destinée pour coopérer avec Jésus-Christ à la rédemption du monde, lui fût un aide tout semblable, *adjutorium simile sibi*, je dis tout semblable, aussi bien dans l'apparence du pécheur, comme dans la vérité de sa très-parfaite innocence. L'un et l'autre, comme le cachet qui devait réimprimer les traits de la ressemblance de Dieu, que le péché avait effacés dans toute la nature humaine, a dû être enfoncé si avant dans cette matière difforme, qu'ils parussent tous couverts de sa difformité, et qu'ils portassent les apparences du pécheur. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas souffert d'abord d'être traité comme s'il eût été coupable du péché originel, quand il a été circoncis comme tous les autres enfants? Faut-il s'étonner s'il a bien voulu souffrir que sa sainte mère portât le soupçon de l'avoir aussi contracté, quoiqu'elle en fut aussi éloignée par grâce qu'il en était exempt par nature? Et si, pour appuyer ce soupçon, il a permis que plusieurs grands docteurs, grands saints et grands dévots

de cette mère aimable, admirable, aient couvert d'un voile noir la candeur de sa conception immaculée, c'est un des plus beaux traits de la ressemblance avec Jésus-Christ, d'avoir porté, comme lui, sur la vérité d'une très-parfaite innocence, les apparences très-humiliantes du péché.

Mais comme la vérité a bientôt dissipé toutes les fausses apparences, ainsi que le soleil, les nuages qui couvraient sa face, on a vu clairement, et on croit partout fermement qu'il est impossible que Jésus-Christ ait été atteint du moindre péché, quoiqu'il ait bien voulu prendre sur sa personne adorable les crimes de tous les pécheurs : et on voit aussi maintenant plus clairement que jamais, que la Sainte-Vierge n'a jamais été maculée par la tache d'aucun péché, ni originel, ni actuel. La piété commune des fidèles se porte, avec un zèle qui n'est pas commun, à faire éclater la gloire de sa conception immaculée. L'Église, bien aise de voir ses enfants animés de ce très-juste sentiment vers leur divine mère, l'approuve, l'autorise et le favorise autant qu'elle peut. Elle s'en réjouit par des fêtes publiques et très-solennelles; elle excite les prédicateurs pour en faire partout les panégyriques; elle impose silence à tous ceux qui voudraient dire un mot contraire; elle ouvre ses trésors et répand avec largesse les indulgences plénières, voulant par le charme de ces richesses spirituelles, attirer tout le monde à honorer d'un culte de religion la conception immaculée, comme sainte et canonisée, puisqu'on en fait la fête. Ne faut-il pas avoir les yeux plus débiles que les chouettes et les hiboux pour ne pas voir la vérité dans un si grand jour? Mais ne faut-il pas avoir le cœur bien glacé et bien insensible aux sentiments de la piété pour la combattre?

Voyez ce que gagnent ceux qui suivent ce parti-là. Ne doivent-ils pas attendre de grandes récompenses de Jésus-Christ, de ce qu'ils auront beaucoup travaillé pour faire passer sa sainte mère pour pécheresse et pour avoir été salie par le péché originel? Car pensez que cela sert beaucoup à relever sa gloire. Ne peuvent-ils pas se promettre de recevoir des faveurs bien particulières de la Sainte-Vierge, qui aime si tendrement ses vrais et fidèles dévots, parce qu'ils auront fait paraître leur dévotion, en la chargeant de la plus grande infamie qui puisse déshonorer une créature, tâchant

de faire croire au monde qu'elle a été esclave du démon au moment de sa conception ? Ne gagneront-ils pas infailliblement les indulgences plénières, pour avoir dignement célébré la fête de la conception immaculée, quand ils se seront efforcés de l'abolir et de faire ce reproche à l'Église, qu'elle fait la fête d'un mystère qui est tout rempli de péché? Que gagnent-ils donc enfin? Rien, que le chagrin de voir que tout le monde abandonne ce parti-là pour courir en foule à honorer la conception immaculée. Que l'opinion qui la combat est si décriée, qu'elle n'ose plus paraître en public, qu'elle est déjà condamnée à un silence perpétuel, en attendant qu'elle soit condamnée d'hérésie, quand il plaira à Dieu l'inspirer à la sainte Église, qui fait paraître si visiblement que tous ses sentiments sont de ce côté-là.

Artémise qui était bien aise d'entendre des conclusions si avantageuses à la gloire de la Sainte-Vierge, et si favorables à la dévotion particulière qu'elle avait pour sa conception immaculée, voulut s'informer de beaucoup de choses qui pouvaient servir à la confirmer davantage, et lui demanda :

ARTICLE III.

Quand et comment on a commencé à célébrer la fête de la conception immaculée de la très-Sainte-Vierge.

Si nous voulons bien recevoir la pieuse pensée de saint Vincent Ferrier (saint Vincent Ferrier, serm. 2. de Nativitat. B. V.), la fête de la conception immaculée de la Sainte-Vierge fut premièrement célébrée au ciel par les anges, à l'instant même qu'elle fut conçue dans le sein de sa mère sainte Anne : car il dit qu'au moment que son âme fut créée, elle fut sanctifiée par la grâce, et que cette sainte âme, unie à son corps, fut une conception de la mère de Dieu, si pure, si parfaite et si immaculée, qu'elle donna de la joie aux anges.

Mais si vous demandez en quel temps cette fête a commencé d'être célébrée dans l'Église de la terre, saint Grégoire de Nazianze dont l'antiquité est si révérée, et l'autorité si estimée de toute la terre, atteste qu'on la célébrait avant son temps dans l'église grecque; ainsi nous pouvons dire qu'il y a plus de douze cents ans. (Vide Cartagen. de Virg. lib. 1. Hom. 19. § 4). L'église latine n'a pas à

la vérité commencé sitôt, mais il y a néanmoins plus de cinq cents ans qu'on la célébrait déjà dans l'Angleterre (qui fut autrefois aussi catholique qu'elle est à présent hérétique). Elle fut ordonnée dans le concile d'Oxford, l'an 1222, et saint Anselme, qui au commencement avait hésité sur la croyance de l'immaculée conception, composa depuis un excellent opuscule, où il exprime avec autant de force que de piété les sentiments de son cœur sur la ferme croyance qu'il en avait conçue, et la persuade autant qu'il peut par ses épîtres à tous les évêques d'Angleterre.

Quelque temps après, l'église de Lyon commença de la célébrer, et saint Bernard leur écrivit là-dessus cette grande épître qui a donné lieu de croire qu'il n'approuvait pas leurs sentiments touchant l'immaculée conception, quoique dans la vérité il ne désapprouvât autre chose, sinon qu'ils s'étaient donné la liberté d'en faire la fête sans avoir attendu les ordres de l'église romaine, qui est la mère de toutes les églises.

On voit en la session 36 du concile de Bâle, qu'il renouvelle l'institution de célébrer la conception de la Sainte-Vierge, qu'il dit s'être observée dans l'église romaine et dans les autres, par une ancienne et louable coutume, et ordonne qu'on la célèbre dans toutes les églises et dans les monastères le huitième jour de décembre. La plupart tiennent pour constant que cette fête a été instituée par le pape Sixte IV, qui n'a vécu que vers le milieu du quinzième siècle. Mais le grand et pieux cardinal Baronius, dans les annotations qu'il fait ce jour-là sur le Martyrologe, assure et prouve par plusieurs témoignages, qu'on célébrait cette fête en beaucoup d'églises long-temps avant le pape Sixte IV, et que par conséquent ce n'est pas lui qui l'a instituée le premier, comme plusieurs se le sont persuadé.

Mais néanmoins, il est vrai qu'elle n'était pas encore célébrée universellement par toute l'église romaine, lorsqu'il l'autorisa et la confirma, l'an 1476, par un décret si beau et si authentique, qu'il devrait être écrit en lettres d'or dans tous les livres, et gravé sur le marbre dans toutes les églises de la chrétienté. Le voici :

« Nous souffrons beaucoup quand on nous rapporte quelque » chose de sinistre des personnes ecclésiastiques ; mais au regard » de ceux qui sont destinés pour prêcher la parole de Dieu, nous

» sonnes d'autant plus touchés des excès qu'ils commettent, qu'il » est plus périlleux de les laisser sans correction, n'étant pas » facile d'effacer des cœurs de plusieurs les erreurs qu'on y a ré- » pandues et imprimées par la prédication. Certes, la sainte église » romaine, célébrant publiquement la fête de la conception imma- » culée de la Sainte-Vierge, et ayant ordonné un office spécial et » propre, nous avons néanmoins appris que quelques prédica- » teurs n'ont pas eu honte jusqu'à présent d'assurer dans les ser- » mons qu'ils ont faits publiquement au peuple en diverses villes » et contrées, et qu'ils ne cessent encore aujourd'hui de prêcher, » que tous ceux qui tiennent et assurent que cette même glorieuse » et immaculée mère de Dieu a été conçue sans la tache du péché » originel, pèchent mortellement ou sont hérétiques ; et que ceux » qui célèbrent l'office de l'immaculée conception, ou qui enten- » dent les sermons qui assurent qu'elle est conçue sans cette » tache, pèchent grièvement. Mais, non contents des susdits ser- » mons, ils écrivent leurs opinions et en composent des livres » qu'ils publient ; d'où l'on voit naître de grands scandales dans » l'âme des fidèles, et on a bien sujet de craindre d'en voir naître » encore de plus grands. Nous, voulant arrêter cette téméraire » hardiesse, ces perverses assertions, et le scandale qu'ils pour- » raient exciter dans l'Église, autant qu'il nous est concédé d'en » haut, de notre propre mouvement et sans en avoir été requis » par aucun autre, mais de notre pure délibération et science cer- » taine, de l'autorité apostolique, par la teneur de ces présentes, » nous réprouvons et condamnons ces sortes d'assertions des sus- » dits prédicateurs et de tous autres, qui présumeraient d'assurer » que ceux qui croiraient et tiendraient que la même mère de Dieu » a été préservée de la tache du péché originel dans sa conception, » sont eux-mêmes tachés d'hérésie, ou qu'ils pèchent mortelle- » ment, ou que ceux qui récitent l'office de la conception, » ou écoutent les sermons où elle est prêchée, sont coupables de » quelque péché. Nous les condamnons comme fausses et erro- » nées, et tout-à-fait éloignées de la vérité, et tous les livres qui » ont été faits pour ce même sujet. Et poussés par la science et » autorité susdite, nous établissons et ordonnons que les prédi- » cateurs de la parole de Dieu, et tous autres de quelque état ou

» ordre ou condition qu'ils soient, qui désormais par un attentat
» téméraire présumeraient assurer dans leurs sermons faits au
» peuple, ou en quelque autre manière que ce soit ; que ces sortes
» d'assertions, par nous réprouvées et condamnées, sont vraies,
» ou qui liront les susdits livres défendus, comme contenant la
» vérité, ou les auront et les retiendront après qu'ils auront la
» connaissance des présentes, encourent la sentence d'excommu-
» nication pour cela même, de laquelle ils ne puissent recevoir
» l'absolution que du seul pontife romain, si ce n'est à l'article de
» la mort. »

Il est vrai qu'il défend aussi dans la même constitution et sous les mêmes peines, de condamner d'hérésie l'opinion contraire, jusqu'à ce que l'Église ait prononcé là-dessus pour la condamner ; mais en attendant il réprouve et condamne, comme fausses et erronées, et tout-à-fait éloignées de la vérité, les propositions de ceux qui la soutenaient.

Ce n'était pas encore assez pour satisfaire la piété de ce grand pape, ni contenter son zèle pour la gloire de la Sainte-Vierge ; mais l'extrême désir qu'il avait que la fête de la conception immaculée fût solennisée par toute la terre comme une des principales fêtes de l'Église, le porta à lui accorder de si grands privilèges au-dessus la plupart des autres fêtes, qu'il voulut que s'il arrivait qu'on eût jeté un interdit sur quelque ville ou quelque royaume, il serait suspendu durant le jour de cette fête, comme il serait aux grands jours de Noël ou de Pâques. Il veut encore que l'interdit soit suspendu durant toute l'octave ; ce qui est un insigne privilége qui n'est accordé qu'à l'octave du saint Sacrement et à l'octave de la conception de la Sainte-Vierge, qui sont deux fêtes et deux octaves qui semblent avoir une aussi grande liaison entre elles, comme entre le fils et la mère, qu'il ne faut jamais séparer.

O quel triomphe dans toute l'Église, de voir la gloire de l'un et de l'autre ! quel comble de joie pour les bonnes âmes qui les aiment ! Il n'y a que l'enfer, très-grand ennemi de l'un et de l'autre, qui en désespère ; car nous voyons que Luther, cet infâme hérésiarque, dont le démon possédait l'esprit pour remuer sa langue et sa plume comme il voulait, avait coutume de dire et

d'écrire, que de toutes les fêtes de l'Église, il n'y en avait point dont il eût plus d'horreur que de celles du saint Sacrement et de la conception de la Vierge ; et c'est peut-être pour réparer le blasphème de cet impie, que Dieu a inspiré dans ces derniers temps une dévotion particulière pour ces deux grandes fêtes, a un très-grand nombre de bonnes âmes, qui se sont habituées à dire souvent dans le cours de la journée, surtout quand ils rendent grâces à Dieu après le repas : *Soit loué le très-saint sacrement de l'autel et la conception immaculée de la Sainte-Vierge.*

Ici notre bon voyageur reprit un peu haleine, et on eût dit qu'il avait envie d'en demeurer là ; mais c'était en effet pour nous donner loisir de pratiquer sur l'heure cette dévotion si estimable de louer de tout notre cœur le très-saint sacrement et la conception de la Sainte-Vierge ; car c'est ainsi que nous devrions tous pratiquer à l'instant même le bien que nous apprenons, soit dans les sermons ou dans les conférences, ou dans la lecture des bons livres. Artémise qui ne savait pas son intention, et qui sentait toujours croître son désir d'entendre parler de la Sainte-Vierge, craignant qu'il ne finît plutôt qu'elle n'eût voulu, pour le remettre en train, lui demanda pourquoi il y avait encore quelques-uns qui doutaient de la conception immaculée de la Sainte-Vierge, puisque l'Église en faisait la fête : ne semble-t-il pas que c'est la canoniser? Peut-on douter de la sainteté d'un saint que l'Église a canonisé, et dont elle fait la fête, sans se rendre en quelque façon suspect dans la foi?

Madame, lui répondit-il, vous touchez là un point dont les plus grands docteurs du parti contraire auraient bien de la peine à se démêler. Saint Thomas, qui est l'oracle de la théologie (D. Thom. 3. p. q. 27. a. 1. et 2.), et qui ne tient pas la conception immaculée dans sa Somme, comme il il l'a soutenue ailleurs, pose pour maxime indubitable, que l'Église ne fait jamais la fête, si ce n'est d'un saint : et quand on lui objecte que l'Église célèbre la fête de la conception de la Sainte-Vierge, et qu'il faut donc conclure de là qu'elle est sainte, car elle n'aurait garde de célébrer la fête d'un mystère qu'elle croirait rempli de péché, il paraît que cette difficulté l'arrête, car il ne peut pas nier que l'Église n'a jamais fait la fête, si ce n'est d'un saint, ayant posé lui-même cette vérité comme

indubitable ; il ne peut pas aussi désavouer que la fête de la conception ne fût célébrée de son temps, car il vivait après saint Anselme et saint Bernard, dont le premier avait voulu que cette fête fût célébrée par toute l'Angleterre, et l'autre s'était opposé aux chanoines de l'église de Lyon, qui avaient commencé de la célébrer sans avoir consulté l'église romaine ; il ne nie pas aussi que cette fête ne fût célébrée en quelques églises, mais il répond que l'église romaine tolérait seulement cette coutume sans l'autoriser. Mais quand il serait vrai que l'Église aurait seulement permis de faire la fête de la conception, ce serait toujours dire qu'elle l'aurait béatifiée, et par conséquent reconnue exempte de péché ; car, selon la doctrine commune des théologiens, il n'y a pas d'autre différence considérable entre béatifier un saint et le canoniser, sinon que la béatification est une concession et un octroi en forme d'indult ou de grâce, qui accorde aux fidèles la liberté d'appeler quelqu'un saint, de le prier publiquement dans l'Église, de faire son panégyrique comme d'un bienheureux, d'en réciter l'office, honorer ses reliques, et en faire la fête ; et le canoniser n'est pas seulement donner la liberté aux fidèles, mais c'est les obliger de le reconnaître pour saint, et la béatification est une disposition infaillible pour la canonisation ; de sorte que ces deux choses ne diffèrent en rien l'une de l'autre pour l'assurance de sainteté de quiconque est béatifié ou canonisé. Quand donc l'Église n'aurait fait autre chose que de béatifier la conception de la Sainte-Vierge, en permettant d'en faire la fête, d'en réciter l'office et d'en célébrer la messe, ce serait toujours nous déclarer qu'elle est sainte et immaculée.

Mais elle a bien fait davantage, car elle l'a canonisée, en effet, ordonnant à tous les fidèles d'en faire la fête partout, en la rendant célèbre par une octave entière et par une abondance d'indulgences ; et si saint Thomas vivait à présent, ne serait-il pas obligé à conclure en faveur de la conception immaculée, par ses propres principes, voyant comme la fête est aujourd'hui célébrée par toute l'Église, commandée, recommandée par tant de souverains pontifes, à la requête même des rois et avec un applaudissement général de tous les fidèles ; car on lui demanderait avec respect : N'est-il pas vrai que l'Église ne fait jamais la fête, si ce n'est d'un saint, c'est

votre doctrine ? N'est-il pas vrai encore que l'Église fait solennellement la fête de la conception de la Sainte-Vierge, c'est votre expérience qui vous le fait voir ? Il faut donc conclure nécessairement qu'elle est sainte et immaculée.

Qui peut douter que saint Thomas n'enseignât à présent cette doctrine, et qu'il ne la soutînt avec toute la force de son esprit et de son zèle, puisqu'il était si exact à suivre en tout les sentiments de la sainte Église, qu'il écrit en termes exprès que la coutume de l'Église est d'une très-grande autorité, qu'il faut la suivre en tout, parce que la doctrine des docteurs catholiques reçoit son autorité de l'Église, et que c'est pour cela qu'il faut faire plus d'état du sentiment de l'Église que de celui de saint Augustin, ou de saint Jérôme, ou de quelque autre docteur que ce soit (D. Th. 2. 2. q. 110 à 12) ? Hélas ! qu'avons-nous à craindre quand nous suivrons la pratique, l'esprit, la conduite de la sainte Église ? Oserions-nous penser qu'il y eût plus d'assurance à suivre nos idées particulières et les lumières de notre propre esprit, quelque belles qu'elles nous paraissent ? Ne pratiquerez-vous pas plus de soumission, plus d'obéissance et d'humilité à renoncer à vous-mêmes, en quittant vos propres sentiments pour prendre ceux de la sainte Église ? Ne ferez-vous pas paraître plus de piété en croyant que la Sainte-Vierge a toujours été pleine de grâce et toujours exempte de péché, que si vous soutenez qu'elle a été quelque moment ennemie de Dieu et engagée dans l'abîme du péché ? Les meilleures pensées que vous pourriez concevoir de Jésus-Christ et de sa sainte mère sont-elles trop bonnes et au-dessus des excellences qui sont véritablement dans leurs personnes ?

Toute la compagnie fit assez paraître par un agrément général qu'ils en demeureraient tous d'accord. Mais Artémise, qui pensait que la conférence se faisait principalement pour elle, désirant fort de soutenir un peu plus long-temps, lui demanda en second lieu :

ARTICLE IV.

Quelle assurance nous avons que le ciel ait agréable la dévotion des fidèles pour la conception immaculée de la Sainte-Vierge.

Mais plutôt, lui répondit-il, quelle assurance n'avons-nous pas

que nous plaisons tout-à-fait à Dieu quand nous honorons la très-Sainte-Vierge, principalement quand nous avons une dévotion particulière pour sa conception, parce que c'est en ce point-là que son honneur lui est contestée; car, comme les apôtres eussent beaucoup mieux montré leur fidélité à Jésus-Christ en le reconnaissant pour le vrai fils de Dieu au milieu des opprobres de sa passion, où il était traité par les hommes comme un criminel, que quand ils le voyaient faire des miracles ou manifester sa gloire dans la transfiguration, de même il est certain que la piété des bonnes âmes paraît bien plus grande dans la dévotion qu'elles ont pour la Sainte-Vierge, quand elles honorent le mystère de la conception, où il ne paraît pas si clairement qu'elle soit exempte de la misère commune des enfants d'Adam que quand elles honorent sa maternité, ou son assomption, ou les autres mystères où ses grandeurs paraissent visiblement; or, voici l'assurance que nous avons que nous ne pouvons pas être trompés quand nous honorons la conception immaculée.

Le ciel s'explique à nous en deux manières, par les révélations ou par les miracles : les révélations nous instruisent par les oreilles, et les miracles par les yeux; et quand Dieu nous parle en l'une ou en l'autre manière, nous recevons un témoignage infiniment certain de la vérité. Tout consiste à savoir que ce sont de vraies révélations et de vrais miracles, car nous ne devons pas les croire légèrement, ni nous en fier à nous-même : mais nous en sommes assurés par l'approbation de l'Église ou par les témoignages des saints pères. Or nous avons plusieurs révélations certaines et plusieurs miracles authentiques, par lesquels Dieu fait paraître qu'il autorise et qu'il approuve la dévotion des fidèles pour la conception immaculée de la Sainte-Vierge.

Et à qui est-ce que Dieu l'a révélé? demanda Artémise. Je pourrais vous dire, répondit-il, qu'il l'a déjà suffisamment révélé à toute l'Église, puisqu'elle la reconnaît sainte et immaculée, ordonnant à tous ses enfants d'en faire la fête, mais nous avons des révélations plus particulières qui nous sont attestées par plusieurs saints, lesquelles, quoiqu'elles n'aient pas tant d'autorité que toute l'Église pour appuyer notre croyance, sont néanmoins si dignes de foi, qu'il n'y aurait ni prudence ni raison de ne les pas suivre.

Saint Anselme, premièrement abbé d'une célèbre abbaye en Normandie, et depuis archevêque de Cantorbery en Angleterre, écrit une grande et belle épître à tous les évêques de ce royaume, dont il était primat, pour les exhorter à faire célébrer par tous leurs diocèses la fête de la conception immaculée de la Sainte-Vierge, où, pour les animer tous à cette dévotion qu'il avait fort à cœur, il leur rapporte plusieurs miracles et plusieurs révélations, et entre autres celle-ci, qui semble avoir été la première qui ait donné la lumière de la célébrer en Angleterre : Au temps que Guillaume-le-Conquérant se disposait pour aller prendre possession de ce royaume, qui lui appartenait légitimement et qu'on lui disputait injustement, il envoya Héloin, les autres disent Elpin, abbé du Bec, pour reconnaître l'armée et les forces des ennemis. Pour exécuter les ordres de son prince, il monta sur mer, où il fut surpris, par la permission de Dieu, d'une si furieuse tempête, qu'il se vit dans un très-évident péril de faire naufrage ; et comme il invoquait ardemment le secours de Dieu et la protection de la Sainte-Vierge, un ange lui apparut qui l'assura de sa délivrance s'il faisait célébrer la fête de la conception immaculée tous les ans, le huitième jour de décembre. Il en fit le vœu, et la tempête fut apaisée ; et lui, fidèle à sa promesse, accomplit son vœu premièrement dans son monastère, et puis dans toutes les églises qui en dépendaient (Cartagen. l. 1. hom. 19. ss. 4).

Ainsi la Normandie, où est située son abbaye, a prévenu l'Angleterre dans cet hommage qu'elle a rendu la première à la Sainte-Vierge. Saint Anselme, qui était pour lors prieur de la même abbaye, et qui auparavant n'était pas si persuadé de la conception immaculée, apprenant ce miracle et cette révélation de la bouche de son abbé qu'il connaissait pour un grand serviteur de Dieu, fut depuis très-affectionné à la prêcher, à l'établir dans la croyance du monde et à en faire célébrer la fête, comme il fit dans toute l'Angleterre, depuis qu'il fut archevêque de Cantorbery : voilà la première révélation.

Une autre, encore plus expresse, est celle que la Sainte-Vierge a faite elle-même à sainte Brigitte, et qui est écrite au livre vi de ses révélations : *Veritas est, quod ego concepta sim sine peccato originali.* C'est la vérité, lui dit-elle, que j'ai été conçue sans

péché originel, et chacun sait comme les révélations de cette sainte ont été examinées et approuvées par l'Église l'an 1377, sous le pape Grégoire XI, par les commissaires qu'il députa exprès, qui furent cinq cardinaux, deux évêques et le maître du sacré palais, et furent approuvées et reçues comme véritables; depuis, elles ont été derechef examinées et approuvées par les papes Urbain VI et Boniface IX, et même elles ont été reçues dans un concile général. J'omets plusieurs autres révélations, et je viens aux preuves visibles qui sont des miracles, mais des miracles authentiques qui sont rapportés par des auteurs très-dignes de foi.

Le célèbre docteur Jean Améticus, faisant une savante prédication de la conception devant tous les pères du sacré concile de Trente, leur dit, dans la chaire de la vérité, qu'il savait que plusieurs prédicateurs avaient été punis de Dieu pour avoir prêché contre la conception immaculée, les uns par grièves maladies, et quelques-uns même par la mort.

Le docteur qui a mérité par sa profonde science le nom d'Illuminé, François de Mayronis, un des plus beaux ornements de l'ordre séraphique, parle, dans un sermon qu'il a fait de la conception de la Sainte-Vierge, d'un certain prédicateur qui, s'étant préparé pour publier et prouver en chaire qu'elle était conçue en péché comme tous les autres enfants d'Adam, elle lui apparut comme toute indignée, et lui demanda : Quel déplaisir vous ai-je jamais fait qui vous ait obligé à vous préparer si bien à prêcher aujourd'hui contre mon honneur? Et lui, profitant de cette juste correction, changea son dessein et la prêcha publiquement dans Paris très-pure et immaculée, racontant ce qui lui était arrivé.

Y a-t-il rien de plus étonnant que ce qui arriva à un religieux de l'ordre de Saint-François qui, après avoir osé prêcher dans Toulouse contre l'immaculée conception de la Sainte-Vierge, quoique cet ordre semble être tout dévoué pour la défendre, s'en alla, au sortir de la chaire, dire la messe à un autel de Saint-Michel où était une fort belle image de la Sainte-Vierge taillée en marbre. Il arriva ce que dit l'Évangile, que les pierres deviennent sensibles quand les hommes se montrent insensibles aux intérêts de Dieu. Ce marbre fit paraître tant de sentiment de la faute du prédicateur, que l'image tourna la tête vers ses épaules, comme ayant

horreur de voir un homme qui ne craignait pas d'entreprendre une action si sainte que de célébrer l'auguste sacrifice du Fils de Dieu, après le crime qu'il venait de commettre en parlant si indignement de sa sainte mère. Lui, effrayé de ce prodige et frappé sur l'heure de l'aveuglement corporel, fut délivré du spirituel, et, rentrant en lui-même, reconnut sa faute, en demanda pardon, et s'obligea par vœu de révoquer tout ce qu'il avait dit (Vide Cartag. ut supra). O bonté infinie de Dieu! qui se montre toujours plus prompt à nous pardonner que nous à le requérir. O clémence admirable de la mère de miséricorde! par sa puissante intercession elle lui obtint d'avoir derechef l'usage des yeux; mais, pour une mémoire éternelle de ce grand miracle, l'image est toujours demeurée le visage tourné, comme on la voit encore aujourd'hui dans le couvent des religieux de Saint-François, à Toulouse.

Mais que dire à cet autre exemple si terrible qui est arrivé dans la même ville, au rapport de très-bons auteurs, du temps du pape Martin V? Un certain recteur de l'université entreprit fortement de prouver et d'établir comme une doctrine certaine que la Sainte-Vierge était conçue en péché originel : toute la ville en fut si scandalisée, qu'elle lui fit une cruelle persécution, en sorte qu'il se vit en quelque danger de sa vie. Lui, devenu plus opiniâtre par cette opposition générale qui eût fléchi tout autre, s'en va à Rome se plaindre au pape et lui demander qu'il lui fût permis de soutenir son opinion en sa présence : il le lui accorda. Le jour et l'heure sont désignés, plusieurs docteurs fort célèbres se rendent au lieu pour défendre la cause de la mère de Dieu. L'heure se passe, on l'attend, et il ne vient point; on envoie savoir ce qui le retenait, et, chose effroyable, on le trouva étendu mort au milieu de sa chambre. Quelle surprise! Est-ce donc qu'on l'a égorgé? l'a-t-on étranglé? On visite son corps, et on le trouva sans plaie et sans aucune marque de violence. Qu'on l'ouvre et qu'on reconnaisse quelle a pu être la cause de sa mort. O justice de Dieu! que vous êtes sévère contre les ennemis de la Sainte-Vierge! On trouva qu'il n'avait ni cœur ni entrailles, étant trop juste qu'on les arrachât à celui qui avait été si cruel contre celle qui avait donné un cœur humain et des entrailles de miséricorde au Sauveur du monde (Joan. Baptista Lezana de Concep. B. V. c. 15. Francis. Maria de Pistoye de Mariæ Triumph. Corona 2. 15. c. num. 5).

Ne direz-vous point qu'on n'est pas assuré que ce soit là un miracle de Dieu, et que le démon en a pu être l'auteur, parce qu'il ne se plaît qu'à faire du mal? Mais qui ne sait que les démons ne sauraient faire des miracles? et quand par impossible ils le pourraient, voudraient-ils en faire en faveur de la conception immaculée de la Sainte-Vierge? Châtieraient-ils ceux qui la combattent, qui soutiennent qu'elle a été criminelle et sujette au démon? sauraient-ils mauvais gré à celui qui voudrait lui donner un esclave aussi illustre comme est une mère de Dieu?

Si tous ces miracles et tant d'autres semblables dont toutes les histoires sont remplies font assez voir combien le ciel désapprouve le sentiment de ceux qui combattent la conception immaculée de la Sainte-Vierge, combien d'autres que Dieu a faits et fait encore tous les jours en faveur de ceux qui la soutiennent et qui s'efforcent d'en étendre et d'en établir la dévotion autant qu'ils peuvent!

Qui est-ce qui ignore l'histoire si mémorable de Scot, qu'on appelle le docteur subtil par excellence, et qui est le grand défenseur de la conception immaculée? elle est rapportée par un nombre innombrable d'auteurs, et nous en voyons encore tant de vestiges de nos jours, qu'on n'en peut pas douter. Scot, étant encore enfant, avait un extrême désir d'apprendre; mais son esprit, qu'il éprouvait stupide et pesant, lui en faisait presque perdre l'espérance. Il eut recours à la Sainte-Vierge qui lui parut en songe et lui promit le don de la science en un haut point de perfection, pourvu qu'il l'employât à défendre son honneur dans les occasions; étant réveillé, les yeux de son corps ne s'ouvraient pas mieux à la lumière sensible que les yeux de son esprit se trouvèrent ouverts à toutes les sciences. Il fit bientôt de très-grands progrès; il entra dans l'ordre de Saint-François pour en être comme le soleil, et une des plus grandes lumières de la théologie dans toute l'Église.

On disputait avec chaleur dans toutes les écoles, depuis plus de deux ou trois cents ans, sur le sujet de la conception de la Sainte-Vierge, les uns la soutenant immaculée, et les autres la disant souillée par le péché originel; et le parti de ces derniers semblait se fortifier tous les jours, lorsqu'on tint à Paris, l'an 1304, par l'ordre du Saint-Siége, et en présence de ses légats, une assemblée générale de tous les plus célèbres docteurs de la France, pour la

décision de cette controverse si importante à la paix de l'Église. Dans cette fameuse occasion, Scot sentit de fort grands combats en lui-même : d'un côté son humilité et la défiance de soi-même le retenaient; d'autre côté les faveurs signalées qu'il avait reçues de la Sainte-Vierge, et la promesse qu'il lui avait faite de défendre son honneur dans les occasions l'animaient; il suit donc ces derniers mouvements comme les plus justes.

Il va dans cette célèbre assemblée; mais en passant par la cour du palais, il se prosterne avec une profonde humilité devant l'image de la Sainte-Vierge qui est sur le portail de la basse sainte chapelle, et lui fit cette courte, mais ardente prière : *Dignare me laudare te Virgo sacrata, da mihi virtutem contra hostes tuos*; et l'image, qui était auparavant toute droite, lui baissa la tête en la posture où elle paraît encore aujourd'hui, comme pour l'assurer qu'elle lui accordait sa prière. Il va tout encouragé, il entre en dispute, plein de confiance au secours de Dieu, et s'étant déclaré pour la conception immaculée, il soutint deux cents arguments des plus pressants, que tous les docteurs du parti contraire purent inventer, et répondit à tous avec tant de force d'esprit, tant de solidité et de lumière, qu'il fit un grand jour qui dissipa toutes les ténèbres; il fut applaudi de toute l'assistance et fit triompher l'immaculée conception, au milieu de cette grande assemblée.

C'est de là que la très-célèbre université de Paris fit le statut qui lui donne tant de gloire dans l'Église, de défendre à jamais la conception immaculée, et de ne recevoir désormais aucun docteur qui n'eût fait le serment de le garder inviolablement; et pour le rendre encore plus ferme, elle fit le vœu d'en célébrer tous les ans la fête. Et tout cela s'est observé depuis avec beaucoup de fidélité, et c'est pour cela que j'ai dit que les vestiges du miracle se voient encore aujourd'hui, et se verront, moyennant le secours de Dieu, durant tous les siècles.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter ici un nombre presque infini de miracles que l'on a vus et que l'on voit encore tous les jours dans toute l'étendue du monde chrétien, par lesquels Dieu nous parle visiblement, non-seulement pour approuver la dévotion des âmes fidèles vers la conception immaculée; mais pour les animer à s'y affectionner encore davantage; seulement je vous dirai deux choses.

La première est le témoignage d'Oresius dans l'épître qu'il écrit à Hélvidius, où il lui parle en ces propres termes : Je sais devant Dieu, et j'ai reconnu dans la vérité qu'aucune femme ne s'est trouvée en péril dans son accouchement, quand elle a invoqué dévotement le secours de la Sainte-Vierge, et surtout quand elle s'est obligée à célébrer avec révérence la fête de la Conception immaculée.

L'autre que je veux vous laisser comme la dernière, pour la considérer plus à loisir, est que la croyance de sa conception immaculée plaît tant à Dieu, que les paroles mêmes qui la signifient font tous les jours des miracles dans ceux qui ont de la foi? L'Église chante ce verset qui est particulier à l'office de la conception, et qui en est une profession expresse : *In conceptione tua, Virgo, immaculata fuisti; ora pro nobis Patrem cujus Filium peperisti.* C'est-à-dire, dans votre conception, Vierge sainte, vous avez été immaculée; priez pour nous le Père, dont vous avez enfanté le Fils. On ne saurait dire le nombre de personnes malades, affligées, tentées ou exposées à quelque péril, lesquelles, portant sur elles ce verset écrit par dévotion, ou le prononçant avec respect, ou même l'avalant pour une plus expresse profession de leur foi et de leur confiance à la Sainte-Vierge, ont été délivrées par un secours tout miraculeux; et moi-même en ai vu quelques exemples et en ai ouï raconter d'autres à ceux qui les avaient vus. Quelqu'un ayant voulu entreprendre de les écrire en a composé un assez gros volume qu'il a intitulé : *Il Diamante*, mais il en a encore plus omis qu'il n'en a écrit. Un critique dirait que l'on pourrait soupçonner cette dévotion de quelque sorte de superstition; mais on pourrait donc ainsi taxer de superstition ceux qui portent sur eux des médailles, ou des noms de Jésus, ou des images de la Sainte-Vierge, ou quelques oraisons écrites. Qui n'avouera qu'il faudrait être bien superstitieux pour imaginer de la superstition en toutes ces choses, qu'on n'estime qu'autant qu'elles nous représentent Jésus-Christ et sa sainte mère?

ADDITION ET CONFIRMATION.

J'avais déjà écrit cette conférence tout entière, lorsqu'il se présenta trois témoins d'une grande autorité, qui déposèrent si forte-

ment en faveur de la conception immaculée de la Sainte-Vierge, que, quoiqu'ils aient été suspects d'avoir eu des sentiments contraires, parce qu'ils ont parlé en d'autres lieux d'une autre façon, néanmoins il ne paraît point qu'ils aient parlé si clairement ni si fortement contre, comme ils ont fait pour le soutien de cette vérité.

Ces trois témoins sont saint Bernard, saint Bonaventure et saint Thomas. Écoutez-les l'un après l'autre.

Saint Bernard, au sermon quatrième sur le *Salve Regina*, nous a laissé écrites ces propres paroles : *Vous avez été innocente, ô Marie, du péché originel et des péchés actuels, et il n'y a que vous seule qui soyez telle* : Et un peu après, *car de toutes parts, c'est-à-dire de la part du péché originel et du péché actuel, vous êtes innocente vous seule ; excepté vous, tous les autres, s'ils étaient interrogés, que pourraient-ils dire, sinon ce que dit l'apôtre saint Jean : si nous disons que nous n'avons pas péché, nous mentons.* Et encore un peu après : *Et pour moi je crois d'une pieuse foi que vous avez été exemptée du péché originel dans le ventre de votre mère.* Pourrait-on parler plus clairement ou plus fortement en faveur de la conception de la Sainte-Vierge ?

Derechef le même saint Bernard, au sermon troisième, entre les quinze qu'il a faits de la cène du Seigneur : *Il n'y a ni grand ni petit entre les enfants des hommes, doué d'une si grande sainteté, ni honoré d'un tel privilège de la religion, qui ne soit conçu en péché, excepté la mère de l'immaculé, qui ne fait pas de péché, mais qui ôte les péchés du monde.* Peut-on douter après cela des sentiments de saint Bernard sur ce point-là ?

Le séraphique père saint Bonaventure, qui est le second témoin, dit encore quelque chose de plus fort. C'est au sermon second de la bienheureuse vierge Marie, qui se trouve au tome 3, à la page 355 de l'impression de Mayence, faite en l'an 1609, où il parle ainsi : *Je dis premièrement que Notre-Dame fut pleine de la grâce prévenante dans sa sanctification, c'est-à-dire d'une grâce préservatrice contre les ordures de la coulpe originelle qu'elle eût contractée par la corruption de la nature, si elle n'en eût été préservée par une grâce spéciale dont elle a été prévenue; car il faut croire que par un nouveau genre de sanctification, le Saint-Esprit l'a préservée dans le moment de sa conception, du péché

originel, non pas qu'il fût déjà en elle, mais qui eût entré en elle, si une grâce singulière ne l'eût garantie. Ce témoignage est si exprès et si clair, que ceux qui n'ont pas pu résister à sa force, ont été contraints de l'éviter, en mettant en doute s'il est vraiment de saint Bonaventure. Mais doit-on récuser un témoin d'une si grande autorité pour de légères conjectures?

Enfin, le troisième témoin, qui est saint Thomas, le grand oracle de la théologie, s'exprime là-dessus en des termes si précis et si formels, qu'il ne laisse aucun lieu de douter de son sentiment; c'est en la leçon sixième sur le chapitre troisième de l'épître aux Galates, vers le milieu, quand il expose ces paroles de l'Écriture : *Non est qui faciat bonum*, il dit : *J'ai trouvé un homme, savoir, Jésus-Christ, qui est sans aucun péché. Mais je n'ai trouvé aucune femme qui fût tout-à-fait exempte du péché jusqu'à l'originel et au véniel, excepté la très-sainte vierge Marie, digne de toute louange.* Ces paroles, qu'on a supprimées dans plusieurs des éditions de saint Thomas, se trouvent dans celles qui ont été faites à Paris, dans les années 1529 et 1541. *In ore trium testium stet omne verbum.*

Notre voyageur, qui parlait sans doute de l'abondance de son cœur, avait imprimé dans tous ceux de la compagnie une dévotion nouvelle, et un zèle plus ardent que jamais pour honorer, tant qu'ils pourraient, la conception immaculée de la Sainte-Vierge : surtout il paraissait sur le visage d'Artémise qu'elle en était toute pénétrée. Nous voulûmes prendre congé d'elle à la fin de notre conférence; mais c'était vouloir ôter les vivres à un famélique, quand il est dans le fort de son appétit. Elle nous convia si fortement, et d'une façon si obligeante de demeurer pour quelques jours dans sa maison, que nous ne pûmes nous en défendre. Elle désirait avec passion entendre encore quelques entretiens sur les grandeurs de la Sainte-Vierge, et son désir ne fut pas frustré, comme vous l'allez voir.

CONFÉRENCE VI.

[illegible], où il est traité de la Nativité de la Sainte-Vierge.

Un ancien disait fort bien qu'un [illegible] est un [illegible] toujours inquiet et remuant, qui fait passer [illegible] jours,

mais qui ne laisse jamais passer une bonne nuit à quiconque l'a une fois logé en son cœur; car il le trouble souvent durant son sommeil, et l'éveille toujours de grand matin.

Arthénise n'avait pas coutume de souffrir la persécution de ces sortes de lutins, parce que, faisant profession d'une vie dévote, elle s'étudiait à régler si bien les mouvements de son âme, qu'elle ne laissait régner en son cœur que le seul désir de Dieu : mais plus ce désir est grand, plus il est paisible, de sorte qu'il n'inquiète jamais un esprit. Néanmoins, elle se laissa imprimer, sans y prendre garde, un si ardent désir d'apprendre encore quelque chose des grandeurs de la Sainte-Vierge, à qui elle était extrêmement dévote, qu'elle ne passa la nuit qu'avec inquiétude, et qu'elle se trouva éveillée de fort grand matin. Après le temps assez court qu'elle donna à ses prières du matin, elle alla s'appuyer sur une fenêtre du côté de l'orient, où le jour commençait à poindre : elle vit des beautés qui lui semblèrent d'autant plus charmantes, qu'elle ne les avait jamais vues; car il est rare que les dames soient assez civiles pour se trouver au lever de l'aurore, afin de lui donner le bon jour.

Celle-ci, pour s'y être assujétie ce jour-là, eut la satisfaction de voir comme une nouvelle naissance du monde, où tous les êtres se débrouillaient en sa présence de la confusion du chaos qui les enveloppait, et qui les tenait comme anéantis dans les ténèbres de la nuit, car c'était comme si elle eût vu dans un même instant bâtir des maisons, planter des forêts, étendre des campagnes toutes couvertes de moissons, aplanir des prairies toutes émaillées de diverses fleurs, élever des montagnes rustiques, surmontées de plusieurs pointes de rochers en confusion, dresser des jardins, compasser des allées distinguées en parterre, embellies de statues, de fleurs, de jets-d'eau, remplir l'air d'oiseaux, couvrir la terre d'animaux. Tout cela dont auparavant elle ne voyait rien non plus que si rien n'eût été, commença de paraître à ses yeux assez confusément d'abord, comme des êtres ébauchés et qui n'ont pas encore leur forme, et puis un peu plus distinctement, comme une foule de créatures qui sortaient d'un abîme, et qui se démêlaient les unes des autres; et puis enfin elle vit tout dans son ordre et dans sa beauté naturelle, sans qu'il parût aucune main qui eût travaillé tout

ses beaux ouvrages ; elle voyait que c'était la seule lumière qui les avait de rechef enfantés au monde.

Mais elle était si accoutumée à voir que le ciel versait à torrents la lumière sur la terre, qu'elle se trouva toute surprise quand elle vit la terre qui semblait envoyer de grand matin la lumière au ciel, afin qu'il eût moyen de nous faire des largesses durant tout le jour ; car voyant paraître la première pointe de lumière sur l'horizon, elle se persuadait qu'elle était sortie du sein de la terre, que de là elle montait pour blanchir le ciel peu à peu, et puis que du ciel, comme d'un lieu plus éminent, elle se répandait sur toute la terre.

Tandis que ces beautés charmaient ses yeux, elle tenait son esprit attentif à considérer ce qui allait arriver ; car tout cela, qui est si vieux et si public, lui était si secret, et si nouveau, qu'elle n'avait jamais eu la satisfaction de le voir ; elle s'aperçut que plusieurs couleurs différentes se formaient de cette lumière ; elle voyait du brun, de l'azur, du rouge, du vert, et chacune de ces couleurs avait sa figure et sa grandeur particulière : elle se forma là-dessus une idée assez fantasque ; car, comme chacun juge des choses selon son génie et son inclination, elle pensa que c'était l'Aurore qui prenait ses habits pour paraître avec plus d'agrément au monde ; cette pensée, quoique vaine, lui servit pourtant d'une fort bonne instruction, car elle apprit de là combien la vanité des dames est ridicule et blâmable quand elles perdent tant de temps à se parer lorsqu'elles veulent aller en compagnie ; elle vit bien que l'Aurore n'avait pas perdu tant de temps, comme font plusieurs dames mondaines à se vêtir, car, en moins de rien, elle la vit paraître dans sa beauté naturelle, qui jetait tant d'éclat dans les yeux qu'elle n'apercevait plus rien de ce qu'elle avait pris pour ses ornements.

Ce fut alors qu'elle se sentit pressée à élever son esprit à Dieu. O Seigneur, que vous êtes puissant ! que vous êtes magnifique ! que vous êtes admirable en toutes vos œuvres ! Quand toutes les beautés que la vanité affecte seraient réunies ensemble, que paraîtraient-elles, sinon des laideurs en la présence de cette beauté que je viens de voir ! Mais, si cette beauté que vous laissez voir à tous les yeux indifféremment, même à ceux des bêtes, est si charmante et si admirable, que sera-ce donc de voir les éclats de cette

que vous renfermez en vous-même, ô beauté infinie! Oh! quel ravissement! quel excès de joie aux yeux de notre âme quand ils la verront! Mais il faut donc se lever matin pour voir la beauté de l'Aurore.

Elle avait passé près d'une demi-heure seule, dans ses agréables rêveries, qui avaient rempli son esprit et attendri son cœur, lorsqu'on alla lui dire que nous étions en état de la saluer, si elle l'avait agréable. elle vint nous trouver aussitôt avec un visage assez gai; et, après le salut ordinaire du bon jour, ne pouvant s'empêcher d'enfanter ce qu'elle avait conçu dans son esprit, elle nous fit le rapport de toute sa méditation.

Oh! madame, lui dit notre voyageur, que voilà une conduite particulière de la providence de Dieu; en vérité, elle me semble tout-à-fait admirable! Quoi! il vous a ainsi préparé l'esprit pour entendre ce que vous désirez tant savoir des grandeurs de la Sainte-Vierge; ce que vous avez vu de la nature est un véritable crayon de ce que je m'étais proposé de vous faire voir dans la grâce. Si le crayon vous a semblé beau, sans doute que le tableau vous paraîtra encore tout autre. Vous avez vu naître l'Aurore du jour naturel qui est quelque chose de bien agréable, je l'avoue; mais peut-elle entrer en comparaison avec celle du jour de la grâce qui est la Sainte-Vierge? Il vous a semblé voir renaître toute la nature, et tous les êtres sortis du chaos à la présence de la lumière de l'Aurore; mais qu'est-ce de voir toutes les nations et tous les âges commencer de sortir des ténèbres et de l'esclavage du péché à la naissance de la divine Aurore? Vous avez vu les grâces et les beautés corporelles que la lumière de l'Aurore a restituées à tous les êtres auxquels l'horreur des ténèbres les avait ravies; mais il y a bien d'autres beautés spirituelles qui sont repandues par la naissance de la Sainte-Vierge sur tout ce bas monde que le péché de nos premiers parents avait désolé; enfin, l'Aurore vous a paru dans sa beauté naturelle, et vous l'avez admirée : si vous aviez vu la très-Sainte-Vierge naissant au monde, vous en seriez tout autrement charmée.

Monsieur, lui dit la dame, vous me faites oublier la satisfaction que j'avais reçue en m'en promettant une plus grande; mais, puisque j'ai eu assez de franchise pour vous découvrir les rêveries

de mon esprit, je me promets de votre honnêteté que vous aurez assez de complaisance pour me faire part de votre méditation. Ce fut ainsi qu'il se trouva engagé à commencer sa conférence sur la Nativité de la Sainte-Vierge.

ARTICLE I.

Qui fait voir que la naissance de la Sainte-Vierge donne plus de grâce au monde spirituel, que l'Aurore ne répand de beauté sur le monde matériel.

Vous avez vu combien la face du monde était triste et hideuse en l'absence de la lumière du soleil, et comme les ténèbres de la nuit, non contentes de lui avoir ôté sa beauté, semblaient avoir anéanti tous les ouvrages qui l'enrichissaient. Et puis vous avez vu qu'au lever de l'Aurore, il a repris sa première beauté, et que les précieux ornements qui l'embellissaient se sont trouvés comme reproduits en moins de rien dans le même être. Voilà justement ce qui se passe dans le monde spirituel : je veux dire dans l'âme de l'homme qu'on appelle le petit monde. Le jour et la nuit ne sont pas si opposés que la grâce et le péché. L'une est une lumière du ciel qui fait la beauté de l'âme, l'autre est tout ce qu'il y a de plus horrible dans les ténèbres de l'enfer. C'est une profonde nuit qui, non contente d'ôter à l'âme toute la beauté, non contente d'en faire un spectacle si hideux, qu'elle paraît abominable aux yeux de Dieu et des saints anges, lui ravit encore toutes ses richesses, la dépouille de tous ses ornements, et la réduit dans un état pire que le néant même.

Qui l'aurait vue enveloppée dans la nuit de ces ténèbres infernales, elle serait capable de faire mourir de frayeur, car c'est un chaos d'une confusion universelle, qui n'y laisse aucune beauté et qui n'épargne aucun labeur pour la rendre la plus horrible de toutes les créatures. La beauté du monde (aussi bien du spirituel comme du matériel) consiste dans le bel ordre que Dieu y a établi lui-même par sa divine sagesse, où tous les êtres sont disposés, en sorte que chacun est placé dans le lieu et dans le rang qu'il doit tenir selon son mérite et sa dignité; et, quand ce bel ordre est tout bouleversé, il n'y a plus de beauté au monde. Que paraîtrait-il, si la terre prenait la place du ciel, et le ciel celle de la terre; si les hommes voulaient être où sont les astres, et les éléments prenaient

la place des poissons? Si, en un mot, tous les êtres entreprenaient d'usurper le propre lieu les uns des autres, ne serait-ce pas un spectacle qui ferait horreur? Mais c'est encore bien pis quand le monde spirituel est dans le désordre.

Saint Thomas, décrivant sa beauté et l'agréable disposition dans laquelle Dieu l'a établi, nous fait remarquer le bel ordre qu'il a mis dans toutes ses œuvres. Il veut que l'homme tienne le premier rang, qu'il soit au-dessus de toutes les autres créatures, pour leur commander en maître, et qu'il n'ait que Dieu seul sur sa tête pour n'être obligé d'obéir qu'à lui : *ut sit sub Deo, et supra cæteras creaturas* (D. Thom. 2, 2 q. 19, a. 12). Cet ordre bien parfait la beauté, aussi bien que la tranquillité du monde. Le voir en cet état, c'est le voir dans son plus beau jour, car c'est le jour de la grâce. Et qui dit la grâce, dit ce qui rend agréable, ce qui plaît, ce qui contente et ce qui console souverainement. Quand toutes les créatures obéissent à l'homme, et que l'homme obéit fidèlement à son Créateur, tout demeure en paix, parce qu'il demeure dans l'ordre. L'ordre fait la beauté, et la beauté plaît et console, et ce contentement paisible est le vrai jour du monde spirituel.

Mais, hélas! ce jour n'a pas duré long-temps : la nuit est venue, qui a éclipsé en un moment toutes ces beautés. Le péché s'est glissé malheureusement et a banni la grâce; l'homme a troublé le bel ordre que Dieu avait mis. Il l'a troublé, parce qu'il a quitté son rang, qui l'élevait au-dessus de toutes les créatures et ne le soumettait qu'à Dieu seul. L'inconsidéré n'a pas su connaître ni conserver l'honneur qu'il avait reçu. Il s'est soumis à ses sujets, et s'est retiré de la soumission qu'il devait à son souverain. Il a donc tout brouillé, car, dans le bon ordre, toutes les créatures lui devaient obéir, et presque toutes lui commandent; il ne devait obéir qu'à son Créateur, et c'est le seul auquel il refuse le plus souvent son obéissance; tout est donc renversé. C'est un chaos de confusion si horrible à voir et si misérable à souffrir, qu'une mer de larmes ne suffirait pas pour en déplorer les calamités.

Car ne semble-t-il pas que, durant la nuit du péché qui bannit le jour de la grâce, tout est comme anéanti, et qu'on n'y voit plus rien, si ce n'est le hideux spectacle d'un désordre pire que le néant même? La terre monter au-dessus du ciel, et le ciel descendre

au-dessous de la terre, quand la créature s'est élevée insolemment au-dessus de son Créateur, et que cette majesté souveraine se voit comme sous les pieds de sa créature, par le mépris qu'elle en ose faire ! L'homme autrefois le maître, devenu, par son péché, comme l'esclave de tous les êtres ; car à qui est-ce qu'il n'obéit pas ?

La chair commande à l'esprit qui est une si noble intelligence, et il lui obéit ; les passions déchaînées comme des bêtes féroces commandent à la raison des choses injustes, cruelles, honteuses, et elle leur obéit lâchement. Ce désordre en attire un autre ; car, dès que l'homme dit je n'obéirai pas à Dieu, tous les animaux disent nous n'obéirons pas à l'homme. La terre dit je serai stérile, je ne veux pas m'épuiser pour nourrir les animaux qui sont faits pour l'homme ; tous les éléments se mutinent contre sa personne et font de son corps un théâtre de combats, pour lui faire souffrir toutes sortes de maladies, par leurs qualités contraires qui dérèglent son tempérament. La faim et la soif le tourmentent et l'obligent de travailler incessamment pour se défendre de ses ennemis domestiques, dont il faut qu'il souffre les attaques durant tout le cours de sa vie : le froid et le chaud se succèdent pour le jeter tantôt dans des feux, tantôt dans des glaces ; et enfin tous les êtres qui n'étaient faits que pour le servir avant son péché sont devenus ses ennemis depuis qu'il s'est montré rebelle à leur commun Créateur. [illegible], qu'il meure ce criminel, qu'il soit malheureux cet ingrat et infidèle à son Dieu. Ne souffrons pas qu'il ait ni paix, ni repos, ni santé, ni consolation sur la terre; accablons-le de toutes sortes de travaux, de peines, de fatigues et d'inquiétudes, qui soient les bourreaux de son corps et les supplices de son esprit.

Et ce qui est bien pire que tout cela, il naît l'objet de la colère de Dieu, coupable et punissable d'un crime qu'il n'a point commis, et qu'il n'a pas pu éviter, et saint Bernard dit que pour cela seul, il est déjà damné éternellement avant même qu'il ne soit né : *Prius damnatus quam natus*. C'est-à-dire qu'il est condamné à ne voir jamais la face de Dieu, s'il n'est lavé de cette tache originelle par le saint baptême. Quelle lamentable condition que celle de l'homme ! plus misérable que celle des vers de terre et des moucherons, qui naissent et qui vivent comme des innocentes créatures, car ils n'offensent jamais Dieu et ne sont point aussi en péril de la

damnation éternelle ; et nous sommes plus abjects et plus misérables que cela. Quelle humiliation pour nous, et quel sujet de trembler toujours sous la main de Dieu !

Ce n'est pas encore tout, car, après même que sa bonté a corrigé le défaut de cette première naissance, nous en faisant trouver une seconde toute innocente dans les eaux du baptême, où il nous adopte pour ses enfants, nous sommes encore réduits à vivre dans une fournaise de concupiscence qui nous brûle ; dans une inclination naturelle au mal qui nous entraîne ; dans une répugnance opiniâtre au bien qui arrête nos bons désirs ; et dans une ignorance si prodigieuse que, non-seulement nous ne connaissons pas Dieu, ni une seule des grandes vérités qui regardent notre salut éternel, mais nous ne nous connaissons pas nous-mêmes : nous sentons nos maux et ne les voyons pas ; nous n'avons aucun moyen de nous en délivrer nous-mêmes ; l'aveuglement général des hommes est si grand durant la profonde nuit du péché que presque chaque pas qu'ils font les égare. Ils tombent dans des précipices tantôt de plusieurs erreurs d'esprit, tantôt de crimes énormes par le dérèglement de leur volonté. Nos ténèbres sont si universelles, et l'ignorance où elles nous tiennent enveloppés est si grande que, pour apprendre seulement à lire, il faut employer plusieurs années, avec des contraintes et des violences qui font le supplice de l'âge le plus innocent de la vie.

Et finalement, après avoir traîné une vie si malheureuse sur la terre, nous la finissons par une mort qui est encore bien plus lamentable, devancée par les douleurs de la maladie, quelquefois longue et ennuyeuse, quelquefois violente et aiguë, accompagnée de plusieurs tourments de la conscience et de grandes frayeurs des terribles jugements de Dieu, et toujours incertains quel devra être notre sort, ou bienheureux ou malheureux durant toute l'éternité. Voilà l'horrible chaos de confusion où le péché nous a réduits, et les profondes ténèbres de la nuit dont il a couvert la face du monde.

On voyait bien que la dame qui écoutait cela souffrait beaucoup, car son visage était tout changé ; elle paraissait fort triste et n'avait fait que soupirer durant qu'elle avait entendu faire cette lamentable peinture des horreurs de la nuit que le péché a entraîné au monde. N'en pouvant plus quasi de la peine qu'elle endurait, elle s'écria

serez tout. Oh ! que le péché est donc un horrible monstre ! oh ! que le monde est misérable ! n'eût-il pas mieux valu qu'il ne fût jamais sorti du néant ! Eh ! le moyen qu'il se délivre de cet abîme de confusion et de malheurs !

Madame, lui dit notre Raphaël en l'encourageant, Dieu l'en a délivré par sa bonté infinie, mais après qu'il y a langui l'espace de plus de cinquante siècles, durant lesquels il n'a cessé de faire ce que vous faites à présent : il gémissait sous le poids des calamités dont il se sentait opprimé, et soupirait incessamment vers le ciel pour implorer ses miséricordes. Il est vrai que la plus grande partie du monde était si aveuglée que les hommes n'avaient pas même assez de lumière pour regarder le ciel, ni le courage de lui demander le remède à leurs maux ; ils regardaient presque tous l'enfer, et n'invoquaient que des dieux imaginaires sortis des abîmes et ces princes des ténèbres ne faisaient qu'augmenter encore leurs ténèbres, et ainsi le remède qu'ils cherchaient était pire que la maladie.

Mais il y avait toujours un petit nombre d'hommes qu'ils appelaient la chétive portion du peuple de Dieu, qui souffrait à la vérité beaucoup avec tout le reste du monde, mais qui n'était pas si aveuglé, qu'il n'eût toujours conservé un peu de lumière qui lui faisait connaître qu'il n'y a qu'un seul Dieu, d'où dépendait tout son bonheur ; et c'est à lui qu'ils s'adressaient, parce qu'ils avaient reçu ses promesses, qu'il leur enverrait un sauveur pour les délivrer ; et ils s'en tenaient assurés, voyant ses promesses tant de fois données et tant de fois confirmées par la bouche de plusieurs prophètes. Ils lisaient dans le prophète Isaïe : *Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, et il s'appellera Emmanuel* (Isa. 7, v. 14), c'est-à-dire Dieu est avec vous. Ils lisaient dans Jérémie : *Dieu fera une nouveauté sur la terre ; une femme environnera un homme* (Hierem. 31, v. 22). C'est-à-dire, que l'enfant qu'elle portera dans son sein, sera un homme en cet état-là. Ce qui ne peut s'entendre que du Messie.

Ils ne pouvaient douter de la vérité des promesses, ils les attendaient avec beaucoup de certitude, et cette espérance les consolait. Mais elles tardaient longtemps à s'accomplir, et le retardement les affligeait et les faisait mourir d'ennui. Combien de larmes versées

sur la terre ! Combien de soupirs ardents poussés vers le ciel ! Combien de désirs embrasés de voir les portes du ciel ouvertes ou ses voûtes rompues, et que leur tout-puissant libérateur descendît ! O bonté infinie ! ô très-miséricordieux Rédempteur du monde ! Ne voyez-vous pas que nous gémissons depuis si longtemps sous la tyrannie du péché ! Jusques à quand vous attendrons-nous sans vous voir ? Les entrailles de vos miséricordes ne sont-elles pas émues de voir les déluges de maux où nous sommes abîmés depuis tant de siècles, n'est-il point temps de nous consoler ? La nuit de nos calamités, de nos ignorances et de nos misères n'a-t-elle pas assez duré pour la finir, et pour envoyer quelque rayon de votre lumière à ceux qui gémissent dans l'ombre de la mort et dans les ténèbres ? *Illuminare iis qui in tenebris et umbra mortis sedent* (Luc 1). .

Divin soleil ! faites-nous voir les premiers rayons de l'aurore qui doit vous enfanter sur notre hémisphère ? Que nous voyons approcher l'heureux jour de notre salut, où vous devez répandre les lumières de votre reconnaissance sur tout le monde, et réchauffer par les ardeurs de votre divine charité, les cœurs presque tous glacés ? Vous l'avez tant de fois promis, Seigneur, *Ecce venio cito*, je viens à vous, oui, je viendrai bientôt allumer le feu dans la terre. Hé ! venez donc au plutôt, aimable Sauveur ! Hâtez-vous de nous consoler de votre présence. Pourquoi tardez-vous si long-temps ? Nous languissons, nous souffrons un continuel martyre, nous n'en pouvons plus, nous mourons d'un désir impatient et intolérable de vous posséder. Leurs souhaits avaient encore plus d'ardeur, et leur prières plus d'empressement que l'on ne saurait exprimer. Et néanmoins ces gémissements, ce martyre si pénible et si cruel aux yeux, cette longue mort de tristesse, a duré plus de cinq mille ans sans qu'ils aient vu aucune exécution des promesses de Dieu, ni aucun effet de leurs espérances.

Mais enfin, ô qu'il est vrai qu'une prière fervente emporte tout ce qu'elle désire ! pourvu qu'elle se soutienne par une persévérance saintement opiniâtre ; car Dieu veut être importuné, et se plaît qu'on le poursuive et qu'on le presse, d'autant plus qu'il semble s'enfuir plus loin, et refuser de nous écouter ; et quand nos importunités continuelles auront vaincu ses résistances, nous

sommes assurés que nous avons gagné son cœur, et que nous ferons de lui tout ce que nous voudrons; il nous dira enfin comme à cette importune Cananée de l'Évangile : *Fiat tibi sicut vis.*

Enfin, le cœur de Dieu, qui n'est que bonté, s'est laissé fléchir : il a mis fin à cette longue nuit de plus de cinq mille ans, et a donné commencement à l'heureux et consolant jour de la grâce, tant désiré et tant attendu; à la première pointe de ce jour, les premiers rayons de son aurore ont paru au monde à la naissance de la Sainte-Vierge. Et aussitôt le monde, semblable à ce pauvre captif qui voit la porte ouverte pour sortir des profondes ténèbres d'un cachot où il a passé la plus grande partie de sa vie, voyant paraître l'aurore du jour de la grâce à la naissance de la Sainte-Vierge, ressent tant de joie, que, comme enivré du torrent d'une consolation divine, il n'a pu s'empêcher jusqu'ici d'en faire paraître l'excès.

Il chante à pleine voix par la bouche de la Sainte-Église; il crie tout transporté de contentement par tout l'univers : *Votre naissance, ô Vierge mère du Fils de Dieu, a annoncé la joie au monde universel, parce que vous avez enfanté le soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, qui ôtant la malédiction a donné la bénédiction, et confondant la mort, nous a donné la vie éternelle.* O heureux jour! qui nous a fait paraître cette belle aurore; à son lever la nuit a cessé, et les ténèbres qui rendaient la face de l'univers semblable comme un chaos de confusion, ont été dissipées; à la présence de cette agréable aurore, le monde a repris sa première beauté; et on peut dire même qu'il en a reçu une plus grande qu'il n'avait, puisque le grand apôtre qui le savait bien, dit que là où le péché avait abondé, la grâce, qui est la beauté même, a surabondé. Oh! heureux tous les siècles qui ont suivi le jour de la nativité de la Sainte-Vierge! ô mille fois plus heureux tous ceux qui ne sont pas venus au monde avant elle! quel bonheur d'être né depuis ce temps-là!

Artémise qui expérimentait en elle-même un changement assez semblable à celui que le monde entier avait ressenti à la nativité de la Sainte-Vierge, car ses tristesses étaient évanouies, et une joie fort douce du Saint-Esprit était entrée imperceptiblement pour consoler son cœur, se trouva pénétrée d'une reconnaissance si vive des bontés de Dieu, et d'un sentiment si tendre des obligations que

nous avons de le louer, de le remercier et de l'aimer, qu'elle commença à nous dire de l'abondance de son cœur :

Hélas! qu'avons-nous fait à Dieu plus que tous ceux qui sont nés dans les siècles malheureux qui ont précédé la nativité de la Sainte-Vierge ; ils sont entrés au monde dans la nuit du péché, et nous voici dans le plein jour de la grâce ! Ils ont langui dans les ténèbres, dans la misère, et nous vivons dans la lumière et dans les consolations divines. Hélas! ils sont tous morts dans l'attente, et nous voilà dans la jouissance du souverain bonheur du monde! Qu'avons-nous mérité devant Dieu avant que de naître, pour être plus favorisés qu'ils n'ont été? O bonté infinie! que vous êtes aimable à un cœur qui considère votre conduite sur lui! Tous ceux qui ont vécu dans le temps de l'Ancien Testament ont tant demandé de voir le jour de la grâce, ils ne l'ont pas vu ; et nous le voyons sans l'avoir jamais demandé. Ils n'avaient pour tout soulagement que des espérances fondées sur des promesses dont ils ne voyaient aucun effet ; et nous sommes dans le sein d'une loi riche de tous les trésors de la grâce qui viennent plutôt se présenter à nous, que nous n'avons pensé à les rechercher ; d'où nous est venue cette bonne fortune ?

Ne pouvions-nous pas naître dans ce temps-là et dans ces lieux-là, au milieu du paganisme et du judaïsme, où nous eussions encouru les mêmes disgrâces? Qu'avons-nous mérité devant Dieu, pour être différés à naître jusque dans les jours du salut, et dans le sein de la loi de la grâce? Quelle aimable disposition de la providence en notre faveur! Avoir fait marcher devant nous Jésus-Christ et sa sainte Mère. Les avoir envoyés au monde comme le nouvel Adam et la nouvelle Ève, pour en lever la malédiction, et pour défricher les épines dont le péché du premier homme avait couvert toute la terre, comme s'il n'eût pas voulu que nous en fussions les habitants, jusqu'à ce qu'il l'eût préparée pour nous recevoir ; et ne la jugeant pas assez bien préparée pour nous jusqu'à ce qu'il eût envoyé son propre Fils pour la remplir des lumières de sa connaissance, et l'enrichir du trésor de ses grâces et de ses mérites.

Et c'est au milieu de cette abondance de biens qu'il nous a placés de sa main, tandis qu'il a placés tant et tant de millions d'autres, qui ne valaient pas moins que nous, dans des régions malheureuses

qui en sont privés. O Dieu de bonté, qu'avons-nous mérité pour recevoir plutôt que les autres de si aimables effets de vos paternelles miséricordes. Je suis charmée, disait-elle, quand je considère le commerce particulier que nous avons aujourd'hui avec Jésus et avec Marie sa très-sainte mère. Nous les connaissons, nous en parlons souvent, nous conversons familièrement avec eux dans l'oraison; nous leur parlons et ils nous répondent; nous les prions, et ils nous accordent nos demandes; nous puisons dans leurs trésors, et ils nous en savent bon gré; nous recevons Jésus jusque dans nos bouches, il entre jusque dans nos poitrines, nous logeons l'amour de sa divine Mère avec lui jusque dans nos cœurs, et ils y prennent leurs délices. O Dieu d'amour! si les siècles passés avaient vu de loin notre félicité, n'en seraient-ils pas morts d'envie?

Cependant, ingrate que je suis, je n'en ai presque pas de ressentiment. Ignorante et stupide, je ne sais pas jouir de mon bonheur; je me laisse accabler par la tristesse et par le découragement pour de légères infortunes de la vie présente, au lieu que je devrais toujours être comblée de joie, possédant le souverain bonheur après lequel tous les siècles passés ont tant soupiré; je fais encore facilement des plaintes, au lieu que je ne devrais cesser de remercier Dieu, de le louer et de le bénir. C'est trop, c'est trop languir dans ma tiédeur, je veux prendre de meilleurs sentiments et j'espère que je les obtiendrai moyennant le puissant secours de la Sainte-Vierge; j'ai beaucoup de confiance en elle, mais je désire l'augmenter, en m'efforçant de la connaître tant que je pourrai. Monsieur, je vous ai trop interrompu, je vous prie de reprendre votre discours et de nous dire :

ARTICLE II.

En quel temps, en quel lieu et de quelle façon la très-Sainte Vierge est venue au monde.

Saint Jean Damascène est admirable quand il dit que tous les siècles disputaient à qui emporterait la gloire de l'avoir donnée au monde (*Damasc. orat. de Nativit. B. Vir. certabant sæcula, quodnam ortu Virginis gloriaretur*). Cependant, celui qui paraissait le plus malheureux l'emporta et devint par-là le plus heureux. On comptait alors au-delà du cinquantième siècle, depuis la création

du monde, car ce fut en l'an cinq mil quatre-vingt-quatre, selon la supputation de Baronius dans le Martyrologe romain, cinq cent soixante-seize ans depuis la captivité de Babylone, sept cent trente-huit ans depuis la fondation de la ville de Rome et l'an vingt-deuxième de l'Empire d'Auguste, Hérode Iduméen régnant pour lors dans la Judée, et c'est à son sujet que j'ai dit que c'était le plus misérable des siècles.

Car ce cruel ayant usurpé le royaume de Judée par les artifices qu'il employa pour gagner la faveur d'Auguste, ce prince, qui était le maître du monde et qui disposait des royaumes comme un particulier ferait de ses terres, souffrit qu'Hérode devînt le tyran du seul peuple du monde qui passait pour la chère portion de Dieu, et qui jusqu'alors n'avait jamais été gouverné que par des rois de sa nation ; celui-ci qui était étranger, et qui par conséquent ne possédait le royaume que par violence et par injustice, craignait toujours que le Dieu d'Israël ne le lui arrachât des mains ; et sachant bien que les prophètes avaient promis à ce peuple qu'il leur naîtrait un roi de la race de David, qui monterait sur le trône de son père et qui régnerait partout comme un souverain, pour les délivrer de la servitude, et les rendre le peuple le plus heureux de toute la terre, il employait toute sa politique pour renverser les desseins de Dieu, comme il prétendait, tant il était insensé et tant la passion de régner l'avait aveuglé ; et pour se défendre contre le bras tout-puissant de Dieu, qui promettait de faire régner un souverain de la famille de David, il s'efforça d'en exterminer tous les restes, sans pardonner à un seul de tous ceux qu'il put découvrir.

Il en restait peu que son mépris sauva de sa cruauté ; de ce petit nombre était saint Joachim et sainte Anne, deux personnes simples qui paraissaient du commun et qui ne s'appliquaient qu'aux exercices de piété, et telles gens ne sont pas à craindre, outre qu'ils étaient déjà avancés sur le déclin de leur âge et qu'ils n'avaient point d'enfants. Cependant c'est cet heureux couple que la providence avait choisi pour faire naître au monde celle qui devait nous produire ce désiré de toutes les nations ; ce fils de David qui devait s'asseoir sur le trône de son père pour être le vrai roi d'Israël, et le monarque souverain de tous les monarques du monde. Il est vrai

que ce ne devait pas être d'une façon charnelle et matérielle, comme les Juifs se l'imaginaient, mais d'une manière spirituelle qui est plus réelle, plus solide et plus excellente sans comparaison. Que la fausse sagesse du monde ne fasse cas que du corps et du sensible, et qu'elle prenne le spirituel pour une chimère et une pure imagination ; c'est la vérité néanmoins, et l'intelligence de tous les sages le voit, le comprend et en demeure d'accord, que c'est tout le contraire ; car le corporel et le sensible n'est qu'une ombre qui passe, une fumée qui s'évanouit, une corruption qui périt et se réduit à rien, au lieu que le spirituel est un être incorruptible plus palpable aux âmes que le corporel n'est aux sens, et si solide qu'il dure éternellement. Qui entend bien cette philosophie, préférera la moindre chose spirituelle à la plus grande corporelle qui soit dans le monde.

Eh ! plût à Dieu, dit Artémise, que tout le monde en fût aussi persuadé que vous ; ô Dieu, que nous vivrions dans un grand repos, car on ne s'empresse que pour avoir le matériel ; un chacun le conteste à l'autre, et cela fait tous les différends, les procès, les guerres, les querelles, les inimitiés, les fraudes et enfin toutes les tempêtes de la vie présente. Pour le spirituel, personne ne s'en met en peine, et si quelqu'un le veut avoir, personne ne lui disputera ; au contraire, on nous l'offre, on nous presse de le recevoir et nous n'en voulons point, et il n'y a rien de plus vrai que cela ne vient d'autre chose, sinon de ce qu'on regarde le matériel comme le vrai bien qui profite seulement au corps, et le spirituel comme quelque chose d'imaginaire qui ne donne pas à manger. Les hommes sont justement comme s'ils étaient de purs corps sans âmes, vrais animaux et hommes imaginaires, il faut leur dire cette injure dont ils ne sauraient pas trop se défendre.

Mais sans sortir de notre sujet, j'aime assez votre morale, continua Artémise, toutefois je ne veux pas qu'elle m'empêche d'apprendre ce que je désire fort savoir. Je suis satisfaite pour ce qui regarde le temps de la naissance de la Sainte-Vierge, je voudrais maintenant savoir quelle partie du monde a été assez heureuse pour recevoir ce précieux don du Ciel.

Vous savez bien l'année, reprit le voyageur, mais vous ne savez pas encore le mois et le jour, ni l'heure. Pour le mois, on tient

peut douter, le sentiment commun de toute l'Église est que ce fut le mois de septembre, et nous voyons aussi que c'est en ce mois qu'elle célèbre la fête de la sainte Nativité; c'est dans ce mois que le soleil passe du signe du Lion dans le signe de la Vierge; il était bien juste que la Sainte-Vierge se trouvât dans ce mois-là, puisqu'elle devait nous faire passer le grand soleil de l'éternité, des colères du lion irrité contre les pécheurs, dans les douceurs d'un Dieu humanisé dans son chaste sein.

Et pour ce qui regarde le jour, outre que la même autorité de la sainte Église doit nous régler aussi bien pour le huitième jour comme pour le septième mois, et que de bons auteurs allèguent plusieurs belles raisons pour montrer que le huitième jour du mois était le plus convenable à cette naissance; j'en sais une qui me semble si forte, qu'elle suffit elle seule pour me persuader qu'il n'y avait pas d'autre jour que le huitième qui pût mériter un si grand honneur : c'est de saint Ambroise que j'ai reçu cette lumière. Il est écrit dans ses Commentaires sur l'Évangile de saint Luc, que l'Octave n'est pas un jour du temps, mais de l'éternité : *Octava spei nostræ perfectio est.* Sa raison est que tout notre temps se compte par les sept jours de la semaine; quand on est arrivé au sept, on ne passe point outre, mais on retourne à compter par un, et on continue encore jusqu'à sept; ainsi le huitième jour n'est point dans la mesure du temps, il passe au-delà. Eh! quel est ce jour qui passe tous les temps, si ce n'est l'éternité? Vous demandez pourquoi la Sainte-Vierge est née le huitième jour? ne voyez-vous pas que c'est le jour de l'éternité, et qu'il était juste qu'un si grand chef-d'œuvre fût plutôt un ouvrage de l'éternité que non pas du temps?

Mais je demande le lieu de sa naissance, reprit Artémise, car je porte envie à cette heureuse contrée, que j'estime la plus heureuse de toute la terre. Ce fut, madame, dans la ville de Nazareth, dans la province de Galilée, et dans la même petite maison où elle reçut, quatorze ans et six mois après, l'ambassade de l'ange que le ciel lui envoya, et conçut le propre Fils de Dieu dans son chaste sein, par l'opération du Saint-Esprit, demeurant vierge et la plus pure de toutes les vierges. Saint Jérôme, ou quiconque est l'auteur du livre qui traite de la naissance de la Sainte-Vierge, tient pour

assuré qu'elle est née dans cette pauvre, mais très-sainte maison, dans laquelle elle allaita depuis l'enfant Jésus, et l'éleva durant les premières années de sa vie : cette maison est ce que nous appelons aujourd'hui Notre-Dame de Lorette, qui n'est plus maintenant située à Nazareth, parce qu'elle a été transportée en Italie par le ministère des anges.

Toutefois, Abulensis n'est pas de ce sentiment (Abulensis, in Matth. 2. q. 91) ; car il tient pour certain qu'elle est née dans une petite bourgade de la campagne qu'on appelait Séphora, distante d'environ trois heures de chemin de la ville de Nazareth : et sa raison paraît fort plausible ; car il dit que c'était le lieu de la demeure de saint Joachim et de sainte Anne, les père et mère de la Sainte-Vierge. Or, il y a bien plus d'apparence de dire qu'elle est née dans la maison de ses père et mère qu'en aucun autre lieu du monde ; surtout il n'est pas à croire qu'elle soit née dans la maison de Nazareth, qui était celle de saint Joseph son époux ; car le bon sens ne veut-il pas que les filles commencent leur vie dans la maison de leurs parents, et qu'elles la passent ensuite dans la maison de leurs maris ?

Quoi ! interrompit Artémise, une si grande princesse être née dans un lieu si peu considérable et dans une maison si pauvre, et de parents qui tenaient si peu de rang parmi les hommes, au lieu que la première et la plus illustre ville du monde, et le plus beau palais de toute la terre n'eussent pas été assez dignes de la recevoir ! O grand Dieu vivant, ô majesté infinie, que vos pensées sont élevées au-dessus de celles des hommes, et que vous montrez bien partout le peu d'estime que vous faites des petites grandeurs temporelles ; vous les tenez toutes dans vos mains, mais ce n'est que pour les rabaisser et pour nous faire voir le mépris que vous en faites ; vous n'avez pas voulu en admettre aucune ni pour vous ni pour votre très-sainte mère. Car où sont les magnificences qui ont paru dans la naissance de cette reine des anges et des hommes ? Qui en a fait des feux de joie ? Qui en a publié la gloire ? Personne n'y pense, aucun ne prend garde à elle ; elle naît dans l'abjection et dans le mépris comme la dernière des filles. Regardez cela, et vous confondez, vanité du monde ! Ne voyez-vous pas que la vaine gloire

n'est pas digne d'approcher de Dieu, parce qu'i[illegible] vérité, et qu'elle n'est qu'une fausse apparence?

Mais la chose va encore bien plus loin que vous ne pensez, reprit le voyageur ; savez-vous bien que l'Évangile même ne dit pas un mot de sa naissance, ni de son enfance, ni de ses parents, ni de rien qui regarde sa personne, non plus que si elle n'était rien en effet, tandis qu'il décrit si particulièrement la naissance de saint Jean-Baptiste et son enfance, et ses père et mère, mais de la Sainte-Vierge, il ne dit pas une parole : on nous la produit tout d'un coup comme la mère de Jésus, *Maria de qua natus est Jesus*, sans nous dire ni qui elle est, ni d'où elle vient, ni quand, ni comment elle est entrée au monde ; vous diriez qu'elle s'est trouvée faite tout d'un coup, sans que personne y ait pensé. D'où vient cela, demanda Artémise, toute surprise de ce qu'elle entendait ; car il lui semblait que c'était faire bien peu de cas de la Sainte-Vierge, de ne compter pour rien sa naissance ni ses parents.

Tout au contraire, lui répondit le voyageur, je ne vois rien qui porte si haut la gloire de sa nativité comme ce mystérieux silence de l'Évangile : il ne veut pas nous parler d'elle comme d'une fille des hommes, c'est pourquoi il ne dit rien de ses parents ; il ne veut point aussi nous en parler comme d'un enfant, c'est pour cela qu'il ensevelit tout son petit âge dans le silence ; mais la seule idée qu'il veut nous en donner pour nous la faire mieux connaître, c'est qu'elle est la mère de Jésus-Christ, fils unique de Dieu le père, et sauveur du monde. Ne regardez que cela seul en elle, et laissez tout le reste, car voilà tout son être ; et quand vous avez dit qu'elle est la mère du Fils de Dieu, vous avez dit tout ce qu'elle est ; que votre piété élève un peu ici son esprit et qu'elle considère à quel comble d'honneur cela élève la naissance de la Sainte-Vierge.

Jésus-Christ n'a qu'un père au ciel et une mère sur la terre, il est la gloire de tous les deux ; il y a de si grands rapports entre son père et sa mère, qu'il semble qu'il veut nous les faire connaître de même façon. Quand on veut nous faire connaître Dieu le père et nous le faire discerner des autres personnes divines, on nous fait remarquer en lui deux excellences particulières, qu'on appelle en

théologie deux notions qui sont si propres, qu'elles ne se trouvent point dans les autres personnes divines. Ils ont appelé la première, innascibilité, et la seconde, la paternité; l'innascibilité veut dire qu'il n'est point né d'une autre personne, mais qu'il est le premier principe de l'origine de la divinités, et la paternité veut dire qu'il produit un Fils de sa propre substance : de sorte que nous comprenons par là qu'il n'est né de personne, mais qu'il fait naître un Fils unique de son sein, et voilà la fidèle peinture du Père de Jésus-Christ.

Ne semble-t-il pas qu'il nous donne dans l'Évangile la même peinture pour nous faire connaître sa divine Mère? On ne remarque rien en elle pour la discerner des autres personnes, sinon les deux mêmes notions du Père-Eternel, l'innascibilité et la maternité. *Maria de qua natus est Jesus;* on marque en elle l'innascibilité par ce grand silence que l'on garde sur ses parents, comme si elle n'en avait point. C'est Marie, ne vous informez pas de qui elle est née, mais regardez-la comme n'étant née de personne : voilà l'innascibilité et ensemble la maternié : *Maria de qua natus est Jesus,* comme si on voulait nous faire comprendre, qu'à l'exemple du Père-Eternel, au même instant qu'elle est, elle est mère. De sorte que nous comprenons par là qu'elle n'est née de personne, mais qu'elle fait naître un fils unique de son sein, et le même Fils du Père-Eternel. Et voilà la fidèle peinture de la mère aussi bien que du père de Jésus-Christ ; et demandez après cela si c'est par mépris de sa personne qu'on ne parle point de ses parents dans l'Évangile.

A la vérité, confessa Artémise, à prendre la chose de cette façon on ne pouvait pas donner plus de gloire à sa nativité que par ce mystérieux silence. Je m'imagine bien que pour marcher de ce pas-là elle est entrée au monde d'une façon fort magnifique, quoiqu'elle ne soit pas visible aux yeux des mortels. Elle le serait, repartit le voyageur, s'ils voulaient la considérer, et ils avoueraient qu'on n'a jamais rien vu au monde de si magnifique, comme vous allez le voir.

ARTICLE III.

La Sainte-Vierge a fait son entrée au monde avec une magnificence qui surpasse toute la gloire des rois de la terre.

Qui veut bien voir la vérité, il faut qu'il détourne ses yeux de

la vanité : tandis qu'il regardera l'une, il ne verra point l'autre, parce qu'elles sont opposées comme les ténèbres et la lumière, que personne n'a jamais vues d'un même œil. La vanité est toute dans l'apparence, parce qu'elle ne vise qu'à gagner les sens ; or, les sens ne cherchent pas tant ce qui est comme ils s'attachent à ce qui paraît. La vérité, au contraire, suit les apparences, comme si elle voulait se cacher aux sens qui sont indignes d'elle, parce qu'elle est le propre objet de l'esprit. La vérité et la vanité sont deux contraires qui se détruisent l'un l'autre ; où il n'y a que de la vanité, il n'y a point de vérité, car tout n'est qu'une pure apparence ; et où se trouve la vérité, il n'y a point de vaines apparences dont elle fasse montre.

Sur ce principe, je dis que ce n'est pas par les apparences qu'il faut juger des grandeurs de la Sainte-Vierge, puisque les apparences ne montrent pas la vérité, mais la vanité. Il faut chercher la vérité en ce qui n'est pas aperçu des sens, et, pour la trouver, lisons l'Evangile, qui est l'oracle de la vérité, et voyons comme il nous dépeint son entrée magnifique et pompeuse dans le monde au jour de sa nativité. Il faut confesser que ce qu'on a jamais dit de la gloire des conquérants et de la magnificence des plus grands monarques qui ont paru au monde, n'est que bassesse en comparaison ; car, soit qu'on regarde ce qui la précède, soit que l'on considère ce qui l'accompagne et ce qui l'environne, soit qu'on porte les yeux sur ce qui la suit, tout y est admirable.

Voulez-vous voir ce qui la précède ? Vous verrez une multitude de patriarches, de prophètes, de princes, de rois, que l'Evangile range en bel ordre pour les faire marcher devant elle au jour de sa nativité. Vous entendrez nommer Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon, Roboam, Josaphat, Osias et un très-grand nombre d'autres têtes couronnées qui sont ses aïeux ; voilà ce qui marche devant elle : peut-on rien voir de plus magnifique ? Si vous considérez ce qui accompagne et ce qui environne sa personne, ne semble-t-il pas que tous les siècles passés renaissent pour venir se ranger auprès d'elle et lui composer une couronne pompeuse, quand l'Ecriture sainte, racontant toutes les générations, depuis Abraham et même depuis Adam jusqu'à elle, les rappelle des âges passés, les cite et veut qu'elles soient présentes pour contribuer à

sa gloire par leurs acclamations et par une harmonie générale, ce qui faisait dire à un grand empereur que Marie était le panégyrique de tous les siècles, et elle-même dit dans son cantique que toutes les générations la publieront bienheureuse : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Voilà ce qui l'accompagne. A-t-on jamais vu une cour ou plus auguste ou plus nombreuse ?

Mais vous verrez encore tout autre chose si vous jetez les yeux sur ce qui la suit, car la majesté de Dieu vous y paraîtra. Vous y remarquerez que le souverain Monarque du monde, le propre Fils de Dieu, s'est mis à sa suite et même dans sa dépendance, puisqu'il est aussi réellement son fils unique qu'il est le fils unique du Père-Éternel ; et ce qui est de plus surprenant, lui qui ne peut être ni de la suite ni de la dépendance de son divin père, a bien voulu être de la suite et de la dépendance de sa très-sainte mère. Mais ce n'est pas encore tout, car quand je dis le Fils de Dieu, ce n'est pas sa seule personne, c'est avec lui toute sa famille infiniment nombreuse, c'est-à-dire tous les saints, tous les prédestinés, tout ce qui compose l'Église triomphante et militante ; ce nombre innumérable de rois de l'éternité, qui ne sont qu'un corps mystique avec Jésus-Christ, sont comme lui de la suite et de la dépendance de la Sainte-Vierge. O Dieu ! quelle magnificence ! Regardez maintenant tout cela d'une seule vue, considérez ce qui la précède, ce qui l'accompagne, ce qui la suit quand elle fait son entrée au monde : ne demeurerez-vous pas suspendu dans une admiration qui abîmera votre esprit et vous ôtera la parole, et n'avouerez-vous pas enfin que tout ce qu'on a jamais vu de plus extraordinaire dans toutes les histoires sacrées et profanes, n'a rien qui approche de la majesté et du pompeux appareil de la Sainte-Vierge quand elle fait son entrée au monde ?

Je voyais bien que cette grande idée de notre voyageur plaisait fort à toute la compagnie ; il n'y eut qu'un ecclésiastique, qui se trouva là par occasion, qui lui dit : Il me semble, monsieur, que ce n'est pas ainsi que l'Évangile nous dépeint la nativité de la Sainte-Vierge, et, à vous dire la vérité, je ne comprends pas bien comme il nous en parle. J'ai remarqué avec étonnement que celui que l'Église nous fait chanter à la messe de cette grande solennité ne dit pas un mot de la nativité de la Sainte-Vierge, mais il com-

mence par ces paroles : *Liber generationis Jesu Christi.* Il dit que c'est le livre de la génération de Jésus-Christ ; à quel propos nous parler d'un livre, quand il fallait parler de la nativité de la Sainte-Vierge.

N'en soyez pas surpris, repartit le voyageur, l'éloquence du Saint-Esprit est tout-à-fait admirable; jamais toute celle des anges et des hommes n'aurait pu trouver une expression si belle ni si forte, pour signifier les grandeurs de la Sainte-Vierge en sa nativité, que de dire que c'est le livre de la génération de Jésus-Christ ; car dites-moi, vous qui êtes un homme de lettres, à quoi sert un livre et quel est son office ? N'est-ce pas de recevoir des pensées et des paroles, les conserver, les revêtir d'un corps et les rendre visibles aux yeux d'un chacun ? Un livre n'est fait que pour cela, et n'est-ce pas à quoi la Sainte-Vierge est destinée par la divine Providence ? Dieu le père a sa conception éternelle dans son esprit, il l'exprime par son verbe qui est son fils unique ; mais cette grande pensée conçue dans son esprit et cette parole prononcée de sa bouche est toute cachée en lui-même, personne ne la voit que lui, aucun ne l'entend que les trois divines personnes ; le moyen de nous la faire connaître ? Dieu le père a la bonté de vouloir bien écrire cette parole dans un livre, pour la rendre visible, et nous l'envoyer comme une lettre missive ; il nous dit que sa langue est la plume de l'écrivain. *Lingua mea calamus scribæ* (Psal. 44) ; la même langue qui prononce le verbe adorable invisiblement en Dieu, l'érit visiblement dans un livre qu'il prépare exprès, si blanc, qu'il n'a jamais été sali par la moindre tache, et ce livre est la Sainte-Vierge, dont la pureté, la candeur et l'innocence sont incomparables.

C'est elle qui reçoit la pensée secrète de Dieu et sa parole invisible, et qui la revêt d'un corps pour nous la rendre visible ; elle l'expose ainsi à nos yeux et nous donne le moyen de lire les plus intimes secrets du cœur de Dieu, qu'il a imprimés dans ce livre pour demeurer en nos mains et nous être conservés jusqu'à la consommation des siècles. Jugez si elle n'est pas vraiment *liber generationis Jesu Christi*, le vrai livre de la génération du Verbe divin. On ne peut pas dire proprement que le sein du Père Eternel soit le livre de la génération de son fils, parce qu'encore qu'il

demeure toujours là, il n'y est pas comme imprimé dans un livre, ni revêtu de caractères visibles à nos yeux, mais il est là seulement comme une parole toujours prononcée. Ce glorieux titre de livre de la génération du Verbe n'appartient donc qu'à la seule Sainte-Vierge, qui à la vérité ne prononce pas le verbe comme le Père, mais elle le porte écrit, revêtu de caractères visibles et rendu l'objet de nos yeux. Saint Jean Damascène dit quelque chose de semblable quand il l'appelle un nouveau volume dans lequel le verbe de Dieu a été écrit sans aucune main *(Orat. de dormitione Deiparæ Virg.)*.

Il fallait bien, monsieur, continua notre voyageur en regardant ce bon ecclésiastique, vous donner ce livre à lire ; car il n'y a rien qui convienne mieux aux personnes de votre condition que la lecture des bons livres ; mais j'en veux présenter un autre à ces dames qui leur sera plus propre qu'à vous. C'est André, patriarche de Jérusalem, qui m'en a fait concevoir l'idée, lorsque revenant d'une profonde méditation sur les merveilles que la toute-puissance de Dieu opère en la Sainte-Vierge pour être la mère de son propre fils, il la salue avec cet éloge si particulier qu'aucun autre que je sache ne lui avait jamais donné. *Salve contemplativæ cognitionis intellectuale speculum (Andreas Jerosol. de salut. Mariæ vel. 7)*. Il l'appelle le miroir intellectuel de la connaissance contemplative, et il me semble qu'il ne pouvait pas parler plus juste que de la nommer un miroir intellectuel ; car quel est l'office d'un miroir ? Vous le savez, mesdames, du moins vous le voyez tous les jours, mais peut-être vous n'y prenez pas garde ; les plus grandes merveilles ne sont pas remarquées quand elles deviennent ordinaires.

Ne voyez-vous pas que le miroir ne fait autre chose que de recevoir ces espèces ou ces images invisibles des objets exposés devant lui, que les philosophes appellent des espèces intentionnelles, car ils disent que les corps visibles sont des peintres naturels qui ne cessent de se peindre eux-mêmes et de se représenter tels qu'ils sont dans tous les espaces diaphanes qui les environnent, mais d'une façon si délicate et avec des espèces si subtiles, qu'il n'en paraît rien s'il ne se rencontre un miroir qui reçoive ces espèces invisibles, les recevant dans son sein, où il les rend en

quelque façon invisibles, puis les enfante visibles à nos yeux. Qui n'admirera la fécondité et la pureté du miroir? Il est si fécond, que tout ce qui se présente devant lui il le reproduit et l'enfante aussitôt. Par exemple, si cent personnes viennent se présenter, ce sont cent personnes qu'il enfantera de son sein et qu'il exposera à la vue de tout le monde; qu'il s'en présente après cinq cents autres, et tant qu'il s'en trouvera, ce sont autant d'enfants qu'il conçoit et qu'il produit au même instant, et vous ne sauriez lui montrer aucune chose visible qu'il ne la conçoive et ne la produise aussitôt. Fut-il jamais une pareille fécondité?

Cependant sa pureté est si grande, qu'il demeure toujours vierge, car il n'est ni terni, ni sali, il ne perd rien de son intégrité pour être le père de tant d'enfants; il les conçoit en demeurant vierge, il les enfante en demeurant vierge, il les conçoit sans volupté, il les enfante aussi sans douleurs. Voilà les merveilles du miroir, qui n'a rien qui l'égale en sa fécondité et en sa pureté, et je ne vois rien aussi qui soit une plus riche expression des excellences de la Sainte-Vierge. Nous disions tantôt qu'elle est le livre de la génération de Jésus; mais regardez-la, et vous connaîtrez qu'elle est encore mieux le miroir intellectuel de la connaissance contemplative.

Le Fils de Dieu est proprement ce que l'on peut nommer la connaissance contemplative, parce que Dieu le père le produit en se contemplant et en se connaissant soi-même, mais il le produit comme son image et la très-parfaite expression de son être et de ses grandeurs. Il n'est pas vrai que tous les corps visibles remplissent tout l'espace diaphane qui les environne de leurs espèces intentionnelles, comme il est vrai que Dieu produit la parfaite image de soi-même dans toute l'étendue infinie de son immensité; cependant elle n'était visible à personne, parce qu'il n'y avait pas de miroir capable de recevoir cette espèce invisible et toute spirituelle pour la revêtir d'un corps et la rendre visible à nos yeux.

Le divin aréopagite, parlant des anges, dit qu'ils sont des substances intellectuelles et comme des glaces très-pures où Dieu se plaît d'exprimer la beauté de ses perfections adorables: il exprime dans les uns son amour, comme dans les séraphins; dans les autres sa sagesse, comme dans les chérubins; dans les autres son

immutabilité, comme dans les trônes; dans les autres sa souveraineté, comme dans les dominations; dans les autres sa force, comme dans les puissances; ainsi du reste. Mais, quoiqu'ils soient tous des manifestations des grandeurs de Dieu, comme les nomme saint Denis, pas un néanmoins en particulier n'a la force d'exprimer ce qu'il en conçoit, ni tous ensemble n'ont pas la vertu de nous le rendre visible, parce qu'ils ne sont pas des miroirs de la parole, mais du silence de Dieu; c'est ainsi que saint Denis l'exprime : *Ostendens bonitatem silentii quod est in cœlestibus* (D. Dionysius areopag. de divin. nom. c. 4).

La Sainte-Vierge est l'unique qui emporte cette gloire par-dessus tous les êtres, c'est elle seule qui est destinée de Dieu pour être le vrai miroir de la connaissance contemplative; elle reçoit l'espèce ou l'image de Dieu le Père dans son chaste sein; elle la reçoit invisible et la rend visible; elle la reçoit et la conçoit d'une manière toute pure et virginale, et l'enfante de même pour l'exposer à nos yeux, sans rien perdre de son intégrité ni de sa très-parfaite pureté; elle la conçoit sans volupté et l'enfante aussi sans douleur; sa fécondité et sa pureté sont incomparables par-dessus celles des miroirs. Il est vrai qu'elle ne montre pas sa fécondité à produire une infinité de choses comme le miroir corporel, mais en produisant l'image de Dieu elle produit un être infini. Peut-on s'imaginer une plus grande fécondité? Mais sa pureté n'est pas moindre que sa fécondité, car elle imite celle de Dieu le Père et surpasse celle de tous les anges du ciel.

Si l'idée du livre avait plu à l'ecclésiastique, celle du miroir sembla encore plus belle aux dames, surtout à Artémise; elle s'avisa pourtant d'une réflexion là-dessus, où peut-être notre voyageur n'avait pas pensé. Quelle sorte de miroir est-ce ici, demanda-t-elle, qui nous fait voir le Verbe de Dieu? Jamais artisan que je sache n'a trouvé le secret de faire des miroirs qui fussent propres à faire voir les paroles; le moyen, puisqu'elles ne sont pas l'objet naturel des yeux? On peut bien les faire ouïr, mais non pas les faire voir; on peut même les reproduire par l'écho qui est le miroir des oreilles; mais de faire voir aux yeux les paroles, et ce qui est plus, faire voir aux yeux des mortels la parole éternelle, c'est ce qui passe toute admiration.

Cependant nous la voyons, insista le voyageur, et ce qui est plus étonnant, nous la voyons après que Dieu avait déclaré que les hommes vivants ne pourraient la voir, lorsque Moïse son intime et familier ami lui demanda par grâce de contenter une fois l'extrême désir qu'il avait de le voir, il fit cette réponse que saint Augustin a trouvée si mystérieuse : Vous ne me verrez pas en face, mais vous me verrez par les épaules (*Videbis posteriora mea, faciem autem meam videre non poteris*. Exod. 33. v. 23). Là-dessus ce grand docteur raisonne d'une façon sublime à son ordinaire, et demande quelle est cette face que l'on ne peut voir, et quelles sont ces épaules que l'on peut voir? Il répond lui-même, la face c'est la divinité, les épaules sont la très-sainte humanité : la divinité ne peut être vue par les hommes durant cette vie mortelle, c'est pourquoi l'apôtre la nomme fort bien : *Speculum sine macula*, une glace sans tache : quand vous avez un cristal tout pur, sans mélange d'aucun autre corps, il est transparent, la lumière y passe, les espèces y passent, tout y passe, et on n'y voit rien, mais joignez-y un corps opaque, qui soit terminé par du plomb ou du mercure, ou quelque corps bien solide, il devient un miroir excellent, on y voit tous les objets visibles avec plaisir.

Le Verbe éternel, considéré dans la seule divinité, est un miroir sans tache, nos yeux n'y sauraient rien voir : mais depuis que la Sainte-Vierge, lui donnant l'humanité sainte, l'a terminé par un corps opaque, c'est un miroir si excellent que l'on y voit en perfection tout ce qui est visible. Oh! que de merveilles on voit en Jésus-Christ Dieu-Homme! on y voit Dieu, on y voit l'homme, le créateur et la créature; on y voit la beauté de la vertu; on y voit l'horreur du péché; on y voit les rigueurs de la justice de Dieu, et la haine qu'il porte au péché; on y voit l'excès de ses miséricordes et le désir qu'il a de sauver les pécheurs; on y voit les solides espérances de l'éternité bienheureuse; on y voit aussi les justes craintes de la malheureuse : en un mot, il n'y a rien que l'on ne voie fort clairement dans ce miroir admirable quand on le contemple à loisir. Qui nous a donné ce miroir? Dieu le Père et la Sainte-Vierge nous l'ont composé exprès pour le mettre devant nos yeux, chacun y contribuant ce qui était de sa substance, Dieu le Père donnant la divinité, la Sainte-Vierge donnant la sainte

humanité, et Jésus-Christ composé de l'un et de l'autre, est le parfait miroir de nos âmes : *Fecisti, Domine, de corpore tuo speculum animæ meæ* (Hugo.).

Pensez, mesdames, que la Sainte-Vierge vous fait à tous ce riche présent au jour de sa nativité, recevez-le de sa main comme un gage de son amour et un augure de votre bonheur, c'est un divin miroir qu'elle expose à vos yeux pour voir les taches de vos âmes ; pourriez-vous avoir une pièce plus riche dans votre cabinet ? Vous avez des miroirs dans vos chambres, que vous allez consulter tous les jours sur la beauté de vos visages, mais soyez bien plus curieuses de consulter souvent celui-ci sur la beauté et sur les taches de vos âmes ; jamais il n'est mieux exposé que quand il est attaché en croix, c'est de là qu'il parle plus sensiblement : c'est là qu'il est dans son beau jour, et qu'il nous montre plus clairement l'état de nos âmes. O que ma superbe me paraîtra horrible en présence de ses profonds anéantissements ! que ma passion pour les richesses me paraîtra monstrueuse en la présence de sa très-haute pauvreté ! que mon ardeur pour les plaisirs me couvrira de confusion à la vue des cruelles douleurs qu'il endure pour l'amour de moi ? Quand je verrai sa patience dans ses tourments, sa douceur pour ses bourreaux, sa charité pour ses ennemis, son abandon aux volontés de Dieu son père, auquel il consigne son âme : mon âme, voilà votre miroir, consultez-le sans cesse, vous y verrez avec horreur vos difformités ; mais, à force de les voir et d'en concevoir de l'horreur, vous aurez de la consolation de voir se former en vous peu à peu les traits de sa divine ressemblance.

Je m'attendais que mon oracle allait pousser son sentiment encore bien plus loin ; mais Artémise, qui était de ces femmes dévotes qui étudient beaucoup mieux la spéculation des belles vérités que la pratique des solides vertus, le ramena à son sujet et le pria de lui faire part des autres lumières que Dieu lui avait données sur la nativité de la Sainte-Vierge ; et voici ce qu'il lui dit.

ARTICLE IV.

La Sainte-Vierge est donnée au monde comme l'aurore du jour de la grâce.

Un esprit curieux de l'antiquité se forma autrefois cette agréable imagination, que la nature avait dessein de produire la fleur de lis,

cette reine entre les fleurs, qui a mérité d'être portée avec tant de gloire dans l'écusson des armes du plus grand des rois, n'osa pas tout d'un coup entreprendre un si haut chef-d'œuvre; mais elle fit son apprentissage sur une autre fleur qui a du rapport avec elle, et qui paraît un lis ébauché (c'est ce que les uns appellent liseron et les autres campanelles) (*Convolvolus tyrocinium naturæ lilium facere codiscentis.* Pline l. 2. c. 16) ; puis s'étant assez enhardie par ce coup d'essai, elle travailla à son grand dessein, et réussit très-bien à produire la fleur de lis dans la perfection où nous la voyons; oserions-nous dire que la grâce s'est conduite en quelque façon comme la nature?

Elle avait dessein de produire un Dieu-Homme, un verbe incarné, cette fleur d'une beauté incomparable, qui est appelé un lis dans les écritures: *Lilium convallium;* c'était un merveilleux chef-d'œuvre. Il semble que la grâce, quoiqu'elle soit une excellente ouvrière, n'eût pas osé l'entreprendre d'abord, si elle n'eût fait auparavant son apprentissage sur un autre ouvrage qui n'est pas si parfait à la vérité, mais qui a néanmoins beaucoup de rapport avec lui. Elle fit donc auparavant une mère de Dieu, puis toute charmée de la beauté de cet ouvrage où elle avait si bien réussi, elle entreprit de faire le Fils de Dieu, le miracle de tous les miracles, et le plus beau chef-d'œuvre qui pouvait sortir des mains de la grâce (*Maria tyrocinium gratiæ Christum facere condiscentis).* On peut donc dire que tous deux, le Fils et la mère, sont deux excellents ouvrages de la grâce; mais que la Sainte-Vierge en est l'apprentissage, et que Jésus-Christ en est le chef-d'œuvre; l'un est comme l'aurore dans sa naissance, et l'autre comme le soleil dans son plein midi.

Ne serait-ce point le vrai sens de ces grandes paroles que le prophète-roi nous a laissées dans le psaume soixante et treizième: *Tu fabricatus es auroram et solem;* vous, ô grand ouvrier des merveilles de la nature, et le tout-puissant auteur des miracles de la grâce! vous avez formé l'aurore et le soleil, l'un et l'autre sont vos ouvrages: chacun sait assez que par le soleil on entend ordinairement Jésus-Christ dans le langage de l'Écriture, et par l'aurore on exprime la très-Sainte-Vierge. *Quæ progreditur quasi aurora consurgens* : tous les deux, le Fils et la mère, comme l'aurore et le

soleil, sont les deux plus rares merveilles qui aient été formées, et qui puissent être jamais perfectionnées des mains de la grâce.

Voilà bien des lumières, interrompit Artémise, que vous nous mettez devant les yeux ; je m'imagine que vous y apercevez quelque mystère particulier que vous allez nous découvrir : mais souvenez-vous que le trop grand jour éblouit la vue, et que souvent, à force de trop voir, on ne voit plus rien (Varro 16). Je le sais, madame, répliqua le voyageur, mais je n'ai rien à vous montrer de si éclatant que vos yeux ne le puissent voir avec plaisir.

Si nous croyons un profane qui a été fort curieux à considérer et à décrire les merveilles de la nature, cette première clarté du matin qui commence le jour, porte le nom d'aurore, pour nous exprimer les richesses de sa beauté ; quand on l'appelle *aurora*, c'est comme qui dirait *aurea hora*, une heure toute dorée, à cause qu'elle dore en effet tout ce qu'elle touche de ses rayons, comme avec la pointe d'un riche pinceau, ainsi qu'un habile peintre qui voudrait tirer un filet d'or sur tout l'horizon, et puis blanchir l'hémisphère pour le préparer à recevoir bientôt le soleil, qu'on peut regarder comme le roi de tous les astres, et le père de toute la nature.

Cette aurore, sitôt qu'elle paraît, répand la joie dans tout ce bas monde, parce qu'on sait bien qu'elle porte dans son sein une grande source de lumière qu'elle ne sera pas long-temps à produire, et qu'elle deviendra bientôt la mère du jour : ceux qui prennent plaisir à faire des réflexions particulières remarquent ici trois grandes merveilles : la première c'est qu'elle devient mère presqu'en même temps qu'elle est née, car bientôt après qu'on a aperçu l'aurore, on voit naître de son sein le corps du soleil ; la seconde est qu'elle est une mère vierge, car elle ne perd rien, ni de sa pureté, ni de son intégrité, pour enfanter ce roi des astres, et pour être la mère du jour ; et la troisième, qui est la plus grande, c'est qu'elle est la fille de son propre fils, et la mère de son propre père ? Elle est la fille du soleil, elle est aussi la mère du soleil, car qui est-ce qui produit cette première clarté du matin qu'on appelle l'aurore, si ce n'est le soleil même quand il s'approche de notre hémisphère, et qui fait marcher devant lui ce premier point du jour qui nous annonce qu'il est proche ? L'aurore est donc la fille du

soleil, mais elle est aussi sa mère, car d'où voyons-nous naître le corps du soleil, si ce n'est du milieu du sein de l'aurore?

O Seigneur, que les ouvrages de votre sagesse paraissent admirables à un esprit qui les considère! Mais tout ce que vous faites de plus beau dans l'ordre de la nature n'est qu'un léger crayon des plus grandes merveilles que vous opérez dans l'ordre de la grâce. Ne semble-t-il pas que la naissance de l'aurore qui commence le jour au naturel est le parfait crayon de la naissance de la Sainte-Vierge? car elle est aussi la vraie aurore qui est venue commencer le jour de la grâce. D'où vient cette joie universelle que l'on voit répandue dans l'Église au jour de sa nativité, qui l'oblige de chanter à pleine voix dans tous les temples : votre nativité, ô Vierge, mère de Dieu, a annoncé la joie à tout le monde, sinon de ce qu'elle voit paraître l'aurore du jour de sa félicité? Aussi elle ajoute : car c'est de vous qu'est né le soleil de la justice, Jésus-Christ notre Dieu, qui, ôtant la malédiction, nous donne la bénédiction, et, confondant la mort, nous donne la vie éternelle.

Ne voyons-nous pas que toute l'Église la salue à son lever comme une aurore naissante, *quasi aurora consurgens*? Quand elle la nomme aurore, c'est son propre nom, puisqu'elle est dans la vérité l'heure toute dorée qui commence à faire paraître au monde les premiers rayons du grand jour de la grâce, naissant toute pleine de grâce, sans aucune tache de péché, et donnant aux hommes les douces assurances de voir bientôt naître leur divin Sauveur. Les trois grandes merveilles que nous avons tantôt remarquées dans l'aurore naturelle vont s'éclipser, si vous regardez les trois autres bien plus admirables, qui paraissent dans cette aurore de grâce.

La première est qu'elle nous paraît mère presque au même instant qu'elle est née. Lisez l'Évangile de saint Mathieu; sitôt qu'il parle de Marie, il dit qu'elle est la mère de Jésus-Christ : *Genuit Joseph virum Mariæ de qua natus est Jesus* : c'est presque le même moment qui produit la mère et le fils; car vous n'entendez pas le nom de Marie, que vous n'entendiez immédiatement après celui de Jésus : quelle promptitude à produire selon le style du Saint-Évangile? Aussitôt qu'il nous dit qu'elle est, il nous dit qu'elle est mère; l'aurore du jour de la grâce est comme l'aurore du jour naturel.

La seconde merveille de Marie, qui surpasse celle de l'aurore, est que l'une et l'autre sont deux mères vierges; mais si l'aurore naturelle n'a garde de rien perdre de sa pureté, en produisant le soleil qui n'est que lumière, ni d'être ternie pour enfanter une beauté qui donne de l'éclat à tous les êtres, combien moins Marie perdra-t-elle la sienne pour avoir enfanté le soleil de la justice, la source infinie de la pureté et de la beauté? Comment aurait-elle perdu quelque chose de sa pureté virginale, pour avoir enfanté celui qui sait même restituer la pureté virginale à celles qui l'auraient perdue? Je parle après saint Ambroise, qui tient pour assuré qu'il a fait ce miracle en la Magdeleine : *Suscepit meretricem, et reddidit virginem.*

Enfin, la troisième et la plus grande de toutes les merveilles est que Marie est la fille de son propre fils, et la mère de son propre père d'une manière bien plus admirable que l'aurore; qu'elle soit vraiment la mère de son propre père, c'est-à-dire du fils de Dieu, il est tout visible, puisqu'elle l'a produit de sa propre substance, et c'est un article de foi dont nous considérerons en son temps le mystère incompréhensible; mais qu'elle soit vraiment sa fille, et que ce soit lui-même qui la fasse naître, c'est une vérité que les saints pères, que la raison, que l'Écriture sainte, qui est plus forte que tout cela, montrent si évidemment qu'on n'en peut douter.

S'il faut consulter les saints pères, que saint Augustin nous parle pour tous, puisqu'il est l'oracle de tous; il introduit Jésus-Christ, dans un excellent traité qu'il a fait contre les hérésies, confondant un Manichéen sur les impiétés qu'il proférait contre la Sainte-Vierge, il lui fait dire ces paroles : J'ai fait la mère de laquelle j'ai voulu naître, je me suis préparé la voie par laquelle j'ai voulu descendre parmi les hommes; celle que tu méprises ainsi, ô Manichéen, est ma mère, je l'ai formée, je l'ai perfectionnée de ma propre main (*Ego matrem de qua nascerer volui feci, ego viam meo itineri præparavi, hanc quam tu despicis, Manichæe, mater mea est, de manu mea fabricata.* August. contra hær. tom. 3, c. 3); demanderait-on un témoignage plus fort ou plus clair, ou rendu par un témoin plus digne de foi?

S'il faut écouter la raison, une seule suffira pour toutes, parce qu'elle est invincible. Marie n'est point un ouvrage de la nature,

c'est un chef-d'œuvre de la grâce ; personne n'en peut douter, donc c'est l'ouvrage particulier de Jésus-Christ, la conséquence est infaillible. Pourquoi ? Vous verrez bien la nécessité de cette conséquence, si vous considérez qu'il n'en est pas des œuvres de la grâce comme des œuvres de la nature ; celles-ci sont les effets de la toute-puissance de Dieu, mais les autres sont les effets de l'infirmité de Dieu ; souffrez-moi cette parole, quand je veux exprimer ce que nous a produit un Dieu humanisé, humilié, anéanti, souffrant et mourant. Saint Paul lui-même n'a pas fait scrupule d'user de ce terme, *Quod infirmum est Dei*. C'est une infirmité de Dieu qui nous a produit tous les ouvrages si miraculeux de la grâce, dont le moindre est plus noble que tout ce qu'il y a de plus excellent dans tous les ouvrages de la nature.

O prodigieuse force de l'humiliation ! que je fasse cette importante réflexion en passant ; ô puissance admirable de l'humiliation ! que toutes les trois personnes de la Trinité, agissant dans toute l'étendue de la puissance qui leur est commune, et produisant tout ce qu'elles pourront produire dans l'ordre de la nature, ne sauraient rien faire qui égale ce que fait une des trois, quand elle s'est rendue abjecte et anéantie par l'Incarnation. Oh ! que notre ignorance est grande, quand nous pensons que nous ne sommes propres à faire rien de grand en l'état d'abjection ; nous voulons nous en tirer, afin, disons-nous, d'être en état de glorifier Dieu davantage ; et nous ne voyons pas que Jésus-Christ lui-même s'y est mis pour procurer plus noblement la gloire de Dieu son Père.

Je reviens maintenant à ma raison, et je dis que la Sainte-Vierge, étant un ouvrage de la grâce et un de ses plus beaux chefs-d'œuvre, appartient particulièrement à Jésus-Christ, puisque c'est lui seul qui, s'étant humilié jusqu'à s'anéantir, est le principe des œuvres de la grâce, et non pas le Père ni le Saint-Esprit, qui ne se sont pas humiliés ni anéantis. Elle est donc la fille de son propre fils.

Mais enfin il n'est rien tel que d'écouter là-dessus l'Écriture sainte. Il semble qu'elle affecte d'exprimer cette grande vérité avec des termes qui ont une majesté particulière : *Sapientia ædificavit sibi domum ;* elle dit que la sagesse a voulu se bâtir elle-même un palais pour sa propre demeure. Que faut-il entendre par la sagesse ? sinon Jésus-Christ, que saint Paul a nommé aussi : *Christum*

Dei sapientiam. Et puis c'est une maxime commune qui est dans la bouche de tout le monde, qu'on attribue la sagesse au Fils, comme la puissance au Père, et la bonté au Saint-Esprit. Nous dire que la sagesse s'est bâti un palais pour sa propre personne, n'est-ce pas nous dire que le Fils de Dieu a été l'auteur de sa propre mère ? Mais pesez la force de ces paroles, elles valent autant d'oracles.

La sagesse a bâti, et a bâti un palais, et l'a bâti pour elle-même ; tout cela est plein des grandeurs de la mère de Dieu dans sa sainte nativité. Car premièrement, puisque c'est la sagesse infinie qui a entrepris de bâtir, il est sûr qu'elle a bâti très-sagement ; elle a donc proportionné la magnificence et les richesses du bâtiment à la majesté de l'hôte pour lequel elle bâtissait, car on ne bâtira pas une demeure pour loger un simple paysan, comme pour loger un monarque, autrement l'architecte n'aurait pas bâti sagement ; il doit, s'il est sage, bâtir plus somptueusement, selon qu'il bâtit pour loger un plus grand seigneur. Grand Dieu ! quelle conséquence peut-on tirer de ce principe à la gloire de la Sainte-Vierge !

Voyez quel beau palais la divine sagesse a bâti pour un esclave, un misérable ver de terre, je veux dire pour l'homme pécheur. Il est plus vil que les vers et plus indigne d'être aimé de Dieu ; cependant levez vos yeux en haut, étendez-les au loin de côté et d'autre, contemplez la grandeur, les richesses et la beauté du grand palais de la nature ; voilà la maison que la sagesse de Dieu a bâtie pour y loger l'homme : ô Dieu, que ce bâtiment est auguste ! qu'il est vaste ! qu'il est richement orné ! Le roi prophète était dans un ravissement qui le transportait hors de lui-même, quand il en considérait la magnificence : *Quam magnificata sunt opera tua, Domine, omnia in sapientia fecisti* (Psal. 91) ! Que vos œuvres sont magnifiques, ô grand Dieu ! que tout y est beau, que tout y est disposé avec une admirable sagesse ! Mais puisque vous conduisez tous vos desseins si sagement, ayant bâti un palais si auguste pour vos indignes serviteurs, que ferez-vous donc pour vous-même ? mon Dieu ! où nous élève cette pensée ? car il faut raisonner ainsi.

Tout ce grand monde est le palais que la sagesse divine a bâti pour l'homme pécheur, la Sainte-Vierge est le palais qu'elle a bâti pour elle-même ; il faut demeurer d'accord que plus l'hôte, qui doit honorer de sa demeure personnelle ce palais du sein virginal

de Marie, est plus noble, plus digne et plus élevé que l'homme pécheur, le palais qu'il a bâti pour lui-même doit être aussi plus auguste, plus riche et plus magnifique que tout ce grand univers. Cette règle est de justice et de sagesse, et tombe tout-à-fait sous le bon sens. Or, combien direz-vous que Jésus-Christ est plus digne que l'homme pécheur? est-ce de la moitié? est-ce de vingt fois ou de cent fois? ce n'est rien dire; direz-vous mille fois, ou cent mille fois? vous n'avez rien dit : direz-vous donc cent mille ou cent millions de fois? c'est encore trop peu; et multipliez tant qu'il vous plaira, vous n'y arriverez jamais, parce qu'il est impossible d'exprimer assez la distance infinie qui se trouve entre Jésus-Christ et l'homme pécheur.

Mais quand on vous aurait accordé un certain nombre, par exemple, mille fois ou cent mille fois, vous devriez toujours conclure ainsi : Jésus-Christ a plus d'excellence cent mille fois que l'homme pécheur; la sagesse a bâti un palais pour l'un et un palais pour l'autre; elle a bâti sagement et avec proportion : il faut donc nécessairement qu'elle ait renfermé plus de perfections et plus d'excellences cent mille fois dans le palais qu'elle a bâti pour Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la Sainte-Vierge, qu'elle n'en a mis dans tout ce grand monde, qui est le palais qu'elle a bâti pour l'homme pécheur. Étudiez là-dessus toute votre vie, et voyez si vous pourrez jamais arriver à comprendre quelles doivent être les grandeurs et les excellences de la Sainte-Vierge, dès le commencement de sa vie et dans le jour de sa sainte nativité. Mais si nos esprits demeurent accablés sous le poids de ces grandes vérités qu'ils ne sauraient comprendre, nos cœurs demeureraient-ils stupides, sans concevoir quelques bons sentiments? Voyons.

ARTICLE V.

Les sentiments d'un cœur vraiment chrétien sur la nativité de la Sainte-Vierge.

Le premier sentiment qui naît dans un cœur à l'arrivée d'une grande postérité, c'est la joie, et il n'y a point de bien, si petit qui nous puisse arriver, qui ne nous cause quelque joie : mais quand c'est un grand bien, il ne peut causer qu'une grande joie, et plus il est grand, plus la joie est grande. Quand donc nous recevons le plus grand de tous les biens, nous ressentons aussi

la plus grande de toutes les joies. Oh! si une âme pouvait connaître quel comble de biens elle reçut à la naissance de la Sainte-Vierge, il serait impossible qu'elle ne fût toute transportée hors d'elle-même par l'excès de consolation qui dilaterait son cœur : car si le souverain bonheur du monde est d'avoir vu naître parmi nous un Dieu-Sauveur, sans doute qu'après celui-là, c'est de voir naître la mère de ce divin Sauveur. »

« Voilà donc le jour de la grâce qui commence à paraître, puisque je vois déjà l'aurore; et par conséquent je vois déjà le grand jour de la gloire ; car l'un est la suite de l'autre, et la même possession de la grâce que j'aurai durant cette vie, je l'aurai aussi dans la gloire durant toute l'éternité ; ne puis-je donc pas dire avec assurance : je vois les cieux ouverts, et l'entrée m'en est permise sitôt que je me verrai délivré de l'esclavage de mon corps? Qui n'avouera que c'est le sujet de la plus grande joie qui puisse consoler un cœur? Le grand cardinal saint Pierre Damien ne se contenait pas à la vue d'un si grand bonheur. Réjouissons-nous, disait-il, mes frères, à la naissance de Marie, comme vous avez coutume de vous réjouir à la naissance de votre Sauveur; car si l'un est le soleil de justice, l'autre est l'aurore qui le précède et l'enfante de son sein; si l'un est le vrai paradis de nos âmes, l'autre est la porte qui nous y donne entrée; si l'un vient satisfaire à toutes nos dettes et nous racheter par son sang, l'autre lui fournit ce précieux sang qui doit être le prix de notre rachat. Réjouissons-nous à la naissance de tous les deux, puisque tous les deux sont les sources de notre souverain bonheur (B. Petrus Damian). »

D'où vient donc, demanda Artémise, qu'on ne fait point de feux de joie partout à la nativité de la Sainte-Vierge, comme on en fait à la nativité de saint Jean-Baptiste? D'où vient que l'Église chante partout, pour exciter tant qu'elle peut ses enfants à la joie spirituelle : *votre naissance, ô Vierge Marie, annonce la joie à tout le monde;* et néanmoins on ne voit pas que tout le monde conçoive ces bons sentiments? Que voulez-vous! répondit le voyageur en gémissant, le monde est stupide pour ce qui regarde les choses de Dieu : il est tout plongé dans les sens, d'où il s'efforce de tirer quelques petites bluettes de consolations passagères; et il n'y trouve, malheureux qu'il est, que des torrents d'amertumes et de

misères qui le crucifient. Il faut avoir méprisé et quitté les consolations des sens, pour goûter celles de l'esprit ; on voudrait bien recevoir les unes, mais on ne veut pas renoncer aux autres.

Ceux qui ont voulu rechercher quand et comment on a commencé à célébrer dans l'Église la fete de la nativité de la Sainte-Vierge, disent que quelques solitaires, qui s'étaient retirés du monde pour ne s'appliquer qu'à Dieu seul, entendaient tous les ans, le huitième jour de septembre, une mélodie angélique, et sentaient leur cœur si comblé de joie, qu'ils jugèrent bien qu'il y avait quelque chose de bien extraordinaire : ils prièrent Dieu de leur en faire connaître le sujet, et il leur fut dit qu'il se faisait ce jour-là dans le ciel une très-grande solennité, pour la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge ; et qu'étant née plus en faveur des hommes, qu'en faveur des anges, la terre serait bien ingrate de ne célébrer pas aussi cette fête. La chose sembla si juste, qu'on commença de la célébrer premièrement dans l'église grecque, et puis dans l'église latine, et enfin par toute la terre. On ne marque pas le temps de cette révélation et de l'institution de cette fête (Cartagena. l. 2. Hom. 2.) ; mais le cardinal Pierre Damien tient pour assuré qu'elle n'est pas moins ancienne que celle de saint Jean-Baptiste (Damian. t. 1. serm. 2. de nativit.) : c'est donc la fête d'une réjouissance universelle au ciel et en la terre, devant les anges et devant les hommes. Une âme qui ne prend point de part à cette joie céleste doit reconnaître à sa confusion qu'elle a plus de rapport avec les bêtes qu'avec les anges.

Mais cette joie, lui dis-je, de la façon que vous en parlez, me paraîtrait bien imparfaite et intéressée, si vous n'en preniez les sentiments qu'à cause des grands avantages que vous recevez de la nativité de la Sainte-Vierge ; j'aimerais mieux me réjouir de la gloire de Dieu, de l'accomplissement de sa divine volonté, et de l'abondance des grâces qu'il a faites à la Sainte-Vierge. Les Pères qui enseignent la vie spirituelle, et qui parlent de la grande pureté à laquelle une âme doit tendre pour arriver à la perfection disent que ses sentiments ne sont pas assez purs, quand elle a en vue quelque autre chose que Dieu seul ; que pour peu qu'elle y mêle de ses intérêts, elle diminue autant de sa pureté ; qu'elle ne fait jamais mieux que quand elle s'oublie entièrement elle-même

et tout ce qui la regarde, et qu'elle abandonne tout cela entre les mains de Dieu, pour ne s'attacher qu'à lui seul. Ils disent qu'elle ne doit pas être contente d'elle-même, jusqu'à ce qu'elle se trouve si morte à son intérêt et à tout ce qui n'est pas Dieu, qu'elle soit comme incapable de goûter d'autre joie que celle de Dieu, ou d'être touchée d'autres intérêts que de ceux de sa pure gloire. En sorte que, quand elle serait assurée que les siens seraient ruinés pour l'éternité, et qu'elle devrait être anéantie, elle serait toujours également comblée de joie durant toute sa vie, sachant que Dieu sera toujours Dieu, et le voudrait toujours aimer avec la même ardeur et le servir avec la même fidélité, seulement parce qu'il le mérite.

Il ouvrait la bouche pour me répondre, et nous étions dans le train d'aller bien avant dans cette matière, lorsqu'il aperçut auprès de lui une personne qui pleurait et qui paraissait outrée de douleur; qu'avez-vous? lui demanda-t-il; je ne puis entendre, repartit-elle, tout ce que vous dites, sans sentir une peine qui me fait mourir d'ennui; hélas! vous parlez de joie spirituelle, et je porte une gêne d'esprit qui me tourmente continuellement. Eh! d'où vient cela? lui demanda ce charitable guide, touché de compassion et désireux de la soulager. Pour moi je pense que c'est que je ne suis pas bien avec Dieu; j'ai des faiblesses où je me laisse trop aller, et Dieu se venge aussitôt de moi par de cruels remords de conscience; je tâche de les apaiser en formant quelques résolutions de mieux faire; cependant je retombe, et les tourments de ma conscience recommencent; et voilà ma misérable vie depuis plusieurs années. Hélas! sera-ce donc jamais que j'aurai la paix avec Dieu et avec moi-même.

Vous ne pouvez jamais, lui répondit le voyageur, la demander dans une meilleure occasion que dans celle-ci, où nous voyons paraître l'aurore du jour de la grâce. Vous souvient-il de ce combat si long et si opiniâtre qui est décrit dans la Genèse (Genes. 32.), où Jacob fut aux prises toute la nuit contre Dieu ou contre un ange qui le représentait? Les efforts et les résistances étaient fortes, et paraissaient égales de côté et d'autre, jusqu'à ce que, vers le matin, l'ange sembla céder la victoire et demanda la paix, disant à Jacob : *Dimitte me, jam enim ascendit aurora*; cessons,

cessons de combattre, laissez-moi aller, puisque l'aurore commence à paraître. A la vérité, il paraît assez surprenant que Dieu permette à l'homme, non-seulement de lui résister et de combattre contre lui, mais qu'il lui cède la victoire, et qu'il lui demande la paix sitôt que la lumière commence à paraître. Est-il possible que Dieu n'ait de la force contre l'homme que durant les ténèbres? Est-il donc vrai que la lumière l'affaiblit? quel mystère est ceci?

Il est aisé de le comprendre, c'est nous qui sommes ce Jacob, nous combattons contre Dieu durant toute la nuit; c'est-à-dire que durant les ténèbres de nos ignorances, tandis que nous vivons dans l'oubli de Dieu, dans la négligence et dans le dégoût des choses de notre salut, dans un aveuglement lamentable à l'égard des biens ou des maux de l'éternité, nous nous égarons à toute heure, suivant la pente de nos mauvaises inclinations. Dieu s'oppose et s'efforce de nous redresser; mais nous ne voulons point céder: nous avons par intervalle de bons sentiments, et par intervalle de mauvais; on voit qu'on n'est pas bien, mais on ne le voit pas assez clairement; c'est le combat de Jacob contre l'ange, et de l'ange contre Jacob, qui ne finit point tandis qu'il est nuit chez nous (*Theodoret in Genes. Nihil aliud est nisi quod Mariæ aspectu, Christus infirmum se esse ostendat, et peccatori dicat, dimitte me, jam enim ascendit aurora*).

Il faut que l'aurore paraisse pour faire cesser le combat; il faut qu'une plus grande lumière de la grâce vienne dissiper nos ténèbres, et alors on entend la voix: *Dimitte me, jam enim ascendit aurora*. C'est assez, il ne faut plus combattre en la présence de l'aurore, il est temps de faire la paix: mais à qui est-ce de dire ces paroles? Est-ce à Dieu à demander la paix au pécheur? Est-ce au pécheur à demander la paix à Dieu? Il est vrai que ce fut l'ange qui représentait Dieu, qui demanda la paix à Jacob, pour nous faire entendre que l'excès des bontés de Dieu envers nous est tel, qu'encore qu'il soit tout-puissant, et nous la faiblesse même, toutefois il est le premier à nous prévenir et à nous demander la paix. N'est-ce pas lui qui nous prévient et qui nous sollicite amoureusement par ses grâces de nous convertir à lui? Mais c'est particulièrement à la vue de l'aurore, quand il voit paraître l'aurore du grand jour de ses grâces, à la nativité de la mère du Sauveur du

[illegible] ; c'est alors que son cœur s'attendrit sur les misères des pécheurs. Car, puisque c'est elle qui lui a donné sa sainte humanité, qui doute qu'elle ne lui donne aussi des sentiments d'humanité, de douceur, de miséricorde, et qui lui font demander le premier la paix au pécheur? *Dimitte me, jam enim ascendit aurora.*

Il y a si long-temps que tu entretiens une guerre opiniâtre dans ton intérieur, ne veux-tu jamais avoir la paix? Cesse donc enfin de t'opposer à moi, et de résister à mes grâces ; voi à l'aurore qui commence à paraître et qui me convie à n'avoir plus que des bontés pour toi, regarde sa douceur et mets les armes bas ; tes péchés me les ont mises dans les mains depuis si long-temps, ta persévérance dans tes infidélités m'en a déjà arraché comme par force et malgré moi tant de châtiments, tu contrains ma clémence, quand tu me forces d'user envers toi de tant de rigueurs ; je souffre, tandis que tu souffres ; laisse aller mes bontés, et permets que je te fasse miséricorde : *Dimitte me.* Hé ! quoi, nous avons cette confiance que Dieu ne nous refusera rien de tout ce que nous lui demandons par l'intercession de la Sainte-Vierge, ne pourra-t-il donc rien obtenir de nous, quand il nous le demande à la vue et pour l'amour de cette mère de miséricorde.

Cette personne, auparavant abattue et découragée par la longueur des combats qu'elle souffrait dans sa conscience, sembla prendre une nouvelle vie, quand elle entendit ce discours que notre voyageur prononçait de l'abondance de son cœur ; et considérant ce grand excès des bontés de Dieu, qui s'abaissait à demander le premier la paix : ô bonté infinie, dit-elle, ce n'est pas à vous, c'est à moi de prendre la parole : *Dimitte me, jam enim ascendit aurora* ; c'est à moi de vous demander miséricorde, et de vous prier, pour l'amour de l'aurore qui vous plaît tant, de donner la paix à mon âme. Arrachez de mon cœur toutes ses mauvaises inclinations, rompez les chaînes de mes mauvaises habitudes, dissipez les ténèbres de mon intérieur, et vous faites connaître à moi, puisque vous êtes la vraie lumière du monde ; commencez le jour par l'aurore, et, puisque vous ne la faites naître que pour commencer à répandre au monde l'abondance des grâces que vous apportez vous-même, je vous demande une grâce de nativité, c'est-à-dire, qu'il me fasse naître aujourd'hui efficacement à votre

service. Souffrez donc, ô miséricorde infinie, que je vous dise avec le plus profond respect de mon cœur ce que Job dit à l'ange, qui lui demandait la paix : *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi* ; il n'y aura point de paix entre nous, si je n'obtiens votre sainte bénédiction qui la fasse naître, et qui la confirme si solidement, qu'elle ne se rompe jamais.

Toute la compagnie demeura fort édifiée de ces bons sentiments, et chacun tâcha de les prendre pour soi-même ; il n'y eut qu'Artémise qui ne fut pas encore satisfaite ; sa dévotion, dont le zèle croissait toujours, lui eût fait souhaiter qu'on n'eût jamais cessé de lui parler des grandeurs de la Sainte-Vierge ; il fallut, pour la contenter, que notre voyageur lui donnât un abrégé de sa vie.

ARTICLE VI.

Qui contient un abrégé de la vie de la Sainte-Vierge jusqu'à sa mort.

La très-Sainte-Vierge, prédestinée dès l'éternité pour être la mère de Dieu, fut conçue dans le temps, selon la supputation de Baronius, l'an cinq mil quatre-vingt-quatre depuis la création du monde ; et selon celle de Salianus et de quelques autres, l'an quatre mille trente-sept, et l'année suivante arriva le jour de sa nativité, qui fut le huitième de septembre. Deux ans après, elle fut présentée au temple, le vingt-unième jour de septembre, n'ayant encore que deux ans deux mois et treize jours accomplis.

Elle passa onze ans dans le temple, ne s'appliquant uniquement qu'aux exercices de piété. L'an quatorzième de sa vie, elle fut tirée du temple, au mois de décembre, et donnée par les prêtres pour épouse à saint Joseph, que la Providence lui avait destiné, non tant pour être son mari, comme pour être le respectueux et fidèle gardien de sa pureté virginale.

L'année suivante, qui était la quinzième de son âge, elle reçut, le 25 mars, de grand matin, l'ambassade de l'ange Gabriel, que le ciel lui envoya pour lui annoncer l'heureuse nouvelle de sa divine maternité, et conçut le propre fils de Dieu dans son chaste sein, par l'opération du Saint-Esprit. Aussitôt elle alla visiter sa cousine sainte Élisabeth, qui était grosse, de six mois, du grand précurseur du Messie, et demeura avec elle durant trois mois, jusqu'à la naissance de saint-Jean-Baptiste. De là s'en retournant à Nazareth, en

la maison de Joseph, son très-chaste époux, elle y demeura recueillie jusqu'au temps de l'édit de l'empereur, qui l'obligeait de s'aller faire enrôler à Bethléem entre les descendants de la famille du roi David; et là fut accompli le temps de son enfantement, qui arriva le 25e jour de décembre de la même année.

Huit jours après, elle circoncit son divin enfant pour obéir aux préceptes de la loi; et Joseph lui imposa le nom de Jésus, selon que l'ange lui avait révélé de la part de Dieu.

Treize jours après, elle eut la joie de voir les rois mages venus de l'Orient pour l'adorer dans la pauvre étable de Bethléem, où elle l'avait enfanté, et pour lui offrir des présents pour marque de leur servitude, comme au souverain monarque du monde.

Et le quarantième jour de son enfantement, qui arrivait le second jour de février, elle fut au temple satisfaire à la loi de la purification, et y porta son divin enfant pour le présenter à Dieu comme son premier né et son unique, et aussitôt elle passe en Égypte avec l'enfant Jésus, sous la conduite de Joseph, pour le sauver de la persécution d'Hérode, comme il est marqué dans l'Évangile.

Elle demeura en Égypte entre les idolâtres, environ sept ans, jusqu'à la mort d'Hérode, et l'ange du Seigneur avertissant Joseph de s'en retourner en Judée, ils s'en allèrent demeurer à Nazareth, la Sainte-Vierge étant pour lors âgée de vingt-deux ans. Elle y passa cinq ans dans une profonde solitude, élevant son cher fils avec les soins et les tendresses que l'on peut penser, allant tous les ans à Jérusalem rendre ses vœux à Dieu dans le temple.

Étant arrivée à l'âge de vingt-cinq ans, et l'enfant Jésus ayant commencé sa douzième année, ils le perdirent à Jérusalem, où ils étaient venus selon leur coutume, et l'ayant cherché durant trois jours avec beaucoup d'inquiétude, ils le trouvèrent dans le temple, au milieu des docteurs, les interrogeant et l'écoutant.

La Sainte-Vierge avait trente-deux ans, lorsque son fils unique, le grand architecte du monde, commença d'exercer l'art de charpentier, dans la boutique de Joseph, qui était estimé son père, et qu'il respectait comme s'il l'eût été véritablement. Quel spectacle à tous les anges du ciel de voir la majesté du Dieu tout-puissant humiliée jusque-là, travailler comme un simple artisan, pour gagner sa vie et celle de son père et mère! Dix ans se passèrent ainsi.

Lorsque la Sainte-Vierge arriva à l'âge de quarante-deux ans, elle devint veuve de saint Joseph, que l'on croit fort probablement être mort environ ce temps-là assisté de Jésus et de Marie, oh! l'heureux trépas!

Il est temps, Vierge-Sainte, que vous vous disposiez à toutes sortes de privations. L'absence de Joseph fut bientôt suivie de celle de Jésus, qui quitta sa sainte mère pour commencer à travailler au grand ouvrage de la rédemption du monde; car, à l'âge de trente ans, et la Sainte-Vierge en ayant quarante-cinq, il s'en alla au Jourdain recevoir le baptême de la main de Jean-Baptiste, son précurseur; puis se retira dans le désert pour y jeûner quarante jours et quarante nuits, pour y combattre et pour y surmonter les ennemis de notre salut.

L'année suivante, qui était l'an trente et unième de Jésus-Christ, et le quarante-sixième de sa sainte mère, elle obtint de lui de faire son premier miracle, changeant l'eau en vin aux noces de Cana, en Galilée; de là ils furent faire leur demeure à Capharnaüm, qui était la ville capitale de Galilée, et l'on tient par tradition que ce fut alors que Jésus baptisa lui-même sa très-sainte mère dans le Jourdain.

Elle passa les années quarante-sept et quarante-huitième de sa vie avec lui à Capharnaüm, tandis qu'il éclairait toute la province, et par elle tout le monde, des divines lumières de son Évangile, et qu'il remplissait tous les esprits de l'admiration de ses grands miracles.

Étant arrivée à la quarante-neuvième, elle souffrit une douleur mortelle et une confusion inconcevable de voir son fils unique attaché en croix, et mourir entre deux larrons, subissant la peine des péchés de toute la nature humaine; elle demeura ferme au pied de la croix, ses yeux attachés sur cet objet lamentable, et souffrant en son cœur toutes les douleurs qu'il endura dans son précieux corps.

A cette cruelle douleur de sa mort succéda la joie de sa résurrection, et quarante jours après elle le vit monter glorieux et triomphant dans le ciel, le jour de son admirable ascension.

N'ayant donc plus rien sur la terre qui pût lui donner la plus légère consolation, elle se retira avec les apôtres dans le cénacle, et

dix jours après elle reçut avec eux la plénitude du Saint-Esprit, qui descendit visiblement sur eux, en forme de langues de feu, le jour de la Pentecôte.

Depuis ce temps-là, elle demeura à Jérusalem, sur la montagne de Sion, en l'exercice des anges, dans une contemplation continuelle, jusqu'à l'âge de cinquante-sept ans; mais cette année-là elle fut obligée de sortir de sa solitude pour céder à la cruelle persécution que les hérodiens excitèrent à Jérusalem, contre tous ceux qui appartenaient à Jésus-Christ; et saint Jean, qui se tenait toujours auprès d'elle, comme auprès de sa chère mère, pour la servir et la conserver, la conduisit à Éphèse.

Mais, dès l'année suivante, la tempête étant apaisée, ils retournèrent à Jérusalem, dans sa chère solitude de la montagne de Sion, où la Sainte-Vierge, ne vivant que de la contemplation de son bien-aimé, et mourant d'un ardent désir de le voir, se consommait de jour en jour dans les flammes de son pur amour; persévérant ainsi jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. A ce terme, l'amour, plus fort que la mort, sépara son âme de son corps, durant trois jours, et puis les réunit ensemble pour les enlever l'un et l'autre de la terre, et les faire entrer de compagnie dans le royaume de son Fils unique, avec lequel elle règnera couronnée de gloire durant tous les siècles.

CONFÉRENCE VII

Qui fait voir la présentation de la Sainte-Vierge au temple de Jérusalem dès l'âge de trois ans.

Sortant de grand matin de la maison d'Artémise, nous trouvâmes une campagne assez belle et fertile, mais qui, n'étant pas d'une grande étendue, fut bientôt passée. Et au bout nous entrâmes dans un petit bois, où nous trouvâmes d'abord un oratoire dédié à l'honneur de saint Jean l'évangéliste. Les lieux saints exhalent je ne sais quelle odeur de piété, qui imprime le respect et qui convie à les visiter, comme les boutiques des parfumeurs répandent une bonne odeur qui attire les passants et qui les oblige à y entrer. Notre pieux voyageur ne put résister aux puissants attraits qui l'invitèrent d'entrer dans cet oratoire, où il lui semblait que Dieu l'attendait pour l'y voir épancher son cœur devant lui.

Presque aussitôt qu'il y fut entré, il me parut si recueilli et si

profondément appliqué à son oraison, qu'on pouvait croire que son âme n'avait plus de commerce avec les sens, tant elle était uniquement attentive à Dieu. Ce commencement me fit juger que la fin de son oraison n'était pas si proche; car quand il plaît à Dieu de prévenir une âme qui lui est chère des bénédictions de sa douceur, les heures coulent comme des moments, et les journées ne paraissent pas des heures. Il est vrai aussi qu'après avoir persévéré dans cette parfaite attention un espace de temps, que je comptais pour près de deux heures, il ne paraissait pas y avoir été un quart-d'heure entier. Je le priai instamment de me faire part de ce que Dieu lui avait donné, et après quelques légères excuses que son humilité m'allégua, et que j'éludai par de nouvelles prières en reprenant notre chemin,

Il me dit, qu'entrant dans le lieu saint, qui était dévoué à l'honneur du bien-aimé disciple de notre Seigneur, qui était aussi le fils adoptif de la Sainte-Vierge, et celui de tous les apôtres qui a reçu de plus sublimes connaissances de la Divinité, il avait mis son âme entre ses mains, désirant fort entrer dans son esprit, et recevoir quelque participation de ses divines lumières. Il commençait à me les découvrir, lorsque nous aperçûmes que l'on courait après nous en grande hâte de la maison d'où nous étions sortis le matin. L'envoyé avait ordre de nous trouver quelque part que nous pussions être, et de nous obliger à force de prières de retourner, quelque résistance que nous puissions faire. Qu'y a-t-il donc? demanda mon guide un peu étonné; et l'envoyé tout hors d'haleine à force de courir : Revenez.... il faut.... c'est une chose.... on m'envoie vous dire de revenir tout à l'heure, et disant cela il nous prend l'un et l'autre par nos manteaux, et nous tirait fort sans s'expliquer davantage.

Cela me fit juger qu'il y avait quelque chose de nécessaire et de fort pressant. Je dis donc à mon Raphaël : Vous courez après les occasions de faire du bien, et vous les recherchez partout; les voici qui vous cherchent et qui viennent courir après vous, ne les fuyez pas; là-dessus nous retournâmes sur nos pas sans savoir quel accident était arrivé. Mais nous en fûmes bientôt informés, car nous trouvâmes d'abord Artémise tout émue, et comme demi en colère; elle nous reçut néanmoins avec assez d'affabilité, et nous conduisit

dans sa chambre pour nous dire le sujet de son déplaisir.

Elle n'avait pour tout enfant qu'une fille encore très-jeune, qui lui avait toujours marqué dès son plus bas âge une grande inclination de se donner à Dieu ; mais depuis qu'elle avait entendu les conférences qui s'étaient faites devant elle sur les grandeurs de la Sainte-Vierge, elle se trouva tout autrement touchée, et brûlait d'un désir si ardent d'entrer dans un monastère, qu'elle n'avait point de repos, et n'en donnait point à sa mère. C'étaient des larmes, des prières, des impatiences, des ennuis ; elle souffrait un tourment qui faisait pitié à tout le monde.

Mais elle est encore trop jeune, disait cette mère ; elle n'est pas capable de connaître l'importance de ce qu'elle veut faire, et puis je n'ai qu'elle, tous mes soins n'ont été jusqu'ici que de l'élever à la crainte de Dieu. Peut-elle être mieux qu'auprès de moi, qui, bien loin de l'empêcher de faire ses dévotions, au contraire l'y porte tant qu'il m'est possible ? Je sais bien qu'elle est à Dieu plus qu'à moi, mais puisqu'il me l'a donnée, je ne saurais croire qu'il veuille me l'arracher malgré moi, pour me priver de cette unique consolation, après laquelle je n'en aurai plus d'autre en la vie.

Notre voyageur, qui était fort complaisant, entra au commencement dans les sentiments de la mère, sans condamner ceux de la fille, et voulut les mettre d'accord par un moyen qu'il savait être également agréable à l'une et à l'autre. Ce fut de leur proposer l'exemple de la Sainte-Vierge, fille unique de saint Joachim et de sainte Anne, qui s'alla consacrer à Dieu dans le temple, lorsqu'elle n'avait encore que trois ans ; et par cette occasion leur fit une conférence fort utile et fort agréable sur la présentation de la Sainte-Vierge au temple de Jérusalem ; je vous la rapporte ici tout au long.

ARTICLE I

La promptitude de la Sainte-Vierge à se consacrer à Dieu.

Peut-on commencer trop tôt à aimer un Dieu qui nous aime dès l'éternité ? Si toutes les âmes étaient créées en grâce comme les anges, et qu'elles eussent l'usage de leur liberté au premier instant qu'elles reçoivent l'être de Dieu ; se voyant prévenues d'un si grand amour par un bienfaiteur infiniment bon, qui doute que le premier usage qu'elles feraient de leur liberté, serait pour l'adorer,

pour l'aimer et pour se dévouer uniquement à lui pour l'éternité, comme firent tous les bons anges? Mais le malheur de nos âmes surpasse celui de tous les mauvais anges, en ce qu'elles sont empoisonnées par le péché originel, aussitôt qu'elles ont reçu l'être; et à l'instant même elles sont renfermées dans leurs corps comme dans un petit cachot de boue, qui leur tient lieu, ou de prison comme à des criminelles, ou de tombeau comme à des mortes. Ensuite elles ne savent point ce que l'on fait d'elles, elles sont en quelque façon comme si elles n'étaient point; on les fait servir, toutes mortes qu'elles sont, à donner la vie à leur corps. D'abord ce n'est que la vie végétative, comme les plantes, qui ne font que se nourrir et croître, sans qu'elles aient encore aucun sentiment; et puis c'est la vie sensitive, comme les animaux, sans qu'elles sachent encore ce qu'elles sont.

On les tire de leur prison en cet état-là: on les traite à peu près comme les enfants des Hébreux, tandis qu'ils étaient dans la captivité d'Égypte; on les jetait, sitôt qu'ils étaient nés, dans le Nil, pour être emportés par le courant du fleuve, et pour être dévorés par les poissons, sans qu'ils sussent ce qui se passait en eux. C'est ainsi que l'on jette les pauvres petits enfants, au sortir du sein de leurs mères, dans le torrent de la vie mortelle, qui court d'une grande impétuosité avec toute la multitude des autres petites bestioles, où ils sont emportés, sans qu'ils sachent où ils vont. La douleur, la faim, la soif, une légion de misères commencent à les accueillir, sans qu'ils sachent encore ce qui se passe en leurs personnes. Quand ils vont plus loin, les passions commencent à les déchirer, la colère, l'envie, la haine, la vengeance, les désirs les tourmentent, et ils ne savent encore ce qu'ils font.

Quand ils sont entraînés plus loin, et que l'âme commence à entrer dans l'usage de sa liberté, le monde est là avec toutes ses damnables maximes qui l'attend pour s'emparer d'elle, et pour en faire son esclave; l'amour-propre avec une foule de mauvaises inclinations la saisit pour l'entraîner où il veut. Ah! pauvre âme, où es-tu? que fais-tu? d'où viens-tu? et où vas-tu? et quelle est ta fin dernière pour laquelle Dieu t'a créé? Je te demande où est ton Dieu, que tu dois connaître, que tu dois aimer, que tu dois servir, pour être avec lui éternellement bienheureuse? Tu ne sais encore rien de

tout cela, et tu es déjà malheureuse. Voilà le sort commun de toutes les âmes des hommes, lesquelles, avant qu'elles aient pensé à se donner à leur légitime Seigneur, qui est Dieu seul, ont déjà souffert la violence d'une multitude de tyrans qui leur ont fait souffrir mille outrages (Saint Bernardin, tome 2. serm. 51. c. 2).

Il n'y a jamais eu que la Sainte-Vierge entre tous les enfants d'Adam, qui n'a point subi ce mauvais sort. Car premièrement, puisque nous tenons pour assuré que son âme a reçu la vie de la grâce, au jour où les autres souffrent la mort du péché originel, ne pouvons-nous pas croire pieusement que ce premier privilège, qui était si justement dû à une mère de Dieu, lui en aura attiré un autre, qui est que l'usage de la raison lui fut avancé, pour n'être pas inférieure aux anges, qui eurent l'usage de leur liberté dès le premier instant de leur création (*Beata Virgo etiam dum erat in utero matris habuit usum liberi arbitrii. Contra D. Th. 3. p. q. 27. a. 3*)? Et si Dieu qui l'a prédestinée dès l'éternité, qui l'a fait naître dans le temps par plusieurs miracles pour être sa mère, et qui l'a toujours fait marcher par-dessus toutes les lois communes, privilégiée en tout, lui a donné la disposition de son libre arbitre dès le premier instant de sa vie; quel usage pouvons-nous juger qu'elle en aura fait, sinon, pour se dévouer à Dieu d'une manière bien plus excellente que le plus haut séraphin du ciel?

Il est vrai que Dieu ne lui a pas donné toute la perfection de son être naturel dès le commencement comme aux anges, il a voulu qu'elle fût d'abord un enfant faible comme les autres enfants d'Adam; mais elle n'était pas dans le sein de sa mère, ni comme une criminelle dans sa prison, ni comme une morte dans un tombeau; elle y était comme une sainte dans son oratoire, où elle contemplait les grandeurs de Dieu (S. Bernardin, tom. 1. serm. 6. art. 3. cap. 2). Car si les saints pères ont dit que Jonas, enfermé dans le ventre de la baleine, en avait fait une église, où il chantait les louanges du Tout-Puissant, qui, tout rebelle qu'il s'était montré à ses divines volontés, lui conservait la vie jusque sous les dents de la mort, n'y a-t-il pas encore plus de raison de dire que la Sainte-Vierge, étant pleine de grâce, parce qu'elle n'a jamais péché, et même enfermée dans la grâce, puisque Anne, dans le

sein de laquelle elle était, signifie la grâce, aura fait du sein de sa mère un temple où elle rendoit déjà les honneurs suprêmes à Dieu ?

Et si saint Jean-Baptiste, encore enfermé dans le ventre de sa mère, faisait déjà l'office de précurseur, tressaillant de joie en la présence de l'enfant Jésus, quand la Sainte-Vierge qui le portait fut visiter sainte Elisabeth : *Exultavit infans in utero meo;* pourquoi ne croirions-nous pas que la Sainte-Vierge étant plus favorisée de Dieu que saint Jean-Baptiste, comme la mère est plus que le précurseur, aura fait l'office de mère dans le ventre de sainte Anne, concevant déjà Jésus dans son cœur avant que de le concevoir dans son chaste sein ? Est-il croyable que Dieu eût accordé des priviléges à ses serviteurs qu'il aurait refusés à sa propre mère ?

Si donc la grâce a commencé à la dévouer toute à Dieu, avant que la nature l'eût donnée au monde, faut-il s'étonner si elle alla se présenter au temple, et se consacrer aux autels dès l'âge de trois ans, s'arrachant pour cela de grand cœur d'entre les bras de ses père et mère ? Quoiqu'ils fussent des saints, ils aimaient sans doute cette fille unique plus que leur propre vie ; mais ils savaient bien qu'ils ne l'avaient reçue de Dieu que comme un sacré dépôt, qu'ils étaient obligés de lui rendre quand il le voudrait. Elle, de sa part, honorait et aimait ses parents, comme de vivantes images de Dieu ; mais elle savait bien que celui qui devait sortir du sein de son Père-Eternel pour se donner à nous, méritait qu'elle quittât volontiers son père et sa mère, pour se donner de bonne heure à lui ; et après leur avoir accordé seulement trois ans de sa possession, elle courut promptement au temple dévouer le reste de sa vie à Dieu.

Artémise voyait bien que tout cela concluait contre elle, et qu'elle ne pouvait pas justifier les oppositions que son amour naturel faisait aux desseins de sa fille, tandis qu'elle reconnaissait que l'amour de Dieu la pressait de se dévouer à lui dès sa petite enfance, et qu'elle ne devait plus alléguer sa trop grande jeunesse, voyant que la Sainte-Vierge s'y était consacrée dans un âge beaucoup plus tendre. Elle voulut néanmoins se défendre. J'avoue, lui dit-elle, que cet exemple de la Sainte-Vierge est puissant à per-

sainte, mais tout le monde n'en demeure pas d'accord. Il en est qui craignent que la présentation au temple, à l'âge de trois ans, n'est qu'une fable ; et à dire la vérité, il n'y a guère d'apparence qu'une enfant si jeune eût pris d'elle-même une telle résolution, ni qu'étant chérie de ses parents, ils l'eussent abandonnée entre les mains de gens qui ne leur étaient rien ; on pouvait craindre qu'ils n'en eussent pas le soin nécessaire.

Hé ! qui est-ce qui a ces pensées, répondit le voyageur d'un ton assez ferme, si ce n'est quelque hérétique ou quelque ennemi de la Sainte-Vierge ? Si quelqu'un doutait de sa promptitude à se dévouer à Dieu avant qu'elle eût trois ans accomplis, je voudrais le confondre par le témoignage des plus anciens pères de l'Église, comme d'Evodius, qui succéda à saint Pierre [illegible] la chaire d'Antioche, et qui, dans cette belle épître qu'il a intitulée la *Lumière* (Niceph. lib. 2. histor. cap. 3), dit en propres termes que la Sainte-Vierge dès l'âge de trois ans fut présentée au temple ; qu'elle passa onze ans dans le sanctuaire, et qu'après cela, elle fut donnée en garde par les prêtres à saint Joseph. Je l'enverrais consulter Épiphane, évêque de Salamine, et saint Grégoire de Nisse, frère du grand Basile, saint Jean Damascène, et bien d'autres qui n'ont pas moins d'autorité ; et si tous ces illustres témoins ne le contentaient pas, je le renverrais à l'Église. Quand on voit qu'elle fait la fête de la présentation de la Sainte Vierge, n'est-ce pas lever tous les doutes d'un esprit chrétien, et l'assurer que ce n'est pas une imagination, mais une constante vérité ? Il verrait que Guillaume, duc de Saxe, écrivit au pape Pie second, pour lui demander qu'il ordonnât la célébration de cette fête ; mais que la mort ayant prévenu sa réponse, son successeur, Paul second, la fit si favorable à la piété de ce prince, qu'il commanda que la fête de la présentation fût célébrée comme celle de l'Assomption de la Sainte-Vierge.

Oui, reprit Art[illegible], je crois aisément qu'elle fut présentée au temple dès son enfance, puisque l'Église en fait la fête ; et j'approuve fort qu'à son exemple les enfants se donnent à Dieu de bonne heure ; mais à trois ans ! je trouve que c'est trop ; et je ne saurais l'approuver ; car un enfant sait-il ce qu'il fait à cet âge ; et des parents savent-ils ce qu'ils doivent faire d'un enfant qui ne fait encore

que de naître ? Il faudrait attendre. Hé ! jusqu'à quand, demanda le voyageur, attendra-t-on que le monde ait imprimé dans une âme ses damnables maximes, ses fausses opinions et ses vanités criminelles? Oh ! le beau présent qu'on fait à Dieu, de lui offrir le reste d'une vie mondaine ! Faut-il attendre qu'une âme soit à demi corrompue? Non, dit Artémise, je ne voudrais pas attendre que les vanités du monde eussent déjà terni l'innocence; mais du moins faut-il avoir de la raison pour savoir ce que l'on fait. Mais faut-il attendre, répliqua le voyageur, que la raison humaine se rende le juge et l'arbitre des desseins de Dieu sur une âme, après avoir consulté si elle doit se donner à lui ou au monde? Oh ! la belle conduite ! de dire en soi-même, je ne me donnerai à Dieu qu'après avoir jugé moi-même que cela sera raisonnable. Attendra-t-on qu'on ait demandé les avis de la prudence humaine, et qu'on ait tenté les bonnes volontés de la fortune, ou qu'on ait éprouvé la pente des inclinations de la chair, qui sont tous les grands ennemis de Dieu? Oh ! la belle disposition pour se rendre agréable à Dieu ! Je me dévouerai à votre service, quand vos ennemis dont j'aurai le conseil le trouveront bon.

Hé ! non, reprit Artémise, ce n'est pas ainsi : de la manière que vous l'énoncez, vous rendez cela ridicule. Ce n'est pas aussi ce que je voudrais, mais il n'y a point de personne sage qui ne dise qu'il faut être en état de faire un choix judicieux, qu'il faut y penser sérieusement et à loisir, et qu'il est besoin d'une grande consultation, quand il faut se résoudre à choisir une condition pour toute sa vie : et on blâme avec raison ces engagements si précipités, dont on voit ordinairement qu'on se repent à loisir. Et moi je dis au contraire, repartit le voyageur, qu'il faut éviter tout cela, quand il s'agit de se donner à Dieu, si on veut être assuré de suivre les desseins éternels de sa providence. C'est lui seul qui les a formés, c'est lui seul aussi qu'il faut consulter pour les connaître et pour les suivre. O quand il plaît à sa bonté de prévenir tout cela, et avant que nous soyons capables ni de raison, ni de conseil, ni d'aucune considération humaine, nous attirer à lui par un puissant attrait de ses grâces, dans les plus tendres années de notre vie, nous inspirant des désirs ardents d'être à lui, sans savoir pourquoi ni comment, ni sans pouvoir rendre raison de ce grand

désir qui nous presse ; jamais nous ne sommes plus assurés que nous allons à Dieu, et que nous ne sommes pas trompés dans une élection que nous n'avons pas faite nous-même, mais que Dieu a faite en nous et pour nous.

De quoi se mêle la raison humaine, quand elle veut régler la divine, de laquelle dépend notre salut éternel? Que pensent faire les conseils des hommes, ou les considérations temporelles, quand il s'agit de notre éternité? Est-ce à la main de l'homme faible et ignorante de nous placer, où la seule main de Dieu toute-puissante et infiniment sage a droit de nous mettre selon les desseins éternels de sa providence? C'est pourquoi les personnes les plus sensées, quand elles porteraient un soleil de lumières naturelles dans leur tête, et quand elles seraient capables de gouverner des empires, doivent faire taire la raison humaine, boucher l'oreille à tous les conseils des plus sages selon la chair, fermer les yeux à toutes les vues de ce monde, et, dans une profonde solitude et un grand silence, s'adresser à Dieu seul et lui dire comme saint Paul renversé par terre : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, parlez à mon cœur, et le conduisez dans vos voies, je ne veux autre chose que vous obéir.

Qui est-ce, poursuivit-il, s'adressant à la mère, qui a donné ces pieux mouvements à votre enfant, de vouloir se consacrer à Dieu de si bonne heure, sinon celui qui attira au temple la très-Sainte-Vierge à la première fleur de son âge? Car ce n'est pas sa raison qui la conduit, puisque vous confessez vous-même qu'elle n'en a pas encore le parfait usage ; ce ne sont pas vos persuasions ni celles de la parenté, puisque vous et eux vous y opposez tant qu'il est possible ; ce n'est pas une impulsion du malin esprit qui la porte à faire l'action la plus sainte qu'elle puisse faire en sa vie ; il est donc évident que le doigt de Dieu est là, et que c'est lui qui la prévient des bénédictions de sa droite : quoi ! voudriez-vous disputer contre Dieu sur cette chère possession? Prétendez-vous qu'elle vous appartienne plus qu'à lui, et que vous l'aurez à son préjudice? Pourquoi vous l'a-t-il donnée, sinon pour la lui rendre? Vous affligez-vous de ce qu'elle aime Dieu plus que vous, ou de ce que Dieu l'aime plus que vous ne l'aimez? Que direz-vous à Dieu?

A cela sa bouche demeura muette, mais son cœur parla par ses

yeux qui commencèrent à verser deux ruisseaux de larmes, parmi lesquelles elle ne dit que cette parole ; mais hélas ! que deviendra-t-elle? Madame, répliqua le voyageur, je vous le dirai. Ecoutez-moi, vous serez consolée.

ARTICLE II.

Les soins de la divine Providence sur la Sainte-Vierge depuis qu'elle se fut dévouée à Dieu dans le temple de Jérusalem.

Où allez-vous, divine Marie, dès votre petite enfance, quand à peine vous avez la force de vous soutenir vous-même ? Vous quittez l'appui, l'assistance, les caresses de votre père et de votre mère, sans lesquels vous ne sauriez vivre, et qui ne sauraient aussi vivre sans vous, car vous êtes leur âme et leur vie ; qu'allez-vous faire dans un âge si tendre ; car vous n'avez pas encore trois ans accomplis ; quelle apparence de quitter le sein d'une mère qui vous donnait encore tantôt la mamelle, pour vous abandonner entre les mains de personnes qui vous sont inconnues, et qui n'auront pas pour vous les tendresses de vos parents ?

Elle vous répondrait, j'entends une voix qui parle à mon cœur, et qui me dit : Ecoutez, ma fille, et voyez, et prêtez l'oreille, et oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi aura de l'amour pour votre beauté. Celui dont les perfections infinies charment tous les anges du ciel me veut toute pour lui seul ; le moyen de lui refuser mon cœur ; il me prévient, il m'appelle, il m'enlève par ses attraits tout-puissants, le moyen de ne pas le suivre ? Mon bien-aimé est tout à moi, et moi je suis toute à lui, cela me suffit, je ne me soucie point du reste.

Mais si je jeûne, où seront les petits jeux d'enfants qui vous divertissent, et qui sont presque la seule occupation du premier âge de la vie? Je les trouverai avec Dieu ; s'il faut jouer, je me jouerai du monde comme lui, et de la nature et de toutes les choses créées : *Ludens in orbe terrarum* ; on appelle des jeux d'enfants, quand ils s'amusent à faire de petites maisons de boue ; mais c'est en effet une action de grande prudence ; car ils sont une leçon publique de sagesse au monde, pour lui faire voir ce que sont les vaines occupations de sa mondanité. Vous demandez ce qu'elle va faire? Un jeu d'enfant, mais qui est plus sérieux et plus sage

que les plus hautes occupations des plus grands politiques du monde, elle va traiter avec Dieu des affaires infiniment importantes de l'éternité, et pour soi-même, et pour toute la nature humaine.

Voyez ce qu'elle fait en entrant dans le temple. Premièrement, elle se présente à Dieu comme sa créature, qui, lui devant tout, lui rend tout : et il la reçoit comme sa mère pour prendre d'elle un être nouveau, et pour lui être redevable. Secondement, elle se présente à lui comme son esclave, et il la reçoit comme sa souveraine, voulant bien se mettre dans sa dépendance. Troisièmement, elle se présente à lui comme la victime du sacrifice du matin, lui consacrant le commencement de sa vie, et il se donne à elle comme la victime du sacrifice du soir, donnant pour elle et pour nous la fin de sa vie, pour être immolée sur le calvaire. Oh ! qu'il fait bon traiter avec Dieu : il rend toujours incomparablement plus qu'il ne reçoit.

La Sainte-Vierge lui offre sa petitesse, se reconnaissant sa très-humble servante, et il lui fait part de sa grandeur, l'élevant au-dessus de tous les êtres créés : elle lui offre son enfance, et il lui donne son éternité ; elle lui consacre sa liberté, en se liant à son service perpétuel ; et il la fait souveraine des anges et des hommes, voulant que toutes les créatures la servent et l'honorent après lui.

Il fait beau entendre saint Germain, patriarche de Constantinople, décrivant son entrée dans le temple, avec autant d'éloquence que de piété (Consule Cartagen. l. 3. Hom. 1). Il dit qu'à la vérité cette entrée n'eut pas un grand éclat devant les yeux des hommes, mais qu'elle fut très-magnifique devant ceux de Dieu : que non-seulement les bras de ses père et mère lui servaient de char de triomphe, et toute sa parenté d'un beau cortége, mais qu'elle fut accompagnée invisiblement de plusieurs légions d'anges ; qu'elle fut reçue par le prêtre qui servait au temple, qui était alors Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste, et qui fut depuis martyr, lequel voyait les anges qui la servaient dans le temple, et qui lui présentaient à manger de leurs propres mains (Consule Cornel. à Lapid., c. 11. In Act. Ibid. Je sais bien qu'il n'y a que trop de ces gens dont parle saint Paul (Rom. 12, v. 3. *Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem*), qui s'enivrent de leur propre opinion, et qui, ne pouvant garder de sobriété dans leurs

jugements, condamnent aussitôt tout ce qui a quelque chose d'extraordinaire, et le font passer pour une fable; ceux-là diront que c'est une belle imagination que les anges aient accompagné ou servi visiblement la Sainte-Vierge dans le temple.

Mais je voudrais leur dire les mêmes paroles que Grégoire, archevêque de Nicomédie, adressait à leurs semblables (Rom. 12) : Vous, ô hommes qui entendez cette admirable et nouvelle façon de vivre de la Sainte-Vierge dans le temple, n'en doutez pas, n'examinez pas par votre raison ce que votre esprit ne saurait comprendre; vous voyez que le Verbe de Dieu a demeuré d'une façon ineffable dans son chaste sein, et vous contesterez si les aliments dont elle vivait étaient matériels, ou sans matière? Vous voyez que le Saint-Esprit a opéré en elle la plus grande de toutes les merveilles, et vous douterez du service que les anges lui ont rendu? Il ne faut point former de doute sur tout ce qui se dit des grandeurs de la très-Sainte-Vierge, quand on lui attribue des prérogatives et des privilèges qui sont convenables à sa dignité de mère de Dieu : tout est confirmé par la vérité; il fallait que le divin temple fût orné par toutes sortes de beautés; il fallait qu'il fût enrichi par toutes sortes de biens spirituels; il fallait qu'il fût servi par les anges; et si les anges du ciel la servaient avec révérence, pouvons-nous douter que les prêtres et les ministres de l'autel ne lui rendissent de profonds respects? On tient qu'elle demeurait dans le sanctuaire, qui était la partie la plus sacrée du temple.

Mais ne semble-t-il pas, interrompit Artémise, qu'il y avait un peu d'indécence d'abandonner une fille entre les mains des prêtres? C'étaient des serviteurs de Dieu à la vérité, mais c'étaient des hommes : ils étaient destinés à égorger des victimes, à répandre le sang des bêtes, et à présenter de l'encens; à faire tous les jours des expiations légales; ces gens-là étaient-ils propres à prendre soin de l'éducation d'une jeune fille de trois ans? Qui n'avouera que c'était plutôt l'office des femmes?

Il est vrai, confessa le voyageur; aussi l'Ecriture sainte, et après elle plusieurs saints docteurs marquent expressément qu'il y avait des femmes dévotes qui, s'étant tout-à-fait dédiées au service du temple, demeuraient dans le temple même, et qu'elles avaient leur appartement et leurs cellules entièrement séparées

des hommes; quoique saint Ambroise, saint Cyrille d'Alexandrie, et avant eux Origène, assurent qu'on n'y admettait point les femmes mariées, mais seulement les filles et les veuves. Et ce fut dans cette compagnie de dévotes que la Sainte-Vierge fut reçue comme un précieux don du ciel, après qu'elle eût été admise dans le temple par le grand-prêtre. Leur fonction était d'être souvent en prières à la porte du tabernacle, comme il est écrit dans l'Exode. *Excubabant in ostio tabernaculi* (Exod. 8); d'assister aux sacrifices qui se faisaient tous les jours, le soir et le matin; et de méditer la loi du Seigneur jour et nuit : et il est visible qu'elles étaient déjà un premier crayon des religieuses que la providence de Dieu voulait établir dans l'église chrétienne. On leur donnait les jeunes filles pour les instruire en la religion et les élever à la piété, comme on les met aujourd'hui dans les monastères : mais la Sainte-Vierge, entrant au milieu d'elles à l'âge de trois ans, leur fut donnée du ciel, non pour recevoir des instructions, mais pour en donner : ayant elle seule plus de lumière et de grâces que toute l'Église judaïque ensemble.

Mais pourquoi donc l'enfermer dans le temple, demanda Artémise, dont l'amour plaidait toujours dans son cœur pour conserver sa fille auprès d'elle? Pourquoi cacher ce modèle de sainteté au monde auquel elle pouvait tant profiter, sans qu'il y eût à craindre qu'elle en reçût aucun préjudice? Pourquoi donner cette amertume de cœur à saint Joachim et à sainte Anne, après leur avoir donné cette fille unique par miracle? Pourquoi la leur enlever d'entre les bras, quand ils étaient en état d'en avoir de la consolation? N'était-ce pas comme leur ôter la vie? Et puis enfin quel motif pour encourager les personnes qui passent leur vie dans le monde, et qui ont bonne volonté de se rendre fidèles à Dieu, si la Sainte-Vierge y fût toujours demeurée? car on eût vu qu'on peut se sanctifier en tout lieu, et en toute condition; et que comme toute la terre est à Dieu, tous les habitants de la terre peuvent être à lui, sans qu'il soit besoin de changer de lieu, mais seulement de changer de mœurs et d'esprit pour se dévouer à son service.

A cela notre pieux voyageur leva les yeux, et poussant un profond soupir vers le ciel, dit : Ah! divine Providence, que vous êtes admirable! et quelle importante leçon vous donnez à tous les

mortels par cette fuite du monde, et cette retraite si prompte de la mère de Dieu! Que l'on dise ce que l'on voudra en faveur du monde; que l'on s'efforce de canoniser la dévotion qui se pratique dans le siècle : j'accorderai bien qu'elle est bonne, mais je n'accorderai pas qu'elle soit assurée. N'avons-nous pas sujet de croire qu'il y a quelque chose de contagieux et de bien périlleux dans l'air qu'on respire au monde, quand nous voyons que celle qui était l'objet principal des soins amoureux de la Providence en a été tirée et mise à l'écart dans une sainte solitude, avant qu'elle fût en état d'en recevoir les impressions.

Quand nous voyons que le Fils de Dieu, dont les exemples sont les règles de notre conduite, a passé trente ans de sa vie séparé du monde, comme un inconnu dans une profonde solitude, et qu'il ne s'est mêlé dans le monde que durant trois ans par la pure nécessité de l'instruire et le convertir;

Quand nous voyons que son précurseur, le plus grand homme qui fût jamais par le témoignage de la vérité même, s'enfuit au désert dès sa petite enfance, quittant ses parents qui étaient des saints, et abandonnant même en apparence l'important office qu'il devait exercer au monde, qui était d'être le précurseur, de préparer les voies au Seigneur, et disposer les hommes à le recevoir, pour se cacher dans une profonde solitude, de peur d'être infecté de la moindre souillure du siècle, comme chante l'Église;

Et quand nous lisons ce que Jésus-Christ dit aux siens dans l'Évangile : vous n'êtes point du monde, mais je vous ai séparés du monde; et que ces grandes paroles de la vérité éternelle, résonnant à l'oreille du cœur des premiers chrétiens, ont eu la force, comme remarque saint Bernard, de dépeupler les villes pour en faire des déserts, et de peupler les déserts pour en faire des villes, en sorte qu'il semblait que tout le monde fût sorti du monde, et qu'il se fût abandonné soi-même, selon cette parole de l'Évangile : *Abneget semetipsum;* et qu'on voyait dans une seule contrée jusqu'à cinq cents monastères, tous contigus les uns des autres; et qu'on en trouvait ailleurs qui égalaient des villes entières, renfermant jusqu'à deux ou trois mille solitaires; et qu'enfin, aux environs de la ville de Thèbes, on a compté jusqu'à dix mille religieux et vingt mille religieuses (Palladius), que faut-il

conclure de cette conduite de l'esprit de Dieu, dans le temps où ses lumières se communiquaient plus purement aux âmes? Que peut-on penser de cette aversion qu'il leur inspirait pour le monde, et de ces puissants attraits pour la solitude, sinon qu'assurément le siècle n'est point l'élément de la sainteté? Eh! ne voit-on pas que, pour l'ordinaire, on devient pervers avec les pervers? *Cum perverso, perverteris;* qu'à toucher la poix on ne gagne autre chose que de salir ses doigts, et que, vivant dans l'air du monde, on ne respire, sans qu'on y pense, que vanité et mondanité, qui est un oubli du salut et une extinction de l'esprit de Dieu.

Je ne voudrais pas dire que quiconque demeure dans le monde fût privé de l'esprit de Dieu; je sais que Jésus-Christ a des serviteurs et des servantes fidèles partout, et qu'il en est qui sont dans le monde qui ne sont nullement du monde. Toutefois, je n'ai jamais lu nulle part dans l'Écriture sainte : bienheureux qui demeure au monde; mais je vois ces paroles pleines de consolations pour ceux qui l'ont abandonné : *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te* (Psal. 2). O Dieu d'amour, Dieu de miséricorde! heureux et mille fois heureux ceux qui demeurent dans votre sainte maison, et qui n'ont point d'autre occupation sur la terre que de vous servir, vous contempler, vous aimer, et de faire l'exercice des anges et des bienheureux qui vous louent durant tous les siècles des siècles. Je voudrais demander au plus attaché au monde, à celui qui court avec plus d'ardeur après ses plaisirs et ses consolations, s'il pourrait souhaiter plus de vrai plaisir et plus de solide bonheur que de commencer en terre à jouir de la félicité des bienheureux qui ne sont appliqués qu'à Dieu seul.

Il est facile aux bienheureux, dit Artemise, de persévérer en cet exercice sans s'en dégoûter, parce qu'ils voient Dieu dans la majesté de sa gloire, et qu'ils sont tous abîmés dans le grand océan des joies de leur Seigneur; mais de se réduire à n'avoir d'autre occupation ici-bas en terre que de vaquer à lui seul? Le moyen? Il me semble que je mourrais d'ennui, car il n'y a rien qui me soit plus insupportable que l'ennui; et, si je voulais tout-à-fait me retirer du monde pour n'avoir plus ni affaires à traiter, ni divertissement à prendre (qui est ce qui fait couler doucement la vie), je

ne vivrais pas, assurément je mourrais d'ennui. Détrompez-vous, madame, répondit le voyageur; si vous aviez bien compris une fois que la grande affaire de l'éternité fournit des occupations et plus importantes et plus agréables que tous les vains amusements du monde, vous jugeriez bien qu'il n'y a point de personnes sur la terre qui souffrent moins d'ennui que celles qui ont renoncé à tout pour se dévouer à l'unique service de Dieu. Pour vous aider à le comprendre, je veux vous dire !

ARTICLE III.

Quels étaient les exercices de la Sainte Vierge dans le temple de Jérusalem.

Qui prétendrait se retirer en solitude pour ne faire que languir dans une lâche oisiveté se tromperait fort. Plus il affecterait une vie molle et fainéante, plus il se sentirait accablé de travail : il n'y a point d'homme plus las, ni plus fatigué, que celui qui n'a rien à faire; car notre âme est de telle nature qu'il lui faut toujours de l'occupation, si on veut qu'elle ait du repos : c'est comme le cœur dont le mouvement continuel fait le repos et la vie, et sitôt qu'il cesse de s'agiter, il cesse de vivre. Ceux que l'esprit de Dieu conduit dans la solitude ne quittent pas les occupations du monde pour n'en avoir point, mais pour en prendre de meilleures; et, quand il retira la très-Sainte-Vierge dans le temple, et même, comme l'assurent Nicéphore et d'autres qu'il cite, jusque dans le sanctuaire, qui était la partie la plus sacrée du temple, ce n'était pas afin qu'elle ne fît rien, mais afin de lui faire prendre des occupations dignes d'elle, et dignes du lieu où elle demeurait, ne s'en trouvant pas hors de là qui la méritassent. Eh! que faisait-elle donc? demanda Artémise.

Saint Jérôme, dans une épître à Héliodore, dit que ses exercices étaient réglés de cette sorte : depuis prime jusqu'à sexte, c'est-à-dire depuis le commencement de la matinée jusqu'à environ le milieu, elle vaquait à l'oraison; depuis tierce jusqu'à none, c'est-à-dire le reste de la matinée jusqu'à midi, elle travaillait à quelque ouvrage conforme à sa condition et à son âge. Il dit que le plus souvent les anges lui préparaient et lui présentaient son repas; qu'après l'avoir pris toujours fort modique, on lui apprenait ce qui regardait la loi et les prophètes, et toute la doctrine de l'ancien

Testament, et puis elle recommençait sa prière qui ne finissait qu'avec la journée. Saint Jérôme ajoute que c'étaient là ses délices : c'était son pain quotidien qui la faisait croître incessamment en l'amour de Dieu : *Et sic semper melius in Dei amore proficiebat.*

Mais est-il assuré, insista Artémise, qu'elle fut nourrie dans le temple par le ministère des anges ? Je ne veux pas vous le donner, répondit-il, comme un article de foi ; car l'Écriture sainte n'en dit rien ; mais je l'avance après de très-graves auteurs, qui le rapportent comme une tradition fort ancienne, qui est pour le moins d'une foi humaine, dont la croyance ne doit pas sembler difficile. Quand nous voyons que tout le peuple d'Israël a été nourri si longtemps dans les déserts par le ministère des anges qui leur distribuaient tous les jours la manne ; que le prophète Élie a reçu à manger par les mains d'un ange ; que saint Paul, ermite, a été nourri si longtemps dans sa profonde solitude par les soins de la providence du Père céleste, qui se servait d'un corbeau pour lui apporter tous les jours du pain ; que l'abbé Apollo, qui vivait sous le règne de l'ancien Théodose, et qui ne vaquait jour et nuit qu'à la contemplation et à chanter les louanges de Dieu avec les anges, sans pouvoir s'abaisser à prendre le soin de son corps, ne vivait que de ce que les anges lui présentaient dans son besoin ; quand nous lisons tant d'autres exemples semblables dans l'histoire des pères du désert, peut-on avoir difficulté à croire pieusement que la mère de Dieu aura été plus favorisée que ses serviteurs ? Jugez vous-même si on en peut douter raisonnablement.

Canisius rapporte une autre tradition encore plus particulière, que la piété des bonnes âmes peut recevoir aussi facilement, parce qu'il ne dit rien qui ne soit assez vraisemblable : que la Sainte-Vierge ayant persévéré dans l'exercice continuel de l'oraison jusqu'à douze ans, et, s'y trouvant appliquée un jour avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire, elle la prolongea jusqu'à minuit, où elle entendit la voix du Père céleste qui lui dit fort intelligiblement : *Paries filium meum*, vous enfanterez mon Fils unique (Canisius, l. 1, de Deipara, cap. 13). Cela était de soi-même si étonnant qu'elle eût eu raison d'en douter ; mais elle vit cette révélation vérifiée lorsqu'elle enfanta le Verbe incarné dans l'étable de Bethléem, et à la même heure de minuit qu'elle en avait reçu la promesse dans le temple de Jérusa-

lem, et toutefois elle tint toujours cette révélation fort secrète jusqu'après l'ascension de notre Seigneur.

Mais, si elle savait déjà ce mystère ineffable qui devait s'accomplir en elle, d'où vient donc, objecta Arsénius, qu'elle fut troublée lorsque l'ange vint la saluer et lui annoncer qu'elle serait la mère de Dieu? Car l'Évangile le dit en termes exprès : *Turbata est in sermone ejus.* N'est-ce pas une marque que c'était une chose nouvelle, et qu'elle n'en savait encore rien? Non, répondit-il; car considérez bien de quelle façon l'Évangile en parle, vous trouverez que la Sainte-Vierge n'est pas surprise de la substance de la chose, mais seulement elle demande de quelle manière elle s'accomplira? Elle ne dit pas : cela ne peut être que je sois la mère de Dieu, mais elle demande seulement : *Quomodo fiet istud*, de quelle façon cela se fera-t-il? Ce ne sera pas l'ouvrage d'un homme, car j'ai consacré ma virginité à Dieu par un vœu à jamais irrévocable, et je sais qu'il ne voudra pas que je manque à ma promesse; comment donc deviendrai-je mère? Voilà le sujet de sa crainte. Mais l'ange l'apaisa bientôt, quand il l'assura qu'elle serait mère sans cesser d'être vierge, parce que tout ce qui se ferait en elle serait l'ouvrage du Saint-Esprit, et aussitôt elle demeura tranquille et donna son consentement.

Saint Bonaventure, en l'opuscule qu'il a fait de la vie de Jésus-Christ, dit, au chapitre troisième, que la Sainte-Vierge, étant dans le temple, demandait tous les jours à Dieu sept grâces particulières qu'elle jugeait des plus importantes pour la gloire de Dieu et pour sa plus grande perfection : la première, de l'aimer de tout son cœur, et d'accomplir parfaitement le premier et le très-grand précepte de la loi; la seconde, d'aimer tous ses prochains comme Dieu le désirait d'elle, et d'aimer aussi tout ce qu'il aimait en la manière qui lui serait le plus agréable; la troisième, qu'elle eût toujours dans son cœur une très-grande haine du péché, jusqu'au moindre, et de toutes les choses qui lui sont désagréables; la quatrième, qu'il lui donnât une profonde humilité, un parfait dégagement du monde, une patience invincible, une pureté angélique, et toutes les autres vertus qui pouvaient la rendre plus agréable à ses yeux; la cinquième, qu'il la rendît assez heureuse pour connaître et pour servir cette bienheureuse vierge, dont parlait Isaïe, qui devait

concevoir et enfanter le Fils de Dieu : elle ne cessa jamais de demander ardemment cette grâce à Dieu jusqu'à ce qu'elle eût appris par révélation que ce serait elle-même ; la sixième, qu'elle rendît en tout et partout une ponctuelle obéissance au souverain pontife et à tous les prêtres et à toutes les personnes desquelles elle dépendait, en sorte qu'elle ne s'écartât jamais en rien de leur volonté ; et la septième, enfin, qu'il eût pitié de son peuple, qu'il conservât son temple et sa religion, et qu'il leur envoyât bientôt le Messie qu'il leur avait promis depuis si long-temps (Bonavent.). Voilà quels étaient les exercices de la Sainte-Vierge tandis qu'elle fut dans le temple de Jérusalem.

Mais tout ce que nous pouvons apprendre par la tradition et les saints pères n'est pas si assuré que ce que le Saint-Esprit nous en dit lui-même dans le sacré cantique, par ces paroles qu'il lui adresse, selon l'interprétation mystique que leur donnent les docteurs : *Veni, columba mea, veni, unica mea, in foraminibus petræ* (Cant. 2, v. 14). Il l'invite amoureusement comme sa colombe, son unique et sa chère épouse, et la sollicite de venir se réfugier dans les trous de la pierre, c'est-à-dire dans son temple ; et, par ces qualités de sa colombe et de son unique par lesquelles il l'oblige d'être solitaire, il nous désigne assez clairement à quoi il voulait qu'elle s'appliquât.

Remarquez bien ceci, poursuivit-il en s'adressant à la fille, car, si vous voulez suivre la Sainte-Vierge dans sa retraite, il faut aussi l'imiter dans ses exercices : la colombe est un oiseau simple et doux, qui n'a ni fiel ni malice ; quand il l'appelle à la solitude, c'est en la nommant sa colombe, pour dire qu'il la retire du monde et qu'il la place dans sa sainte maison, afin qu'elle étudie la douceur et la simplicité. O Dieu, que l'école du ciel est différente de celle du monde ! dans celle-ci, on étudie les finesses, les ruses, les artifices, la dissimulation ; dans l'autre, on étudie la candeur, l'innocence, la droiture, la simplicité. Il n'y a rien de si opposé à l'esprit de Dieu que la duplicité et la dissimulation, parce que l'esprit de Dieu est toute vérité, et l'artifice n'est que mensonge. Et c'est pour cela que l'Écriture sainte dit que la prudence de la chair est la mort, c'est-à-dire qu'user d'artifices et de fraudes, c'est une mort, parce que c'est éteindre l'esprit de Dieu dans son âme.

Qui n'a point de sincérité peut s'assurer qu'il n'est point conduit par l'esprit de Dieu : c'est vanité, c'est intérêt, c'est amour-propre, c'est être tout rempli de l'esprit du monde. Qui ne procède pas en tout avec candeur n'aura jamais de paix intérieure : c'est se remplir la tête de mille embarras, c'est prendre de l'ombrage de tout et en donner à tout le monde ; car qui se fiera à une personne que l'on connaît artificieuse et dissimulée ? c'est porter en son cœur les semences des divisions et des troubles ; car qui n'est point d'accord avec la vérité ne l'est point ni avec le prochain, ni avec soi-même ; enfin, qui n'aime point la simplicité ne porte point cette éclatante marque des prédestinés que Jésus-Christ nous a donnée dans l'Évangile, quand il a juré par lui-même que ceux qui ne deviendront pas comme des enfants n'entreront point dans le royaume des cieux.

Quand le roi prophète chantant au psaume quarante-quatrième : *Adducentur regi virgines post eam* (Psalm. 44), ne semble-t-il pas qu'il voyait de loin la fête de la présentation de la Sainte-Vierge, et se réjouissait de ce qu'en cet heureux jour Dieu ouvrait la porte de cette grande prison du monde, pour donner liberté à beaucoup d'âmes innocentes, de s'enfuir de la captivité pour se réfugier dans sa sainte maison et y trouver la liberté, parce que le siècle ne leur permet pas de s'attacher uniquement à son service ; et, afin de leur mettre devant les yeux un modèle excellent qu'elles puissent imiter, il fait marcher à la tête la plus excellente de toutes les pures créatures, la très-Sainte-Vierge, la mère de Dieu. Qui ne tiendra pas très-heureux et très-honoré de marcher après elle? Combien de millions de vierges ont suivi cette reine des vierges, et se sont dévouées comme elle à Dieu dès leur enfance? C'est une colombe, et toutes celles qui l'imitent doivent être aussi des colombes. Elle n'affectionne que la douceur et la simplicité, et toutes celles qui la suivent ne doivent aussi s'étudier qu'à la douceur et à la simplicité. Les colombes sont des oiseaux sociables et solitaires : solitaires, parce qu'elles n'ont presque pas de commerce avec le reste des oiseaux, mais sociables néanmoins parce qu'elles se plaisent à demeurer ensemble dans un même lieu.

Oh ! que cela représente bien les monastères de religieuses ! chacune en particulier est appelée par Notre-Seigneur, comme sa

chère colombe : *Veni columba mea*, venez, ma bien-aimée, mon unique, ma colombe ; retirez-vous dans les trous de la pierre, enfermez-vous dans les murailles de ma maison ; et toutes s'y trouvent assemblées de côté et d'autre, et réunies toutes ensemble comme une troupe de colombes, pour vivre en colombes, dans la douceur et la simplicité. Ce doit être là toute leur étude. Cependant, hélas! il n'arrive que trop souvent, par une dangereuse illusion du démon, ou par une perverse inclination de la nature, qu'au lieu d'étudier avec affection cette candeur de colombe et cette divine simplicité, on s'étudie au contraire à s'en défaire tant que l'on peut, on ne vise qu'à se polir, à se raffiner, à subtiliser son esprit ; on veut savoir toutes les adresses, les bienséances du monde, et on s'efforce d'en garder toutes les mesures dans ses paroles et dans sa conduite. Ce ne sont plus des colombes gémissantes, ce sont des perroquets qui savent bien causer, mais qui ne savent ce qu'ils disent ; et il semble qu'on n'est plus là comme dans une sainte solitude pour vaquer à Dieu seul, mais comme des oiseaux dans une cage, pour apprendre ce qu'on n'eût jamais su si on n'eût pas été enfermé. L'emblème vient assez bien ici, d'une cage qui renferme un oiseau, avec ces paroles : *Qui me prend, il m'apprend.*

Nous voyons deux sortes d'oiseaux, qui s'attachent communément aux églises. Il s'y trouvera quelque petit nombre de colombes qui vont se réfugier au-dedans ; mais elles sont cachées dans quelques petits trous de muraille, comme chacun dans sa cellule, et cela ne paraît guère et ne fait pas grand bruit. Mais il y aura une grande troupe de chouettes, qui s'attachent aussi aux églises, ce n'est pas pour se cacher au-dedans, c'est pour se produire au-dehors : elles sont toujours vagabondes, volent sur les clochers, regardent et découvrent de loin, font grand bruit et ont une voix criarde et importune : au reste, rusées, défiantes, toujours en l'air, et qui regardent tout le monde de haut en bas ; et faites tout ce qu'il vous plaira, vous ne sauriez ni les faire taire, ni les apprivoiser, ni les faire devenir des colombes. Oh! qu'il est d'églises qui ont cette fâcheuse incommodité d'avoir plus de chouettes que de colombes !

C'est assez, monsieur, interrompit Art[illegible], je vois [illegible]

mais je ne ne sais si tout le monde prendra plaisir à vous entendre parler de la sorte. Je n'applique rien, répliqua-t-il; comme chacun sent son besoin, que chacun use de sa liberté. Qui n'a que faire de ces avis, n'a qu'à les laisser; qui jugera qu'ils lui sont utiles, se les peut appliquer à soi-même. Mais pour ne donner sujet d'ombrage à personne, je brise là-dessus, et veux vous dire quelque chose de plus agréable pour terminer notre conférence.

ARTICLE IV.

De la beauté et de la modestie de la Sainte-Vierge.

On dit qu'Appelles avait entrepris de peindre l'aurore, et qu'il avait si bien commencé, que la nature, jalouse de voir que l'art l'égalait déjà, et craignant que, s'il passait outre, il ne la surmontât, envoya promptement la Parque couper le fil de la vie du peintre, et borner la perfection d'un ouvrage qui devait le rendre immortel dans la mémoire des hommes. On fut indigné contre la nature de ce qu'elle avait privé le monde d'un si beau chef-d'œuvre. On chercha partout qui pourrait y mettre la dernière main, mais il ne se trouva personne qui osât s'y hasarder; car ils disaient que si l'ébauche de cet ouvrage avait coûté la vie au premier, sa perfection pourrait bien être aussi funeste au reste des peintres.

Peut-être que ce n'est là que l'imagination d'un poète, mais elle deviendra une vérité, si l'on dit que la Sainte-Vierge, qui est souvent appelée Aurore dans les saintes Lettres, a tant de beauté, que, la nature s'étant épuisée à tracer seulement les premiers linéaments de son tableau, la grâce employa ses plus vives couleurs pour le perfectionner; et toutefois il ne reçut point sa dernière main, jusqu'à ce qu'il fût achevé par les éclatants rayons de la gloire. Qui est-ce donc qui oserait entreprendre de nous dépeindre sa beauté? Toute la science des hommes, ni toute l'éloquence des anges n'y peuvent arriver.

Mais ce qui était impossible à tout autre, le Saint-Esprit a bien voulu le faire : c'est lui-même qui la dépeint admirablement dans le sacré Cantique, par ce peu de paroles : *Tota pulchra es amica mea, tota pulchra*, vous êtes toute belle, ma bien-aimée; oui, vous êtes toute belle. Ce mot de *tout*, selon saint Thomas, signifie une espèce d'infinité, parce qu'il ne met point de bornes; quand donc

il dit qu'elle est toute belle, il semble que c'est pour nous faire entendre qu'elle renferme toute la beauté dans sa personne ; mais en quoi consiste cette beauté ?

Quand on dit la beauté en soi-même, quelle idée peut-on concevoir, sinon d'une excellence infinie ? Dieu est la beauté même, Dieu est la bonté même. Si je veux chercher la beauté dans son origine, j'élève mes pensées jusqu'à la divinité ; je considère quelles sont les applications éternelles de Dieu en lui-même et je vois qu'il n'en est que deux, l'une pour contempler sa beauté infinie, l'autre pour aimer sa bonté infinie ; et cela seul fait toute sa béatitude, tout son ravissement, toute sa vie divine, et tout son plaisir éternel ; le paradis qu'il nous promet après cette vie ne consistera point en autre chose qu'à contempler cette même beauté et à aimer cette même bonté ; est-ce donc là tout ce qu'on doit espérer dans l'éternité ? Oui, sans doute que cela seul suffira pour tenir une âme tout abîmée dans une surabondance de joies éternelles, qui la rendront toujours infiniment contente, puisque Dieu même en est si comblé, qu'il lui serait impossible de se divertir de cette attention pendant un seul moment. O beauté, que vous êtes charmante ! c'est vous qui gagnez tous les cœurs, et rien n'est agréable, rien ne peut plaire si ce n'est par vous.

Quelle estime dois-je donc faire de la beauté, quand je considère que tout ce qui fait la grandeur de Dieu et sa gloire infinie, c'est la beauté et la bonté : l'une et l'autre sont également infinies, et toutefois il faut confesser que la beauté l'emporte en quelque façon par-dessus la bonté ? Pourquoi ? C'est parce qu'elle est la première en l'ordre d'origine ; car la première chose que nous considérons en Dieu, est qu'il contemple sa beauté, et la seconde est qu'il aime sa bonté. La contemplation de sa beauté ravit tellement son entendement, qu'il en forme une image parfaite, et cette image est son Fils unique, que l'Écriture appelle la splendeur de la gloire du Père. Voilà donc la beauté dans son principe et dans le trône de sa gloire ; là elle-même est incompréhensible, parce qu'elle est infinie ; elle n'a pourtant pas voulu nous demeurer inconnue ; elle nous jette au-dehors d'elle-même une infinité de brillants qui nous charment ; car il n'y a aucune beauté ni au ciel ni en terre qui ne procède de cette première beauté, comme de sa source. Le Verbe éternel

est la beauté infinie du Père et la source de toutes les beautés qui sont au-dehors de Dieu.

Posé ce principe qui est évident par lui-même, j'en tire cette conséquence qui est infaillible : donc la Sainte-Vierge a plus de beauté elle seule que toutes les pures créatures ensemble ; car voici comme je voudrais raisonner. La plus belle de toutes les créatures est sans doute celle à laquelle la beauté infinie de Dieu le Père, c'est-à-dire son Fils unique, s'est communiquée plus parfaitement ; on n'en peut pas douter, puisque ce n'est que par la communication de la première beauté que tous les êtres ont quelque beauté ; or, quelle est cette créature, si ce n'est la très-Sainte-Vierge, sa propre mère? En est-il quelque autre qu'il ait favorisée d'une plus intime union avec sa beauté infinie, ou d'une impression plus profonde de tous les caractères de sa ressemblance? Que lui est tout le reste des êtres en comparaison de sa mère? N'est-ce pas elle qu'il a préférée et qu'il a aimée par-dessus toutes les autres, puisqu'il l'a choisie pour sa mère? N'est-ce pas à elle qu'il a dit qu'elle a ravi son cœur? O Marie, ô mère admirable, quelle doit être votre beauté, pour avoir ainsi enchanté, enchaîné, enlevé le cœur du propre Fils de Dieu? Quoi! il voit des beautés infinies dans le sein de son divin Père, qui le tiennent dans un ravissement éternel, et néanmoins il voit en vous d'autres beautés qui le gagnent et qui l'attirent à se rendre dans votre sein.

O prestiges! ô artifices incompréhensibles de l'amour! C'est lui, c'est l'amour de Jesus qui produit la beauté de Marie, et c'est la beauté de Marie qui captive l'amour de Jésus. Marie n'est belle aux yeux du Verbe éternel que parce qu'il l'aime : la beauté qu'il lui donne en l'aimant égale l'amour qu'il lui porte. Si vous saviez la mesure de l'amour qu'il lui porte, vous connaîtriez l'excellence de la beauté qu'il lui communique. Il est vrai qu'il ne peut pas l'aimer assez pour la faire son adorable Père ; mais il veut bien l'aimer assez pour la faire sa divine mère. La beauté donc qu'il communique ne peut être la beauté infinie qui est essentielle au Père, mais elle est du moins toute la beauté convenable à une très-digne mère de Dieu. Et c'est ce qui faisait les admirations de saint Epiphane : *Solo Deo excepto cunctis superior existis, formosior ipsis cherubim et seraphim, et omni exercitu angelorum* (Epiph. orat. de

laudib. Virg.). Après Dieu seul, ô Sainte-Vierge, vous êtes la première beauté ; ni les séraphins, ni les chérubins, ni tous les neuf chœurs des anges, n'en ont point qui paraisse devant la vôtre. Je les regarde en votre présence, comme des étoiles du ciel, qui perdent toutes leurs lumières en la présence du soleil.

Sainte Catherine de Sienne disait que, si on pouvait voir des yeux du corps la beauté d'une âme exempte de péché et embellie seulement par le degré de la grâce, on serait si surpris de voir qu'elle aurait plus de beauté elle seule que toutes les fleurs, que tous les astres, que toute la nature corporelle ensemble, qu'il n'y a personne qui ne fût content de mourir pour la conservation d'une beauté si charmante. Mais si la dernière de toutes les âmes, ornée de la grâce, a tant de beauté, prenez la course de ce terme, et montez par autant de degrés qu'il y a de saintes âmes qui se surpassent l'une et l'autre en grâce et par conséquent en beauté ; car la grâce d'une âme et la beauté d'une âme sont la même chose ; quand vous aurez trouvé la centième, vous verrez qu'elle a cent fois plus de grâce que la première : pouvez-vous donc bien comprendre quelle serait sa beauté ?

Et toutefois ce ne serait encore rien ; car si vous continuez à monter à grands pas jusqu'à la millième et jusqu'à la cent millième, où vous verrez cent mille fois plus de beauté que dans la première, quelle admirable idée vous formeriez-vous de cette beauté ? et néanmoins ce serait encore peu ; car vous jugez bien qu'il y a plusieurs millions de millions d'âmes saintes qui se surpassent toutes l'une l'autre en grâce et en beauté ; prenez la première et la plus belle de toutes, et, après avoir admiré sa beauté et avoué qu'il vous serait impossible de la comprendre, dites hardiment que ce n'est qu'une ombre et une fort légère beauté en comparaison de celle de la Sainte-Vierge. Vous le pourrez bien dire avec assurance, puisque c'est la voix commune de tous les saints Pères, qu'elle possède elle seule plus de grâce et de beauté que tout le reste des saints ensemble.

Il est impossible de voir la beauté sans l'aimer : Aristote répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi on aimait la beauté ? Mon ami, voilà une question qui n'est propre qu'à un aveugle ; quiconque a des yeux pour voir la beauté, ne peut s'empêcher d'avoir un cœur

pour l'aimer. On dit des choses presque incroyables de l'empire que la beauté de certaines créatures a exercé sur le cœur des princes, qui leur ont fait entreprendre des guerres, et renverser des monarchies tout entières, et toutefois ce n'étaient que des beautés fragiles et fort imparfaites; mais combien d'âmes généreuses, à la vue de la beauté divine, ont entrepris des guerres immortelles contre les vices, contre l'enfer, contre le monde, contre elles-mêmes, pour se rendre agréables à ses yeux, par l'imitation de sa pureté, de sa charité, et pour mériter enfin de la voir éternellement?

Combien de grands cœurs se sont trouvés si embrasés de l'amour de cette très-pure beauté, qu'ils auraient souhaité de mourir pour elle? On dit que Charles, l'un des fils de sainte Brigitte, après avoir entendu plusieurs fois sa sainte mère lui parler des excellences, des grandeurs, et surtout de la beauté de la Sainte-Vierge, devint si zélé pour sa gloire, et si saintement passionné d'un amour respectueux pour elle, qu'il produisait souvent ce noble sentiment d'un amour vraiment extatique. S'il était possible que la Sainte Vierge déchût pour un seul instant de cet état sublime de gloire, de grandeur et de félicité, où j'ai la joie de savoir qu'elle est élevée, j'aimerais mieux descendre en enfer pour y être tourmenté éternellement, pour empêcher ce seul petit moment de diminution de sa gloire. O cœur incomparable et vraiment amoureux des intérêts de la Sainte-Vierge!

Hélas! que sommes-nous en comparaison! quelle est la bassesse et la lâcheté de nos sentiments auprès des siens? Ne devrais-je pas avoir ici la douleur du bienheureux Jacopon, qui pleurait jour et nuit sans pouvoir prendre un moment de consolation? Qu'avez-vous à pleurer ainsi? *Lugeo, quia amor non amatur*; je m'afflige inconsolablement de ce que Dieu, qui est un amour infini, n'est pas aimé par tous les hommes; et moi je dirais, je m'afflige de ce que la très-Sainte-Vierge, ayant tant de beauté et tant d'excellence, n'enchaîne pas tous les cœurs et ne les tient pas attachés à elle. D'où vient cela? sinon de ce que sa beauté n'est pas regardée : faisons ici un second effort pour en avoir au moins quelque légère connaissance.

ARTICLE V.

Un excellent moyen pour monter à quelque connaissance de la beauté de la Sainte-Vierge.

N'en demeurez pas où je viens de vous laisser, mais recommencez à faire la même gradation, à l'égard de tous les anges bienheureux, que vous avez achevée touchant les âmes saintes. Commencez par le chœur des anges, qui est plus bas, et considérez quelle est leur beauté. Si nous avions vu un ange du ciel dans les éclats de sa gloire, sa beauté va si loin au-delà de tout ce qui est dans nos connaissances, que nous serions prêts de le prendre pour Dieu et de l'adorer. Témoin ce qui arriva à saint Jean dans l'Apocalypse, et toutefois ce ne sont que les derniers en beauté.

Montez plus haut et voyez le chœur des archanges, qui surpassent incomparablement les anges en nombre, en grâce, en gloire et en beauté, en sorte que le dernier de cet ordre en a plus lui seul que tous les chœurs des anges ensemble, et pensez qu'ils sont tous subordonnés les uns aux autres comme les nombres, et que par conséquent ils se surpassent tous les uns les autres en grâce et en beauté, comme le nombre supérieur surpasse tous les inférieurs, de quelque unité que les autres n'ont point. Pensez encore, ce qui est vrai, que leur nombre est beaucoup plus grand que celui des anges, et puis appliquez là votre esprit, et efforcez-vous, tentez si vous pourrez comprendre quelle est la beauté du premier archange ; vous direz que cela est incompréhensible.

Et toutefois ne vous découragez pas. Montez des archanges au chœur des vertus, et faites la même considération ; et puis, après avoir supputé leur nombre, qui surpasse autant celui des archanges que celui-ci surpasse celui des anges ; après avoir considéré l'augmentation de leur beauté dans chacun d'eux à proportion de leur nombre, pensez en vous-même quelle doit être la beauté du premier, qui est le chef et le plus haut de tout cet ordre des vertus.

Faites-le même en vous élevant au chœur des principautés, et puis à celui des dominations et à celui des puissances, et considérez que l'ordre des principautés étant supérieur à celui des vertus, le dernier de cet ordre a plus de grâce et plus de beauté lui seul,

que tout l'ordre des vertus ensemble; et jugez quel devra être la beauté du dernier de cet ordre. Derechef, considérez que l'ordre des dominations est supérieur à celui des principautés; et que par conséquent le dernier de cet ordre a plus de grâce et de beauté que tout l'ordre des principautés ensemble. Et, après avoir parcouru leur multitude, beaucoup plus grande que celle de l'ordre inférieur, pensez en vous-même si vous pourrez comprendre la beauté du premier de cet ordre des dominations; enfin, pesez bien que le chœur des puissances est supérieur à celui des dominations; et faites la même supputation, si votre esprit est capable de la supporter, et puis demandez-vous à vous-même, comprenez-vous bien quelle est la beauté de celui qui tient l'ascendant et le premier rang de cet ordre : je suis assuré qu'il n'y a point d'esprit au monde qui ne demeure ébloui et confondu, s'il s'applique un peu sérieusement à la considération de cette merveille.

Mais soutenez encore votre esprit, et demandez des forces à Dieu pour monter de là jusqu'au chœur des trônes, qui est supérieur aux puissances; vous verrez que le dernier a plus de grâce et plus de beauté que tout l'ordre des puissances ensemble. Que jugerez-vous donc de la beauté du premier des trônes? De là élevez-vous au chœur des chérubins, qui est encore supérieur à celui des trônes. Eh! qui peut penser quelle est la beauté du premier? Enfin, vous n'aurez plus à considérer et à parcourir que le chœur des séraphins, qui est le premier et le plus sublime de tous, et qui surpasse aussi tous les autres en nombre, en grâce et en beauté.

Arrêtez-vous là tant qu'il vous plaira, et contemplez à loisir quelle est la beauté du dixième, quelle est celle du centième, celle du millième et du cent millième; car leur multitude va bien au-delà. Quelle est enfin la beauté du premier de tous? Ne demeurerez-vous pas dans une suspension d'esprit qui arrêtera toutes vos pensées? O que de beautés ravissantes! ô que de beautés charmantes qui abîment et qui engloutissent tout esprit qui les considère! Repassez dans votre mémoire ce nombre sans nombre de beautés, qui vont toujours en augmentant, depuis le dernier des anges jusqu'au premier des séraphins; et puis, quand vous en serez là, dites que vous n'avez rien vu qui égale la beauté de la seule Sainte-Vierge.

vous n'avez vu que des serviteurs, mais elle est la mère, elle seule est plus chère à Dieu, lui plaît davantage, et par conséquent a plus de grâce et plus de beauté que toute la nature angélique ensemble. Mais quel esprit des anges et des hommes est capable de le comprendre? Personne ne le peut faire et tout le monde l'admire. C'est, après la beauté de Dieu, le ravissement et l'admiration de tout le ciel durant toutes les éternités.

On dit qu'Alexandre-le-Grand, étonné de cette haute réputation que Diogène s'était acquise par tout le monde, voulut le voir dans sa retraite; et qu'après avoir considéré sa manière de vivre, ses mœurs, son visage si content, sa propre érudition, son esprit si libre et si dégagé de toutes les choses du monde, ses sentiments si nobles et si généreux, non-seulement il l'estima, mais il l'admira; et, comme s'il eût porté envie à la félicité de ce personnage, qu'il jugeait plus grande que la sienne, il dit cette parole digne de la vertu d'un grand philosophe et de la générosité d'un grand empereur : *Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène.* Oserions-nous dire que non-seulement tout le ciel est dans l'admiration des beautés de la Sainte-Vierge, mais que Dieu même a tant de complaisance de les voir, qu'il dirait volontiers : si, par impossible, je n'étais pas Dieu, je voudrais être Marie; car il est vrai qu'il n'y a rien de plus grand qu'elle après Dieu dans toute l'étendue des êtres.

Tous les bienheureux du ciel diraient : si, par impossible, notre béatitude ne consistait pas à contempler la beauté infinie de Dieu, nous voudrions la mettre à contempler la seule beauté de Marie, nous jouirions d'une grande béatitude à la contempler éternellement. O beauté par-dessus toute beauté ! que les yeux qui vous auraient vue feraient peu d'état de tout le reste des beautés créées et que volontiers ils renonceraient à voir jamais plus rien après qu'ils vous auraient vue!

Que je sais bon gré à ce clerc dont saint Antonin rapporte l'histoire tout au long (Annales. 4. part. tit. 15. c. 34. v. 5). Il était très-dévot à la Sainte-Vierge et la pensée continuellement qu'elle le fit croître tous les jours dans sa connaissance et son amour. Ce pieux effet fit naître en lui un si ardent désir de la voir, qu'il en brûlait et qu'il languissait. O mère aimable! ô mère admirable!

accordez-moi de voir un moment votre incomparable beauté qui charme tout le paradis. Un ange lui fut envoyé : Oui, vous aurez la grâce que vous demandez, vous verrez la très-Sainte-Vierge dans sa beauté ; mais les yeux qui l'auront vue une fois ne verront jamais autre chose, vous demeurerez aveugle tout le reste de votre vie. Ah ! j'y consens de tout mon cœur, pourvu que je la voie pour quelques moments. Le jour est assigné ; il se prépare, il attend avec impatience cet heureux moment ; mais il pense en lui-même qu'il pourrait bien sauver un de ses yeux en le tenant fermé, tandis qu'il la verrait de l'autre. Elle lui parut avec tant de beauté et avec une majesté si éclatante, que l'œil qui l'avait vue en demeura tout-à-fait privé de lumière.

Mais cette vue le combla d'une consolation si pleine et si abondante que bien loin de regretter la perte de son œil, il déplorait le malheur de celui qui ne l'avait pas vue. O moi misérable ! faut-il que j'aie gardé l'un de mes yeux pour ne voir plus que des laideurs qui me déplaisent après la beauté que j'ai vue ! O mère de miséricorde ! pardonnez à la cruauté que j'ai exercée contre moi-même en me privant de la moitié de vos faveurs ! que je vous voie encore une fois et que je perde mes deux yeux ! Que je serai content de ne voir jamais plus rien après vous dans la vie mortelle ! Un si pieux et ardent désir plut tant à la Sainte-Vierge, qu'elle lui parut une seconde fois dans sa même beauté ; mais, bien loin de lui ôter l'autre œil qu'il voulait sacrifier pour elle, elle lui rendit celui qu'il avait perdu, et ses deux yeux ne lui servaient plus qu'à voir, ce lui semblait, partout les beautés de la Sainte-Vierge.

Oh ! si les plus attachés au monde avaient les yeux ouverts à la vérité ! si les plus passionnés pour les beautés mortelles avaient entrevu d'un seul clin d'œil la beauté de la Sainte-Vierge ! O Dieu ! qu'ils sentiraient bientôt mourir tout autre amour dans leur cœur, et qu'ils auraient un grand mépris pour toutes les choses qu'ils adorent ! Il en est peu qui aient eu le privilége de la voir des yeux du corps, mais ne pouvons-nous pas la voir des yeux de l'âme, quand nous voulons nous appliquer à contempler sa beauté ? Et c'est cette vue spirituelle qui est la plus assurée, parce qu'elle est mieux fondée dans la vérité. C'est elle qui est la plus consolante, parce

qu'elle en dépeint l'image jusque dans le plus intime de l'âme, où elle peut être conservée indépendamment de toutes les illusions des sens. Si chacun est bien aise d'avoir un tableau matériel de la Sainte-Vierge dans son cabinet, ne faut-il pas que toute son âme, qui a du zèle, de l'amour et de la dévotion pour elle, s'efforce d'en porter toujours une image spirituelle peinte en ses pensées et gravée au fond de son cœur?

Penser à elle, bannit tous les chagrins de l'âme et la remplit de consolation dans la douce espérance de voir sa beauté admirable dans le grand jour de l'éternité. Parler souvent d'elle et prendre plaisir à publier sa gloire, à exalter ses grandeurs, à admirer ses beautés, bannit loin de nous l'esprit immonde, qui ne saurait souffrir l'honneur qu'on lui rend. Mais s'intéresser pour tout ce qui regarde son honneur, travailler à l'amplifier tant qu'il est possible, l'aimer tendrement, l'aimer respectueusement, l'aimer ardemment, dilater son cœur de joie et le remplir de conjouissance de ce qu'elle est, applaudissant à son bonheur et lui aidant à remercier le Tout-Puissant qui a fait de si grandes choses en elle, c'est plaire à Dieu, qui ne l'a rendue si belle qu'afin de la faire aimer par toutes les âmes qui l'aiment lui-même. C'est réjouir les anges et les bienheureux du ciel, qui sont tous dévoués à elle après Dieu. C'est enfin mériter sa faveur et sa protection particulière, qu'elle n'a jamais refusée à ses vrais dévots : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.*

L'écoutant nous dire ces choses avec une grâce divine qui semblait répandue sur ses lèvres, je me sentais touché d'un désir tout nouveau de me dévouer entièrement au service de la Sainte-Vierge, je ne faisais qu'attendre qu'il eût achevé de parler, pour l'embrasser cordialement. Ah! mon cher voyageur, que je bénis le ciel de m'avoir donné un si bon guide; vous allez justement où je prétendais aller, à la connaissance des grandeurs et à l'amour des perfections de la très-sainte mère de Dieu : il ne faut que vous écouter pour se sentir doucement pénétré de l'un et de l'autre. Oh! que de consolations je me promets de vos entretiens! mais ne me laissez pas en chemin; car de ma part, je suis résolu à ne vous quitter jamais. Vous m'avez conduit jusqu'au temple, où j'ai vu la très-Sainte-Vierge dévouer à Dieu les prémices de son enfance; mais

je voudrais savoir de quelle façon elle s'est consacrée à lui dans le lieu saint. Je veux vous satisfaire, me dit-il, et ce sera le sujet de notre première conférence.

CONFÉRENCE VIII.

La victime innocente, où il est traité du vœu de la virginité de la Sainte-Vierge, et de sa pureté incomparable.

Je fis d'abord plusieurs questions à mon guide touchant le temps et le lieu de la consécration de la Sainte-Vierge. J'approuve bien, lui disais-je, que l'on porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse, comme veut le prophète Jérémie. Je loue fort qu'on s'habitue de bonne heure à fréquenter les églises; mais demeurer dans le temple comme dans sa maison, et même dans le sanctuaire, non pas dans le *sancta sanctorum* qui n'était pas une demeure faite pour les créatures, mais pour Dieu seul; on n'y souffrait que l'arche d'alliance, qui était sa figure; et le seul grand-prêtre y entrait, l'encensoir à la main, encore ce n'était qu'une seule fois l'année; on ne prétend pas dire que la Sainte-Vierge demeurât dans ce lieu sacré et inhabitable. Je le sais bien, mais on dit qu'elle demeurait dans cette partie la plus sainte du temple, où les prêtres exerçaient leur ministère et tenaient l'autel des parfums : c'est là qu'on dit que la Sainte-Vierge demeurait dès son enfance. Je ne comprends pas trop bien cela. Je regarde comme chose fort louable que l'on fasse de solides résolutions de se donner tout-à-fait à Dieu, qu'on les renouvelle souvent et qu'on les rende toujours plus fermes; je trouve même que cela est assez nécessaire; mais s'engager par un vœu qui lie et qui impose de nouvelles obligations, c'est une chose dangereuse; il faut y penser plus d'une fois, et cela ne doit se faire qu'avec beaucoup de maturité.

Il s'aperçut bientôt que je parlais selon l'esprit grossier et matériel du monde, qui, ne se conduisant presque en toutes choses que selon la lumière des sens, voudrait juger des choses du ciel comme il ferait de celles de la terre, et régler la conduite de l'esprit de Dieu selon les maximes de sa fausse prudence. Il eut pitié de mon ignorance, et, me prenant par la main avec beaucoup de bonté et un souris assez agréable : Mon ami, me dit-il, sortons d'ici et retirons-nous un peu à l'écart, de peur d'être interrompus du monde.

Il me conduisit dans un jardin où était un berceau de jasmin fort bien entretenu, et, au bout, des sièges et une petite table de marbre blanc au milieu. Ayant pris séance l'un et l'autre, et deux ou trois personnes de grande piété qui nous avaient accompagnées : Pensons, dit-il, que nous sommes ici si loin du monde, que nous ne devons jamais le voir, et qu'il y a si long-temps qu'il est passé, qu'à peine il nous reste quelque léger souvenir de ses rêveries. Je vous dis cela parce que, lorsque nous désirons trouver la vérité et nous entretenir avec elle, il faut nous éloigner tant que nous pourrons du mensonge.

Je vous entendais raisonner au sujet de la Sainte-Vierge, comme vous auriez pu faire de toute autre créature, selon les maximes que la prudence humaine a coutume de suivre quand elle veut régler elle-même sa propre conduite. Oh ! que ce n'est pas ainsi qu'il s'y faut prendre ! Vous ne connaîtrez jamais rien d'elle par ce moyen-là. Quand il faut parler de la mère admirable, il ne faut pas baisser les yeux sur les créatures pour juger d'elle comme des autres, il faut les élever à Dieu pour y voir l'idée de ses véritables grandeurs; car, quoiqu'elle soit une créature, et non pas Dieu, néanmoins elle a beaucoup plus de l'air de la divinité (s'il m'est permis d'user de ce terme), je veux dire qu'elle suit plutôt en toutes choses la manière très-sublime d'agir de Dieu que la façon basse et rampante des créatures, étant certain qu'elle a toujours plus été dans la main de Dieu, pour faire en elle et par elle tout ce qu'il a voulu, que toutes les autres créatures ensemble, et c'est pour cela qu'il paraît une si grande multitude de prodiges en elle que les créatures ne peuvent comprendre.

Par exemple, s'être dévouée à Dieu elle-même dès l'âge de trois ans, on ne le comprend pas, car elle n'avait encore ni les forces du corps ni l'usage de la raison. Avoir été élevée dans le temple depuis ce petit âge et avoir même fait sa demeure dans le sanctuaire, on ne le comprend pas, car c'était le lieu le plus sacré du temple, dans lequel il n'était permis à aucun d'entrer, qu'au seul grand-prêtre, et encore une seule fois l'année. S'être obligée par un vœu exprès dès son enfance à garder éternellement sa virginité, elle qui était destinée pour être la mère de Dieu, on ne le comprend pas, car la maternité et la virginité sont des choses qui

paraissent incompatibles. Avoir consenti à contracter un véritable mariage avec saint Joseph, elle qui s'était engagée par son vœu à n'avoir jamais de commerce avec les hommes, on ne le comprend point.

Vous n'auriez pas fait de long-temps, lui dis-je en l'interrompant, si vous nous faisiez la liste de tous les autres prodiges incompréhensibles qui suivent ceux-là, et nous aurions sans doute beaucoup de satisfaction à les entendre seulement raconter; mais nous l'aurions beaucoup plus grande si vous nous donniez quelque intelligence de ces premiers. Comment peut-on concevoir qu'une petite fille de trois ans quitte le sein de ses père et mère pour aller se dévouer volontairement à Dieu dans son temple, et qu'elle le fasse avec perfection? Ce fut par là qu'il commença une conférence sur la manière dont la Sainte-Vierge se consacra à Dieu, où il nous dit des choses si sublimes et si rares, que nous en demeurâmes tous charmés.

ARTICLE I.

Qui fait voir que la Sainte Vierge était plus prudente à trois ans que ne le sont tous les anges du ciel.

Vous étonnez-vous, me répondit-il, que la Sainte-Vierge ait fait pour se consacrer à Dieu dès sa plus tendre enfance ce que nul autre qu'elle ne peut jamais faire? A la vérité, si vous jugez d'elle comme de tout autre enfant, vous aurez sujet d'en être surpris. Saint Paul nous dit que le spirituel ne marche pas le premier, mais que c'est l'animal : *Non prius quod spiritale est, sed quod animale* (1. Cor. 15). Il veut dire que depuis le péché d'Adam tous les enfants naissent comme des petits animaux qui n'ont premièrement que l'usage des sens; un long temps se passe avant qu'ils deviennent raisonnables. Quand ils en sont venus jusque-là, il faut long-temps pour faire l'apprentissage de leur raison naissante, qui ne fait que chanceler d'abord. Quand elle est toute formée, et qu'elle se conduit, il s'écoule encore un long temps avant qu'ils deviennent spirituels, et c'est merveille s'ils le deviennent enfin assez pour se dévouer entièrement à Dieu; ainsi, suivant le procédé ordinaire de tous les enfants d'Adam, j'avoue que ce serait un prodige qu'un enfant, qui ne doit avoir encore que l'usage de la vie

sensible, et ce que le plus spirituel des hommes aurait grande peine à faire, se dévouer à Dieu par un acte le plus parfait qui soit possible à la créature.

Mais il ne faut pas juger ainsi de la Sainte-Vierge. Souvenez-vous que Jésus-Christ est le nouvel Adam, et la Sainte-Vierge la nouvelle Ève. Pensez en vous-même ce qu'il faut juger du second Adam, par ce qui s'est passé dans le premier; et ce qu'il faut croire de la seconde Ève, par ce qu'on a vu dans la première. Considérez qu'à l'égard du premier Adam, l'animal ne fut pas le premier comme dans ses enfants, mais que le spirituel marcha le premier; car, n'est-il pas vrai que Dieu le créa dans l'âge d'un homme parfait, et qu'après lui avoir formé un corps d'une structure admirable, comme un ouvrage qui sortait des mains de Dieu, il lui donna une âme excellente, toute remplie de lumières, de grâces, de vertus et de sainteté, laquelle, sitôt qu'elle fut unie à son corps, s'en servit à l'instant, non pour les actions de la vie animale, mais pour les pratiques les plus sublimes de la vie spirituelle, pour adorer son Dieu, le remercier, l'aimer et se dévouer à son service. Donc le spirituel en lui marcha devant l'animal; et avant qu'il eût aucune attention aux créatures, il s'était déjà tout dévoué à son Créateur.

Le privilége d'Adam fut celui d'Ève sa compagne: elle reçut comme lui un corps et une âme dans l'état qu'elle pouvait les avoir à l'âge parfait; et il est bon de remarquer en passant que l'Écriture sainte, qui a dit qu'elle avait reçu un corps tiré de celui d'Adam, n'a point dit qu'elle reçut une âme. Est-ce qu'elle n'en avait pas? Sans doute qu'elle en avait une; mais peut-être on n'en parle point, pour signifier que ce n'était que comme une même âme dans deux corps. L'un et l'autre donc ont fait marcher le spirituel avant l'animal, parce que la première chose qu'ils firent fut de se dévouer à Dieu, dès le premier instant de leur être. Si cela est vrai du premier Adam, ne sera-t-il point vrai du second? S'il est vrai de la première Ève, n'est-il point vrai de la seconde? Jugerez-vous que Dieu ait moins accordé à son propre Fils qu'à son serviteur? moins à sa propre mère qu'à sa servante? Le Fils de Dieu aura-t-il suivi le train commun de tous les enfants d'Adam pour n'avoir eu d'abord que le simple usage de la vie animale, et long-temps après

l'usage de la vie raisonnable, et puis encore long-temps après l'usage de la vie spirituelle? A-t-il attendu tout ce long espace de temps à reconnaître, à adorer et à aimer Dieu son père? L'Écriture sainte ne dit-elle pas en ces termes exprès qu'entrant au monde, la première action qu'il fit fut de s'offrir en sacrifice à son divin Père pour la rédemption du monde : *Ingrediens mundum dixit.* Et le reste des grandes paroles de l'Apôtre saint Paul en l'épître aux Hébreux (Hébr. 20).

Hé! comment a-t-il fait marcher le spirituel avant l'animal, dès le premier instant de son être, lorsque ni les forces du corps, ni l'usage de la raison, ne lui permettaient pas de faire encore ce grand sacrifice intérieur de lui-même à Dieu son Père, sinon par une dispense d'âge, qui a été justement donnée au propre Fils de Dieu? Personne ne peut douter de ce miracle de la grâce dans le second Adam; mais, puisque cela est si assuré du Fils, qu'il n'a jamais eu l'être un moment qu'il n'ait adoré Dieu son Père, qui ne voit qu'il est raisonnable, et que c'est juger selon le bon sens, de dire que la mère de Dieu aura participé à ce privilége d'âge de son Fils unique, pour avoir moyen de faire marcher comme lui le spirituel avant l'animal? connaissant Dieu, l'adorant, l'aimant, se dévouant à lui dès le premier instant de son être. Voudrait-on réduire la mère de Dieu à l'état des plus viles servantes, que la faiblesse de l'âge tient si long-temps dans l'impuissance de connaître Dieu? Si on accorde qu'il était convenable qu'elle le connût, et qu'elle l'aimât plus tôt que les autres, je demanderais combien plus tôt? A quel âge jugeriez-vous qu'il était raisonnable de lui accorder ce privilége particulier? Était-ce à l'âge de trois ans, quand elle alla se dévouer au temple? L'action qu'elle faisait en était un indice assez manifeste, et on n'en pouvait pas douter raisonnablement.

Mais si vous accordez qu'elle l'a reçu à ce temps-là par un pur miracle de la grâce, je demanderai derechef, pourquoi non encore plus tôt? Pourquoi non, dès le premier instant de sa conception? Était-il plus impossible à Dieu de le lui accorder à un temps qu'à l'autre? Était-elle plus digne de le recevoir à trois ans qu'à sa première heure, puisqu'elle était dans tous les instants de sa vie également désignée pour être la mère de Dieu? J'avoue, lui dis-je, qu'il

n'y a pas d'impossibilité à cela, et que c'est même une pensée pieuse qui ne va qu'à la gloire de la Sainte-Vierge, sans choquer les principes de notre foi, mais je n'aime pas les sentiments particuliers qui semblent pencher vers l'excès. On prend cela pour des transports d'une dévotion mal réglée. Quand il faut avancer sérieusement une vérité, j'en voudrais voir le fondement dans l'Écriture sainte ou dans la tradition des saints pères.

Cela est juste, me répondit-il ; aussi voyez si je ne suis pas bien fondé pour appuyer cette pieuse croyance, que je n'établis pas comme une vérité tenue pour assurée dans toute l'Église, mais comme une pieuse croyance enseignée et publiée en chaire par saint Bernardin de Sienne, que la Sainte-Vierge a eu l'usage de sa raison, et qu'elle s'est volontairement dévouée à Dieu, dès le premier moment de sa conception (Tom. 1. Serm. 31. cap. 2.).

Ce qui nous égare, c'est quand nous voulons juger d'elle, comme des autres enfants d'Adam. Il est vrai que nous voyons leurs âmes comme ensevelies dans le corps, et la raison abîmée dans la chair ; et s'il est permis d'user de ce terme un peu grossier, il semble que l'esprit des enfants est tout matérialisé, de sorte qu'il ne paraît point, et qu'il ne fait rien durant plusieurs années, que des actions ordinaires aux âmes des bêtes ; et cela leur convient assez, parce que ce sont des âmes affaiblies par le péché, et qui étaient déjà mortes avant que de naître. Mais nous devons juger tout le contraire de la Sainte-Vierge, dont le corps très-pur était destiné à servir si noblement à l'esprit qu'on peut dire que sa chair a toujours été comme spiritualisée. Si vous regardez que cette chair virginale a eu le privilége de concevoir un très-pur esprit, c'est-à-dire le Verbe éternel, sitôt qu'elle a été capable de produire un enfant, aurez-vous de la peine à croire que son âme toute sainte l'aura conçu devant elle, dès qu'elle l'aura pu, c'est-à-dire dès le premier instant de son être, selon cette parole de saint Augustin : *Prius conciperet mente quam ventre.* O Dieu ! qu'il ne faut pas penser que cette grande âme fût abîmée dans la chair, comme les âmes des autres enfants d'Adam ! C'était plutôt son petit corps qui était tout abîmé dans cette grande âme ; car elle avait toute la liberté de faire ce qu'elle voulait : elle pouvait donc se dévouer à Dieu très-parfaitement, dès le premier moment

de sa création. C'est pourquoi j'ai dit qu'à trois ans elle était plus sage que les anges du ciel.

Et ce qui me donne une grande facilité à croire cela, est que je remarque ce que l'Évangile nous dit du petit saint Jean Baptiste, étant encore enfermé dans le ventre de sainte Élisabeth, sa mère, qu'à la présence de l'enfant Jésus, que la Sainte-Vierge portait dans son sein, il tressaillit de joie : *Exultavit in gaudio infans in utero meo* (Luc. 1). Il connut, il adora, il aima son Sauveur présent ; et, ne pouvant contenir l'excès de sa joie, il s'agitait en bondissant dans le ventre de sa mère. Sur quoi les saints pères demeurent d'accord qu'il fallait bien nécessairement que Dieu eût donné à son âme le plein usage de sa raison et de sa liberté, indépendamment de son corps qui l'en rendait incapable dans cet état, quoique ce ne fût qu'un usage passager et pour quelques heures seulement.

De la vue de cette merveille, je viens à la Sainte-Vierge qui était présente ; et quand je vois qu'elle entonne là-dessus ce cantique admirable, où son âme exalte Dieu : *Magnificat anima mea Dominum*, et que dans ce cantique elle répète les mêmes paroles avec un excès de jubilation, que sainte Élisabeth aurait pu dire au nom de son enfant : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo ;* je conçois que le même mouvement de joie procède de la même cause dans la Sainte-Vierge et dans le petit saint Jean. De celui-ci on dit : *Exultavit in gaudio infans in utero*, et l'autre répond comme un second chœur de musique sur le même ton : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* L'un se trouve jouissant de son entière liberté dans le sein de sa mère, pour se dévouer tout entier à Dieu, et c'est ce qui le fait bondir de joie ; l'autre déclare qu'elle a éprouvé le même tressaillement de joie dans son esprit, ne puis-je pas croire que c'est pour la même prérogative qu'elle a eue de connaître et d'aimer son Dieu dans le sein de sa mère?

Mais j'aurais tort de dire seulement la même ; car serait-il juste de penser que la mère n'en eût pas reçu de plus grandes, sans comparaison, que le serviteur ? Quoi ! saint Jean-Baptiste aura-t-il eu l'usage de la raison, dès le ventre de sa mère, pour se dévouer à Dieu, et la Sainte-Vierge ne l'aurait pas eu ? S'il l'a eu six mois

après sa conception, jugeons mieux de la mère de Dieu, et pensons qu'elle l'a eu dès le premier moment de sa conception. S'il l'a eu en passant, croyons quelque chose de plus de la mère, qu'elle l'a eu, sinon continuellement comme Jésus-Christ, du moins fréquemment comme il était convenable à la dignité éminente de la mère de Jésus-Christ. Saint Thomas, qui semble lui dénier l'usage de la raison, au sein de sa mère, ne le fait que de peur que cela ne déroge à l'honneur de Jésus-Christ, parce qu'il semble qu'on égalerait la mère à son fils (D. Thom. 3, p. q. 27. 2. 7). Mais ôtons cette crainte, il y a bien de la différence entre avoir par privilége quelque usage de la raison passager, et l'avoir continuel par soi-même et naturellement; l'un est la prérogative du seul Fils de Dieu, et l'autre est le privilége de sa sainte mère.

O mère admirable! pourquoi voudrait-on borner les faveurs de Dieu envers vous, voyant que Dieu ne les a point bornées en vous donnant son Fils unique? Je demanderais ici comme saint Paul : *Quomodò cum illo non omnia donavit!* Que peut-il vous donner qui ne soit moindre que cela? Je révère de tout mon cœur le sentiment des théologiens, qui admettent pour la plupart cette maxime générale : que toutes les prérogatives que Dieu a accordées à quelques saints, nous devons croire qu'il les a aussi données à sa propre mère, mais j'aurai peine à voir qu'ils se bornassent à cela seul; car je voudrais qu'ils disent que tout ce que Dieu peut donner de plus grand à une pure créature, tout ce qui est plus sortable à la souveraine dignité de mère de Dieu, nous devons croire qu'il le lui a donné; et qu'en un mot, tout ce qui est moins que Dieu, quelque grand qu'on puisse le dire ou penser, n'est jamais trop pour exprimer toutes ses grandeurs. Je voudrais enfin qu'on fût persuadé qu'elle approche plus près des perfections de Dieu que des imperfections de toutes les autres créatures; et qu'ainsi, quand il faut parler d'elle, on ne regardât point ce que l'on voit dans les créatures, mais ce qui est en Dieu, et qui n'est pas incompatible avec l'état d'une créature privilégiée sur toutes les autres.

ARTICLE II.

La Sainte Vierge s'est consacrée à Dieu dès son enfance, en faisant vœu de demeurer perpétuellement en virginité.

Tout est aimable dans la très-sainte mère de Dieu, tout est

privilége, tout est au dessus de ce que l'on peut dire du reste des mères. Saint Épiphane remarque fort judicieusement qu'il n'y a jamais eu personne qui, parlant de Marie, ne l'ait appelée la Vierge par excellence; et quand même on la nomme la mère de Dieu, qui est le plus éminent de ses titres, on n'omet point d'y ajouter le nom de Vierge, et on dit la Vierge mère. L'Église la chante et la préconise partout, à pleine voix, la Sainte-Vierge des vierges : *Sancta Virgo virginum*, pour la même raison qu'elle proclame Jésus-Christ *rex regum, et Dominus dominantium* : elle l'appelle le roi des rois, voulant dire qu'il est un roi si élevé au-dessus de toute royauté, que les autres rois, à son égard, ne sont plus des rois, mais de simples sujets; il est le Seigneur des seigneurs, parce qu'auprès de lui tous les autres seigneurs ne sont pas des seigneurs, mais de simples vassaux et des serviteurs. Ainsi Marie, la mère de Dieu, est la Vierge des vierges, parce qu'à son égard toutes les autres vierges sont moins que des vierges. Pourquoi cela, sinon parce que la virginité a des avantages et des excellences incomparables au-dessus de toutes les autres ? En quoi, lui demandai-je ? Elle surpasse celle de tous les enfants d'Adam; elle est élevée au-dessus de celles des anges; elle imite admirablement celle de Dieu même. Ces propositions nous parurent d'abord surprenantes; mais il nous en fit voir la vérité si clairement, que nous en demeurâmes tous persuadés.

Doutez-vous, continua-t-il, qu'elle ne soit la Vierge des vierges, c'est-à-dire vierge au-dessus de toute comparaison, à l'égard de tout le reste des enfants d'Adam? Voyez-la marcher à la tête de tant de milions d'autres vierges qui se sont dévouées à Dieu après elle : *Adducentur regi virgines post eam* (Psal. 44); c'est-à-dire après qu'elle a élevé, la première, la gloire de la pureté virginale, qui n'était point un état estimé, mais au contraire méprisé dans l'ancienne loi, où mettant l'honneur à avoir des enfants, ils estimaient un opprobre de n'en avoir pas; et aspirant tous à la fécondité du mariage, comme à une glorieuse bénédiction, ils fuyaient la stérilité qui accompagne la virginité, comme une espèce de malédiction ignominieuse. Qui est-ce qui a relevé la virginité de cet état si abject et si méprisé, pour la rendre si glorieuse et honorable, qu'elle a depuis triomphé en tant et tant de légions de

[illegible] vierges, qui ont été un des plus beaux ornements de la sainte Église ? N'est-ce pas la très-Sainte-Vierge ? Origène disait, il y a long-temps, que les prémices de la virginité des hommes, c'est Jésus-Christ, et que celle des femmes tire sa gloire de la Sainte-Vierge. Jamais a-t-on rien vu qui s'attire plus de respect, même des plus vicieux, que la pureté virginale ? Si vous demandez d'où vient cela, c'est un petit rayon de la gloire de cette incomparable virginité de la très-sainte mère de Dieu qui éclate en elle. Si donc les autres ont de la gloire, parce qu'elles sont vierges, quelle abondance et quelle surabondance de gloire doit avoir la Vierge des vierges ?

Je voulus glisser là un mot ; les vierges vestales, qui étaient si honorées dans Rome, avant la naissance de la Sainte-Vierge, qu'on les regardait presque comme des divinités vivantes, et que si l'empereur en rencontrait quelqu'une par la rue, non-seulement il lui cédait le pas, mais il retournait en arrière, n'osant, par respect, passer auprès d'elle. A quoi pensez-vous, me répondit-il ? Avez-vous bien le courage de m'alléguer les vierges vestales ? C'étaient des païennes, qui, par conséquent, étaient des concubines du diable, comme les appelle Origène ; elles se paraient du voile de la virginité, qui leur donnait beaucoup de lustre ; mais elles cachaient là-dessous le faste et l'ambition, et l'intérêt et les autres vices qui les rendaient méprisables. Saint Ambroise les dépeint, en trois mots, fort naïvement : *Vestalium virginitas erat emptitia, temporanea et fastu plena* ; c'étaient, dit-il, des vierges à gages, elles ne l'étaient que pour un temps, et étaient pleines d'orgueil. Pesez la force de ces paroles : *Erat emptitia*, on leur donnait gros gages pour faire le personnage de vierges : on ne peut donc pas dire dans la vérité qu'elles fussent vierges, parce qu'elles n'aimaient pas la pureté ; mais elles aimaient les grands revenus qui leur étaient fournis par la république. *Erat temporanea*, elles ne se donnaient pas absolument à la virginité, elles s'y prêtaient pour un temps, dont elles ne faisaient qu'attendre la fin pour abandonner le reste de leur vie aux transports d'une volupté qui devenait d'autant plus emportée qu'elle n'avait été retenue long-temps que par l'espérance d'être satisfaite. *Erat fastu plena*, ce qui est encore pire, c'est qu'au lieu que la vraie virginité inspire l'humilité et la modestie, cette

vertu fausse et apparente les remplissait de faste et de vanité. Voudrait-on produire ce fantôme de virginité auprès de celle de la Sainte-Vierge, qui est si admirable qu'aucune autre ne peut lui être comparée? Et voici pourquoi.

La volonté constante de conserver toujours la pureté et l'intégrité de son corps, qui fait l'essentiel de la virginité, selon saint Thomas, était la vertu de la très-Sainte-Vierge par éminence. Plusieurs autres avant elle ont pu avoir cette volonté, et par conséquent être vierges, comme les prophètes Élie, Élisée, Jérémie, Daniel; mais quel autre, avant elle, a confirmé et fixé pour jamais cette volonté par un vœu éternel? Le vœu d'une virginité perpétuelle était inouï dans l'ancien Testament avant la très-Sainte-Vierge.

Plusieurs après elle ont imité sa virginité et même son vœu, durant tout le temps du nouveau Testament; mais quelle autre l'a gardée avec tant de perfection et de pureté, sans avoir jamais senti le moindre mouvement de la convoitise, non plus que si son corps avait été un pur esprit? Elle est seule qui, n'ayant pas souffert les incendies du péché originel, n'a point eu le fâcheux reste de ce feu infernal, qui demeure encore après les eaux du baptême dans tous les enfants d'Adam, et qui, étant naturel, jette toujours quelques dangereuses étincelles qui donnent du moins les sentiments du mal, quoiqu'elles ne tirent pas toujours le consentement. Ainsi la virginité dans les autres, quand elle se conserverait toujours pure, ne peut pas se conserver toujours paisible; elle a ses combats inévitables, et sa victoire n'est pas toujours assurée. Il n'y a que la seule virginité de la Sainte-Vierge qui a été également pure, paisible et assurée, comme si elle n'avait point eu de corps.

Mais, quand vous auriez supposé qu'il s'en trouverait quelques autres qui, par un privilége miraculeux de la grâce, auraient conservé une virginité également pure et paisible, sans avoir même ressenti les rébellions de la convoitise naturelle, quelle autre virginité est comparable à celle de la Sainte-Vierge dans ce privilége inouï à tous les siècles, incompréhensible à l'esprit humain, et admirable à tous les anges? Une virginité unie avec la maternité: elle est vierge, et pourtant elle est mère; elle est mère, et pourtant elle est vierge; elle conserve une parfaite intégrité, et pourtant elle conçoit un enfant; elle le porte à terme, elle l'enfante, elle

l'albâtre de ses mamelles, et c'est la plus pure des vierges. Quelle autre lui est comparable? L'Église en l'admirant l'appelle *Virgo singularis*, Vierge singulière, unique, sans pareille. Oh! qu'il est vrai qu'elle est incomparable, et qu'elle surpasse infiniment toutes les autres vierges!

Jamais la nature ni la grâce n'ont produit une telle vierge; l'univers n'en a jamais vu de semblable; tous les esprits des anges et des hommes ne sauraient comprendre cette grande merveille. O prodige de tous les êtres! Vierge des vierges, mère des mères; Vierge en tout temps, avant son enfantement, durant son enfantement, après son enfantement. Vierge en toutes façons, dans son corps, dans son âme, dans ses yeux, dans son cœur, dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses affections et dans ses sentiments. Mère admirable, qui donne seule tout l'être à son Fils, qui l'allaite de ses mamelles qui sont fécondes et qui sont vierges, qui nourrit seule celui qui nourrit tout le monde. On ne finirait pas si on laissait aller son esprit à la considération d'une infinité d'autres prodiges qui paraissent dans cette admirable virginité. Mais n'est-ce pas plus que suffisamment pour conclure ce que j'avais avancé, que la virginité de la Sainte-Vierge surpasse incomparablement celle de tous les enfants d'Adam.

J'ai dit, en second lieu, qu'elle est très-élevée au-dessus de celle des anges. Cette vérité est si facile à montrer et à persuader, que je ne veux que deux paroles. Si tous les anges du ciel voulaient contester de la pureté avec la très-Sainte-Vierge, ils pourraient dire: Nous sommes tous vierges, elle leur répondrait: Oui, mais c'est par nature, et moi je suis vierge par grâce; par conséquent ma virginité, qui est volontaire, est plus excellente que la vôtre. Ils diraient: Nous sommes tous exempts de la moindre tache de l'impureté, elle leur répondrait: Oui; mais cet état vous est nécessaire, et par conséquent sans mérite, et moi je suis dans un état plus pur que vous, et j'y suis volontairement et librement, et par conséquent avec mérite. Ils pourraient dire: Nous ne sentons pas même la moindre inclination à l'impureté, elle leur répondrait: Ce n'est pas merveille, parce que vous êtes de purs esprits; comment sentiriez-vous les sentiments d'un corps de chair que vous n'avez point? Mais moi qui porte une chair humaine, je ne sens pas plus

que vous la moindre inclination vers la chair, par un continuel miracle de la grâce, qui me tient élevée au-dessus de ma condition naturelle. Il est donc visible que la virginité de la très-Sainte-Vierge est beaucoup élevée au-dessus de celle des anges, et toutefois ce n'est pas ce qui met sa pureté virginale dans son plus beau jour.

Mais ce qui fait sa gloire, c'est qu'elle imite admirablement la virginité de Dieu même. La virginité en Dieu est si pure que c'est la pureté même, et toutefois elle est si féconde qu'elle produit un Dieu, qui est un Fils égal à son Père, de sorte qu'elle fait un Père vierge; et la pureté est si virginale en Marie, qu'elle est la virginité même; et toutefois elle est si féconde, qu'elle produit un Dieu qui est fils unique d'une mère vierge. Le Père Éternel est ensemble père et mère à l'égard de son Fils unique, parce qu'elle est une mère vierge. Jamais la virginité n'est féconde à produire un fils de sa propre substance, si ce n'est en Dieu le Père et dans la seule Sainte-Vierge. O admirable virginité de part et d'autre! ô admirable liaison de la fécondité avec la virginité de part et d'autre! mais dans lequel des deux paraît-elle plus admirable? Je l'admire dans le Père, parce qu'il produit éternellement, et qu'il demeure vierge éternellement; et toutefois cela ne paraît si surprenant que parce que la substance qu'il produit est purement spirituelle, je l'admire donc davantage dans la Sainte-Vierge, parce que la substance qu'elle produit est spirituelle et corporelle, et néanmoins elle demeure toujours vierge. Pouvait-elle élever plus haut sa virginité qu'à cette sublime imitation de celle de Dieu?

Véritablement, si Dieu devait naître, ce ne pouvait être que de la virginité; et si la virginité devait produire, elle ne pouvait produire qu'un Dieu. Saint Grégoire de Nazianze élève infiniment la virginité, quand il la regarde dans son principe : *Prima trias Virgo est*. Il dit que la première vierge est la très-sainte Trinité. Pouvait-il rien dire de plus sublime à sa louange? Voyez que l'adorable Trinité n'est pas seulement la première vierge; mais qu'elle ne subsiste que par une virginité infiniment féconde et par une fécondité infiniment vierge. C'est ce qui a fait cette union incompréhensible de l'unité avec la Trinité, et de la Trinité avec l'unité. Dieu est un, parce qu'il est vierge; et il est trinité, parce qu'il est

éternel. Comment y aurait-il unité s'il n'y avait pas une parfaite intégrité, sans division, sans partage et sans mélange? Voilà comment sa virginité fait son unité. Mais comment y aurait-il trinité, s'il n'y avait pas une parfaite fécondité où une personne produit l'autre? Le Père produit le Fils; le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit; quelle plus admirable fécondité que celle qui produit un Dieu! Voilà donc comme la fécondité produit ou établit la Trinité; c'est une fécondité vierge et une virginité féconde. Et voilà le premier modèle de la parfaite virginité : *Prima Virgo trinitas est.* Ne faut-il pas ajouter avec saint Ambroise : *Secunda Virgo Maria est.*

La seconde vierge c'est Marie, laquelle, sur ce modèle éternel de la Trinité vierge, est formée à la parfaite ressemblance pour être la plus excellente de toutes les vierges. La seconde vierge est une excellente copie de la première vierge, qui est la sainte Trinité, puisqu'elle unit comme elle la virginité la plus pure et la fécondité la plus admirable. Je conçois le mystère, dit saint Ambroise; le Fils de Dieu, qui ne peut naître que d'un père vierge dans l'éternité, ne veut naître aussi que d'une mère vierge dans le temps. La seconde naissance ne doit pas dégénérer de la première. Il reçoit une pureté infinie de Dieu son père, et il la donne à sa sainte mère; lui, qui se plaît et qui se repaît entre les lys, veut que la virginité féconde de son divin père et la virginité féconde de sa très-sainte mère soient les deux lys qui font ses délices, parce qu'ils sont les deux principes de ces deux naissances. O virginité féconde du Père! vous êtes les délices du Verbe éternel! ô fécondité virginale de la mère! vous êtes les délices du Verbe incarné.

Mon âme, voilà un modèle admirable qui s'expose à vos yeux; regardez, étudiez, imitez. Voulez-vous être le jardin des délices de l'époux céleste, et qu'il prenne plaisir à demeurer avec vous, joignez ensemble la virginité avec la fécondité, et que l'une et l'autre soient toutes célestes et divines. Être vierge de corps, est une félicité que tout le monde ne possède pas; mais une âme est toujours vierge quand elle veut l'être. Une âme est vierge quand elle est pure; elle est pure quand elle est parfaitement exempte de toutes les souillures du péché; elle en est exempte quand elle est sanctifiée par la grâce, animée de l'esprit de Dieu, et embrasée

de son divin amour; l'âme qui est en cet état est censée vierge devant Dieu, mais il faut qu'elle joigne la fécondité avec la virginité. Une âme est féconde quand elle produit beaucoup de bonnes œuvres, des prières, des aumônes, des jeûnes; elle est féconde, quand son cœur produit une abondance de bons actes de contrition, d'humilité, de patience, d'obéissance et d'amour de Dieu, quand ses mains se portent aux assistances charitables du prochain, quand ses pieds courent où elle peut rendre de la gloire à Dieu. Heureuse et mille fois heureuse une âme qui sait ainsi imiter la virginité et la fécondité de la Sainte-Vierge; elle aura l'honneur et le souverain bonheur d'être le jardin des délices de l'époux céleste.

Vous pensez avoir entendu quelque chose à la gloire de la virginité de la Sainte-Vierge; mais non, vous n'avez rien entendu : écoutez ce qui porte sa gloire encore bien plus haut.

ARTICLE III.

Avoir fait vœu de virginité perpétuelle était une excellente disposition en la Sainte-Vierge pour être la Mère de Dieu.

Oh! que les voies de Dieu sont élevées au-dessus de celles des hommes, et que les conduites de son divin esprit sont incompréhensibles à l'esprit humain! Abraham, vous serez le père des croyants, vous aurez une postérité si nombreuse, qu'elle surpassera le nombre des étoiles du ciel, et ce qui fera votre gloire, est que vous en verrez naître le soleil de justice, le verbe incarné. Pour faire réussir ce grand dessein, sacrifiez vous-même votre Isaac, ce fils unique que vous avez eu par miracle dans votre extrême vieillesse, et duquel seul dépend cette longue suite de vos descendants : tranchez-lui la tête de votre propre main, et le brûlez comme un holocauste. Eh! Seigneur, comment voulez-vous qu'il donne la vie à tant d'enfants, si vous la lui ôtez à lui-même? Comment aurez-vous les ruisseaux si vous retranchez la source? Croyez en espérance contre toute espérance, et n'entreprenez pas d'examiner les conduites de l'esprit de Dieu qui vous sont incompréhensibles. Il va, il conduit sa victime, il prépare toutes choses, il l'a déjà immolée dans son cœur, et son bras, tenant l'épée élevée, est tout prêt de frapper le coup et de trancher, avec cette précieuse vie, celle de tant de millions de descendants. C'est

[illegible], vous aurez une infinité de descendants, parce que vous avez consenti à n'en avoir pas un seul.

Marie, vous serez la mère du Fils de Dieu, vous enfanterez le Sauveur du monde; mais, afin que vous soyez mère, demeurez toujours vierge, et pour être la mère d'un Dieu éternel, obligez-vous à la virginité par un vœu éternel : *Quomodo fiet illud, quoniam virum non cognosco?* Eh! Seigneur, comment voulez-vous que je devienne mère, si je demeure toujours vierge? S'engager par un vœu à une virginité perpétuelle, n'est-ce pas renoncer pour jamais à avoir des enfants? Oui, c'est se mettre dans une impuissance volontaire d'avoir des enfants comme les hommes; mais c'est une excellente disposition d'avoir un fils comme Dieu. Il ne serait pas père de son fils unique éternellement s'il n'était pas vierge éternellement; et vous ne seriez pas aussi la mère de ce fils si vous n'étiez pas toujours vierge.

Saint Augustin, dans un excellent sermon qu'il a fait de la nativité de la Sainte-Vierge, paraît embrasé de zèle, et tout transporté de joie et d'admiration à la vue de tant de merveilles. Qui est-ce, dit-il, mes frères, qui peut envisager ce divin soleil, qui conserve dans la nuée du sein virginal de sa mère les mêmes éclats de sa majesté qu'il a éternellement au sein de son père, sans sentir ses yeux éblouis? Quel est l'esprit qui peut concevoir que cette conception éternelle de l'esprit du père soit la conception temporelle du sein de la mère, et que dans l'un et l'autre il soit conçu par la virginité? Quelle langue est capable d'en parler? Quelle éloquence est capable de l'expliquer? Et puis, s'adressant à la Sainte-Vierge : Dites-moi, ô mère admirable du saint des saints, comment est-ce que le précieux fruit de votre sein s'est trouvé formé entre les lys de votre pureté virginale? Dites-moi comment il a pu se faire que celui qui a fait toutes choses et qui vous a faite vous-même soit fait en vous et par vous, et que votre père soit votre enfant? Dites-moi comment vous êtes tout ensemble son père et sa mère, conservant toujours une si parfaite virginité avec une si admirable fécondité? Qui vous a obtenu ce grand privilège? Qu'avez-vous donné à Dieu pour cela? Quelle intercession avez-vous employée? Quelles dispositions avez-vous apportées? Dites-moi, enfin, comment êtes-vous parvenue à ce grand bonheur?

Il la fait répondre à cela : *Obligatio mea est virginitatis promissio.* Vous demandez ce que j'ai donné à Dieu pour obtenir son Fils unique, pour être sa mère, j'ai promis par vœu que je serais toujours vierge : *Oblatio mea est humilitas mea.* Pour être élevée à la sublime dignité de la mère de Dieu, je me suis anéantie devant lui et j'ai dit que j'étais sa très-indigne servante. O la belle disposition ! ô l'admirable conduite de l'esprit de Dieu ! Pour être mère, elle demeure toujours vierge, et pour être honorée de la dignité de mère de Dieu, elle conçoit un très-grand mépris d'elle-même.

Quel étonnement devait être celui des prêtres qui servaient au temple, quand ils surent que la Sainte-Vierge avait fait le vœu de virginité pour toute sa vie, qui était une chose inouïe en ce temps-là, où le mariage était en si grande estime et la continence en si grand mépris, où la fécondité et la multitude des enfants étaient regardées comme une grande bénédiction de Dieu, et la stérilité comme un opprobre et quelque sorte de malédiction de Dieu? Voir une jeune fille s'engager volontairement dans ce parti-là, quelle nouveauté est-ce ici? Dites-nous, cher enfant, qui vous a fait prendre cet exemple? Qui vous a donné ce conseil? Qui vous inspire cette façon de vie qu'on n'a jamais vue jusqu'à présent?

Ils voyaient tant de sagesse dans ses réponses, tant de lumières dans son esprit, tant de nobles sentiments dans son cœur, tant de pureté dans ses mœurs, tant de prudence dans sa conduite, mais quelque chose de si divin sur son visage, qu'ils jugèrent bien qu'il fallait qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire. Ils lisaient dans le prophète Isaïe cet oracle, où Dieu, promettant le Messie, dit en termes si exprès qu'il devait être conçu et enfanté d'une vierge : *Ecce virgo concipiet et pariet filium* (Isaïe 7), et qu'il devait être nommé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu est avec nous. Cette prophétie ne peut être fausse, puisque c'est la promesse et la pure parole de Dieu ; elle n'est pas encore accomplie, puisqu'il ne s'est jamais parlé d'une vierge qui ait enfanté, et que le Messie n'est pas encore arrivé. Mais voici le temps qui est désigné par tous les prophètes. Serait-ce bien ici cette vierge bienheureuse qui nous est prédite, et qui doit produire le bonheur du monde?

Elle est vierge par profession et par vœu exprès, et aucune autre jusqu'ici ne s'est dévouée à Dieu de la même manière ; il paraît

en elle quelque chose de si extraordinaire et des dispositions si divines, qu'on n'a jusqu'ici rien vu de semblable. N'est-ce point elle qui est destinée pour être la mère de ce désiré de toutes les nations? Sera-ce elle qui nous donnera ce Messie tant de fois promis, si attendu, et si ardemment désiré depuis le commencement des siècles? Les uns disaient : il y a si long-temps qu'on l'attend, et il ne vient point, qui croira qu'il vienne dans nos jours, plutôt qu'en ceux de nos pères? Mais enfin, repartaient les autres, ces promesses ne sont pas pour être éternellement des promesses, il faut qu'elles soient accomplies un jour, autrement elles seraient fausses; et plus elles ont déjà duré, plus nous avons lieu d'espérer qu'elles finiront bientôt et qu'elles seront accomplies. Il est vrai, répondait un autre; mais qui croira que cette pauvre fille soit destinée pour ce prodige des prodiges qui doit étonner tout le monde? Ne pensez-vous pas que la plus grande princesse qui soit dans l'univers serait plus propre pour cela? Nullement, répliquait l'autre; car il est écrit de la mère du Messie, que non seulement elle sera vierge, mais qu'elle sera pauvre, puisqu'elle le doit enfanter dans une étable, et le poser dans une crèche entre les bêtes. Enfin c'était un schisme entre eux : ils n'étaient pas assez aveugles pour ne voir goutte, mais ils n'étaient pas assez éclairés pour découvrir la vérité, tout ce qui leur restait était un étonnement et un respect particulier qu'ils avaient pour la Sainte-Vierge.

Oh! s'ils avaient eu les lumières que le Saint-Esprit a données depuis ce temps-là aux pères de l'Église, et qu'ils nous ont communiquées sur l'excellence incomparable de sa virginité! Saint Jean Damascène, entre les autres, qui a paru tout dévoué à l'honneur de la très-sainte mère de Dieu, quand il applaudit au bonheur de sainte Anne, d'avoir donné cette précieuse fille au monde, après l'avoir reçue de Dieu, il dit qu'elle a produit en elle la personne de la virginité : *Virginitatis personam delineans.* Que dites-vous, grand saint, quand vous appelez la très-Sainte-Vierge la personne de la virginité? Ne savez-vous pas que la virginité est un accident, et que les accidents qui ne subsistent pas par eux-mêmes n'ont pas de personne; car la personne est une substance qui subsiste par elle-même, comment donc parlez-vous de la virginité comme d'une personne? O miracle de grandeur en la virginité de la Sainte

Vierge ! Il ne pouvait l'élever plus haut que de l'appeler une personne, car c'est en cela qu'elle imite admirablement la virginité de Dieu même.

Où trouverez-vous la personne de la virginité, c'est-à-dire une virginité substantielle ou subsistante, que dans la seule personne de Dieu le Père, et dont l'imitation est dans la seule Sainte-Vierge ? Dieu le Père est la seule personne divine qui possède la virginité par excellence avec la fécondité, parce que c'est lui seul qui produit un Fils unique, sans le concours d'une autre personne. Le Fils produit le Saint-Esprit, à la vérité, mais c'est avec le concours de la personne du Père. C'est donc le seul Père qui est à vrai dire la personne de la virginité ; car sa virginité n'est point un accident, puisqu'il ne peut y avoir d'accident en Dieu, mais c'est sa propre substance divine, or la substance subsiste par elle-même, et c'est sa propre personne ; donc c'est lui seul qu'il faut appeler : *Virginitatis persona*. Mais, après cette seule personne divine, vous ne trouverez qu'une seule personne humaine, qui est la très-Sainte-Vierge, laquelle possède, à l'exemple du Père, la virginité avec la fécondité. Elle est vierge comme le Père éternel, puisqu'elle produit comme lui sans le concours d'aucune autre personne. Elle est féconde comme lui, puisqu'elle produit dans l'humanité sainte le même Fils unique qu'il produit dans la divinité. Elle est donc la seule personne humaine, comme il est la seule personne divine, où la virginité s'accorde avec la fécondité. O virginité rare ! ô virginité sublime de la Sainte-Vierge ! ô virginité admirable, qui non-seulement surpasse et excelle par-dessus celle de tout le reste des enfants d'Adam, non-seulement est plus élevée et plus noble que celle des anges, mais qui a la gloire d'imiter celle de Dieu même.

Je ne voudrais pas dire pour cela que la virginité fût une substance en la Sainte-Vierge, ni qu'elle fût sa propre personne comme elle est en Dieu ; je sais qu'elle n'est qu'un accident en elle, non plus que la grâce, l'humilité, la charité, et toutes les autres vertus : or la nature des accidents n'est pas de subsister par eux-mêmes, ni d'être à eux-mêmes, ni de posséder tout leur être entier comme les substances, mais c'est d'être à autrui, de se partager à d'autres sujets où ils s'attachent, et leur communiquer quelque petite portion de leur être ; mais ils ne se donnent jamais tout entiers à un seul, ni

même à tous les sujets où ils vont s'attacher. Par exemple, l'humilité, qui est une vertu si excellente, et le fondement de toutes les autres, est un accident qui n'est point en lui-même ni pour lui-même; mais il va se loger dans les bonnes âmes, qui en participent, les unes plus et les autres moins, et on les appelle humbles, parce qu'elles ont de l'humilité; mais ni une seule n'a point toute l'humilité, ni toutes celles qui sont, qui ont été, ou qui peuvent être prises toutes ensemble, n'ont toute l'humilité, en sorte qu'il en reste toujours pour d'autres âmes, si Dieu voulait les créer, qui auraient la même humilité : voilà la nature des accidents, qui dans la vérité est bien admirable.

Si en supposant, ce qui ne nous paraît pas possible, un accident subsistait par lui-même, par exemple l'humilité, on verrait deux choses bien admirables; la première, qu'elle posséderait elle seule tout l'être de l'humilité, en sorte que tout ce qui est humilité, tout ce qui l'a été et tout ce qui le peut être, serait tout recueilli en elle seule, séparément et indépendamment de tout le reste des êtres, et cela va à une infinité qui nous est incompréhensible; la seconde chose, qui serait aussi admirable, est qu'il n'y aurait point d'humilité hors elle, et que personne ne pourrait être humble que par elle. Quiconque voudrait être humble, lui tendrait les mains, et lui demanderait quelque part à ses dons; étant certain que personne ne peut être humble, si ce n'est par l'humilité. Je viens maintenant au sujet de la virginité de la Sainte-Vierge.

Quand je vois que toute l'Église, non-seulement la reconnaît pour la Vierge des vierges, et pour une très-pure Vierge par excellence, mais qu'elle la qualifie la sainte et immaculée virginité : *Sancta et immaculata virginitas;* qui n'admirera la conduite du Saint-Esprit, qui met ces paroles dans la bouche de l'Église? Veut-elle nous faire entendre que la virginité subsiste en elle comme si elle était sa propre substance, c'est-à-dire que tout l'être de la virginité qui a été, ou qui peut être partagé à toutes les vierges au ciel et en terre, est réuni dans sa personne, afin qu'elle soit, par quelque imitation de Dieu le Père, la personne de la virginité : *Virginitatis personam delineans;* ou bien veut-elle que nous concevions qu'il n'appartient qu'à elle de posséder toute la virginité, comme un digne apanage de sa divine maternité, et que toutes les autres

vierges ne le sont que par quelque sorte de communication ou d'emprunt de cette sublime virginité, laquelle, si elle réside dans toute la Sainte-Vierge comme dans son trône, c'est donc à elle qu'il faut tendre les mains, pour obtenir quelque participation de son incomparable pureté. Comment faut-il concevoir cela? Je ne sais pas, sinon qu'on ne peut, ce me semble, se former une noble idée de sa virginité, que de l'honorer, avec l'Église, de ce beau titre : *Sancta et immaculata virginitas.*

Ne voyez-vous pas qu'on ne parle point d'elle comme du reste des saints, ou des saintes, mais en quelque façon comme de Dieu même, tant elle a d'union intime et de liaisons étroites avec sa majesté infinie. On dit des autres saints qu'ils sont, par exemple, justes; mais on dit de Dieu, qu'il est la justice : on dit d'eux qu'ils sont charitables, mais on dit de Dieu qu'il est la charité : on dit d'eux qu'ils sont sages, mais on dit de lui qu'il est la sagesse infinie : on dit d'eux qu'ils sont vierges, mais on dit de lui qu'il est la virginité. Il n'appartient qu'à Dieu de recueillir en lui-même, d'une façon très-simple et très-sublime, toutes les perfections qui sont distribuées à toutes les créatures, et qui ne sont en elles que des accidents, qui ne subsistent pas par eux-mêmes, qui vont et qui viennent, et qui se perdent facilement; mais tout cela subsiste en Dieu comme sa propre substance, et par conséquent n'est autre chose que sa propre divinité. N'est-ce pas presque de la sorte que l'on parle de la Sainte-Vierge, tout autrement que des autres saints? On dira des autres qu'ils sont vierges, mais on dit d'elle qu'elle est la virginité même : on dira qu'ils sont humbles, mais on dira d'elle qu'elle est l'humilité : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Le grand apôtre dit une parole admirable, parlant de Jésus-Christ, en sa première épître aux Corinthiens; il dit qu'il *nous a été fait sagesse, justice, sanctification et rédemption*, afin que ceux qui se glorifient, se glorifient au Seigneur (1. Cor. 1, v. 31). Quand il nous dit que Jésus-Christ nous a été fait, reconnaissons l'ouvrage de la Sainte-Vierge, car c'est elle qui nous l'a fait : *Factus ex muliere*; mais quand il nous est fait sagesse, justice, sanctification et le reste, reconnaissons le bonheur inestimable de nos âmes, si nous savons bien l'estimer; car non-seulement Dieu nous a donné sa divinité, mais avec elle toutes ses perfections divines, sa justice,

sa sagesse, son amour, sa sainteté, et toutes ses perfections adorables, pour nous les donner en Jésus-Christ, afin qu'elles deviennent vraiment nôtres, et que nous recevions de lui ce qu'il désire que nous ayons pour lui plaire, et que nous puissions nous glorifier avec vérité que nous n'avons point d'autres perfections que les perfections de Dieu même, et que celui qui se glorifie ainsi se glorifie seulement au Seigneur et non autrement. Eh! comment cela peut-il être?

Revêtez-vous de Jésus-Christ, selon la parole de l'apôtre : *Induimini Dominum Jesum Christum* (Rom. 13. v. 14). Si je suis vraiment chrétien, je dois cesser d'être enfant d'Adam, et mourir si absolument à son esprit corrompu, que je ne vive que de l'esprit de Jésus-Christ; que sa vie soit ma vie, que son esprit soit mon esprit, que son cœur soit mon cœur, que ses sentiments soient les miens; et qu'en un mot il n'y ait plus rien en moi que lui seul. N'est-ce pas pour cela qu'il s'est fait homme, afin que tous les hommes soient faits lui-même? c'est pour cela qu'il désire qu'ils soient tous chrétiens, afin qu'on ne voie plus en eux que Jésus-Christ. N'est-ce pas pour cela qu'il veut qu'ils ne soient tous qu'un même corps dont il est la tête, et que la tête et le corps n'aient qu'une même âme, afin qu'ils puissent tous dire aussi bien que le grand apôtre : je ne vis plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi. Je ne suis donc plus moi-même, mais c'est Jésus-Christ qui est en moi. Je n'opère donc plus moi-même, mais c'est Jésus-Christ qui opère en moi. Je n'ai donc plus ma propre justice, mais c'est la justice de Jésus-Christ qui est en moi. Je n'ai donc plus aucune vertu qui me soit propre ou qui vienne de moi, mais ce sont les vertus de Jésus-Christ qui sont en moi.

Ne demandez point si j'ai de l'humilité, de la patience, de la pureté, de la justice, de la charité; je vous répondrai, si je suis vraiment chrétien : non, je n'ai rien de tout cela; mais Jésus-Christ seul m'est tout cela. Je ne prétends point être humble que par son humilité, ni patient que par sa patience, ni chaste que par sa pureté, ni juste que par sa justice; ni je ne prétends point aimer Dieu, ni le prochain, que par son amour. Je défends à mon cœur d'avoir jamais d'autres sentiments que les siens, et à mon âme d'avoir jamais d'autres lumières, ou d'autre conduite que la sienne. Il est tout à

moi, et je suis tout à lui : puisqu'il me donne tout son être, il me donne aussi toutes ses vertus ; je ne travaille point à en acquérir d'autres que les siennes, puisqu'il veut bien qu'elles soient toutes miennes ; seulement je veux les regarder sans cesse, et faire tous mes efforts pour me les imprimer bien avant dans l'âme, et pourvu que je les aie toujours devant mes yeux, et que je demeure fort uni à lui, cela me suffit.

Je prenais un si grand plaisir à l'entendre parler ainsi dignement de la Sainte-Vierge, de sa virginité et de sa fécondité, et de son Fils unique qu'elle nous a donné, que j'eusse voulu qu'il n'eût cessé de nous parler d'un si beau sujet. Je voyais bien qu'il était mal aisé de pousser le discours plus loin pour nous dire davantage ; néanmoins, désirant prolonger ma satisfaction, je lui demandai si la Sainte-Vierge avait possédé la plus haute perfection de la pureté qui soit possible à une pure créature. Il me répondit comme vous allez entendre.

ARTICLE IV.

La virginité de la Sainte-Vierge excelle en trois choses principalement

C'est la gloire du roi des astres, le soleil, d'être riche d'un trésor inépuisable de lumières, non pour lui seul, mais pour tout ce grand univers ; car non-seulement il éclate en lui-même, mais il répand de ses yeux des torrents de feu pour allumer tous les astres du ciel, et pour faire un plein jour dans tout ce grand monde. On peut dire que la très-Sainte-Vierge est le soleil de la virginité ; elle a des trésors d'innocence et de pureté, non-seulement pour l'enrichir elle seule au-dessus de tous les anges qui sont dans le ciel, mais pour en répandre la vertu sur les âmes qui sont sur la terre engagées dans des corps de chair : car elle inspire la pureté à quiconque sait tourner les yeux vers elle. Saint Ambroise, au livre qu'il a fait de l'institution des vierges (cap. 7), le dit en termes exprès, que la grâce de la virginité était si abondante en elle, que non-seulement elle la remplissait de beauté, de pureté et de sainteté, mais que sa seule vue conférait le don de la chasteté à tous ceux qui la visitaient.

Saint Thomas enchérit là-dessus, et dit que la beauté qui a coutume de jeter des étincelles d'un feu déshonnête dans les autres

exhalait au contraire dans la Sainte-Vierge un esprit de pudeur et de chasteté ; de sorte que, quoiqu'elle fût un miracle de beauté, jamais néanmoins personne n'a pu avoir que des sentiments très-honnêtes en la regardant : *Quantumvis pulchra in corpore, à nullo tamen concupisci potuerit* (D. Th. Sentent. 3. dist. 2. q. 2. v. 1). Et Gerson fait la même remarque, que sa physionomie avait quelque chose de si angélique, de si majestueux et de si modeste, qu'elle imprimait un profond respect pour sa personne, et un très-grand amour pour la chasteté à tous ceux qui la regardaient (Gerson, de concept. Virg.). Combien de personnes ont expérimenté que de penser seulement à elle, regarder une de ses images, prononcer son nom, ou avoir quelque autre recours à elle, a une vertu particulière pour dissiper les imaginations, et pour réprimer tous les mouvements contraires à la chasteté.

L'exemple de Charles VIII, roi de France, est mémorable, lorsque dans le sac d'une ville d'Italie, qu'il abandonnait au pillage de ses soldats, une jeune demoiselle de grande qualité, mais d'une beauté rare, vint se jeter à ses pieds en criant : sire, grâce ; sire, miséricorde ; ah ! sire, sauvez mon honneur ; garantissez-moi des insultes de vos soldats. La générosité de ce prince le porta bien à la protéger contre les autres, mais il n'eut pas la force de la protéger contre lui-même, ne pouvant pas se défendre d'avoir de l'amour pour elle : hélas ! elle pensait éviter un péril, et elle se vit tombée dans un plus grand. Mais elle était servante de la Sainte-Vierge, c'était assez pour sa sûreté. Comme ce prince était prêt de contenter sa passion, elle tend la main vers une image de la Sainte-Vierge, qui tenait son divin enfant sur son sein : Sire, pour l'amour de la Vierge des vierges qui nous a donné un sauveur, sauvez-moi, pardonnez à ma virginité. Oh ! puissance miraculeuse de la virginité de la Sainte-Vierge, pour éteindre les feux de la concupiscence les plus embrasés, son nom, sa mémoire et son image changent en un moment les ardeurs de ce jeune prince en un si grand amour pour la pureté, qu'il respecta cette vierge, qui réclamait la vierge des vierges, loua sa vertu, lui donna une grosse somme pour réparer les ruines que la guerre lui avait causées, et pour l'amour d'elle fit grâce à toute sa parenté (*Lipsius in monitis politicis, cap. 17*). Ce n'est là qu'un exemple, mais toutes les his-

toires en fourniraient une légion d'autres, qui font voir que la virginité de la mère admirable a une vertu particulière pour inspirer les sentiments de la chasteté, et c'est premièrement en quoi sa virginité excelle au-dessus de toutes les autres.

Secondement, elle triomphe d'une infinité d'ennemis qui l'ont combattue avec une gloire qui éclate dans tous les siècles : des Gentils, des Juifs, des hérétiques, ont conspiré avec l'enfer pour tâcher de bannir du monde la créyance qu'elle fût vierge, en soutenant opiniâtrément qu'il était impossible qu'elle fût vierge mère. Et malgré tous leurs efforts, cette ferme croyance est si bien établie dans toute la terre, que les véritables chrétiens seraient également prêts à donner leur vie pour soutenir la divinité de Jésus-Christ, et la virginité de sa sainte mère.

Les gentils n'avaient point d'expression plus forte pour signifier une chose impossible que dire : *Quand une vierge enfantera*. Ils bâtirent à Rome le temple de la paix, célèbre par toute la terre ; combien durera ce temple? on consulte l'oracle d'Apollon, c'est-à-dire un démon d'enfer, qui lui promit une durée éternelle ; car il répondit : *Donec virgo pariat* : il subsistera jusqu'au temps qu'une vierge enfantera. Oh ! bon présage ! C'est donc pour jamais, disaient-ils, car qui verra jamais une vierge enfanter? Venez voir, aveugle gentilité, venez voir la lumière de la vérité au milieu de vos ténèbres ; voilà votre temple de la paix renversé sans aucun effort, et sans que personne y ait touché du doigt ; avec un tour de main il est démoli, que veut dire cela? Croyez votre oracle, puisque vous pensez que c'est un de vos dieux qui l'a rendu ; croyez donc qu'une vierge a enfanté, puisque vous voyez votre temple ainsi ruiné ; voyez-vous la puissance de la virginité de la divine mère! à la même heure qu'elle enfantait dans Bethléem, le temple de la paix croula par terre dans Rome. Oh ! maternité de Marie! vous épouvantez tout l'enfer en donnant un sauveur au monde, puisque tous les faux dieux doivent être bannis de la terre à la naissance du vrai Dieu du ciel. Oh ! virginité de Marie ! vous triomphez de toute la gentilité en démolissant son temple de la paix, puisqu'elle voit à l'œil qu'une vierge a enfanté par le témoignage de ses oracles mêmes ; oh ! que peut-elle avoir enfanté, en demeurant vierge, si ce n'est un Dieu tout-puissant !

Voilà donc toute la gentilité confondue par la virginité féconde de la Sainte-Vierge.

Mais l'enfer n'en demeura pas là; il suscita depuis plusieurs successeurs des idolâtres, je veux dire, il leva plusieurs armées d'hérétiques pour lui livrer de nouveaux combats, mais ce ne fut que pour lui préparer de nouveaux triomphes. Les Ébionites et les sectateurs de Cérinthe marchèrent en tête, et publiaient que c'était une femme mariée qui avait conçu de son mari comme les autres mères, et qu'ainsi elle n'était pas vierge avant son enfantement (D. Clément, l. 6, constit. cap. 6). Que dis-tu, langue abominable? Écoute l'oracle du ciel qui te dit par le prophète Isaïe : *Ecce virgo concipiet*; elle est vierge quand elle conçoit; entends-tu bien ce que la vérité même te dit? Elle est vierge quand elle conçoit, elle est vierge quand elle porte l'enfant Jésus dans son chaste sein; elle n'est donc pas comme les autres? Tout ce qui est en elle est une œuvre du Saint-Esprit, et non pas d'un homme; elle est donc vierge avant son enfantement.

Les Joviniens, et une foule d'autres hérétiques, vinrent ensuite, et attaquèrent sa virginité dans son enfantement actuel (D. Aug. l. de Hæres. c. 82.) Patience, disaient-ils, pour dire qu'elle a été vierge avant son enfantement; car l'Évangile dit en termes trop formels qu'elle a conçu du Saint-Esprit; on n'en peut douter. Mais il faut bien qu'elle l'ait perdue lorsqu'elle l'a enfanté actuellement? Car comment est-ce qu'elle aurait produit son enfant en demeurant vierge? Taisez-vous, bouches impies et sacriléges; le même Isaïe qui d'une parole a foudroyé vos prédécesseurs les Ébionistes, quand il a dit qu'une vierge concevrait en demeurant vierge : *Ecce virgo concipiet*, vous écrase par la suivante, quand il dit qu'elle enfantera aussi en demeurant vierge : *Concipiet et pariet filium*; la voilà donc vierge avant son enfantement, et vierge dans son enfantement.

Enfin Helvidius avec toute sa cabale, qui la croyaient vierge devant et durant son enfantement, osèrent par une impiété plus insolente que toutes les autres combattre sa virginité après son enfantement, et dire qu'elle avait eu plusieurs enfants de saint Joseph son mari, après qu'elle eut enfanté Jésus-Christ, à cause qu'il est nommé son premier né dans l'Évangile, et qu'il est

même parlé de ses frères ; mais saint Jérôme, avec sa divine éloquence et la force admirable de son esprit, a terrassé ce monstre infernal, et l'Église le foudroie par ses anathèmes, comme un hérésiarque très-infâme, professant hautement la foi qu'elle enseigne à tous ses enfants, qu'elle la croit toujours vierge, vierge avant son enfantement, vierge dans son enfantement, vierge après son enfantement.

Combien de miracles pour la preuve et la confirmation de cette grande vérité ! Un religieux de Saint-Dominique, savant homme, fut combattu d'une si forte tentation contre la croyance de la pureté toujours inviolable de la Sainte-Vierge, que ne pouvant ni la vaincre par ses raisonnements, ni s'en défaire par ses prières, il chercha le secours de quelque bon serviteur de Dieu. La renommée de la sainteté de frère Gilles, l'un des premiers compagnons du père séraphique saint François, était célèbre ; il résolut donc de l'aller trouver. Cependant Dieu fit connaître à frère Gilles la venue de ce religieux, et le sujet de son voyage ; sortant donc de sa cellule, il alla au-devant de lui, le reçut fort humainement ; et sans attendre qu'il lui découvrît le sujet de ses inquiétudes, il le prévint et lui dit : Mon frère, elle est vierge avant son enfantement ; et frappant la terre du bout de son bâton, il en fit sortir un lis blanc d'une excellente beauté. Il continua à frapper la terre une seconde fois : mon frère, elle est vierge dans son enfantement ; et il parut un autre lis encore plus beau que le premier. Il acheva de la toucher une troisième fois : Mon frère, elle est vierge après son enfantement ; et on vit s'élever à l'instant un troisième lis encore plus beau que les deux autres. Aussitôt la tentation fut dissipée. Voyez-vous des raisons par-dessus toutes vos raisons, et que la main de Dieu toute-puissante vous signe cette vérité avec la blancheur des lis (Chroni. ff. mino. lib. 7. cap. 16).

Saint Bernard, après avoir admiré ce prodige inouï à tous les siècles, qu'une vierge soit mère, et qu'une mère soit vierge, que la fécondité et la virginité se soient rencontrées, qu'elles soient demeurées unies dans une même personne, s'écrie : Qui jamais a rien vu de semblable ? Cela est sans exemple et sans imitation ; qui jamais l'eût pensé ? Qui l'aurait pu imaginer ? Cela passe la pensée des anges et l'imagination des hommes. Qui donc l'a pu per-

suader au monde, et faire qu'une vérité si étonnante fût reçue partout comme elle l'est aujourd'hui sans contradiction? Mais qui a pu le faire croire à tout l'univers avec tant de foi, tant d'assurance et de fermeté, qu'une multitude innombrable ont plutôt choisi de mourir, et auraient souffert mille morts plutôt que d'abandonner cette croyance pour un seul moment? *Elegerunt mille mortibus mori quam ad momentum ab ista fide deficere.* Ce sont les paroles de saint Bernard (*S. Bernadus, serm. 3, in vigilia nativit.*). O Dieu! quelle joie pour son cœur, et quelle consolation pour tous les véritables serviteurs de la Sainte-Vierge, de voir qu'elle a tant de fidèles et de généreux défenseurs de sa pureté virginale! Oh! qui nous donnera assez de zèle et d'amour pour elle, pour vivre dans une continuelle disposition de vouloir être de ce nombre?

Je ne dois pas omettre une troisième chose qui me fait encore plus admirer l'excellence incomparable de la virginité de la Sainte-Vierge; de quelque façon que je la considère, soit dans son principe, soit dans sa fin, soit dans son moyen, partout elle est hors de comparaison et me paraît élevée au-dessus de toute autre virginité, comme le ciel est élevé au-dessus de toute la terre.

Si je regarde son principe, c'est la virginité d'une mère de Dieu; c'est une pureté promise à Dieu par un vœu éternel; c'est un vœu éternel, c'est un vœu de virginité qui procède d'un amour de Dieu plus pur, plus ardent et plus parfait que celui qui règne dans le cœur de tous les anges et de tous les hommes; quelle autre personne créée trouverez-vous capable d'une virginité si noble et si excellente?

Si je considère la fin, c'est une fleur d'où je vois naître un fruit admirable, le propre Fils de Dieu, celui même que Dieu le Père produit de sa fécondité virginale, et reproduit une seconde fois de la fécondité virginale de sa divine mère. Il est écrit que Dieu le Père a tout fait par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* (Joan. 1.), c'est-à-dire que toutes les œuvres de la nature ont été faites par le Verbe divin, comme procédant du sein de son père. Ainsi on peut dire qu'en le produisant lui seul, il produit aussi toutes choses en lui et par lui. Voilà le fruit du sein virginal du père, quand il produit son fils unique. Voyez maintenant le même fils produit du

sein virginal de la mère. Il est certain que toutes choses ont été faites par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* ; c'est-à-dire que toutes les œuvres de la grâce sont l'ouvrage du Verbe incarné qui procède du sein de sa divine mère. Ainsi on ne peut pas dire en quelque façon que, le produisant lui seul, elle produit en lui et par lui tout le monde surnaturel de la grâce, toute la sainteté de l'Église militante et de l'Église triomphante? Levez les yeux au ciel, étendez-les sur toute l'Église, regardez cette multitude innombrable de saints et de saintes, de perfections, de vertus, de grâce et de gloire qui est rendue à Dieu ; voilà le fruit du sein virginal de la mère admirable, quand elle produit son fils unique duquel tout cela dépend : *Filii merces fructus ventris.* Voilà la fin où se termine sa virginité toute divine. Dites-moi si vous pensez que quelque autre lui soit comparable. O Dieu ! quel comble de joie pour une âme qui révère particulièrement, qui sert fidèlement, et qui aime ardemment la très-Sainte-Vierge, quand elle voit la gloire de sa virginité dans son principe et dans sa fin !

Mais ce qui achève de faire voir son excellence au-dessus de toute sa virginité, c'est de la regarder dans le moyen dont Dieu s'est servi pour l'élever au-dessus de la virginité de toutes les créatures humaines et angéliques, ç'a été d'en faire une vivante image de la sienne propre, lui donnant la fécondité pour produire la même personne divine qu'il produit lui-même, et cela avec des circonstances qui passent toute admiration ; car en la virginité de Dieu, c'est un esprit qui conçoit et qui enfante un esprit, mais en celle de Marie, c'est une chair qui conçoit et qui enfante le même esprit en Dieu ; cet esprit adorable procède de l'entendement du père, mais en Marie il sort du sein virginal de sa mère. La virginité du père produit son égal, celle de la mère produit un plus grand, et infiniment plus grand qu'elle n'est.

Dans tous les autres saints, c'est l'âme qui fait part de la gloire au corps, mais dans la personne de la Sainte-Vierge, il semble que c'est son corps virginal qui fait part de sa gloire à l'âme. Je ne veux pas dire que son âme n'ait pas sa gloire particulière et très-éminente, qu'elle n'emprunte point de son corps ; mais je dis que son corps donne un surcroît de gloire à son âme ; car elle aurait la très-grande gloire d'être la vierge des vierges, d'être la mère de

Dieu, et d'avoir une autorité réelle sur le Dieu tout-puissant? Car pourquoi peut-on dire qu'elle est exaltée jusqu'au point d'avoir une supériorité naturelle au-dessus de Dieu même, sinon parce qu'il est vraiment son fils, et que les pères et mères ayant une juridiction naturelle sur leurs enfants, elle qui tient lieu toute seule de père et de mère au Fils de Dieu selon son humanité, avait, ce semble, deux fois plus de puissance et de juridiction sur lui que les autres n'en ont sur leurs enfants. Aurait-elle toutes ces grandeurs inestimables et incompréhensibles, si elle ne les recevait de son chaste corps? O virginité de Marie, que vous êtes admirable? O pureté, que vous êtes aimable à toutes les âmes qui vous connaissent et qui vous honorent; mais que vous êtes inimitable! Car il est impossible à toute autre créature que vous seule de prétendre à la parfaite imitation d'une si grande pureté.

Mais du moins, lui demandai-je, ne peut-on pas l'imiter imparfaitement? Oui, me répondit-il, et c'est la dernière chose que j'ai à vous dire, afin que vous remportiez les fruits de cette conférence.

ARTICLE V.

Comment on peut et comment on doit imiter la pureté de la Sainte-Vierge.

Saint Chrysostôme, ce miracle d'éloquence de l'Église orientale, charmé des beautés de la virginité, cherchait un peintre qui lui en pût faire le tableau : *Pinge mihi sermonem virginitatis;* dépeignez-moi, disait-il, la virginité (Chrysost. tom. 3. Hom. 9. de pœnitentia). Que dites-vous, bouche d'or? Ne savez-vous pas que sa beauté est si divine, que ni Apelles, ni Protogène, ni Zeuxis, ni Parrhasius, ni aucun des plus excellents peintres ne pourrait réussir dans ce grand dessein? Il est vrai; mais ce que tous les hommes ne sauraient faire, la main de Dieu le fait admirablement.

Levez les yeux en haut, et voyez dans le zodiaque ce grand baudrier du ciel, d'où il semble que pend l'épée qui fait tant d'exécutions différentes dans ce bas monde par la vertu des douze signes, qui sont là leurs maisons réglées en bel ordre. Vous y verrez la Vierge placée entre le Lion et la Balance, comme dans le lieu le plus éminent du ciel, et dans un poste [illegible] à sa sûreté. Contemplez ce tableau de la virginité que les doigts de Dieu ont peint en caractère [illegible], et si sa beauté vous charme, considérez que quiconque

aime la chasteté et la veut conserver inviolable, il faut, d'un côté, la force du lion, et de l'autre, la justesse et la circonspection de la balance.

Car si vous n'avez pas la force et la générosité du lion, comment résisterez-vous à tant de combats qu'il faut soutenir contre une infinité d'ennemis qui s'efforcent de vous la ravir? Et si vous n'avez pas toujours la balance à la main pour vous conduire avec une grande circonspection, pour mesurer vos actions, vos paroles et vos pensées, pour tenir tous vos sens en bride, et pour éviter avec soin toutes les occasions du mal, comment pourrez-vous conserver la chasteté au milieu d'une multitude de pièges qui lui sont tendus partout?

Voulez-vous un défenseur invincible de la pureté pour s'être toujours conservé entre le lion et la balance? Considérez l'ancien Joseph : peut-on être attaqué par des tentations plus fortes, peut-on être exposé à des occasions plus périlleuses? Premièrement, il était jeune, il portait donc en cet âge un tentateur domestique en lui-même, la concupiscence naturelle; il se voyait dans la condition d'un esclave, et sa maîtresse s'offrait de le traiter comme son seigneur, lui donnant un empire absolu sur elle, pourvu qu'il voulût satisfaire ses désirs. Y a-t-il tentation plus puissante? Mais c'est un lion invincible. En second lieu, il était obligé d'avoir toujours l'ennemie de sa pureté présente, la femme de Putiphar son maître dont la maison était sa prison, puisqu'il était son esclave; tantôt elle l'attaquait par des regards pires que ceux du basilic; tantôt par des paroles plus douces que l'huile, mais plus perçantes que des flèches; tantôt par des prières, et puis par des promesses, et tantôt elle y mêlait ses soupirs et ses larmes; et c'étaient autant de charbons ardents du feu infernal qu'elle jetait sur lui; mais la force de Joseph était plus grande que celle du lion; on dit que cet animal craint le feu, et Joseph le méprisait.

Troisièmement, ce n'était pas un combat d'une heure, ni d'un jour, ni d'une semaine, ni d'un mois, ni d'un an seulement; mais il dura plusieurs années, où tous les jours cette effrontée tourmentait cet innocent jeune homme. Il n'y a point de ville si ferme, qu'une continuelle attaque ne fasse enfin succomber; mais Joseph était toujours un lion invincible. Ce qui donnait un grand avan-

à la tentation, et qui le mettait en plus grand péril, était la facilité d'exécuter le mal. Les grands dons qu'on lui présentait, la liberté qu'on lui promettait, et surtout l'assurance qu'on lui donnait d'un secret à jamais inviolable, tout cela ne l'ébranlait point ; à tous les assauts il n'avait qu'une même défense : *Quomodo possum hoc malum facere et peccare in Dominum meum* (Genes. 39) ? Je ne saurais faire cette injure à Dieu et cette perfidie à mon maître.

Mais ces généreuses résistances et toutes ces leçons de pudeur, que cet ange incarné faisait à cette furie infernale, ne faisaient qu'allumer le feu de sa passion effrénée : elle vint aux menaces terribles de la prison et de la mort même, mais tout cela n'épouvantait point ce lion, il demeurait toujours invincible. Sa rage augmente, et la pousse jusqu'à accuser l'innocent du crime qu'elle avait commis elle-même. Elle le fait mettre dans la prison où elle devait être enfermée comme une criminelle, et lui fait souffrir toutes les peines qu'elle méritait très-justement. Quel combat admirable d'un ange et d'un démon, du feu de l'enfer contre le feu du ciel, je veux dire de la pureté virginale contre l'impudicité la plus brutale ! T'arrêteras-tu jamais, monstre abominable ? Cesseras-tu jamais de tenter cet ange inutilement ?

Non ; car elle continue à le persécuter jusque dans la prison, où il pouvait espérer quelque repos dans sa retraite : et n'y pouvant pas aller elle-même, elle y envoyait les agents de sa passion. Que faites-vous ici ? lui disaient-ils. Pourquoi vous rendez-vous ainsi volontairement misérable ? Aimez seulement comme vous êtes aimé, et vous êtes en liberté. Il répondait : *Je ne saurais commettre un si grand péché*. Elle fournira à tous vos besoins, voilà un présent considérable qu'elle vous envoie. *Je ne commettrai jamais un tel péché*. Mais que craignez-vous ? La chose sera secrète, il ne peut arriver aucun mal. *Je ne saurais faire une action si infâme*. Quoi, n'avez-vous point quelque pitié de son tourment ? elle mourra si vous ne la contentez. Qu'elle meure, je ne saurais commettre un si grand mal. Mais enfin, si vous la méprisez, elle poussera sa vengeance jusqu'à l'extrémité, et vous fera mourir vous-même : sauvez votre vie en sauvant la sienne. Que je meure plutôt, je ne commettrai jamais un tel péché : qu'on me fasse souffrir les roues, qu'on me démembre, qu'on me brûle tout vif, je ne commettrai

jamais une telle abomination. O constance inébranlable ! O force invincible ! O lion généreux ! Voilà sa pureté virginale en assurance, parce que le lion la conserve d'un côté.

Mais, de l'autre côté, la balance est sa sauvegarde, il ne suit pas précipitamment les saillies d'une passion déréglée, il balance, il pèse judicieusement le mal et le bien. Un moment d'une volupté honteuse, suivi d'un repentir éternel; la paix et la joie d'une conscience innocente : lequel vaut mieux ? La honte d'une perfidie commise contre mon maître, qui se fie à moi de tout; l'honneur d'une fidélité qui ne craint point de reproche : lequel est préférable ? L'horreur d'une telle brutalité commise devant les yeux de Dieu, qui me voit partout; la gloire d'une pureté angélique qui lui plaît et qui m'attirera ses grâces : lequel le doit emporter ? Mais une éternité de flammes dévorantes, ou une éternité de consolations ineffables : pesez bien l'un et l'autre, voilà la balance qui défend puissamment la chasteté d'un côté, tandis que le lion la défend de l'autre. Qui que vous soyez, et de quelques violentes tentations que vous soyez attaqués, tenez-vous fermes dans ce poste, entre le lion et la balance, où Dieu a placé le signe de la Vierge : vous serez invincibles.

Mais vous avez une défense encore plus présente et plus puissante : c'est la protection, l'exemple et l'imitation de la Sainte-Vierge. Il en est qui ne manquent jamais à lui faire tous les jours quelque dévotion particulière pour obtenir d'elle le don de pureté ; d'autres qui portent son image gravée dans leur esprit, et sa simple vue les protège contre les ennemis de la chasteté ; d'autres qui partagent toute leur semaine par l'imitation de quelqu'une de ses vertus, et tout cela leur est sans doute bien profitable.

Toutefois le principal consiste dans les pratiques suivantes : désirez-vous véritablement mener une vie pure et chaste ? voulez-vous des moyens puissants pour imiter parfaitement la pureté de la Sainte-Vierge ?

1. Avant toutes choses, retranchez les premiers commencements du mal ; soyez fidèle à éteindre la première étincelle du feu, vous ne souffrirez jamais d'embrasement ; bondissez d'horreur, et fuyez à la première vue du serpent, il ne vous mordra jamais. Saint Augustin donnait à son peuple cette première leçon pour les instruire

au combat contre l'impureté : *Apprehende fugam, si vis obtinere victoriam*, fuyez et vous triompherez (Aug. Serm. 250, de tempore). Si vous attendez que l'ennemi vous joigne, vous êtes perdu ; car s'il vous touche seulement, il vous salira. Une pensée se présente à l'esprit, rebutez-la avec mépris ; une parole peu honnête vient à votre oreille, ne l'écoutez pas ; un objet indécent se découvre à vos yeux, fermez-les avec dédain. Il faut que la moindre apparence du mal vous donne de la peine : pencher un peu vers le scrupule, dans cette matière, est une bonne précaution qui vous tiendra en assurance.

2. A cela joignez un grand soin de ne languir jamais dans une lâche oisiveté : quand on est toujours occupé à faire le bien, on ne pense jamais à faire le mal : mais ne rien faire, ou ne souffrir rien, c'est être en danger de ne valoir rien. Plût à Dieu que David ne fût pas demeuré oisif dans son palais, tandis que son armée combattait les ennemis du peuple de Dieu ! il n'eût pensé ni à regarder ni à désirer la femme d'Urie. Oh ! que l'oisiveté est une grande porte ouverte pour donner l'entrée à toutes sortes de maux dans une âme !

3. Notre âme, quoiqu'elle soit spirituelle comme les anges, est néanmoins réduite à demeurer dans un corps de chair, comme celle des bêtes ; les inclinations animales ne cessent de la solliciter de les satisfaire, il est malaisé qu'il s'en défende, si elle ne s'applique fortement à faire l'exercice des anges, qui est de contempler les grandeurs de Dieu, de le louer, de le prier et de l'aimer ; mais, du moment qu'une âme a pris plaisir aux occupations de l'esprit, à l'oraison, à l'étude, à la contemplation, qui sont des emplois dignes d'elle, elle est si charmée de la douceur qu'elle y goûte, qu'elle n'a pas le courage de se rabaisser à penser seulement aux plaisirs des sens.

4. La conversation familière, principalement quand elle est fréquente avec des personnes d'un autre sexe ; les regards, les complaisances, les présents, les confidences secrètes, les lettres, la lecture des romans et des autres livres qui excitent les passions, les vers, les chansons, les rêveries où l'équivoque fait entendre plus qu'on ne dit, et un tas de semblables bagatelles, sont autant d'écueils où la chasteté a fait tant de naufrages, que quiconque la

veut conserver les doit éviter avec un soin très-exact et ne se relâcher jamais même sur les petites choses.

5. Le vrai amateur de cette vertu doit être averti de ce que le prophète Jérémie dit, que la mort entre dans nos maisons par les fenêtres (Jerém. 9. v. 21). Nos sens sont les fenêtres de notre âme : s'ils ne sont bien gardés, ils nous tiennent toujours en danger de quelque surprise. Surtout les yeux, qui sont les messagers du cœur, comme les nommait un ancien, sont toujours en état de lui faire de mauvais rapports qui blesseront son innocence ; la vue des nudités, des statues, des tableaux peu honnêtes, des personnes peu modestes qui affectent d'exposer aux yeux des nudités scandaleuses, comme si elles offraient de la chair à vendre. O Dieu ! fuyez, fuyez, détournez vos yeux de la vanité, et les portez sur la vérité des tourments éternels de l'enfer, qui sont préparés pour le châtiment d'une volupté passagère.

6. Mais ce n'est pas assez de fuir la vue des objets extérieurs qui pourraient exposer à quelque péril, il faut même se craindre, avoir honte de soi-même, pour ne se permettre jamais en secret le moindre indécence qu'on n'oserait faire en public : Dieu est toujours là qui vous voit, et votre bon ange ; respectez leurs yeux et craignez les vôtres. Saint Jérôme et Rufin rapportent l'exemple d'un très-chaste jeune homme qui, étant obligé de passer une rivière, se résolvait plutôt à la traverser tout vêtu, qu'à se dépouiller de ses habits ; mais sa pudeur plut tant à Dieu, qu'il fut transporté par miracle de l'autre côté de l'eau.

7. L'Écriture sainte dit que qui traitera trop délicatement son serviteur, l'éprouvera contumace et rebelle. Cela veut dire que, si notre âme permet à son corps une vie molle et délicieuse, elle n'en sera pas la maîtresse. Il faut se réduire au pur nécessaire pour le vivre et pour le vêtir, pour le coucher, pour le repos et pour tous les autres besoins de la vie ; car si on lui souffre jusqu'aux plaisirs, je dis ceux même qui paraissent les plus innocents, il aura bientôt l'insolence de prétendre aux criminels. Un chrétien qui considère qu'il est appelé à une profession si sainte, qu'il mange en terre le pain des anges ; un chrétien qui a l'honneur et le privilége de recevoir dans sa poitrine le même fils de Dieu que la Sainte-Vierge a porté dans son chaste sein, ne doit-il pas porter continuellement

dans son corps la mortification de Jésus-Christ, comme dit saint Paul, l'exerçant toujours en de si bonnes pénitences qu'il perde même, s'il est possible, jusqu'aux moindres sentiments du mal?

N'avons-nous point de honte de lire dans la vie des saints de quelle façon ils ont traité leurs corps pour conserver leur pureté inviolable, en domptant leurs rébellions, non-seulement avec le jeûne, la haire, les disciplines sanglantes, mais employant le fer et le feu, exerçant sur eux-mêmes les plus terribles cruautés, qui leur semblaient encore douces, pourvu qu'il pussent conserver le précieux trésor de leur chasteté? Un saint Bernard se plongea dans un lac glacé; un saint Benoît se roula tout nu dans les épines; un saint François se jeta dans les neiges; un saint Dominique se tourna et retourna sur des charbons ardents, comme un autre saint Laurent; d'autres ont tenu la main sur un brasier ardent jusqu'à la cuire, pour en éteindre le feu par un autre, plus généreux que cet ancien Scevola si vanté dans les histoires.

Que dirons-nous à cela, nous qui sommes obligés comme eux à nous préserver des moindres souillures? nous qui aspirons à la même société des anges dans l'éternité bienheureuse? nous qui devons craindre les mêmes flammes dévorantes de l'enfer qui attendent les impudiques? nous qui devons être préparés à souffrir plutôt mille morts que de commettre un seul péché? Combien sommes-nous éloignés de ce grand zèle des saints qui essuyaient tant de combats sanglants pour la défense de leur pureté? Non-seulement nous n'oserions penser à exercer de semblables sévérités contre nous-mêmes; mais nous n'avons pas le courage de souffrir quelque légère douleur, à peine voulons-nous souffrir la privation de quelque satisfaction de nos sens. O Dieu de bonté, pardonnerez-vous à nos lâchetés? O Dieu d'amour, ayez pitié de notre faiblesse et animez-nous d'un saint zèle pour estimer, pour aimer et pour défendre la pureté jusqu'à la mort!

Tandis qu'il disait ces choses, qui étaient bien capables de faire impression sur les esprits, quelqu'un de la compagnie était tout rêveur et semblait occupé de quelque autre pensée qui lui ôtait l'attention à ce qui se disait. A quoi pensez-vous? lui dit notre voyageur. J'ai entendu, lui répondit-il, avec grand plaisir ce que vous avez dit de la pureté angélique de la Sainte-Vierge, de l'estime

qu'elle en faisait et de l'amour qu'elle lui portait ; mais je m'étonne qu'elle ait consenti à être mariée avec saint Joseph, ayant promis à Dieu, par un vœu exprès, de conserver toujours sa virginité. Il me semble qu'avoir fait vœu de virginité et se marier ne s'accordent pas. Ce fut cette difficulté qui servit de matière à la conférence suivante que vous allez entendre.

CONFÉRENCE IX.

L'alliance virginale, où il est parlé du mariage de la Sainte Vierge avec saint Joseph.

Je ne comprends pas bien ce mystère, disait celui qui donnait occasion à la conférence ; je ne saurais accorder ensemble ces deux choses, que la Sainte-Vierge ait fait un vœu de virginité perpétuelle et qu'elle ait consenti à être mariée avec saint Joseph. Le vœu de chasteté, de sa propre nature, est un sacrifice que l'on fait à Dieu de son propre corps, et le mariage est une donation réciproque que deux personnes se font de leurs corps l'une à l'autre. Si donc la Sainte-Vierge a dévoué son corps à Dieu dès son enfance par le vœu de virginité, comment a-t-elle pu le donner à saint Joseph par son mariage ? Si elle a présenté à Dieu le sacrifice du matin, comment a-t-elle pu reprendre sa victime pour l'immoler à un homme quand elle fut dans l'âge nubile ? A-t-elle faussé sa foi à Dieu en rompant son vœu, pour se marier avec un homme, par un mariage qui ne peut être légitime aux personnes obligées par un vœu exprès de chasteté ?

Saint Jérôme, dans ses commentaires sur la première épître de saint Paul à Thimothée, chapitre 5, prononce une sentence qui est reçue de toute l'Église : *Voventibus castitatem, non solum nubere, sed etiam velle nubere, damnabile est ;* que pour ceux qui ont fait vœu de chasteté, non-seulement le mariage n'est pas permis, mais la seule volonté de se marier est damnable. N'est-il pas vrai qu'une femme qui a donné sa foi à un homme ne peut plus se donner à un autre sans être une infâme adultère ? Combien est-ce une chose plus horrible, à celle qui a donné sa foi à Dieu par le vœu de chasteté, de se donner après à un homme par le mariage ? La Sainte-Vierge, qui n'a jamais commis le moindre péché véniel en toute sa vie, aurait-elle commis un crime si énorme, qui ne

serait pas supportable dans les plus grands pécheurs? Eh! qui oserait en avoir la moindre pensée? Comment donc accorder ces deux choses si incompatibles, qu'elle a fait vœu de virginité inviolable et irrévocable, et qu'elle ait consenti en cet état à être mariée avec saint Joseph?

Calvin disait qu'elle se serait moquée de saint Joseph, en lui promettant la puissance sur son corps qui n'était plus à elle, puisqu'elle l'avait donné à Dieu par son vœu; et que, ne pouvant et ne voulant pas même lui accorder ce qu'elle faisait semblant de lui donner, elle avait violé les droits du mariage, en faisant ce contrat de mauvaise foi; mais c'est une impiété qui ne peut être proférée que par la bouche d'un infâme hérésiarque comme lui. Je crois fermement que la Sainte-Vierge n'a péché en aucune action de sa vie; je crois qu'elle n'a été infidèle ni à Dieu ni à saint Joseph et qu'elle a contracté de bonne foi avec tous les deux : avec Dieu par son vœu de virginité, lui promettant que son chaste corps serait uniquement à lui et que jamais aucun n'en aurait la possession; elle a de même contracté de bonne foi avec saint Joseph, lui promettant que son corps était à lui et qu'il en avait la possession, car c'est en quoi consiste l'essence du mariage; et voilà deux choses qui me semblent si opposées, que je ne saurais les accorder ensemble.

N'en soyez pas si étonné, répondit notre voyageur; la question que vous proposez est en effet si difficile à résoudre, que non-seulement elle a mis à la gêne la plupart des théologiens, mais elle a beaucoup exercé l'esprit des premiers pères de l'Église, qui tous ont eu assez de peine à concilier la vérité de son vœu avec la vérité de son mariage. Les uns, pour se tirer de cet embarras, ont dit qu'elle n'avait pas tant fait un vœu, qu'une ferme résolution de faire le vœu de chasteté avant son mariage : que, par conséquent, elle avait été toujours libre de s'engager dans le mariage et que ce ne fut qu'après l'avoir contracté, qu'elle en fit le vœu formel avec saint Joseph; mais il en est peu de ce sentiment, la plupart demeurant d'accord qu'elle avait fait vœu de virginité dès sa plus tendre jeunesse.

D'autres, en plus grand nombre, demeurant d'accord de la vérité et de l'obligation de son vœu, disent qu'elle n'a pas contracté

un véritable mariage avec saint Joseph, mais seulement une certaine alliance qui n'avait que l'apparence du mariage, et qui ne consistait qu'à demeurer ensemble, s'aider et se servir réciproquement dans leurs besoins, en sorte que saint Joseph n'a pas été le mari de la Sainte-Vierge autrement que comme il a été le père de Jésus-Christ. Saint Grégoire de Nice semble être de ce sentiment, quand il nomme saint Joseph *sponsum, non maritum Mariæ*, comme qui dirait son fiancé et non son mari ; et saint Jérôme, quand il dit qu'il est *nutritius, non maritus*, l'économe et le pourvoyeur des besoins de la famille, non le vrai père de Jésus, ni le vrai époux de Marie ; et saint Chrysologue, quand il dit qu'il n'avait que le nom et l'apparence, et non pas la vérité de mari de la Sainte-Vierge (Chrysolog. serm. 175). Mais ni les uns ni les autres ne suivent en ce point le sentiment commun de toute l'Église ; car elle croit fermement que le vœu de virginité perpétuelle de la Sainte-Vierge, et son mariage avec saint Joseph, ont été également véritables, et que ces deux choses qui paraissaient si incompatibles se se sont parfaitement accordées dans sa personne ; vous demandez comment : c'est ce que je veux vous exposer d'abord.

ARTICLE I.

La Sainte-Vierge à contracté un véritable mariage avec saint Joseph.

Ce serait faire violence au sens littéral de la parole de Dieu, qui est si formelle dans l'Évangile, si on doutait que saint Joseph n'eût été vraiment le mari de la Sainte-Vierge. En saint Matth. chap. 1, *Noli timere accipere Mariam conjugem tuam*, l'Ange lui dit : Ne craignez pas de prendre Marie votre femme. Et en saint Luc, chap. 2, *Ascendit Joseph Bethleem ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante*, Joseph monta à Bethléem pour se faire enrôler, suivant l'édit d'Auguste, avec Marie sa femme, toute proche de ses couches : et voici comme elle fut mariée à saint Joseph. C'était une coutume si ancienne, qu'elle était passée en loi parmi les Hébreux, que les jeunes filles qu'on élevait dans le temple, étaient mariées ou par les prêtres, ou par leurs parents, sitôt qu'elles étaient arrivées à l'âge nubile ; on leur choisissait un parti de leur même famille, le plus sortable à leur condition, à leur esprit et à leurs autres dispositions. C'est pour cela que les prêtres

qui avaient vu la Sainte-Vierge parmi eux, comme un ange dans un corps mortel, et qui, comme ses tuteurs, ne pouvaient pas se dispenser de la pourvoir dans un âge où il n'était plus de la bienséance qu'elle demeurât dans le temple, s'efforcèrent de lui trouver un parti qui eût du rapport à sa sainteté, et la divine Providence, qui avait prédestiné dès l'éternité saint Joseph, leur désigna par des signes particuliers et leur fit connaître que c'était lui qui devait être élevé à ce comble d'honneur, qui pouvait être envié par les anges mêmes, s'ils eussent été capables de mariage.

Mais son vœu pouvait-il lui permettre de prendre Joseph pour son époux, après s'être dévouée à Dieu? Je ne veux pas vous répondre moi-même, mais écoutez Hugues de Saint-Victor, qu'on appelait l'Augustin de son siècle; sa réponse est également savante, judicieuse et nette : Ne doutez pas, dit-il, que le mariage de la Sainte-Vierge avec saint Joseph n'ait pu compatir avec son vœu; la raison est que, ne se conduisant en tout que par les lumières du Saint-Esprit, qui ne lui manquaient jamais, elle savait par une révélation très-assurée que l'alliance qu'elle contractait avec ce saint homme n'irait jamais à rien de charnel, et qu'ils marieraient plutôt leur virginité par un vœu commun, que leurs corps par leur mariage; car en quoi consiste l'essence d'un vrai mariage, sinon dans une société légitime entre un homme et une femme, lesquels, par un mutuel consentement, se donnent l'un à l'autre? de sorte que, comme dit saint Paul, la femme mariée n'a pas la puissance de son corps, c'est son mari; et l'homme marié n'a pas la puissance de son corps, c'est sa femme; et c'est précisément dans cette réciproque obligation que consiste l'essence du mariage : elle est si forte, qu'il n'y a que la mort qui la puisse rompre; et tandis qu'elle dure, le mariage dure toujours dans toute sa perfection.

Car tout ce qui suit ce consentement volontaire à se donner l'un à l'autre, et qui sert à la production et éducation des enfants, n'est ni de l'essence, ni de la perfection du mariage, puisqu'il peut avoir toute sa perfection sans tout cela. Les théologiens conviennent tous à dire qu'il y a trois biens dans le mariage qui en font toute la perfection : *Fides, proles, sacramentum*, la fidélité, les fruits, le mystère. La fidélité consiste à ce qu'aucune des deux parties ne fasse

injustice à l'autre, en la fraudant d'un bien qui lui appartient, mais que chacune puisse dire avec vérité à l'autre : je vous conserve fidèlement mon corps qui vous appartient. Les fruits ne sont pas seulement les enfants ; car combien de mariages n'ont point d'enfants, ou par une impuissance naturelle, ou par une impuissance volontaire où les mariés se sont réduits par un vœu de continence fait d'un commun consentement ; et tant s'en faut que cela diminue rien de la perfection de leur mariage, qu'au contraire leur union devient d'autant plus parfaite, qu'elle est plus spirituelle, plus pure et plus sainte. Mais les fruits sont tous les autres avantages que l'on tire d'une très-intime amitié qui lie pour jamais deux parfaits amis. Enfin le mystère consiste, comme saint Paul l'enseigne, en ce que l'union est si parfaite entre les personnes mariées, qu'elle représente l'union de Jésus-Christ avec son Église ; car c'est ainsi qu'il en parle : *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia* (Christ. 1).

Ne demandez donc plus comment on peut accorder ensemble le vœu de virginité que la Sainte-Vierge avait fait dès sa petite enfance, et le mariage qu'elle contracte avec saint Joseph. Elle fait un vœu d'être à jamais vierge, et demeure toujours dans la constante volonté de le garder inviolablement ; et toutefois elle donne son corps à un homme par son mariage, parce qu'elle sait assurément que ce n'est point la volonté de Dieu, et que ce ne sera aussi jamais la volonté de ce saint homme, qu'il se passe rien en elle contre la pureté de son vœu. Et bien loin de violer son vœu quand elle se marie, au contraire elle le redouble alors, faisant entrer saint Joseph, son très-chaste époux, dans la société de ses sentiments où tous deux font en même temps deux contrats admirables, l'un entre eux, l'autre avec Dieu : ils font entre eux un contrat de mariage, par lequel la Sainte-Vierge donne son corps à saint Joseph, et saint Joseph donne son corps à la Sainte-Vierge, qui est comme s'ils se fussent fait l'un à l'autre une donation réciproque de deux corps saints et de deux précieuses reliques, pour les recevoir avec respect et les conserver avec une grande vénération. Et au même instant ils font un contrat avec Dieu par leur vœu de virginité perpétuelle par lequel, se contentant du domaine qu'ils avaient l'un sur l'autre, ils renonçaient pour jamais à l'usage et promettaient à

Dieu de lui consacrer pour toujours leurs corps et leurs âmes par l'innocence et la pureté.

Fut-il jamais un mariage plus parfait, plus agréable aux yeux de Dieu, plus admirable aux yeux des anges et des hommes! Grand saint Joseph, que vous entrez dans une alliance glorieuse, quand vous épousez la reine des anges et la mère du Fils de Dieu! mais que vous faites une haute fortune quand vous acquérez la possession du corps de la très-Sainte-Vierge; oui, c'est votre corps, il vous appartient par un droit légitime, et c'est un trésor qui vaut mieux que tout le monde ensemble. Quand ce corps virginal fournira l'humanité sainte dont le Verbe éternel sera revêtu, vous pourrez dire que c'est de votre chair qu'il s'est revêtu, puisque c'est d'une chair qui vous appartient; aussi on vous appellera son père, et il n'y aura que vous seul de tous les enfants d'Adam qui soyez honoré de ce glorieux titre: oh! l'admirable dignité à laquelle votre mariage vous élève!

Mais vous-même, très-Sainte-Vierge, ne vous êtes-vous pas beaucoup enrichie quand vous vous êtes mise en possession du corps de saint Joseph, par le droit légitime que votre mariage vous donne? Premièrement, vous acquérez un précieux trésor dont Dieu seul connaît la valeur, puisque lui seul sait le comble des grâces dont il l'a rempli. Secondement, vous avez un homme selon le cœur de Dieu, qui vous est donné pour accomplir en vous ses desseins éternels. Voici les principaux que nous connaissons: conserver avec un grand respect votre pureté virginale; partager avec vous les fatigues glorieuses de l'éducation de l'enfant Jésus; vous servir d'appui et de consolation dans tous les travaux et dans les traverses de votre vie, être le confident et le fidèle dépositaire de vos plus secrètes pensées. Troisièmement, et puisqu'il est vrai, Vierge sainte, que vous devez être, vous seule, le père et la mère de l'enfant Jésus, fournissant de votre seul corps virginal toute la substance de sa très-sainte humanité, ne fallait-il pas que vous eussiez un homme qui fût un autre vous-même, et qu'ainsi vous eussiez deux corps, l'un que la nature vous avait donné, et l'autre que la grâce de votre mariage vous avait acquis, afin qu'en ces deux corps qui vous appartiennent, vous fussiez vous seule le père et la mère de votre cher fils?

Saint Jérôme, écrivant contre Helvidius, parle ainsi : Tu dis que Marie n'est pas demeurée vierge, étant mariée à saint Joseph ; et moi je dis bien davantage, que Joseph lui-même est demeuré toujours vierge par Marie, afin que d'un mariage très-virginal on vît naître le fils de la Vierge : c'est une vierge entre deux vierges, comme un lis entre deux lis. Diras-tu que ce n'est pas un vrai mariage, quand tu vois qu'il est couronné d'une si glorieuse fécondité ? Diras-tu que ce n'est pas un mariage tout virginal, quand tu ne vois partout que la virginité, où le père est vierge, où la mère est vierge et où l'enfant est vierge ? C'est en tout le triomphe de la virginité. Diras-tu que ce n'est pas le plus parfait de tous les mariages, quand tu vois qu'il renferme avec tant d'excellence tous les biens que l'on désire dans le mariage, la lignée, la fidélité, le sacrement ? Veux-tu voir la lignée ? regarde l'enfant Jésus : il est le fils unique, mais il vaut mieux lui seul que tous les enfants des hommes ensemble. Veux-tu voir la fidélité ? regarde qu'ils n'ont jamais eu qu'un même cœur et une même volonté : c'était l'union de deux personnes dont le vœu, le mariage et la charité sainte faisaient le triple lien qui ne devait jamais se rompre. Enfin, veux-tu voir le sacrement ? regarde s'il y a jamais eu entre eux le moindre divorce. Les paroles de saint Augustin sont trop belles pour les omettre : *Omne nuptiarum bonum impletum est in illis parentibus Christi, proles, fides, sacramentum : prolem cognoscimus ipsum Dominum Jesum ; fidem, quia nullum adulterium ; sacramentum, quia nullum divortium* (Aug. lib. 1. de nuptiis et concupisc.).

Mais celles du grand apôtre saint Paul, qu'il écrit en la seconde épître aux Corinthiens, sont admirables : *Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo* (2. Cor. 11). Ne semble-t-il pas qu'elles ne sont dites que pour exprimer l'excellence du mariage de la Sainte-Vierge avec saint Joseph ? Je vous ai mariée à un homme, pour vous présenter à Jésus-Christ, comme une Vierge chaste. Voilà un mariage bien extraordinaire, qui n'est fait que pour consacrer la virginité ; vous êtes mariée à un homme, mais ce n'est pas pour cet homme qui vous épouse, c'est pour Dieu, au nom duquel il vous épouse.

C'est à peu près comme les souverains traitent leurs mariages :

un empereur ou un roi envoie son ambassadeur dans un autre royaume pour épouser une princesse en son nom : il l'épouse en effet, et la princesse qui s'était promise au roi se donne à son ambassadeur qui représente sa personne, mais si elle contracte un vrai mariage avec lui, c'est pourtant en sorte qu'elle ne sera possédée que par le roi même. Cet époux de cérémonie et de commission reçoit celle qu'il épouse avec un grand respect, et la conserve avec une fidélité inviolable, comme le propre bien de son maître, où il ne prétend rien que l'honneur de la remettre, avec la même intégrité qu'il l'a reçue, entre les mains du roi son époux.

Il en est ainsi à peu près du mariage de saint Joseph ; quand la Sainte-Vierge contracte avec lui, elle met en sa possession son très-chaste corps qu'elle avait consacré à Dieu par son vœu de virginité, mais elle sait bien que ce n'est pas pour lui, elle ne l'épouse que comme l'ambassadeur du souverain monarque, auquel elle s'était promise dès son enfance. C'est à la vérité saint Joseph qui l'épouse, et qui sera extérieurement son mari, mais dans la vérité elle ne sera jamais possédée que par le Saint-Esprit qui sera éternellement son divin époux. C'est de lui seul qu'elle concevra son fils unique ; c'est par lui qu'elle deviendra mère du Fils de Dieu, c'est par sa vertu qu'elle nous produira le Sauveur du monde. Oh ! miracle ! oh ! prodige de ce mariage tout singulier et qui n'aura jamais d'égal ! oh ! fécondité glorieuse qui produit le Fils unique du Père, qui naît éternellement dans la splendeur des saints ! oh ! fidélité admirable, dont le Saint-Esprit, qui est le nœud sacré du Père et du Fils, est la liaison toute-puissante qui ne se rompra jamais. Oh ! sacrement, oh ! mystère profond et incompréhensible à tous les esprits des anges et des hommes ! *Omne bonum nuptiarum proles, fides, sacramentum.*

Oh ! que la beauté d'un tel mariage a de charmes pour se faire estimer ! O Dieu, qu'il a d'attraits pour se faire aimer ! Eh ! combien a-t-on vu depuis ce temps-là d'empereurs et d'impératrices, de rois et de reines, de princes et de princesses, de nobles et de personnes de moindre condition qui, animés d'un saint zèle, se sont portés à imiter ces divins époux Marie et Joseph, et, fortifiés par un puissant secours de la grâce, ont triomphé de toutes les faiblesses de la nature, ayant fait le vœu de chasteté d'un même accord,

au même temps qu'ils ont contracté leur mariage, et l'ayant gardé inviolablement durant tout le cours de leur vie, ils en recueillent à présent les fruits dans l'éternité.

Tels ont été sainte Cécile et saint Valérien, comme il est rapporté dans les actes de leur martyre; tels ont été l'empereur Henri II avec l'impératrice Cunégonde; Édouard, roi d'Angleterre, avec Édith, sa femme; Boleslas, roi de Pologne, avec une autre Cunégonde, son épouse; Alphonse, surnommé le Chaste, avec Berthe, sa femme; l'empereur Marcien avec sainte Pulchérie, saint Elzéar, comte d'Arian, avec sainte Delphine. Mais qui pourrait compter le nombre des particuliers qui, menant une vie cachée, n'ont eu d'autres témoins de leurs saintes pratiques que les yeux de Dieu? Oh! qui pourrait dire de quelle abondance de consolations spirituelles il a récompensé le peu de mortification qu'ils ont supporté en se privant des plaisirs des sens? Mais qui pourrait s'imaginer le progrès qu'ils ont fait dans la vertu, les trésors de mérites qu'ils ont amassés et les couronnes éclatantes qu'ils posséderont dans l'éternité?

Il est vrai, direz-vous, que la pureté qui semble être l'ornement particulier des personnes libres, ne laisse pas d'être glorieuse dans les personnes mariées; et que saint Augustin donne de grandes louanges, dans son épître quarante-cinquième, à un semblable vœu fait entre Armentarius et Pauline. Mais ceux qui ont envie de vivre dans la continence ne feraient-ils pas encore mieux de ne s'engager point dans le mariage? Qu'était-il nécessaire que la Sainte-Vierge, qui avait fait vœu de virginité dès son enfance, fût mariée? N'eût-il pas mieux valu qu'elle fût demeurée libre d'un engagement qui laisse toujours quelque ombrage désavantageux à la gloire de la virginité? Il répondit à cela comme vous allez entendre.

ARTICLE II.

Il était convenable que la Sainte-Vierge fût mariée avec saint Joseph, pour plusieurs raisons.

Divin saint Paul, vous avez dit qu'une vierge qui se marie fait bien, mais que celle qui ne se marie point fait encore mieux (1. Cor. 7). Plusieurs disent : je me contente de faire le bien, et je laisse à qui voudra de faire le mieux; mais la Sainte-Vierge parlerait-elle ainsi? Peut-on douter qu'étant la plus parfaite des pures créatures,

elle a fait toujours ce qui était le mieux ? Pourquoi donc a-t-elle consenti au mariage puisqu'elle eût mieux fait de se tenir libre de cet engagement ? Il est vrai que, pour toutes les autres filles, un état libre des liens du mariage vaut mieux que celui qui captive à porter ce joug ; mais, à l'égard de la Sainte-Vierge, c'est tout le contraire : le mariage était un état non-seulement convenable, mais nécessaire pour elle ; en voici les raisons puissantes et qui paraissent fort plausibles.

La première est qu'elle devait être la mère du Sauveur du monde ; puis donc qu'elle devait être mère, il fallait bien qu'elle fût mariée. Cela ne prouvait pas pour la Sainte-Vierge, lui dis-je, puisqu'elle ne devait pas être mère par le mariage, comme les autres femmes, mais par la virginité et sans le secours d'aucun homme. Il est vrai, dit-il ; mais le monde, qui ne connaissait point ce profond mystère, qu'aurait-il dit ? O Dieu ! quel jugement aurait-il fait d'une fille qu'on eût vue enceinte, qui aurait accouché, qu'on aurait vue porter son enfant dans ses bras pour l'allaiter de ses mamelles ? De quel œil l'eût-on regardée, sinon comme une perdue et comme une infâme ? Mais quand on voit qu'elle est mariée, on ne saurait en porter un mauvais jugement ni en parler avec mépris.

Ce n'est pas tout de se voir perdue d'honneur dans le monde, mais il y allait même de sa vie ; car la loi de Moïse condamnait les adultères à être lapidées, comme il paraît dans l'histoire de la chaste Susanne et dans l'exemple de cette femme adultère qui fut présentée à notre Seigneur, et dont il prononça l'absolution, écrivant avec son doigt les péchés de ses accusateurs sur la poussière. Et ne vous persuadez pas que cette loi fût seulement pour les adultères qui avaient violé la foi de leurs mariages ; car la loi du Deutéronome condamnait à la même peine les filles qui avaient péché contre l'honnêteté avant le mariage. Voici les paroles expresses du vingt-deuxième livre du Deutéronome : si une fille a prostitué son honneur, on la tirera hors la maison de son père et mère, et le peuple de la ville l'assommera à coups de pierres. *Lapidibus obruent eam viri civitatis illius* (Deut. 22). O Dieu ! si cette loi était observée aujourd'hui, combien de lieux où il ne demeurerait pierre sur pierre, tant il faudrait en lapider !

Cette seule raison suffirait pour faire voir qu'il était nécessaire que la Sainte-Vierge fût engagée dans la donation du mariage, puisque cela mettait son honneur et sa vie en assurance. Mais quand cette première raison, qui regarde l'honneur de la Sainte-Vierge, ne suffirait pas, il y en a une autre qui regarde la gloire de son fils unique, qui est très-puissante : Jésus-Christ est ce Messie tant attendu, que Dieu son Père envoyait en terre pour opérer le grand ouvrage de la rédemption du monde. Considerez bien la grandeur et l'importance de cette entreprise, qui demandait une personne en tout irréprochable; car il devait changer la loi de Moïse en celle du saint Évangile ; il devait donc souffrir indubitablement les contradictions des pontifes, des docteurs de la loi, des scribes, des pharisiens et de toute la nation juive. Que fût-il arrivé s'ils eussent eu à lui reprocher la honte de sa naissance illégitime, l'ayant vu naître d'une fille et non pas d'une femme mariée? Quels mépris n'eussent-ils point fait de sa personne et de sa doctrine? Car, si n'ayant à reprendre en lui ni pour sa naissance, qu'il tirait des patriarches et des rois d'Israël ; ni pour ses mœurs, où ils ne voyaient qu'une très-parfaite innocence ; ni pour sa doctrine, qu'ils étaient obligés d'admirer, tant ils la voyaient sublime, sainte et solide ; ni pour sa conduite, où ils ne pouvaient remarquer qu'une très-grande sagesse ; si le voyant faire une infinité de miracles, pour confirmer sa doctrine et pour leur donner des preuves si évidentes qu'il avait la toute-puissance de Dieu dans ses mains, ils n'ont pas laissé de le charger de calomnies, d'injures, de mépris et de toute sorte d'opprobres, que n'eussent-ils point fait, s'ils avaient pu lui reprocher une naissance qui eût paru honteuse au jugement humain, quoiqu'elle fût toute miraculeuse dans la vérité? N'était-ce pas un grand obstacle au succès de sa mission? Mais quand on voyait qu'il était né dans un mariage légitime, cela fermait la bouche à ses ennemis. Cette seconde raison ne montre-t-elle pas bien la nécessité du mariage de la Sainte-Vierge?

Et quand ces deux puissantes raisons ne suffiraient pas, combien d'autres se présenteraient en foule? 1° Ne fallait-il pas que la Sainte-Vierge fût mise en la garde d'un homme aussi pur qu'un ange, qui devait être le témoin et le conservateur fidèle de sa virginité, pour ôter au reste des hommes le sujet de penser à elle

en la voyant pourvue? 2° Ne fallait-il pas qu'elle eût un homme de sa même famille, afin que l'on connût par la généalogie de saint Joseph, celle de sa très-chaste épouse; car on n'avait pas coutume, dans l'ancienne loi, de dresser la généalogie des femmes, mais seulement celle des hommes? 3° Ne fallait-il pas que la Sainte-Vierge eût un supérieur auquel elle rendît une respectueuse obéissance, pour apprendre aux femmes avec quelle soumission et quelle humilité elles doivent honorer leurs maris? 4° Ne fallait-il pas qu'elle eût un associé qui lui aidât à supporter les fatigues les plus laborieuses de la sainte famille qui regardent les hommes plutôt que les femmes : quand il fallut aller se faire enrôler à Bethléem pour obéir à l'édit de l'empereur; quand il fallut s'enfuir en Égypte pour sauver l'enfant Jésus de la persécution d'Hérode; quand il fallut faire d'autres voyages, tantôt à Jérusalem, tantôt ailleurs? 5° Ne fallait-il pas que la mère et l'enfant marchassent sous la conduite et la protection d'un homme? 6° Ne fallait-il pas que la Sainte-Vierge honorât et sanctifiât les trois conditions où peuvent se trouver celles de son sexe, de fille, de femme et de veuve? Oh! le parfait modèle à imiter! Oh! consolation pour toutes! En quelque état qu'elles soient, elles peuvent régler leur vie sur l'exemple de la Sainte-Vierge. Mais laissons, si vous voulez, ces raisons, qui font voir si évidemment la nécessité du mariage de la Sainte-Vierge.

Le martyr saint Ignace, contemporain des apôtres, en allègue une autre (*ad Philippenses et ad Ephesios*), que saint Jérôme et plusieurs saints pères avec lui ont fort estimée, mais qui n'a pas été bien comprise par les autres. Il dit que Dieu voulut que sa mère Vierge fût mariée pour tromper le démon et lui cacher trois grands mystères sous le voile de ce mariage, qui sont, la Divinité de Jésus-Christ, la mort d'un Dieu immortel, et la virginité d'une mère de Dieu. Les démons, trompés par l'apparence d'un mariage et la naissance d'un enfant qui entrait au monde comme les autres, n'ont pas connu d'abord ni que cet enfant fût Dieu, ni que la mère qui l'enfantait fût vierge, ni que l'exécution sanglante du Calvaire fût le grand sacrifice d'un Dieu immortel pour la rédemption du monde. Ils n'ont pas connu tout cela, quoiqu'ils soient des esprits fort subtils et très-pénétrants.

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre là-dessus, me semblant qu'il disait tout le contraire de ce que j'avais remarqué dans l'Évangile. Pourquoi dites-vous que les démons n'ont pas connu que Jésus-Christ était le vrai Fils de Dieu? Lisez le chapitre 4e de l'Évangile de saint Luc : il dit expressément que plusieurs démons, chassés par la puissance de Jésus-Christ, crient en s'enfuyant *Quia tu es Filius Dei;* vous êtes le Fils de Dieu (Luc. 4). Non-seulement ils le connaissaient, mais ils le confessaient et le publiaient. Et, dans le premier chapitre de l'Évangile de saint Marc, un démon lui dit, parlant à lui-même : *Scio quis sis, sanctus Dei;* je sais que vous êtes le saint de Dieu (Marc. 1). Il est donc certain qu'ils le connaissaient.

Mais ne voyez-vous pas, me répondit-il, que les démons n'allaient qu'en tâtonnant comme des aveugles, et qu'ils ne savaient ce qu'ils en devaient croire? Quand ils le virent fuir en Égypte, c'est un pauvre enfant comme les autres que ses père et mère sauvent par la fuite. Quand ils le virent souffrir la faim dans le désert, c'est un homme comme un autre; mais quand ils le virent continuer son jeûne quarante jours et quarante nuits, voilà qui passe les forces d'un homme. Serait-il bien le Fils de Dieu? Tentons et voyons. Si tu es Fils de Dieu, change ces pierres en pain. S'il l'eût fait, c'était une preuve; mais il n'en voulut rien faire : le tentateur demeura incertain. Quand ils le voyaient faire de si grands miracles, voilà qui n'est pas d'un simple homme. Mais pourtant les prophètes en ont fait; toutefois celui-ci les fait de son autorité. Serait-ce donc le Fils de Dieu? Tentons, et lui disons qu'il l'est, pour voir s'il répondra oui ou non; ils lui disent, et il les fait taire; ils ne savent donc qu'en juger.

Le grand apôtre ne dit-il pas en termes exprès qu'ils ne l'ont pas connu : *Nemo principum hujus seculi cognovit* (1 Cor. 2). Aucun des princes de ce monde ne l'a connu; c'est ainsi qu'il nomme les démons, selon le style de l'Évangile; car s'ils l'avaient connu, dit-il, jamais ils n'eussent crucifié le Seigneur de la gloire. Bien loin d'animer les Juifs à la rage qu'ils ont exercée contre lui, ils les eussent plutôt détournés de l'attacher en croix pour empêcher la rédemption du monde. Et saint Ambroise dit très-bien dans ses Commentaires sur les épîtres de saint Paul, que,

quand ils firent mourir Jésus-Christ, ils ne pensaient pas faire mourir un Dieu; et qu'ils n'en ont été assurés que quand ils se sont vus chassés du monde, et qu'ils ont vu le paganisme aboli par la puissance de sa croix, et la religion chrétienne établie par toute la terre.

Dites-moi, lui répliquai-je, pour dire qu'ils n'ont pas pu connaître la divinité de Jésus-Christ, ni la mort d'un Dieu; mais ne pouvaient-ils pas connaître naturellement que la Sainte-Vierge avait toujours conservé son intégrité virginale, quoiqu'elle fût mariée et qu'elle fût mère? Oui, me répondit-il, si Dieu n'eût pas voulu leur cacher ce mystère, en divertissant leur application de ce qui eût pu la leur faire connaître, et le mariage de la Sainte-Vierge ne leur en laissa pas avoir le moindre soupçon; car, comme dit excellemment saint Augustin, et après lui saint Thomas, le démon peut beaucoup de choses par sa puissance naturelle, dont il est empêché par la toute-puissance de Dieu (D. Thom. 3. p. q. 29. art. 1. ad. 3). Autrement, quel ravage sa malice désespérée ne ferait-elle pas dans le monde? Il est vrai qu'il pouvait connaître naturellement que la mère de Jésus-Christ était toujours demeurée Vierge; mais Dieu, qui se plaît à aveugler souvent les sages du monde, permettant qu'ils ignorent les vérités les plus visibles, ne permit pas aux démons de connaître l'intégrité de la mère Vierge, laquelle intégrité, sans cet aveuglement dont Dieu frappait leur esprit, leur eût été facile à connaître.

Entendez encore si vous le voulez cette raison, quoiqu'elle soit si estimée des saints pères. Pour conclure le mariage de la Sainte-Vierge avec saint Joseph, n'était-ce pas assez de dire qu'il lui fallait un ami intime, un fidèle dépositaire de tous les secrets de son cœur; qu'il lui fallait un autre elle-même avec lequel elle n'eût qu'un cœur et qu'une âme, et avec qui elle pût s'entretenir des mystères ineffables qui s'accomplissaient dans l'incarnation du Verbe, dans la réparation si ample de la gloire de Dieu, dans la rédemption du monde, dans l'abondance des grâces qu'il allait répandre sur tout l'univers? Les entretiens des choses divines sont charmants aux âmes qui connaissent Dieu, et plus elles le connaissent, plus elles sont ravies d'en parler ensemble. O Dieu! qui pourrait dire quels étaient les entretiens familiers de la Sainte-

Vierge et de saint Joseph ! quand ces deux âmes, si semblables en grâce, en lumière et en goût de Dieu, se communiquaient l'une à l'autre ce qu'elles avaient reçu de Dieu dans leurs sublimes contemplations ; ne pensez-vous pas que les anges mêmes se tenaient attentifs pour les écouter avec respect, et qu'ils apprenaient d'eux des vérités sublimes, touchant le mystère de l'incarnation du Verbe, qui les ravissaient ? O Marie ! ô Joseph ! ô sacrés dépositaires des plus profonds secrets de Dieu, que ne connaissons-nous ce qui s'est passé dans vos âmes, ce qui a été conçu dans vos esprits, ce qui a été goûté par vos cœurs, ce qui a été prononcé par vos bouches ? Mais, puisque nous ne sommes pas dignes d'entrer dans ce divin sanctuaire, du moins qu'il nous soit permis de l'adorer, de l'admirer et de l'aimer, désirant avoir une union très-étroite avec vos cœurs, pour avoir les mêmes sentiments de Dieu que vous avez eus et que vous aurez éternellement.

Ces dernières paroles, qui sortaient d'un cœur plein de dévotion vers la Sainte-Vierge et saint Joseph, en firent concevoir les sentiments à toute la Compagnie, et les portèrent à dire chacun sa pensée et son sentiment sur l'excellence et le bonheur de leur divin mariage ; et voici ce que nous dirent quatre ou cinq personnes qui étaient présentes.

ARTICLE III.

Diverses conceptions dévotes sur le mariage de la Sainte Vierge avec saint Joseph.

Pour moi, dit l'un, quand je regarde un Dieu entre deux personnes humaines, Jésus entre Marie et Joseph, j'adore ce profond mystère ; et je pense voir ces deux chérubins qui étaient sur l'arche d'alliance, comme il est marqué dans l'Exode. Ils étendaient leurs ailes pour couvrir, chacun de son côté, le propitiatoire qui était la partie supérieure de l'arche, où Dieu se plaisait de rendre ses oracles et de se montrer propice aux prières qu'on lui présentait. L'un des chérubins avait la figure d'un jeune homme, et l'autre d'une fille, selon la remarque d'Arias Montanus dans son Apparat ; et tous deux, placés à l'opposite l'un de l'autre, tenaient leur face un peu penchée et leurs yeux arrêtés sur le propitiatoire, dans lequel ils se voyaient toujours l'un l'autre comme dans

ou miroir, parce qu'il était fait d'une grande plaque d'or très-fin et très-poli, qui représentait tout ce qui s'approchait de lui.

Je pense ne me pas tromper, quand je dirai que le vrai propitiatoire, dont l'ancien n'était que la figure, c'est Jésus-Christ ; car n'est-ce pas lui qui nous a rendu Dieu propice, apaisant sa colère par le grand bienfait de la rédemption ? N'est-ce pas par lui que Dieu nous a fait entendre les oracles de ses vérités éternelles ? *Omnia quæcumque audivi à Patre meo, nota feci vobis* (Jean. 15). N'est-ce pas par lui qu'il exauce toutes nos prières et nous accorde ses grâces ? Quand l'Église prie, elle finit presque toutes ses oraisons : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, parce qu'elle sait que c'est le vrai propitiatoire qui rend nos prières efficaces.

Que sont donc Marie et Joseph, liés ensemble par le nœud d'un très-saint mariage, sinon les deux chérubins qui couvrent le propitiatoire avec leurs ailes ? l'un et l'autre tendaient les bras et se donnaient les mains pour la protection, le soutien, la garde et le service de l'Enfant Jésus. L'un et l'autre n'avaient des yeux que pour lui, ni des cœurs que pour l'aimer uniquement ; et sans se regarder directement l'un l'autre, ils se voyaient toujours en lui comme dans le miroir de la divinité, dans lequel Dieu le Père se contemple éternellement, et dans lequel tous les bienheureux se connaissent et s'aiment très-parfaitement. C'était dans ce miroir adorable que Joseph et Marie se voyaient et s'aimaient d'un très-parfait amour.

O heureux époux ! dont l'union était le très-pur amour de Jésus-Christ, ne se regardant et ne s'aimant qu'en lui et pour lui ! ô heureux chérubins de l'arche, dont l'exercice n'était que d'étendre leurs mains sur le vrai propitiatoire, de le contempler, et d'y voir la majesté de Dieu anéantie pour l'amour des hommes ! O heureux dépositaires de toutes les richesses du Créateur et des créatures, dont tout le soin n'était qu'à conserver ce précieux trésor plus chèrement que leur propre vie ! O Dieu ! pourquoi toutes les personnes mariées ne portent-elles pas les yeux sur ce beau modèle, pour s'y conformer autant qu'elles le pourraient ? Premièrement, en ne se contentant pas de s'aimer d'un amour naturel, qui est trop peu digne des âmes chrétiennes, mais en s'aimant d'un amour qui

seul est digne de leurs cœurs, et le seul qui peut rendre leur union constante et invariable. Secondement, en se donnant les mains l'un à l'autre pour les étendre d'un commun accord sur le propitiatoire, c'est-à-dire, en entreprenant par une même résolution ferme et solide de faire leur principale et presque leur unique affaire des exercices de piété, pour se procurer l'un à l'autre des biens éternels, en quoi consiste la vraie amitié; et enfin en regardant leurs enfants comme de précieux dépôts que Dieu leur met en garde pour les lui conserver chèrement, les garantissant avec grand soin de l'esprit du monde, qui est la peste des âmes, et les remplissant d'abord avec un grand zèle de l'esprit de Dieu, afin de les lui rendre purs et saints dans l'éternité. O Dieu! qu'un tel mariage serait comblé de grâces et de bénédictions, et même de consolations temporelles, au lieu que la plupart des mariages sont des abîmes de misères!

Tous les naturalistes qui parlent de la palme, qui, pour sa hauteur, sa droiture et sa force, est le symbole de la victoire, conviennent à dire qu'entre les palmes il y a mâle et femelle, et que l'une ne saurait produire aucun fruit sans la présence de l'autre; il faut donc nécessairement que les palmes soient mariées pour être fécondes, mais c'est d'un mariage si pur, qu'il n'est pas nécessaire qu'elles se touchent jamais ni par les racines, ni par les branches; mais la seule présence suffit pour avoir des fruits. D'où vient que Dieu nous a voulu faire voir ce prodige de la nature qui est si singulier, qu'on ne voit rien de semblable ni dans les autres arbres, ni dans les animaux? Ne serait-ce point pour nous être un symbole du mariage très-pur et fécond de la Sainte-Vierge et de saint Joseph.

Un second, qui était musicien, avait une autre pensée dans l'esprit, qui lui semblait plus agréable et qu'il se hâta de nous dire: c'est nous autres, dit-il, qui faisons profession de faire incessamment des mariages qui sont si purs, que l'esprit ne l'est pas davantage, et qui néanmoins sont si féconds, qu'on ne saurait dire tout ce qu'ils produisent. Nous faisons des accords, nous marions les voix, nous unissons les tons différents; et de ces mariages nous faisons naître la beauté de l'harmonie, qui a des charmes que plusieurs préfèrent à toutes les beautés du monde. Nos mariages sont

des unions si intimes, que de plusieurs voix différentes il semble qu'il ne s'en fait qu'une; ou si on discerne qu'elles sont plusieurs, on remarque toujours qu'elles sont parfaitement d'accord, non-seulement entre elles, mais encore avec tout le monde: car on ne voit pas que personne en soit offensé, au contraire, chacun applaudit à leur bonne intelligence, et tout le monde est satisfait quand elles sont d'accord.

Plusieurs n'en savent pas la cause : quand j'ai voulu la rechercher, j'ai trouvé que du mariage de ces voix naît un certain verbe sensible, intelligible et harmonieux, qui s'insinue par les oreilles jusque dans notre âme, et qui a tant de sympathie avec elle, qu'elle ne le peut recevoir qu'avec complaisance. Cette pensée du Verbe intelligible et harmonieux, qui s'insinue doucement jusque dans nos âmes, m'a fait concevoir que les accords de notre musique représentent admirablement bien le très-pur et très-fécond mariage de la Sainte-Vierge avec saint Joseph; car je ne vois naître autre chose de ce mariage sacré, sinon un Verbe si harmonieux, que non-seulement il charme les trois personnes de l'adorable Trinité qui l'entendent avec un ravissement éternel, non-seulement il ravit tous les bienheureux qui ne sauraient se divertir un seul moment de son attention, mais encore venant s'insinuer ici-bas en terre dans nos âmes, il les gagne, il les comble de joie, et il les satisfait pleinement. C'est pour cela que Dieu nous dit par la bouche d'un de ses prophètes que son Verbe nous est comme un excellent motet de musique, qui est chanté sur un ton très-agréable : *Quasi carmen musicum, quod suavi dulcique sono canitur* (Ezechiel. 33, v. 32). Et d'où nous vient cette délicieuse harmonie? Marie et Joseph sont mariés comme deux voix dans la musique, et voilà un Verbe si charmant, qu'il enlève par sa douceur toutes les âmes des mortels.

Ce qu'il y a ici de plus admirable, c'est qu'il n'y a qu'une des parties qui produit substantiellement toute l'harmonie, tandis que l'autre ne la fait que par sympathie. J'ai quelque fois été ravi quand j'ai voulu faire l'expérience d'une merveille dont saint Grégoire avait parlé dans ses Morales : j'ai monté deux luths sur le même ton et avec des cordes égales; en touchant les cordes de l'un, l'autre répondait par sympathie et produisait les mêmes accords, quoique

plus doucement, sans néanmoins qu'il fût touché de personne. Je considère Marie et Joseph comme deux luths montés sur le même ton, tous deux vierges; dans tous deux des grâces abondantes et des sentiments fort semblables, très-unis et mariés ensemble; et tout destinés pour produire la charmante harmonie de son verbe incarné : il n'y a eu qu'un seul des deux qui ait été touché par la main de Dieu : le Saint-Esprit, que l'Église appelle le doigt de Dieu, a opéré toute la merveille en Marie; et néanmoins l'autre luth, qui n'est pas touché, ne laisse pas de résonner par sympathie et de suivre les mêmes tons. O symphonie admirable! le monde croyait que ces deux voix mariées ensemble n'en faisaient qu'une, et que nous avions l'obligation à toutes deux de nous avoir produit ce verbe adorable qui a fait la concorde et l'accord par sa douce harmonie entre le ciel irrité et la terre criminelle : *Qui facit concordiam in sublimibus suis* Job. 25.

O Dieu d'amour! qu'il fait bon avoir de la sympathie avec les âmes des saints, avec l'âme de la Sainte-Vierge et de saint Joseph, et surtout avec l'âme de Jésus-Christ! La sympathie est fondée sur la parfaite ressemblance; entrer dans ses lumières, juger des choses comme il en juge, pour estimer ce qu'il estime et mépriser ce qu'il méprise; prendre ses mêmes sentiments pour haïr tout ce qu'il a en horreur. Si notre sympathie est vraie, si elle est grande, si elle est parfaite, nous ne faisons qu'une même harmonie, et notre cœur, étroitement uni à son divin cœur, répondra à toutes ses touches. O Jésus, que mon cœur désire ardemment d'avoir cette parfaite sympathie avec le vôtre! arrachez de moi tout ce qui l'empêche, ne pardonnez à rien, n'ayez point de pitié de mes inclinations naturelles, car je veux qu'elles meurent absolument pour n'en avoir jamais d'autres que les vôtres; j'embrasse tous vos sentiments et je veux les suivre en tout et partout, quoi qu'il m'en coûte.

Enfin, un troisième conclut toute la conférence, en nous laissant des idées encore plus sublimes du mariage de la Sainte-Vierge avec saint Joseph; car il nous dit qu'il regardait Jésus, Marie et Joseph, comme une trinité créée qui représente excellemment la gloire et les grandeurs de la trinité incréée, qui contient le Père, le Fils et le Saint-Esprit : dans l'une de ces trinités, je vois trois personnes qui n'ont qu'une même substance commune à toutes

trois sans division et sans aucune séparation, c'est la trinité adorable. Dans l'autre, on ne voit pas à la vérité cette parfaite unité d'essence dans les trois personnes, mais on peut dire néanmoins, en quelque façon, qu'elles n'ont qu'une même substance commune à toutes trois : car quelle est la substance du Fils, n'est-ce pas celle de la mère ? *Caro Christi, Caro Mariæ.* Et à qui appartient cette substance de la mère, si ce n'est à Joseph son très-chaste époux, lequel, par le droit légitime de son mariage, s'en est rendu le propriétaire ? Voilà donc une même substance qui est commune en quelque façon aux trois personnes de la trinité créée.

Dans la trinité adorable, je compte trois personnes réellement distinguées l'une de l'autre et je ne vois néanmoins qu'un seul Dieu ; et dans la trinité créée je compte aussi trois personnes distinguées réellement l'une de l'autre, et je n'adore néanmoins qu'un seul Dieu : les trois personnes sont Jésus, Marie et Joseph, et le seul Dieu est Jésus-Christ.

Dans la trinité divine, je vois bien deux autorités ; car le Père a une autorité d'origine sur son Fils unique, d'où vient qu'il a le pouvoir de l'envoyer en terre. Le Père et le Fils ont une autorité d'origine sur le Saint-Esprit, et c'est pour cela qu'ils ont le pouvoir de nous l'envoyer ; mais je ne vois ni commandement ni obéissance, parce qu'il n'y a ni supériorité ni dépendance entre ces trois personnes. Et dans la trinité créée qui est son image, je vois bien que la Sainte-Vierge a l'autorité maternelle sur son Fils unique, parce qu'elle est sa mère, et que saint Joseph a l'autorité légitime sur la mère et sur l'enfant, parce qu'il est le chef de la sainte famille ; mais je ne vois pas de commandement exercé avec empire. Car qui est-ce qui commandait aux autres ? Était-ce l'enfant Jésus ? Il est écrit qu'il était obéissant et sujet à Joseph et à Marie : *et erat subditus illis.* Était-ce donc la Sainte-Vierge ? elle était la plus humble des pures créatures ; et sachant qu'elle devait respect et obéissance à Joseph comme à son mari, elle était bien éloignée de lui commander ! Était-ce donc Joseph qui commandait en maître ? Oh ! qu'il s'en donnait garde, le saint homme, de commander à son Dieu et à la mère de son Dieu, pour lesquels il conservait de très-profonds respects en son cœur ! Oh ! famille toute miraculeuse ! ah ! parfaite image de l'adorable trinité, où les trois personnes n'ont

rien à se commander l'une à l'autre, parce qu'elles n'ont qu'un même esprit et une même volonté!

Je voyais briller, parmi les pensées différentes de toutes ces personnes, je ne sais quoi de si grand des excellences de saint Joseph, que je conçus un grand désir de les connaître un peu plus à plein. Je priai donc mon voyageur et mon charitable guide, qui les connaissait mieux qu'aucun autre, de m'en faire une conférence tout entière. Il s'y engagea d'autant plus volontiers, qu'il remarqua bien que toute la compagnie n'en avait pas moins de désir que moi. La partie fut remise à un autre jour, et voici quelles furent les lumières et les sentiments qu'il nous donna dans sa conférence.

CONFÉRENCE X.

L'ombre de la Divinité qui découvre les excellences du grand saint Joseph, l'époux de la Sainte-Vierge.

Nous nous trouvâmes au jour assigné dans une fort belle galerie toute remplie de grands tableaux, mais si rares et si bien choisis qu'on les eût pris, non-seulement pour des originaux, mais pour autant d'excellents chefs-d'œuvres des plus savants maîtres. La première application de la compagnie fut de contenter leur curiosité par la vue de toutes ces pièces. On eût dit qu'ils les voulaient dévorer des yeux, tant ils montraient d'attache à les regarder : les uns ne faisaient que courir de l'un à l'autre, emportés par cette impatience que l'on a communément de voir les choses rares et surprenantes. Les autres, qui avaient les yeux plus délicats et plus savants pour remarquer les beautés de l'art, s'attachaient à une seule pièce devant laquelle ils demeuraient immobiles comme des statues pour la regarder à loisir, ils étudiaient tout, ils admiraient jusqu'aux moindres traits de pinceau, et y remarquaient des beautés qui les ravissaient et que les autres ne voyaient point.

Je m'approchai de l'un de ceux-là que j'avais vu le plus attentif à considérer un tableau qui représentait la résurrection du Lazare : Vous trouvez, monsieur, que cette pièce est belle, lui dis-je? Elle est, me dit-il, admirable! Mais en quoi faites-vous consister sa beauté? Là-dessus il me dit justement ce que j'avais

lu dans saint Thomas, qui, décrivant la beauté de l'homme dans les sublimes commentaires qu'il a faits sur le quatrième chapitre du livre des Noms divins du célèbre aréopagite, dit que l'essence de la beauté consiste en trois choses : la première en la juste proportion des parties d'un corps, qui regarde la figure et la qualité : la seconde consiste dans le bel ordre et la disposition, qui regarde leur situation et la correspondance des unes et des autres ; et la troisième, qui donne toute la perfection aux deux autres, consiste dans une certaine douceur et vivacité du coloris, une blancheur vermeille et une grâce qui parle aux yeux, qui est un agrément que la nature peut donner à son ouvrage et que l'art s'efforce en vain d'imiter, car il n'y peut jamais arriver. C'est dans ces trois choses que consiste la beauté de l'homme (*D. Th. in 4. de Div. nom. Lect. 5. Hominem pulchrum dicimus propter decentem proportionem membrorum in quantitate et situ, et propter clarum et nitidum colorem*).

Ne voyez-vous pas, me disait-il, comme tout cela se rencontre parfaitement dans toutes ces figures? étudiez-les toutes, vous n'en verrez pas une qui n'ait tout ce que l'on peut demander pour une parfaite beauté : voyez cette juste proportion de leurs membres, ce bel ordre et cette correspondance si parfaite, ces postures et ces actions si naturelles, ces coloris, cette vivacité qui fait paraître tous les visages si vivants que vous diriez qu'ils vont parler. Les apprentis ne vont pas plus loin que de peindre seulement l'extérieur, et tout cela est mort, mais les habiles peintres ont l'adresse d'exprimer même les mouvements de l'âme et les sentiments de l'intérieur. Ne diriez-vous pas que toutes ces figures sont vraiment animées, et ne lisez-vous pas en les regardant ce qu'elles ont dans l'âme? Voyez l'étonnement prodigieux de celui-ci, voyez le transport de joie de cet autre, regardez l'empressement de ce personnage à regarder de près, ne pensant pas voir ce qu'il voyait de ses propres yeux ; considérez la profonde admiration, la stupidité et le silence de cet autre ; remarquez le chagrin et la rage de ces scribes et de ces pharisiens qui sont là derrière ; voyez l'extase et le ravissement de ces bonnes sœurs, et le visage de Lazare tourné vers notre Seigneur, où il semble que son âme veut sortir par ses yeux pour aller rendre grâces à son bienfaiteur. En un mot,

ne remarque-t-on pas, en regardant toutes ces figures, les mouvements intérieurs de l'âme, et ne peut-on pas deviner ce qu'elles veulent dire ?

Comme il achevait de parler ainsi, mon guide, qui en avait suivi quelques autres qui s'étaient attachés à regarder d'autres tableaux, nous vint joindre, et nous dit que leur sentiment était qu'encore qu'ils trouvassent tout parfaitement beau dans ces peintures, ils n'y remarquaient rien de si admirable que les ombres. Comment? lui dis-je, tout surpris et jugeant comme les ignorants que c'était le moins considérable dans la peinture. Ils ont raison, répliqua celui que j'entretenais, car il est vrai que c'est le plus beau secret de l'art, et que la grande adresse des savants et des peintres ne consiste presque que dans les ombres, mais il faut être habile pour le reconnaître. Qui est-ce qui donne tant de relief aux couleurs d'une plate peinture, qu'une figure paraîtra quelquefois comme détachée et tout-à-fait hors du tableau, une autre paraît enfoncée dans un grand éloignement derrière les autres; on voit cet effet qu'on admire et dont on ne connaît point la cause. Ce sont les ombres qui relèvent l'éclat de certaines couleurs qui n'en avaient pas assez et tempèrent la vivacité de certaines autres qui en avaient trop. Un grand peintre disait à son apprenti : faites bon usage des ombres et vous saurez presque tout le secret de la peinture.

Là-dessus mon Raphaël, auquel les moindres lumières de la terre faisaient un grand jour pour envisager celles du ciel dont il était rempli, s'écria dans un saint transport et la face tournée vers le ciel : O grand Dieu, que vous êtes admirable en toutes vos œuvres! c'est vous qui vous êtes peint vous-même dans tout l'univers comme un grand tableau où vous exposez à nos yeux l'image de votre Être et de vos perfections infinies; mais je remarque fort bien ce qu'on me dit ici, que l'excellence de votre ouvrage consiste principalement dans les ombres; car ce sont les défauts attachés inséparablement à vos créatures, comme l'ombre au corps, qui font mieux paraître l'éclat de vos perfections adorables. Ce qui est le plus relevé dans toutes vos œuvres n'est pas ce qui paraît à nos yeux, ni même ce qui est compris par nos esprits, mais ce sont vos mystères qui nous sont incompréhensibles; nous les

adorons sans les connaître, quand on nous dit que ce sont des mystères de la foi que nous ne pouvons pénétrer par nos lumières naturelles. Or, que sont tous vos mystères, sinon des ombres et des ténèbres dans lesquelles vous vous plaisez à vous cacher pour vous faire mieux connaître en n'étant pas connu, et pour vous faire adorer avec de plus profonds respects dans l'obscurité ? et c'est, ce me semble, ce que disent les théologiens, que l'on vous connaît beaucoup mieux par la voie négative que par l'affirmative, comme s'ils disaient qu'on vous voit mieux en fermant les yeux qu'en les ouvrant, parce que vos ombres font mieux que vos vives couleurs, connaître que vous êtes un Dieu incompréhensible.

Les saints, qui sont les tableaux qui doivent orner la grande galerie de l'éternité bienheureuse, ces merveilleux ouvrages de la grâce qu'elle travaille durant le temps pour les former comme de vivantes images de Dieu, n'ont rien de plus admirable que leurs ombres. Ce qui les cache leur donne sans comparaison plus d'éclat que ce qui les produit au monde : ceux que nous reconnaissons aujourd'hui pour les plus grands saints ont été les plus cachés dans les ombres et dans les ténèbres. Un saint Jean-Baptiste toujours enfoncé dans le désert, un saint Joseph dont la vie a eu si peu d'éclat, et dont l'évangile ne dit presque rien, ces ombres dont Dieu les a environnés pour les cacher comme lui-même dans un tabernacle de ténèbres, *posuit tenebras latibulum suum* (Psal. 17), leur donnant un si haut relief que les pensées manquent à l'esprit, et les paroles tarissent dans la bouche, pour faire dignement leur panégyrique.

Je fus bien aise d'entendre ces dernières paroles, car il commençait à m'ennuyer, ne voyant pas d'abord où il nous voulait conduire avec ses ombres ; mais c'était une adresse de sa complaisance, qui voulait nous disposer doucement à écouter la conférence qu'il nous voulait faire, dont les idées, n'étant pas communes, demandaient cette petite ouverture d'esprit pour les bien entendre. Il prit donc sujet des ombres, de nous découvrir de grandes lumières sur les excellences du grand saint Joseph. Et toute la compagnie s'étant réunie et assemblée autour de lui, il commença de leur parler en cette sorte.

ARTICLE I.

Il semble que saint Joseph n'a été créé de Dieu que pour être l'ombre de la Divinité.

Messieurs, vous avez tous fait un grand cas des ombres de ces tableaux, comme de la chose qui vous a paru la plus admirable dans tous ces ouvrages; mais nous voyons une autre merveille : c'est un saint qui semble n'être qu'une ombre dont Dieu s'est voulu servir dans le plus beau chef-d'œuvre qu'il a fait de sa main. Quand je lis ces paroles du saint évangile : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*, la vertu du Très-Haut vous servira d'ombre (Luc. 1. v.), elles me semblent toutes pleines de louanges du grand saint Joseph.

Un ange du ciel vient dire à Marie qu'elle sera mère, qu'elle concevra un fils, qu'elle l'enfantera et que celui qui naîtra d'elle sera le Fils de Dieu. Elle comprend par cette ambassade tous les prodiges du mystère de l'incarnation; mais quoiqu'elle fût très-éclairée des lumières du ciel, elle demande, comme tout étonnée : *Quomodo fiet istud?* Quel moyen de me voir enceinte, moi qui me suis obligée, par un vœu que je ne veux jamais violer, de conserver à jamais ma virginité? Qu'il soit vrai que celui qui naîtra de moi soit vraiment le fils unique de Dieu, qui, étant né d'un père sans avoir de mère dans l'éternité, naîtra d'une mère sans avoir un père dans le temps? Quel esprit des anges ou des hommes sera capable de supporter l'éclatante splendeur de cette merveille? *Quomodo fiet istud?* Qu'il soit vrai que cet enfant, qui naîtra infirme, soit le Dieu éternel et tout-puissant qui a créé tout ce grand monde, et qu'il vienne dans son infirmité pour réparer lui seul toutes les ruines du monde? Qu'il soit vrai qu'il le fera passer sous d'autres lois qu'il lui donnera lui-même et l'obligera de les recevoir? Quel monarque, dans tout l'univers, ne sera pas épouvanté s'il voit ce prodige? *Quomodo fiet istud?* Mais qu'il soit vrai que le ciel descendra en terre et que la terre montera au ciel, lorsque le Dieu du ciel sera un homme de la terre et qu'un homme de la terre sera le Dieu du ciel, et que ce Dieu et cet homme feront une même personne? Une telle merveille ne sera-t-elle pas capable d'épouvanter tous les êtres? *Quomodo fiet istud?* Qu'il soit vrai enfin que la loi

divine que Dieu a donnée à Moïse sera changée en une autre loi, après avoir été approuvée et confirmée du ciel par tant de miracles, et que toute la gentilité qui règne presque par tout l'univers sera abolie et tous les démons chassés de leurs temples, quelle rage dans tout l'enfer et quel bouleversement ne causeront pas les démons dans tout l'univers? *Quomodo fiet istud?*

Voilà sans doute de grands sujets d'étonnement pour la Sainte-Vierge, mais l'ange lui répond en peu de paroles : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (Luc. 1). Il est vrai que ces prodiges sont si étonnants, qu'il n'y a point d'entendement créé capable de supporter leur grandeur, et qu'ils rendraient tous les êtres stupides s'ils paraissaient dans tout leur éclat; mais ils ne paraîtront point d'autant qu'il y aura un grand voile étendu sur tout cela, qui les couvrira pour les cacher à la connaissance du monde. Dieu emploiera sa vertu pour mettre une ombre sur toutes ces vives couleurs qui auraient trop d'éclat pour la faiblesse des yeux des mortels : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*, et ce voile qui couvrira tout, cette ombre qui cachera tout, sera saint Joseph, votre chaste époux.

Il est vrai que le Père éternel sera le seul père de l'enfant qui naîtra de vous, et qu'il n'aura point d'autre père en terre que vous seule, qui serez et son père et sa mère, mais sous ombre que vous êtes mariée avec saint Joseph, le monde ne s'en apercevra point, il croira que cet enfant n'est autre que le fils de ce charpentier, et l'appellera ainsi *fabri filius*. O gloire inestimable du grand saint Joseph! il est l'ombre de Dieu le Père, il représente sa personne, à l'égard de son fils unique, il veut bien même qu'il ait l'honneur de porter le nom de père en sa place, car on appelle franchement saint Joseph le père du Verbe incarné, dans l'Évangile, parce qu'il est l'ombre du Père, et qu'il semble que l'ombre n'est autre chose que le corps même dont elle est l'ombre. Elle prend sa figure, elle suit ses mouvements; et enfin il faut confesser ou que l'ombre n'est rien, ou qu'elle n'est autre chose qu'une espèce de perfection du corps qui se présente dans son ombre : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*. Vous avez saint Joseph qui est l'ombre qui couvrira le prodige d'un Homme-Dieu qui n'a point de père sur la terre, et qui fera que le monde ne le saura pas.

Il est vrai que vous serez mère et que vous ne laisserez pas d'être vierge. Si le monde savait que vous êtes enceinte et que ce n'est point de votre mari, mais d'un autre, il en serait si scandalisé, que non-seulement vous seriez perdue de réputation devant lui, mais il entreprendrait de vous lapider, selon le commandement exprès de la loi de Moïse. On aura beau lui dire que vous avez conçu par l'opération du Saint-Esprit, il ne le croirait jamais. Ainsi le plus grand des miracles passerait à son jugement pour le plus grand des crimes, s'il savait ce qui se serait accompli en vous. Mais, dans l'idée que vous êtes mariée avec saint Joseph, il ne s'apercevra de rien : il verra une femme qui a un mari et qui a un enfant, il n'en jugera rien d'extraordinaire : *Et virtus Altissimi obumbrabit tibi*, voilà l'ombre qui couvre tout et qui cache les plus grands prodiges à la connaissance du monde. Dieu vivant ! quel digne emploi à saint Joseph ! quelle gloire éclatante pour lui d'être l'ombre qui met à couvert l'honneur et la vie de la Sainte-Vierge, et même l'honneur du fils de Dieu, qui sans lui aurait passé pour illégitime.

Il est vrai encore que l'enfant JÉSUS est le Dieu tout-puissant qui, dans l'éternité, a formé les grands desseins qu'il vient exécuter en terre. Oh ! si l'on savait ce qu'il est et ce qu'il vient faire ! Judaïsme, si vous saviez qu'il vient pour abolir tous vos sacrifices, pour mettre fin à toutes vos figures, pour démolir la synagogue et bâtir une église nouvelle sur ses ruines, quelles seraient vos inquiétudes ? Gentilité, si vous saviez qu'il vient pour vous anéantir, qu'il va imposer silence à tous les oracles de vos faux dieux, qu'il les va tous chasser de leurs temples, et que tous ces temples si pompeux, où ils se font rendre les honneurs divins, seront renversés par terre ou changés en églises, quel serait votre désespoir ? Démons d'enfer, si vous saviez qu'il vient pour vous arracher votre proie et pour délivrer les hommes du misérable esclavage où le péché les avait réduits, quelle serait votre fureur ? Si vous saviez les mystères de la conception et de la naissance de JÉSUS, du sein d'une Vierge mère, vous vous défieriez de ses desseins et vous remueriez le ciel et la terre pour les renverser. Mais, dans l'idée qu'il est né d'un mariage légitime, vous le prenez pour un enfant comme les autres et vous ne soupçonnez rien. Il vient à petit bruit

exécuter ses grands desseins ; il les cache si bien sous l'ombre de saint Joseph, que vous le prenez pour son père et que vous n'en avez pas le moindre soupçon. Vous les verrez, oui, vous les verrez s'accomplir avant que vous vous soyez seulement aperçu qu'ils ont été entrepris, et alors vous reconnaîtrez les stratagèmes de ce puissant réparateur du monde, qui se sera servi d'une ombre pour vous les cacher : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.*

Dieu emploie tous les saints à tel ministère qui lui plaît : les uns à instruire les peuples, comme les docteurs ; les autres à les gouverner, comme les pasteurs ; les autres à combattre pour lui, comme les martyrs ; les autres à remplir le monde de la bonne odeur de leur sainte vie, comme les confesseurs, et tous à faire éclater sa gloire, chacun en sa manière. Mais Joseph est un saint tout singulier qui semble prédestiné pour un ministère tout contraire, pour cacher sa gloire, quand il n'a pas encore été temps de la manifester au monde. Et parce que c'est un plus grand prodige de voir la gloire de Dieu comme anéantie et enveloppée dans les ténèbres, que de la voir éclatante dans la majesté qui lui est naturelle ; comme c'est une chose plus étonnante de voir le soleil dans les ténèbres que dans la lumière, il semble que la toute-puissance de Dieu s'est montrée plus admirablement dans le seul saint Joseph, dont elle s'est voulu servir comme d'un voile et d'une ombre pour cacher sa gloire dans sa naissance temporelle, que dans tout le reste des saints ensemble qu'elle a employés pour la manifester au monde : aussi ce n'est pas sans un grand sujet qu'on lui donne par excellence le titre de la vertu du Très-Haut : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* O grand saint, qui pourrait connaître les grands desseins de la Providence éternelle sur vous ? Oh ! qui pourrait discerner quel est votre caractère particulier tout différent du reste des saints ? Je vous regarde avec de profonds respects, comme ces augustes ténèbres dans lesquelles la majesté de Dieu a voulu se cacher, comme il nous dit dans l'Écriture : *Posuit tenebras latibulum suum.*

Représentez-vous toute l'économie du mystère de l'Incarnation comme un grand tableau dans lequel vous verrez dépeint Dieu le Père, son Fils unique, le Saint-Esprit et la Sainte-Vierge, et ces quatre personnes éclatantes d'autant de lumières qu'elles opèrent de prodiges dans ce mystère. Mais au lieu qu'il faut donner de l'om-

bre à toutes les figures d'un tableau matériel, parce que, sans cela, elles n'auraient pas assez de relief; ici, au contraire, il faut une ombre qui tempère le grand éclat de toutes ces personnes, de peur qu'elles n'éblouissent ou qu'elles n'aveuglent les yeux des mortels ; et le seul saint Joseph a une vertu si étendue, qu'elle suffira pour les voiler toutes. Dieu le Père est caché à l'ombre de saint Joseph, qui paraît en sa place, et que les hommes prennent pour le vrai père de son Fils unique, et qui lui en donne même le nom : *Gessit enim personam Dei Patris, dum ejusdem Verbi incarnati putabatur Pater* (Isidor. Isolanus 1. p. c. 6).

Le Fils de Dieu est caché à l'ombre de saint Joseph ; car, le prenant dans ses bras et le portant en Égypte, tantôt en Galilée, tantôt au temple de Jérusalem, et tantôt ailleurs, et lui faisant mille caresses, comme à son cher enfant, et l'enfant aussi l'embrassant tendrement, le caressant et le baisant comme son cher Père, on ne le prenait pas pour un autre que pour le fils de ce charpentier : *Nonne hic est fabri filius* (Matthæi 13. v. 55)? O Dieu d'amour! qui pourrait comprendre quelles étaient les délices du cœur de Joseph, quand il portait ainsi Jésus sur son sein et quand il recevait ses divines caresses? Ne peut-on pas dire de lui, comme de saint Siméon : Le vieillard portait l'enfant et l'enfant gouvernait le vieillard. Le vieillard était la force de l'enfant, et l'enfant était la sagesse du vieillard. Le vieillard soutenait le corps de l'enfant, et l'enfant soutenait l'âme du vieillard. Oh! consolation de Joseph ! Mais quelles pouvaient être les délices de l'enfant Jésus, de se voir ainsi reposant en terre à l'ombre d'un père apparent, lui qui repose dans les splendeurs du sein de son divin Père dans l'éternité !

Le Saint-Esprit est aussi caché à l'ombre de saint Joseph ; car ce qui est né en Marie, comme dit le saint Évangile, est l'ouvrage du Saint-Esprit : *Quod enim in ea natum est, de Spiritu Sancto est.* Cet admirable chef-d'œuvre du Saint-Esprit vaut mieux à lui seul que la création de cent mille mondes ; et si les hommes le connaissaient, ils seraient tous dans une suspension d'esprit, ravis hors d'eux-mêmes, mais ils n'en savent rien; et, dans l'idée que Joseph est le mari de cette mère qui se trouve enceinte, il ne paraît rien à leurs yeux de toutes ces merveilles. Voilà donc saint

Joseph qui est l'ombre commune des trois divines personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit : *Et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* O vertu du Très-Haut ! ô grand saint Joseph ! Si toute l'adorable Trinité a bien voulu se cacher sous votre ombre, tous les saints du ciel et de la terre ne s'estimeraient-ils pas trop heureux d'y être aussi cachés avec elle et d'y reposer ?

Enfin la très-Sainte-Vierge est principalement cachée à l'ombre de son cher époux saint Joseph. Saint Jérôme, exposant ces paroles du psaume cinquième : *Domine, ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos. Vous nous avez couronnés, Seigneur, comme par le bouclier de votre bonne volonté,* dit que devant les hommes un bouclier n'est pas une couronne et une couronne n'est pas un bouclier ; mais, à l'égard de Dieu, le bouclier qu'il met au bras et la couronne qu'il met sur la tête sont la même chose : *Quasi scutum protegit, quasi Deus coronat.* Parce que sa protection, qui nous donne la victoire sur nos ennemis, nous est une couronne assurée qu'il met sur nos têtes, pour nous faire triompher éternellement dans le royaume de sa gloire (Hieron. in Psal. 5).

Ne puis-je pas mettre ces paroles dans la bouche de la Sainte-Vierge, afin qu'elle les adresse à saint Joseph, son très-digne époux ? *Domine, ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti me.* Mon seigneur (car c'est ainsi que les femmes appelaient anciennement leurs maris), vous êtes ma protection, vous êtes le bouclier de mon bras et la couronne de ma tête. J'aurais tous les hommes contre moi, qui me voudraient lapider comme une adultère, s'ils savaient le mystère de ma grossesse ; mais vous êtes le bouclier qui me défendez et qui me sauvez la vie. Je serais perdue d'honneur, et je passerais pour infâme, s'ils savaient que mon enfant n'est point un fruit de mon mariage ; mais vous êtes la couronne de ma tête, qui met mon honneur à couvert. Mon fils unique, qui doit être adoré par tous les anges et les hommes, serait méprisé de tous comme illégitime, s'ils savaient que vous n'êtes pas son Père ; mais, dans l'idée que vous êtes vraiment mon époux, vous soutenez l'honneur du Fils et de la mère, et nous vivons en assurance sous l'ombre de votre protection : *Ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos.*

O Dieu ! que les emplois où la Providence éternelle a voulu des-

tuer le grand saint Joseph ont été sublimes! Il faut entendre là-dessus un savant et pieux auteur, qui ne peut les regarder sans les admirer : *Videte, pensate, considerate quanta auctoritate apud Deum et angelos sanctus Joseph effulserit : Altissimi mysterii scutum fuit inexpugnabile* (Isidor. Isolanus, 2. p. c. 4). Donnez ici toutes vos attentions, anges du ciel ; hommes de la terre, s'écrie-t-il, tout ravi de cette merveille, voyez, pensez, considérez quelle est l'autorité de saint Joseph. Dieu lui donne à lui seul la commission d'être le protecteur, le fidèle conservateur, le prudent économe, le dépositaire des secrets du plus grand mystère qu'il ait jamais opéré au-dehors de lui-même, qui est celui de l'incarnation de son verbe. Mais la gloire de cet emploi n'éclate qu'aux yeux de Dieu et de ses anges. Qui en aurait jugé par les apparences extérieures, eût dit que ce n'était rien. Cependant tout ce que les hommes ensemble pouvaient négocier de plus important n'était rien en comparaison. Qui est-ce de nous tous qui préférerait une seule journée de la vie et l'emploi de saint Joseph au gouvernement de tous les empires du monde durant tous les siècles? O Jésus! ô Marie! que vous élevez à un merveilleux comble d'honneur tous ceux qui vous servent! Plus on vous sert en secret et dans une vie abjecte et cachée, plus ces services vous sont agréables, et vous les couronnez aussi d'une gloire plus éclatante (*Elegi abjectus esse in domo Dei mei magis quam habitare in tabernaculis peccatorum*. Psal. 83). Oh! qu'il est peu de personnes au monde qui soient capables de concevoir cette vérité!

Nous ne voulons point naturellement servir d'ombre à personne ; nous n'aimons pas les emplois, même dans les pratiques de piété, s'ils n'ont quelque chose qui paraisse. Le fond d'orgueil qui nous est naturel est si épouvantable, que, jusque dans les actions de la plus profonde humilité, nous conservons un désir secret d'avoir de l'approbation, d'être estimés et de nous élever au-dessus des autres. Quiconque aura une vraie connaissance de soi-même remarquera assurément cet abîme de misère au fond de son cœur. Je laisse à vos méditations particulières d'étudier à loisir cette importante vérité, et je reviens vous entretenir des grandeurs de saint Joseph.

ARTICLE II.

Quelle gloire pour saint Joseph d'être l'ombre de Dieu le Père à l'égard de son Fils unique !

Quel plaisir prenez-vous, monsieur, lui demandai-je, à vous servir tant de ce mot d'*ombre*, quand vous parlez de saint Joseph ? Pourquoi dites-vous qu'il est l'ombre ? Que ne dites-vous plutôt qu'il est l'image de Dieu le Père ? Je n'ai garde, me répondit-il, de me servir de ce terme, il n'appartient qu'au Fils unique d'être l'image de Dieu son Père. On peut dire que toutes les créatures sont des figures et crayons qui nous expriment quelque chose de l'être et des grandeurs de Dieu ; mais elles ne sont pas des images de Dieu, ni même l'homme, qui est la plus noble des créatures, n'est pas l'image de Dieu ; il est bien, à la vérité, fait à l'image de Dieu, mais il n'est pas fait l'image de Dieu ; comme il n'y a qu'un seul vrai Dieu, il n'y a aussi qu'une seule vraie image de Dieu, qui est son Fils unique ; un seul original qui s'est exprimé dans une seule copie, qui est un autre lui-même. Dire que saint Joseph est l'image de Dieu le Père, c'est trop dire : cela n'appartient qu'au seul Fils unique ; dire aussi seulement qu'il est un crayon qui le représente en quelque façon, c'est trop peu dire : cela est commun à tous les pères et principalement à tous les saints ; mais dire qu'il est l'ombre de Dieu le Père, c'est en parler juste : cela n'appartient qu'à lui seul ; c'est sa gloire, c'est son privilége, c'est son caractère particulier. Écoutez ceci.

Pour faire une ombre, il faut une lumière et puis un corps, et derrière ce corps on y voit l'ombre. Dieu le Père est la lumière : *Quoniam Deus lux est*. La Sainte-Vierge est le corps interposé, qui reçoit à plein la lumière, lorsque Dieu le Père verse dans son chaste sein toute la splendeur de sa divine lumière, qui est son Verbe éternel, et après la Sainte-Vierge est saint Joseph, l'ombre du Père, par la mère. Vous voyez que l'ombre prend la forme du corps et le représente ; elle est inséparable et le suit partout : l'ombre n'a que les mêmes mouvements du corps et l'imite en tout ce qu'il fait. Que remarquez-vous autre chose en saint Joseph, sinon qu'il est l'ombre de Dieu le Père, par l'interposition du corps virginal de la Sainte-Vierge. Premièrement, il porte le nom de père

le Dieu, et le porte très-justement. Secondement, il prend d'un père quand il élève et nourrit l'enfant. Troisièmement, rce l'autorité quand il impose le nom. Enfin il est insépa- a lumière et du corps dont il est l'ombre, parce que tout est une pure dépendance de Dieu le Père et de la Sainte-Vierge pour le service de l'enfant Jésus. En disant cela, je dis en peu de paroles tant d'excellentes prérogatives du grand saint Joseph, qu'il faudrait un volume entier pour les exposer dans leur étendue.

Premièrement, il porte l'auguste nom de père du Verbe incarné : qui peut lui dénier ce titre d'honneur, puisque le saint Evangile le lui donne et que le Saint-Esprit l'appelle ainsi dans le texte de saint Luc? *Erant pater et ejus mater mirantes super iis quæ dicebantur* : Son père et sa mère, c'est-à-dire Joseph et Marie, admiraient ce qu'on disait de lui, et la Sainte Vierge elle-même le nomme de ce propre nom : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* Votre père et moi vous cherchions tout remplis de douleur. Et il est fort croyable que l'enfant Jésus l'a très-souvent appelé ainsi, selon la pieuse remarque de saint Bernardin de Sienne, dans un excellent sermon qu'il a fait à la louange de saint Joseph : *O quanta dulcedine audiebat Joseph balbutientem parvulum se patrem vocare* (Bernardin. Senen. tom. 3. Ser. de sancto Joseph. a. 2. c. 2) ! Oh ! quelle douce mélodie aux oreilles de saint Joseph, quant il entendait ce divin enfant bégayer en lui parlant et l'appelant son père, lui tendre ses petits bras et courir se jeter à son cou pour l'embrasser et le caresser comme son vrai père ! quel homme est-ce, ici, que son Dieu appelle son père ?

Il est bien vrai que la nature ne lui donnait pas l'autorité de porter ce glorieux nom de père, puisqu'en effet il ne l'était pas naturellement; mais la justice lui donnait ce pouvoir, selon cette règle du droit : *Quod in aliquo solo nascitur, sub illius dominio cadit, cujus est solum.* Un fruit qui naît dans un arbre qui est sur mon fonds est à moi : l'enfant Jésus naissait de la Sainte-Vierge; or elle appartenait à saint Joseph par le droit de mariage : n'est-il donc pas son enfant? Et comment un enfant appellera-t-il le mari de sa mère, s'il ne l'appelle son père, quoique cet enfant ne soit pas sorti du père, mais seulement de la mère, qui l'aura eu d'un autre mari? Et quand vous diriez que saint Joseph n'a pas con-

tracté une véritable parenté avec l'enfant Jésus, parce qu'il ne l'a pas produit de sa substance personnelle, du moins il est vrai en toute rigueur qu'il a contracté avec lui une véritable alliance au premier degré, puisqu'il est le vrai et légitime époux de sa propre mère : *Affinem Deo Maria reddidit sponsum*. Marie a donc la première parenté et Joseph a la première affinité avec le propre Fils de Dieu. Et n'est-il pas vrai que la parenté et l'affinité vont d'un même pas? Donc, comme la Sainte-Vierge a droit d'être appelée la mère du Sauveur du monde, saint Joseph a droit d'être appelé le père du même Sauveur du monde; l'un à cause de l'affinité, l'autre à cause de la parenté.

Maintenant, que j'élève ici vos esprits pour vous faire considérer la gloire qui revient à saint Joseph de porter l'auguste nom de Père du propre Fils de Dieu. Saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, établit cette vérité, que le nom de Père est plus glorieux à la première personne de l'adorable Trinité que le nom de Dieu, et sa raison est excellente, parce, dit-il, que le nom de Père se rapporte à son Fils unique, qui lui est consubstantiel, et un même Dieu avec lui, et le nom de Dieu se rapporte aux créatures qui lui sont infiniment inférieures; or, qui ne voit qu'il lui est infiniment plus glorieux d'être le Père de son Fils unique que d'être le Dieu de toutes les créatures actuelles ou possibles (Cathec. 7)?

C'est une chose merveilleuse à considérer que, quoiqu'il nous dise dans l'Écriture : Voyez que je suis seul, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi; néanmoins il n'est pas si jaloux du nom de Dieu, qu'il ne permette à ses serviteurs de le prendre, quand il les a adoptés pour ses enfants par la grâce sanctifiante, et lui-même les appelle des dieux : *Ego dixi : dii estis, et filii Excelsi omnes* (Joan. 10). Mais pour le nom de Père de son Fils unique, c'est le titre d'honneur qu'il se réserve à lui seul, c'est la gloire de sa dignité personnelle qu'il ne communique ni à son propre Fils, ni au Saint-Esprit, ni à tous les anges, ni à pas une des créatures, excepté au seul saint Joseph. C'est avec lui seul qu'il veut partager la gloire de ce grand nom de Père de son Fils unique. O gloire inestimable! ô privilége singulier de ce grand favori de Dieu! Tous les anges bienheureux et les plus hauts séraphins du ciel ne porteront que le nom de serviteurs de Dieu; le seul saint Joseph aura

la gloire par-dessus toute l'Église militante et triomphante de porter le nom de son père : *Nomine paternitatis neque angelus, licet brevi temporis spatio potuit nuncupari, hoc unus Joseph insignitur*. Ce sont les paroles que l'admiration des grandeurs de saint Joseph a tirées de la bouche du grand saint Basile.

Ce n'est pas tout de porter un grand nom et d'avoir un titre spécieux, le principal est d'en faire les fonctions. Saint Joseph ne porte pas seulement le nom de père du Sauveur du monde, mais il en fait vraiment l'office, lorsqu'il nourrit et qu'il élève ce divin Enfant. La prudence humaine aurait jugé qu'il fallait donner cette charge à quelque prince puissant et riche, qui aurait eu moyen de faire une belle dépense pour élever dignement ce grand Roi des rois. Vous vous trompez, prudence humaine ; il fallait que saint Joseph, qui avait cette commission, fût un pauvre artisan, qui épuisât ses forces dans le travail, et qui, à force de fatigues et de sueurs, tirât de lui-même le pain qui était nécessaire pour fournir à une nourriture de telle importance, afin qu'il fût vrai qu'il nourrissait de sa substance, en quelque façon, celui qui nourrit toute la nature par la main libérale de sa divine Providence.

Quoi donc, ô mon Dieu ! à quelle gloire élevez-vous le grand saint Joseph ? L'associez-vous ainsi avec vous-même, avec votre Fils unique et avec la très-Sainte-Vierge, pour coopérer si noblement avec tous les trois à la rédemption du monde, en nous disposant un Sauveur qui fût la victime de notre salut ? Dieu le Père a donné la divinité à son Fils : la Sainte-Vierge lui a fourni sa très-sainte humanité ; mais elle n'a fait que la former dans son chaste sein, et puis la nourrir du lait de ses mamelles, durant son enfance ; mais cette sainte humanité attendait son accroissement et sa perfection entière, avant que d'être immolée sur l'autel du Calvaire pour la rédemption du monde. Qui lui donnera cet accroissement et cette perfection ? Qui lui fournira les forces de l'âge parfait ? Qui remplira ses veines de ce précieux sang qui doit être versé sur la croix pour notre salut, sinon le travail des mains du grand saint Joseph ?

Adorable sein du Père-Éternel, je vous reconnais pour le premier principe de mon bonheur, et vous rends toutes les actions de grâces dont mon cœur est capable, pour m'avoir donné votre Fils

unique selon la divinité. Sein virginal de Marie, sacrées mamelles de la Vierge mère, je vous regarde comme le second principe de ma rédemption, et vous rends grâces de ce que vous m'avez donné le même Fils unique, selon sa sainte humanité. Bienheureuses mains de Joseph, je vous considère comme la troisième source de mon salut, et vous remercie de tout mon cœur de ce que vous avez nourri, fortifié, perfectionné cette humanité sainte par le travail de vos bras. Oh! quel admirable concours! quelle heureuse rencontre du sein du Père, des mamelles de la mère et des mains de saint Joseph, pour contribuer chacun de sa propre substance pour opérer le salut du monde en la personne du Sauveur!

Quand l'Écriture sainte parle du Fils unique de Dieu, elle dit : *Unigenitus qui est in sinu Patris* (Joan. 1. v. 18), le Fils unique qui est dans le sein de son Père; de quel Père parle-t-elle? Est-ce de son Père-Éternel? Sans doute, car il repose avant tous les siècles dans le sein de ce divin Père, comme dans le centre de ses délices éternelles. N'est-ce pas aussi de son Père temporel le grand saint Joseph? Sans doute qu'on le peut aussi entendre de lui. Car combien de fois s'est-il reposé dans son sein, comme dans le centre de ses délices temporelles? Mais les délices étaient réciproques, quelle joie à ce Père d'avoir un tel enfant dans sa profession! de le porter entre ses bras sur la région de son cœur, de l'embrasser, de le caresser, d'en avoir la garde et d'être comme son ange tutélaire. On vante certaines faveurs passagères de quelques grands saints, auxquels la Sainte-Vierge a quelquefois donné la joie de leur mettre l'enfant Jésus entre les bras; mais qu'est-ce à l'égard du privilège incomparable de saint Joseph qui le possédait tous les jours, et qui le portait dans ses bras tant qu'il voulait, durant tant d'années?

Oh! combien de fois a-t-il été ravi hors de lui-même, et tout transporté de joie de se voir au milieu de cette immensité de grandeurs qui l'environnaient! du Père-Éternel, dont il était l'ombre, de la Sainte-Vierge, dont il avait l'honneur d'être l'époux, et de l'enfant Jésus, dont il était le père nourricier. Hé quoi, disait-il en son cœur, grande et adorable providence du Père céleste, que voulez-vous faire? Suis-je donc destiné pour nourrir du travail de mes mains le grand architecte du monde, et celui qui nourrit toute

la nature? Verbe adorable, je ne suis qu'un pauvre charpentier, et vous voulez que je prenne le soin de votre conduite, et que je vous donne du pain, à vous qui en donnez à tous les monarques du monde!

Oh! combien de fois, le faisant asseoir à sa table, lui a-t-il répété ces grandes paroles que le Père-Éternel lui dit dans sa gloire : *Sede à dextris meis* (Psal. 109), venez, mon fils, asseyez-vous à mon côté droit. Quand vous entendez un père qui dit au Fils de Dieu : *Sede à dextris meis*, asseyez-vous à mon côté droit ; qui pensez-vous qui parle? Est-ce le Père-Éternel? Est-ce saint Joseph? C'est l'un et l'autre ; c'est l'ombre qui suit le corps, c'est l'ombre du Père qui parle comme le vrai Père. Oh! quelle extase pour les anges du ciel de voir celui qu'ils adorent régnant dans la gloire entre le Père et le Saint-Esprit, assis en terre, et mangeant à une pauvre table, entre Marie et Joseph! Oh! quel repas! quel entretien! quelle union de cette Trinité créée! Que Jésus rendait de consolations spirituelles pour le pain que Joseph lui avait donné! O mon Jésus, que vous êtes aimable! ô mon Jésus, que votre présence est charmante! ô mon très-aimable Jésus, que vous êtes familier avec vos amis!

Mais ce n'est pas encore assez pour élever la gloire qui revient à saint Joseph, de ce qu'il est l'ombre du Père Éternel, de dire qu'il lui accorde à lui seul le privilége de porter le nom de père de son Fils unique, ni de dire qu'il veut qu'il fasse à son égard l'office de père ; il veut bien même lui donner l'autorité de père sur lui. Et pour cela il réserve à lui seul l'honneur de lui imposer son nom. C'est une marque de seigneurie de donner le nom à quelqu'un. Basile de Séleucie remarque fort agréablement que Dieu, voulant établir Adam comme le Dieu de ce bas monde, et lui faire part de son autorité sur les créatures, lui donna la puissance de les nommer toutes comme il lui plairait : *Esto Adam nominum artifex, quando rerum esse non potes* (Basil. Seleuc. Orat. 2. in Adam)! Adam, tu ne peux pas être le créateur et le vrai père de toutes les créatures ; je veux que tu en sois le parrain ; je veux qu'elles reçoivent leurs noms de ta bouche, après qu'elles ont reçu leur être de la mienne : sois le principe de leur appellation, comme je le suis de leur création. Je veux, par-là, comme partager avec toi mon

autorité sur elles : je les produis en leur être, et tu les produiras en quelque manière en leurs noms ; ainsi tu leur seras en quelque façon comme un second père et un second créateur, afin que, te faisant part de l'empire que j'ai sur elles, elles te fassent aussi part de l'obéissance qu'elles me doivent rendre : *Me cognoscant artificem naturæ lege, te dominum intelligant appellationis munere.*

Je ne dirai pas que c'est ainsi, mais c'est avec beaucoup plus d'honneur que Dieu traite avec saint Joseph. Il produit dans l'éternité son Fils unique de sa propre substance, mais il ne lui donne point de nom. Il veut que la très-Sainte-Vierge le reproduise dans sa très-sainte humanité, au milieu des temps ; mais il ne veut pas qu'elle lui donne le nom : cette gloire est réservée au grand saint Joseph. Ce sera lui qui donnera le nom de Jésus au Fils unique de Dieu le Père et de la Sainte-Vierge. Comment nommez-vous ceux qui donnent le nom à vos enfants ? ne les appelez-vous pas compères, pour dire qu'ils sont comme de seconds pères, qui partagent avec vous l'autorité sur vos enfants, qui deviennent en quelque sorte leurs pères, par cette affinité spirituelle qu'ils contractent avec eux et avec vous, et qui sont aussi obligés de partager les soins de la conservation, de l'instruction et de la bonne éducation de ces nouveaux enfants qu'ils ont produits, en leur imposant le nom ?

Ne voyez-vous pas éclater ici la gloire de saint Joseph avec plus de majesté que le soleil dans son plein midi ? Un ange lui est envoyé exprès, comme pour le convier, de la part de Dieu le Père, d'être le parrain de son Fils unique. L'ange apporte à la vérité du ciel le nom auguste qui lui est destiné, mais il n'est pas digne de le lui imposer lui-même. C'est Joseph le second père, qui est choisi de Dieu pour prendre cette autorité sur lui : *Vocabis nomen ejus Jesum.* C'est lui qui va contracter une affinité très-intime avec le Père Éternel et la Sainte-Vierge, et l'enfant Jésus, qui lui sera toute particulière et infiniment glorieuse, et qu'il possédera lui seul avec l'admiration des anges et des hommes durant toute l'éternité. Les anciens disaient que les noms (qu'ils appelaient les chariots volants des personnes) étaient inventés pour les rendre présentes partout, et que nommer quelque personne, c'était comme la produire et la rendre présente au lieu où l'on parlait d'elle

Quelle gloire n'est-ce pas pour saint Joseph, quand il nomme le Fils de Dieu, Jésus! il semble qu'il le reproduise, mais d'une façon tout-à-fait admirable. Dieu le Père le produit par son entendement, mais il ne lui donne que la seule nature divine; la Sainte-Vierge le produit de son chaste sein, mais elle ne lui donne que la seule nature humaine; et saint Joseph le reproduit par ses lèvres en le nommant Jésus; et ce grand nom enfermant l'une et l'autre nature, la divine et l'humaine, il semble qu'il le reproduit tout entier, en lui donnant un nom : *Esto Joseph nominis artifex, quoniam rei esse non potes.* O grand saint, quelle gloire pour vous! vous ne pouvez pas donner à ce divin enfant ni la nature divine comme Dieu le Père, ni la nature humaine comme la Sainte-Vierge; mais ce qu'il y a de plus grand après cela est de lui imposer un nom qui représente l'une et l'autre nature, et cet honneur suprême est réservé à vous seul.

Je ne sais pas ce qu'il nous pouvait dire davantage pour faire éclater la gloire dont saint Joseph paraît investi, quand on le considère comme l'ombre du Père Éternel; je trouvais qu'en disant cela, il avait converti cette ombre en un fort grand jour; mais pour l'engager à nous parler du commerce particulier que ce grand saint avait eu avec le Fils de Dieu, et des ministères sublimes qu'il avait exercés auprès de sa personne adorable, je lui proposai cette question.

ARTICLE III.

S'il faut dire que Joseph reçut Jésus pour le gouverner et le conduire, ou s'il faut dire que Jésus reçut Joseph pour le sanctifier et le perfectionner.

C'est l'un et l'autre, me répondit-il; il est vrai que l'enfant Jésus fut donné à Joseph pour le conduire et pour l'élever. J'avoue que l'esprit humain conçoit je ne sais quelle sainte horreur, quand il veut penser que la sagesse infinie de Dieu s'est soumise à l'ignorance humaine; que le Fils unique du Père-Éternel, en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse, s'est mis dans la dépendance d'un simple homme, et que, quoiqu'il possédât très-parfaitement toute la science divine comme Verbe éternel, et la béatifique comme le premier des bienheureux, et l'infuse comme le chef de son Église, néanmoins s'étant bien voulu assujétir à toutes les faiblesses des enfants, il se réduisait volontairement à

apprendre comme eux à marcher, à parler, à nommer chaque chose par son nom, à former peu à peu de petits raisonnements, comme s'il n'avait rien su, afin de joindre à toutes ses autres connaissances une science expérimentale. Il semble à la vérité bien étrange que, pour lui apprendre cette science, on ne choisisse pas les anges du ciel, ni les plus grands docteurs du monde; ce glorieux emploi est réservé au seul saint Joseph. De quel mérite n'est donc pas ce grand saint?

Il est des charges de telle importance dans la maison des rois, qu'elles ne sont jamais exercées que par des princes de leur sang, ou par les favoris de leur cœur; il y a de même des emplois dans la maison de Dieu, qui sont si solennels, qu'ils ne sont remplis que par des personnes souverainement élevées en grâces et en sainteté au-dessus de toutes les autres. Tels sont les emplois de la Sainte-Vierge et de saint Joseph. Être la mère, est la première charge; être le gouverneur et le père nourricier, est la seconde. Pour être la mère du Fils de Dieu, il faut approcher autant de la grandeur de Dieu, qu'il est possible à une pure créature. Et, pour être le gouverneur, le tuteur, le père nourricier, et en un mot, pour avoir l'intendance sur ce grand monarque du monde, il faut être autant élevé au-dessus de tous les anges du ciel, que le maître est élevé au-dessus de tous ses serviteurs.

Je ne puis pas comprendre toutes les excellences que renferme en soi ce très-illustre gouverneur du tout-puissant monarque du monde: mais c'est assez pour juger de son excellence, que je voie pour quel emploi la divine sagesse l'a choisi entre toutes les créatures. Si l'empereur Valentinien déclarait par sa constitution, que c'est une espèce de sacrilége de mettre seulement en doute la capacité de celui dont le prince a fait choix pour quelque emploi considérable, parce que ce serait ou blâmer le monarque de peu de lumière, ou le condamner de peu de justice (*sacrilegii est instar, dubitare an is dignus sit, quem elegerit imperator*), ne serait-ce pas une espèce de sacrilége de douter que saint Joseph ne fût le plus digne de tous les êtres créés après la Sainte-Vierge, quand on voit qu'il est choisi de Dieu pour le plus digne de tous les emplois après celui d'être la mère de son fils unique? Les princes du monde se peuvent bien quelquefois tromper dans leur choix, mais il est

impossible, comme enseigne très-bien saint Thomas, que Dieu choisisse jamais un indigne ; et en effet, l'élection de Dieu étant un acte de sa volonté toute-puissante, qui opère tout ce qui lui plaît, quand elle ne supposerait pas le mérite en celui qu'elle choisit, elle le lui donne en le choisissant : *Quos Deus ad aliquid eligit, ita præparat et disponit, ut ad id, ad quod eliguntur, inveniantur idonei* (D. Th. 3. p. q. 27. a. q.).

Il est donc vrai que Dieu a assorti le grand saint Joseph des qualités proportionnées à la sublimité de la charge dont il l'honorait; et ensuite il lui a confié son fils unique pour en être le tuteur, le gouverneur : et ce fils unique de Dieu le Père est content de passer pour le fils de ce pauvre charpentier, afin qu'il eût la gloire de passer aux yeux de tout le monde pour être son père : oh ! bonté infinie de Jésus, qui s'abaisse au-dessous de l'homme, pour l'élever au-dessus de lui !

Les Juifs qui ne pouvaient souffrir l'éclat de la gloire de Jésus-Christ, quand il commença à faire des miracles, avaient coutume d'en parler avec mépris, et pour le rabaisser autant qu'ils pouvaient, il disaient : *Nonne hic est filius fabri* (Matth. 17), est-ce qu'on ne le connaît pas, ce n'est que le fils d'un simple charpentier? Et lui-même semblait favoriser leur opinion, quand il se comparait à l'ouvrage d'un charpentier, et qu'il disait : *Ego sum ostium*, je suis une porte. Mais saint Augustin, dans un de ses traités sur saint Jean, relève dignement cette parole, et nous dit : qu'il ne faut pas la prendre à la lettre, et qu'il n'est pas vraiment une porte, parce qu'il n'est pas fait par un charpentier : *Ostium non est, quia faber eum non fecit*. Vous vous trompez, ô Juifs, il n'est pas l'ouvrage d'un charpentier, il n'est pas le fils propre et naturel de Joseph, ce n'est pas lui qui l'a produit de sa propre substance. Il est le propre fils du grand architecte du monde, et vous n'en savez rien : et s'il est mis entre les mains d'un charpentier, ce n'est que pour le façonner à notre manière simple et naturelle, comme les enfants des princes sont mis entre les mains de leurs gouverneurs, pour les former à vivre en monarques. Cependant toute la nature humaine aura à jamais obligation à ce charpentier, de lui en avoir fait une porte par laquelle elle pût entrer dans le ciel : comprenez ce que je veux dire.

Quand vous entendez parler du Fils de Dieu, comme tout-puissant créateur du monde ; quand il se dit égal à son Père, et qu'il possède comme lui l'immortalité, l'immensité, la divinité ; quand vous le regardez comme produit avant tous les siècles, de la propre substance de Dieu son père, peut-on dire de lui en le regardant ainsi, qu'il nous est une porte pour entrer au ciel ? Est-ce par là qu'il faut passer ? non ; c'est là qu'il faut entrer : il n'est pas la porte du paradis, il est le paradis même, il est la gloire éternelle que nous espérons posséder au ciel. Mais quand vous entendez parler du Fils de Dieu, comme d'un pauvre, d'un obéissant, humble, patient, charitable, méprisé du monde et méprisant le monde ; quand il jeûne, quand il prie, et quand il pratique toutes les vertus, reconnaissez-le comme formé par saint Joseph, en qui il voyait toutes ces vertus, et dont il voulait bien recevoir les instructions en son enfance. Et c'est sous cette considération qu'il nous est vraiment la porte par laquelle nous devons entrer dans le ciel. C'est donc plus en quelque façon comme formé par saint Joseph, que comme produit de son Père éternel, qu'il nous dit lui-même : *Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.* En ce sens, nous pouvons bien dire sans nous opposer au sens de saint Augustin : *Ostium est, quia faber eum fecit,* que Jésus-Christ est notre porte pour entrer au ciel parce qu'il nous a été façonné par un charpentier. O Dieu ! quel beau chef-d'œuvre fait par les mains d'un homme mortel !

Voilà dans la vérité, lui dis-je, le plus haut comble d'honneur où saint Joseph pouvait être élevé, d'avoir eu ainsi Jésus-Christ dans ses mains, à sa garde, et sous sa conduite ; mais je le tiens encore plus heureux d'avoir été lui-même durant tant d'années entre les mains de Jésus-Christ, pour recevoir de près les influences de ce divin soleil, et pour être chaque jour perfectionné de nouveau, et à chaque heure plus sanctifié par l'abondance de ses grâces. Car puisqu'il est écrit : *Cum sancto sanctus eris,* qu'avec un saint on devient saint ; qu'est-ce d'avoir été durant tant d'années à la présence et dans la conversation continuelle du saint des saints, de celui qui fait lui seul tous les saints ? Lui, qui n'a donné que trois ans à la sanctification de tout le monde, en a employé trente avec Marie et Joseph ses père et mère, car la plus commune

opinion est que saint Joseph a vécu jusqu'au baptême de notre Seigneur, qu'il reçut l'an trentième de son âge. Pourquoi passer tant d'années de sa vie avec eux ? Etait-ce pour ne leur faire aucun bien durant ce temps-là ? N'a-t-il point eu soin de ses domestiques ? Combien d'instructions secrètes, et combien de révélations des plus sublimes vérités, que les anges même ne savaient pas ? Combien d'exemples tout divins, dont les yeux du reste des mortels n'ont point été dignes ? Combien de grâces particulières qui nous sont inconnues ? C'est lui, c'est saint Joseph qui peut dire bien mieux que l'apôtre saint Paul : *Audivi arcana verba, quæ non licet homini loqui* (2. Cor. 12.), qu'il a entendu des oracles et des secrets divins, dont il n'est pas permis aux hommes de parler.

Tertullien admirait l'honneur et le bonheur de ce premier morceau de terre qui fut touché des mains de Dieu, quand il en voulut composer le corps de notre premier père : *Limus ex manu Dei satis beatus si solummodo contactus*. Oh ! trop heureuse terre, d'avoir été seulement touchée par la main de Dieu ; car ces mains adorables sanctifient et divinisent presque tout ce qu'elles touchent, *Itaque toties honoratur, quoties manus Dei patitur*, et ainsi autant de fois qu'elle est touchée, autant de fois elle reçoit un surcroît d'honneur (*Tertul. lib. de resurrect. carnis*). Comptez combien de fois saint Joseph a été touché par les mains de Dieu ? Je le tiens heureux à la vérité d'avoir eu l'honneur de toucher tant de fois le corps adorable du Fils de Dieu, de l'avoir porté dans ses bras, de l'avoir conduit par la main, d'avoir eu la liberté de le caresser comme son enfant. Mais je le tiens infiniment plus heureux, d'avoir été touché tant et tant de fois par les mains du Fils de Dieu. Ces mains adorables qui sanctifient tout ce qu'elles touchent, ces mains toutes puissantes qui sont des sources abondantes de grâces, de bénédictions et de vie, les voir si fréquemment attachées au cou de saint Joseph, son aimable père, pour l'embrasser et le caresser : *Itaque toties honoratur, quoties manus Dei patitur*. Peut-on douter que jamais il ne l'a touché de ses mains sacrées, qu'il ne lui ait laissé quelques impressions divines, et toujours plus grandes ?

Quand je l'entends dire dans l'Evangile : *Ignem veni mittere in*

terram, et quid volo, nisi ut accendatur (Luc. 12.), qu'il venait exprès pour apporter le feu du ciel et pour embraser tout dans la terre ; cette pensée m'est tombée dans l'esprit, que le Fils de Dieu ne vient faire en terre que ce qu'il fait au ciel ; or il ne fait là qu'une seule chose éternellement, il allume du feu, s'il m'est permis d'user de ce terme, c'est-à-dire il embrase toute la divinité par le feu sacré de l'amour infini, en produisant le Saint-Esprit par un même cœur avec Dieu son Père ; et je pense qu'il continuait à faire la même chose dans la terre avec son aimable père Joseph ; son exercice était d'allumer continuellement le feu de l'amour divin dans son cœur ; et je regarde Jésus et Joseph demeurant ensemble comme deux artisans qui travaillaient chacun de leur métier, et qui travaillaient l'un pour l'autre ; Joseph, comme charpentier, faisait de Jésus une porte qui nous fût ouverte pour entrer au ciel ; et Jésus, comme un orfèvre travaillant dans la fournaise de son feu divin, faisait de Joseph un précieux vase d'or, enrichi d'autant de pierres précieuses qu'il lui communiquait des grâces, pour être rempli de la possession éternelle de sa divinité : *Vas admirabile opus excelsi* (Eccl. 43). Oh ! qui pourrait dire quelle perfection il donna à ce bel ouvrage après l'avoir travaillé en secret, et s'y être appliqué tout entier durant tant d'années ! ô Joseph ! qui vous aurait vu dans toute la beauté dont vous brilliez, quand vous sortîtes ainsi achevé des propres mains de Dieu ; quelle admiration donniez-vous aux anges du ciel : *Taliter honorabitur, quem tantum manus Dei patitur.*

Nous voyons tous les jours que l'amour naturel des pères les fait devenir comme enfants avec leurs enfants. Qui pourrait comprendre ce que l'amour surnaturel dont saint Joseph était tout rempli lui donnait pour Jésus qu'il regardait comme son cher enfant ? Avec quelle tendresse ! avec quel épanchement de cœur, avec quelle simplicité respectueuse demeurait-il enfant avec ce divin enfant, peut-être savait-il déjà ce qu'il devait dire dans l'Évangile : *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum* (Matth. 18.), si vous ne devenez comme cet enfant, si vous ne lui ressemblez, si l'amour ne vous transforme en lui, vous ne serez pas dignes de l'entrée du ciel.

Ceux qui n'ont jamais aimé ardemment, et qui ne considèrent

point l'étrange magie de l'amour, ne sauraient comprendre combien il a de force pour transformer vraiment celui qui aime en l'objet aimé, et pour en faire un autre lui-même, jusqu'à lui donner les mêmes inclinations, les mêmes volontés et quelquefois les mêmes pensées. Saint Augustin ne confond jamais mieux notre lâcheté, qu'en nous faisant considérer les effets surprenants de l'amour profane : *Inhonestos amatores ostendit si quis se aliter vestit, quam amatæ placet* (August.)? Voyez, dit-il, considérez les transports des amoureux passionnés du siècle. Véritablement on ne doit pas dire que leur feu soit un vrai amour, ce n'est qu'une brutalité infâme, ce n'est au plus qu'un amour bâtard, terrestre, et très-imparfait, et néanmoins regardez la force étonnante qu'il a pour leur imprimer la ressemblance de l'objet qu'ils aiment; ne voyez-vous pas qu'ils n'ont d'autres pensées que d'étudier les inclinations de cette personne pour s'y conformer; ils ne voudraient pas faire une action, ils ne prononceraient pas une parole, ils ne voudraient pas même porter un habit, que selon qu'ils croient que l'objet de leur amour l'aura plus agréable.

Ah! chrétiens, rentrez en vous-mêmes, voilà ce qui devrait vous faire rougir de confusion; aimez-vous autant Jésus-Christ? Étudiez-vous de même ses inclinations? Vous efforcez-vous d'ajuster toutes vos actions et vos paroles selon son esprit, pour les faire selon qu'il l'aura plus agréable? Vous voyez ses habits sur la croix, la honte, le mépris, la pauvreté et les douleurs; l'aimez-vous assez pour vouloir être vêtu comme lui? Consultez là-dessus les vrais sentiments de votre cœur, et il vous avouera qu'il n'en est pas là : ne vous trompez donc pas, en vous persuadant que vous aimez Dieu : comme l'amour divin est plus fort et plus généreux sans comparaison que l'amour profane, s'il régnait dans votre cœur, il vous ferait plus faire et plus souffrir pour Dieu que le faux amour ne fait faire et souffrir pour la créature. Il est étonnant qu'on ait peine à croire que l'on puisse assez aimer Dieu pour en venir là, ou du moins que c'est la perfection d'un très-petit nombre d'âmes extraordinaires, et qui sont rares comme des phénix. Hélas! n'est-ce pas l'obligation de tous les chrétiens, de faire vraiment régner l'amour divin dans leur cœur?

Mais en quoi faisons nous donc consister toutes nos dévotions?

Oh! que l'amour-propre nous séduit souvent, et nous fait nous servir nous-mêmes, lorsque nous pensons servir Dieu! A quoi vise-t-elle la dévotion de la plupart des chrétiens, si ce n'est à eux-mêmes? On travaille à faire son salut; on tâche de se garantir de la damnation éternelle; on s'encourage à multiplier ses bonnes œuvres, pour en recueillir la récompense dans l'éternité. On voudrait bien se rendre irréprochable devant le jugement de Dieu, on fait des aumônes pour racheter ses péchés, et des pénitences pour payer les peines que l'on devrait souffrir dans l'enfer et dans le purgatoire; on court après les indulgences, et on fait à Dieu de ferventes prières pour obtenir la grâce de les gagner véritablement. Vous dirai-je que cela est mal fait? A Dieu ne plaise. Blâmerai-je toutes ces pratiques? Non, parce qu'elles ne sont pas mauvaises; au contraire elles sont bonnes, et même on les doit conseiller à quelques âmes faibles, qui ne feraient rien, si elles n'étaient animées par la vue des récompenses; mais toutefois elles sont imparfaites. S'il y a en tout cela quelque chose de Dieu, il y a beaucoup de vous-mêmes et de vos intérêts, et en quelque sens il est vrai de dire qu'on vous y trouve plus que Dieu; cependant on s'imagine que suivre ce train, c'est mener une vie fort chrétienne; elle peut être chrétienne et méritoire, quoiqu'elle ne soit pas bien pure, ni spirituelle, ni parfaite, et qu'on passera même dans l'estime du monde pour être dévot. Parmi toutes ces routines de dévotions intéressées et si mélangées d'amour-propre, où est une âme qui sache se quitter soi-même, et ne chercher que Dieu, et qui soit vraiment animée de son pur amour, pour ne chercher que les intérêts de sa gloire?

Où est ce vrai amour qui a la force de transformer l'amant en la chose aimée? Il ne faut pas qu'une âme s'assure d'avoir le vrai et le pur amour de Jésus-Christ en son cœur, si elle n'éprouve les désirs de se transformer en lui, prendre son esprit, suivre ses maximes, n'estimer que ce qu'il estime et mépriser tout ce qu'il méprise, aimer tout ce qu'il a aimé, les croix, les humiliations, la séparation des créatures; et, en un mot, se conformer si parfaitement à lui en toutes choses, qu'elle cesse d'être ce qu'elle est, pour commencer d'être ce qu'il est; cela s'appelle le vrai amour qui transforme, et qui fait ressembler l'amant à la chose aimée. Qu'il en est peu qui en-

tendent bien ce langage, et qui connaissent seulement cette vérité! Comme la plupart, et presque tous se cherchent eux-mêmes, ils ne trouvent aussi qu'eux-mêmes, et demeurent toujours en eux-mêmes. Ils s'imaginent qu'ils aiment Dieu, parce qu'ils le désirent pour eux-mêmes; c'est bien quelque amour d'espérance, qui, à la vérité, est bon, mais qui n'est pas pur. Oh! qu'il est peu de pur amour de Dieu! qu'il est peu de ce vrai amour qui fait aimer Dieu purement pour lui-même! nous sommes toujours si près de nous-mêmes que nous ne saurions nous perdre de vue. Nous désirons que Dieu se donne à nous pour faire de lui ce que nous voudrions, et nous ne voulons pas nous donner à lui absolument et sans réserve, pour faire de nous tout ce qu'il voudra. O mon Dieu, ma miséricorde, ayez pitié de notre misère; ô bon Jésus, parlez à nos cœurs, et leur faites connaître et aimer la beauté de ce pur amour qui sait transformer nos âmes en vous.

Ce sentiment de notre pieux voyageur me semblait si beau, que j'eusse volontiers consenti à n'entendre autre chose de sa bouche. Mais quelques-uns de la compagnie, qui n'étaient pas encore satisfaits de ce qu'ils avaient entendu des excellences du grand saint Joseph, lui firent plusieurs demandes, touchant son alliance avec la Sainte-Vierge, dont il n'avait pas encore parlé; et pour les contenter, il leur dit:

ARTICLE IV.

La haute fortune que saint Joseph a faite en épousant la très-Sainte Vierge.

C'est une chose admirable à considérer, et quelque considération qu'on en fasse, on ne saurait bien concevoir jusqu'où va la force d'un contrat de mariage. L'homme et la femme n'ont été d'abord qu'une même chose. Adam, le premier homme, fut créé tout seul, et cette seule personne humaine était ensemble l'homme et la femme, parce que la première femme n'était qu'une partie de l'homme qui n'en était pas encore séparée. Dieu partage cet homme en deux, et d'une partie de lui-même lui forme une femme qui lui était toute semblable, et aussitôt il la réunit avec lui par le lien du mariage: il veut qu'elle devienne de nouveau une même chose avec lui, et que cette union soit si intime et si forte, qu'elle imite l'union de l'âme avec le corps, en sorte que rien ne soit ca-

pable de la rompre, sinon la même puissance qui divise l'âme d'avec le corps. C'est la mort seule qui peut séparer l'âme d'avec son corps; c'est aussi elle seule qui peut séparer l'homme d'avec sa femme, et la femme d'avec son mari.

Et c'est pour cela qu'il est juste que toutes choses soient communes entre les personnes mariées, mêmes honneurs, mêmes richesses, mêmes affections, mêmes sentiments, on peut encore ajouter même vie, même corps et même âme, puisqu'ils ne sont tous deux qu'une même chair : *Erunt duo in carne una*, et dans toute sorte de bon droit, ils ne passent tous deux que pour une seule et même personne. O Dieu! que de ce principe qui est si visible et si connu, vous allez voir de merveilleuses conséquences à la gloire et au bonheur inestimable du plus heureux de tous les hommes, saint Joseph!

David étant encore tout jeune et un simple petit berger, qui portait déjà le cœur et l'âme d'un grand roi, voyant avec indignation l'insolence de Goliath et les insultes qu'il faisait à tout le peuple d'Israël, sentait son courage assez grand pour entreprendre de combattre et de vaincre ce prodigieux colosse de chair : il faut que je fasse triompher dans sa défaite la puissance du Dieu d'Israël et la gloire de ma nation. Il s'enhardit à demander tout haut : *Quid dabitur viro qui percusserit Philisthæum* (1. Reg. 17.)? Que donnera-t-on à celui qui coupera la tête à ce grand géant? On lui répondit : Le roi l'enrichira et le comblera d'honneurs; et pour cela, lui fera épouser sa propre fille : *Ditabit eum rex divitiis, et filiam suam dabit ei*. Il ne peut pas l'élever plus haut que de le faire devenir par un mariage une même chose, et comme une même personne avec sa propre fille. Que donnera-t-on à celui de tous les hommes que Dieu voudra le plus honorer? Il est tout-puissant, il tient dans ses trésors des richesses inappréciables, je dis dans tous ses trésors de la nature, de la grâce et de la gloire : *Ipsum ditabit rex divitiis*, Dieu le mettra en possession de tout cela : *matrem suam dabit illi*, il lui donnera sa propre mère en mariage. Voilà le plus grand honneur qu'il lui peut faire. Qu'il étende son bras tout-puissant si loin qu'il voudra, il ne saurait élever un pur homme à un plus haut comble de gloire que de le faire devenir, par un mariage, une même chose avec sa propre mère. O Dieu!

quelle immensité de grandeurs verra-t-on naître de ce divin mariage pour environner le grand saint Joseph! Oh! quelle haute fortune pour lui!

Premièrement, tous les titres d'honneur sont communs entre l'homme et la femme ; donc quand j'entends que toute l'Église proclame la très-Sainte-Vierge, la reine des patriarches, la reine des prophètes, la reine des apôtres, la reine des martyrs, la reine des confesseurs, la reine des vierges, et enfin la reine de tous les saints, je dis : Voilà la reine avec ses glorieux titres, où est le roi qui les a communs avec elle? Et je vois le grand saint Joseph couronné de tous ces diadèmes par le droit légitime de son mariage. Quand je vois qu'on nomme cette reine la mère de Dieu, je demande, où est le roi qui porte le nom de Père de Dieu? On me montre saint Joseph, voilà celui qui est nommé ainsi dans l'Évangile, et nommé par la reine même, son auguste épouse : *Pater tuus, et ego dolentes quærebamus te* (Luc 2). Elle parle à l'enfant Jésus : Votre père et moi étions fort en peine de vous trouver ; non-seulement elle l'honore du nom de père, comme elle porte le nom de mère, parce que tous les titres d'honneur sont les mêmes pour la femme et pour le mari ; mais elle lui donne le premier rang et le fait marcher devant elle, comme c'est le devoir des femmes : *Pater tuus et ego.*

Quand je vois les plumes des écrivains sacrés employées à écrire les éloges de la Sainte-Vierge, et les bouches les plus éloquentes des saints pères ouvertes pour préconiser sa gloire, et que, dans toute l'Église et durant tous les siècles, tout sonne des louanges de cette mère admirable, je dis, c'est une femme qui a son mari, et tout est commun entre les personnes mariées, il n'y a rien de partage, tous les titres d'honneur qui appartiennent à la femme appartiennent aussi au mari ; c'est un droit qui lui est acquis par le contrat de son mariage. O Dieu! si nous voulions poursuivre cela, où est-ce qu'il nous conduirait, quand nous verrions que toutes les rares prérogatives qu'on attribue à la Sainte-Vierge, appartiennent aussi par justice à son cher époux : *Quia omnia quæ sunt uxoris sunt viri?*

Tous deux sont prédestinés dès l'éternité pour appartenir au grand mystère de l'Incarnation et de la Rédemption du monde,

qui est un bonheur universel qui regarde la gloire de Dieu et le salut éternel de tous les hommes. Tous deux ont été parfaitement exempts de péché et remplis de grâces, pour être en état de s'acquitter dignement de ce grand emploi. Tous deux sont descendus des rois, des patriarches et de tout ce qu'il y a de plus noble dans l'ancien Testament. Tous deux se sont dévoués à Dieu par le vœu de virginité ; tous deux ont eu la commission de conserver, de nourrir et d'élever l'humanité sainte du Verbe incarné : la mère, après l'avoir produite de sa propre substance, l'a nourrie de ses mamelles, le père l'a nourrie du travail de ses mains, et tous deux ont possédé ce riche trésor par un même cœur; tous deux l'ont conservé plus chèrement que leur propre vie ; et cette gloire incomparable, dont tous les anges du ciel n'ont pas été dignes, est commune à l'un et à l'autre.

Ce n'est pas tout, non-seulement tous les honneurs, mais encore toutes les richesses des personnes mariées appartiennent également à l'un et à l'autre ; elles sont possédées par un même droit par la femme et par le mari, en sorte que tout ce qui est à l'un est aussi à l'autre ; aussi tous les trésors immenses des richesses de la Sainte-Vierge sont vraiment les richesses du grand saint Joseph, son très-chaste époux. Oh! bonté de Dieu! quelle admirable fortune a-t-il donc faite en épousant ce grand parti, le premier, le plus solide et le plus riche qui soit dans tout l'univers et dans toute la durée des siècles? Quand saint Paul raisonne sur l'excessif amour que Dieu le Père nous a fait paraître en nous donnant son fils unique, il en tire cette conséquence : *Quomodo cum illo non omnia nobis donavit?* Serait-il possible qu'après nous avoir donné ce riche trésor de son cœur, il ne nous donnât pas aussi le reste qui lui appartient? Je veux faire le même raisonnement au sujet du mariage de la Sainte-Vierge avec saint Joseph. Voyez avec quelle perfection elle l'a aimé quand elle s'est donnée elle-même à lui. Serait-il possible qu'après lui avoir donné sa propre personne elle ne lui donnât pas aussi tous ses biens? Non assurément, étant sa véritable et légitime épouse, tout ce qui est à elle est aussi à lui.

Nous ne pouvons pas connaître en détail toutes ses richesses, nous savons bien pourtant qu'elle est souverainement riche ; je ne dis

pas de cette poussière de la terre, que les gens du monde appellent des biens et que l'on pourrait plus véritablement appeler des maux, puisque ceux qui les possèdent et qui s'y attachent avec passion sont tous misérables : elle était riche de véritables biens qui sont dans les trésors de Dieu. Pour reprendre encore ici le raisonnement de saint Paul, le père l'ayant aimée jusqu'à la mettre dans la possession réelle et naturelle de son propre fils, qui est tout son trésor, qui le rend lui-même infiniment riche, pourrait-on penser qu'il lui eût refusé aucune de toutes les autres richesses qui lui appartiennent?

Nous connaissons en général trois sortes de trésors en Dieu : l'un est celui de la nature qui, étant l'ouvrage de sa toute-puissance, lui appartient tout entier comme à son auteur; l'autre est celui de la grâce, qui est l'ouvrage de son infinie bonté et qui ne peut appartenir en propre qu'à lui seul; et le troisième est celui de la gloire qui est son propre royaume, dont la possession pleine et entière est son propre bien. Tous ces trésors ne sont pas à la vérité égaux en valeur, mais ils sont également abondants et inépuisables : cependant on peut dire que Dieu les a comme épuisés pour les donner tous, en quelque façon, à la Sainte-Vierge, en lui donnant son Fils unique comme autant de nobles apanages pour soutenir dignement la sublime qualité de mère de Dieu : *Quomodo enim cum illo non omnia illi donavit?*

Admirez comment Dieu porte sa main toute-puissante dans ses trésors, pour mettre tout ce qu'il en tire dans la possession de Marie sa mère? Regardez ce qu'il fait dans l'ordre de la nature. Il l'a prédestinée la première avec son Fils unique, et puis il crée tout le reste des êtres pour eux et comme pour leur en faire un présent. Qui dit cela? L'Église, gouvernée par le Saint-Esprit, met ces paroles en la bouche de la Sainte-Vierge, qui sont tirées du chapitre 24 de l'Ecclésiastique : *Ab initio et ante sæcula creata sum* (Eccl. 24); elle nous dit qu'elle est créée la première dès le commencement, avant tous les siècles. Cela ne se peut pas entendre quant à l'exécution ni quant à l'existence actuelle, car elle n'est produite en effet ni avant le monde ni dès le commencement du monde; mais il est certain qu'elle est la première des créatures avec son Fils unique dans l'intention de Dieu; elle est donc la fin

pour laquelle toute la nature a été créée ; donc cela lui appartient justement, selon la véritable intention de Dieu ; et cela ne doit pas sembler surprenant.

Si saint Paul, écrivant aux chrétiens de Corinthe, et leur ayant fait une longue énumération du monde, de la vie et de la mort des choses présentes et des futures, leur dit ensuite : *Omnia vestra sunt* (1. Cor. 3), tout cela est à vous, et vous êtes à Jésus-Christ et Jésus-Christ est à Dieu son père ; combien plus justement peut-on dire à la Sainte-Vierge : *Omnia vestra sunt*, tout est à vous, ô souveraine, ô dominante de tous les êtres créés ; le ciel, la terre, les astres et les éléments, les plantes et les animaux, les anges et les hommes, tout est fait pour vous et vous appartient, et vous êtes uniquement à Jésus-Christ et Jésus-Christ est à Dieu son père ; et si Dieu dit un jour à sainte Thérèse, le miracle de nos derniers temps, comme il est rapporté en sa vie : *Sache, ma fille, que, quand je n'aurais pas créé le monde pour d'autres raisons, je l'aurais voulu créer pour toi seule ;* est-il surprenant que l'on dise qu'il a créé le monde et produit toute la nature pour sa sainte mère ? aussi tout lui est soumis. Toutes les créatures la révèrent et lui obéissent, toutes les nations du monde la publient bienheureuse, il n'y a que l'enfer et les ennemis de l'Église qui ont du mépris pour elle. C'est ainsi que tout le trésor de la nature s'est épuisé pour l'enrichir, et toutefois ce n'est que la moindre partie de ses richesses.

C'est du second trésor de Dieu qui est celui de la grâce qu'il l'enrichit plus abondamment sans comparaison : et pour nous le faire comprendre, la sainte Église nous la fait appeler dans ses litanies, *mater divinæ gratiæ*, la mère de la divine grâce : la mère renferme tout son enfant dans son sein et le possède tout entier. Si vous considérez avec respect ce qui est renfermé dans le sein de la très-Sainte-Vierge, ne verrez-vous pas que c'est la divine grâce puisque c'est le propre Fils de Dieu incarné, qui contient en soi le grand océan inépuisable des grâces qui peuvent sanctifier les hommes et les anges ; n'est-il donc pas visible qu'elle est mise en possession de tout le trésor des grâces de Dieu.

Il est vrai qu'il ne lui ouvre pas à elle seule le trésor de sa grâce pour le fermer à tous les autres ; non, sa bonté est telle qu'il veut

bien en faire part à tous les pécheurs; mais il est vrai aussi que c'est premièrement et principalement pour elle qu'il destine tout ce riche trésor, et que si les autres en ont quelque parcelle, elle le possède tout entier sans diminution : c'est pourquoi saint Jérôme, parlant de Marie, dit : *Cæteris per partes præstatur : Mariæ vero simul se tota infudit plenitudo gratiæ.* Elle en est la propriétaire, non comme d'une chose qu'elle ait faite elle-même, mais comme d'un bien qui lui est donné. Elle en est la dépositaire comme du bien général du monde qui est confié à sa fidélité. Elle en est la dispensatrice comme la sage économe de toute la maison de Dieu, parce que, selon le langage commun des saints pères, nous ne recevons aucune grâce de Dieu, si ce n'est par son entremise et par sa puissante intercession. Voilà donc encore le second trésor de Dieu qui est celui de ses grâces, qui est mis tout entier dans la possession de la Sainte-Vierge : et c'est là le second partage de ses richesses, sans comparaison beaucoup plus grand et plus précieux que le premier.

Et pour le troisième, qui est celui de la gloire, nous devons en parler comme de celui de la grâce, puisqu'il n'est autre chose que la grâce même dans son fruit et dans toute sa maturité, et que la mesure de la gloire dans toutes les âmes est toujours celle de la grâce qu'elles ont possédée. Il en résulte que, comme Dieu a mis la très-Sainte-Vierge en possession de tous les trésors de sa grâce, il l'a mise aussi dans la pleine possession de tout le trésor de sa gloire : ne serait-ce point ce mystère caché sous le voile de ce grand signe qui fut montré à saint Jean, et qu'il décrit au chapitre douzième de l'Apocalypse : *Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole* (Apoc. 12); une femme lui parut au ciel à qui le soleil servait de vêtement.

Qu'une dame qui n'aura pas plus de cinq ou six pieds de hauteur emploie tout le drap d'or du soleil qui est plus grand lui seul cent soixante-six fois que toute la terre, pour s'en faire un habillement éclatant de lumière et de majesté ; que signifie cela? sinon que la Sainte-Vierge est revêtue ou investie de tout le trésor de la gloire. Si vous aviez ôté le soleil du ciel, quelle lumière lui demeurerait-il? et si vous aviez ôté du paradis la gloire dont la Sainte-Vierge est environnée comme d'un habit royal, proportion-

sa grandeur, ne pourrait-on pas dire qu'il demeurerait pauvre, puisqu'elle emporterait tout avec elle? Et toutefois, quoique cette femme fût revêtue du soleil, et qu'il semblât n'être fait que pour servir à elle seule, la lune qu'elle avait sous ses pieds ne laissait pas d'éclater encore de la lumière que le soleil lui communiquait; et bien loin de porter envie à cette femme de ce qu'elle était élevée au-dessus d'elle, et de ce qu'elle s'était comme appropriée tout le soleil pour s'en revêtir, elle avait au contraire de la complaisance et de la reconnaissance pour elle, qui lui faisait part de l'abondance de sa lumière pour l'en enrichir et pour l'embellir.

Que pouvons-nous faire, nous, pauvres mortels rampants sur la terre! sinon nous regarder comme cette lune sous les pieds de cette grande reine du ciel, et attendre quelques petits rayons de la gloire dont tout le trésor l'environne, et lui demander avec une profonde humilité, mais d'un cœur ardent, d'un zèle comme l'abbé Guéric : *O Maria salutare, gloria filii tui, et dimitte reliquas tuas parvulis tuis!* Oh! divine Marie, soyez toute rassasiée de la gloire de votre cher Fils dont vous avez tout le trésor, nous applaudissons à votre bonheur et nous nous réjouissons de la grandeur de votre joie, mais regardez-nous sous vos pieds, laissez attendrir votre cœur sur nos misères, et accordez-nous quelque chose de votre abondance.

Recueillons maintenant toutes les richesses de la Sainte-Vierge, et n'en faisons qu'un seul état; elle possède le propre Fils de Dieu qui est le trésor essentiel, nécessaire, infini et éternel de Dieu son père; et le Père céleste, en lui faisant le principal don, ne lui a rien épargné de tout le reste de ses biens, elle possède donc toutes les richesses des trois grands trésors de Dieu au-dehors de lui-même, qui sont celui de la nature, celui de la grâce et celui de la gloire. Convenez que c'est la plus riche personne qui ait jamais été produite par le bras tout-puissant de Dieu : *Quomodo cum illo non omnia nobis donavit?* Cependant c'est une fille à marier : qui sera digne d'épouser un si grand parti? C'est la faveur que Dieu a destinée dès l'éternité pour le seul saint Joseph. Il le veut faire si grand par ce mariage qu'il le rendra plus riche que tous les saints de son Église, soit militante ou triomphante, puisqu'il est certain que tous les biens de la femme appartiennent aussi au mari. O

grand saint Joseph, quelle fortune avez-vous faite, en épousant la très-Sainte-Vierge! ô grand saint, que vous êtes devenu riche dans l'heureux jour auquel il vous a été donné d'épouser la mère de Dieu! car il n'y a rien dans tous les trésors du Père céleste qu'il n'ait donné à cette fille bien aimée de son cœur : vous la trouvez en possession de ces immenses richesses, et si en l'épousant elle se donne à vous avec tout ce qu'elle possède, pourrait-elle vous refuser la moindre partie des biens qui lui appartiennent : *Quomodo cum illa non omnia tibi donavit?* O grand favori de Dieu, que tous les anges et les hommes, surtout ceux qui sont dans vos intérêts, ont grand sujet de sentir ici leur cœur tout comblé de joie, et d'applaudir au bonheur inestimable de votre fortune!

Que pourrai-je dire encore pour vous faire admirer davantage la très-haute fortune qu'il a faite en épousant la très-Sainte-Vierge? Vous dirai-je que la principale et la plus précieuse dot de son mariage est de posséder pleinement le cœur de sa très-chère épouse? et dans ce cœur qui peut dire quelle abondance de richesses inappréciables ont été entassées par la main de Dieu! Écoutez parler là-dessus un des plus fidèles et des plus zélés serviteurs de ces deux époux qui fût jamais : c'est saint Bernardin de Sienne, cette grande lumière de l'ordre séraphique : *Quia omnia quæ sunt uxoris, sunt etiam viri, credo quod beatissima Virgo totum thesaurum cordis sui quem Joseph recipere poterat, illi liberalissime exhibebat* (Bernardinus, serm. de laudib. sancti Joseph). Puisqu'il est juste que tout ce qui appartient à la femme appartienne aussi au mari, je crois fermement que la très-Sainte-Vierge donnait à Joseph, son très-cher époux, toute la possession du précieux trésor de son cœur qu'il était capable de recevoir. Je crois donc qu'il n'y avait ni vertu si parfaite, ni sentiment si noble, ni grâce si abondante dans le cœur de cette divine épouse, qui ne fût aussi dans le cœur de son chaste époux.

Vous dirai-je qu'il semble qu'il a cessé, en quelque façon, d'être homme comme les autres pour devenir semblable à la très-sainte mère de Dieu, quand il a mérité la gloire d'être son époux? car c'est une règle de sagesse et de justice, de ne faire les mariages qu'entre les personnes égales autant qu'il se peut; et on a presque toujours vu que les alliances inégales n'ont produit que de mauvais

édit : *Si vales apte nubere, nube pari.* Je veux que saint Joseph fût comme infiniment au-dessous des excellences de la Sainte-Vierge avant son mariage ; mais Dieu est l'auteur de cette alliance sacrée, et en la faisant, il n'a point uni deux personnes inégales, parce qu'en donnant à saint Joseph la très-Sainte-Vierge pour épouse, il lui a donné en même temps toutes les excellences et les perfections nécessaires pour la mériter.

Plus je vous parle sur ce grand sujet, et plus je découvre des immensités de grandeurs où je me perds, mes pensées se confondent et mon esprit se trouve ébloui par trop de lumière. Ne m'engagez point à passer plus avant, autrement nous nous engagerions dans des labyrinthes d'où nous ne sortirions jamais : non, non, lui répondirent tout d'un coup plusieurs de la compagnie, ravis de ce qu'il avait dit : c'est assez, demeurons perdus dans ces agréables abîmes et n'en sortons point ; contentons-nous d'admirer sans pouvoir comprendre les prérogatives et les excellences du grand saint Joseph, dans l'honneur qu'il possède d'être l'époux de la Sainte-Vierge.

L'assemblée paraissait contente et était toute prête à se séparer, lorsque je leur dis : souffrez, messieurs, que je m'éclaircisse d'une difficulté qui me demeure encore dans l'esprit ; je sais qu'on appelle communément saint Joseph l'époux de la Sainte-Vierge, et je ne laisse pas à croire qu'il l'est véritablement ; cependant j'ai lu dans plusieurs saints pères, que c'est le Saint-Esprit qu'ils nomment l'époux de la Vierge, et j'ai appris une petite oraison qui me semble fort dévote, où l'on salue la Sainte-Vierge avec ces paroles : *Ave filia Dei Patris, ave mater Dei Filii, ave sponsa Spiritus Sancti*, on la nomme donc l'épouse du Saint-Esprit. A la première ouverture que je fis de ma difficulté, toute la compagnie reprit place, et notre voyageur nous dit :

ARTICLE V.

Le Saint-Esprit et saint Joseph sont comme deux rivaux qui ont droit l'un et l'autre d'être appelés les époux de la Sainte-Vierge.

Il est vrai qu'on a vu dans l'ancienne loi que Dieu permettait à un même homme d'avoir ensemble plusieurs femmes, mais on n'a jamais vu qu'il ait permis à une femme d'avoir en même temps plu-

sieurs maris, peut-être à raison de l'essence du mariage et de l'union sacrée de Jésus-Christ avec son Église. Or, il n'y a qu'un seul Jésus-Christ qui est l'époux, mais l'Église peut être regardée dans trois états, qui font comme trois Églises différentes qui sont ses épouses. La militante, qui est sur la terre, la triomphante, qui est dans le ciel, et la souffrante, qui est dans le purgatoire, qui, toutes, ont une même union de la charité sainte avec lui, et qui sont toutes ses épouses, et peut-être que la pluralité des femmes pour un seul homme était permise dans l'ancienne loi pour représenter ce mystère : *Mysterium hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia.* Cependant nous voyons que la Sainte-Vierge, qui est bénie entre toutes les femmes, parce qu'elle est la gloire de toutes, a deux époux : le Saint-Esprit est l'un, et saint Joseph est l'autre.

Tous deux ont droit de la posséder comme leur épouse, parce qu'elle est toute dévouée à l'un et à l'autre, et que leur droit paraît clairement dans l'Écriture ; car, pour ce qui regarde le Saint-Esprit, nous voyons qu'au moment que l'ange lui annonça qu'elle serait la mère du Fils de Dieu, et qu'elle lui eut répondu qu'elle ne connaissait point d'homme, il lui déclara que le Saint-Esprit serait l'auteur de cette merveille : *Spiritus Sanctus superveniet in te*, et depuis, le même ange déclara à Joseph, qui s'étonnait de voir la Vierge enceinte, la connaissant vierge et plus pure que les anges du ciel, que ce qui était en elle était l'œuvre du Saint-Esprit : *Quod enim in ea natum est de Spiritu Sancto est;* et notre symbole nous oblige de croire, comme un article de foi, que le Fils unique de cette mère admirable a été conçu dans son chaste sein, par l'opération du Saint-Esprit : *Qui conceptus est de Spiritu Sancto.* Il est donc certain que le Saint-Esprit est vraiment l'époux de la Sainte-Vierge.

Et pour saint Joseph, l'Évangile nous dit en tant d'endroits, et en termes si formels, qu'il est vraiment son mari, qu'on n'en peut douter : *Noli timere accipere Mariam conjugem tuam;* on parle à saint Joseph, et on lui nomme Marie par son propre nom, et on dit qu'elle est son épouse. Une autre fois on lui dit en paroles aussi expresses : *Uxor tua pariet tibi filium*, votre femme vous produira un fils; et puis enfin c'est si bien la foi de l'Église que saint

Joseph est vrai et légitime époux de la Sainte-Vierge, que personne n'y peut contredire, s'il n'est hérétique : elle a donc ensemble deux époux, le Saint-Esprit et saint Joseph, saint Joseph et le Saint-Esprit; mais comment cela peut-il être?

Est-ce de même que Jésus-Christ a deux pères, son Père Éternel qui le produit de sa propre substance avant tous les siècles, et saint Joseph qui le nourrit du travail de ses mains, au milieu des siècles? Non, car quoique tous les deux portassent le nom de père à son égard, néanmoins il n'y en avait qu'un qui fût vraiment et proprement son père, et l'autre ne l'était qu'en apparence; mais ici le Saint-Esprit et saint Joseph sont vraiment les deux époux de la Sainte-Vierge.

Est-ce donc, comme nous disions, que saint Joseph est l'ombre du Père Éternel, qui cache, comme sous l'ombre d'un voile, l'éclat des grandes vérités de sa paternité divine à l'égard du Verbe incarné? Est-ce ainsi que saint Joseph est comme l'ombre du Saint-Esprit, qui cache, sous l'ombre d'un mariage qui paraît, la vérité du mariage invisible, mais très-réel, du Saint-Esprit avec la mère du Verbe incarné? Il y aurait plus de raison de parler de la sorte; cependant on ne peut pas dire en rigueur que saint Joseph ne fût que l'ombre d'un mari et non pas un véritable mari, puisqu'il est vrai qu'il a contracté un véritable mariage avec la Sainte Vierge, qui lui donne un droit réel et légitime de la posséder comme une chose qui lui appartient. Quel est donc le secret de ce grand mystère? Le voici :

Souvenez-vous de cette loi du vieux Testament, qui ordonnait que, si l'aîné d'une famille, ayant épousé une femme, mourait sans enfants, le second frère épousât la veuve de son aîné, et que le premier enfant qui en naîtrait, porterait le nom du défunt, et lui serait censé lui appartenir : *Ut suscitet semen fratri suo*, et cela se faisait pour conserver toujours la ligne directe des descendants dans les ancêtres du Messie que l'on attendait. Mais il semble que c'était encore par un grand mystère pour nous découvrir le secret de ce double mariage de la Sainte-Vierge avec le Saint-Esprit et avec saint Joseph. Regardez que la loi s'accomplit ici à la lettre, car saint Joseph épouse une femme, mais on peut bien dire qu'il meurt sans enfants, puisque le vœu de virginité, qu'il fit avec sa

très-chaste épouse à l'heure même de leur mariage, le rendait autant inhabile à avoir des enfants, que sont les morts, le Saint-Esprit lui fait donc l'honneur de le traiter comme son frère aîné ; il veut être l'époux de celle qu'il a laissée sans enfants ; il en fait naître un fils.

A qui est-ce que ce fils unique est attribué? on garde ici la loi, il n'est point attribué au Saint-Esprit, quoique ce soit vraiment lui qui a donné la fécondité à la Sainte-Vierge ; car on ne dit pas que le Saint-Esprit soit le Père de Jésus-Christ, parce qu'il ne l'a pas produit de sa propre substance, cela n'appartient qu'au Père Éternel et à la Sainte-Vierge, qui sont son vrai Père et sa vraie mère ; mais on l'attribuera à saint Joseph, qui sera estimé et même nommé son Père, quoi qu'il n'ait aucune part à sa naissance, sinon qu'il est né d'une femme qu'il avait épousée, quoiqu'il n'en ait pas eu d'enfants. Pourtant on juge qu'il est son père, on l'appelle de ce glorieux nom : *Pater tuus et ego.* O mystère admirable de ces deux époux d'une même Vierge, ils la possèdent l'un et l'autre sans émulation et sans jalousie ; ils partagent entre eux les offices qui contribuent à la gloire de Dieu et de leur commune épouse, et se font par là un merveilleux renvoi de gloire l'un à l'autre.

Origène dit que le Saint-Esprit, rendant la très-Sainte-Vierge féconde, a honoré saint Joseph du glorieux nom de père du Sauveur du monde : *Honoravit eum Spiritus Sanctus Patris vocabulo* (Orig. Hom. 17. in cap. 2. Luc ; et saint Joseph conservant chèrement la virginité de sa chère épouse, a honoré le saint Esprit par le zèle qu'il a toujours eu de la sainteté de son temple. L'abbé Rupert ajoute à cela que le Saint-Esprit, qui est le nœud sacré du Père dans l'éternité, était dans le temple le lien conjugal qui unissait très-purement Marie et Joseph, et que c'est lui qui a rendu l'un père et l'autre mère du Verbe incarné : *Amborum conjugalis amor* (Rupert, de gloria Filii hominis).

Tout cela me semblait assez juste, et je m'en pouvais contenter ; néanmoins je roulais une autre idée dans mon esprit, sur la concurrence de ces deux saints époux de la Sainte-Vierge, dont l'un était visible et l'autre invisible, et je pensais en moi-même, ne serait-ce point à cause qu'elle devait produire un Fils qui serait une personne visible et invisible tout ensemble, un homme visi-

ble et un Dieu invisible? parce que son divin enfant devait être visible et corporel, fallait-il qu'elle eût un époux visible et corporel? et parce qu'il devait être aussi un Dieu invisible et purement spirituel, fallait-il qu'elle eût aussi un époux invisible et purement spirituel?

Ou bien serait-ce à cause que la Sainte-Vierge devait être mère des deux corps de Jésus-Christ, de son corps naturel qu'elle lui fournit de sa propre substance, et qu'elle forma dans son chaste sein, et de son corps mystique qui est son Église, qu'elle enfante encore tous les jours dans toute la terre, par l'opération du Saint-Esprit? Serait-ce pour cela qu'ayant donné au Fils de Dieu un corps naturel et mortel, il fallait qu'elle eût un époux naturel et mortel, qui prît le soin de sa nourriture, qui fût saint Joseph? et ayant aussi à lui donner un autre corps spirituel et mystique, fallait-il qu'elle eût aussi un autre époux spirituel et mystique, qui fût le Saint-Esprit?

Mais, à vrai dire, ce n'est point la très-Sainte-Vierge qui produit le corps mystique de Jésus-Christ, en tant qu'il est composé de plusieurs personnes visibles, matérielles et mortelles, telles que sont la multitude des fidèles qui sont son Église; mais on peut bien dire que c'est elle qui donne l'âme à tout ce grand corps, en tant qu'elle lui procure, par sa puissante intercession, les secours de l'Esprit-Saint, lequel, étant son divin époux, lui donne un droit particulier de disposer de ses grâces et d'en obtenir de lui une distribution abondante à ceux qu'elle désire, puisque tous les biens de l'époux sont à son épouse; et que, comme il est vrai que saint Joseph a fait une très-haute fortune en épousant la très-Sainte-Vierge, parce qu'il s'est mis en possession des riches trésors qui lui appartenaient, la Sainte-Vierge aussi a fait une haute fortune en devenant l'épouse du Saint-Esprit, parce qu'elle entre en possession de tous les biens qu'il renferme dans ses trésors.

Là-dessus notre pieux et savant voyageur, comme pour confirmer ce que j'avais dit, ou plutôt pour nous en faire tirer le profit, nous exposa une belle doctrine qu'il avait tirée du sermon cent quatre-vingt-sixième de saint Augustin, où il est dit que, comme notre âme est la vie naturelle de notre corps et le principe commun de toutes ses opérations, de même le Saint-Esprit est la

vie surnaturelle de notre âme et le principe commun de toutes ses bonnes œuvres (Aug. Serm. 186); c'est notre même âme qui communique la vie, le sentiment et l'opération à toutes les parties de notre corps; c'est elle qui voit par les yeux, qui écoute par les oreilles, qui flaire par les narines, qui parle par la langue; c'est elle qui marche, qui agit, qui travaille, qui porte les fardeaux sur les épaules; c'est elle en un mot qui soutient tout le corps, qui lui donne tous ses mouvements, et qui le fait agir en tout et partout.

C'est ainsi que le Saint-Esprit est non-seulement l'âme de notre âme particulière, mais l'âme naturelle de tout ce grand corps de l'Église, dont Jésus-Christ est la tête, comme dit l'apôtre saint Paul: *Ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam* (Ephes. 1); c'est le Saint-Esprit qui donne la vie et l'action à tout ce grand corps; c'est lui qui voit par les yeux, c'est-à-dire qui éclaire tous les pasteurs pour veiller sur sa conduite; c'est lui qui écoute par les oreilles, c'est-à-dire qui tient les confesseurs attentifs dans le ministère si laborieux et si charitable d'entendre les confessions, et d'administrer le sacrement de la Pénitence. C'est lui qui flaire par les narines, c'est-à-dire qui donne aux prélats la prudence et la sagesse pour sentir de loin la mauvaise odeur des doctrines perverses qui pourraient corrompre la foi de l'Église. C'est lui qui parle par la langue, c'est-à-dire qui donne la voix et la parole aux prédicateurs pour annoncer hautement et avec zèle la vérité du saint Évangile. C'est lui qui marche par les pieds, c'est-à-dire qui conduit les missionnaires par mer et par terre pour porter en tout lieu la connaissance de Jésus-Christ et y établir son empire. C'est lui qui agit par les mains, c'est-à-dire qui applique aux œuvres de piété tant de personnes charitables, qui font des aumônes et vont porter le soulagement jusque dans les maisons des pauvres, dans les prisons, dans les hôpitaux et partout où ils connaissent des besoins. C'est lui qui travaille par les bras, c'est-à-dire qui engage tant d'âmes généreuses à faire et à souffrir plus sans comparaison pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, que les plus passionnés du monde ne font ou ne souffrent pour faire leur fortune ou pour acquérir de l'honneur. Voyez d'un même œil la multitude des grandes actions qui se font dans toute l'Église; regardez tous les travaux, les souffrances, les biens qu'elle fait, et

tous les maux innombrables qu'elle souffre ; tout ce grand corps n'a qu'une même âme qui lui fait faire tout cela, un même Saint-Esprit qui l'anime, qui le remue, qui le soutient et qui le conduit : *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus dividens singulis prout vult* (1. Cor. 12).

S'il est ainsi, lui dis-je, il devrait donc y avoir une aussi grande union et une intelligence aussi parfaite entre tous les membres de ce grand corps de la sainte Église, animés par le même esprit, qu'il y en a entre tous les membres de notre corps naturel, qui ne sont animés que d'une même âme ; l'un devrait donc être sensible aux biens et aux maux de l'autre, et courir promptement au secours de celui qui aurait besoin, comme nous voyons qu'une des parties de notre corps sent le mal de l'autre, et se met aussitôt en devoir de la secourir ; on ne devrait donc pas voir des divisions, ni des contestations, ni des schismes dans le corps de l'Église, puisqu'il n'est animé que d'un seul et même Esprit, et les membres qui la composent ne devraient pas se faire la guerre, ni se déchirer les uns les autres, non plus qu'on ne voit pas que les membres du corps humain se mordent et se déchirent les uns les autres, s'ils ne sont les membres d'un homme frénétique, fou ou enragé.

Que voulez-vous ? me répondit-il en soupirant et en regardant le ciel : il est bien vrai que le corps de l'Église n'est animé dans son tout que par le même Saint-Esprit ; mais combien y a-t-il de ses membres qui sont morts et qui, ne recevant pas ces divines influences qui donnent la vie, sont la honte de tout le corps et le tourment des autres membres qui le composent ! Je tremble quand je considère qu'il suffit d'avoir un seul péché mortel dans son âme pour n'être plus animé de la vie que le Saint-Esprit donne à l'Église ; et lorsque cette vie divine manque à une âme, en quel misérable état est-elle réduite ? En quel péril est sa foi, qu'elle porte toute morte en cet état ? Se faut-il étonner si elle est facile à ne croire plus les vérités de la religion ? Si elle se porte aisément à suivre des doctrines nouvelles ? Si elle cause des divisions et des schismes qui troublent la paix de l'Église, quand elle n'est plus animée par le Saint-Esprit, que voulez-vous qu'elle suive, sinon les lumières de son propre esprit ?

Où est la charité divine qu'une âme doit avoir pour elle-même et pour ses prochains, quand elle est privée de cette vie du Saint-Esprit, qui est le lien sacré qui tient unis ensemble tous les membres de ce grand corps qui, sans lui, n'ont que de fortes inclinations à se partager et à se diviser, suivant chacun son génie particulier et la pente de son naturel tout contraire aux autres? Se faut-il étonner si presque tout le monde n'aime que soi-même et ne chérit que ses intérêts particuliers, comme dit saint Paul, et s'il est toujours prêt à combattre, à mordre et à déchirer son prochain pour le moindre sujet? De quel esprit voulez-vous qu'il soit animé, quand il ne l'est point de ce divin esprit qui est l'âme de toute l'Église, sinon du sien particulier, qui n'est qu'aveuglement, passion, corruption, malice et misère? Et que peut-il faire, n'étant animé que de cet esprit, sinon de s'emporter à toute sorte de dérèglements? Oh! que malheureuse est une âme qui n'est point la demeure du Saint-Esprit! car il faut nécessairement qu'elle soit de l'esprit immonde; et quelle horreur pour quiconque est possédé du démon jusque dans son âme!

Mais je soutiens qu'un des plus puissants moyens que l'on puisse prendre pour se garantir de ce misérable état, et pour se conserver toujours vivant de la vie divine que le Saint-Esprit donne aux âmes qui lui gardent la fidélité, c'est d'avoir une dévotion particulière pour saint Joseph; écoutez-moi encore un peu, je vous le ferai voir si évidemment que j'espère que vous en demeurerez tous persuadés.

ARTICLE VI.

Les grands avantages de ceux qui sont particulièrement attachés à la dévotion du grand saint Joseph.

Quoique l'intention principale et universelle de toutes les bonnes âmes soit d'aller à Dieu, d'obtenir sa miséricorde, de lui plaire et de se perfectionner, les moyens néanmoins qu'elles choisissent pour arriver à ces fins ne sont pas toujours les mêmes. Comme chacune de ces âmes a son goût pour la dévotion aussi bien que pour toute autre chose, celle-ci s'attache à l'imitation et à la dévotion d'un saint, et celle-là aime mieux mettre son appui sur l'intercession d'un autre. Si l'on regarde comme heureux dans le

siècle celui qui a un puissant ami en cour, qui possède les bonnes grâces du prince, et qui a son oreille quand il veut, parce que l'on espère obtenir par son moyen tout ce que l'on veut, à combien plus forte raison doit-on estimer heureux celui qui a dans la cour céleste un protecteur puissant auprès de Dieu ! c'est par son moyen qu'on espère obtenir l'abondance de ses grâces. S'il était libre à chacun de se faire tel ami qu'il voudrait en cour, et de le choisir pour protecteur, ne pensez-vous pas que tout le monde choisirait le mieux aimé de tous les favoris du prince? Or, dans toute la grande cour du roi de gloire, qui n'est pleine que de ses favoris, il nous est libre de choisir celui que nous voudrons pour notre intercesseur ; et nous sommes assurés que pas un ne nous refusera sa faveur ni son crédit auprès de la majesté de Dieu. Qui est-ce qui n'avouera qu'il ne saurait mieux faire que de choisir pour protecteur celui qui paraît le plus favorisé de son adorable majesté ?

Jetez les yeux sur la multitude innombrable des saints qui composent la cour céleste ; y en a-t-il un seul qui nous paraisse plus favori de Dieu que le grand saint Joseph ? C'est lui seul qui a été choisi et nommé dans les décrets éternels de la providence de Dieu pour être le chef de la sainte famille, qui lui était plus chère que cent mille mondes : *Quem constituit Dominus super familiam suam.* C'est lui que la grâce a attaché inséparablement auprès de la personne adorable du fils de Dieu, comme l'ombre auprès du corps; je dis que c'est la grâce qui l'y a attaché plus que la nature, puisqu'il n'était que son père putatif. Quel privilége de la grâce que ni les anges ni les hommes n'ont point mérité, et qui a été accordé à saint Joseph, d'avoir rendu à la personne du Fils de Dieu tous les services qu'il promet de récompenser dans les saints qui lui auront seulement rendus à ses images ou à ses serviteurs pour l'amour de lui.

Quand je lis dans l'Évangile, qu'à la fin des siècles il doit dire à tous ses élus : venez, les bien-aimés de mon père, posséder le royaume qui vous est préparé; j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez fourni des habits, j'étais pèlerin sur la terre, et vous m'avez logé : tous les autres saints n'avoueront-ils pas qu'il n'y a

qu'en la seule personne du grand saint Joseph et de sa divine épouse que ces paroles sont vérifiées à la lettre, parce qu'il n'y a qu'eux qui ont eu le souverain bonheur de lui rendre tous ces bons offices immédiatement en sa personne? O ! les grands favoris de Dieu! qui ont approché de si près de la personne du souverain monarque, que tant de rois et de princes auraient seulement désiré de voir et n'en ont pas été dignes, et que le père des croyants n'a vu qu'en esprit et de fort loin, et dont le cœur fut comblé de joie.

Saint Joseph est seul entre tous les saints qui a mérité d'entrer dans le nombre de la Trinité créée, qui ne contient que trois personnes, Jésus, Marie et Joseph. Marie tient la place de Dieu le Père puisqu'elle est aussi véritablement la mère de son fils unique, que le Père-Éternel est le vrai Père du même Fils. Jésus tient son propre rang, puisqu'il est la même personne adorable dans la trinité créée et dans la trinité incréée; que dans la trinité incréée il est entre le Père et le Saint-Esprit, et que dans la trinité créée il est entre Marie et Joseph. Et saint Joseph tient la place du Saint-Esprit qui est la troisième personne; le Saint-Esprit est l'amour du père et du Fils; et saint Joseph est aussi l'amour de la mère et du fils, et ces trois personnes qui representent si bien la Trinité, représentent aussi l'unité de Dieu, parce qu'elles n'ont toutes trois qu'un cœur et qu'une âme; croyez-vous qu'il soit au pouvoir de Dieu d'élever plus haut un pur homme, ou de le combler de plus grands honneurs?

Que la Sainte-Vierge ait été si attachée auprès du Fils unique de Dieu, cela ne parait pas si surprenant, parce qu'étant sa propre mère, la grace et la nature étaient deux liens puissants qui rendaient son union avec lui si intime et si nécessaire qu'elle n'en pouvait être séparée. Mais que Joseph, qui n'était que son père putatif, soit entré dans cette union si intime et dans cet attache si immédiate avec lui, qui n'avouera que c'est la plus haute faveur où le souverain monarque pouvait élever le plus chéri de ses serviteurs?

O grand saint Joseph ! vous nous paraissez donc le premier d'entre tous les favoris de Dieu : vous possédez son cœur, vous avez son oreille, vous êtes son plus familier, son plus confident, celui auquel il a toujours donné plus de liberté et même plus d'autorité; il s'est laissé conduire par vous durant tant d'années comme

vous avez voulu ; vous lui disiez faites ceci, et il le faisait ; allez là, et il y allait ; travaillez, et il travaillait ; reposez-vous, et il se reposait. Quelle admiration pour les anges du ciel, quand ils voyaient ainsi Dieu obéissant à la voix d'un homme : *Obediente Deo voci hominis.* Mais qui était le plus admirable, ou votre autorité sur lui, ou la dépendance qu'il voulait avoir de vos volontés ?

Puis donc qu'ayant à choisir un patron, un protecteur et un intercesseur auprès du prince, on ne saurait mieux faire que de choisir celui en qui il donne le plus de confiance, comment est-il possible qu'il y ait eu un seul chrétien dans le monde qui ne soit attaché d'une dévotion toute particulière au grand saint Joseph ? Sainte Thérèse, dont l'autorité est si grande dans toute l'église, conseillait à toutes ses filles que leur dévotion principale après Jésus et Marie, fût pour saint Joseph, et les assurait que jamais elle n'avait rien demandé par l'intercession de ce grand saint, qu'elle ne l'eût obtenu de Dieu. Pour les animer davantage à cette particulière dévotion par son exemple, elle fit bâtir le premier monastère de sa réforme sous le nom de saint Joseph, et le mit sous sa protection ; et on a vu de combien d'autres il a été suivi ; et combien les pieux desseins de cette mère séraphique ont prospéré par l'intercession de ce grand saint qu'elle connaissait comme tout-puissant auprès de Dieu, pour obtenir de lui tout ce qu'il demande : elle dit dans le sixième chapitre de sa vie, que, comme le Fils de Dieu n'a jamais rien refusé à saint Joseph tandis qu'il a vécu en terre sous sa dépendance, moins encore lui refuse-t-il ce qu'il veut demander pour nous, maintenant qu'il règne dans le ciel à la droite de Dieu son père (*S. Theres. cap.* 6. *vitæ*).

Est-il à croire qu'il l'aime moins dans le ciel qu'il ne l'aimait en terre, s'il l'a choisi pour être son principal favori et pour être toujours auprès de sa personne pour en recevoir tous les services nécessaires et pour lui rendre en échange les marques de l'amitié la plus tendre, durant tout le temps de sa vie mortelle ? Est-il à croire qu'il ne lui continue pas encore sa même faveur dans le ciel pour le tenir toujours proche de sa personne, pour avoir toute la complaisance pour ce favori de son cœur et pour lui accorder tout ce qu'il voudra demander ? Si quelqu'un en doutait, je lui demanderais, qu'a donc fait saint Joseph pour avoir perdu la faveur de

son Dieu et de son enfant? quelle faute a-t-il commise pour avoir mérité d'être disgracié? Est-ce à cause d'une infinité de services qu'il a rendus à la personne du Fils de Dieu avec un zèle si ardent, avec une humilité si profonde, et avec une fidélité si inviolable? Est-ce pour cela qu'il est disgracié et qu'il a mérité de n'être plus son premier favori dans le ciel comme il l'a été sur la terre? Qui est-ce qui ne serait pas étonné de cette pensée?

Il est donc plus puissant que jamais, et le sera toujours auprès de Dieu pour obtenir tout en faveur de ceux qui lui sont dévots, et qui réclament son intercession : et d'où vient donc que tout le monde n'est pas sans cesse à ses pieds? il semble que Dieu nous invite lui-même à cette dévotion particulière. L'ancien Joseph, qui n'était que l'ombre et la figure de notre vrai Joseph, fut si favorisé du roi Pharaon, qu'il fut comblé de toutes les grandeurs et de toutes les grâces qu'un prince peut faire à un sujet; voici les priviléges qu'il lui accorda; ils sont admirables : 1. Il le fit l'intendant-général de toute sa maison et lui dit : vous serez le maître absolu de tout, je veux que tout se fasse comme vous l'aurez ordonné; 2. Il le créa vice-roi de tout le royaume d'Égypte, ordonna que tous ses sujets lui rendissent la même obéissance qu'à lui-même; 3. il lui mit le sceau de son autorité royale dans les mains, et lui donna le plein pouvoir d'accorder toutes les grâces qu'il voudrait; 4. il le fit conduire en public dans le second de ses chars, précédé des hérauts qui avaient ordre de crier que chacun fléchisse les genoux, parce que c'est ici un prince que le roi honore comme son père, et il veut que l'on sache qu'il l'a établi souverain après lui sur toute la terre d'Égypte; 5. il voulut qu'on le nommât le Sauveur du monde, et que ses sujets reconnussent qu'ils lui étaient redevables de leur salut; 6. enfin il renvoyait à Joseph tous ceux qui lui demandaient quelques grâces; *Ite ad Joseph*, afin qu'ils les obtinssent par son crédit et qu'ils lui en eussent l'obligation. *Ite ad Joseph, et quidquid dixerit vobis facite.* Allez à Joseph et faites tout ce qu'il vous dira, et recevez de lui ce qu'il voudra vous donner (Genes. 41).

Que peut-on voir dans cette figure si pleine de mystères du Joseph de l'ancien Testament, sinon la prophétie de bien d'autres merveilles beaucoup plus grandes, qui se devaient accomplir en

la personne du Joseph du nouveau Testament, dont l'autre n'était qu'une légère peinture? C'était Pharaon, qui n'était qu'un roi de la terre, qui voulut exalter l'ancien Joseph; mais c'est le Dieu tout-puissant qui a voulu combler de ses faveurs ce nouveau Joseph. Il commença par l'établir intendant et le grand maître de la sainte famille; et il a exigé que tout lui fût obéissant jusqu'à son propre Fils, qui ne lui obéit pas à lui-même, parce qu'il est son égal selon la divinité. Il l'a fait comme son vice-roi, voulant qu'il représentât sa personne jusqu'à lui accorder le privilége de porter son nom, et d'être appelé le père de son Fils unique. Il a confié entre ses mains ce divin fils, qui est comme le sceau de son autorité souveraine, pour nous dire qu'il lui donne tout pouvoir d'accorder et de sceller les grâces! Voyez comme il fait publier dans l'Evangile par tous les siècles que saint Joseph est le père du roi des rois: *Erant pater et mater ejus mirantes*, il le fait appeler le Sauveur du monde, parce qu'il nous a nourri et conservé celui qui est le salut de tous les hommes; et enfin, ce qui conclut tout, si on veut obtenir des grâces de lui, allez à Joseph, c'est à Joseph qu'il faut s'adresser, c'est lui qui a tout pouvoir auprès du souverain roi, pour obtenir de lui tout ce qu'on voudra.

Que ne puis-je donc faire éclater ces paroles aux oreilles de tous les chrétiens du monde: allez tous à Joseph, ayez tous recours à la puissante intercession du grand favori de Dieu. Souffrez-vous la persécution des ennemis de votre salut, ou quelque tentation violente qui met votre âme en péril: *Ite ad Joseph*; souffrez-vous la faim spirituelle, portez-vous avec peine la privation de la manne du ciel, sentez-vous du dégoût des choses de Dieu: *Ite ad Joseph*. On invoque les autres saints pour des nécessités particulières, comme si les grâces et le don des miracles étaient partagés entre eux, et que chacun n'eût eu que sa portion limitée; mais saint Joseph tient le remède général de tous les besoins du corps et de l'âme, dans le crédit absolu qu'il a auprès de notre Seigneur. C'est pour cela que tous ceux qui sont attachés à lui et qui sont fidèles à l'honorer par une dévotion particulière expérimentent, comme sainte Thérèse, qu'on ne demande jamais à Dieu par sa puissante intercession, qu'on ne l'obtienne infailliblement.

Il en est qui croient que saint Joseph est dans le ciel en corps et

en âme avec Jésus-Christ et la Sainte-Vierge, afin que la Trinité créée soit complète dans la gloire, aussi bien que l'incréée. Gerson, ce pieux chancelier de l'Université de Paris, tient pour assuré que Joseph fut un des saints dont les corps ressuscitèrent au temps de la passion de Notre Seigneur, comme il est attesté par l'Évangile ; car il était mort trois ans avant Jésus-Christ. Et c'est le sentiment le plus universellement reçu des docteurs catholiques, que tous les saints qui reprirent la vie à l'heure que le Sauveur donnait la sienne pour eux, ne moururent pas une seconde fois, mais qu'ils montèrent en corps et en âme dans le ciel avec Jésus-Christ, le jour de son admirable ascension. Saint Bernardin de Sienne, prêchant dans Padoue, autorisa ce sentiment, et dit au peuple : *Je vous assure, mes frères, que saint Joseph est en corps et en âme dans le ciel éclatant de gloire.* L'histoire marque que pour confirmation de cette vérité, il parut miraculeusement sur la tête de saint Bernardin une croix d'or qui fut vue par tout l'auditoire (Cartagena. lib. 4. hom. 3. circa finem).

C'est enfin ce qui doit animer puissamment tout le monde à la dévotion envers saint Joseph, et encourager les chrétiens à avoir recours à lui dans toutes les nécessités. Car s'il est vrai, comme dit saint Bernard, que Jésus-Christ qui est notre avocat auprès de son père, lui montre ses plaies sacrées et son sang adorable répandu pour notre salut, que la Sainte-Vierge montre à son Fils unique son sein, les mamelles virginales dont elle l'a allaité dans son enfance ; ne pouvons-nous pas ajouter que saint Joseph montre au fils et à la mère les mains et les sueurs qu'il a versées en travaillant pour gagner leur vie sur la terre ? et si on a raison de dire que le Père éternel ne peut rien refuser à son Fils bien-aimé quand il lui parle par ses plaies, ni le fils rien refuser à sa très-sainte mère quand elle lui parle par son sein, ne faut-il pas croire que ni le fils ni la mère ne peuvent rien refuser au glorieux saint Joseph, quand il les prie par ses mains qui ont été si particulièrement dévouées à leur service durant tout le cours de sa vie ?

Heureux donc, et mille fois heureux, ceux pour lesquels le grand saint Joseph voudra bien présenter à Dieu ses prières ! car qui peut douter que le concours des mains de Joseph, des ma-

melles de Marie et des plaies de Jésus, ne fasse une douce harmonie qui charmera le cœur de Dieu et qui en obtiendra tout ce qu'elle voudra? L'Écriture nous dit que trois rendent témoignage au ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et que trois aussi rendent témoignage en terre, l'esprit, le sang et l'eau. Ce que plusieurs expliquent du triple baptême qui nous ouvre la porte du ciel, le sacrement, la contrition et le martyre. Qu'il me soit permis d'ajouter que trois autres rendent aussi un témoignage assuré de la gloire de Dieu et du salut d'une âme fidèle : les sueurs de saint Joseph, le lait de Marie et le sang adorable de Jésus-Christ. Il faut donc procéder par cet ordre dans nos dévotions, nous adresser tous à saint Joseph, et par lui à Marie, sa divine épouse, et par tous les deux à Jésus-Christ, afin que tous trois obtiennent de Dieu les grâces qui nous sont nécessaires pour notre salut.

Ce fut la fin et la conclusion de toute la conférence, et tous ceux qui l'avaient entendue s'en retournèrent très-satisfaits, remportant dans leur esprit une plus haute estime des excellences du grand saint Joseph, et dans leur cœur de nouvelles résolutions de s'attacher désormais avec plus de zèle à la dévotion envers ce grand saint.

CONFÉRENCE XI.

L'assemblée céleste, où l'on commence à traiter de l'Annonciation de la Sainte-Vierge.

Nous arrivâmes sur le midi dans une des maisons les plus qualifiées du pays, où nous trouvâmes deux jeunes messieurs qui maltraitaient un bon vieux serviteur de Dieu. C'étaient des gens qui montraient avoir de l'esprit et qui avaient pris un grand soin de se polir pour pouvoir entrer dans toutes les compagnies et converser agréablement avec toutes sortes de personnes. Ils n'avaient pas à la vérité un grand fonds de science, parce qu'ils n'avaient jamais voulu s'appliquer à étudier la scolastique ; ils la méprisaient même, croyant qu'elle n'était bonne qu'à des écoliers, qu'elle n'apprenait qu'à disputer et à contredire, et que tout ce qu'elle enseignait n'avait point cet air agréable qui est bien reçu dans la conversation des honnêtes gens.

On leur avait appris un autre moyen pour devenir maîtres tout

d'un coup, sans avoir jamais été écoliers. On leur avait mis en tête qu'il n'y avait qu'à s'adonner à la lecture des beaux livres et surtout de ceux qui sont selon le génie du temps, et que par-là ils auraient bientôt, et sans peine, trois grandes perfections qui les mettraient en haute estime. La première serait la pureté et la politesse de la langue ; car il est vrai qu'on parle aujourd'hui si juste, en termes si propres, si bien arrangés, si coulants et si doux, qu'en lisant les livres nouveaux, l'esprit goûte avec plaisir tout ce qu'ils disent, soit vrai, soit faux. La seconde serait que, sans se donner la fatigue de dénouer les difficultés de l'école ni d'approfondir les questions épineuses, ils les trouveraient développées dans les livres nouveaux qui en montrent le beau, en disant tout ce qu'il suffit de savoir pour en parler en honnêtes gens et non pas en pédants qui parlent le langage de l'école. Et la troisième, qui est la principale, est qu'ils sauraient prendre les choses comme les prennent aujourd'hui tous les gens d'esprit, et que sans s'amuser à suivre les vieilles opinions, comme font les esprits médiocres, ils sauraient prendre les nouvelles, les sauraient établir et les soutenir d'un bon air, qui est ce qui donne aux hommes la réputation de gens d'esprit.

C'est pour cela qu'ils n'avaient point voulu faire d'autre étude que la lecture de certains livres du temps que l'on vante le plus aujourd'hui, et qu'on dit contenir tant d'oracles, qu'il suffit de les lire pour être habile et pour passer dans le monde pour un esprit rare; car c'est une sentence qui sort assez souvent de la bouche des jeunes gens et des femmes réputées savantes, que tous les autres livres sont si mésérables en comparaison, qu'ils font pitié à ceux qui se donnent la peine de les voir. Ils avaient trouvé dans ces livres si bien écrits beaucoup de doctrines qu'on n'enseignait pas autrefois; ils avaient appris à mépriser beaucoup de choses dont l'autorité fait grand cas, et à révoquer en doute plusieurs vérités qui passaient autrefois pour assurées. On ne saurait dire combien ils avaient de complaisance d'avoir dégagé leur esprit de tant de servitudes auxquelles on obligeait autrefois les plus éclairés de se captiver ; car ils avaient, ce leur semblait, acquis assez de lumière pour faire leur esprit juge de ce qui méritait d'être approuvé et de ce qui devait être rejeté comme un abus; c'est

pour cela qu'ils méprisaient beaucoup ce qu'on appelle pieuses croyances et quantité de petites dévotions où le monde trop simple s'était amusé tout le temps passé. Ils tâchaient de faire en sorte que tout ce qu'ils disaient sentît quelque chose de grand, et fissent même entrevoir, sous des paroles ambiguës, plus de mystères qu'ils n'en découvraient; en un mot, c'étaient des personnes tout-à-fait ajustées au génie du temps.

Ils avaient trouvé un bon vieillard qui tenait son chapelet en main et qui priait Dieu un peu à l'écart du bruit. Que faites-vous là, mon bon homme? lui dirent-ils. Je dis mon chapelet, messieurs, répondit le vieillard, ne m'interrompez pas, s'il vous plaît; je ne l'ai encore dit qu'une fois, et j'ai coutume de le dire trois fois par jour. Là-dessus ils se prirent à rire, et d'un ton railleur, ils lui dirent : Ne vous ennuyez-vous point de redire tant de fois une même chose : *Ave Maria*, *Ave Maria*, et puis encore *Ave Maria*, et toujours *Ave Maria*; et pensez-vous par-là être bien dévot à la Vierge, ou lui faire un grand honneur? C'est comme si vous prétendiez faire un grand honneur à une personne de qualité, en lui disant cent fois : Bonjour, madame, bonjour, madame, bonjour, madame; cela ne serait-il pas ridicule, et ne serait-ce pas plutôt l'offenser que l'honorer?

Le vertueux vieillard fut fort surpris de ce nouveau langage, qu'il n'avait jamais entendu; car il n'était pas en Allemagne lorsqu'un fameux ministre le prêcha publiquement, et que, pour l'avoir prêché, il pensa ensuite être lapidé par son auditoire; et cet homme, tout âgé qu'il était, n'avait pas encore rencontré de Français qui fût assez Allemand pour le répéter. Il se contenta néanmoins de leur repartir simplement : J'ai pourtant ouï dire, messieurs, que c'est fort bien fait de dire son chapelet, et que ceux qui le disent tous les jours sont assistés de la Sainte-Vierge durant leur vie et à l'heure de leur mort; c'est pourquoi, de peur d'y manquer, j'aime mieux le dire plusieurs fois le jour.

Ah! pauvre simple, lui dirent-ils, que vous êtes abusé et quelle est votre ignorance! En vérité, cela est pitoyable; on ne rencontre partout qu'une multitude de dévots indiscrets qui font injure à Jésus-Christ, en s'adressant à sa mère plutôt qu'à lui; qui pensent être bien armés contre le diable quand ils ont un chapelet à

la main ; ou qu'ils sont bien à couvert des sévérités de la justice de Dieu, quand ils portent un morceau de drap sur leurs épaules, qu'ils appellent le scapulaire de la Vierge ; ou bien quand ils portent une chaîne au bras, pour dire qu'ils sont ses esclaves; ce sont autant d'abus qui se sont glissés dans l'Église; mais nous espérons désabuser le monde trop crédule, moyennant la grâce de Dieu.

Tout cela fut un surcroît de surprise et d'étonnement à ce bon serviteur de Dieu, qui commençait un peu à se troubler, et qui, ne sachant pas de quelle religion étaient ceux qui lui parlaient de la sorte, prit ces messieurs pour des calvinistes et ne pensa plus à les écouter, mais à les fuir ; et, nous voyant arriver heureusement pour son dessein, il les quitta pour nous venir joindre, tandis qu'eux de leur côté, après l'avoir regardé avec indifférence, s'en allèrent ailleurs pour nous éviter. Mon charitable guide, qui était ou un ange ou un homme éclairé comme un ange, s'aperçut aussitôt qu'il y avait quelque chose dans l'esprit de ce vénérable vieillard qui lui faisait peine; et lui-même ne put s'empêcher de nous dire d'abord que ces messieurs, que nous voyions s'en aller, venaient de lui dire des choses qui lui donnaient de l'inquiétude, et commença à nous faire plusieurs questions touchant sa dévotion à la Sainte-Vierge et touchant son *Ave Maria*, qu'il disait souvent : et ce fut ce qui donna occasion à cette conférence, qui fut suivie de deux autres, qu'il lui fallut faire pour l'éclaircir entièrement, touchant le profond mystère de l'annonciation de la très-Sainte-Vierge, qui est tout renfermé dans l'*Ave Maria*.

ARTICLE I.

Ce que l'archange Gabriel vint traiter avec la Sainte Vierge quand il fut envoyé du ciel.

Ne vous étonnez pas de la conduite de certaines personnes qui font paraître du mépris ou même de l'aversion pour le chapelet et pour la dévotion à la Sainte-Vierge. Il faut que vous sachiez que quand l'*Ave Maria* fut apporté du ciel par un ange, et prononcé la première fois sur la terre, tout l'univers, depuis le ciel jusqu'au plus profond des abîmes, en fut ébranlé. Le Ciel, qui voyait le commencement du mystère incompréhensible de l'incarnation, où

la majesté infinie de Dieu s'anéantissait, se revêtant d'une chair mortelle, pour rendre les hommes immortels, en frémit d'une sainte horreur. La terre et tout ce grand monde abrégé dans l'homme en tressaillirent de joie; comme il voyait le commencement du mystère inconcevable de sa rédemption, où un Dieu devait donner sa vie pour le sauver, il donna des marques de son ravissement aux approches de sa liberté. Mais, comme si tout l'enfer et les démons eussent déjà senti la présence formidable du Tout-Puissant qui devait ruiner leur empire, ils tremblèrent d'épouvante et furent effrayés à la prononciation de l'*Ave Maria*. Faut-il donc s'étonner si les réprouvés qui sont dans le parti de ces maudits esprits et qui suivent leurs sentiments ont une grande opposition à tout ce qui touche le mystère de l'incarnation du Verbe éternel, et s'ils ne parlent du chapelet et de la dévotion envers la très-Sainte-Vierge qu'avec mépris?

Qui aurait vu des yeux du corps ce qui se passait invisiblement lorsque l'archange saint Gabriel prononça ces grandes paroles *Ave gratia plena, Dominus tecum*, avouerait que jamais jour n'a été si célèbre dans toute la durée des siècles; il avouerait que, comme ce jour était celui de l'entrée magnifique de la grâce en ce bas monde, d'où les démons l'avaient bannie dès le commencement, le jour de l'entrée triomphante des victorieux dans la ville de leur conquête n'était rien en comparaison. Mais qui aurait fait attention avec quelle magnificence elle y entrait, n'aurait rien vu de si auguste. Trois personnes la portaient en triomphe : un ange, une vierge et un Dieu; un ange qui l'annonçait, une vierge qui la recevait, et un Dieu qui la possédait. L'ange la portait sur ses lèvres, la Vierge la recevait dans son chaste sein, et Dieu en portait le trésor inépuisable dans son cœur.

Oh! que vous me parlez bien d'une autre façon que ne faisaient ces messieurs, dit le vertueux homme déjà demi-consolé; je vous prie, faites-moi bien entendre toutes ces belles choses, je prends un grand plaisir à vous écouter. Voilà un ange, dites-vous, qui nous a appris à dire l'*Ave Maria*.

Oui, répondit le voyageur, ce fut un ange que Dieu envoya exprès du ciel, comme dit le saint Évangile : *Missus est angelus Gabriel*. C'est le plus noble de tous les ministères des bons anges

de servir aux desseins de Dieu pour l'établissement de sa grâce en terre. Ils en sont les messagers et les négociateurs, ils n'en sont pas les propriétaires ni les maîtres; ils ne sauraient la donner, et ils estiment que c'est assez de gloire pour eux d'être seulement les hérauts et les agents de Dieu qui l'accorde aux hommes.

Étant question, lui dis-je, de la grâce que Dieu voulait donner aux hommes et non pas aux anges, d'un grand mystère où Dieu se voulait faire homme et non pas ange, ne semble-t-il pas qu'il eût été plus convenable d'employer un homme pour l'annoncer, et non pas un ange? Non, me répondit le voyageur; car, comme dit saint Chrysologue, il fallait bien que la nature humaine, pour être heureusement rétablie dans la vie, fît les mêmes démarches qu'elle avait faites pour être malheureusement condamnée à la mort. Un ange de lumière devait annoncer le Verbe à Marie, parce qu'un ange de ténèbres avait annoncé la science à Ève, selon cette parole du roi-prophète : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam;* le mauvais ange séduit la première femme en lui promettant la science du bien et du mal : *scientes bonum et malum.* Il fallait bien que le bon ange fût employé pour réparer cette grande ruine, annonçant à la Sainte-Vierge qu'elle concevrait le Verbe de Dieu, en qui sont tous les trésors de la science et de la sagesse divine.

Mais pourquoi, lui répliquai-je, donna-t-il cette commission à saint Gabriel plutôt qu'à un autre; car je pense que c'était la plus belle et la plus importante qui pouvait être donnée à un ange du ciel. Saint Michel, qu'on dit être le premier de tous, ne méritait-il pas mieux de l'avoir que saint Gabriel? Nous ne devons pas, repartit le voyageur, demander des raisons de la volonté de Dieu, parce qu'elle est elle-même la raison infiniment juste de tout ce qu'elle veut faire. Néanmoins saint Bernard en a donné une raison : c'est, dit-il, à cause que saint Gabriel était l'ange gardien de la Sainte-Vierge, et que la providence de Dieu, qui dispose de tout avec douceur, a coutume de nous communiquer ses grâces par le ministère de nos bons anges. Avant lui le grand saint Grégoire en avait allégué un autre, et avait dit que, l'incarnation du Fils de Dieu étant un mystère si sublime et si difficile, qu'il semble que Dieu ait employé toute la force de son bras tout-puissant pour l'accomplir,

comme la Sainte-Vierge l'avoue elle-même dans son cantique : *Fecit potentiam in brachio suo*, il appartenait principalement à saint Gabriel, dont le nom signifie la force de Dieu, d'annoncer ce grand ouvrage de la main de Dieu : *Gabriel namque fortitudo Dei dicitur*. Mais on trouve le nom d'un évêque dans le concile d'Éphèse, qui est *Prochus Lizyamus*, qui dit bien plus expressément : *Gabriel sonat idem quod Deus et homo*, que Gabriel est un mot hébreu, qui veut dire Dieu-Homme, qui est tout le mystère de l'incarnation abrégé en un mot (Carthag. hom. 1. circa medium). Y avait-il rien de plus convenable, que celui qui portait le nom du mystère vint annoncer la vérité du mystère de l'incarnation du Verbe éternel ?

Comment s'acquitta-t-il de sa commission, dit le vertueux homme, le moyen que les anges, qui sont de purs esprits, traitent avec les hommes qui ont des corps, s'ils ne s'accomodent à notre manière qui est corporelle et sensible ? Saint Gabriel, répondit le voyageur, parut à la Sainte-Vierge sous la forme humaine ; il était bien juste qu'il apparût sous cette forme, puisque son ambassade se faisait en faveur de la nature humaine ; et puis venant annoncer la naissance d'un sauveur qui devait être un Dieu invisible caché sous un corps visible, c'était bien le représenter, d'être un ange invisible caché sous un corps visible : ce n'est pas qu'il lui fût absolument nécessaire de paraître ainsi pour faire entendre les volontés de Dieu à la Sainte-Vierge.

Saint Augustin nous apprend que les anges ont trois manières différentes de traiter avec les hommes quand Dieu les envoie vers eux (Aug. lib. 12. super Genesim) ; la première est par des lumières intellectuelles qu'ils répandent dans nos esprits, et qui nous font avoir quelquefois inopinément de bonnes pensées, sans que nous sachions d'où elles viennent, ou par des paroles intérieures qu'ils disent à notre âme avec laquelle ils traitent d'esprit à esprit, ainsi que les anges parlent naturellement les uns avec les autres ; et ceux qui sont attentifs à ce qui se passe dans leur intérieur auront bien remarqué qu'ils y ont quelquefois entendu parler, je dis parler assez distinctement pour être avertis de leur devoir. Hélas ! nos embarras d'esprit et nos épanchements de cœur au-dehors de nous-mêmes nous font perdre une infinité de ces importants avertisse-

ments de nos bons anges! Voilà la première et plus ordinaire façon de traiter avec les hommes.

Ils en ont une seconde plus sensible, et qui est aussi moins commune, et c'est par des espèces ou des images qu'ils forment dans l'imagination et dans les sens intérieurs où ils peignent quelquefois certaines représentations si sensibles et si expresses, que l'on pense voir clairement les choses, et c'est le plus souvent durant le sommeil. C'est ainsi que saint Gabriel avertit en songe saint Joseph de sauver la mère et l'enfant de la persécution d'Hérode, et de s'enfuir en Égypte avec eux, pour être à couvert de la cruauté de ce prince barbare : *Apparuit in somnis Joseph.* L'ange lui fit voir clairement durant son sommeil l'image du cruel massacre qu'Hérode se préparait à faire de tous les petits enfants de Bethléem et des environs. Mais faut-il s'amuser à des songes? lui dit le vertueux homme. Non, répartit le voyageur.

Il ne faut pas toujours croire aux songes, mais il ne faut pas aussi toujours les mépriser, car il est certain qu'il y a des songes divins où Dieu parle aux âmes, comme il parla à Salomon quand il le remplit de sagesse. Il y a aussi des songes angeliques, comme celui de saint Joseph et ceux de tant de prophètes de l'ancien Testament : et il peut encore arriver maintenant que nos bons anges nous avertiront de beaucoup de choses en songes; et quand ce n'est que pour faire du bien ou pour éviter du mal, il n'y a nul danger d'y donner croyance, au contraire, ce serait mal fait de n'y croire pas.

Ils ont enfin une troisième manière de traiter avec les hommes qui est la plus rare de toutes, et c'est aussi la plus sensible et la plus palpable, peu s'en faut que je ne l'appelle matérielle; et c'est lorsqu'ils prennent des corps qui paraissent semblables aux nôtres; nous les voyons, nous les touchons, nous les entendons parler, nous les regardons agir, marcher, travailler, boire, manger et faire toutes les actions semblables aux nôtres, comme s'ils avaient de vrais corps humains. C'est ainsi que l'ange Raphaël qui accompagna le jeune Tobie pendant deux mois lui était visible et sensible, conversait avec lui familièrement, mangeait avec lui, prenait des viandes dans sa bouche, les mâchait et les avalait, mais il ne les digérait pas, et ne les convertissait pas en sa substance, parce qu'il n'avait

pas un vrai corps humain, quoiqu'il parût tout semblable à un homme, et n'était pas uni avec le corps pour l'animer, ni pour lui faire faire les actions qui regardent la vie ni végétative ni animale ; mais seulement pour s'en servir à faire certaines actions nécessaires pour s'acquitter de son ministère : comme de parler, agir, marcher, conduire Tobie, lui donner des conseils, et d'autres semblables.

Hé quoi ! dit le vieillard, lorsque saint Gabriel parut à la Sainte-Vierge sous la forme humaine, n'avait-il pas un corps humain ? Non, répondit le voyageur, il n'en avait que l'apparence ; était-ce donc une illusion ? Avait-il seulement un corps fantastique et imaginaire ? Moins encore, répliqua-t-il, il avait un vrai corps matériel et palpable ; mais non pas un corps de chair comme le nôtre, ni un corps qui lui fût naturel ; c'était un corps qu'il s'était composé lui-même, ou de la nature de l'air, ou des vapeurs condensées, ou de quelques autres mixtes, qu'il avait formé à la ressemblance d'un corps humain, lui donnant la figure, la couleur, les organes des sens, des yeux, de la bouche, des pieds et des mains, et des habits mêmes, et enfin lui donnant toutes les apparences d'un vrai corps humain ; mais ce corps ne faisait pas une partie de la substance de l'ange qui s'en était revêtu, comme nos corps font une partie de notre substance, et l'ange aussi ne l'avait pas pour l'animer ni pour le faire vivre, mais il l'avait pris seulement pour le mouvoir comme une machine artificielle, et pour s'en servir comme d'un instrument à faire certaines actions extérieures nécessaires pour bien s'acquitter de son ministère.

Ce fut donc sous cette apparence d'un corps humain, et sous la forme d'un jeune homme accompli, que l'ange Gabriel entra dans la chambre de la Sainte-Vierge selon ces paroles du saint Évangile : *Et ingressus est angelus ad eam* ; il la trouva seule, et appliquée à l'oraison, où elle employait la plus grande partie de sa vie. Pensez quelle surprise pour une vierge si pure, de se voir seule dans sa chambre avec un jeune homme. Mais c'était un ambassadeur du ciel envoyé de la part de la très-sainte Trinité : et comme les ambassadeurs se font un équipage riche et magnifique, et, autant qu'ils peuvent, proportionné à la grandeur du prince qui les envoie, celui qui venait de la part du souverain monarque du monde se revêtit de tant de beautés, de tant d'éclat et de ma-

jesté, qu'il surpassait tout ce qui peut être vu sur la terre : et la très-Sainte-Vierge le voyant en cet état, connut bien que ce n'était pas un homme de la terre, mais un prince de la cour céleste, et écouta l'ambassadeur de Dieu, comme elle eût écouté Dieu même.

Son entretien avec lui fut très-pur et très-élevé au-dessus des sens, ses yeux pénétrant au travers du corps artificiel que l'ange s'était composé, comme au travers d'un cristal très-net, voyant clairement la substance spirituelle de l'ange, comme nous assure saint Athanase en termes exprès: *Sancta deipara Virgo nudam essentiam Gabrielis archangeli contemplata est.* (Athanas. 1. quæst. ad Antioch. q. 12) ; et par cette vue elle savait très-bien qu'elle ne traitait pas avec un corps, mais avec un esprit. Je pris la parole et lui dis : S'il est ainsi, elle devait donc demeurer tranquille et très-assurée, et toutefois l'Évangile nous dit qu'elle fut troublée dans cette occasion, *Turbata est.*

Il est vrai, me répliqua-t-il à l'instant, mais ne voyez-vous pas que l'Évangile ne dit pas qu'elle fut troublée de ce qu'elle voyait, mais de ce qu'elle entendait. *Turbata est in sermone ejus ;* c'était la parole qui la faisait trembler : je ne dis pas la parole de l'ange, mais la parole de Dieu, le Verbe éternel, dont elle apercevait la majesté dans l'ambassade de l'ange qui lui faisait entendre qu'elle devait concevoir le Verbe adorable dans son chaste sein. Pourquoi se troubler de cela, lui repartis-je ? Elle en avait deux puissants motifs, me répondit-il ; le premier était sa profonde humilité, le second son incomparable pureté.

D'un côté, sa profonde humilité est la cause de son trouble, elle s'épouvante parce qu'elle s'estime la dernière et la plus indigne des créatures, quand on lui dit qu'elle va concevoir dans son chaste sein le Verbe éternel, qui est la splendeur et la gloire infinie de Dieu son père, et que par-là elle sera élevée à la dignité suprême de mère de Dieu ; cette immensité de gloire l'épouvante et la fait trembler ; car, comme il n'y a rien qui trouble davantage un grand orgueil qu'une grande humiliation, il n'y a rien au contraire qui épouvante davantage une profonde humilité qu'une haute élévation. Bon Dieu, que nous sommes éloignés d'avoir seulement la première teinture de la vraie humilité ! Qui est-ce de nous tous qui ne ressent pas de la joie en son cœur quand il reçoit

quelque avantage qui l'élève un peu? Et une élévation si sainte et si divine, comme celle que Dieu lui-même présentait à la Sainte-Vierge, fait trembler son humilité.

D'autre côté, son trouble est du moins aussi grand de la part de sa pureté virginale, car elle l'a consacrée à Dieu par un vœu exprès; elle l'aime plus que sa propre vie, elle aimerait mieux tomber toute vivante dans l'enfer que la salir par la moindre tache : quand elle entend dire qu'elle sera sa mère, elle tremble de crainte qu'il ne lui faille cesser d'être vierge. Ce n'est pas assez pour lever sa crainte de lui dire qu'elle sera la mère de Dieu : car s'il faut pour cela perdre sa virginité, elle aime mieux renoncer à cette sublime dignité de mère de Dieu. L'ange a beau lui dire : ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, vous concevrez et enfanterez un fils que vous nommerez Jésus, et ce sera le propre fils du Très-Haut, qui règnera éternellement, cette gloire d'être la mère du fils du Très-Haut n'apaise pas son trouble : car elle craint toujours pour sa chère virginité, et répart à l'ange : comment se fera ce que vous dites, puisque je n'ai point de commerce avec aucun homme, et que je n'en veux jamais avoir? Et jusqu'à ce que l'ange l'assurât que sa pureté virginale ne serait en rien intéressée, et que tout se devait accomplir par l'opération très-pure et divine du Saint-Esprit, elle ne s'apaise point, et ne donne point son consentement.

Filles chrétiennes, qui regardez la très-Sainte-Vierge comme l'honneur de votre sexe, vous qui faites profession de lui être dévotes et de l'imiter, voyez quel exemple admirable elle vous donne ici : son humilité et sa pureté la font trembler en la présence d'un ange, quoiqu'elle sache que c'est un ange; et quand il lui parle d'être mère, encore que ce soit pour être la mère de Dieu, elle ne laisse pas de trembler. Quelle estime donc faisait-elle de ces deux vertus, l'humilité et la virginité? Quel zèle, quel amour, quelle fidélité avait-elle pour les conserver? Saint Bernard dit que ce furent ces deux vertus qui excellaient en elle qui lui attirèrent les yeux de Dieu, et lui méritèrent d'être choisie par-dessus toutes les autres créatures pour être la mère de Dieu : *Virginitate placuit, humilitate concepit.*

Souvenez-vous que ces deux vertus vous doivent être plus chères que les deux prunelles de vos yeux ; elles sont toujours inséparables l'une de l'autre ; si vous perdez l'une, l'autre sera en grand péril ; si vous n'êtes pas humbles, vous ne serez pas longtemps chastes ; le monde, qui sait bien cela, a coutume de faire la guerre à la chasteté en la faisant premièrement à l'humilité. Ce cajoleur qui n'a que des pensées brutales pour cette simple créature et qui n'a pas d'autre intention que de la faire tomber dans la dernière infamie, lui porte néanmoins en apparence de grands respects ; il lui présente l'encens de mille louanges comme à une divinité ; il l'appelle un ange, et proteste qu'il est son adorateur. Le traître sait bien que s'il peut gagner de lui inspirer les sentiments de la superbe et de la vanité, il lui aura bientôt fait perdre ceux de la pudeur et de la chasteté ; et qu'à l'instant qu'il en aura fait une ambitieuse, il en fera une dépravée. O Dieu, qu'une honnête fille doit être sévère pour la conservation de son innocence ! Il est de la bienséance, comme dit saint Ambroise, de se défier toujours et de prendre ombrage de tout ; la présence d'un homme lui doit être suspecte ; quand il lui paraîtrait un ange du ciel, il ne faut pas qu'elle ait moins d'horreur des vaines louanges, que des pensées déshonnêtes.

Notre bon vieillard qui n'avait pas grand besoin de ces avis était dans l'impatience d'entendre continuer le discours de l'ambassade de l'ange Gabriel à la Sainte-Vierge, dont le commencement l'avait fort consolé ; il pria notre voyageur d'en continuer le discours : ce qu'il eut la bonté de faire, comme vous allez entendre.

ARTICLE II.

Quelle fut l'ambassade de l'archange saint Gabriel à la Sainte-Vierge.

Comme on ne vit jamais traiter affaire d'aussi grande importance que celle que traita saint Gabriel, on ne vit aussi jamais ambassade aussi solennelle que celle où cet archange fut député.

Quand il s'agit des intérêts d'un grand monarque, on dit : C'est une affaire de grande conséquence, la personne du prince y est engagée ; quand l'affaire regarde non-seulement sa personne, mais encore tous les particuliers de son royaume, on dit : C'est une

affaire d'une très-grande importance, tout le monde y est intéressé; et quand cet intérêt s'étend jusque sur les biens, sur l'honneur et sur la vie même de tous les particuliers, on dit : C'est une affaire de la dernière conséquence, il s'agit de la perte générale de toutes choses, et alors pour négocier cette affaire on choisit sans doute le plus habile homme de tout le royaume.

Cependant qu'est-ce que cette grande affaire, sinon une minutie, en comparaison de celle que saint Gabriel vient négocier, quand le ciel l'envoie en ambassade vers la Sainte-Vierge? Il ne s'agit pas seulement des intérêts du plus grand roi de la terre et de tous les sujets de sa monarchie, tous les rois du monde et tous les sujets qui dépendent d'eux y ont tous intérêt, non-seulement tous ceux qui vivent durant un siècle, mais tous ceux qui ont occupé la terre ou qui l'occuperont depuis la création du monde jusqu'au dernier jour des siècles, sans en excepter un seul, ont intérêt au succès de cette ambassade; et l'intérêt qu'ils y ont tous ne regarde pas un bien temporel, ou un honneur passager, ou une vie périssable; il regarde un bien ou un mal infini, un honneur ou une infamie perpétuelle, et une vie ou une mort éternelle. Peut-on s'imaginer une affaire de plus grande importance?

La chose va encore bien plus loin, les anges bienheureux y prennent tous un grand intérêt, ils voient la ruine que le péché du premier ange a causée à leur nature, et que ce misérable ayant engagé une partie notable des anges dans sa rébellion, il les a précipités avec lui dans l'abîme de la damnation éternelle, et laissé par conséquent plusieurs places vacantes dans leur hiérarchie. Ils savent qu'elles ne seront jamais remplies ni par la conversion des mauvais anges, ni par la création de nouveaux, et qu'il n'y a que les hommes de la terre qui les puissent venir occuper au ciel. Ils jugent bien que cela est naturellement impossible aux hommes; mais quand ils voient que Dieu descend en terre pour faire monter les hommes au ciel, ils s'attendent bien que leurs ruines seront réparées, et que, puisque Dieu, par le plus grand de tous les miracles, se fait homme, le même Dieu, par la plus grande de toutes les bontés, prendra des hommes pour remplir la place des anges rebelles. Et voilà les grands intérêts qu'ils ont à la négociation de saint Gabriel. Qui peut donc pour

cette affaire, où tous les hommes et les anges ont un grand intérêt ?

La chose n'en demeure pas encore là, les grands intérêts des créatures sont toujours peu de chose, comparés au moindre intérêt de Dieu. Mais le principal et le plus important, est que Dieu y a tant d'intérêt, que toute sa gloire au dehors de lui dépend du succès de cette grande négociation. Il s'agit de faire une paix générale entre le ciel et la terre, entre Dieu et la nature humaine, qui étaient en guerre depuis la création du monde. Et, pour établir cette paix, il faut traiter un mariage qui fasse entrer ces deux parties dans une alliance si étroite, qu'elles ne soient plus qu'une même personne, et si forte, que ni la vie, ni la mort, ni aucune autre chose ne les puisse jamais séparer; et c'est de la conclusion de cette grande affaire que dépend le bonheur éternel des hommes, la perfection de la béatitude des anges, et toute la gloire que Dieu reçoit de ses créatures.

Mais à qui donner la conduite d'une telle négociation ? Puisqu'elle est la plus grande et la plus importante qui puisse jamais être, elle demande donc le premier et le plus excellent ambassadeur qui fût jamais. Saint Gabriel est choisi par-dessus tous les êtres pour en recevoir la commission. Saint Augustin nous déclare de quelle façon elle lui fut donnée : *Un mariage secret, dit-il, s'est contracté dans le sein virginal de Marie, l'archange Gabriel en est le paranymphe, afin que la Vierge ne fût pas étonnée quand on lui promettrait que le Saint-Esprit serait l'époux, et qu'un fils naîtrait, tandis que sa pureté demeurerait entière et inviolable (Aug. Serm. de Annun.).* On recherche donc Marie du royaume céleste, un ange est envoyé, et le roi même, tout éclatant de majesté, conduit cette grande entreprise. Pendant que Dieu donne cette commission, les dominations sont dans l'étonnement, les trônes sont dans l'admiration, et toutes les célestes intelligences, retenues par le respect, demeurent dans un profond silence.

Allez, Gabriel, volez en diligence, traversez tout le grand espace qui est entre le ciel et la terre, portez les nouvelles de notre conseil à la Vierge Marie : elle demeure dans la petite ville de Nazareth ; l'enceinte des murs qui l'enferment est étroite, la maison où

elle loge est petite ; mais toute la grandeur du royaume des cieux lui est ouverte ; allez lui dire qu'il a été arrêté qu'elle sera la mère du Fils unique de Dieu.

Sitôt que l'archange reçoit cette honorable commission, en présence de tous les anges du ciel, qui écoutaient cet ordre avec respect, lui, tout enflammé de zèle pour la grandeur du commandement qu'il reçoit, se met en devoir de l'exécuter. Pour prendre un équipage convenable à l'éclat de son ambassade, il se revêt d'un corps qui paraît un corps humain ; il lui donne les ornements les plus magnifiques, la beauté, l'éclat, la majesté ; et, parce que les grands ambassadeurs ne marchent pas sans un grand train, il prend à sa suite des légions d'anges bienheureux, et avec cet éclat si pompeux et cette compagnie si auguste, il part, il avance, il presse ; et d'un vol précipité il perce les cieux et les airs, et entre, plein de majesté avec toute sa cour, dans la petite chambre de la Sainte-Vierge.

Ce petit lieu était-il capable de recevoir une si grande compagnie, demanda le vertueux homme? Oui, répondit le voyageur, parce que les anges qui sont des purs esprits n'occupent point les lieux où ils sont ; de sorte que, quand ils seraient cent légions ensemble, ils pourraient être tous fort au large dans un espace moindre que celui qu'occupe le bout du doigt. Hé quoi ! reprit le vieillard, n'avaient-ils pas tous des corps aussi bien que saint Gabriel ? Non, repartit le voyageur, lui seul s'était revêtu d'un corps, parce que lui seul devait faire l'ambassade à la Sainte-Vierge qui avait un corps ; un seul ange se revêt d'un corps, parce qu'une seule des trois personnes divines devait prendre un corps humain. C'est quelque chose d'avoir vu l'importance de cette affaire et la gloire de l'ambassadeur qui la traite ; le plus beau à voir, c'est la manière dont il s'acquitta de sa commission.

Il ne lui fit point un long discours rempli de compliments et de complaisances humaines, il ne devait parler que des plus profonds secrets de la divinité ; il ne lui fit point une exposition ample du mystère qu'il lui annonçait, et qui a tant donné d'exercice à l'éloquence de tous les saints pères, depuis qu'il s'est accompli : il parlait à la mère de la divine sagesse, que l'Église appelle Vierge très-

prudente, et qui entendait le langage de Dieu qui ne consiste qu'en une parole.

Dieu avait lui-même composé et préparé la harangue de son ambassadeur, et l'archange, qui l'avait reçue de Dieu avec une grande soumission, la prononça, saluant la Sainte-Vierge avec un profond respect : *Ave, gratia plena, Dominus tecum*. Il n'y ajouta rien, il n'y changea rien, et parce qu'il n'exposait pas ses propres pensées, il ne prononçait pas ses propres paroles, mais celles du tout-puissant monarque qui l'envoyait et qui parlait par la bouche de son ambassadeur. Saint Gabriel savait bien qu'il parlait à la mère de Dieu, et qu'elle s'appelait Marie; mais il n'osa, par respect, prononcer cet auguste nom, et parce qu'il ne parlait pas de lui-même, il dit seulement les paroles que Dieu lui avait ordonné de dire de sa part à la Sainte-Vierge.

Ici notre vieillard, qui ne roulait dans son esprit que son chapelet et ses *Ave Maria*, se réveilla comme s'il eût été subitement touché d'un mouvement tout divin, qui le comblait de joie. He quoi! monsieur, selon que je vous entends parler, l'*Ave Maria* n'est donc pas une prière composée par les hommes de la terre, il vient donc du ciel, et c'est Dieu lui-même qui l'a fait; et puis il a donné commission à un ange de nous l'apporter, et la première chose que fait cet ange, quand il vient en terre, c'est de dire son *Ave Maria*. C'est donc bien fait de le dire, c'est faire la volonté de Dieu, c'est imiter un ange, c'est plaire à la très-Sainte-Vierge. Oh! que j'en ferai désormais encore bien plus d'état que je n'ai jamais fait, et le dirai encore plus souvent. Je ne crois pas que je puisse rien dire qui honore ou qui contente davantage la très-sainte mère de Dieu.

Il est vrai, mon père, repartit notre voyageur tout consolé, vous le prenez fort bien, cette salutation angélique est admirable au-delà de ce que nous pouvons dire et penser. 1. Elle est très-courte en paroles, mais elle est si grande en son intelligence, qu'elle renferme tous les secrets du mystère de l'incarnation. 2. Elle est si noble en son origine, qu'elle est conçue dans le cœur de Dieu, elle est mise au jour par un ange, elle est reçue par une mère de Dieu. 3. Elle est si puissante en sa vertu, qu'elle fait trembler les démons, qu'elle console tous les saints anges, et qu'elle remb-

veille dans le cœur de la très-Sainte-Vierge toute la joie dont elle fut comblée, quand elle se vit mère de Dieu. 4. Elle est si glorieuse à toute l'Église, que, la lisant dans le même Évangile, où elle lit le *Pater noster*, qui est la prière que Jésus-Christ lui a formée de sa propre bouche, elle lui porte le même respect, et la répétant sans cesse, elle pense imiter le cantique éternel que les anges chantent à la majesté de Dieu dans le ciel, quand ils répètent incessamment, saint, saint, saint : *Incessabili voce proclamant, sanctus, sanctus, sanctus Dominus.* Ne semble-t-il pas que l'Église militante répond à la triomphante, comme par un autre chœur de musique, quand elle répète incessamment : *Ave, Maria, Ave, Maria, Ave, Maria.*

C'était justement toucher notre vieillard dans la partie la plus sensible de son âme. Oh! que vous me consolez, me dit-il, avec un visage riant et tout comblé de joie, que je suis aise d'entendre cela! Qu'ils viennent désormais me reprocher que je dis trop souvent mon chapelet, et qu'ils retrouvent à redire en raillant que je répète sans cesse l'*Ave Maria*, comme si je me rendais importun à la Sainte-Vierge, en lui disant cent fois pour une, bon jour, madame, je saurai que leur répondre. Je leur dirai que je fais en terre, envers la mère de Dieu, ce que les anges font dans le ciel envers Dieu; et que si cela leur déplaît, ils voient s'ils aimeront mieux imiter l'enfer, et aller chanter leur partie dans la musique enragée des démons, qui désespèrent de ce qu'on loue incessamment Jésus-Christ et sa très-sainte mère, au ciel et sur terre.

Ayant dit cela, il s'arrêta tout court. Êtes-vous donc content, lui demanda le voyageur? Content, monsieur, reprit le vertueux homme, oui, de ce que vous m'avez dit; mais je vous prie de continuer à m'apprendre les autres merveilles de l'ambassade de l'ange Gabriel; car je ne sais point tout cela, et je meurs d'envie de l'apprendre. Je voudrais savoir quand et comment il se présenta à la Sainte-Vierge, de quelle façon elle reçut cette ambassade, quel succès elle eut, et enfin ce qui se passa de plus particulier dans cette grande négociation. Je vous prie de m'instruire de toutes ces particularités.

ARTICLE III.

Quand et comment l'ange Gabriel fit son ambassade à la Sainte-Vierge et ce qu'elle répondit.

On ne doit pas dire que l'archange Gabriel prit son temps pour saluer la très-Sainte-Vierge; les anges n'ont pas de temps, ils n'ont qu'une éternité; et s'ils font quelque chose dans le temps, c'est quand Dieu les envoie. Il ne prit pas non plus le temps de la Sainte-Vierge, comme les ambassadeurs prennent celui des princes pour avoir audience, parce qu'il ne dépendait pas de la liberté de la Sainte-Vierge de recevoir cet ambassadeur du ciel, quand elle voudrait, mais elle était toujours préparée, toujours attentive pour écouter Dieu; ce fut donc quand il plut à son adorable majesté. Un prophète avait dit qu'il prendrait le milieu des temps: *In medio annorum notum facies* (Habac. 3). Et de là quelques-uns ont voulu conclure qu'il resterait donc autant d'années à passer jusqu'à la fin du monde, comme il s'en était écoulé depuis sa création jusqu'au mystère de l'incarnation; mais si cette supputation était juste, nous pourrions savoir certainement quand viendra le jour du grand jugement de Dieu, ce qui est formellement contre l'Évangile, qui dit que c'est un secret inconnu aux hommes.

Nous savons bien en quelle année, puisqu'on a commencé à compter les années depuis l'enfantement de la Vierge, il y a donc, à présent que je vous parle, 1680 ans. Toute l'Église croit que ce fut le 25 du mois de mars, puisque c'est le jour auquel elle célèbre la fête de la Sainte-Vierge. Saint Chrysostôme et saint Augustin ont écrit que ce fut un vendredi, afin que la formation du premier et du second Adam se rencontrassent dans le même jour. Saint Athanase dit que ce fut de fort grand matin, environ l'heure où l'Église a coutume de chanter les matines, afin que le jour de la grâce commençât par où le premier jour de la nature avait commencé, et parce que c'est l'heure où notre âme a coutume d'être tranquille et mieux disposée à traiter avec Dieu dans l'oraison (Athanas. Serm. de deipara Virg.). Saint Bernard dit que la Sainte-Vierge était enfermée seule dans sa petite chambre, de peur d'être interrompue dans son oraison ou dans la lecture des saints livres où elle s'appliquait ordinairement: *Ne orantis perturbaretur silentium.*

L'ange Gabriel ne frappa point à la porte pour se la faire ouvrir, il ne fit point un grand bruit pour avertir qu'il entrait en maître, comme un envoyé du souverain monarque du monde, mais il entra pénétrant les murailles, parce qu'il était un ange, et qu'il n'avait pas un corps épais comme les nôtres, mais un corps subtil et agile comme les esprits. Il entra en silence et avec une profonde humilité, parce qu'il ne venait pas pour commander, mais pour demander, comme en priant, le consentement de la Sainte-Vierge. Cela ne vous semble-t-il point admirable, que la souveraine majesté de Dieu lui envoie un des premiers princes de sa cour pour lui demander si elle veut bien consentir à l'union qu'il désire faire de la nature divine avec la nature humaine dans son chaste sein. Quoi donc! Était-il nécessaire qu'il demandât et qu'il attendît pour cela le consentement de la Sainte-Vierge? Et comme Dieu avait tiré le corps de la première femme, sans que le premier homme en sût rien, car il l'avait endormi, ne pouvait-il pas faire aussi que la Sainte-Vierge devînt mère de son Fils unique, sans qu'elle le voulût, et même sans qu'elle s'en aperçût : concevoir et former le corps d'un enfant dépend bien de la vertu naturelle; mais il ne dépend pas de la volonté libre de la mère.

Et cependant la majesté infinie de Dieu, non contente de s'abaisser jusqu'au néant de notre condition humaine, veut bien encore en requérir le consentement, et comme en demander la permission à sa créature. O bonté admirable! quel exemple de soumission nous donnez-vous! Comment est-ce que notre orgueil et la passion que nous avons d'être indépendants osera paraître devant une douceur et une humilité si incompréhensible? Quoi! bonté infinie, ce n'est donc pas assez que vous fassiez l'honneur à la Sainte-Vierge de la choisir pour votre mère, vous voulez encore y faire entrer le consentement de sa volonté, afin que le plus grand miracle que vous puissiez faire au-dehors de vous, lui devenant libre, soit aussi méritoire; et que même vous lui vouliez tout le mérite de cette bonne œuvre qui est d'une valeur infinie, puisque n'ayant pas mérité un seul instant, vous n'en gardez pour vous aucune partie; ô bonté de Dieu ineffable, ô bonheur! ô grandeur! ô gloire! ô mérite infini de la Sainte-Vierge! Saint Bernardin de Sienne croit qu'elle a plus mérité par ce seul consen-

tement de sa volonté, que tous les anges et que tous les hommes ensemble n'ont jamais mérité en tout ce qu'ils ont fait, ou dit, ou pensé de plus saint dans toute leur vie.

Mais je voudrais savoir, demanda ici le vieillard, avec quel respect l'ange parla à la Sainte-Vierge. Vous m'avez déjà fait entendre qu'il lui dit l'*Ave Maria*; mais en quelle posture? Ne se mit-il pas à genoux pour le dire? Non, répondit le voyageur. Car outre que nous ne voyons jamais dans aucun lieu de l'Écriture sainte, que les anges aient parlé à genoux à aucun homme, quand ils l'auraient fait quelquefois, saint Gabriel ne le devait pas faire, parce que, faisant l'office de l'ambassadeur du Très-Haut, il devait garder l'autorité et la majesté du maître qu'il représentait; et quand il l'aurait voulu faire, la Sainte-Vierge qui le connaissait pour tel ne l'eût pas souffert à ses pieds. Il lui parla donc debout. Elle aussi qui ne sortait jamais de l'abîme de sa profonde humilité se leva par respect devant l'ambassadeur de Dieu.

Ce n'est pas néanmoins de cette façon, dit le vieillard, qu'on nous représente les choses; on peint toujours la Sainte-Vierge ou assise, ou à genoux sur un prie-Dieu, et l'ange, comme un jeune homme qui a des ailes sur les épaules, et qui se courbe respectueusement, ou qui fléchit le genou devant elle pour la saluer. Je réponds à cela, dit le voyageur, que la peinture comme la poésie se donne souvent des libertés, dont personne ne voudrait se rendre garant, sinon qu'on pense avoir assez justifié un mensonge, quand on dit que c'est une licence poétique; on pourrait faire la même grâce à la peinture, quand on aime mieux l'excuser que la condamner. Véritablement il n'y a guère d'apparence que la Sainte-Vierge fût demeurée ni assise ni à genoux devant cet ambassadeur du ciel. Être assise est une posture qui n'eût pas marqué assez de respect dans la plus humble des filles. Être à genoux en est une qui en eût montré par excès, sachant bien qu'elle ne parlait pas à Dieu. Il y a encore bien moins d'apparence que l'ange fût entré dans la chambre de la Sainte-Vierge, portant des ailes sur ses épaules. Car pourquoi l'eût-il fait? Aurait-ce été par nécessité comme les oiseaux? Il n'en avait pas besoin, parce qu'il était un esprit. Aurait-ce été pour la bienséance et pour la beauté? Qui jamais a vu un tel monstre dans la nature? Toutefois on est si accoutumé

voir les anges peints avec des ailes, qu'on ne les discernerait pas à présent s'ils n'en n'avaient point.

Laissons-là leurs ailes, reprit le vieillard, si elles ne leur sont pas nécessaires, elles ne nous incommoderont pas. J'ai bien plus envie de savoir ce que la Sainte-Vierge répondit à cet ambassadeur du ciel. Le voici, repartit le voyageur : il semble qu'elle n'avait pas besoin d'une bien mûre délibération pour répondre juste sur une affaire d'une telle importance. Saint-Augustin lui parle (1. de nat. Domini), saint Bernard (Bernard. hom. 4. super Missus est), saint Fulgence (Fulg. serm. 18. de sanctis), saint Laurent Justinien (Laur. Just. serm. de annunt.), et plusieurs autres des saints pères lui adressent à peu près les mêmes paroles, animées par des sentiments assez semblables. Répondez, Vierge sacrée, disent-ils, donnez votre consentement à l'ange qui vous le demande de la part de Dieu, et qui l'attend pour le lui porter. Donnez une réponse favorable au salut de tout le genre humain, qui gémit à vos pieds, accablé de misères; dites seulement un mot, vous le pouvez soulager par une parole, ô très-sainte-Vierge, l'attente et l'espérance de tous les siècles. Voici le temps arrivé, c'est à présent que la consolation de tous les affligés est entre vos mains; tous les yeux sont tournés vers vous, et vous sollicitent par leurs larmes, toutes les bouches sont ouvertes et vous crient miséricorde de tous les endroits de l'univers où il y a des créatures raisonnables; des limbes, de la terre, et du ciel même, on vous crie d'une même voix, on vous prie avec la même ardeur, on soupire vers vous avec le même désir; parlez, oracle du salut, répondez à la requête de l'ambassadeur qui vous parle, donnez le consentement que le ciel et la terre, les anges et les hommes, le Créateur et les créatures vous demandent, dites seulement une parole et vous répandez la joie et le salut partout.

Voyez le fils unique de Dieu, tout prêt de sortir du sein de son père, qui attend à la porte du ciel pour entrer avec joie dans votre sein virginal, sitôt que vous y aurez consenti. Voyez Adam, votre premier père, voyez tous les patriarches et tous les rois des siècles passés qui sont vos aïeux; voyez tous vos parents, les enfants de notre premier père, qui sont désolés de ce que l'entrée du ciel leur est interdite, si vous n'en ouvrez la porte par une réponse

favorable. Parlez donc, ô Vierge bénie, donnez au plutôt votre consentement à l'ange qui l'attend pour s'en réjouir avec tous les anges et les hommes. Consentez seulement à être la mère de Dieu, et vous les ferez tous enfants de Dieu.

Pourquoi différez-vous à répondre? Pourquoi tardez-vous un moment? Quoi! vous pensez pour délibérer sur cette salutation : *Cogitabat qualis esset ista salutatio*. Et cependant tous les êtres sont dans la suspension et dans la crainte, attendant quelle sera votre résolution. Qu'attendez-vous? Que craignez-vous? N'avez-vous pas entendu que vous ne serez mère que par l'opération du Saint-Esprit, sans aucune perte de votre pureté virginale? Craignez-vous, à cause que vous voyez un jeune homme seul avec vous dans votre chambre? Il est vrai qu'il convient à une fille de trembler en telle occasion, mais vous savez bien que celui que vous voyez n'est pas un homme, mais un ange. Laissez craindre celles qui ont perdu la grâce; mais vous, Marie, ne craignez pas, parce que vous l'avez trouvée devant le Seigneur; de tous les côtés où vous pouvez porter les yeux vous ne voyez que pureté et virginité. Un père vierge veut vous donner son fils. Ce fils est vierge, et il envoie un ange vierge pour vous en donner l'assurance, et votre sein en le recevant demeure vierge. Que craignez-vous donc? Répondez, parlez, consentez; répondez une parole, et recevez une parole; donnez à Dieu votre parole passagère, et Dieu vous donnera sa parole éternelle, son Verbe éternel, son Fils unique dont vous serez la mère.

Consolez-vous, misérables mortels, bannissez toutes vos tristesses, essuyez vos larmes, et soyez comblés d'allégresse; dilatez vos cœurs, chantez partout *Alleluia;* elle a donné son consentement. Vous aurez un Sauveur; vous aurez un Dieu-Homme; vous allez tous avoir l'honneur d'entrer dans la parenté de Dieu, qui sera votre frère; vous aurez le bonheur suprême d'être ses enfants; et enfin vous aurez la gloire d'être ses cohéritiers dans le royaume de son père céleste, et les possesseurs de sa gloire dans l'éternité, et tout cela vous est acquis par le consentement que la Sainte-Vierge a donné pour être mère de Dieu. Que vous rendrons-nous, ô très-Sainte-Vierge, pour tant d'obligations que nous vous avons? N'est-ce pas la moindre chose que nous puis-

nous faire de vous être dévots, mais très-dévots, et pour toujours et sans réserve, et à jamais dévoués à votre service, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Ne le voulez-vous pas? Ne donnez-vous pas votre consentement de bon cœur, comme elle a donné le sien? Très-volontiers, répondit le vieillard.

Mais je ne sais, continua-t-il, en quelle forme elle le donna. Je le voudrais apprendre pour me conformer à elle tant que je pourrais. Voici les paroles, répondit le voyageur, que la Sainte-Vierge dit à l'ange : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Prosternée les genoux en terre, le cœur, les yeux, les mains élevés vers le ciel, voilà, Seigneur, votre humble servante, qu'il me soit fait selon votre parole. O merveille de cette réponse! ô puissance de paroles! ô profondeur des mystères qu'elles renferment! Mais où sont ces merveilles, demanda le vieillard : elles paraissent très-simples et sans brillant. Quelle puissance font-elles paraître? Elles sont très-humbles et ne prennent point d'autorité. Et quels mystères y trouvez-vous? Elles sont claires, et marquent simplement qu'elle consent à ce que l'ange lui a proposé. Quoi! vous n'y trouvez rien d'admirable, répondit le voyageur, faites un moment de réflexion sur cette réponse, et vous y remarquerez trois choses capables de suspendre dans une grande admiration tout esprit qui en considère les merveilles.

ARTICLE IV.

Réflexions sur la réponse que la Sainte-Vierge fit aux paroles de l'ange Gabriel.

Premièrement elle voit un ange qui la vient saluer de la part du souverain monarque du monde; 2. elle entend qu'il la nomme pleine de grâce, c'est-à-dire de sainteté et de perfections, jusqu'à un tel point que Dieu, comme charmé de tant de grandeurs qu'il voit en elle, se veut rendre dans son chaste sein, et la choisit pour sa mère, qui est la plus haute dignité où Dieu puisse élever une créature, et du suprême degré d'une si haute élévation, elle s'abîme dans le plus profond de son néant, et répond à l'ange : *Ecce ancilla Domini.* Je suis la servante du Seigneur. L'ange superbe avait voulu être le premier de la maison de Dieu, semblable au

Très-Haut, et son ambition l'a rendu le dernier des êtres, et le plus dissemblable à Dieu. La très-Sainte-Vierge, au contraire, répond à l'ange Gabriel qu'elle est la servante, c'est-à-dire la dernière de la maison; et son humilité la fait devenir mère, c'est-à-dire la première, et si semblable au Très-Haut, qu'elle l'a formé elle-même à sa ressemblance. Saint Bernard, charmé de la réponse de la Sainte-Vierge, qui du néant d'où elle partait l'a élevée en un moment jusqu'au tout, dont elle lui a donné la possession : Il était bien juste, dit-il, que de la dernière elle devînt la première, puisque, étant la première de toutes, elle se faisait la dernière : *Merito facta est novissima prima esset, omnium se novissimam faciebat (Bern. serm. de verb. apost.).*

En quel temps pensez-vous, en quel instant peut-on croire qu'elle fut faite mère de Dieu? Saint Augustin, saint Jean Damascène, l'abbé Rupert, et la plupart des saints pères, tiennent pour assuré que ce fut au moment qu'elle prononça ces paroles : *Ecce ancilla Domini;* sitôt qu'elles sortirent de sa bouche, elles montèrent au cœur du Père, et tout de suite, sans aucun intervalle, le Verbe éternel descendit dans le sein de la Sainte-Vierge. Pourquoi dans ce moment plutôt que dans un autre? Parce qu'elle entrait dans une admirable imitation de Dieu le Père, qui produit son Fils unique par la contemplation et la connaissance parfaite de son être et de ses perfections infinies. La vivante image qu'il se forme de ce qu'il voit en lui, est ce que nous appelons son Verbe et son Fils unique. Et la Sainte-Vierge, ayant à concevoir et à enfanter ce même Fils unique du Père, imite la lumière du Père; elle contemple et connaît parfaitement non pas son être comme le Créateur, mais son néant comme créature : non ses grandeurs infinies comme Dieu, mais la distance infinie de son pur néant naturel. Connaissant cela, elle conçoit une vérité éternelle. Or la vérité éternelle est le Fils unique de Dieu. Voilà où sa profonde humilité l'abaisse, jusqu'à lui faire voir clairement l'abîme infini de son néant : voilà où elle l'élève tout ensemble jusqu'à concevoir le propre Fils de Dieu et devenir sa mère.

Il nous a exprimé lui-même admirablement cette double naissance qu'il reçoit de son Père dans l'éternité, et de sa mère dans le temps, quand il nous dit ces deux paroles dans l'Apocalypse :

Ego sum primus et novissimus (Apoc. 1). Je suis le premier et le dernier. Quand il dit, je suis le premier, regardez-le naissant du sein de son père, par la connaissance de ses grandeurs infinies. Et quand il dit, je suis le dernier, voyez-le naissant du sein de sa mère, par la connaissance de son néant infini. O adorable ! ô incompréhensible ! dirai-je imitation ou émulation du père et de la mère ? C'est l'un et l'autre. Tous deux produisent un même Fils unique par la connaissance d'eux-mêmes ; voilà l'imitation. Mais le père voit qu'il est tout, et la mère voit qu'elle n'est rien ; voilà l'émulation. Le père produit un fils qui dit, je suis le premier ; et la mère produit ce même fils, qui dit qu'il est le dernier ; voilà l'imitation. Le père lui donne un être éternel, tout-puissant, immense et indépendant ; et la mère lui donne un être corruptible, infirme et sujet ; voilà l'émulation. Cependant il est un aussi grand Dieu quand il sort du sein de sa mère tout anéanti dans le profond abîme de l'humilité que quand il est conçu dans le sein de son père tout éclatant de la gloire infinie de sa majesté ; voilà l'imitation et l'émulation tout ensemble ; et vous les trouverez l'un et l'autre dans les paroles que la Sainte-Vierge répondit à l'ange : *Ecce ancilla Domini.*

Oh ! si nous voulions entrer d'une volonté sincère, d'un courage fixé et délibéré, dans cette voie si courte et si assurée qui nous conduirait à regarder, à aimer et à chercher vraiment notre néant pour nous y cacher et y demeurer paisibles, comme dans le centre qui nous est propre ; que nous aurions pris un chemin abrégé pour sortir bientôt d'un enchaînement de fâcheuses difficultés ! Que nous nous serions bientôt délivrés d'une foule d'engagements, d'inquiétudes et d'obstacles qui nous arrêtent et nous tyrannisent ! Oh ! que nous aurions bientôt vaincu par cet innocent stratagème les plus dangereux ennemis de notre salut qui nous retiennent toujours esclaves de nos passions et du monde, et qu'en moins de rien nous nous trouverions établis paisibles et heureux dans le sein de Dieu !

Peut-on voir rien de plus admirable que le sublime état d'union avec Dieu, auquel la Sainte-Vierge est arrivée par cette voie ? elle est comblée de grâces, elle repose dans le sein de Dieu, et Dieu repose personnellement dans son chaste sein, au moment qu'elle

a vraiment trouvé son néant. Et n'est-ce pas par cette voie que saint Jean-Baptiste est parvenu à un état si sublime, que la vérité même, Jésus-Christ, l'a déclaré le plus grand homme qui soit jamais né d'une femme? Il s'était caché dans le fond d'un désert pour être comme anéanti dans l'estime du monde; néanmoins sa vertu éclate comme un grand soleil, et perce à travers les ombres de sa solitude pour le rendre non-seulement visible, mais admirable à toute la Judée.

Les juifs qui envoient des prêtres et des lévites pour lui demander s'il n'était pas le Messie promis par les prophètes, et attendu par tout le peuple d'Israel depuis tant de siècles, s'il n'était pas ce désiré de toutes les nations, comme le tout-puissant rédempteur du monde, c'est-à-dire pour savoir de lui s'il n'était pas Dieu, voilà l'estime qu'ils en avaient. Écoutez comme il va répondre, et vous apercevrez par quelle voie il est arrivé à une telle perfection, qu'on le regardait comme un Dieu. On lui fait plusieurs demandes et à toutes il ne répond qu'une même chose : *et dixit non sum*, qu'il n'est rien, qu'il n'est qu'un néant : il le dit comme il le pense; il en est content, et il ne veut être autre chose : et par son néant, où il se repose en paix, il arrive à être le plus grand des hommes. N'est-ce pas là un chemin bien court, mais qui mène une âme bien loin, quand elle le peut suivre? Il est court, parce qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux et à connaître la vérité de ce que nous sommes. Il mène néanmoins une âme bien loin, parce qu'il la fait mourir tout d'un coup au monde, pour la faire vivre à Dieu seul.

Mais hélas! personne n'a le courage de marcher par ce chemin, qui est-ce qui veut dire de bon cœur, *non sum*? Je suis content de n'être rien : tout le monde veut être quelque chose. Les ambitieux du monde veulent être le plus qu'ils peuvent : ils travaillent infatigablement pour avoir tout ce qui les peut agrandir. Ceux qui sont plus modestes et semblent avoir renoncé à la vanité du siècle ne disent pas encore *non sum*. Il n'y a personne qui ne veuille être quelque chose, avoir quelque estime, quelque rang, quelque réputation dans le monde; et parmi ceux mêmes qui font profession d'une vertu plus pure, et qui veulent tendre à une perfection plus éminente et plus achevée, peut-être aurait-on peine à en trouver quelque part qu'on les cherche, jusque dans les

solitudes les plus retirées, qui voulussent dire en vérité : je ne suis rien, et ne veux avoir rien, ni honneur, ni biens, ni estime, ni réputation, ni autre chose qu'un dépouillement général, une privation universelle et entière de tout ce qui n'est pas Dieu, *non sum*. Le néant, le mépris, la pauvreté, l'abjection dernière est tout ce que je prétends en ce monde. Qui s'est pu placer dans ce poste, s'est délivré tout d'un coup d'une infinité de tourments et d'inquiétudes : car rien ne nous rend malheureux que la privation des choses que nous désirons. Mais, ce qui est bien plus, il se met dans la possession de Dieu ; car s'il a vraiment anéanti dans son cœur toutes les créatures, et surtout s'il s'est anéanti lui-même, il ne lui reste que le seul être souverain et nécessaire qui ne peut être anéanti, et c'est Dieu seul.

Voici une seconde réflexion que je voudrais que nous fissions sur la réponse que la Sainte-Vierge fit à l'ange : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*. Ces paroles renferment deux choses qui paraissent assez peu compatibles. Une profonde humilité, qui ne dit qu'un grand anéantissement, parce que le néant qui n'est rien, ne peut rien. D'autre côté elle dit *fiat* ; c'est une parole qui dans nos bouches ne dirait qu'un souhait et une prière ; mais dans la bouche de la Sainte-Vierge Dieu a voulu, ce semble, qu'elle fût une parole d'autorité, de commandement, et d'une si grande puissance, que plusieurs saints pères, comparant le *fiat* que le Créateur du monde prononça lorsque par sa puissance il tira toutes les créatures du sein du néant, avec le *fiat* que la Sainte-Vierge prononça dans le mystère de l'incarnation, ont trouvé que celui-ci a paru plus puissant que l'autre, parce qu'il a produit des effets beaucoup plus grands et plus merveilleux.

1. Le *fiat* de Dieu n'a donné l'être qu'à des créatures ; le *fiat* de la Sainte Vierge a donné l'être à Dieu même, qui est infiniment plus noble que les créatures ; 2. le *fiat* de Dieu n'a tiré son ouvrage que du sein du néant, qui est l'origine la plus basse qui puisse être ; celui de la Sainte-Vierge a tiré son ouvrage du sein de Dieu, qui est l'origine la plus noble et la plus haute qui soit ; 3. le *fiat* de Dieu ne lui a point été utile, et n'a rien ajouté à sa grandeur et à ses perfections infinies, celui de la Sainte-Vierge a produit en elle des effets admirables ; car à l'instant qu'elle l'a pro-

noncé, elle s'est vue élevée à la suprême dignité de mère de Dieu, et enrichie de toutes les prérogatives convenables à cet état; 4. le *fiat* de Dieu ne lui a donné l'empire que sur des êtres périssables, qui ne sont rien à l'égard de lui; celui de la Sainte-Vierge lui a donné un empire jusque sur Dieu même; car en prononçant cette puissante parole, elle est devenue sa mère et il a été fait son fils, et par conséquent son inférieur, puisqu'elle avait droit de lui commander. Enfin le *fiat* de Dieu n'a opéré que hors de lui-même; celui de la Sainte-Vierge a opéré en un moment un monde de prodiges dans sa personne.

Car à l'instant qu'elle l'eut prononcé, toute la nature étonnée vit ses lois renversées, ses droits violés par des privilèges qu'elle admirait et par des miracles qui l'épouvantaient. Une vierge demeurant vierge conçoit un enfant dans son sein. Elle forme son corps toute seule de plusieurs gouttes de son sang. Aussitôt il est organisé et tout préparé pour recevoir l'âme. Aussitôt il est animé. Aussitôt cette âme est pleine de sagesse, de grâce et de tous les plus précieux dons du ciel. Aussitôt elle est bienheureuse par la claire vision de Dieu. Aussitôt cet âme et ce corps sont unis à Dieu, et la Sainte-Vierge se trouve enceinte d'un homme. O *fiat* incompréhensible! ô *fiat* tout-puissant de la Vierge mère! En fut-il jamais prononcé un semblable?

Le divin aréopagite dit, que non-seulement toute la nature l'admira, mais il a cru pouvoir dire qu'il fit en quelque façon tomber Dieu en extase; concevez ceci. Qu'est-ce que l'extase? C'est un transport de l'esprit qui naît de la contemplation d'une beauté qui le charme et qui, enlevant le cœur, le met hors de son état naturel. Que les saints aient des extases en contemplant la beauté de Dieu; que leur esprit demeure suspendu dans une profonde admiration, qui ne lui laisse pas la liberté de s'appliquer à autre chose qu'à ce qu'il voit et qu'il admire; que leur cœur soit comme dérobé à lui-même; que la plupart de ses fonctions naturelles soient interdites, parce qu'il ne saurait mesurer ses forces ni s'empêcher de donner toute sa vertu à l'objet qui le charme, qui l'enlève et qui le tient enchaîné comme son esclave; que ces grands excès d'esprit et de cœur, que les saints reçoivent quelquefois, les fassent tomber en extase, cela se comprend aisément; mais que Dieu voie une beauté

capable de l'emporter hors de lui-même et de le faire tomber en extase, c'est ce qu'on ne saurait ni penser, ni dire sans en demeurer tout épouvanté.

Cependant le grand saint Denis n'a pas craint d'écrire ces paroles au livre quatrième des noms divins : *Audemus et illud pro veritate dicere, quod ipsemet Creator omnium extra se factus est* (Areopag. 4. de div. nom.). Nous osons bien rendre témoignage à la vérité, que le souverain Créateur de tous les êtres est sorti de lui-même. N'est-ce pas dire qu'il est comme tombé en extase? C'est parler proprement que dire ici *tombé*, parce que l'extase de Dieu n'est pas comme celle des saints, ils sont élevés au-dessus de leur état naturel quand ils sont en extase, mais l'extase de Dieu l'abaisse au-dessous de lui-même. Car, comme la terre qui tient le plus bas lieu du monde ne saurait sortir de sa place, quelque part qu'elle aille, qu'elle ne monte vers le ciel ; ainsi Dieu, qui est une grandeur infinie, ne peut sortir de lui-même que pour s'abaisser.

On ne demande point qui est-ce qui a la puissance d'élever les saints en extase : on sait bien qu'il est facile à Dieu ; mais on demanderait où est la puissance capable de faire tomber Dieu en extase. Le même saint Denis nous dit que ce prodigieux effet n'est possible qu'au seul amour : *Propter amatoriam suæ bonitatis magnitudinem* (Areopag. *ibid.*). Mais quel amour? Chose admirable ! ce n'est point l'amour de sa propre beauté, car il n'est point en extase pour aimer la beauté et la bonté infinie qu'il voit dans sa propre essence. Il ne sort pas pour cela hors de lui-même ; au contraire il y rentrerait plutôt. C'est donc la contemplation d'une beauté qu'il voit au dehors de lui ; mais quelle est la beauté qui a tant de charmes, qu'elle a pu faire sortir Dieu hors de lui par le grand excès de l'amour qu'il lui porte, sinon celle de la Sainte-Vierge sa mère? La grâce dont il la voit toute remplie lui donne de la complaisance ; la profonde humilité où il la voit anéantie attire ses yeux et gagne son cœur, et les paroles qu'elle répond à son ambassadeur : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, le ravissent et le transportent. O beauté sans pareille ! ô puissance admirable ! ô attraits plus que tout-puissants de la divine Marie ! Elle a gagné le cœur de Dieu, elle l'a fait sortir hors de lui-même, elle l'a fait

tomber en extase, elle l'a attiré du sein de son Père Éternel dans son chaste sein. Que dire de cette merveille? ne faut-il pas que l'admiration tire ici de nos cœurs et de nos bouches ces paroles de saint Bernard : *O amoris vim! quid violentius? Sic de Deo triumphat amor!*

Où êtes-vous, indévots à la Sainte-Vierge? direz-vous encore qu'il faut craindre que l'excès d'une dévotion indiscrète ne nous emporte à avoir trop de respect ou trop d'amour pour elle, quand vous voyez que Dieu l'honore et l'aime avec tant d'excès, qu'il est tombé en extase, comme tout pâmé d'amour dans son chaste sein? Quand par impossible, vous auriez été jusqu'à un semblable excès, seriez-vous un dévot indiscret? Craindriez-vous encore qu'il n'y eût de l'abus dans ces dévotions si sensibles de quelques-uns, qui ne sauraient ni parler d'elle, ni y penser seulement sans sentir le cœur attendri? Voyez, voyez les tendresses admirables du cœur du propre Fils de Dieu pour elle, et ayez horreur des duretés de votre cœur tout de marbre, et cependant ce qui est bien plus cruel, vous n'êtes pas contents de votre impiété, vous voudriez encore en infecter le monde, osant blâmer sa dévotion pour la Sainte-Vierge.

Je voyais que son zèle s'échauffait beaucoup. Monsieur, lui dis-je, vous ne les gagnerez pas en les maltraitant ; les gens de cette nature ne fléchissent pas, au contraire, ils ne font que s'opiniâtrer davantage, et quelquefois même s'irriter par les invectives ; j'aimerais mieux les instruire s'ils sont ignorants ; il est mal aisé que la vérité ne soit pas aimée quand elle est connue ; ou s'ils sont malicieux, je me contenterais de les confondre, en leur mettant devant les yeux les prodiges qui furent opérés dans la Sainte-Vierge, au moment qu'elle répondit à l'ange, et les mettre dans un si beau jour, que s'ils n'avaient pas assez de foi pour les croire, ni assez de religion pour les adorer, ni assez de piété pour les aimer, ils eussent du moins la honte devant le jugement de Dieu, de voir leur insensibilité sans raison et leur impiété sans excuse.

Laissons-les, et pensons à nous. Vous nous avez promis trois réflexions sur la réponse que la Sainte-Vierge fit à l'ange : nous n'en avons encore vu que deux, vous devez nous donner la troi-

ange pour remplir cette promesse. Il est vrai, dit-il, je n'ai garde de l'oublier, parce que je la regarde comme la principale. Elle vous découvrira de merveilleux prodiges qui furent accomplis dans son chaste sein au moment qu'elle eut répondu à l'ange; jugez-en.

ARTICLE V.

Des grands prodiges opérés dans le sein de la Sainte Vierge, au moment qu'elle donna son consentement pour être la mère de Dieu.

Parmi tous ces prodiges qui concernent la divine Marie, je ne parlerai que de trois. Le premier regarde sa divine fécondité, c'est-à-dire le privilége singulier que le Père-Éternel lui accorde, de lui donner non-seulement son Fils unique, mais la source même de sa fécondité. C'est ainsi que les saints docteurs en parlent, saint Bonaventure et saint Bernardin de Sienne. Le premier dit, après le divin aréopagite, après le concile onzième de Tolède et celui de Florence, que Dieu le Père est la fontaine, le principe, l'origine et la plénitude de toute la divinité : *Pater habet fontalem plenitudinem* (Bonavent. 1 Sent. dist. 29). Et l'autre dit que la Sainte-Vierge n'en a pas seulement reçu le ruisseau, mais que le Père lui a donné la fontaine même, de laquelle il le fait couler éternellement : *Beata Virgo ab ipso Patre æterno fontalem fœcunditatem accepit* (Bernardin. tom. 2. Serm. 11). C'est-à-dire, qu'elle l'a produit dans son chaste sein, non par la fécondité humaine et naturelle, mais par la même fécondité divine, de laquelle le Père Éternel le fait naître dans son adorable sein, ce qui est une merveille si étonnante, que tous les bienheureux l'admireront éternellement, sans le pouvoir jamais comprendre. La seule Sainte-Vierge l'a reçue sans connaître bien toute sa valeur, et il n'y a que Dieu qui sache parfaitement la grandeur du don qu'il lui fait.

S'il lui avait donné la faculté de produire en un seul jour un puissant monarque, couronné, assis sur le trône, et possédant tout l'empire du monde, cela passerait pour un prodige qu'on n'aurait jamais vu; et néanmoins Dieu lui a donné plus que tout cela sans comparaison. S'il lui avait donné le pouvoir de créer par une parole un nouveau monde, plus grand et plus beau que celui que

nous habitons, ce serait bien encore un plus grand prodige, et néanmoins Dieu lui accorde quelque chose de bien plus grand, quand il lui communique réellement sa divine fécondité, car voici une multitude de prodiges qu'elle produit dans son sein. 1. Elle devient mère du même Dieu dont il est père, ce n'est point d'une personne différente ou semblable, c'est de la même. 2. Pour le produire, elle ne fait que dire une parole : *Fiat*. 3. Elle le conçoit et l'enfante en demeurant toujours Vierge. 4. Elle ne lui a donné que sa propre substance, et cela suffit pour produire elle seule un Homme-Dieu. 5. Elle acquiert un droit nécessaire à la possession de Dieu. 6. Enfin elle fait plus en elle-même par sa divine fécondité, en un moment qu'elle a répondu à l'ange, que les trois personnes divines ne peuvent faire au dehors d'elle-même durant toute l'éternité. O mère vraiment admirable ! que de prodiges se sont opérés secrètement en vous, qui nous sont incompréhensibles ; mais ne passons tout cela que pour un seul.

En voici un second qui surpasse beaucoup le premier : c'est que Dieu le père ne communique pas seulement à la Sainte-Vierge la même fontaine de sa divine fécondité, mais il la lui donne avec une si admirable étendue, que saint Bernardin ne craint pas de dire qu'elle peut plus faire de Dieu, que Dieu ne peut faire de lui-même : *Plus potest facere beata Virgo de Deo quam Deus de seipso*. Cette proposition, à la vérité, paraît étonnante, mais elle est vraie. Et pour l'entendre, considérez que tout ce que Dieu le Père peut faire par sa divine fécondité, est de produire un Dieu qui est son égal, mais un Dieu créateur ; et quand il communique sa divine fécondité à la Sainte-Vierge, elle nous produit un Dieu sauveur ; c'est quelque chose qui va au-delà d'un Dieu créateur, car il est Dieu-Homme ; Dieu le Père peut bien le faire naître de son sein comme Dieu, mais le faire naître Dieu-Homme, cela est impossible au Père, et il n'est possible qu'à la seule mère. Il est donc vrai qu'elle peut plus faire de Dieu que Dieu ne peut faire de lui-même.

Mais pourquoi dites-vous que c'est plus de produire un Dieu sauveur que de produire un Dieu créateur ? Les raisons en sont évidentes. Premièrement, qui dit un Dieu sauveur, dit aussi un Dieu créateur, puisqu'un Dieu sauveur possède la divinité, et que

ce Dieu sauveur peut créer quoique revêtu de l'humanité, mais qui dit un Dieu créateur, ne dit pas un Dieu sauveur, puisqu'il n'a pas l'humanité sainte, sans laquelle il ne peut être Sauveur, en la manière qu'il l'a voulu être. C'est donc plus de produire un Sauveur, que de produire un Créateur, et par conséquent il est vrai que la Très-Sainte-Vierge peut plus faire de Dieu que Dieu ne peut faire de lui-même. Qui est-ce qui peut entendre cette vérité sans en être surpris et sans convenir que c'est un très-grand prodige?

Secondement, il est vrai que c'est plus que produire un Sauveur que de produire un Créateur ; car à quoi se termine toute la puissance du Créateur, sinon à tirer les créatures du néant et leur donner un être naturel ? Mais la puissance du Sauveur va bien plus avant, c'est à tirer les âmes immortelles des profonds abîmes du péché, et leur donner un être surnaturel et divin par la grâce sanctifiante, dont la moindre portion vaut mieux que l'être naturel de tout l'univers. Il est donc vrai qu'être Sauveur est beaucoup plus que d'être Créateur : l'un ne fait que des créatures sorties du néant, l'autre produit des dieux qui naissent du cœur de Dieu même, selon le langage de l'Écriture, qui nomme ainsi les prédestinés : *Ego dixi : dii estis et filii Excelsi omnes*, vous êtes tous les dieux et les enfants de Dieu.

De plus, Dieu le Créateur n'a qu'un seul Fils, il n'en peut avoir davantage, et ce Fils unique ne peut avoir aucun frère, parce qu'il épuise toute la fécondité de Dieu son Père, en sorte qu'il n'en saurait produire un second de son propre sein ; mais le Dieu-Sauveur peut avoir plusieurs enfants et plusieurs frères, et c'est uniquement pour cela que son Père l'envoie en terre, et qu'il le donne à la Sainte-Vierge, pour étendre par elle sa fécondité plus loin qu'il ne la peut étendre dans son propre sein, comme dit saint Augustin : *Unicum ipsum quem genuerat misit in mundum, ut non esset unicus, sed fratres haberet adoptivos* (Aug. trad. 2 in Joann.). Voilà donc encore la preuve évidente que la divine Marie peut plus faire de Dieu que Dieu ne peut faire de lui-même.

Oh ! miracle ! oh ! prodige ! qui surprendrait tous les esprits s'ils étaient bien considérés ! Dieu le Père ne m'a pu donner qu'un

Dieu créateur : mon Créateur ne faisait de moi qu'une créature, et si je fusse demeuré ainsi, je n'eusse jamais vu la face de Dieu : *Nihil enim nasci profuit nisi redimi profuisset.* Mais la mère, admirable par sa divine fécondité qu'elle a reçue du Père, me donne un Dieu, non-seulement créateur, mais encore sauveur, et c'est lui qui me donne un être divin, lui qui m'adopte pour enfant de Dieu, lui qui me donne un droit légitime à la possession éternelle de son héritage. C'est vous, Père céleste, qui m'avez donné un créateur ; sans lui je ne serais rien, et pour cela je dois vous adorer, servir, aimer : autrement je suis impie. Mais c'est vous, divine mère, qui m'avez donné un Sauveur, sans lui j'étais perdu éternellement, et par lui je puis espérer des bontés infinies. Ne vous dois-je pas, pour cela, honorer, servir, aimer, et vous être très-dévot, autrement ne serais-je pas un ingrat, et non-seulement un ingrat, mais un injuste et un impie ?

Enfin, le troisième prodige, le plus surprenant de tous et qui étonne encore plus l'esprit qui le considère, c'est ce renversement général qui se fit partout, au moment que la Sainte-Vierge eut répondu à l'ange, et donné son consentement. Toutes les lois de la nature furent renversées, et celles de la grâce, qui prit l'empire, firent une légion de miracles. Une vierge est mère, un Dieu est homme et un homme est Dieu : l'Éternel commence à être, et le Tout-Puissant devient un faible enfant. La parole éternelle ne parle point : toutes les figures de l'ancien Testament s'évanouissent à la présence d'une seule vérité ; mais cette vérité infiniment éclatante de gloire est éclipsée dans les ténèbres, et paraît encore moins que les figures ; l'Être des êtres semble anéanti, et pour dire en un mot ce qui ne se peut jamais ni concevoir, ni dire : le tout est fait rien ; et le rien est fait tout dans le sein de la Sainte-Vierge. Je dis que voilà la consommation des plus profonds mystères de la religion, parce que c'est l'exécution des plus grands desseins de Dieu, et le complément de la merveille des plus étonnants prodiges de la grâce.

Vous m'étonnez fort, monsieur, interrompit le vertueux vieillard, quand je vous entends parler de la sorte. Quoi ? tout est donc perdu, et je vois par-là, toutes choses dans un désordre général. Au contraire, répartit le voyageur, tout est sauvé, et les choses qui

dans le désordre sont rétablies dans un meilleur état. Je vous le ferai voir si clairement, que vous en serez consolé ; mais appliquez bien votre esprit, ces vérités sont si sublimes, que c'est tout ce que vous pourriez faire que de les entendre à demi : n'espérez pas les comprendre parfaitement, quand vous auriez un esprit aussi élevé que celui des anges.

Tout est renfermé dans cette seule vérité, laquelle, étant bien entendue, vous ferait comprendre aussi tout le reste de nos mystères. Dieu est fait homme et l'homme est fait Dieu, et cela s'accomplit dans le sein virginal de la très-Sainte-Vierge, au moment que l'ange a reçu son consentement pour être la mère de Dieu. Je sais bien cela, monsieur, je l'ai ouï dire très-souvent, mais je n'ai jamais compris ce que cela signifie, et on ne me l'a pas bien expliqué. Quand vous dites que Dieu est fait homme, et que l'homme est fait Dieu ; n'est-ce pas que l'un est changé en l'autre : comme on dit que ceux qui ont trouvé la pierre philosophale savent changer du plomb en or ? Non, répondit le voyageur, si, par impossible, Dieu pouvait être changé en autre chose, il serait détruit, et ne serait plus Dieu ; et si l'homme était changé en autre chose, il serait détruit et ne serait plus homme, et vous auriez raison de dire que tout serait perdu, et dans un horrible désordre ; mais ce n'est pas ainsi qu'il le faut entendre.

Est-ce donc, reprit le vieillard, que de Dieu et de l'homme mêlés et confondus ensemble il ne s'est fait qu'un tout, qui est notre sauveur Jésus-Christ, comme si un empirique mêlait deux précieuses drogues ensemble, pour ne nous en faire qu'une seule médecine qui rétablit notre santé ? Est-ce ainsi que Dieu a mêlé la nature divine avec la nature humaine en Jésus-Christ, pour nous en composer un Sauveur qui fût le remède universel des maux de nos âmes ? Non, reprit le voyageur, si par impossible la nature divine et la nature humaine s'étaient ainsi confondues et mêlées ensemble, ce ne serait plus ni un Dieu ni un homme, mais une troisième chose différente de l'un et de l'autre ; comme si vous aviez mêlé du blanc et du noir ensemble, ce ne serait plus ni blanc ni noir, mais une troisième couleur ; les hérétiques, Dioscore et Eutychès, se formèrent cette extravagante opinion, qui ne choque pas seulement la foi, mais même le bon sens ; ils furent condamnés par l'Église, qui

fait profession de croire comme un article de foi, que la nature divine et la nature humaine sont unies en Jésus-Christ sans se mêler ni se confondre l'un et l'autre.

C'est donc à dire, conclut cet homme qui avait occasionné la conférence, que Dieu et l'homme se sont trouvés unis ensemble dans le sein de la Sainte-Vierge, comme deux frères jumeaux dans le sein de leur mère ; et que ces deux personnes, quoique très-inégales en dignité, sont toujours demeurées fort unies, à cause qu'elles sont nées de la même mère et en même temps. Non, reprit le voyageur, la foi nous oblige de croire que Dieu et l'homme ne sont pas deux personnes, mais une seule et même personne en Jésus-Christ, et la raison même nous le fait voir assez clairement ; car, si Dieu et l'homme étaient deux personnes en Jésus-Christ, comme l'a rêvé autrefois Nestorius, ce fameux hérésiarque, on ne pourrait pas dire avec vérité que Dieu fût homme ni que l'homme fût Dieu ; comme vous ne pouvez pas dire de deux frères jumeaux que l'un soit l'autre ; mais ne mettant qu'une seule personne en Jésus-Christ, dans laquelle sont unies étroitement la nature divine et la nature humaine, sans néanmoins être confondues ensemble, on peut dire avec vérité, cette personne est Dieu, puisqu'elle a la nature divine, et cette même personne est homme, puisqu'elle a la nature humaine. On peut donc bien dire par conséquent de cette même personne qu'elle est toute-puissante, parce qu'elle est Dieu, et qu'elle est infirme, parce qu'elle est homme ; qu'elle est éternelle, parce qu'elle est Dieu, et qu'elle ne fait que de naître aujourd'hui, parce qu'elle est homme ; qu'elle est immortelle, parce qu'elle est un Dieu éternel, et qu'elle est morte en croix pour notre salut, parce qu'elle est un homme mortel.

Oui, interrompit le vieillard, supposé que ce ne soit qu'une même personne qui ait ces deux natures ensemble, je comprends bien qu'il en faudra parler de la sorte ; mais le moyen de concevoir que deux natures aussi éloignées l'une de l'autre que le sont la divine et l'humaine, soient ainsi unies ensemble dans une même personne ? Et quand elles ne seraient pas si éloignées l'une de l'autre, et qu'elles seraient toutes égales et toutes semblables comme Pierre et Jean ; le moyen de faire que ces deux natures ne soient qu'une même personne ? Écoutez bien ceci, lui dit notre voyageur, je

m'efforcerai de vous le faire entendre, quoique vous soyez sans étude et que vous n'ayez qu'un bon sens naturel.

Pour le comprendre, il faut que vous sachiez que tout ce qui est créé se partage en deux choses : ou ce sont des accidents, ou ce sont des substances. On appelle accident tout ce qui tombe sous nos sens, comme les couleurs, les lumières, les sons, les saveurs, les odeurs, le froid, le chaud et généralement tout ce qui peut être l'objet de quelqu'un de nos sens, tout cela se nomme accident ; on appelle substance ce qui ne peut pas être l'objet d'aucun de nos sens corporels, parce qu'il est caché sous les accidents, et que c'est ce qui les soutient. Or ces deux choses, accident et substance, ont deux manières d'être fort différentes et même opposées qui les distinguent l'une de l'autre. Le propre de l'accident est de s'appuyer sur une autre, et de ne pouvoir être si une substance ne le porte ; le propre de la substance, c'est de se soutenir elle-même sans avoir besoin d'aucun appui ; de sorte que, quand on demande qu'est-ce qu'un accident? On répond : c'est un être qui s'attache et s'appuie toujours sur quelque sujet qui le soutienne, autrement il faut qu'il périsse. Qu'est-ce qu'une substance? C'est un être qui se soutient lui-même et qui n'a que faire qu'un autre le porte pour se conserver. On a abrégé ces deux différences d'être en deux paroles, qu'il faut nécessairement tirer de l'école pour s'en servir dans le besoin, qui sont inhérence et subsistance : le mot d'inhérence dit la manière d'être de l'accident, et le mot de subsistance dit la manière d'être de la substance.

Dans le cours naturel des choses, il faut toujours que l'accident soit attaché à un sujet ; il faut aussi toujours que la substance subsiste par elle-même, et jamais cet ordre naturel n'est interrompu, si ce n'est par un grand miracle de la toute-puissance de Dieu. Nous avons deux grands mystères dans la religion chrétienne, où Dieu fait voir la force de son bras tout-puissant en deux grands miracles qu'il opère et qui servent beaucoup à s'éclaircir l'un l'autre quand on en fait le parallèle. L'un regarde les accidents dans le mystère de l'eucharistie ; l'autre la substance dans le mystère de l'incarnation. Dans l'eucharistie, l'on y voit un miracle continuel ; c'est le propre de l'accident de ne pouvoir être naturellement, s'il n'est attaché à un sujet, et néanmoins les accidents du pain, comme

sont la blancheur, la saveur, la figure et tout ce qui peut tomber sous nos sens, demeurent dans la très-sainte eucharistie sans être attachés à aucun sujet ; car la substance du pain, qui était le sujet qui les soutenait avant la consécration, n'est plus, puisqu'elle est entièrement détruite par les paroles de la consécration. D'ailleurs, la substance du corps de Jésus-Christ, qui succède à celle du pain, n'est point un sujet où ils se puissent attacher, puisqu'il est là d'une manière toute spirituelle, incapable d'être touché par des accidents corporels. Les voilà donc sans appui naturel et sans cette inhérence qui est si propre à leur nature, et la toute-puissance de Dieu les soutient dans leur être sans aucun sujet.

L'on voit encore dans le mystère de l'incarnation un grand et un continuel miracle ; car, quoique ce soit le propre de la substance de se soutenir elle-même et d'avoir cette manière d'être naturelle que nous appelons subsistance, néanmoins, dans ce mystère, la substance humaine demeure sans avoir sa subsistance naturelle, et Dieu, la soutenant de cette sorte, fait un grand ou plutôt deux grands miracles. Par le premier, arrachant, pour ainsi dire, à la sainte humanité, ce qui lui est de plus naturel, et l'empêchant d'avoir ce qu'elle aurait eu nécessairement, il la prive, par un coup de son bras tout-puissant, de sa subsistance humaine ; et par le second miracle, il enrichit la nature humaine de sa subsistance divine. Comprenez-bien ce que je veux dire ? Pour le comprendre, considérez que Dieu est une substance infiniment parfaite, qui a sa subsistance propre, naturelle et divine ; et même sa substance a trois subsistances, qui sont les trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Il était au pouvoir de Dieu de donner à l'humanité sainte, qu'il privait de sa subsistance naturelle, celle des trois personnes divines qu'elle aurait voulue, c'est-à-dire celle du Père, ou du Fils, ou du Saint-Esprit ; mais sa divine sagesse a déterminé de lui donner la subsistance de la seconde personne, qui est le Fils, pour les raisons que lui seul connaît très-parfaitement, quoique nous en ayons allégué plusieurs dans les conférences sur les grandeurs de Jésus-Christ Dieu-Homme.

Puis donc que la substance de la très-sainte humanité de Jésus-Christ n'a point sa subsistance humaine, elle n'est point une personne humaine, c'est la subsistance ou l'hypostase qui fait la per-

sonne, comme nous voyons dans la divinité où nous adorons trois personnes : celle du Père, qui est Dieu ; celle du Fils, qui est le même Dieu ; et celle du Saint-Esprit, qui est le même Dieu, parce qu'il y a trois subsistances, quoiqu'il n'y ait qu'une seule substance et une même divinité, c'est pourquoi nous disons : *Je crois un seul Dieu en trois personnes.*

Oh ! que tout cela est admirable, dit là-dessus notre vertueux vieillard ; mais il est trop haut pour la petitesse de mon esprit. Je vous prie, écoutez-moi un peu, pour voir si j'ai compris quelque chose à tout ce que vous m'avez dit. N'est-ce pas que dans le mystère de l'incarnation il ne faut reconnaître qu'un seul Jésus-Christ, qui est un vrai Dieu et un vrai homme, en qui les deux natures, la divine et l'humaine, sont réunies, mais ne sont pas mêlées ni confondues ensemble, autrement il ne serait plus ni vrai Dieu, ni vrai homme, mais une troisième chose différente. Vous dites fort bien, répondit notre voyageur.

N'est-ce point encore qu'il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ, que vous appelez subsistance, et que j'ai ouï nommer à d'autres hypostase (qu'ils m'ont dit être même chose que subsistance et personne), ne dites-vous pas qu'il n'y a point de personne humaine en Jésus-Christ, mais que la seule personne divine du Fils de Dieu faisant subsister tout ensemble les deux natures, la divine et l'humaine, n'en fait qu'une même personne, qui porte en même temps sur soi toutes les grandeurs de Dieu et toutes les misères humaines. Vous dites fort bien, dit encore le voyageur.

Mais, comment, supposez qu'il y eût deux personnes en Jésus-Christ, l'une divine et l'autre humaine, laquelle des deux serait notre Sauveur ? Aucune des deux, lui répondit-il, ne le pourrait être. La personne divine ne le pourrait être, parce qu'étant un Dieu puissant et immortel, elle ne pourrait ni souffrir ni mériter pour nous ; la personne humaine ne le pourrait être, parce qu'encore qu'elle puisse souffrir et mériter, elle ne pourrait pas mériter assez. Pourquoi non ? demanda la personne qui cherchait à s'instruire. Parce qu'il fallait un mérite infini, répondit le voyageur, pour satisfaire en toute rigueur à la justice infinie de Dieu, pour les péchés des hommes qui sont des maux infinis ; or, aucune personne humaine n'est capable d'un mérite infini, il fallait donc une

seule personne qui fût Dieu et homme tout ensemble, et qui par conséquent pût souffrir et mériter, parce qu'il est homme, et qui donnât à ce mérite une valeur et une dignité infinie, parce qu'il est Dieu.

Me voilà assez satisfait sur ce point, répondit le vieillard, mais j'ai bien encore d'autres choses à vous demander. Cet homme eût voulu que notre charitable guide n'eût cessé de lui parler; mais, comme je voyais qu'il avait déjà beaucoup parlé et que je craignais qu'il ne se fatiguât trop, je pris la parole pour satisfaire notre vieux disciple sur ce qu'il désirait savoir, et lui dis ce qui s'ensuit.

ARTICLE VI.

Comment s'est pu faire cette union incompréhensible du tout et du rien en la personne de Jésus-Christ.

N'espérez pas avoir une parfaite intelligence de tous les sublimes et profonds mystères qui sont renfermés dans la seule personne de Jésus-Christ. Qui pourrait comprendre ou expliquer l'admirable union qui s'est faite entre la petitesse de la très-sainte humanité, renfermée dans le sein de la mère vierge, et entre la grandeur immense du Verbe éternel? Étant deux termes infiniment éloignés l'un de l'autre, comme le tout est éloigné du rien, qui pourrait comprendre comment ils sont unis? C'est un effort du bras tout-puissant de Dieu, qui a eu besoin d'une force infinie pour les approcher si près l'un de l'autre, que tous les deux se trouvent unis dans une même personne, et unis d'une façon si incompréhensible, qu'il n'y a rien dans l'un qui ne soit parfaitement uni à tout ce qui est dans l'autre.

Qui vous montrerait une grosse montagne d'un côté, et à cent lieues de là un petit grain de sable, et vous dirait : Je veux unir cette montagne et ce grain de sable si étroitement, qu'il n'y ait rien dans toute la montagne qui ne touche tout le grain de sable, et qui ne soit renfermé en lui, sans que pour cela elle perde rien de sa grandeur, et je veux aussi qu'il n'y ait rien dans le petit grain de sable qui ne touche à toute la montagne et qui ne soit très-intimement uni à tout ce qu'elle est, sans que pour cela il perde rien de sa petitesse; que diriez-vous? Jugeriez-vous que cela se pût faire? Et supposé que vous le vissiez exécuté, pourriez-vous

cesser d'admirer la puissance et la sagesse de celui qui aurait pu faire un si grand prodige? Qui vous dirait ensuite : Il y a quelque chose qui vous paraîtra encore bien plus étonnant. Savez-vous bien que ce grain de sable et cette montagne ne sont point mêlés ni confondus l'un dans l'autre, que chacun d'eux conserve toujours tout son être, distingué l'un de l'autre, quoiqu'ils soient liés si étroitement l'un à l'autre, que la montagne est le grain de sable, et que le grain de sable est la montagne? Quel étonnement frapperait votre esprit? Ne serait-il pas incapable de le comprendre (*Fecit mihi magna qui potens est*)?

Et néanmoins qu'est-ce que tout cela, si on le compare à ce que le bras tout-puissant de Dieu opère en la personne de Jésus-Christ? La divinité est une si haute montagne, qu'elle est immense en sa grandeur, de sorte que Dieu lui-même n'en saurait voir le terme ni la circonférence, parce qu'il n'y en a point. L'humanité au contraire est comme un grain de sable ou une très-petite poussière : *Pulveris es et in pulverem reverteris* (Colos. 1. v. 9). Mesurez, si vous voulez, la distance qui est entre l'une et l'autre, vous trouverez qu'elle est infinie; et cependant la toute-puissance de Dieu les a si fort rapprochées, sa divine sagesse les a unies si étroitement, et sa bonté infinie les a liées ensemble par un nœud si serré, que les deux ne font qu'une seule et une même personne.

Ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'encore que la divinité soit infiniment grande et l'humanité comme infiniment petite, il n'y a rien dans la divinité qui ne soit très-intimement uni à l'humanité, et qui ne soit renfermé en elle selon toute sa plénitude, comme le grand apôtre nous l'enseigne en termes exprès : *In quo habitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter*, sans que pour cela elle perde rien de sa grandeur. Et de même il n'y a rien dans l'humanité qui n'atteigne à toute la divinité, pour être unie très-intimement avec elle tout entière, sans que pour cela elle devienne plus grande dans son être propre et dans son essence. Comprenez-vous ce prodige qui tient tous les anges du ciel dans une admiration éternelle de ce qu'ils ne sauraient comprendre? Oh! puissance admirable du grand Dieu que j'adore, qui avez pu! oh! sagesse infinie, qui avez su! oh! bonté ineffable! qui avez bien voulu, par un excès de l'amour qui vous a porté, unir ainsi la grandeur

immense de votre divinité avec la petitesse extrême de mon humanité! Quoi! vous m'aimez assez pour vous rendre non-seulement semblable à moi, mais une même chose avec moi selon la nature; car vous êtes homme et je suis homme de même nature que vous. Oh! dignité infinie de l'homme! qui vous comprendrait bien, pourrait-il se résoudre à vivre en bête? Oh! condescendance! oh! bonté ineffable de Dieu envers l'homme! qui vous considérerait attentivement, ne voudrait-il pas que son cœur brûlât jour et nuit et se consumât dans les flammes de l'amour divin?

Écoutez encore quelque chose qui surpasse toutes les autres merveilles. Ces deux êtres, si éloignés l'un de l'autre par leur condition naturelle, je dis la divinité et l'humanité, et si approchés l'un de l'autre, et unis si étroitement par un prodigieux miracle de la grâce, ne sont ni mêlés ni confondus l'un avec l'autre. chacun d'eux conserve ce qui lui appartient : la divinité conserve toutes ses grandeurs, et l'humanité garde toutes ses faiblesses, et toutefois chacune donne à l'autre tout ce qu'elle a, de sorte qu'il devient comme son propre, et qu'il est vrai de dire de l'une ce que l'on dit de l'autre. On dit librement, parce qu'on dit véritablement, Dieu est faible et l'homme est tout-puissant, Dieu est né au milieu des temps, dans une pauvre étable, et l'homme naît éternellement dans le sein du Père, au milieu de la splendeur des saints. Dieu souffre, Dieu est mort en croix sur le Calvaire, d'une mort cruelle et honteuse, et l'homme est impassible, immortel, éternel, et aucun mal ne peut approcher du trône de sa majesté. Dieu a faim, Dieu a soif et vient chercher des aliments sur la terre; et l'homme est le principe de la vie et son propre aliment, et c'est lui qui, ouvrant sa main libérale, donne abondamment la nourriture à tous les êtres.

O Dieu! quel langage est-ce ici, et que diraient tous les esprits des anges et des hommes, s'ils entendaient parler de la sorte et qu'ils ignorassent les profonds secrets du mystère de l'incarnation? Comment pourraient-ils entendre sans horreur que Dieu est faible, qu'il est né dans une étable, qu'il est mort sur une croix, qu'il est pauvre et qu'il souffre la faim et la soif, s'ils ne savaient pas que ce Dieu, dont je parle, est homme, et que c'est dans son humanité, et non pas dans sa divinité, qu'il endure toutes ces choses? Et comment pourrais-je souffrir qu'on me dît que l'homme est tout-

puissant, éternel, impassible, immortel, et la source infinie de la vie et de tous les biens, si je ne savais pas que cet homme, dont j'entends parler, est Dieu, et que c'est dans sa divinité, et non pas dans son humanité, qu'il possède toutes ces grandeurs? Donnez ces vérités chrétiennes à examiner à tous les plus savants hommes du monde, qu'ils soient mille, qu'ils soient dix mille des plus grands esprits et des plus éclairés dans toutes les sciences humaines, mais qui n'aient aucune lumière de la foi, bien loin qu'ils y comprennent quelque chose, ils en seront choqués, et en demeureront scandalisés. Tandis que vous, qui ne serez qu'un simple berger, qui ne serez jamais entré dans les écoles, n'ayant que la seule lumière de la foi, les comprendrez assez pour en être charmé et comblé de joie; et si ces savants veulent se rendre dociles à recevoir la foi que vous pouvez leur proposer, quoique vous ne puissiez pas la leur donner (puisque c'est Dieu seul qui la donne), ils deviendront vos disciples, et vous serez leur maître. Vous leur apprendrez des vérités si sublimes, et qui sont si haut au-dessus de tout ce que leurs études leur ont pu apprendre, qu'ils avoueront qu'ils n'auraient jamais pu sans votre secours parvenir à la connaissance de ces mystères.

Je ne saurais vous dire ce qui se passa dans l'esprit de ce vertueux vieillard, tandis que je lui développais toutes ces choses qu'il avait écoutées avec beaucoup d'attention; mais il est sûr qu'il demeura sans parole, immobile, et comme tout interdit; et moi qui jugeais bien qu'il pouvait avoir de la peine à porter le poids de tant de grandes vérités, que les plus savants comprennent moins qu'ils ne les admirent, je voulus m'efforcer de diminuer sa peine en lui proposant quelques exemples sensibles, qui pourraient lui faciliter en quelque façon l'intelligence de ce qui était le plus difficile dans ce mystère.

Vous avez de la peine à comprendre, lui dis-je, que la grandeur infinie de Dieu se soit unie avec la petitesse de notre humanité, et qu'elle s'y soit même renfermée tout entière, sans rien perdre de sa grandeur. Ne voyez-vous pas quelque chose de semblable dans les choses même naturelles? Regardez le ciel durant une nuit bien sereine, vous le verrez tout parsemé d'étoiles qui éclatent comme des flambeaux, il vous paraîtra d'une si grande étendue, que la

terre entière n'est que comme un petit poids suspendu au milieu de ces grands espaces : votre corps ne sera plus qu'un grain de poussière, au milieu de toute la terre, et vos yeux ne seront que comme deux petits atomes ; cependant la moitié du ciel avec tous ses astres, dont quelques-uns sont plus grands cent fois que toute la terre, se viendra loger tout entière dans la petite prunelle de vos yeux, sans rien perdre de sa grandeur et sans que vos yeux sentent aucune plénitude qui les incommode : il faut bien que toute cette grandeur des cieux soit unie à votre œil et qu'elle y soit renfermée, puisque vous la voyez. Cette merveille de la nature, qui sait unir si parfaitement une très-grande chose avec une très-petite, sans diminuer l'une et agrandir l'autre, aide un peu à comprendre comme la grandeur infinie de la divinité s'est unie très-parfaitement avec la petitesse de notre humanité, en la personne de Jésus-Christ.

Si vous aviez quelque teinture de la philosophie, vous me pourriez dire que ce ne n'est ni le corps ni la substance du ciel qui se vient loger ainsi raccourcie dans la prunelle de mes yeux, que c'est seulement une espèce ou une image très-délicate, qui les représente, et vous diriez vrai ; mais aussi je vous répondrais que, si Dieu peut bien renfermer la vaste étendue des cieux dans la petite prunelle de nos yeux, par le moyen d'une petite espèce qui les représente, il peut bien aussi renfermer toute l'immense grandeur de sa divinité dans le petit espace de la très-sainte humanité ; puisque rien n'est impossible à Dieu, comme l'ange le dit à la très-Sainte-Vierge, au sujet du mystère de l'Incarnation : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum* (Luc 1. v. 37). Y a-t-il rien de plus juste que d'accorder que la toute-puissance de Dieu peut faire une infinité de merveilles que nous ne saurions comprendre. Hélas ! si la toute-puissance n'était pas plus étendue que la petitesse de notre esprit, elle ne serait pas grand'chose.

Ce n'est pas ce qui me fait peine, me confessa-t-il fort ingénument, puisqu'il faut croire, comme un article de foi, que Dieu renferme toute sa sainte humanité au saint sacrement, sous la plus petite particule de l'hostie ; je n'ai pas plus de difficulté à croire qu'il renferme toute sa divinité dans sa sainte humanité, au mystère de l'incarnation : toutes les vérités qu'on nous enseigne

dans l'Église me font paraître tant de bonté en Dieu, que je n'ai pas de peine à les croire; mais je sens mon cœur et mon âme pénétrés d'une douleur sensible, de voir que Dieu ait tant fait pour moi, et que je ne fais rien pour lui ; ma douleur est de voir qu'il m'ait fait l'honneur de vouloir être et mon semblable, et mon frère en la nature humaine, et que je me rabaisse à mener une vie si basse et si semblable à celle des bêtes; mon regret est de voir qu'il m'ait fait paraître un si grand amour, et que je lui en rends si peu : voilà ce qui fait le grand déplaisir de mon âme; car, pour n'avoir ni tant d'esprit, ni tant de science pour comprendre bien toute la grandeur des mystères de notre religion, je n'en sens pas le reproche de ma conscience, et j'espère que Dieu ne me condamnera pas pour cela. Mais quand je viens à considérer que, tout ignorant que je suis, j'ai un cœur aussi bien que le plus grand docteur du monde, et que je pourrais aimer autant que lui et plus que lui, si je voulais, et qu'enfin Dieu ne me commande autre chose dans le grand commandement de sa loi, et qui contient tous les autres, sinon de l'aimer de tout mon cœur, je me demande à moi-même, pourquoi donc ne le fais-tu pas? Est-ce que Dieu n'en est pas digne, et que tu veux donner ton amour à quelque autre qui en est plus digne que lui? Est-ce que tu n'as pas d'assez puissants motifs de l'aimer dans tant d'excès d'un amour infini qu'il t'a fait paraître? Connais-tu quelqu'un qu'il ait plus aimé, et qui lui soit plus obligé que toi? Réponds-moi à cela? Je veux encore qu'il n'eût rien fait pour toi? les promesses qu'il te fait, si tu veux l'aimer et le servir, les biens infinis qu'il t'est venu acheter au prix de son sang, qu'il met dans tes mains, et dont les sources te sont toujours ouvertes, ces biens ne demandent-ils pas que tu l'aimes? Trouveras-tu quelqu'un qui achète ton amour plus cher? Que peux-tu me répondre?

Je passe encore plus avant, et je dis en moi-même : quand mon Dieu n'aurait jamais rien fait pour moi, quand je n'aurais rien à espérer de lui dans l'éternité, le voir seulement dans l'état où il s'est réduit pour l'amour de moi, n'est-ce donc point assez pour amollir la dureté du cœur le plus sensible? Je sais que c'est Dieu tout-puissant, qui regarde la terre et la fait trembler, qui touche les montagnes et les fait fumer du feu qu'il allume dans leurs en-

trailles, je sais qu'il est une majesté infinie, devant laquelle les anges du ciel s'anéantissent par respect, par crainte et par obéissance; et je vois que, déposant tous les éclats de sa majesté, il s'est revêtu de ma chair et de toutes les misères humaines pour se rendre semblable à moi. Je vois que, dissimulant la grandeur de son éternité, il s'est fait un petit enfant qui n'a que de la douceur, qui ne sait faire d'autre violence que de tendre ses petits bras et de caresser tous ceux qui l'approchent. Je vois qu'il se donne à moi en cet état, que, non content d'être dans mes mains, sur mon cœur et dans ma bouche, il veut entrer jusque dans ma poitrine, qu'il va chercher la région de mon cœur pour se joindre de plus près à lui et pour lui marquer son amour plus sensiblement; je lui parle en cet état, et pour amollir la dureté de mon cœur, je lui demande: Qui vous a réduit en ce pauvre équipage? ô souverain monarque des êtres! Qui vous a ainsi dépouillé, abaissé, affaibli et presque anéanti? ô tout-puissant Créateur du monde! Qui est-ce donc qui vous a tout changé en douceur, en tendresse, en bonté pour moi? Je ne saurais à qui attribuer tous ces bienfaits qu'à l'excès d'amour que vous m'avez toujours témoigné. Je le vois, je le sens, je l'expérimente, je n'en puis douter. Quand donc je présente tout cela à mon misérable cœur, et que ne voyant pas qu'il s'amollisse ni qu'il s'attendrisse dans un si grand feu, comme s'il était plus dur que le bronze, je lui reproche son étrange insensibilité, il ne saurait me donner d'excuses; et ne pouvant me pardonner une si lâche ingratitude, je souffre un martyre qui me fait mourir de douleur.

J'étais surpris, et cependant très-consolé de voir de si beaux sentiments dans un homme simple; ils m'étaient d'autant moins suspects, qu'il était visible qu'il n'y apportait aucun artifice, et qu'il nous parlait de l'abondance de son cœur; ce fut ce qui me donna grande envie de soulager sa douleur, en lui proposant ce qui pouvait augmenter son amour, à la vue de ce grand mystère, et pour cela je voulus lui dire ce qui suit.

ARTICLE VII.

Combien nous sommes obligés d'aimer un Dieu qui s'est fait ce que nous sommes, afin que nous fussions ce qu'il est.

On dit assez communément, et il est vrai, que c'est l'art des

arts de savoir gouverner les âmes. Ces nobles parties de nous-mêmes sont si jalouses du privilège de leur liberté, que, se persuadant qu'elles sont nées pour vivre dans l'indépendance, et que, si elles se prêtaient à une conduite étrangère, elles feraient tort à la noblesse de leur extraction, et à la possession de leur privilège, elles prétendent avoir un droit contre lequel on ne peut prescrire non-seulement de se soustraire à toute obéissance, mais encore de ne se soumettre qu'à leur propre conduite. Quoique j'approuve cette maxime comme très-véritable, je dirai plutôt néanmoins que c'est l'art des arts de savoir gagner les âmes et de les obliger à aimer ce qu'elles n'aiment pas. Quelle preuve plus évidente voudrions-nous de cette vérité, que de voir qu'un Dieu tient la toute-puissance, la sagesse et la bonté infinie de ses mains, et qu'il les emploie pour gagner nos âmes, et pour les obliger à l'aimer; et que cependant il ne vient pas à bout de son entreprise? Que ne fait-il point pour cela?

Il y a trois choses que l'on peut croire les plus propres à faire naître, à fomenter et à perfectionner une amitié entre deux personnes, la ressemblance, la familiarité et les bienfaits. La ressemblance la fait naître; deux choses semblables ne sont presque qu'une même chose, et plus elles sont semblables, plus elles sont une même chose. La familiarité la fomente, elle fait entrer dans un commerce réciproque d'entretiens, de pensées, de sentiments, de confidence et de secrets, qui est comme verser deux cœurs l'un dans l'autre, et enfin les bienfaits la perfectionnent; ils sont la preuve la plus naturelle et la plus certaine de l'amitié, étant vrai qu'aimer n'est proprement autre chose que vouloir du bien; et c'est pour cela que les anciens disaient que celui qui a inventé les présents a trouvé les chaînes les plus fortes pour lier et captiver les cœurs. Or, considérez bien s'il y a jamais eu personne qui ait employé aussi efficacement ces trois moyens, comme Jésus-Christ les a employés dans le mystère de l'incarnation pour gagner nos cœurs et les obliger à l'aimer.

Premièrement, s'il faut de la ressemblance pour se faire aimer, voyez si cette majesté infinie, qui n'avait rien de commun avec nous, se voulant faire aimer par les hommes, ne s'est pas abaissée jusqu'à se rendre semblable à eux, je ne dis pas assez quand je dis

vraiment semblable, il faut dire que, pour gagner le cœur de l'homme, il a voulu être véritablement homme. C'est passer plus loin que la ressemblance, quand on est vraiment et substantiellement une même chose. O tout-puissant monarque du monde! à quelle extrémité vous réduisez-vous pour m'engager à vous aimer? Vouloir être ce que je suis, vous couvrir de ma peau, prendre ma chair, mes os, mon sang, et vous envelopper si bien dans toutes mes misères que vous ne laissez rien paraître de ce que vous êtes éternellement, et qu'ainsi travesti, on vous prendrait pour moi-même; car vous êtes homme, et je suis homme de même nature et de même condition mortelle. Que pourraient dire tous les anges du ciel et même tous les enfants d'Adam, voyant votre majesté suprême réduite en un si misérable état?

Autrefois, Seigneur, vous vous moquiez de moi en me chassant honteusement du paradis terrestre, après le péché de mon premier père: *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est;* voilà donc le Dieu tout-puissant que j'adore, qui s'est fait tout semblable à moi; il est un homme de même nature que moi, et je suis un homme de même nature que lui; je puis traiter confidemment et familièrement avec lui, comme avec mon frère, puisqu'il s'est mis en état de traiter humainement et familièrement avec moi comme avec son frère. O bonté au-dessus de toute bonté! bonté infinie! bonté incompréhensible! Peut-on voir cela sans être touché? Peut-on considérer sérieusement et un peu à loisir ce que vous faites, pour obtenir d'être aimé de moi, et avoir un cœur assez dur pour ne concevoir ni tendresse ni amour pour vous?

Vous voilà donc descendu du trône éclatant de votre gloire? ô grand roi des cieux! Et vous voilà abaissé jusque dans la terre pour prendre ma pauvre humanité faible et languissante dans vos bras pour la soutenir. Qu'on ne fasse plus tant d'état des tendresses que le roi Assuérus fit paraître à la reine Esther, lorsqu'étant assis sur son trône, environné de ses courtisans, la couronne en tête et le sceptre en main, tout éclatant de la majesté d'un grand roi, il la vit à ses pieds trembler, pâlir, tomber en faiblesse et presque mourir, tant le respect et la crainte avaient épuisé l'âme de cette princesse; l'amour également tendre et fort que ce grand prince lui portait lui fit oublier sa grandeur et la bienséance de sa

majesté, il se jeta tout d'un coup par terre, et l'alla prendre dans ses bras pour la soutenir et la consoler avec cette aimable parole : Qu'avez-vous, Esther? Pourquoi craignez-vous? Je suis votre frère, qui vous aime comme moi-même; appuyez-vous entièrement sur moi, et ne craignez rien.

Tous les siècles ont fait grand état de cette bonté dans un prince de la terre : mais quelle comparaison de cette bonté à la vôtre? O roi de gloire! vous êtes infiniment plus qu'Assuérus, vous régnez souverainement sur tous les êtres dans le trône de votre propre divinité, et voyant à vos pieds notre pauvre nature humaine trembler de crainte à la vue de vos terribles jugements, languir de faiblesse sous le poids de ses iniquités, pâlir et tomber en défaillance et prêt à mourir dans un déluge de misères; vous avez eu tant de bonté pour elle que vous êtes descendu exprès du trône de votre majesté pour venir la soutenir sur la terre, mais d'une façon si noble, si amoureuse et si élevée au-dessus de tout ce qu'Assuérus a pu faire, qu'on n'ose pas en faire la comparaison. Ce prince ne s'abaissa pas trop de descendre d'un trône élevé peut-être de cinq ou six degrés, pour venir soutenir une reine tombée en défaillance : et vous, grand roi des rois! vous descendez du trône de votre majesté infiniment élevée au-dessus de toute grandeur, et vous vous plongez dans un abîme de bassesse pour relever et pour soutenir une pauvre esclave, une criminelle, votre ennemie, qui ne méritait que votre haine et vos mépris. Oh! bonté! bonté infinie, que vous êtes incompréhensible!

De plus, ce prince ne soutenait sa reine que sur ses bras, et pour quelques moments seulement; et vous, Seigneur, vous soutenez notre pauvre nature humaine, non-seulement sur les bras de votre toute-puissance qui porte tout ce grand univers, mais sur la substance de votre personne divine; en sorte que le même appui qui fait subsister votre divinité, fait aussi subsister notre humanité, et cela n'est pas pour quelques moments, pour quelques heures, ni pour quelques jours, mais c'est pour l'éternité : l'ayant une fois prise pour la soutenir, votre amour ne saurait plus vous permettre de l'abandonner. Oh! amour d'un Dieu tout-puissant pour sa très-vile créature, que vous êtes admirable! Qui n'avouera que vous surpassez infiniment celui d'Assuérus?

Ce qui fait le principal, c'est que ce prince, en soutenant Esther sur ses bras, ne s'attacha pas si fortement à elle, qu'il devint une même personne avec elle : ce prodigieux effet d'un amour infini n'est possible qu'à vous seule, ô bonté infinie! Vous faites encore plus. Non contente de relever notre humanité de la poussière où elle languissait, vous la faites asseoir sur votre trône comme vous-même, et vous voulez qu'elle soit vous-même : vous la faites entrer si avant dans la plus intime de toutes les unions avec vous, que vous ne voulez pas seulement qu'elle vous soit semblable, mais qu'elle ne soit plus qu'une seule et une même personne avec vous. Puis donc que la ressemblance est un des plus puissants moyens pour se faire aimer, ceci qui passe toute sorte de ressemblance ne sera-t-il point capable d'allumer le feu de l'amour sacré dans nos cœurs?

Secondement, s'il faut joindre la familiarité à la ressemblance pour se faire aimer, quel ravissement de voir cette majesté infinie s'abaisser jusqu'à nos faiblesses, à nos puérilités, à nos bégaiements, pour se familiariser avec nous qui sommes moins que de petits vers de terre, et que de très-petits atomes devant les yeux de son auguste majesté! Que peut-on désirer pour faire paraître la plus grande familiarité qui puisse tomber dans la pensée des hommes? Faut-il déposer la grandeur et la sévérité, être doux, facile, complaisant? Il devient un petit enfant qui n'a que la douceur : vous ne direz plus en le regardant, comme Job disait en tremblant de crainte : *Manum tuam longe fac à me, et formido tua non me terreat;* retirez votre main, Seigneur, vous me faites mourir de peur : approchez-vous de lui, vous ne verrez qu'un doux accueil dans ses yeux, qu'un ris charmant sur son visage : il vous tendra ses petits bras pour vous caresser.

Faut-il entrer en conversation, parler à cœur ouvert, et communiquer les plus intimes secrets de son âme à un ami, pour lui marquer une très-grande familiarité; écoutez comme Jésus-Christ nous parle en la personne de ses apôtres : Je ne vous appellerai plus serviteurs, je vous nommerai mes amis, parce que je vous ai fait la confidence entière de tous les plus importants secrets que j'ai reçus de Dieu mon père, et que vous savez tout ce qui est dans mon cœur. Hé! qui est-ce qui peut se plaindre que Dieu ne lui

ait pas parlé cœur à cœur, avec plus de confidence et de familiarité qu'aucun ami sur la terre ne peut parler à son ami? Hé! quand est-ce qu'il a parlé ainsi à quelqu'un? Quand il a voulu se retirer seul avec lui seul, pour traiter en secret avec lui dans l'oraison.

D'où vient que les âmes spirituelles apprennent dans son entretien tant de sublimes vérités inconnues aux sages du monde, et que les savants ne trouveront jamais dans leurs livres, sinon que Dieu est si familier avec ses amis, qu'il ne leur cache rien de ce qu'ils sont capables de savoir? Ils sont les dépositaires des secrets de Dieu, et quand ils nous parlent pour nous découvrir quelque chose de ce qu'ils ont appris de lui, nous les admirons et nous les écoutons comme des oracles. Oh! bonté! oh! familiarité de la suprême majesté de Dieu avec les petits hommes de la terre! Qui est-ce qui peut vous connaître? Qui est-ce qui peut vous avoir quelquefois expérimentée, et ne vous aimer pas de toute son âme?

Que faut-il encore pour montrer une parfaite familiarité? Faut-il entrer en connaissance de tout ce qui regarde un ami? s'intéresser en tout ce qui le touche? et prendre soin de toutes ses affaires jusqu'aux moindres choses? Il nous assure dans l'Évangile qu'il ne tombera pas seulement un des cheveux de notre tête sans qu'il y prenne garde, et sans qu'il ait soin de le recueillir, et qu'il ne permettra pas que nous le perdions : *Capillus de capite vestro non peribit*. Si c'est jusque-là qu'il prend garde à nos petites affaires, que faut-il penser du reste qui nous est de plus grande importance? Pourriez-vous trouver sur la terre un ami qui se familiarise ainsi avec son ami? Que voudrait-on davantage?

Faut-il manger ensemble pour se familiariser avec ses amis? Il nous convie tous les jours à sa table, il nous y traite avec tant de magnificence, que les bienheureux qui sont dans le ciel ne sont pas nourris d'autres mets que nous; et ce qui marque avec cette grande magnificence la dernière familiarité, c'est qu'il prend chez soi tout ce qu'il nous donne. Quand on traite des étrangers, on envoie au loin chercher tout ce que l'on peut : mais quand on mange avec ses amis familiers, on prend chez soi ce qui se rencontre, et on appelle cela manger familièrement. Y a-t-il rien de si admirable que de voir ensemble la magnificence d'un Dieu tout-puissant et la familiarité d'un intime ami? Quand il nous invite à sa divine

table, il nous nourrit de la même substance dont les trois divines personnes de la Trinité vivent éternellement. Cependant il en use si familièrement, qu'il n'envoie point chercher ailleurs; il prend chez soi tout ce qu'il nous donne. Ce n'est pas encore assez pour contenter sa familiarité, il se prend lui-même et se donne tout entier à manger à ses confidents amis, il veut entrer au milieu d'eux, il leur porte sa vie divine et tous les trésors de l'éternité, jusque dans le plus intime d'eux-mêmes.

Comment exprimerai-je ce qu'il fait? Cela épuise toutes les paroles. Il a transsubstantié le pain en son corps, pour ne nous donner pas du pain à manger à sa table, mais sa chair et son propre corps : et puis il semble qu'il veut nous transsubstantier en quelque façon en lui, ou du moins nous consubstantier avec lui, s'il m'était permis d'user de ce terme, comme qui mêlerait une cire fondue avec une autre cire (c'est la comparaison que donne un père de l'Église), pour ne faire plus qu'une seule chose et une même substance de tous les deux. Qu'est-ce ceci, majesté adorable? A quel excès de familiarité vous emportez-vous pour nous montrer que vous nous aimez, et pour obtenir de nos âmes qu'elles vous rendent amour pour amour? Fut-il jamais rien de semblable? Anges du ciel! esprits des hommes de la terre! Pensez, inventez, cherchez tous ensemble tout ce qu'il vous plaira dans vos plus hautes lumières : eussiez-vous jamais pu former l'idée de l'admirable familiarité de la majesté de Dieu avec sa pauvre créature! Si donc la familiarité est un puissant lien d'amitié, comment pouvons-nous voir une si parfaite familiarité de Dieu avec nous dans le mystère de l'incarnation, et ne l'aimer pas de toutes nos forces!

Enfin, si à la ressemblance et à la familiarité il faut ajouter les bienfaits pour se faire aimer : c'est ici principalement qu'on voit éclater les magnifiques libéralités de Dieu. A quel dessein, je vous prie, vient-il du ciel pour nous chercher sur la terre? Pourquoi se familiariser ainsi avec nous, sinon pour nous combler de bienfaits? L'Église, faisant comme écho à la voix des prophètes de l'ancien Testament, s'écrie toute transportée de joie, le voyant de fort loin venir à nous : *Ecce advenit dominator Dominus!* Je vois, je vois qu'il s'avance pour se rendre à nous, et j'aper-

quis bien qu'il vous apporte quelque chose de grand : Seigneur, que portez-vous dans vos mains ? Que je voie les précieuses richesses que vous apportez ? *Regnum in manu ejus, et potestas et imperium* : c'est le royaume, la puissance et l'empire. Quel royaume ! quelle puissance et quel empire ! C'est le royaume éternel de la gloire : c'est la puissance divine et surnaturelle, c'est-à-dire une puissance qui surpasse toutes les forces de la nature : c'est l'empire absolu sur toutes les puissances humaines et infernales, sur le péché, sur les passions et sur les vices, et sur tout ce qui est au-dessous de Dieu.

Hé ! à qui donnerez-vous tout cela ? Il vous est destiné, pauvres créatures : je l'apporte du ciel exprès pour vous le donner, parce que je viens m'incarner pour l'amour de vous : vous étiez tous exclus du royaume éternel de Dieu mon Père, la porte vous en était fermée pour jamais, je viens l'ouvrir pour vous y donner entrée, et vous mettre en possession de ce royaume pour l'éternité. Vous étiez tous dans l'extrême faiblesse d'une nature blessée à mort par le péché, dans l'impuissance de faire une seule action qui fût assez agréable à Dieu pour mériter une récompense éternelle, incapables de vous délivrer vous-mêmes, non-seulement des crimes les plus énormes, mais du moindre péché véniel : je viens vous donner la puissance de vous délivrer de tous vos péchés, quelque grands et multipliés qu'ils puissent être, plus aisément que vous ne seriez délivrés de la moindre maladie du corps. Je vous apporte la puissance de convertir tous vos maux en biens, et de faire les moindres petites actions de votre vie des chefs-d'œuvre de si grande valeur, qu'il n'y en aura pas une qui ne mérite des couronnes de gloire pour l'éternité : la puissance de rendre la vie éternelle à vos âmes par la pénitence, après qu'elles l'auront perdue par le péché : la puissance enfin de faire plus par un seul acte secret de votre volonté qui aimera son Dieu, que tous les hommes de la terre ne sauraient faire en mille ans par toutes les forces naturelles.

Vous étiez tous des esclaves enchaînés sous la tyrannie des démons ; vous portiez tous le joug insupportable du péché, de vos passions, et des lois injustes du monde ; vous serviez des dieux étrangers qui sont des idoles, ou des monstres domestiques qui

sont les vices; et une légion de maîtres cruels exerçait sur vous un empire si dur, que votre condition était pire que celle des bêtes : je vous apporte et vous donne un empire absolu sur tout cela. Vous ne servirez plus tous ces tyrans, parce qu'ils n'auront plus aucun empire sur vous : vous les tiendrez sous vos pieds, et ils serviront à vous enrichir d'autant de couronnes que vous aurez remporté de victoires sur eux par la puissance de mes grâces.

Ne voyez-vous pas comme il parle avec une autorité absolue : Toute puissance m'est donnée du ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra* (Math. 28. Luc. 9. v. 1. Luc. 10. v. 19). Il tient cet empire absolu dans ses divines mains, il nous l'apporte, il le donne à ses apôtres, et en leurs personnes à tous les fidèles de son Église. Il leur donne une vertu et une puissance sur tous les démons et sur toutes les maladies : quelle admirable empire est-ce là ? Et un peu après il leur dit : Je vous donne la puissance de marcher sur les serpents et les scorpions, et de fouler sous vos pieds toute la force de l'ennemi, et rien ne vous pourra nuire. Est-ce là un empire absolu? Ne demandez pas où est l'exercice de cet empire, puisqu'on voit encore la plupart des hommes esclaves de leurs passions, des vices, des démons, et des lois tyranniques du monde? Ce ne sont néanmoins que les lâches qui veulent se soumettre volontairement à leur tyrannie : mais pour les généreux, ils ont le courage de leur résister avec beaucoup de constance.

N'a-t-on pas vu durant tous les siècles tant de chrétiens triompher des démons et de tout l'enfer, se moquer d'eux et leur reprocher leur faiblesse? Saint Antoine l'a fait publiquement : quantité d'autres l'ont fait et le font encore tous les jours invisiblement : n'a-t-on pas vu tant de martyrs victorieux de toutes les puissances du monde, et se moquer de la furie des tyrans? Combien en a-t-on vu d'autres qui ont souffert et souffrent encore tous les jours mille tyrannies, sans perdre la paix de leur âme? N'a-t-on pas toujours vu partout, et ne voit-on pas encore aujourd'hui tant de bonnes âmes victorieuses de leurs vices et péchés, et qui mènent une sainte vie dans une parfaite innocence? Qui n'avouera que c'est avoir un empire absolu sur toutes les forces de nos ennemis? Voilà les bienfaits si-

grâces dont Jésus-Christ est venu nous enrichir sur cette terre : *Ecce advenit dominator Dominus, et regnum in manu ejus, et potestas, et imperium.*

Je reviens, et je dis pour conclure ce que j'ai avancé au commencement, qu'il y a principalement trois puissants moyens de se faire aimer : la ressemblance, la familiarité et les bienfaits : voyez s'il n'est pas vrai que Jésus-Christ les emploie tous dans le mystère de l'incarnation, pour gagner l'amour de nos cœurs. Il se rend tout semblable à nous, il se familiarise avec nous, il nous comble de ses bienfaits. Quelle excuse lui pouvons-nous donner, si nous ne l'aimons pas de tout notre cœur! Je vous laisse peser à loisir ces puissantes considérations. Si vous y entrez bien comme il faut, ce sera un fort bon fruit que vous tirerez de cette conférence, en attendant que nous en fassions une autre.

CONFÉRENCE XII.

Le palais orné, où il est parlé de l'abondance des grâces dont Dieu a enrichi la très-Sainte Vierge, pour la préparer à recevoir dignement la majesté de Dieu dans son chaste sein.

C'était la veille d'une grande fête, où tout le monde était occupé à parer l'église : on fut emprunter quelques meubles, comme des tapisseries et des tableaux, chez une dame qui n'était ni fort mondaine ni fort dévote : elle était de ces ambigues qui sont comme il vous plaira les nommer, un peu spirituelles et un peu naturelles, qui s'efforcent d'accommoder Dieu avec le monde, ne voulant déplaire ni à l'un ni à l'autre : comme si elles ne voulaient aller ni en enfer ni en paradis. Elle accorda d'assez bonne grâce ce qu'on lui avait demandé, et témoigna même qu'elle se tenait heureuse de pouvoir, en dépouillant sa propre maison, contribuer à l'embellissement de celle de Dieu. Mais une dévote zélée, qui était présente, la voyant de si bonne volonté, la pria de lui prêter quelques-unes de ses plus belles cornettes, pour décorer l'autel, et ce fut alors qu'elle parut bien plus mondaine que dévote.

Elle lui dit avec dédain : faut-il tant d'ornements aux églises et aux autels? Dieu se plaît qu'on lui présente un cœur net et une âme pure : il ne veut pas qu'on emploie tant de richesses à couvrir les murailles de sa maison. Il n'y a que les gens simples qui

mettent leur dévotion dans ces ornements extérieurs; on nous a même appris depuis peu que c'est un abus qu'il faut retrancher. Qu'on aille voir dans les églises de ceux qui sont aujourd'hui les plus éclairés du siècle et qu'il faut écouter comme des oracles : vous n'y verrez ni ornements, ni dorure, ni peinture, ni même d'images; et j'ai ouï prêcher en chaire, il n'y a pas long-temps, que peut-être Dieu a répudié la Synagogue et toute la religion des Juifs, en punition de ce que Salomon avait mis trop d'ornements et trop de richesses dans son temple. Quoi qu'il en soit, je ne donnerai point ce que j'ai de plus beau, ce sont des choses qui me coûtent trop, et je ne puis me résoudre à les voir traîner dans une église parmi la poussière et en danger d'être gâtées.

Hé! quoi, madame, lui répondit un bon prêtre qui était présent : est-ce donc là tout le zèle que vous avez pour la gloire de Dieu, et pour la décoration de son temple que le saint roi David affectionnait tant, comme il dit lui-même : *Seigneur, j'ai aimé la décoration de votre maison* (Domine, dilexi decorem domus tuæ, Psal. 25). Et si ce grand prince était selon le cœur de Dieu, ne craignez-vous point de lui être désagréable quand vous avez des sentiments tout contraires à ceux de ce prince? Quelle question faites-vous quand vous demandez : faut-il tant d'ornements aux églises et aux autels? Vous dites que Dieu se plaît qu'on lui présente un cœur net et une âme pure, cela est très-véritable, et vous parlez comme une personne spirituelle, qui met toute la beauté de l'âme dans l'intérieur. Mais vous gâtez tout et ne parlez pas en chrétienne, quand vous ajoutez que Dieu ne veut pas qu'on emploie tant de richesses à couvrir les murailles de sa maison.

A la vérité, si nous professions une religion qui fût purement spirituelle, il y aurait quelque apparence à ce que vous dites, qu'il faudrait donner toute son application à ce qui est caché dans l'intérieur, sans faire aucun état de ce qui paraît au-dehors; mais ne voyez-vous pas que la religion chrétienne joint ensemble l'intérieur et l'extérieur? Jésus-Christ, qui en est l'auteur et la règle n'est pas un dieu purement spirituel, puisqu'il est aussi réellement homme, c'est-à-dire corporel, qu'il est réellement Dieu, c'est-à-dire spirituel. Tous les sacrements qu'il a institués dans son église sont composés du spirituel et du corporel, puisqu'ils sont des

signes sensibles de la grâce d'un Dieu invisible, et tous les exercices de la religion ont du spirituel, puisqu'il y faut apporter de l'attention et de l'intention pour adorer Dieu en esprit et en vérité; autrement ce n'est pas faire un acte de religion, c'est le feindre. Ils ont aussi du corporel, puisqu'ils se font toujours avec plusieurs belles cérémonies, qui paraissent à l'extérieur: et cela est nécessaire non-seulement pour la majesté de la religion et pour exciter la dévotion de ceux qui la voient, mais encore, parce qu'elles sont si essentielles au service que nous devons rendre à Dieu, que sans elles nous n'aurions pas de véritable religion; si on voulait tout réduire à ce qui est purement spirituel, sans vouloir rien de corporel, nous n'aurions ni sacrifices, ni sacrements, ni prédication de l'Évangile, ni rien de ce qui est nécessaire pour faire un corps de religion.

Aussi nous avons raison de dire que Dieu se plaît qu'on lui présente un cœur net et une âme pure: c'est demander le spirituel qui est le principal, et comme l'âme de la religion: mais ce n'est pas bien dit que Dieu ne veut pas qu'on enrichisse son temple de beaux ornements; c'est vouloir ôter le corps de la religion qui est aussi nécessaire que l'âme, si on veut qu'elle subsiste dans son intégrité. Ne devons-nous pas honorer Dieu de tout nous-même, et puisqu'il nous a donné un corps et une âme, ne devons-nous pas employer l'un et l'autre à lui rendre les honneurs suprêmes? ne voyons-nous pas, lorsque l'on consacre à Dieu un enfant dans le saint baptême, où on l'oblige à professer la religion chrétienne, qu'on lave intérieurement et invisiblement son âme pour lui ôter la tache du péché originel, et qu'on dédie aussi son corps comme on consacre nos églises par l'onction sacrée et par le signe de la croix.

De là je tire cette conséquence très-évidente et infaillible, que, pour nous bien acquitter du devoir de notre religion, nous sommes obligés à rendre à Dieu un double culte, l'un intérieur et spirituel, l'autre extérieur et corporel; il est vrai aussi que comme nous ne saurions jamais excéder à rendre à Dieu trop d'hommages intérieurs et spirituels, l'adorant trop ou l'aimant trop, nous ne saurions aussi jamais excéder à lui rendre trop d'hommages extérieurs et corporels, enrichissant trop ses églises, ornant trop bien ses

autels, lui présentant l'adorable sacrifice avec des cérémonies trop augustes et trop magnifiques, ou faisant tout le reste des pratiques de la religion avec trop de révérence et trop de respect.

Vous demandiez, faut-il tant d'ornements aux églises et aux autels? Et moi je vous demanderais, ne faudrait-il pas que nous employassions à orner les églises et les autels des plus beaux ornements du monde et des plus précieuses richesses de la terre, qui pourraient mieux marquer que nous reconnaissons en Dieu une majesté infinie à qui tout est dû? Vous ne sauriez désavouer cela; je vous demanderais ensuite : Faut-il tant d'ornements à la vanité du monde? Faut-il que des maisons où ne logent que des vers de terre et des pécheurs qui sont encore plus méprisables que les vers, soient plus belles et mieux ornées, et sans comparaison plus richement parées que les églises qui sont les maisons de la majesté infinie de Dieu? Cela ne montre-t-il pas évidemment qu'un très-grand nombre de chrétiens ne sont que des chrétiens imaginaires, comme Tertulien les nommait; et qu'ils se contentent de faire semblant d'adorer Dieu qu'ils méprisent en effet, puisqu'ils se préfèrent à lui; faut-il tant d'atours pour donner de l'éclat à la vanité d'une dame? Faut-il qu'une femme porte elle seule, et en un seul jour, de plus riches ornements que tous les autels ensemble d'une église n'en ont jamais porté? En vérité, s'il y avait une seule goutte de sang chrétien dans son cœur, ne devrait-elle pas mourir de confusion de se voir parée comme devrait être l'autel où repose le précieux corps de son Dieu? Cette femme pourrait-elle voir que cet autel est pauvre et négligé, comme devrait être son misérable corps, qui deviendra bientôt la pâture des vers? Voudrait-elle être aussi misérablement vêtue que l'autel de Dieu?

Monsieur, interrompit la dame, le zèle de la maison de Dieu qui vous dévore vous porterait trop loin, si je ne l'arrêtais. Je vois bien que vous m'en voulez, parce que j'ai fait difficulté de vous donner ce que j'ai de plus précieux pour parer votre autel. Ne me soyez point si sévère : je ne veux pas me faire un mérite devant vous de ma dévotion; on a bien vu pourtant que j'aime assez la décoration des églises, et vous savez bien que j'ai déjà donné deux de mes jupes pour faire des devants d'autel; et c'est mon intention de donner encore celle-ci, qui est une des plus belles qui se voient,

quand je l'aurai portée encore quelque temps. O madame, répliqua ce prêtre plein de zèle en joignant les mains : que notre Seigneur vous est obligé de lui donner vos vieilles jupes à user ! Je ne m'informe pas si c'est au refus de vos servantes : peut-être que si elles en voulaient, notre Seigneur ne les aurait pas ; il n'importe, c'est bien assez pour lui que d'avoir vos restes ; qu'est-il en comparaison de vous ? Et quel cas faut-il faire de son honneur à l'égard du vôtre ?

La dame, qui s'attendait de recevoir des louanges pour sa piété prétendue, ne put souffrir ce reproche, qui l'accablait de confusion ; elle le quitta tout en colère, passa dans une autre chambre, et les autres sortirent de sa maison peu édifiés de ses sentiments ; aussitôt on nous vint raconter l'histoire, à mon Raphaël et à moi, sur laquelle nous fîmes d'abord cette réflexion : Qu'il faut bien dire, que la vanité a un grand empire dans le monde, puisqu'on n'épargne rien pour le contenter, jusque-là même, qu'on ne se plaint pas d'elle, quand on se voit ruiné pour la satisfaire, et que les sentiments de la religion y sont bien faibles, puisqu'ils n'ont pas le crédit d'économiser la moindre dépense ; et qu'on s'imagine encore faire beaucoup de donner à Dieu le reste de ce qui a servi à la vanité, dont elle est dégoûtée. Pour moi je croirais que ce serait faire injure à Dieu plutôt que de l'honorer, si je ne considérais que dans les premiers siècles où la religion était dans sa plus grande pureté, les saints n'ont pas fait difficulté d'arracher aux idoles les temples magnifiques qui avaient été profanés si long-temps par des superstitions abominables, et de les consacrer en églises, pour servir au culte du vrai Dieu.

Les idolâtres avaient beau reprocher aux chrétiens, en se moquant d'eux, qu'ils ne donnaient à leur Dieu que le reste des démons (puisqu'ils voulaient donner ce nom à leurs Dieux) : les chrétiens leur répondaient, qu'il était bien juste d'ôter aux démons ce qui ne leur appartenait pas, et ce qu'ils avaient usurpé trop injustement sur le vrai Dieu. Et n'est-ce pas ce qui se fait encore tous les jours dans la conversion des pécheurs, lorsqu'une âme qui a servi long-temps de retraite aux démons et aux abominations du péché est purifiée par la grâce d'une vraie pénitence, et consacrée à Dieu pour être le sanctuaire de sa ma-

juste. Toute la nature ensemble ne saurait fournir des ornements si beaux ni si riches que ceux que la grâce lui donne. Nous nous trouvâmes par-là insensiblement conduits à considérer comment Dieu purifie, embellit et enrichit l'intérieur d'une personne dans laquelle il veut demeurer comme dans son temple ; et comme nos entretiens ordinaires n'étaient que de la Sainte-Vierge, nous recommençâmes à parler d'elle, et à estimer les riches ornements de la grâce dont Dieu l'avait embellie pour la disposer à être le temple vivant du Verbe incarné. Notre conférence se fit en la présence de ceux qui avaient été chez la dame ; en voici le commencement.

ARTICLE I.

Que la Sainte Vierge a dû être la plus pure des créatures pour être la mère de Dieu.

C'était une aussi grande folie qu'une grande impiété aux Philistins de vouloir loger l'arche avec Dagon dans un même temple. Il n'y a rien de plus incompatible, ni de plus opposé, que Dieu et le péché : leur opposition est absolument infinie, puisque Dieu est une bonté infinie, et que le péché est une malice infinie ; jamais péché n'approchera du trône de Dieu. C'est pour cela que pour s'approcher de Dieu, il se faut éloigner du péché ; et que plus une personne est proche de Dieu, plus elle est éloignée du péché, et que plus elle est éloignée du péché et proche de Dieu, plus elle est pure et parfaitement exempte de toute sorte de souillure. Puis donc qu'il est certain que la Sainte-Vierge est celle de toutes les pures créatures qui a le plus d'accès auprès de Dieu, étant impossible qu'aucune soit plus près du Fils de Dieu que sa propre mère, il s'ensuit qu'il faut reconnaître la très-Sainte-Vierge pour la plus pure de toutes les créatures.

Vous concluez fort bien, lui dis-je ; où prenez-vous ce raisonnement ? Quand ce serait dans votre propre tête, je le trouverais toujours fort bon : je voudrais néanmoins pour ma satisfaction qu'il fût appuyé de quelque bonne autorité. Vous le trouverez, me répondit-il, dans saint Thomas, sur le premier livre des sentences, en la distinction quarante-quatrième, où vous lirez ces paroles : *Il se peut trouver une créature si pure, qu'il sera impossible qu'il*

y ait rien de plus pur dans les choses créées, si elle n'est souillée par aucun péché : et telle a été la pureté de la bienheureuse Vierge qui a été affranchie du péché originel et actuel. Et talis fuit puritas beatæ Virginis quæ a peccato originali et veniali immunis fuit (D. Th. 1. sent. dist. 44. q. unica art. 3. ad. 3). Vous voyez bien qu'il n'y a rien de plus exprès, et qu'on ne peut pas douter du sentiment de saint Thomas en cet endroit : il le confirme ailleurs (D. Th. 3. q. 27. art.), et l'appuie de beaucoup de bonnes raisons.

La première est que si la pureté de la Sainte-Vierge avait été salie par le moindre péché, elle n'eût pas été la plus digne d'être la mère de Dieu, puisqu'une autre qui n'eût point été déshonorée par cette souillure eût été plus propre à cet office : or, qui croira que Dieu, qui aime infiniment sa gloire, et qui a choisi pour sa mère celle qu'il a voulue, n'ait pas choisi celle qui était la plus propre, ou pour mieux dire, qu'il ne l'ait pas rendue lui-même la plus digne d'un emploi si sublime ? Et par conséquent il a voulu que celle qui aurait l'honneur d'être sa mère fût absolument éloignée de toute sorte de péché.

Il tire la seconde raison du chapitre 17 des Proverbes, où il est écrit que la gloire des enfants leur vient de leurs pères : *Gloria filiorum patres eorum*, par conséquent la honte et l'ignominie d'une mère retourne sur ses enfants. Si donc la Sainte-Vierge avait eu la moindre tache du péché, qui est la plus grande des ignominies, la honte et l'opprobre se fût étendu jusque sur son fils unique ; et c'est ce qu'une âme chrétienne ne saurait penser sans horreur. Quand le prophète Jérémie exprime l'honneur que la Sainte-Vierge possède d'être la mère d'un Dieu-Homme : *Femina circumdabit virum* (Jerem. 13.), c'est en disant qu'une femme environnera un homme : pourquoi ne dit-il pas plutôt qu'elle portera un enfant dans son sein ? Pourquoi dire qu'elle l'environnera ? Et pourquoi parler d'un homme ? C'est, dit un saint docteur, pour vous faire entendre la très-éclatante pureté de la Sainte-Vierge, qui a servi comme de couronne au Fils de Dieu et à toute son Église : *Femina circumdabit virum, quemadmodum corona circumdat caput : caput enim Ecclesiæ Christus* ; la couronne environne et orne la tête ; la tête de toute l'Église est Jésus-Christ ; ainsi la Sainte-Vierge qui l'environne est la couronne du chef et

des membres. Voyez s'il est possible que Dieu eût souffert la moindre souillure en sa couronne.

Saint Thomas allègue pour troisième raison, qu'une partie de la substance de la Sainte-Vierge devant servir à former le corps adorable de Jésus-Christ, il y aurait eu non-seulement trop d'indécence, mais une espèce de contradiction ou d'impossibilité, que la source de la pureté infinie n'eût pas été souverainement pure. Il est naturel que les causes communiquent leurs perfections et leurs défauts à leurs effets : si la Sainte-Vierge avait été une fois salie par la tache du moindre péché, du moins on eût pu dire que son Fils, qui est le propre fils de Dieu, eût été le fils d'une pécheresse : eh ! qui est l'âme chrétienne qui oserait consentir à cette pensée? Fulgosius remarque que dans la Hongrie, près de la ville de Firmion, on vit certaines vignes dont les pampres étaient d'or ou dorés ; on en voulut chercher la cause, et on trouva que ces vignes avaient leurs racines dans une veine d'or qui se trouva dans ce champ. Quand Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile : *qu'il est la vigne*, et que nous savons que cette vigne est de pur or, d'une pureté et d'une sainteté infinie, cherchons-en la cause; nous trouverons qu'il a comme deux racines qui sont les deux principes de son être, son Père Éternel et sa divine mère, dans tous les deux une pureté très-parfaite, qu'ils n'auraient pas, s'ils n'étaient éloignés de toute sorte de péché.

Mais ce qui est plus fort que toutes les raisons, et ce qui termine tous les différents, c'est que l'Église catholique enseigne cette doctrine, et particulièrement dans le concile de Trente (Trident. Sess. 6. can. 23), où elle déclare que la pureté de la Sainte-Vierge est si parfaite, qu'elle n'a jamais commis aucun péché en toute sa vie. Ajoutez que c'est le sentiment commun des saints pères; je nomme le premier saint Augustin, au livre qu'il nous a laissé de la nature et de la grâce, où, après avoir dit que tous les hommes sont pécheurs selon le témoignage de l'Écriture sainte, il dit expressément qu'il en excepte la très-Sainte-Vierge, pour la révérence qu'il doit à son Fils unique, que nous savons assurément être infiniment éloigné du moindre péché (August. c. 36). Le second est saint Anselme, qui dit qu'il était de la bienséance d'une mère de Dieu, qu'elle eût une pureté telle qu'il fût impossible d'en trouver

une plus grande au-dessous de Dieu (Anselm. lib. de concep. Virg. c. 18). Le troisième est saint Ambroise, qui ne parle qu'avec admiration de la pureté et de la parfaite innocence de cette mère vierge (Ambros. l. 2. de Virgin.). Qu'y a-t-il de plus noble qu'une mère de Dieu? Qu'y a-t-il de plus éclatant que celle qui renferme en soi toute la splendeur et la gloire de Dieu? Qu'y a-t-il de plus chaste que celle qui, conservant toute l'intégrité de son corps, a su donner un corps à son Dieu : je ne finirais pas si je voulais faire parler ici tous les saints docteurs de l'Église, mais il n'est pas nécessaire de produire leurs témoignages, parce qu'ils ne disent tous que la même chose, et soutiennent d'un commun accord que la très-Sainte-Vierge n'a jamais eu la moindre part à aucun péché, ni originel, ni actuel, ni mortel, ni véniel. Je ne sais pas ce qu'on pourrait demander de plus fort pour établir solidement une vérité.

C'est une chose admirable que l'incomparable pureté de Marie soit si éclatante, qu'elle se fasse rendre témoignage par les impies, et même par le père du mensonge, qui n'a pas assez de malice pour la méconnaître, non plus qu'il ne saurait désavouer la vérité d'un Dieu dont le bras tout puissant le châtie. Ceux qui ont lu l'Alcoran des Turcs, comme Galatin, Canisius (Canisius, lib. 10. Marial. cap. 10), et d'autres, ont trouvé des éloges de la Sainte-Vierge qui sont admirables; entre autres voici un de leurs dogmes, et comme un des articles de leur foi : *Qu'aucun des enfants d'Adam ne prend naissance qu'il ne soit mordu par Satan, excepté Marie et son Fils.* En voici un autre : *Qu'on a vu plusieurs parfaits entre les hommes, mais qu'entre les femmes, jamais on n'en a vu aucune, sinon Marie, la mère du souverain Dieu;* ne faut-il pas qu'une vérité soit bien forte, quand elle ne peut être désavouée par les plus grands ennemis de la vérité?

C'est trop, lui dis-je, n'insistez pas davantage sur la preuve d'une vérité que personne ne peut contester, s'il n'est plus impie que les démons mêmes; il fallait bien que le péché fût infiniment éloigné du sacré tabernacle de Dieu, puisqu'il est infiniment opposé à son infinie bonté. Mais ce n'est pas assez de cette exemption de toute sorte de souillure, une église n'est pas ornée pour être fort nette : il la faut parer magnifiquement pour la solennité d'une

grande fête. Je ne suis pas content d'avoir seulement vu que la Sainte-Vierge n'a jamais eu la moindre souillure du péché; je voudrais voir les précieuses richesses dont Dieu l'a ornée, quand il a voulu célébrer la grande fête de son incarnation dans son chaste sein. Je veux bien vous les faire voir, me répondit mon charitable guide, et voici comme il les exposa.

ARTICLE II.

La Sainte Vierge a eu toutes les grâces convenables à une mère de Dieu.

Ne voyez-vous pas comme l'ange la salue d'abord pleine de grâces? *Ave gratia plena.* Eh! quelle abondance pensez-vous qu'il fût nécessaire pour remplir celle dont la capacité a été assez grande pour renfermer en soi toute l'immensité de Dieu? c'est lui seul qui tient toutes les précieuses richesses de la grâce renfermées dans ses trésors; il les distribue comme il lui plaît, et selon telle mesure qu'il lui plaît; mais remarquez bien qu'il nous promet quatre sortes de mesure dans l'Évangile: *Mensuram bonam, et confertam, et cogitatam, et supereffluentem dabunt in sinum vestrum* (Luc. 6. v. 38). 1. Une bonne mesure; 2. une mesure abondante; 3. une mesure pressée et entassée; 4. enfin une mesure qui excède toute mesure, voilà comme il exerce envers nous ses divines libéralités.

La bonne mesure de sa grâce est celle qu'il donne à tous ses élus pour les rendre justes et saints, en les adoptant pour ses enfants; la mesure abondante est celle qu'il a donnée aux apôtres et aux docteurs de son Église, afin qu'ils fussent des sources fécondes qui la pussent répandre largement au monde pour la conversion des pécheurs et des infidèles. La mesure de la grâce pressée et entassée est celle qu'il a quelquefois accordée à un petit nombre d'âmes privilégiées qu'il a voulu favoriser par-dessus les autres, pour les faire paraître comme des soleils entre les astres de la Sainte Église; comme un saint Jean-Baptiste, un Jérémie, qu'il a sanctifiés au sein de leurs mères; un prophète Élie, une Magdeleine, un saint François, dont le premier brûlait du feu des séraphins, la seconde nageait dans les eaux d'une admirable pénitence, le troisième, portant sur son corps les plaies de son Sauveur ouvertes par un prodige inouï de la grâce, lui rendait amour pour

cœur, et du sang pour du sang. On peut bien dire que telles âmes privilégiées de la sorte ont une mesure de grâce pressée et entassée, puisqu'il semble que Dieu ait pris plaisir à entasser dans son amie autant de grâces qu'il en eût fallu pour faire un grand nombre de grands saints.

La mesure surabondante qui passe au-delà de toute mesure est réservée pour Jésus-Christ seul et pour sa divine mère, puisque l'un en possédait le trésor inépuisable et infini en soi-même comme son propre, et que l'autre l'a reçu tout entier, non seulement comme un sacré dépôt qui lui était confié, mais comme un don très-précieux de celui qui, lui donnant son propre Fils, ne pouvait lui refuser les autres biens qui sont moindres que lui, et qu'il était très-juste qu'elle les possédât comme un digne apanage proportionné à la dignité suprême de mère de Dieu.

Cela tombe assez dans le bon sens, lui dis-je, je ne comprends pourtant pas assez bien ce que vous entendez par cette grâce : ce mot de grâce dit beaucoup de choses. Il y a des grâces actuelles, des grâces habituelles, des grâces gratuites, des grâces sanctifiantes : de quelles grâces parlez-vous, quand vous dites que la Sainte-Vierge a eu cette mesure surabondante de grâces, qui passe au-delà de toute mesure? Qu'est-ce proprement que cette grâce? De quelle façon la faut-il concevoir? Ce point est d'importance, me répondit-il, et difficile à débrouiller assez nettement pour le rendre intelligible; néanmoins écoutez bien ce que je vais dire, j'espère que je me ferai entendre.

Je ne parle point ici de la grâce actuelle qui n'est qu'une faveur de Dieu passagère, quand il daigne visiter une âme, ou par quelque bonne pensée dont il éclaire son esprit, ou par quelque bon sentiment dont il touche sa volonté, et puis cela passe, si l'âme ne se rend attentive et fidèle à les recevoir. Je ne parle non plus ici des grâces gratuites, qui ne sont pas tant les grâces de ceux qui les reçoivent que de ceux qui ne les reçoivent pas immédiatement, puisque ce ne sont que de certains talents surnaturels que Dieu donne aux uns pour les employer à procurer le salut des autres. Je ne veux pas dire que la Sainte-Vierge n'ait pas eu les grâces actuelles et les grâces gratuites, mais je dis que je les laisse pour cette heure, et que je parle seulement des grâces habituelles

et sanctifiantes dont Dieu l'a remplie. Vous demandez en quoi consiste cette sorte de grâce et quelle idée on s'en peut former ?

Je réponds que c'est un précieux don que Dieu fait à l'âme de son divin amour, qui lui donne tant de beauté et qui la rend si agréable à ses yeux que, tandis qu'il l'en voit ornée, il en est si charmé qu'il se trouve nécessité à l'aimer, et qu'il lui serait impossible de ne l'aimer pas; et c'est pour cela qu'on la nomme grâce, parce qu'elle fait la bonne grâce de l'âme et la beauté qui la rend agréable à Dieu; et que plus elle a de cette grâce, plus elle lui est agréable. On la nomme aussi grâce sanctifiante parce qu'il est impossible que l'âme la possède qu'elle ne soit sainte; la sainteté que cette grâce lui donne l'élève si haut qu'elle est adoptée pour enfant de Dieu et pour légitime héritière de son royaume éternel. Elle a droit de le posséder, et peut dire avec assurance qu'il lui appartient par justice; et, ce qui est admirable, c'est que, tandis qu'elle possède cette grâce sanctifiante, le droit qu'elle a à la possession des biens éternels est si fort que Dieu, tout-puissant qu'il est, ne saurait la déshériter; et pour dire encore quelque chose de plus surprenant, la portion qu'elle peut prétendre à l'héritage de Dieu est si ample, qu'il ne saurait lui faire justice ni lui donner ce qui lui appartient légitimement, s'il ne la met en possession de tous ses biens et de tout lui-même pour l'éternité : voilà de quelle valeur est la grâce habituelle et sanctifiante dont je parle ici.

Je vois, lui dis-je, que vous dites quelque chose qui peut donner une haute estime de la grâce sanctifiante et un grand désir de la posséder : cependant vous ne venez pas au point; je voudrais savoir en quoi elle consiste et quelle idée on s'en doit former. Est-ce un corps? Est-ce un esprit? Est-ce un accident? Est-ce une substance? Est-ce une portion de la substance de Dieu qui nous est accordée? Est-ce la personne même du Saint-Esprit qui nous est donnée? Est-ce une autre âme qui est ajoutée à la nôtre pour la faire vivre d'une vie divine? Tous ceux qui parlent de cette sorte de grâce usent de façons de parler si différentes, et s'en forment des idées si diverses et si multipliées, qu'on ne sait à quoi s'arrêter. Je voudrais qu'on me parlât juste là-dessus, et que l'on me dît précisément en quoi elle consiste, afin que je puisse bien entendre ce

que l'ange voulait dire à la Sainte-Vierge quand il la salua pleine de grâce. Notre voyageur voulut bien s'en donner la peine, et voici comme il le fit comprendre :

La grâce habituelle et justifiante n'est ni un corps, ni un esprit, ni une substance, ni une portion de la Divinité, ni la personne du Saint-Esprit, ni une nouvelle âme ajoutée à notre âme. Pour dire précisément quelle est sa nature, c'est un accident spirituel et une qualité surnaturelle que Dieu attache à l'âme qu'il veut justifier, et qu'il adopte pour son enfant, et cette qualité fait à peu près à l'âme ce que fait la lumière à un globe de cristal quand elle le pénètre, ou ce que fait la chaleur au feu quand elle l'échauffe et l'embrase. Je vous donne ces comparaisons sensibles, parce qu'il nous est très-malaisé de concevoir les choses spirituelles, que par quelque rapport qu'elles ont avec les corporelles : ces deux comparaisons de la lumière et de la chaleur sont si propres à représenter ce que c'est que la grâce sanctifiante, et ce qu'elle fait dans notre âme, que les moins intelligents le peuvent comprendre aisément par ce moyen. Pour mieux entendre ceci,

Remarquez que Dieu a donné à tous les êtres créés certaines vertus ou certaines qualités qui leur sont propres et naturelles, qui ne sont pas néanmoins leur propre nature ; je veux dire qu'elles ne sont pas leur propre substance : par exemple, le propre du soleil est d'éclairer par sa lumière, mais la lumière n'est pas la substance du soleil ; c'est le propre du feu d'échauffer par sa chaleur, et cela lui est fort naturel, la chaleur n'est pas néanmoins ni la nature ni la substance du feu. Tous les êtres peuvent bien communiquer leurs qualités à d'autres sujets, ils ne peuvent pas cependant leur communiquer leur propre nature ; le soleil donne bien sa lumière et son éclat au globe de cristal qu'il pénètre, il ne peut pas pourtant lui donner sa propre substance, autrement il deviendrait le soleil, ce qui ne peut être. Le feu peut bien donner sa chaleur, qui est la plus forte de ses qualités, au fer, il ne lui donne pas pour cela sa propre nature, autrement le fer serait changé en feu, ce qui ne se fait jamais, et néanmoins il semble qu'un globe de cristal pur, exposé aux rayons du soleil, devient un soleil, tant il lui est semblable dans sa lumière et dans son éclat. On dirait qu'un fer bien embrasé dans une fournaise est vraiment le feu même, tant il lui paraît semblable.

Quant à la grâce sanctifiante, saint Thomas vous dit admirablement que c'est une certaine participation de la nature divine qui excède toute autre nature (D. Thom. 1. 2. q. 112. art. 1); et comme il est impossible à tout autre qu'au feu d'embraser le fer jusqu'à le faire paraître un feu comme lui, il est impossible à tout autre qu'à Dieu de sanctifier une âme jusqu'à la faire paraître sainte comme lui. C'est le propre des êtres créés qui ne sont que de petits riens en comparaison de Dieu, de donner leurs qualités à certains sujets avec tant de force, qu'on dirait à les voir qu'ils leur ont donné leur propre nature; mais c'est le propre de Dieu seul qui est l'être des êtres, qui renferme en soi toute l'infinité des perfections infinies, de donner à une âme qu'il sanctifie par la grâce habituelle tant de ressemblance avec lui, qu'il semble qu'il lui communique sa propre nature; et qui la verrait dans tout l'éclat de la beauté qu'elle reçoit de lui, la prendrait pour Dieu même; aussi le Saint-Esprit nous en parle en ces termes dans l'Écriture : *Ego dixi : dii estis* (Psal. 8). J'ai dit, en vous voyant embellis par la grâce sanctifiante, vous êtes des dieux; et ailleurs il dit qu'elle nous fait participants de la nature de Dieu : *Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ.* (2. Petr. 1.)

Ce n'est pas que dans la vérité Dieu puisse communiquer sa propre nature à d'autres qu'à son Fils unique et au Saint-Esprit, qui, pour cette raison, sont un seul et même Dieu; ce n'est pas aussi que la sainteté qu'il communique à une âme, lui donnant la grâce sanctifiante, soit une propriété ou une qualité de Dieu distinguée de la nature divine, comme la chaleur est une qualité du feu distinguée de la substance du feu; tout ce qui est en Dieu est Dieu même, c'est son essence, sa substance, et sa propre nature, étant impossible de concevoir aucun accident en Dieu : et c'est en cela que l'excellence de la grâce sanctifiante est tout-à-fait admirable et nous est incompréhensible. Je ne veux pas dire qu'elle soit Dieu même, je sais qu'elle est une créature; mais c'est le propre de Dieu seul de la produire et de la donner; tous les êtres créés ensemble n'en pourraient pas produire un atome; c'est le propre de Dieu, et cela n'est possible qu'à lui seul; mais, comme il est un être tout simple qui n'est point composé de parties, il ne la produit pas d'une partie de lui-même, c'est de tout lui-même. Et, comme sa

Être des êtres renferme dans sa souveraine simplicité toute l'infinité des perfections infinies, il en exprime la beauté, et la renferme dans la grâce sanctifiante qu'il donne à une âme qu'il rend par ce précieux don si semblable à lui, que l'on dirait qu'elle est revêtue de sa propre nature, et que c'est Dieu même : *Divinæ consortes naturæ.*

Voyez et admirez de quelle façon l'Écriture sainte en parle : *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* (Rom. 5. v. 5) ; elle dit que la grâce est diffuse, épanchée et insinuée dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné. Elle ne dit pas qu'elle soit tirée du néant, quoiqu'elle soit vraiment une créature ; elle dit qu'elle est versée dans nos cœurs, comme qui verserait une précieuse liqueur d'un vase dans un autre. Elle ajoute que c'est par le Saint-Esprit qui nous est donné. Or, le Saint-Esprit est le cœur du Père et du Fils, puisqu'il est leur amour réciproque ; il semble donc qu'elle veut nous faire entendre que Dieu verse sa divine grâce de son cœur dans le nôtre. Peut-on jamais assez estimer le prix de cette liqueur, si on considère de quel vase elle est versée, et en quel vase elle est reçue ? Peut-on concevoir le bonheur, la gloire, le sublime état d'une âme qui la reçoit ? si on considère que d'une très-vile créature qu'elle est, elle devient toute divinisée et si semblable à Dieu, que le fer embrasé dans la fournaise n'est pas plus semblable au feu ; de sorte que celui qui la verrait dans sa beauté la prendrait pour Dieu même.

Oh ! je ne suis pas étonné que Dieu nous ait voulu laisser dans l'ignorance d'un si grand bonheur, et dans l'incertitude si nous le possédons véritablement, ou si nous en sommes privés ! *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit* (Eccles. 9). O Dieu de bonté ! si une âme se voyait dans la possession assurée de la grâce sanctifiante, et qu'elle en connût bien la valeur, pourrait-elle vivre un moment sur la terre, et ne mourrait-elle pas à l'instant de joie, quand elle verrait qu'elle est plus riche par ce précieux trésor que si elle possédait elle seule tous les empires de la terre et tous les mondes que Dieu pourrait tirer du fond du néant ? Pourrait-elle bien se résoudre à regarder aucune des choses de ce bas monde ? Non, tout lui paraîtrait insipide et plus méprisable que un amas de

petits atomes, en comparaison du riche trésor de la grâce. Mais pourrait-elle bien se résoudre à la perdre pour un petit intérêt de rien, ou pour une fumée d'honneur imaginaire, ou pour une volupté passagère et honteuse? et supposé qu'elle eût perdu si misérablement un si précieux trésor pour si peu de chose, et qu'elle comprît bien ce qu'elle aurait fait, que deviendrait-elle? Pourrait-elle se défendre d'un désespoir? Ne voudrait-elle pas se déchirer en pièces? N'appellerait-elle pas toutes les créatures pour se venger d'elle-même, pour l'écraser et la pulvériser, tant elle serait en fureur contre elle-même d'avoir fait une si étrange folie? O Dieu de bonté! que votre miséricorde est grande de nous avoir caché ainsi et l'excès de notre bonheur de peur que nous ne mourrions de joie, et l'excès de notre malheur de peur que nous ne mourrions de tristesse.

Après que le saint roi David a exprimé le souverain bonheur des âmes qui possèdent la grâce justifiante, en leur disant qu'elles sont des dieux : *Ego dixi : dii estis et filii Excelsi omnes* (Ps. 81); il ajoute aussitôt le profond abîme du malheur où elles vont se précipiter quand elles perdent cette grâce : *Vos autem sicut homines moriemini*. Quoi! âmes inconsidérées, vous êtes des dieux pour une si noble participation de la nature divine; vous pouvez être des dieux immortels conservant toujours cette précieuse vie, qu'aucun ne peut vous ôter que vous-mêmes, et vous aimez à mourir misérablement comme des hommes, et mourir de la mort éternelle comme des damnés! Ah! les aveugles qui ferment les yeux et qui ne voient pas la profondeur de l'abîme infini des maux infinis où ils vont se perdre! *Nescierunt neque intellexerunt, in tenebris ambulant; movebuntur fundamenta terræ.* N'est-ce pas là un épouvantable désordre capable d'ébranler les fondements du monde et de faire trembler les montagnes? Cette rage désespérée que les hommes exercent sur eux-mêmes, quand ils perdent la grâce de Dieu pour des bagatelles, ne doit-elle pas jeter l'effroi dans tous les êtres et porter l'étonnement jusqu'aux portes du ciel?

Je voyais que le zèle de mon voyageur l'emportait bien au-delà de ce que j'attendais de lui. Monsieur, où nous conduisez-vous, lui dis-je; je suis bien satisfait de vous avoir entendu nous dire de si belles choses de la grâce, et plus encore de ce que vous avez en-

clu tout cela par un si beau sentiment ; mais je m'attendais que vous nous parleriez de la plénitude des grâces de la Sainte-Vierge, et vous n'en avez presque encore rien dit. J'y reviens, me répondit-il ; il fallait vous dire cela auparavant pour vous le faire mieux entendre ; et il faut que vous ayez la patience d'écouter. Je vous exposerai tout l'un après l'autre.

ARTICLE III.

Quelle est la plénitude des grâces sanctifiantes de la Sainte-Vierge.

Si on pouvait bien répondre à cette question : savoir, de quelle abondance de grâces la Sainte-Vierge a été remplie pour la préparer à être la mère du Fils de Dieu, je tiens pour assuré que tous les esprits des hommes et des anges réunis ensemble ne les pourraient pas concevoir, et qu'il n'y a que Dieu seul qui compte le nombre des étoiles, et qui leur donne à chacune leur propre nom, qui en sache la mesure. N'est-ce donc pas une grande témérité à un petit vermisseau d'en oser parler, semblable à celui qui entreprendrait de compter toutes les gouttes d'eau qui sont dans la mer ? De quel œil devons-nous regarder la très-Sainte-Vierge, sinon comme la regardait saint Épiphane ? *Maria est mare spirituale gratiarum.* Il dit que Marie est une mère spirituelle de grâces. Qui pourrait compter toutes les gouttes d'eau de cette grande mer ? je voudrais imiter ici ce peintre qui couvrait d'un voile ce qu'il ne pouvait pas exprimer dignement par son pinceau ; je mettrais volontiers le voile du silence sur cet article, si je ne savais bien que tout ce que j'en pourrai dire pourra passer pour un simple crayon. Il faut certain que c'est comme si je n'avais rien dit ; non, ce n'est rien auprès de ce qui en est.

Que faut-il penser des richesses spirituelles qui sont nécessaires pour faire une digne mère de Dieu ? Autrefois le saint roi David reçut de Dieu le commandement de lui bâtir un temple pour sa demeure. *Numquid ædificabis mihi domum ad habitandum* (2. Reg. 7). Il se crut en devoir d'obéir, et fit pour cela un si prodigieux amas d'or, d'argent, de cuivre et de toutes sortes de matériaux les plus précieux, qu'il passait la valeur de deux mille quatre cents millions d'écus ; tout le peuple d'Israël s'en étonnait, et peut-être en murmurait. Le roi leur dit : Hélas ! je suis pauvre, et je n'ai

presque rien à fournir à la dépense du palais auguste que je voudrais bâtir; quand tout le monde entier serait changé en or, il ne me suffirait pas pour le faire aussi riche qu'il devrait être : ce n'est pas pour un homme mortel, c'est pour la majesté du Dieu tout-puissant que j'adore que je pense bâtir un temple : *Ego in paupertate mea præparavi impensas domus Domini; auri talenta centum millia, et argenti mille millia talenta æris vero et ferri non est pondus* (1. Paralip. 22). J'ai, dit-il, dans ma pauvreté, préparé peu de chose pour bâtir la maison de Dieu. Eh! qu'est-ce que ce peu de chose? Ce ne sont que cent mille talents d'or et mille fois mille talents d'argent; pour du cuivre et du fer, j'en ai sans nombre; tout cela est moins que rien pour l'ouvrage que j'ai à faire : *Grande opus est, neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.*

S'il fallait de si immenses richesses et de si grands préparatifs pour bâtir un temple matériel, qui ne devait servir que pour présenter au vrai Dieu de l'encens et quelques victimes d'agneaux, et si ce prince, selon le cœur de Dieu, se plaignait de ce que sa pauvreté ne lui permettait pas de faire davantage, et s'il avoue que tout ce qu'il avait n'était rien en comparaison de ce qu'il fallait pour le palais de la majesté infinie de Dieu, que faut-il penser des trésors de la grâce que Dieu a voulu employer pour se bâtir à lui-même un temple vivant en la personne de la très-Sainte-Vierge? Il veut se bâtir un palais qui surpasse autant en dignité et en perfection le temple que David pensait faire, que la vérité est élevée au-dessus de la simple figure : un palais dans lequel Dieu voulait faire sa demeure personnelle pendant neuf mois, et, ce qui est plus que tout cela, un palais qu'il voulait honorer autant que le sein de son Père-Éternel, puisqu'il était aussi réellement produit de la substance de l'un que de la substance de l'autre, et que si l'un est vraiment son père, l'autre est aussi vraiment sa mère. Quel autre que Dieu peut savoir quelle abondance de richesses de la grâce il a fallu employer pour préparer cette auguste maison de Dieu? *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.*

Voici comme nous devons raisonner après saint Bernardin de Sienne, ce grand dévot de la Sainte-Vierge (*S. Bernardinus t. 1. Serm. 61, c. 12*) : Dieu le Père produit son Fils unique dans l'éter-

nité; la Sainte-Vierge produit ce même Fils unique dans le temps : voilà le père et la mère de la même personne divine. A-t-il fallu quelques dispositions à Dieu le Père? Je veux dire : a-t-il eu besoin de chercher ailleurs quelques perfections qui lui fussent nécessaires, pour les employer à une production si noble? Non, parce qu'il est infiniment riche par lui-même et qu'il renferme dans son essence toute l'infinité des perfections divines. Il avait donc assez, il n'avait pas aussi plus qu'il fallait : il les a toutes employées sans réserve, et si par impossible il avait eu moins qu'il n'a, jamais il n'eût pu suffire à produire un tel fils, qui fût un Dieu infiniment parfait comme lui. La Sainte-Vierge produit le même fils; il est vrai qu'elle ne produit pas la nature divine, ni le Père aussi ne la produit pas, elle est par elle-même; il produit réellement la personne divine de son fils, et la Sainte-Vierge produit aussi réellement la personne divine de ce même fils; et c'est une chose naturelle et même nécessaire au Père-Eternel de produire un Dieu qui lui est semblable, parce qu'il est Dieu, et c'est une chose miraculeuse à la Sainte-Vierge, parce qu'elle n'est point Dieu.

Elle n'est pas riche par elle-même comme le Père-Eternel; elle doit néanmoins produire son Fils unique de sa propre substance, comme il le produit de la sienne; elle n'a pas des perfections infinies dans sa propre nature, parce que c'est une créature tirée du néant; que faire pour la rendre capable de produire un Dieu de son propre fonds? Il faut nécessairement suppléer par la grâce ce qui lui manque par sa propre nature; il n'y a pas d'autre moyen. Où prendre toutes ces grâces? Il faut donc épuiser tous les trésors de Dieu, quoique l'on dise qu'ils sont inépuisables. Quand on lui aura donné toutes les grâces qui sont renfermées dans les trésors de Dieu, sans aucune réserve, serait-elle aussi riche et aussi parfaite que Dieu le Père? Non, elle serait toujours une créature, et non pas un Dieu comme lui; et si, par impossible, on lui avait donné assez pour la rendre aussi riche par grâce et aussi parfaite que Dieu le Père l'est par nature, aurait-elle plus qu'il faudrait pour produire le même fils que Dieu le Père produit en épuisant toute sa substance? Il est visible que non, puisque, pour faire la même chose, il faut avoir la même vertu.

Oh! Dieu! lui dis-je, tout surpris de ce que j'entendais, [illegible]

conduirait ce raisonnement? Il faudrait donc conclure qu'elle aurait été égale à Dieu pour être également la mère du Verbe éternel. Eh! qui oserait admettre cette conclusion? Saint Bernardin de Sienne, me répondit-il, ne craint point de la tirer lui-même et d'en dire ces paroles : *Unde debuit elevari ad quamdam cum Deo æqualitatem.* Et personne ne doit craindre de la répéter après lui, comme l'écho d'un si grand saint, qui ne les a dites lui-même que comme l'écho du Saint-Esprit qui les avait dictées à son cœur.

Pardonnez-moi, monsieur, si je vous dis qu'on ne doit pas faire de comparaison de la Sainte-Vierge avec Dieu. Toute créature, quelque excellente qu'elle soit, comparée à Dieu, n'est rien ; pourquoi donc comparer un rien à une majesté infinie? Je vois bien, me répliqua-t-il, que vous avez lu les livres des hérétiques : c'est ainsi qu'ils ont coutume de parler, sous prétexte de soutenir la gloire de Dieu, de peur qu'elle ne soit usurpée par la créature. Que diraient-ils à Jésus-Christ, quand il nous commande si expressément, dans l'Évangile, d'être parfaits comme son Père céleste est parfait? S'il désire cela de ses serviteurs, sera-t-il offensé que l'on dise de sa divine mère que sa perfection a une grande ressemblance avec celle de son Père céleste? Que diraient-ils au grand apôtre, quand il prêche que nous sommes appelés par la grâce à nous rendre conformes à l'image du Fils, qui a les mêmes perfections infinies que Dieu son père? Que diraient-ils au souverain Créateur du monde, quand ils l'entendraient former le dessein de faire l'homme à son image et ressemblance? Ne peut-on point comparer la copie à son original, pour voir si elle est conforme? Et quand ils lisent dans l'Écriture que nous sommes appelés des dieux : *Ego dixi : dii estis*, qui est une autorité citée par Notre-Seigneur même dans l'Évangile, pour confondre les Juifs, qui se scandalisaient de ce qu'il se disait égal à son Père ; quand il a parlé de la sorte, manquait-il de zèle pour soutenir la gloire de Dieu, de peur qu'elle ne fût usurpée par la créature?

Il n'y a rien de plus ordinaire dans l'Écriture sainte et dans le langage des saints pères que des comparaisons entre le Créateur et la créature ; ils ne veulent pas dire pour cela que la créature soit Dieu, au contraire ils montrent toujours par là que la créature est

autre chose que Dieu, puisqu'on ne fait jamais de comparaison qu'entre deux choses différentes, étant inouï que l'on compare une chose à elle-même. Ils ne veulent pas même dire que la créature ait une égalité parfaite avec Dieu, en sorte qu'elle soit autant que Dieu. Nous ne sommes plus au temps des idolâtres, pour reconnaître et pour adorer plus d'un Dieu. Il n'y a maintenant personne sur la terre qui n'ait quelque teinture de la religion chrétienne, qui ne reconnaisse que les comparaisons que l'on fait avec Dieu sont si différentes, qu'il y a toujours une distance infinie entre le Créateur, qui a son être infini par lui-même, et la créature, qui n'a que la petite portion de l'être qu'il a plu à son Créateur de lui donner. Jamais aucun chrétien n'a dit ni pensé qu'il y eût une égalité parfaite entre l'un et l'autre ; et quand saint Bernardin a écrit que la Sainte-Vierge a dû être élevée par la grâce à quelque sorte d'égalité avec Dieu, pour être capable de produire son Fils unique, il n'a pas dit : *Ad perfectam cum Deo æqualitatem*, ce qui eût été un grand blasphème ; il a dit : *Ad quamdam cum Deo æqualitatem*, ce qui est une modification qui conserve l'honneur suprême de Dieu dans sa grandeur incomparable, et qui élève la gloire de la Sainte-Vierge au plus haut degré où puisse monter la plus noble des créatures.

Vous me consolez bien, lui dis-je, de me donner tant de lumière sur ce point qui me pouvait faire quelque peine ; j'en ai une autre qui me passe par l'esprit, sur les conséquences étonnantes que je vois suivre du raisonnement de saint Bernardin. Si ce raisonnement qui me semble fort juste est véritable, il s'ensuit donc que la Sainte-Vierge a reçu plus de grâces elle seule que tout le reste des créatures ensemble; je dis plus que les neuf chœurs des anges, dont le nombre est innombrable, plus que tous les saints qui sont au ciel et sur la terre, et qui seront jusqu'à la consommation des siècles, et qu'elle sera plus riche elle seule que tout le paradis ensemble, puisqu'il est certain que toutes les grâces des anges et des hommes, unies ensemble, ne les élèveront pas à une assez grande égalité avec Dieu, pour être capables de produire son Fils unique. Je vous accorde cette conséquence, me répondit notre voyageur, et je la trouve très-juste et très-raisonnable. Je sais bien qu'à la considérer de près et à loisir elle est fort étonnante ; elle

dit une espèce d'immensité de grâces inconcevable à nos esprits : mais je vous demanderais à vous-même, trouvez-vous que cela soit trop pour une mère de Dieu? Le Fils de Dieu serait-il trop honoré d'avoir une telle mère, et le Père-Éternel donne-t-il plus à la Sainte-Vierge en lui accordant tout ce haut comble de grâces, qu'il ne lui a donné en lui donnant son Fils unique? Qui donne le plus ne donnera-t-il pas le moins?

Il s'ensuit donc, continuai-je dans l'étonnement dont j'avais l'esprit tout rempli, que la Sainte-Vierge mérite plus d'honneur et plus d'hommages elle seule que tous les anges et les saints ensemble, puisque Dieu l'a plus honorée elle seule de ses divines faveurs que tout le reste de ses créatures. Nous serions donc obligés, pour imiter Dieu, à lui rendre plus d'honneur, plus de louanges et de respects qu'à tout le reste des saints ensemble. Je vous accorderai encore volontiers cette conséquence, me répliqua-t-il ; aussi est-ce le sentiment de l'Église catholique, quand elle nous enseigne que nous devons honorer tous les saints d'un culte qu'elle nomme de dulie (elle ne nous permet pas d'en rendre un plus grand à tous les saints ensemble, quelque sublime que soit leur perfection) ; mais elle nous ordonne d'honorer la très-Sainte-Vierge d'un culte supérieur, qu'elle appelle d'hyperdulie. Elle seule mérite tout cet honneur supérieur, qui n'est dû qu'à elle seule ; tous les autres saints ensemble ne méritent et ne reçoivent qu'un honneur d'une autre nature, inférieur à celui qui est dû à la mère de Dieu. Et, à la vérité, si nous considérons de quelle façon Dieu l'a honorée, nous avouerons que nous sommes bien éloignés de lui rendre autant d'honneur qu'il lui en a rendu, ni autant qu'il veut que nous lui en rendions.

Hé quoi! l'interrompis-je, ne mettez-vous point de bornes à cela? Ne pourrais-je point excéder dans les hommages que je rendrais à la Sainte-Vierge? Oui, me répondit notre voyageur, si vous lui rendiez l'honneur suprême de latrie, qui n'est dû qu'à Dieu, vous déplairiez infiniment à Dieu et à la Sainte-Vierge, qui lui rend elle-même l'adoration et l'amour suprême qui ne sont dus qu'à sa divine majesté ; et elle se tiendrait offensée, si vous prétendiez lui rendre, à elle qui n'est qu'une créature et la plus humble de toutes les pures créatures, un culte qui n'est dû qu'à Dieu, mais, pourvu

que vous ne lui rendiez rien (je dis rien du tout de cet honneur suprême de latrie, qu'on ne peut rendre qu'à Dieu seul), ne craignez pas d'excéder en lui rendant les plus grands honneurs et les plus profonds hommages qui seront en votre pouvoir : quoique vous puissiez faire, vous êtes encore bien loin de lui en rendre autant que Dieu le désire. On aurait grand tort de se plaindre de l'excès ; il faudrait plutôt se plaindre du défaut de dévotion des chrétiens envers la Sainte-Vierge ; il est certain que nous ne pouvons jamais l'honorer autant que Dieu l'a honorée en la choisissant pour sa mère.

Je demeurai fort content et fort consolé de cet entretien ; mais, comme je ne comprenais pas encore assez l'abondance des grâces de la Sainte-Vierge, je n'étais pas pleinement satisfait ; je le priai donc de m'éclaircir sur ce sujet, et il me dit :

ARTICLE IV.

De l'augmentation prodigieuse des grâces de la Sainte Vierge.

Vous m'engagez dans un abîme dont vous ne verrez point le fond, car si je vous dis ce que vous désirez savoir là-dessus, il vous paraîtra incroyable, à moins que vous n'ayez toujours présent à l'esprit que nous parlons de la propre mère de Dieu, de laquelle on ne peut presque jamais parler avec excès, pourvu que ce que l'on en dit soit toujours au-dessous de Dieu. Pour aider la faiblesse de notre esprit à porter le poids des grandes vérités qui autrement nous accableraient, posons d'abord certains principes dont nous soyons assurés, et nous serons ensuite plus dociles à recevoir les conséquences qui s'ensuivront.

Le premier principe est que, la Sainte-Vierge ayant été choisie de Dieu par-dessus toutes les autres créatures pour être sa propre mère, elle lui a été plus agréable que toutes les autres ; et puisque c'est la grâce qui rend agréable à Dieu, elle a par conséquent reçu plus de grâces que toutes les autres créatures ; mais comme il n'y a aucune personne raisonnable qui ne croie évidemment que Dieu aura du moins donné autant à sa propre mère qu'au premier de ses serviteurs, supposons seulement qu'elle n'eût reçu d'abord qu'une grâce égale à celle des premiers séraphins. C'est de quoi on ne saurait douter, lui dis-je. Voilà donc, reprit mon voyageur, notre premier principe infaillible.

Le second principe qu'il faut tenir pour constant, est que cette première grâce, reçue par la Sainte-Vierge, n'est pas toujours demeurée dans le même état ; car, comme elle n'a pas fait ce que fit le serviteur inutile, qui, par une négligence criminelle, enveloppa le talent de son maître dans un mouchoir; qu'au reste elle était voyageuse, et par conséquent elle était dans l'obligation d'avancer toujours dans la vertu, je veux dire, de profiter toujours, et d'augmenter toujours la grâce qu'elle avait reçue; que, de plus, elle devait cette fidélité à Dieu, cet exemple aux fidèles, et cette assiduité à sa propre perfection ; elle a sans doute été la plus fidèle de toutes les pures créatures, et par conséquent elle a marché à plus grands pas dans la voie de la perfection que tous les autres saints qui aient jamais été. Voudriez-vous douter de ce principe? me demanda notre voyageur. Non, lui dis-je, je conviens encore de celui-là.

Je pose donc pour le troisième, continua-t il, que les habitudes des vertus, et principalement de la charité sainte, qui est, ou la même chose que la grâce sanctifiante, ou qui du moins en est inséparable et marche toujours de même pas avec elle, s'augmente toujours par les actes ; en sorte que cette vertu ne peut être exercée qu'elle ne soit aussi augmentée. Comme il n'y a rien de plus célèbre dans l'école que *les habitudes s'augmentent par les actes*, que cette maxime est reçue de tout le monde ; qu'elle est même soutenue de l'expérience, il n'est rien aussi qui souffre moins de difficulté.

Enfin je pose pour quatrième et dernier principe, que l'augmentation que les habitudes des vertus reçoivent par les actes est plus ou moins grande, à proportion que les actes sont plus ou moins parfaits ; en sorte qu'une âme, qui produirait un acte d'amour de Dieu selon toute la force et toute l'étendue de l'habitude que Dieu lui en a donnée, augmenterait de juste moitié la charité et la grâce sanctifiante en son cœur. Que si cette habitude, augmentée et fortifiée de moitié, était encore employée tout entière et selon toutes ses forces à produire un second acte, celui-ci ferait autant qu'avait fait l'autre ; c'est-à-dire qu'il redoublerait encore l'habitude d'une autre moitié ; que s'il était employé à produire un troisième acte, il ferait une troisième augmentation, et ainsi des autres actes

dont on peut raisonner à proportion, étant certain que l'habitude de la vertu reçoit toujours par augmentation toute la force de l'acte qu'elle aura produit (Consule Suar. tom. 2. p. 3. disput. 18. § 4).

Appliquons maintenant ces quatre principes à la Sainte-Vierge. Premièrement, elle a reçu de Dieu, dès le commencement, une grâce du moins aussi grande que celle qui a été donnée au premier des séraphins ; secondement, elle n'a point laissé cette grâce oisive en son âme, au contraire elle l'a toujours augmentée tant qu'elle a été voyageuse sur la terre ; troisièmement, elle l'a perfectionnée à proportion de la force des actes d'amour qu'elle a exercés envers Dieu ; quatrièmement, elle n'a jamais été ni lâche ni négligente dans son application à Dieu ; elle a toujours agi selon toute l'étendue de sa grâce et selon toutes les forces de son amour ; autrement la Sainte-Vierge, élevée à la dignité de mère de Dieu, et par conséquent obligée à être la plus parfaite de toutes les pures créatures, eût été coupable d'une imperfection qu'on a peine à excuser dans le moindre des chrétiens.

Ces quatre principes supposés comme certains et indubitables, que tous les arithméticiens du monde viennent, et qu'ils emploient toute leur industrie et toute la force de leur esprit pour supputer l'augmentation continuelle des grâces de la Sainte-Vierge ; avant qu'ils aient fait la centième partie du chemin, ils se verront au bout de leur science, et avoueront qu'ils n'y connaîtront plus rien. Car, supposé qu'elle ait reçu de Dieu, dès le premier instant de sa conception, comme il est fort croyable, ou mettons seulement, pour ôter tout sujet de contestation, dès le premier instant que les autres enfants ont coutume d'avoir l'usage de la raison, elle ait, dis-je, reçu à cet âge une grâce et un amour égal au premier des séraphins, qui est la moindre grâce que l'on peut accorder à une mère de Dieu, on ne peut pas douter que dès le premier instant qu'elle reçut l'habitude de cette grâce et de cette charité qui sont infuses de Dieu dans l'âme, elle ne produisît aussitôt son premier acte d'amour, car, outre que c'est une obligation commune à toutes les créatures raisonnables, selon saint Thomas, de se dévouer à Dieu sitôt qu'elles le connaissent, et de produire les actes de foi, d'espérance et de charité, et qu'il est hors de doute que la Sainte-Vierge s'acquitta dignement de cette grande obligation ; le même docteur

angélique enseigne qu'il n'y a aucune vertu qui se porte avec une si douce et si forte inclination à la production de ces actes, que la sainte charité.

Il s'ensuit donc que, dès ce premier instant qu'elle reçut une grâce et une charité du moins égale au premier séraphin, et qu'elle commença à l'exercer en produisant le premier acte d'amour de Dieu, elle commença à l'augmenter, et le produisant parfaitement, c'est-à-dire selon toute l'étendue et toute la force de son habitude, elle l'augmenta de moitié. Quand donc elle fit un second acte avec autant de perfection que le premier, c'est-à-dire y employant toute la vertu de cette habitude, déjà deux fois plus forte qu'elle n'avait été au commencement, elle augmenta encore de deux fois autant la perfection de son habitude; elle fit de même au troisième acte, au dixième, au centième, et à tous les autres à proportion; il n'y a pas d'apparence d'en douter, à moins que de la rendre coupable d'un défaut dont toutes les bonnes âmes se font le reproche, quand elles ont commis quelque lâcheté ou quelque sorte de négligence dans leur application à Dieu et à l'exercice de son divin amour. Qui est-ce qui oserait imputer un si grand défaut à la Sainte-Vierge? Produisait-elle fréquemment ces actes si nobles? demandai-je à notre voyageur. Dieu seul le connaît, me répondit-il, nous pouvons bien croire qu'aucune autre âme n'a jamais été si fidèle, ni si fervente, ni si appliquée à Dieu. Supposons cependant qu'elle n'en eût produit qu'un seul dans chacun des jours de sa vie, et qu'elle fût toujours demeurée vingt-quatre heures dans le même état, sans faire aucun avancement jusqu'au jour suivant; sans doute j'aurais grand'peine à me persuader qu'elle n'eût pas fait davantage, vu qu'il y a tant de bonnes âmes, qui ne sont rien en comparaison d'elle, qui s'efforcent de faire plusieurs grandes démarches chaque jour. Mais je veux supposer, ce que je ne crois pas, qu'elle n'eût fait autre chose que d'augmenter de moitié la grandeur de sa grâce et la force de son amour seulement une fois dans un jour.

Il en résulterait qu'au second jour elle aurait eu deux fois autant de grâces et d'amour de Dieu que le premier des séraphins; au troisième jour, quatre fois autant; au quatrième jour, huit fois autant; au cinquième jour, seize fois autant; au sixième jour, trente-

deux fois autant; au septième jour, soixante-quatre fois autant; au huitième jour, six-vingt huit fois autant. Comptez ainsi de jour en jour, doublant toujours de moitié, vous trouverez qu'avant qu'elle ait passé seulement un mois, qui n'est que de trente jours, elle avait déjà acquis un degré de grâce et d'amour qui surpassait celui du plus haut séraphin du ciel : combien de fois pensez-vous? Mille six cent quarante-deux millions soixante et huit mille deux cent soixante-et-douze fois.

Entendant cette prodigieuse énumération, je demeurai confus, parce que je ne savais comprendre cela. O Dieu! quel nombre de grâces dans l'espace d'un mois seulement, sans doubler plus d'une seule fois le jour les degrés de sa grâce et de son amour! Cela me semblait si étonnant que j'étais tout prêt de lui dire : Je ne vous crois point. Me souvenant néanmoins de ce qu'il m'avait dit, qu'il fallait toujours avoir dans l'esprit que nous parlions d'une mère de Dieu, pour laquelle il ne fallait point garder d'autre mesure, sinon de reconnaître qu'elle est à la vérité toujours beaucoup au-dessous de Dieu, mais aussi très-élevée au-dessus de toutes les autres créatures, je me captivai à le croire.

Notre voyageur, continuant sur les règles de son arithmétique et sur les principes qu'il avait posés : Je vous prie, me dit-il, de considérer la suite. Si elle est arrivée à un nombre si surprenant dans l'espace d'un mois seulement, qui ne dure que trente jours, où pensez-vous qu'elle sera montée dans l'espace d'un an, qui contient trois cent soixante et cinq jours? Supputez tant qu'il vous plaira, vous trouverez que cela passe déjà tous les nombres de l'arithmétique. Qui peut donc s'imaginer quelles auront été ses richesses après trente ans? Doublant ainsi tous les jours de moitié la perfection de sa grâce et de son amour par des actes produits selon toute l'étendue de son habitude, ni tous les hommes, ni tous les anges ensemble n'ont point assez d'intelligence pour en supputer la somme totale. Que dire donc après cinquante ans? Et quoi après soixante et trois ans, qui fut, selon quelques-uns, la durée de toute sa vie! Dieu seul le connaît; toutes les créatures ensemble ne sont pas capables de le concevoir, il faut demeurer ici sans parole à la vue de cette merveille. Souvenez-vous pourtant, me dit-il, et vous souvenez toujours que nous parlons de la mère de

Dieu qui n'a jamais pu avoir trop de grâces pour la sublime dignité qu'elle possédait.

Il continua à me dire quelque chose qui me sembla encore bien plus surprenant. Ceux qui voudraient en faire la supputation trouveraient qu'après deux ans seulement, les degrés de grâce et de son amour s'étaient déjà multipliés jusqu'à un nombre beaucoup plus grand que n'est celui de tous les grains de sable qui sont sur le bord de la mer ; et, s'ils s'efforcent de passer outre, ils trouveraient qu'après dix ans, ils seraient montés à un plus grand nombre qu'il ne faudrait de grains de sable pour remplir tout l'espace depuis le centre du monde jusqu'au firmament, et s'ils portaient encore plus avant leur supputation, ils verraient clairement qu'avant qu'elle fût arrivée à l'âge de cinquante ans, elle possédait plus de degrés de grâce dans son âme qu'il ne faudrait de grains de sable pour remplir vingt mille mondes aussi grands que celui-ci. Il ne faut pas aller plus loin, l'esprit le plus fort se confondrait et se perdrait dans ces abîmes. Néanmoins il ne faut pas pour cela succomber sous le poids, prenant toutes ces choses pour une exagération impossible ; il faut se soutenir, et établir la gloire de la Sainte-Vierge sur ces deux puissantes considérations. La première, qu'elle est vraiment la mère de Dieu, et qu'il n'y a point de grâce, quelque grande qu'on la puisse dire, qui soit trop grande pour la dignité de mère de Dieu ; la seconde, que, quoique la Sainte-Vierge possède ce comble de grâces, qui semble si étonnant et si élevé au-dessus de toutes les créatures, elle sera encore infiniment au-dessous de Dieu.

Je trouve vos considérations fort bonnes, lui dis-je, j'ai peine cependant à croire que la Sainte-Vierge ait été un sujet capable de recevoir une si grande abondance de grâces qu'il est impossible de les nombrer, car ne m'avouerez-vous pas que les grâces sont des accidents qui ne subsistent pas par eux-mêmes ; qu'au contraire, ils ont besoin d'un sujet pour les soutenir ? Or, nous voyons manifestement que les substances créées qui soutiennent les accidents n'ont qu'une vertu limitée, qui ne souffre pas qu'elles reçoivent des accidents jusqu'à un degré infini, mais seulement jusqu'à une certaine mesure, après laquelle elles n'en peuvent recevoir davantage ; les philosophes ont limité cette mesure jusqu'à huit

degrés seulement. Mettez les accidents du feu, qui sont la sécheresse et la chaleur, dans du bois jusqu'au quatrième degré, jusqu'au sixième et jusqu'au septième, il les portera bien sans périr; mais, si ces qualités viennent jusqu'au huitième degré, il faut que le bois périsse et qu'il devienne feu. Mettez un fer dans une fournaise, il n'est pas capable de devenir feu comme le bois; il recevra bien jusqu'à huit degrés de chaleur et paraîtra un feu, et le serait en effet s'il en était capable : tenez-le si long-temps qu'il vous plaira dans la fournaise, et l'embrasez tant que vous pourrez, il n'en recevra jamais davantage; les substances créées ne sont pas capables de recevoir les accidents plus avant que jusqu'au huitième degré. C'est pour cela que j'ai peine à comprendre que la Sainte-Vierge, n'étant qu'une substance créée, ait été capable de recevoir des grâces qui sont des accidents, dans une aussi grande abondance que vous me l'avez exposé.

Où allez-vous, me dit-il, avec votre philosophie naturelle? Faut-il raisonner des choses spirituelles comme des choses matérielles! Ignorez-vous la noblesse inestimable de notre âme? Ne savez-vous pas qu'elle renferme en son être des capacités immenses? Qu'étant créée pour posséder éternellement son Dieu, qui est une grandeur infinie, elle ne peut par conséquent être remplie de tout ce qui est moindre que lui. Quand une âme aurait reçu cent fois autant de grâces que vous nous sommes efforcés d'en compter dans la Sainte-Vierge, cette âme ne serait ni remplie, ni contente, si elle n'avait encore la possession de Dieu même; cette âme qui aurait toutes ces grâces n'aurait que des créatures, et jamais elle ne peut être pleinement satisfaite si elle ne possède son Créateur.

Ignorez-vous encore que les grâces sont des accidents spirituels de telle nature que bien loin de ruiner leur sujet, quand elles sont dans un degré qui va dans l'excès (comme la chaleur détruit le bois quand elle est excessive), elles le perfectionnent au contraire, d'autant plus qu'elles sont plus grandes? Et ne savez-vous pas que les qualités spirituelles ne sont pas reçues dans leur sujet, qui est notre âme, comme l'eau est reçue dans un vase qu'elle remplit; de sorte qu'après qu'il en a reçu une certaine quantité proportionnée à sa grandeur, il en est si plein qu'il n'est plus capable d'en

recevoir davantage? Pensez le contraire des qualités spirituelles : croyez que, quand elles sont reçues dans notre âme, c'est pour l'agrandir et pour la rendre capable d'en recevoir encore de plus grandes; et que, si elle reçoit ces dernières, elle devient encore mieux disposée pour en recevoir de plus grandes, et que jamais elle n'est si pleine de tout ce qu'elle a reçu de ces sortes d'accidents qu'elle n'en puisse recevoir davantage.

Laissez donc là votre philosophie; écoutez plutôt la théologie des saints pères, quand ils parlent des grâces de la Sainte-Vierge : je suis trompé s'ils ont d'autres sentiments que ceux que je vous ai exprimés ici. Lisez saint Bonaventure dans le beau miroir qu'il nous a fait de cette mère admirable; vous y verrez que toutes les grâces des autres saints ensemble ne sont auprès des grâces de la Sainte-Vierge que ce qu'est un fleuve comparé à la mer; et que, comme il va se perdre dans ce grand abîme où il ne paraît non plus qu'un filet d'eau auprès de ce vaste élément, de même toutes les grâces des autres saints sont des gouttes comparées au grand océan des grâces de la Sainte-Vierge : *Omnia flumina intrant in mare, dum omnia charismata gratiarum intrant in Mariam* (Bonavent. in Spec. B. V.). Saint Épiphane ne saurait trouver de termes assez forts pour exprimer ce qu'il en conçoit, qu'en disant que sa grâce est immense : *Gratia Mariæ beatæ Virginis est immensa* (Epiph. de laud. Virg.), qui est dire bien plus que tout ce que nous avons dit, car ce qui est immense est absolument sans bornes. Saint Jean Damascène confesse qu'il reconnaît une différence infinie entre les grâces de la Sainte-Vierge, qui est la mère de Dieu, et celles de tous les autres saints, qui ne sont que ses serviteurs : *Matris Dei et servorum Dei infinitum est discrimen* (Damasc. de dormitione Virg.). Tous les autres saints docteurs de l'Église en parlant à peu près de la même façon, il serait inutile d'entasser ici tous leurs témoignages.

Il est vrai, lui dis-je, pour conclusion, je souscris volontiers à leurs sentiments; mon esprit est convaincu de cette vérité, que l'abondance des grâces données à la Sainte-Vierge, pour la disposer à être la très-digne mère du Sauveur du monde, nous est incompréhensible; et plût à Dieu que mon cœur fût aussi touché du véritable désir d'imiter en quelque chose cette augmentation

de la grâce qu'elle a si continuellement et si fidèlement ménagée ! Il me semble qu'il ne serait point si difficile à qui aurait bonne volonté. Je vous prie de nous faire part de vos lumières sur ce sujet, afin que nous puissions au moins remporter quelque fruit de cette conférence.

ARTICLE V.

Il faut imiter tant qu'il est possible la très-Sainte-Vierge dans l'augmentation continuelle de la première grâce qu'elle a reçue.

Il me semble, disais-je à mon voyageur, que si nous voulions, il n'y aurait rien de si aisé que de nous enrichir incessamment du précieux trésor de la grâce justifiante et de la charité sainte. Premièrement, il est certain que nous le pouvons, puisque Dieu, qui le veut et qui nous impose le grand précepte de sa loi, qui est de l'aimer de tout notre cœur, nous en donne le moyen ; que, pour cela, il met dans notre âme les habitudes de la grâce sanctifiante et de la charité, qui l'élève au-dessus de ses faiblesses naturelles, et lui donnent assez de force pour produire les actes de l'amour divin. Non-seulement il nous donne ces saintes habitudes qui nous portent à l'aimer, mais parce que c'est son grand désir que nous l'aimions actuellement, afin que rien ne nous manque de ce qui nous est nécessaire pour cela, il est sans cesse ou très-fréquemment à la porte de notre cœur, pour y frapper par ses grâces actuelles et excitantes, nous avertissant de penser à lui et de l'aimer : *Ego sto ad ostium et pulso ;* n'est-ce pas là nous donner non-seulement tout le pouvoir, mais encore toute la facilité de puiser dans ses trésors, et de nous enrichir tant que nous voudrons ?

Secondement, puisqu'il n'est question que d'aimer la bonté infinie de Dieu, qui est tout aimable, et puisque nous avons un cœur, qui non-seulement n'a pas de répugnance à aimer, mais qui a de si fortes inclinations, qu'il ne saurait vivre s'il n'aime ; non plus que nos yeux ne sont pas contents s'ils ne voient ; enfin, puisque dans la doctrine de saint Thomas, que l'expérience même confirme, de toutes les vertus il n'y en a aucune qui donne de si douces et de si fortes inclinations à produire ses actes que la sainte charité donne l'ardeur à produire les siens, n'avons-nous pas de notre côté toute la facilité imaginable à aimer ?

En troisième lieu, puisqu'il est certain que les habitudes des vertus s'augmentent et se fortifient par les actes qu'elles produisent, et que principalement l'amour sacré a cela de particulier au-dessus des vertus morales et acquises, qu'il s'augmente toujours par tous les actes qu'il produit, soit grands, soit petits; parce que Dieu met dans notre cœur tout l'amour que nous en tirons par les actes, au lieu que les vertus acquises ne se fortifient que par les actes forts et vigoureux, et qu'elles s'affaiblissent par les faibles; d'où vient que nous ne devenons pas tous les jours plus riches de cet or précieux de l'amour sacré? Toute âme qui en a une fois la possession, quand ce ne serait qu'au moindre degré, en augmente assurément l'habitude chaque fois qu'elle en produit les actes. Or elle le peut faire à toute heure, puisqu'il est vrai que Dieu lui en donne tous les moyens, qu'il ne cesse de l'en solliciter, et que de son côté elle n'y trouve ni répugnance, ni difficulté, n'y ayant rien de plus délectable à son cœur que d'aimer ce qui est aimable. Pourquoi donc ne croissons-nous pas à vue d'œil? Pourquoi n'augmentons-nous pas incessamment ce précieux trésor de l'amour sacré? Comment est-il possible que, sachant bien qu'en cela consistent toutes les richesses que nous emportons de la terre au ciel, et que nous possèderons dans l'éternité, comment, dis-je, est-il possible que nous n'ayons pas une très-grande ardeur pour cette sorte d'acquisition?

A vous entendre, me répondit notre voyageur, il n'y a rien de si aisé; mais ne savez-vous pas que nous avons quatre grands obstacles qui s'opposent à notre bonheur, et qui nous empêchent de faire les progrès que nous pourrions, dans la grâce et dans l'amour? Ils nous font perdre des biens d'une si grande valeur, que si nous connaissions l'importance de notre perte, nous les voudrions pleurer avec des larmes de sang. Hélas! nous pourrions vaincre ces obstacles, si nous avions assez de courage et de bonne volonté pour les combattre, et nous leur cédons lâchement; nous nous laissons entraîner par eux dans des bassesses indignes de la noblesse d'un chrétien; quelquefois nous traînons une vie purement naturelle comme celle des païens; quelquefois même nous descendons plus bas à une vie tout animale et semblable à celle des bêtes. Je veux vous dire quels sont ces obstacles.

Le premier est celui que nous apportons en naissant; nous sommes tous conçus dans le péché : *In peccatis concepit me mater mea* (Psal. 50) ; et ce péché est comme un feu infernal qui fait de très-funestes ravages dans notre âme, et, quoiqu'il soit éteint par les eaux du saint baptême, il laisse pourtant toujours après soi un certain reste de sa pernicieuse chaleur, qu'on a justement nommé le foyer du péché : car il en est de nous comme d'une fournaise embrasée, laquelle, après qu'on a ôté le feu, conserve encore une chaleur qui la rend très-disposée à reprendre facilement feu ; ainsi, après que le feu du péché est hors de notre âme, il y laisse toujours sa chaleur, qui la tient disposée à être embrasée par de nouveaux péchés, et c'est cette pernicieuse ardeur qui fait la concupiscence que nous apportons en naissant, et que nous ne quittons presque jamais parfaitement, sinon en mourant. Hélas! qui pourrait exprimer les maux que cette ardeur nous fait souffrir continuellement?

Premièrement, elle nous éloigne toujours tant qu'elle peut de Dieu, et nous entraîne vers les choses qui lui déplaisent ; je dis tant qu'elle peut, car c'est un poids naturel à l'âme, comme celui de l'horloge qui n'épargne rien de toute sa pesanteur pour la faire rouler en bas tout autant qu'il peut ; je dis que c'est toujours, car telle est la condition des choses naturelles, de ne pouvoir pas d'elles-mêmes suspendre ni modérer, beaucoup moins arrêter leur activité ; il faut qu'elles courent sans cesse leur train de toutes leurs forces. La pierre n'est pas plus nécessitée à se précipiter toujours de toute sa pesanteur, que la concupiscence à nous donner continuellement une forte pente vers les créatures ; il est bien vrai que nous pouvons résister, parce que nous avons une liberté que rien ne peut fléchir malgré elle ; il est vrai encore que nous devons lui résister, parce que lui céder lâchement et suivre sa pente malheureuse, c'est vivre en bête et tomber au-dessous de notre condition humaine, et par conséquent c'est être bien éloigné des saintes pratiques de l'amour divin.

Il est vrai aussi qu'elle trouve si peu de résistance, qu'à la réserve d'un petit nombre de bonnes âmes qui ont le courage de se faire à elles-mêmes cette généreuse violence qui est nécessaire, selon les lois du saint Évangile, pour ravir le ciel : *Violenti ra-*

punit illud; presque tout le monde n'en suit point d'autres que celles de la nature : chacun ne regarde que ses propres inclinations, et ne pense qu'à les contenter. La concupiscence qui tient presque partout l'empire du monde trouve partout de l'obéissance, et l'amour-propre qui règne en souverain dans les cœurs, leur fait faire tout ce qui lui plaît ; l'amour de Dieu est banni du monde : il a beau se rendre aisé dans sa pratique, il a beau charmer notre cœur par ses attraits, il ne peut vaincre sa dureté. Il est vrai que notre cœur trouvera toujours une facilité délicieuse à aimer son Dieu, mais il faudrait renoncer à son amour-propre, s'élever au-dessus de soi-même et de toutes les créatures pour ne s'attacher qu'à Dieu seul ; et personne ne veut se faire cette violence. On trouve du plaisir à contenter ses inclinations, et on ne sait pas qu'on vivrait avec un plaisir incroyable dans le règne de l'amour de Dieu : il faut pour cela mourir à son amour-propre, et pour mourir il faut souffrir, et personne ne veut ni souffrir ni mourir.

O Dieu tout-puissant ! dans quel étrange aveuglement vivons-nous sans y prendre garde ? Nous voulons bien souffrir et nous faire tous les jours mille violences pour les vanités de la terre, parce que nous les estimons et que nous les aimons assez pour n'épargner rien, pourvu que nous venions à bout de ce qui nous plaît : il n'y a donc que Dieu qui est si bas dans notre estime, que nous ne voudrions pas nous faire la moindre contrainte pour l'amour de lui. Vous rappellerai-je ici ce qui devrait nous faire mourir de confusion, ou nous faire glacer le sang dans les veines à la vue des épouvantables reproches que nous en recevrons au jugement de Dieu ? Nous voulons bien nous faire assez de violence pour mourir à Dieu et à toutes les prétentions de l'éternité bienheureuse, pour vivre à nous-mêmes et goûter pour un moment les satisfactions humaines : on surmonte pour cela les cuisants remords de la conscience et tous les efforts des grâces de Dieu qui nous y font sentir de si fortes oppositions, et nous ne voulons pas nous faire un moment de violence pour vivre à Dieu et le posséder éternellement.

O astres du ciel ! pleurez sur l'aveuglement insensé des hommes. Le démon leur présente une volupté honteuse, qui passe en un instant, une fumée de vanité, qui s'évanouit en un moment, un

petit intérêt qui s'échappe en un tour de main, le démon leur crie en les leur montrant : *Et violenti rapiunt illud* (Matth. 11, v. 12). Tu auras cela, mais il faut te faire une grande violence ; il faut te résoudre à renoncer pour jamais à Dieu et à la possession des biens infinis de l'éternité : ce n'est pas assez, il faut te résoudre à brûler éternellement dans les flammes dévorantes de l'enfer : sonde bien ton courage : l'as-tu assez grand pour te faire cette violence qui durera tant que Dieu sera Dieu ? Et ils sont assez désespérés pour consentir à se faire cette cruelle violence à eux-mêmes. D'un autre côté, Dieu leur présente le royaume de sa gloire et la possession éternelle de ses délices infinies, et leur dit en les leur promettant : *Et violenti rapiunt illud*. Vous aurez tout cela, mais il faut contrarier sans cesse vos inclinations, mortifier vos sens, votre amour-propre, dompter vos passions, porter chaque jour votre croix, alors vous trouverez la paix de votre âme. Je vous donnerai le puissant secours de mes grâces : voyez si vous voulez vous conformer à ce que j'exige de vous ; pesez à loisir si la chose ne le vaut pas bien ? Ils n'oseraient pas dire de bouche : non, je ne veux pas, je ne fais aucun état du royaume éternel que vous me promettez auprès de la satisfaction présente dont il faudrait me priver, et ce qu'ils auraient honte de dire, il n'ont pas horreur de le faire. Voilà comme le défaut d'une légère violence les prive de la grâce et de l'amour de Dieu, qu'ils pourraient conserver et même augmenter tous les jours en eux, s'ils voulaient résister au penchant de leurs mauvaises inclinations.

Un second obstacle qui vient de la part de l'âme, et qui, n'étant pas moins contraire au dessein qu'un chrétien peut avoir de s'avancer toujours dans la grâce et dans l'amour de Dieu, ne lui est pas aussi moins préjudiciable, c'est l'ignorance dont le péché a frappé l'esprit, et une faiblesse qu'il a laissée dans la volonté : l'ignorance de notre esprit le prive de la connaissance de Dieu. Hélas ! il est vrai, nous ne connaissons point Dieu, et c'est pourquoi nous ne l'aimons pas, s'il était connu, il serait impossible qu'il ne fût aimé, et plus il serait connu, plus aussi il serait aimé. Mais le moyen qu'il soit connu, tandis que personne ne s'étudie à le connaître ? On méprise la lecture des livres de dévotion, on a du dégoût pour les entretiens spirituels, on fait l'orai-

son, qui sont les écoles où l'on apprend à connaître Dieu; mais on est fort empressé à se remplir la tête d'une multitude de vaines curiosités, qui font dans l'esprit des impressions si vives, qu'elles emportent toute son estime et toute son attention, n'y laissant pour Dieu que l'oubli, l'indifférence, et j'oserais dire le mépris. Le moyen donc qu'une âme se porte avec plus d'ardeur et d'assiduité à Dieu qu'elle ne connaît presque pas qu'aux choses sensibles, qui sont si hautement établies dans sa connaissance et dans son estime. Qui n'avouera que cela n'est pas seulement difficile, mais comme impossible?

Et quand même notre esprit aurait tant de lumières sur les grandeurs de Dieu, qu'il serait tout-à-fait convaincu qu'il est infiniment aimable, notre volonté est devenue par le péché si faible et si lâche, qu'elle ne se porterait qu'avec beaucoup de langueur aux pratiques de l'amour sacré: ne demandez pas d'où vient cette faiblesse et cette impuissance? Ce sont premièrement les grandes blessures qu'elle a reçues par le péché; un corps ne devient pas si faible, quand il est blessé à mort, qu'une âme le devient, quand le péché mortel lui a une fois ravi la vie de la grâce. C'est en second lieu l'habitude qu'elle a de commettre tous les jours tant de péchés véniels, lesquels, quoiqu'ils n'aient pas assez de malignité pour détruire tout-à-fait la grâce sanctifiante, en diminuent néanmoins beaucoup la vigueur et l'activité; en troisième lieu, l'attachement que notre âme a aux choses sensibles, quoique léger et fort innocent, ne laisse pas de la captiver et de l'empêcher de se porter librement à Dieu. Helas! il ne faut pas des chaînes bien fortes pour nous attacher à ce qui est terrestre et périssable. Un petit filet suffit pour empêcher un oiseau de s'envoler librement en l'air. Comment voudrait-on qu'une âme, qui tient à la terre par tant de différents endroits, s'élevât aisément vers le ciel? Comme Dieu ne sera jamais le maître absolu du cœur de cette âme, tandis qu'elle sera attachée ailleurs, jamais aussi cette âme ne fera de grandes démarches et de grands progrès dans la grâce et dans l'amour de son Dieu.

Et voilà le second obstacle qui nous empêche d'imiter la Sainte-Vierge dans le progrès qu'elle faisait continuellement dans la grâce et dans l'amour de Dieu; son esprit était éclairé des plus sublimes

lumière de la connaissance de Dieu, qui ait jamais éclaté dans l'âme d'aucune pure créature ; c'est la doctrine de saint Thomas, qui tient qu'on ne saurait imaginer jusqu'à quelle profondeur la Sainte-Vierge a pénétré les abîmes de la divine sagesse : *Profundissimam divinæ sapientiæ ultra quam credi potest, penetravit abyssum* (D. Thom. in cap. 2 Lucæ). Sa volonté était non-seulement très-libre du moindre attachement à tout ce qui n'est pas Dieu, elle était encore emportée par le poids d'une sainte ardeur, que saint Jean Damascène appelle un désir enflammé de Dieu : *Dei cupiditate flagrans* (Damasc. orat. de nat. Virg.). Faut-il s'étonner si elle produisait incessamment des actes d'amour de Dieu, si véhéments et si parfaits, qu'elle en augmentait toujours l'habitude de la juste moitié ?

Que nous sommes misérables ! l'ignorance de Dieu nous rend stupides et comme indifférents pour lui, et la faiblesse et la captivité de notre volonté nous tient toujours languissants dans la prison des créatures. Hélas ! ne ferons-nous jamais des efforts vigoureux pour combattre et pour surmonter cet obstacle ? Ne saurons-nous jamais ce que c'est que Dieu ? Ne serons-nous jamais dans la pleine liberté de l'aimer de tout notre cœur ? Allez, vaines curiosités, allez, études des choses profanes, allez, nouvelles de ce qui se passe dans le monde, qui ne me produisez qu'une foule de pensées inutiles, éloignez-vous pour jamais de mon esprit, laissez-moi dans la liberté de m'appliquer tout entier à la connaissance de la vérité éternelle ; j'y trouverai ma félicité, j'aurai une facilité entière à donner tout mon cœur à Dieu, et, tandis que vous logerez dans ma tête, je n'aurai jamais cette facilité. Allez, pernicieux attachements, qui tenez ma volonté captive dans l'esclavage des enfants du siècle, et qui l'empêchez de se pouvoir donner tout entière à Dieu ; je vous renonce pour jamais et veux vivre dans la liberté des enfants de Dieu, qui, sachant bien qu'ils n'ont pas assez de tout leur cœur pour aimer leur Père céleste, ne voudraient pas lui en retrancher un atome : *Diliges ex toto corde.*

Voilà de forts bons sentiments, lui dis-je, je voudrais avoir du temps pour les goûter à loisir ; faisons quelque pause pour y faire du moins un peu de réflexion : je ne vous tiens pas quitte néanmoins des deux autres obstacles que vous m'avez promis de me

découvrir. Nous primes un peu haleine, et voici comme il poursuivit.

ARTICLE VI.

Des deux derniers obstacles qui nous empêchent d'avancer dans la grâce et dans l'amour de Dieu.

Le troisième obstacle qui nous arrête et qui nous accable par sa pesanteur nous vient de la part du corps : *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* (Sap. 9). Le corps corruptible que nous portons toujours jusqu'au tombeau appesantit l'âme et la corrompt en quelque façon, tout incorruptible qu'elle est. Le corps a ses besoins, et il faut que l'âme, quoique sa maîtresse, s'abaisse jusqu'à le servir ; il faut qu'elle lui fournisse des forces pour travailler ; et, puisqu'elle lui donne le temps de se reposer, et quoiqu'elle soit de nature agile comme les éclairs, il faut qu'elle traîne partout cette machine incommode, et qu'elle ne marche que pas à pas avec lui ; il faut qu'elle lui fournisse des aliments, et puis qu'elle lui donne le loisir de les digérer et d'en rejeter les superfluités. O âme spirituelle comme les anges ! Ame éternelle ! Ame destinée pour posséder Dieu ! à quelle humiliation êtes-vous réduite, tandis que vous êtes emprisonnée dans un corps de chair ?

Ce n'est pas tout, il faut qu'elle souffre tous les jours une espèce de mort, permettant à son corps de partager presque la moitié de sa vie avec le frère de la mort ; et durant tout ce temps, la pauvre âme, n'ayant point l'usage de sa liberté, est comme en interdit ; elle est contrainte de souffrir le tourment des fantômes nocturnes qui la travaillent quelquefois étrangement, sans qu'elle ait la force de s'en défendre, tandis qu'elle est ainsi liée par le sommeil : lorsqu'elle se trouve ainsi plongée par nécessité dans ces basses occupations, elle est privée de la sublime contemplation de Dieu ; tandis qu'elle est obligée à donner ses soins à l'esclave, elle oublie son souverain Seigneur ; tandisqu'elle travaille à conserver à son corps la vie temporelle, en le faisant boire et manger, elle se prive en quelque façon de sa vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu ; et il arrive, par un grand malheur, qu'au lieu que l'âme qui est spirituelle devrait élever son corps vers le ciel, le corps qui est matériel entraîne l'âme vers la terre ; et qu'au lieu

que l'esprit immortel devrait associer le corps avec lui dans la jouissance de la vie éternelle, la chair mortelle engage misérablement l'esprit à la mort éternelle.

Hélas! que nous aurions sujet de nous écrier tous les jours, comme le grand apôtre : Malheureuse condition que la mienne, tandis que j'habite cette vallée de misères! Qui me délivrera de ce corps de mort, qui m'est un si grand obstacle aux pratiques et à l'avancement de l'amour de Dieu : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom. 7)? Que puis-je faire pour combattre efficacement cet obstacle et le surmonter? Saint Jérôme demande pourquoi Dieu, nous ayant donné une âme si noble, l'a logée dans une maison si abjecte (Hieron. epist. 7. ad. Am. ægro) : ne semble-t-il pas qu'étant une substance spirituelle semblable aux anges, la droite raison semblait exiger qu'elle fût logée dans un palais auguste, bâti du moins de la matière du ciel et des astres, et non pas dans une cabane faite de terre et de mortier? Et il a trouvé que Dieu l'a fait par jalousie, de peur que l'âme ne fît trop d'état de son corps, et que, le voyant formé d'une matière aussi noble que celle des astres, elle ne l'aimât avec trop d'attache, et n'eût pour lui trop de complaisance. Dieu voulait que l'âme, connaissant que son corps était d'une si basse extraction, n'eût pour lui qu'un grand mépris; il voulait que l'âme, connaissant son corps d'une condition si abaissée au-dessous d'elle, eût honte de le servir et de se rendre son esclave : il voulait qu'elle eût un si grand empire sur ce même corps, qu'elle le traitât comme une bête que l'on assomme de coups quand elle ne veut pas servir; il voulait enfin que l'âme fût honteuse de donner à un corps si abject la moindre partie de cet amour qu'elle doit tout entier à la divine Majesté.

Et néanmoins, qui pourrait croire, si on ne le voyait, quels sont les indignes sentiments où cette âme si noble s'emporte pour une chair si méprisable; elle s'en rend idolâtre, elle se soumet à ses volontés, et la sert comme esclave; elle n'a soin que de la contenter, elle l'estime et l'aime plus que Dieu, puisqu'elle désobéit incessamment à Dieu pour lui obéir. Qui ne voit que, vivant dans cette honteuse servitude, elle est infiniment éloignée du moindre sentiment de l'amour qu'elle doit à Dieu? Que faut-il donc qu'elle fasse? demandai-je à notre voyageur.

Qu'elle écoute, me repartit-il, ce que l'esprit de Dieu nous dit par la bouche du grand apôtre : *Semper mortificationem Christi in corporibus nostris circumferentes* (2. Cor. 4). Qu'elle fasse porter continuellement à son corps la mortification de Jésus-Christ ; il ne faut pas que le corps d'un chrétien soit jamais sans quelque pratique actuelle de pénitence, qui le tienne sujet à l'esprit. Le cavalier qui est sur son cheval tient toujours la bride en main et l'éperon aux talons ; si le cheval veut aller trop vite, il l'arrête par la bride ; s'il veut aller trop lentement, il le presse avec l'éperon, et jamais il ne le traite avec douceur, sinon quand il est entièrement dans l'obéissance. C'est ainsi que l'âme doit traiter son corps, ne cesser jamais de le dompter, et de le maltraiter tant, qu'il ne lui fasse plus aucun obstacle aux pratiques de la vertu, à l'acquisition de la grâce et à l'augmentation de l'amour de Dieu. Mais, ô Dieu ! qu'il faut un courage ferme et inébranlable pour ne se relâcher jamais à se venger de cet ennemi ! L'âme qui le maltraite ainsi ne peut s'empêcher de l'aimer toujours et de ressentir vivement le mal qu'elle lui fait souffrir.

Il n'y a jamais eu que la Sainte-Vierge qui ait eu sujet d'aimer tendrement son très-chaste corps, parce qu'au lieu que nos corps matériels abaissent nos âmes spirituelles à quelque ressemblance avec les bêtes, son corps virginal a plutôt rehaussé son âme à une très-sublime ressemblance avec Dieu, puisque c'est par lui qu'elle possède la dignité incomparable de mère de Dieu : comment n'eût-elle pas aimé un si saint corps, qui, sans lui faire jamais ressentir le plus léger obstacle au bien, a toujours suivi et secondé les inclinations de son âme ? Gémissons de regret de voir notre âme liée si étroitement avec l'ennemi de Dieu et de son propre salut, je veux dire son corps, dont toutes les inclinations ne vont qu'à la faire périr éternellement. Nous sommes toujours dans le péril de faire naufrage, comme les apôtres se voyaient durant la tempête ; ne faut-il donc pas, comme eux, invoquer ardemment le secours du Sauveur ? *Domine, salva nos, perimus* (Matth. 8.). Ayons aussi fréquemment recours à la mère du Sauveur ; sans doute la dévotion particulière envers cette mère admirable nous sera un puissant moyen pour vaincre par son assistance tous les obstacles à la perfection, qui nous viennent de la part du corps.

Enfin, le quatrième et dernier obstacle, qui arrête presque tout le monde, vient de la part d'une foule innombrable d'affaires qui nous surviennent de tous côtés, ou que nous allons chercher nous-mêmes, et qui nous tiennent si occupés que nous n'avons pas le loisir de penser seulement à Dieu. Nous sommes en ce monde à peu près comme étaient les enfants d'Israël dans l'Égypte. Ils savaient bien qu'ils étaient en captivité parmi les idolâtres, et qu'ils ne pouvaient pas exercer les pratiques de la religion du vrai Dieu en cet état ; ils eussent bien voulu en sortir pour aller présenter à Dieu des sacrifices dans le désert ; mais le tyran Pharaon, qui les tenait en sa puissance, ayant découvert leur dessein : Je les en empêcherai bien, dit-il ; qu'on leur donne tant de travail à faire qu'ils n'aient pas le loisir d'y penser. Je veux qu'on les occupe à de la paille et à du mortier, et qu'ils me fassent incessamment des briques pour bâtir la prison de leur esclavage, afin qu'ils n'aient ni le loisir ni la liberté de penser à Dieu. O cruel ! Ces basses et indignes occupations valent-elles bien que tu les empêches de rendre par le sacrifice le culte suprême qui est dû à Dieu ? Il n'y a personne raisonnable qui ne conçoive justement de l'indignation contre le tyran.

Cependant nous ne saurions nous résoudre à haïr le monde qui nous traite de la même façon. Nos âmes, qui sont ici-bas arrêtées comme des esclaves dans une prison de chair, voudraient bien s'appliquer à Dieu ; comme elles sont créées par lui et pour lui, elles sentent toujours au milieu de leur captivité de puissants attraits pour s'élever à lui ; mais le monde, au milieu duquel elles sont obligées de vivre, ne le leur permet pas. Donnons, dit-il, à cette âme tant d'affaires qu'elle soit obligée d'y donner toute son application, et qu'elle n'ait ni le loisir, ni la liberté de vaquer à Dieu ; mais encore quelle sorte d'affaire ? de la paille, de la boue, du vent, de la fumée, toute sorte de vanités, et des amusements les plus méprisables. Qu'importe à quoi elle soit employée, pourvu qu'elle ait tant d'affaires qu'elle n'ait pas le loisir de penser à l'unique nécessaire, qui serait de s'appliquer à Dieu ? Et notre misérable vie se passe dans cet esclavage.

Jésus-Christ, qui est la sagesse même de Dieu son Père, nous fait une question, dans l'Évangile, de la plus haute importance qui

puisse jamais être proposée, et qu'il n'a pas voulu résoudre lui-même, pour nous la laisser étudier à loisir et y penser très-sérieusement : *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur* (Matth. 16)? Il vous demande que sert à l'homme s'il gagne tout le monde, et que son âme souffre quelque préjudice. Pensez-y bien, et répondez juste à cette question. Quand vous auriez été le maître absolu du monde entier durant cent ans, si votre âme demeure après cela dans les flammes de l'enfer durant l'éternité, quel gain vous en reviendra-t-il? Ne vous hâtez pas de répondre, pensez-y bien auparavant, pesez la chose et mesurez bien la perte et le profit; et après que vous y aurez pensé sérieusement et tout à loisir, répondez à cette question : *Quid prodest?*

Si tout le monde, possédé durant cent ans, durant mille ans, allez, si vous voulez, jusqu'à cent mille ans, ne mériterait pas que vous exposassiez votre âme à brûler dans les flammes de l'enfer pendant toute la grande éternité, qui durera plus de millions de millions d'années qu'il n'y a de grains de sable dans la mer; regardez ce que vous avez dans vos mains, ce qui vous occupe l'esprit, ce qui tient votre cœur enchaîné, ce qui vous fait oublier Dieu et négliger la grande affaire de votre perfection, et peut-être de votre salut. Qu'est-ce que cela? Ce n'est pas tout le monde, hélas! ce n'est qu'un petit atome auprès de tout l'univers. Mesurez la durée du temps que vous pouvez espérer la possession de ce petit rien, ce n'est pas cent ans, vous le savez bien. Eh! grand Dieu, cela vaut-il la peine d'abandonner l'éternité de la possession de Dieu, pour laquelle vous êtes créés! Faut-il pour cela engager votre âme à brûler dans les flammes éternelles? Non pas, direz-vous, Dieu m'en garde; il est vrai que j'ai bien des affaires, mais ce ne sont pas des crimes, et, comme je n'y voudrais pas commettre le moindre péché, je ne prétends pas périr pour cela : le grand mal que j'y vois, c'est que je n'ai pas le loisir de penser à Dieu, ni de faire beaucoup de dévotions, mais ce n'est pas là pour damner une âme.

C'est ici que je vous presse de plus près : il faut répondre positivement et sérieusement aux questions que je veux vous faire; vous confessez que vos occupations ne vous laissent pas le loisir de

penser à Dieu, ni de vous appliquer à son service; je vous demande si vous pourrez bien vérifier au jugement de Dieu que vous l'avez aimé de tout votre cœur et de toutes vos forces, comme vous y êtes obligé, sous peine de la damnation éternelle. Quoi! vous soutiendrez que vous avez aimé de tout votre cœur un Dieu auquel vous n'aurez pas pensé, et que vous n'aurez point servi? Répondez, peut-on dire qu'on aime de tout son cœur celui qu'on oublie continuellement, et pour lequel on ne fait jamais rien? Croiriez-vous qu'on vous aimât bien, si on vous traitait de la sorte, ne diriez-vous pas que c'est vous traiter avec mépris et avec indifférence? Faites donc la même justice à Dieu que vous vous faites à vous-mêmes et confessez que c'est le traiter avec indifférence et avec mépris, de ne point penser à lui et de ne rien faire pour lui, parce qu'on a trop d'autres affaires. Et si vous êtes convaincu devant son tribunal de l'avoir traité de la sorte, au lieu que vous êtes obligé par le grand précepte de sa loi de l'aimer de tout votre cœur, et, par conséquent, de penser à lui fréquemment et de le servir très-fidèlement, que pouvez-vous attendre de lui, vous qui pensez être bien à couvert quand vous dites : Il est vrai que j'ai tant d'affaires que je n'ai pas le loisir de penser à Dieu, mais ce ne sont pas des crimes pour damner mon âme? Pensez-y bien, et jugez vous-mêmes si c'est là une grande assurance pour votre salut.

Je vous pousse encore plus loin : je suppose que votre âme ne fût pas perdue pour n'avoir pas observé le très-grand précepte de la loi de Dieu, en l'oubliant ainsi et en négligeant son service pour toutes sortes d'autres vaines spéculations. Je suppose que ce ne fût pas une preuve sensible qu'une âme n'a dans la vérité point d'amour pour lui : passons cela, qui peut-être ne passera pas ainsi devant Dieu; du moins, ne sauriez-vous désavouer que votre âme ne souffre un grand préjudice par la multitude des affaires qui vous ôtent le loisir et la liberté de penser à Dieu? Qui pourrait dire combien de grâces actuelles, combien de saintes inspirations et de visites du Saint-Esprit elle perd, faute d'y penser, parce qu'elle est occupée à tout autre chose? Qui pourrait dire la multitude des petits maux qu'elle commet et des grands biens qu'elle omet, parce qu'elle n'a pas le loisir d'y penser? Et par une liaison et une conséquence nécessaire, de combien de degrés de la gloire éternelle se

prive-t-elle, puisqu'il n'y a pas une seule bonne œuvre, quand ce ne serait qu'un verre d'eau froide donné à un pauvre, qui n'ait sa récompense dans l'éternité? O Dieu! quelle multitude de couronnes éternelles elle pouvait avoir, qu'elle n'aura jamais parce qu'elle a trop d'affaires, et qu'elle n'a pas le loisir de penser à Dieu ni à son salut!

Je vous fais donc là-dessus la question de notre Seigneur et vous demande : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur* (Math. 9)? Pesez bien ce que vous gagnez; pesez bien ce que vous perdez, mettez d'un côté une seule de ces grâces que vous perdez ou une seule de ces couronnes éternelles dont vous vous privez; le monde entier, fût-il d'or massif, vaut-il la perte que vous faites! Ah! pauvre âme! si vous saviez quel préjudice vous apportent toutes ces vaines occupations! Mais, si la perte d'une seule grâce et d'une seule couronne éternelle est un dommage que le monde entier ne réparerait pas, que dire de la multitude innombrable de grâces et de la gloire éternelle que vous perdez, parce que vos vaines occupations ne vous laissent pas le loisir d'y penser? Et vous faites toutes ces pertes de si grande importance, non pour acquérir le monde entier, mais pour vous amuser à des bagatelles : ah! pauvre âme! ah! pauvre âme! quelle cruauté exercez-vous contre vous-même!

C'est assez, lui dis-je en l'interrompant; je ne vois que trop la grandeur du mal, j'en voudrais savoir le remède. Je vous ai dit, me répondit notre voyageur, qu'il y a quatre grands obstacles qui s'opposent au progrès de l'amour sacré, en quoi consiste l'augmentation de la grâce en nos âmes. Repassez-les par votre mémoire, je n'ai que faire de vous le répéter; il faut les vaincre, quoi qu'il vous en coûte, et pour cela je vous donne trois bons avis avec lesquels je vous laisse.

Le premier est, qu'il faut avoir une grande ferveur d'esprit au service de Dieu et une très-ardente volonté; et, pour l'avoir, il faut être bien persuadé de l'importance de cette unique affaire qui est si grande, qu'il est impossible à l'esprit humain de la concevoir jamais aussi grande qu'elle est.

Le second est de ne pratiquer jamais lâchement, ni comme en passant, les actes des vertus, et principalement ceux de l'amour

divin, mais d'y employer toujours toute l'étendue de la grâce que vous recevez, et toutes les forces de l'âme que vous n'avez reçues de Dieu qu'afin de l'aimer. Je sais bien que les spirituels condamnent les actes qui ne se font que par les efforts de la nature, comme inutiles pour nous élever à Dieu : ils ne condamnent pas néanmoins ceux qui se font pour seconder les divins mouvements de la grâce, qui n'excite jamais notre cœur à aimer Dieu lâchement, mais toujours à l'aimer de toutes nos forces ; ainsi ne nous épargnons pas quand nous recevons quelque bonne inspiration de Dieu, employons tous nos efforts pour l'aimer de tout notre cœur, et plût à Dieu qu'il devînt si embrasé, qu'il rompît nos poitrines, ou qu'il soulevât nos côtes, comme il a fait à quelques grands serviteurs de Dieu. Un seul acte de vertu, produit avec ferveur, avance une âme plus que cinquante produits avec lâcheté.

Et, pour troisième avis, souvenez-vous de cette maxime, universellement reçue : Qui n'a qu'une seule affaire la fait bien. Jésus-Christ nous dit que vous n'en avez qu'une seule en terre : *Porro unum est necessarium* (Luc. 2). Vous n'avez qu'un Dieu à aimer, qu'une âme à sauver, qu'une vie éternelle à acquérir : faites bien cette unique affaire, vous avez tout fait; abandonnez toutes les autres qui vous embarrassent, vous n'avez rien abandonné. Oh ! qui comprendrait bien de quelle importance il est de dégager son âme, tant qu'il est possible, de tant de vaines occupations où elle s'amuse, pour l'appliquer tout entière au seul nécessaire ? Puissiez-vous vous bien pénétrer de ces sentiments et les mettre en pratique : vous auriez alors bien profité de cette conférence.

CONFÉRENCE XIII.

Où il est traité de la grâce de la divine maternité, qui est le plus haut comble des grandeurs de la Sainte Vierge.

Dans plusieurs occasions j'avais appelé la personne qui me servait de guide mon Raphaël, voulant dire qu'il me rendait le même bon office que l'ange Raphaël rendit à Tobie. Mais quelques-uns le prenant dans un autre sens, qui est celui que lui donne saint Grégoire, quand il dit que Raphaël signifie la médecine de Dieu, prenaient mon voyageur pour un grand médecin, non pas des corps, car on voyait bien qu'il n'en faisait pas profession, mais des âmes.

parce qu'ils avaient remarqué qu'il éclairait les aveugles, c'est-à-dire qu'il donnait beaucoup de lumière, par ses entretiens, aux âmes qui n'en avaient pas ; ce fut ce qui obligea une personne tourmentée de scrupules et d'inquiétudes à le venir chercher, espérant recevoir de lui le soulagement de ses peines.

Monsieur, lui dit-elle, je me suis sentie fortement inspirée de Dieu de m'adresser à vous pour vous déclarer les cruelles peines d'esprit que j'endure ; je ne sais plus où est allée la paix de mon âme; autrefois je la possédais fort grande et continuelle : depuis quelque temps je la perdais un peu par intervalles, et puis je la retrouvais, et à présent je l'ai si bien perdue, que je ne sais plus où la trouver. Et où l'avez-vous perdue? lui répliqua notre voyageur. Je ne sais à qui m'en prendre, repartit-elle, sinon que j'avais autrefois une confiance et une dévotion assez grande à la Sainte-Vierge : je la priais souvent, je m'étais accoutumée à réciter souvent le rosaire, j'allais quelquefois, par dévotion, visiter les églises qui sont célèbres par le grand nombre des miracles qu'on a vu faire ; je sentais en moi-même un amour fort tendre pour elle, j'en avais une très-haute estime, et lui rendais les plus profonds hommages qu'il m'était possible. Je m'étais persuadée que, pourvu qu'elle me prît en sa protection, mon salut était en assurance, et durant ce temps-là je vivais fort contente, jouissant d'une grande paix en mon âme. Depuis quelque temps je me sens toute refroidie pour elle, je n'en ai plus tant d'estime, je n'y mets plus ma confiance et ne la prie plus souvent ; je ne sais pas si c'est ce qui m'a fait perdre le goût de Dieu et la paix intérieure de mon âme, mais il est vrai que je n'en ai plus et que je ne sens que des inquiétudes et des troubles.

Et d'où vous est venu ce changement? lui demanda notre Raphaël. C'est que j'ai vu des gens, repartit-elle, qui me paraissaient fort zélés de la gloire de Dieu, qui m'ont dit que toutes ces dévotions à la Vierge ne sont que des superstitions qui se sont glissées peu à peu parmi le peuple ignorant, par un zèle indiscret de l'honorer plus qu'on ne doit, et qu'elle ne saurait souffrir qu'on lui rende les honneurs qui n'appartiennent qu'à Dieu, et que c'est un abus de la prier plus que Dieu, comme on fait quand on récite le chapelet, où l'on dit dix fois l'*Ave Maria*, contre une seule fois le

Pater noster. Que c'est encore un plus grand abus de l'aimer plus tendrement et plus sensiblement que Dieu, et d'avoir plus de confiance en elle qu'en Dieu même. Je confesse que je donnais un peu dans cet abus; je sentais un amour plus tendre pour elle que pour Dieu, j'avais plus confiance en sa protection que je ne devais. Je me suis défaite de ces sortes de dévotions indiscrètes, depuis que l'on m'a fait voir que Jésus-Christ seul est mon rédempteur, que je lui dois tout, qu'il me suffit lui seul pour faire mon salut, et que je n'ai besoin du secours de personne.

Quel profit avez-vous tiré de la réforme de vos sentiments? lui demanda notre voyageur; avouez sincèrement la vérité : il faut parler à cœur ouvert, et ne déguiser rien, quand on va consulter quelqu'un pour le repos de sa conscience. Avez-vous trouvé que les sentiments d'amour et de respect pour Jésus-Christ se soient beaucoup augmentés dans votre cœur, depuis que vous avez diminué ceux que vous aviez pour sa sainte mère? Votre dévotion pour Dieu est-elle bien plus grande depuis que vous n'en avez plus pour la Sainte-Vierge? Avez-vous remarqué une plus grande réforme dans vos mœurs, un plus grand mépris de vous-même, une plus grande charité pour le prochain, une plus grande assiduité à la prière, une plus grande patience dans les croix, un plus grand dégagement du monde, une conformité plus parfaite de votre volonté à celle de Dieu, un avancement plus visible dans la perfection, et pour dire tout en un mot, êtes-vous mieux que vous n'étiez? Découvrez-moi clairement là-dessus le fond de votre âme.

Je vous confesse, répondit-elle simplement, que c'est tout le contraire : il me semble qu'en perdant la dévotion pour la Sainte-Vierge j'ai perdu aussi la dévotion pour Jésus-Christ; je sens qu'il me suspend ses grâces, et qu'il me rebute comme s'il était indigné contre moi de ce que je n'ai plus les bons sentiments que j'avais pour sa divine mère. J'avais mes pratiques de dévotion que je faisais les samedis et toutes les fêtes de la Vierge. Je disais tous les jours mon chapelet, j'allais quelquefois en pèlerinage à quelque chapelle de dévotion, et je trouvais que cela m'entretenait d'assez bons sentiments de Dieu. Depuis que j'ai quitté le service de la Sainte-Vierge, je suis tombée dans un certain dégoût de la dévotion, je ne prie plus Dieu qu'avec lâcheté, je me trouve plus attachée

au monde ; je remarque dans mon esprit je ne sais quelle suffisance qui me rend plus altière et plus aigre ; je méprise aisément les autres, surtout ceux qui ne sont pas de mon sentiment à l'égard de la Sainte-Vierge ; je les regarde comme de petits esprits qui s'amusent à de vaines superstitions dont je me sais bon gré d'être revenue. Cependant je n'ai plus cette tranquillité intérieure et cette paix de l'âme que j'ai goûtée autrefois, quand j'avais recours au Fils et à la mère, et qu'il me semblait que j'étais bien reçue de l'un et de l'autre ; à présent vous diriez que je suis rebutée de tous les deux cela fait mon trouble et mes inquiétudes. Je ne sais plus à qui m'adresser, je n'ai plus aucune dévotion, je ne me connais plus, et, en vérité, quand je me compare moi-même à moi-même, il me semble que je suis d'une autre religion que je n'étais auparavant.

Eh bien! lui répliqua le voyageur, ne voyez-vous pas évidemment que les sentiments nouveaux que l'on vous a inspirés, sous prétexte de vous détromper de vos prétendues superstitions, ne viennent pas de l'esprit de Dieu? Par le fruit on connaît l'arbre, et par l'effet on connaît la cause. Les pernicieuses suites que cette nouvelle doctrine a produites dans votre âme doivent vous faire apercevoir qu'elle est très-mauvaise, qu'elle ne vient pas de l'esprit de Dieu, et que c'est l'esprit des démons qui l'a inspirée? Leur génie est de se transformer en anges de lumière, et d'être toujours en effet les princes des ténèbres, de faire parade de belles paroles et de quelques raisons apparentes, et de glisser là-dessous le venin de l'hérésie et de l'impiété ; de faire sonner bien haut le zèle de la gloire de Dieu, de la combattre sourdement et de l'éteindre peu à peu dans toutes les âmes. Si vous voulez plaire à Dieu et recouvrer la paix de votre âme, fuyez, fuyez toutes ces nouvelles doctrines qui vous sont présentées comme des poisons dans des vases d'or, et reprenez les premiers sentiments d'estime, de confiance, d'amour et de respect que vous avez eus autrefois pour la Sainte-Vierge.

Pour vous y aider, et pour rétablir dans votre esprit une haute estime de la Sainte-Vierge, je veux vous entretenir un peu plus à loisir de ses incomparables grandeurs, et principalement de sa divine maternité, qui la fait éclater d'une gloire si divine et si admirable, que tout le ciel est dans la joie en la congratulant sur

le comble de son bonheur. Tout l'enfer est dans l'épouvante, tremblant sous son pouvoir, et toute la terre est dans l'étonnement à la vue des grandes choses que Dieu a faites en elle, et qu'elle ne saurait comprendre. Efforcez-vous au moins de comprendre ce que je pourrai vous en dire, ce ne sera presque rien auprès de ce qui en est.

ARTICLE I.

Que la Sainte Vierge est vraiment la mère de Dieu.

Il n'y a point d'efforts que l'enfer n'ait faits pour empêcher l'honneur que l'on rend partout à la Sainte-Vierge ; mais il a principalement tenté tous les moyens pour lui ravir le glorieux titre de mère de Dieu, qui eût été lui arracher le plus beau fleuron de sa couronne, n'y ayant rien de plus glorieux ni de plus sublime en la Sainte-Vierge que d'être la mère de Dieu.

Nestorius, ce fameux hérésiarque, est le premier qui ait osé soutenir le plus ouvertement qu'elle n'était pas la mère de Dieu, mais seulement d'un très-saint homme qui était oint de la divinité. Comment, disait-il, serait-elle la mère de Dieu, puisqu'elle n'a pas produit la Divinité ? elle a seulement produit la très-sainte humanité de Jésus-Christ, elle est donc seulement la mère d'un homme divin, et non pas de Dieu. On lui répondait : Aveugle et méchant que vous êtes, le Père-Éternel ne produit pas la divinité de son Fils unique, vous ne devez pas ignorer cette maxime si célèbre dans la théologie : *Essentia divina nec generat nec generatur*. Il a donc seulement produit la personne, et c'est pour cela seul que la foi nous oblige de croire qu'il est vraiment son Père ; ainsi, quoique la Sainte-Vierge n'ait pas produit la divinité de Jésus-Christ, non plus que le Père-Éternel, c'est assez qu'elle ait produit sa personne pour être aussi véritablement sa mère que le Père-Éternel est véritablement son père. On ne peut désavouer qu'elle n'ait produit sa personne, puisque, étant mère, il faut nécessairement qu'elle soit mère de quelque personne ; or cette personne est Dieu, il faut donc nécessairement qu'elle soit la mère de Dieu.

Nestorius repartait : Il est impossible qu'elle ait produit la personne divine non plus que la nature divine, puisque l'une et l'autre ne sont que la même chose, et que la personne du Fils de Dieu est

éternelle aussi bien que sa nature. Puisque donc la personne divine précède d'une éternité la Sainte-Vierge, il est impossible qu'elle l'ait produite : qui a jamais ouï dire qu'un plus jeune produise un plus vieux que lui? qu'un Dieu soit l'ouvrage de sa créature? Pour moi, je ne saurais me résoudre à adorer un Dieu de six mois. On lui répondrait qu'il y a deux natures dans cette même personne, l'une divine et l'autre humaine. Il est bien vrai que la personne du Fils de Dieu précède d'une éternité la Sainte-Vierge, en tant qu'elle est la personne de la nature divine; mais il est vrai aussi qu'elle est après la Sainte-Vierge, en tant qu'elle est la personne de la nature humaine, puisqu'elle est l'ouvrage de cette mère admirable, qui n'a pu être mère qu'en produisant la personne dont elle est mère; et cette personne étant divine, il faut qu'elle soit la mère d'un Dieu.

Comment dites-vous, insisterait Nestorius, que la personne du Fils de Dieu est l'ouvrage de la Sainte-Vierge, en tant qu'elle est la personne de la nature humaine? Est-ce Marie qui a donné la personne divine à la nature humaine? Tous les théologiens ne tiennent-ils pas qu'elle n'a rien influé à l'union hypostatique, c'est-à-dire à l'union de la personne du Verbe avec la nature humaine, non pas même comme cause instrumentale? C'est l'ouvrage de Dieu seul, et le plus admirable de tous ses ouvrages, où pas une des créatures, la très-Sainte-Vierge elle-même, n'a pas plus fait à l'égard de Jésus-Christ, que les autres mères font à leurs enfants; elles préparent un corps humain et le disposent à recevoir une âme raisonnable, au moment qu'il est suffisamment organisé pour être animé. Dieu crée l'âme et la donne à ce corps pour en faire un homme vivant; et de l'union du corps, que la mère a fourni, et de cette âme que Dieu a donnée, se fait la personne dont elle est la mère. La Sainte-Vierge n'a fait autre chose pour être la mère de Jésus-Christ, sinon qu'elle a formé un corps humain de sa propre substance; et Dieu a créé une âme raisonnable pour l'animer, et, de l'union de ces deux parties, s'est faite la personne dont elle est la mère. Ce ne peut être, dirait ce misérable, qu'une personne humaine; puisque, comme tout le monde en tombe d'accord, il est impossible qu'elle ait donné la personne divine à l'humanité de notre Seigneur.

Tu te trompes, hérétique, lui répondrait-on avec fermeté, et tu t'évanouis dans tes vaines pensées, ne connaissant pas la vertu du bras tout-puissant de Dieu ; écoute et reçois la doctrine catholique, qui t'apprendra la vérité du profond mystère que tu combats inutilement. Considère ce corps humain, formé dans le sein virginal de Marie ; c'est une substance : considère cette âme raisonnable créée de Dieu pour être unie à ce corps ; c'est encore une substance. Regarde-les l'un et l'autre encore séparés, un moment avant qu'ils soient unis, et tu verras bien qu'étant des substances, il faut nécessairement qu'ils aient une subsistance ; car il est de la nature de la substance de ne pouvoir être sans subsistance : *substantia est ens subsistens*. Or, il est certain que ces deux parties n'ont pas de subsistance humaine : c'est un article de foi, que la très-sainte humanité de Jésus-Christ n'en a jamais eu ; il faut donc dire qu'elles avaient déjà la divine, et qu'elles étaient déjà unies l'une et l'autre à la propre personne du fils de Dieu, avant qu'elles fussent unies ensemble. Diras-tu que cela n'a pu être ? Trouveras-tu plus difficile à croire que le corps et l'âme de Jésus-Christ ont été unis séparément au Verbe divin, avant qu'ils fussent unis ensemble, qu'à croire qu'ils y sont demeurés unis après qu'ils ont été séparés par la mort ? L'un et l'autre est également véritable.

Je veux maintenant que tu voies aussi clairement qu'en plein jour, que la Sainte-Vierge est véritablement la mère de Dieu ; réponds-moi ? N'est-il pas vrai qu'elle a produit naturellement son fils, contribuant à l'union de l'âme et du corps de Jésus-Christ, comme les autres mères contribuent naturellement à unir le corps et l'âme de leurs enfants ? Il faut bien que tu l'avoues : or, que faisait-elle, unissant une âme qui est déjà l'âme du Fils de Dieu, avec un corps qui est déjà le corps du Fils de Dieu, sinon qu'elle produisait naturellement un enfant Dieu (Vide D. Th. 3. p. q. 6. a. 5. ad. 1) ? et il n'est pas plus vrai que les Juifs ont fait mourir le Fils de Dieu sur la croix, en séparant seulement son âme et son corps quoiqu'ils n'aient pu séparer ni le corps ni l'âme de la divinité, qu'il est vrai que la Sainte-Vierge a véritablement fait naître le propre Fils de Dieu de son chaste sein, unissant seulement son corps avec son âme : quoiqu'elle n'ait pu unir ni l'un ni l'autre avec la Divinité.

Peut-être trouverez-vous que cette doctrine est un peu trop subtile pour être aisément entendue par les gens qui n'ont pas de lettres. Laissez-la donc étudier à ceux qui en sont capables, et prenez ici une autre preuve plus sensible pour vous convaincre que la Sainte-Vierge est véritablement la mère de Dieu : voyez toute l'Église catholique assemblée dans le grand et célèbre concile d'Éphèse, pour soutenir ce glorieux titre de mère de Dieu, que Nestorius voulait ravir à la Sainte-Vierge : voyez deux cents pères de l'Église, qui composaient ce concile général, éclairés par les lumières du Saint-Esprit, et animés d'un saint zèle de la gloire de Dieu, et de l'honneur de la sainte mère; ils la proclament tous d'une même voix, la mère de Dieu : *sancta Maria Deipara scibatur; qui non sic sapit hæreticus est Nestorianus : mitte foras.* Et Nestorius foudroyé par les anathèmes de l'excommunication comme un maudit de Dieu et de son Église, déchu de son épiscopat, dégradé de l'honneur de la cléricature, enfin chassé, couvert d'opprobres et de malédictions, dans l'effroyable désert d'Oasis; où, commençant déjà de souffrir les peines d'enfer par un déluge de misères où il se voyait abîmé, sa langue, qui avait blasphémé contre la sainte mère de Dieu, pourrit, et fut mangée des vers dans sa bouche. La décision de ce grand concile, et la punition si terrible de ce misérable, jointes ensemble, peuvent-elles laisser le moindre doute à une âme chrétienne, que la Sainte-Vierge ne soit vraiment la mère de Dieu?

C'était un beau spectacle de voir en quel état était toute la ville d'Éphèse, tandis que les pères du concile étaient assemblés pour délibérer sur la cause de la Sainte-Vierge : ses habitants avaient un si grand zèle pour sa gloire, qu'ils étaient tous en prières pour demander au Ciel qu'il se rendît le protecteur d'une cause si juste : ils attendaient avec impatience la décision du concile; et sitôt qu'ils eurent appris qu'il avait prononcé que la Sainte-Vierge est véritablement la mère de Dieu, et qu'elle devait être ainsi appelée par tous les chrétiens, l'air retentit de chants d'allégresse; on vit des feux de joie allumés dans toutes les rues; tout éclatait de flambeaux attachés aux fenêtres de toutes les maisons; chacun allait au-devant des pères du concile, plusieurs avaient l'encensoir en main pour les congratuler, et les remercier de la joie publique

qu'ils avaient donnée à toute l'Église : on les accompagnait en foule lorsqu'ils furent chanter le *Te Deum* pour la victoire que la très-sainte Mère de Dieu avait remportée sur ses ennemis.

C'était une chose admirable de voir l'avantage que la vérité remporta alors sur l'impiété et sur l'hérésie, à la gloire de la Sainte-Vierge. Ce n'était pas assez de celui qu'elle avait remporté dans le concile général d'Éphèse : afin de le rendre perpétuel durant tous les siècles, et universel par toute la terre, les pères du concile ajoutèrent à l'*Ave Maria* cette dernière clause : *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus nunc et in hora mortis nostræ, amen*. Elle est appelée mère de Dieu, et invoquée sous le même titre : qui pourrait dire combien de millions de fois elle est appelée tous les jours la mère de Dieu par toute la terre? Et pour avoir souffert une fois qu'un misérable hérésiarque ait voulu lui ravir la gloire d'être reconnue pour mère de Dieu, cette gloire lui est redoublée et multipliée jusqu'à l'infini ; c'est ainsi que Dieu sait bien récompenser tout ce que les siens endurent pour l'amour de lui.

Viens maintenant, maudit hérétique, viens encore dire qu'elle n'est pas véritablement la mère de Dieu : tu entendras toute l'Église l'appeler malgré toi de ce nom plus d'un million de fois tous les jours par la bouche de ses enfants. Qu'a donc servi à tous les hérétiques d'avoir osé combattre sa gloire ? Qu'ont jamais gagné ceux qui se sont efforcés de diminuer l'estime et le respect que tous les véritables chrétiens ont pour elle? quel effet ont-ils vu de tous les vains efforts qu'ils ont employés pour décrier la dévotion universelle que toute l'Église a pour la Sainte-Vierge ? A quoi a servi tout cela, sinon ce que servent les gouttes d'eau jetées sur la fournaise du maréchal pour l'embraser encore davantage? Tous les impies ont toujours vu avec un désespoir qui les a déchirés intérieurement, que la dévotion envers la Sainte-Vierge s'est redoublée et s'augmente visiblement autant de fois qu'ils ont eu la témérité de parler contre elle ; s'ils osent dire une parole, ils entendent une centaine de bouches éloquentes qui sont ouvertes pour faire son panégyrique ; et ils sont contraints de dire au sujet de la Sainte-Vierge ce que les Juifs disaient de notre Seigneur : Vous voyez que nous ne gagnons rien d'entreprendre à diminuer sa gloire, nous

ne faisons que l'augmenter, car tout le monde court après lui. *Videtis quia nihil proficimus : ecce mundus totus post eum abiit* (Joan. c. 12).

O très-Sainte-Vierge ! Quelle consolation pour tous ceux qui font une profession particulière de vous honorer? Quelle joie pour eux de voir que partout où votre Fils unique a de véritables serviteurs, vous avez des dévots insignes, fidèles et brûlants d'un si grand zèle pour votre honneur, qu'on aurait aussitôt arraché de leur cœur la piété pour le fils, que la dévotion pour la mère. Comme c'est une malignité d'esprit inséparable des hérétiques de vous mépriser, c'est aussi un sentiment tout divin, inséparable des véritables catholiques, de vous honorer; oui, Sainte-Vierge, oui, très-aimable mère de mon rédempteur, je suis persuadé que, malgré la dépravation du siècle, il y a encore maintenant au monde plusieurs millions de personnes qui seraient aussi prêtes de donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour soutenir la gloire de votre divine maternité, que pour soutenir la divinité de votre cher Fils. Combien en est-il qui rendraient l'âme en criant jusque sur les roues et même jusqu'au milieu des flammes : Qui n'honore pas Marie la très-sainte mère de Dieu, qu'il soit anathème.

Je voyais bien que ce sentiment tout séraphique de notre Raphaël, qu'il avait prononcé avec une grande ferveur d'esprit, avait déjà fait de fortes impressions dans l'âme de cette personne inquiétée, et qu'elle commençait à reprendre en même temps ses premiers sentiments de dévotion pour la Sainte-Vierge, et à retrouver aussi la première paix de sa conscience; mais il fallait l'éclaircir davantage sur les admirables grandeurs qui sont renfermées dans ce titre de mère de Dieu, quoique dans la vérité elles soient inexplicables, puisqu'elles ne peuvent être parfaitement connues, sinon de Dieu seul; et que la Sainte-Vierge, elle-même, qui les possède, et qui renferme plus de lumière dans son esprit qu'aucune pure créature, n'en comprenne pas toute l'excellence. C'est le sentiment de saint Augustin, quand il explique les paroles du cantique de la Sainte-Vierge, où elle dit que le Tout-Puissant a fait de grandes choses en elle : *Audacter pronuntio quod nec ipsa plene explicare poterit, quod capere potuit (Aug. super Magnificat).* Je dirai hardiment, dit cet incomparable docteur, qu'elle-

même ne pourrait pas expliquer ce qu'elle a bien pu renfermer dans sa personne. Il ne faut donc pas entreprendre d'en parler pour les faire comprendre telles qu'elles sont ; on n'en parle qu'afin de ne s'en pas taire tout-à-fait, et pour confesser qu'on n'en saurait parler dignement.

Néanmoins, quelque peu qu'on en puisse dire, cela sert toujours beaucoup pour imprimer dans l'esprit une haute estime, et pour exciter dans le cœur les sentiments d'une dévotion particulière pour la Sainte-Vierge. Ce fut donc ce désir et cette espérance qui l'obligea à reprendre son discours, et à nous dire ce qui suit.

ARTICLE II.

Combien le titre de mère de Dieu est glorieux à la Sainte-Vierge.

Les deux oracles de la théologie, l'incomparable Thomas et le docteur séraphique, trouvent quelque chose de si admirable dans la dignité de mère de Dieu, que le premier enseigne que *la Sainte-Vierge, en ce qu'elle est mère de Dieu, a une certaine dignité infinie à cause du bien infini qui est Dieu : et à cet égard il ne se peut rien faire de mieux, comme il ne peut être rien de meilleur que Dieu* (D. Th. 3. p. q. 25. a 6. ad. 1). L'autre a écrit, *que Dieu peut bien faire un plus grand monde et le remplir de créatures plus nobles que toutes celles qui composent celui-ci ; mais qu'il ne saurait faire une plus grande mère de Dieu que la Sainte-Vierge* (*Bonavent. in speculo V. c. 8*). Ces deux grands génies n'ignoraient pas qu'il n'y a point de bornes à la toute-puissance de Dieu, et qu'il est de la condition de cette toute-puissance, de pouvoir faire, jusqu'à l'infini, des créatures plus parfaites que celles qu'elle aura produites ; autrement elle se verrait épuisée, et cesserait d'être une toute-puissance ; ce qui est absolument impossible, car il faudrait que Dieu cessât d'être Dieu, s'il cessait d'être tout-puissant.

Ils savaient donc bien qu'il pourrait faire la très-Sainte-Vierge plus grande et plus parfaite qu'elle n'est dans son être naturel de créature, et même dans son être surnaturel de sainte, par les grâces dont il l'a remplie, puisqu'il peut toujours lui en donner encore de plus grandes, et qu'il est vrai que sa toute-puissance n'est point limitée à ce qu'il a fait : mais ils soutiennent que Dieu ne peut la faire ni plus grande ni plus noble qu'elle est dans sa di-

gnité de mère de Dieu, et la raison en est tout évidente, puisque, pour être une mère plus grande et plus parfaite qu'elle est, il faudrait qu'elle eût un Fils plus noble et plus parfait que son Fils unique. Or cela ne se peut ni dire ni penser, puisqu'il n'y a rien de plus grand que Dieu.

La Sainte-Vierge n'est mère que du seul Fils, répliquai-je au voyageur. Dieu ne pouvait-il pas encore la faire mère des deux autres personnes divines ? Le Père et le Saint-Esprit ne se pouvaient-ils pas incarner aussi bien que le Fils, et prendre tous trois chacun un corps humain dans le sein virginal de cette divine mère ? En ce cas son honneur eût été deux ou trois fois plus grand, étant trois fois la mère de Dieu ; et, par conséquent, il faut confesser que Dieu la pouvait non-seulement faire plus grande qu'elle n'est considérée comme créature, mais même en tant qu'elle est la mère de Dieu.

Cela serait vrai, me répondit-il, si les trois personnes divines étaient quelque chose de plus qu'une seule ; elles ne sont toutes trois qu'un seul et même Dieu : quand donc elle serait la mère des trois, elle ne serait que la mère d'un seul Dieu ; et pour la faire une mère plus noble et plus excellente, il faudrait nécessairement lui donner un Fils qui fût plus que Dieu : vous convenez que cela est impossible ; et par conséquent qu'il est impossible à Dieu même de faire une mère plus noble et plus digne que la Sainte-Vierge. Il en fallut demeurer d'accord. O dignité infinie ! ô grandeur incompréhensible de la divine Marie, qui épuise la toute-puissance de Dieu !

Ce qui est tout-à-fait admirable, reprit-il là-dessus, c'est que cette impossibilité de faire une mère plus grande qu'elle ne dit pas d'impuissance en Dieu ; au contraire, c'est en cela même qu'il est un Dieu tout-puissant, qu'il épuise toute son essence, ses perfections divines, et sa toute-puissance, donnant tout sans réserve, pour produire un Fils aussi grand que lui. Sa toute-puissance n'éclate en rien si hautement qu'en ce point, de pouvoir produire un Dieu tout-puissant, et comme il ne se peut pas donner à soi-même un Fils plus parfait que son Fils unique, il ne peut pas aussi en donner un plus parfait à la Sainte-Vierge, ni par conséquent la faire une mère plus noble et plus glorieuse qu'il l'a faite. Cette

conduite ne dénote pas une marque d'impuissance, elle annonce au contraire le plus beau chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu au-dehors de lui.

J'ajoute à cela ce que vous ne pourrez entendre sans être surpris d'abord, que Dieu le père produit son Fils unique dans son propre sein, et qu'il est son Père sans aucun miracle; mais qu'il ne le produit dans le sein virginal de sa sainte mère que par le plus grand de tous les miracles. C'est le raisonnement de saint Bernardin de Sienne (*Bernard. senens. 20. 1. sect. 6. deb. v. c. 11*). Que Dieu, dit-il, produise un Dieu; cela est naturel, il n'a besoin d'aucun effort ni d'aucune disposition naturelle pour produire son semblable; et cela lui est si nécessaire, qu'à cause de la fécondité infinie de son essence divine, il lui serait impossible de ne le produire pas; mais qu'une vierge, qui est une créature infiniment éloignée de la perfection de Dieu, conçoive et enfante un Dieu, c'est le miracle des miracles. Quel effort du bras tout-puissant de Dieu a-t-il fallu employer pour élever la Sainte-Vierge à une aussi parfaite ressemblance des perfections divines? De quelle abondance de grâces a-t-il fallu enrichir cette créature pauvre d'elle-même, pour la rendre capable de produire par la grâce le même Dieu que le Père tout-puissant produit par sa propre nature divine? N'a-t-il pas fallu lui donner pour la disposer à ce grand chef-d'œuvre, qui surpassait infiniment sa capacité naturelle, quelque sorte d'infinité de perfections et de grâces, qu'aucune autre créature n'a jamais reçue. *Opportuit eam elevari ad quamdam quasi æqualitatem divinam; per quamdam infinitatem perfectionum et gratiarum quam creatura nunquam experta est.*

Vous dirai-je encore quelque chose de plus merveilleux à la gloire de la Sainte-Vierge? C'est que Dieu le Père, l'élevant à la dignité suprême de mère de son Fils unique, lui accorde ce qu'il ne donne ni à son propre Fils, ni au Saint-Esprit; je veux dire le pouvoir de concevoir et de produire un Fils qui soit Dieu. C'est une puissance et une autorité qui n'appartient qu'au seul Père Éternel par nature, et qu'il n'accorde par grâce qu'à la seule Sainte-Vierge; il ne la donne point au Fils ni au Saint-Esprit, ni par nature, ni par grâce, c'est le privilège du seul père du Verbe éternel, et de la seule mère du Verbe Incarné: une seule personne divine la possède

par elle-même, qui est la première des personnes divines, et une seule personne humaine la possède en don, qui est la première de toutes les personnes humaines ; car aucune autre personne, ni divine, ni humaine, ni angélique, n'a eu la gloire d'être la mère de Dieu. Ne faut-il donc pas dire ici les paroles que l'admiration a tirées autrefois de la bouche du grand cardinal saint Pierre Damien : *Hic taceat et contremiscat omnis creatura, et vix audeat aspicere tantæ dignitatis immensitatem (Damianus, serm. de nativ. B. M. V.)* ? Que toutes les créatures perdent ici la parole, qu'elles demeurent muettes, qu'elles tremblent d'une sainte horreur, et qu'elles ne regardent qu'avec crainte la vaste étendue de cette gloire de la très-sainte mère de Dieu. O dignité ! ô sublimité ! ô grâce de la divine Marie ! que vous êtes incompréhensible !

Je commençais à me perdre dans cette immensité de grandeurs de la Sainte-Vierge, lorsqu'il me dit : Soutenez votre esprit pour entendre quelque chose de plus admirable. Les théologiens enseignent que ce sont les relations divines qui constituent les personnes dans l'adorable Trinité : ils veulent dire que Dieu, étant trois et un, il faut concevoir qu'il est un, parce que les trois personnes divines n'ont qu'une seule essence et une seule divinité, et qu'il est trois en personnes, parce que chacune des personnes a un rapport ou une relation à l'autre qui, la distinguant réellement d'avec elle, en fait nécessairement une autre personne. Par exemple, je conçois que la première des personnes divines est Dieu, parce qu'elle a la nature divine ; et je conçois qu'elle est père, parce qu'elle a un fils ; je conçois que la seconde personne est un même Dieu que la première, parce qu'elle a la nature divine ; et je conçois qu'elle est fils, parce qu'elle a un père ; je conçois de même que la troisième personne est un même Dieu que les deux premières, parce qu'elle a la même nature divine ; et je conçois qu'elle est le Saint-Esprit et l'amour infini, parce qu'elle est produite par le Père et par le Fils comme un délicieux soupir de leur divine volonté ; et, afin de porter ce raisonnement jusqu'à la Sainte-Vierge, je conçois bien qu'elle n'est pas Dieu parce qu'elle n'a pas la nature divine, mais une nature humaine ; et je conçois aussi qu'elle est la mère de Dieu, parce qu'elle a un fils qui est Dieu.

Je reviens maintenant à la doctrine catholique enseignée par

tous les théologiens, qui disent que ce sont des relations divines qui constituent les personnes divines ; de sorte que celle qui a une relation divine est une personne divine. O divine Marie ! Quel grand éclat de votre gloire vient ici éblouir mes yeux? Vous avez donc la même relation divine que le Père-Éternel, puisque vous avez le même fils que lui ; la même personne divine lui fait porter le nom de père, et à vous le nom de mère. Et puisqu'il est vrai que c'est le mérite du terme qui donne la dignité à la relation, selon cette maxime de la philosophie : *Relationes specificantur à termino*, il faut nécessairement que la paternité du père soit infiniment noble, puisqu'elle se termine à un terme d'une majesté infinie. C'est son Fils unique qui est Dieu comme lui; il faut aussi que votre maternité soit infiniment noble, puisqu'elle se termine, non pas à un autre fils, ou plus grand, ou moindre, ou semblable ; mais au même Fils unique du Père-Éternel. Il faut donc que l'une et l'autre relation de paternité et de maternité ne soient qu'une seule et une même relation, puisqu'elles n'ont qu'un seul et un même terme. Je vois que la paternité constitue le père dans la dignité infinie de la première personne divine ; que dirai-je de la sublimité où vous élève votre maternité divine ? sinon que, s'il était possible, elle vous constituerait aussi dans la dignité d'une personne divine, et que si vous n'étiez pas essentiellement une créature, vous seriez Dieu au moment que vous êtes la mère de Dieu, selon cette règle de la théologie : *Relationes divinæ constituunt personas divinas*.

Venez maintenant, et voyez les conséquences admirables qui suivent de ce principe qui est la véritable source de toutes les grandeurs de la Sainte-Vierge. Premièrement, elle entre réellement dans la participation de la même gloire de Dieu le Père, au point où elle éclate davantage, qui est de dire à son Fils unique : *Ego hodie genui te* (Psalm. 2). Je vous produis de ma substance égal à moi-même ; et la Sainte-Vierge peut dire à ce même Fils : *Ego hodie genui te*. Je vous ai produit aujourd'hui de ma propre substance semblable à moi-même. Le plus haut comble de la gloire de Dieu n'est pas d'être l'auteur et le souverain de ce grand univers ; quand il aurait créé cent millions et plus de cent millions de mondes, il en recevrait moins de gloire d'avoir donné l'être à tant

de créatures, qu'il n'en a de produire un fils tout-puissant et éternel, qui est Dieu comme lui, et de même, quand la Sainte-Vierge aurait créé cent millions de mondes plus grands et plus beaux que celui-ci, elle en recevrait moins de gloire que d'avoir produit le seul Fils unique du Père-Éternel.

Je passe plus avant, mettez d'un côté toutes les louanges que Dieu reçoit des anges, des hommes et de toutes les créatures qui composent ce grand univers. Ajoutez à ce grand nombre les louanges qu'il pourrait recevoir de toutes les créatures qui rempliront tous les mondes qu'il pourrait produire. Placez de l'autre côté la gloire et l'honneur qu'il reçoit de la seule génération de son Fils unique, et vous trouverez une distance infinie entre la gloire qu'il recevrait de l'un, et l'honneur qu'il reçoit de l'autre. Je puis dire de même, mettez d'un côté toutes les louanges que la Sainte-Vierge a reçues et qu'elle peut jamais recevoir de toutes les créatures actuelles ou possibles. Placez d'un autre côté la gloire qu'elle reçoit d'être véritablement la mère de Dieu ; comme la reconnaître et l'honorer en qualité de mère de Dieu, est un panégyrique qui vaut mieux que toutes les louanges qu'on lui pourrait jamais donner, vous ne trouverez aucune comparaison entre l'honneur qu'elle recevrait des créatures, et celui qu'elle reçoit de sa seule maternité : *Sancta Maria Mater Dei*, ô Sainte-Vierge ! ô mère admirable ! ô mère du Dieu que j'adore ! voilà un éloge court en paroles, mais il est étendu dans son intelligence, toutes les langues des anges et des hommes ne le pourraient jamais expliquer.

J'ajoute à cela une autre merveille, qui fait éclater admirablement les grandeurs de la Sainte-Vierge. C'est que comme Dieu le Père ne peut pas être le père de son Fils unique, qu'il ne soit aussi le principe du Saint-Esprit, de même il ne peut être le principe de cette troisième personne divine, que par le concours de son fils unique ; il en résulte que la très-Sainte-Vierge ne peut pas être la mère de son Fils unique, qu'elle ne porte en son sein le principe du Saint-Esprit. Elle peut dire avec vérité comme Dieu le Père : Celui que je produis en mon sein de ma propre substance produit le Saint-Esprit de sa propre substance. Je ne suis pas à la vérité la mère du Saint-Esprit, mais je suis la mère du principe du Saint-Esprit. Hé ! qui doute que cette liaison que j'ai avec lui

ne me donne un droit de le posséder d'une telle manière, qu'aucune autre créature n'a jamais eu et n'aura jamais ? Est-ce en vain que l'ange lui dit en la saluant comme mère de Dieu : *Spiritus sanctus superveniet in te* (Luc. 1. 35), le Saint-Esprit sera aussi en vous, avec votre Fils unique ? Qui n'avouera que les grandeurs de la Sainte-Vierge sont une espèce d'infinité que tous les êtres ne peuvent comprendre ?

Un auteur moderne a fait une judicieuse gradation pour élever notre esprit à la connaissance et à l'admiration des grandeurs où la maternité de la Sainte-Vierge l'élève (Justinius Mechoniensis super litanias discursu 100). Si Dieu avait voulu qu'elle eût été la mère de quelque excellent personnage, c'eût été un honneur pour elle, plus grand encore s'il l'eût fait mère d'un souverain, d'un prince, d'un roi ou d'un empereur; plus grand encore s'il l'eût faite la mère d'un ange, si toutefois un ange pouvait avoir une mère, et plus grande si elle eût été la mère d'un archange, plus encore qu'un chérubin, et davantage s'il l'eût élevée jusqu'à être la mère du premier des séraphins : toutes les autres mères du monde l'auraient regardée avec admiration comme élevée souverainement au-dessus d'elles. Mais qu'est-ce que tout cela si on le compare à la dignité d'être la mère de Dieu ? Autant que Dieu est élevé au-dessus de tous les monarques du monde, et au-dessus de tous les anges du ciel, et au-dessus de toutes les créatures, c'est-à-dire *infiniment*, *infiniment*, *infiniment*, autant la très-sainte mère de Dieu est élevée au-dessus de toutes les mères. Et quand par supposition elle serait elle seule la mère de tous les monarques qui furent jamais dans le monde, et la mère encore de tous les anges qui sont dans le ciel, toute cette multitude de maternités réunies ensemble, quoiqu'il semble qu'étant chacune très-honorable, et qu'étant toutes réunies en une seule personne, elles lui donneraient une espèce d'immensité de gloire; néanmoins, ce ne serait que très-peu de chose en comparaison de la grande gloire dont la Sainte-Vierge est comblée pour être la mère du Fils unique de Dieu.

Aussi voyons-nous que les divines Écritures qui donnent de si grandes louanges à plusieurs illustres serviteurs et zélées servantes de Dieu, comme à Moïse, à Élie, à Élisée, à Jérémie, à Judith, à

Tobie, à Job, à Abraham, à Sara, à Anne, à Élisabeth, et à tant d'autres dont elle rapporte les vertus avec tant de louanges, qu'elle en a rempli la plupart des livres sacrés; quand elle parle de la très-Sainte-Vierge qui en mérite plus elle seule incomparablement que tout le reste des amis de Dieu, elle abrège tout ce qu'elle en peut dire en ces deux paroles : *Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus* (Marie de qui Jésus est né) : c'est la mère de Jésus, c'est la mère de Dieu, cela seul dit plus que tout ce qui est écrit dans les pages sacrées et dans les livres des saints pères. Cet orateur célèbre, qui faisait le panégyrique de Philippe de Macédoine, après s'être épuisé à vanter la noblesse de sa naissance, l'abondance de ses richesses, l'étendue de sa puissance, la grandeur de son courage, la multitude de ses victoires et tout le reste de ses plus beaux avantages, conclut en ce peu de paroles, et pense avoir plus élevé sa gloire en cela seul, qu'en tout ce qu'il avait pu dire dans un très-long discours : *Hoc unum tibi dixisse sufficiat, filium te habuisse Alexandrum.* Je laisse tout le reste, et prétends avoir suffisamment fait votre panégyrique, en disant seulement que vous êtes le père du grand Alexandre qui, étant couronné de gloire par toute la terre, est lui-même votre couronne.

Plusieurs écrivains ont remarqué cela comme un trait d'éloquence; cependant ce n'était en effet qu'une flatterie ridicule, et vraisemblablement qu'était Alexandre, ce fléau du monde, auprès de Jésus, Fils unique du Dieu vivant, le Sauveur et le bonheur du monde? C'était moins qu'un grain de poussière comparé au ciel; c'est donc à la très-Sainte-Vierge que l'on peut dire véritablement : je recueillerai et je renfermerai tous les éloges que l'on peut vous donner dans cette parole : *Filium habes Deum* : vous êtes la mère de Dieu, la mère de l'Être des êtres, la mère du Créateur du monde, la mère du Sauveur du monde : que toutes les créatures deviennent des orateurs plus éloquents que Cicéron et que Démosthène, et qu'elles fassent partout des éloges de vos grandeurs durant tous les siècles, elles vous auront donné moins de gloire toutes ensemble, que n'aura fait celui qui aura publié que vous êtes la mère de Dieu. Car si votre Fils unique est couronné de toute la gloire du ciel et de la terre, tout cela compose vos grandeurs, puisqu'il est lui-même votre gloire et votre couronne. Saint

Anselme n'a pas oublié cela dans une oraison qu'il a faite à la louange de la Sainte-Vierge : *Miraris, in sublimi contemplor Mariam creatam, omnis natura est à Deo orta, et omnis natura Dei ex virgine* (Anselm.) : chose admirable, dit-il, de voir Marie aussi élevée au plus haut comble des grandeurs : je vois que toute la nature créée vient de Dieu, comme de sa première cause, et je vois que toute la nature de Dieu est née de la Sainte-Vierge ; elle est la mère qui l'a enfanté par un prodige beaucoup plus grand que n'est la création de tout ce grand monde.

Ne pensez-vous pas, lui dis-je, que la Sainte-Vierge avait de grands sentiments de reconnaissance pour tant de grâces, tant de gloire et tant de grandeurs dont Dieu la comblait? Qu'a-t-elle rendu à Dieu pour tant de bienfaits? Elle lui a rendu, me répondit-il, gloire pour gloire, bienfaits pour bienfaits, grandeurs pour grandeurs, et jamais aucune pure créature n'a été plus reconnaissante envers son bienfaiteur, jamais aucune n'a pu rendre tant de gloire à Dieu comme elle lui a rendu elle seule.

ARTICLE III.

Combien Dieu est glorifié par le titre de mère de Dieu qu'il fait porter à la Sainte-Vierge.

Les trois personnes divines ont contribué chacune de leur part à faire porter à la Sainte-Vierge le glorieux titre de mère de Dieu, comme le plus beau diadème qui doit la couronner dans l'éternité. Le Père lui a fait part de sa divine paternité ; le Fils lui a donné sa propre personne, le Saint-Esprit, la prenant pour son épouse, lui a donné une divine fécondité, lui conservant toujours, et même perfectionnant sa virginité. Il est vrai, lui dis-je, voilà des bienfaits infinis que la Sainte-Vierge reçoit des trois divines personnes. Que peut-elle faire pour leur marquer sa reconnaissance? Que leur rendra-t-elle qui égale ce qu'elle reçoit?

Voyez, me répondit mon voyageur, et admirez ce qu'elle rend à toutes trois; et, si vous le comprenez bien, vous avouerez que jamais il n'a été et jamais il ne pourra y avoir une gratitude si noble et si abondante. Elle donne au Père un sceptre et une domination souveraine infiniment plus grande et plus noble qu'il n'avait ; elle donne au Fils un être nouveau et des sentiments infiniment aimables.

qu'il n'avait pas reçus de Dieu son Père; elle donne au Saint-Esprit une fécondité divine qu'il n'avait pas, et une autorité d'origine dans le temps sur une personne divine qui a cette autorité sur lui dans l'éternité. Il faut vous expliquer clairement toutes ces merveilles qui vous feront admirer encore davantage les grandeurs de la Sainte-Vierge.

Je dis premièrement, qu'elle donne à Dieu le Père un sceptre et une domination souveraine qu'il n'avait pas de lui-même dans sa divinité, et cette domination est si admirable, et comble le Père-Éternel de tant de gloire, que quand la Sainte-Vierge l'aurait fait le monarque souverain de cent mille mondes, elle lui aurait procuré moins d'honneur qu'en lui donnant l'empire absolu et la domination suprême sur son propre fils. Il ne l'avait pas dans l'éternité et ne pouvait jamais l'avoir de lui-même, parce qu'il est impossible qu'il le produise de sa propre substance, sinon son égal en tout : il lui peut bien tout donner, mais il ne peut pas recevoir de lui ni soumission, ni hommage, ni obéissance, parce qu'il n'est pas son inférieur en rien, et qu'il est son égal en tout. Il est bien vrai que Dieu s'est fait autant de sujets qu'il a produit de créatures en tirant du néant tout ce grand univers; mais quelle comparaison entre l'empire absolu qu'il a sur toutes ces petites créatures, et qui le fait maître de ce grand monde, et entre la domination suprême qu'il a sur son propre fils et qui le fait être le souverain seigneur d'un Dieu tout-puissant!

Si un empereur était seulement le monarque de cent millions de petits atomes, on ne dirait pas que ce fût une grande gloire pour lui; mais si quelqu'un le faisait le maître et le souverain d'un autre empereur aussi grand que lui, qui n'avouerait que cette personne lui aurait acquis plus d'honneur en lui donnant cet unique sujet, qu'il n'en recevait de toute la confusion de ces petits riens dont il était le maître? C'est ainsi qu'il faut raisonner de la gloire que la Sainte-Vierge procure au Père-Éternel quand il devient par elle le seigneur et le souverain de son Fils unique. N'est-il pas vrai que toute la multitude innombrable des créatures qu'il tenait dans sa dépendance sont moins, à son égard, que de petits atomes comparés au plus puissant empereur du monde? Cette domination n'était pas pour lui une gloire considérable, mais quand la Sainte-

Vierge le rend supérieur de son Fils unique, le reproduisant son inférieur selon sa condition humaine, qui n'avouera qu'elle lui donne, dans ce seul sujet, plus de gloire qu'il n'a pu s'en donner à soi-même, tirant par la création toutes les créatures des profonds abîmes du néant, puisque c'est lui faire recevoir les soumissions et les hommages d'un Dieu qui lui est égal? C'est donc lui rendre autant d'honneur qu'il en mérite; c'est lui rendre, pour toute la nature, les souverains hommages qui sont dus à son infinie grandeur.

O Père tout-puissant, que la gloire dont vous comblez la très-Sainte-Vierge est grande, quand vous lui communiquez votre divine paternité, parce que vous la faites la mère de votre Fils unique; mais aussi que la gloire qu'elle vous renvoie en échange par sa divine maternité est grande, puisqu'elle vous donne pour sujet et pour serviteur votre Fils unique! Car que peut-on imaginer de plus grand en Dieu que de commander à un Dieu qui lui est égal? Quand je compare l'un avec l'autre, l'honneur qu'elle reçoit et l'honneur qu'elle rend, je ne sais lequel l'emporte; mais il est sûr que l'un et l'autre nous est également incompréhensible. Les paroles de saint Bernardin de Sienne me semblent ici admirables : *Plus potest facere creata Virgo de Deo, quam Deus de se ipso* (Bernardin. Senens. Serm. 61). Il dit que la Sainte-Vierge est élevée à un tel degré de puissance par sa divine maternité, qu'elle peut faire de Dieu ce que Dieu ne saurait faire de soi-même; car il est impossible que le Père soit le supérieur du Fils, ni que le Fils soit le sujet du Père selon sa divinité; mais la Sainte-Vierge fait l'un et l'autre par sa divine maternité, puisqu'en incarnant le Verbe éternel elle fait que le Père est plus grand que son Fils unique qui est son égal, et que ce fils, demeurant égal à son père, devient son inférieur, son sujet et son serviteur. Voilà donc ce que la Sainte-Vierge rend à Dieu le Père pour tous les bienfaits qu'elle en a reçus.

Et pour le fils, lui dis-je, qui lui a donné sa personne pour être le terme de sa divine maternité et le trône de ses grandeurs, que peut-elle lui rendre qui ne soit une juste reconnaissance? Elle lui rend, me répondit mon voyageur, quatre choses qui sont tout-à-fait admirables dans leur dignité et dans leur valeur : la première

est que, quand elle lui donne la très-sainte humanité, elle lui donne un être nouveau qu'il n'avait pas reçu de son divin Père. Ce n'est pas, lui dis-je en l'interrompant, l'avoir beaucoup honoré; c'est plutôt, ce me semble, l'avoir humilié et anéanti. Cela serait vrai, me répondit-il, s'il n'avait pas rehaussé cette humanité jusqu'à sa propre divinité, pour se servir de cette humanité à faire les plus grands prodiges de sa toute-puissance et de sa bonté infinie, qu'il ne pouvait pas faire par sa seule divinité. N'est-ce pas par elle qu'il s'est offert en sacrifice pour réparer l'injure que le péché des hommes avait faite à son divin Père? N'est-ce pas par elle qu'il a satisfait à toute rigueur à sa justice irritée contre eux, et que, payant pour eux, il les a délivrés de la tyrannie des démons? Pouvoir souffrir et mourir pour la gloire de Dieu son Père est une puissance qu'il n'a point apportée du ciel, et qu'il a reçue sur la terre du sein de sa divine mère, et c'est la première chose qu'elle lui a donnée.

La seconde est qu'elle a rempli son cœur des sentiments de tendresse, de miséricorde et de compassion sur nos misères, que son divin Père ne lui a pu donner, parce qu'il ne les a pas lui-même dans sa propre divinité; il a bien la perfection infinie de la miséricorde qui est son essence même; de sorte que, recevant l'essence de son Père, il reçoit une miséricorde essentielle et infinie, mais n'a pas l'affection sensible ni les mouvements tendres et compatissants de la miséricorde; il les a reçus avec l'humanité sainte qu'il tient de sa sainte mère. Rendons grâce à Marie de ce que nous n'avons pas, comme dit saint Paul, un pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités; il les connaît par sa propre expérience, et il compatit par son infinie bonté; et voilà la seconde qu'elle lui donne, qui l'enrichit si abondamment, que le grand apôtre l'a nommée par excellence: *Dives in misericordia*

Et pour la troisième, elle lui a donné la capacité de mériter, qu'il n'avait pas non plus reçue de son divin Père; car, pour mériter, il faut être capable de recevoir la récompense de quelqu'un, et cela suppose de l'indigence; or, le Fils de Dieu, dans sa divinité, n'a point d'indigence et n'est pas capable de recevoir, rien d'aucune personne, que de son divin Père, qui lui donne tout en le faisant naître un Dieu comme lui, mais le grand apôtre nous dit, qu'étant

infiniment riche, il s'est rendu pauvre pour nous, afin qu'étant capable d'être enrichi, il nous rendît riches par sa pauvreté : *Ut illius inopiâ vos divites essetis.* Quelle conduite admirable de la sagesse infinie du Fils de Dieu ! Il possède des richesses infinies dans le sein de son Père, que nous sommes incapables de posséder ; il vient exprès chercher la pauvreté dans le sein de sa divine mère ; il se charge en même temps de toutes nos misères et même de nos péchés, afin qu'étant pauvre il soit capable de s'enrichir. Il s'enrichit ensuite de mérites infinis, le trésor qu'il amasse est inépuisable, mais il n'en a pas besoin pour lui, c'est à nous qu'il veut les donner, et son seul trésor fait les richesses éternelles et abondantes de tous les hommes. Qui est-ce qui l'a rendu capable de cela ? C'est sa sainte mère.

Enfin la quatrième chose qu'elle lui donne et qui surpasse toutes les autres, est qu'elle le met en état de rendre à Dieu son Père un parfait réciproque de gloire, et de biens, et de grandeurs ; il reçoit tout de lui dans la divinité, et il est impossible qu'il lui rende aucune chose, ni par reconnaissance, ni par réciproque ; il n'en a pas le sentiment, il n'en a pas le pouvoir, il n'en a pas la volonté. Qui peut donc lui donner cette capacité qu'il n'a pas lui-même, et qu'aucune des personnes divines ne peut lui donner ? Il la reçoit de la Sainte-Vierge, lorsqu'elle le fait naître dans son chaste sein ; il sort sans aucun sentiment de gratitude du sein de son Père-Éternel ; il sort au contraire tout plein de sentiments de reconnaissance du sein de sa mère vierge ; et par là il se fait un si merveilleux réciproque entre le Père et le Fils, que le Père est le principe de toute la gloire intérieure et essentielle du Fils, et le Fils réciproquement est le principe de toute la gloire extérieure et accidentelle du Père, étant impossible qu'aucune créature lui plaise et lui rende de la gloire, si ce n'est par le Sauveur du monde.

Ne voyez-vous donc pas quelle puissance admirable il reçoit par la Sainte-Vierge sa mère, quand elle le revêt de notre humanité ? il rend en cet état à Dieu son Père un honneur infini, des bienfaits pour des bienfaits, et des grandeurs pour des grandeurs. Si par impossible le Père-Éternel ne donnait rien à son Fils unique, il ne serait rien : tout ce qu'il est, il l'est par un seul Père ; et si par impossible le Fils incarné ne rendait aucun honneur à Dieu son

Père, il ne serait point reconnu ni honoré comme Dieu ; étant certain que toute la gloire qui lui est rendue au dehors de la Sainte-Trinité lui est rendue par son Fils unique ; et si vous dites qu'il est honoré par les saints et par les autres créatures, je l'avouerai, mais vous conviendrez aussi que c'est toujours par son Fils unique, sans lequel rien ne peut être agréable à Dieu : *Nemo venit ad Patrem nisi per me* (Joan. 14. v. 6). Il nous le déclare en termes exprès dans l'Évangile : Personne ne peut avoir d'accès à mon Père, si ce n'est par moi.

Après ces quatre choses, que la Sainte Vierge rend à son Fils unique en échange de ce qu'il lui a donné sa propre personne, il reste à voir ce qu'elle rend au Saint-Esprit pour les grâces dont il l'a remplie et pour la fécondité divine qu'il lui a donnée.

C'est ici que la gratitude de la Sainte-Vierge paraît plus grande et plus visible ; car ne semble-t-il pas qu'elle lui rend autant qu'elle reçoit de lui ? Il est vrai qu'elle reçoit par sa divine opération la fécondité pour produire une personne divine, mais c'est aussi par elle que le Saint-Esprit reçoit la même fécondité divine, pour produire la même personne divine. Il est stérile dans la divinité ; c'est la seule des trois personnes divines qui ne produit pas une autre personne ; mais il est si fécond par la Sainte-Vierge, au dehors du conclave de l'adorable Trinité, qu'il concourt réellement avec elle à la production d'une personne divine, qui est le Verbe incarné, quoique ce soit d'une manière différente de la Sainte-Vierge ; car il contribue par sa vertu spirituelle et elle contribue donnant réellement sa substance humaine, et une portion de sa propre chair.

De plus, il est vrai que le Saint-Esprit faisant que la Sainte-Vierge soit la mère du Verbe incarné, il lui fait avoir une autorité et une juridiction légitime sur son Dieu comme sur son Fils ; mais il est vrai aussi que la Sainte-Vierge fait avoir réciproquement au Saint-Esprit une autorité sur le même Fils, car il n'a de lui-même aucune autorité sur le Fils dans la divinité, et il acquiert une pleine autorité sur lui dans son humanité par la Sainte-Vierge ; je ne dis pas seulement une autorité d'origine, parce qu'il est le principe de son être humain, sa divine mère ne l'ayant produit que par l'opération du Saint-Esprit : je dis même une autorité de

puissance et de juridiction, et c'est pour cela qu'il a droit de l'envoyer prêcher l'évangile aux pauvres, comme il nous le dit lui-même dans l'évangile : *Spiritus Domini super me Evangelizare pauperibus misit me.* Vous semble-t-il que ce soit peu de chose que la Sainte-Vierge ait rendu ce réciproque de gloire au Saint-Esprit, qu'il ne pouvait jamais avoir que par elle, en tant qu'elle est la mère de Dieu ? Et voilà comment les trois personnes de l'adorable Trinité tirent une grande gloire du titre de mère de Dieu qu'elles font porter à la Sainte-Vierge.

Reprenons maintenant et voyons combien les grandeurs de la Sainte-Vierge ont ici l'éclat. Les trois personnes de l'adorable Trinité contribuent à lui faire porter le glorieux titre de mère de Dieu. Le Père-Éternel lui communique réellement sa divine fécondité, le Fils unique lui donne réellement sa propre personne ; le Saint-Esprit la remplit réellement de grâces, et lui donne la puissance de produire un Dieu et d'être véritablement la mère du même Dieu. Elle, de sa part, comblée de grandeur, rend des grandeurs réciproques aux trois divines personnes : elle donne au Père un sceptre et un empire sur son Fils ; elle donne au Fils un corps dont il se sert pour faire des prodiges de puissance et de bonté, qu'il ne pouvait pas faire autrement ; elle donne au Saint-Esprit une fécondité divine, et une autorité sur le Fils de Dieu, qu'il ne pouvait avoir que par elle. Cela seul paraît incompréhensible à l'esprit humain, et fait éclater admirablement les grandeurs de la Sainte-Vierge.

Allons plus loin, et nous nous convaincrons que tous ces grands éclats de sa gloire réfléchissent sur nous pour nous combler d'honneur, de bonheur, de consolation, et d'une infinité de bénédictions si abondantes, que c'est une chose étonnante qu'il se puisse trouver une seule âme dans toute la nature humaine, qui n'ait pas pour elle tous les sentiments de reconnaissance et de respect, de tendresse et d'amour, et qui ne brûle pas d'un grand zèle pour la défense de ses intérêts. Qu'a reçu la Sainte-Vierge qui ne soit pour nous ? Si le Père-Éternel lui communique sa divine paternité, afin qu'elle soit la mère de son propre Fils, n'est-ce pas pour nous le donner ? Eh ! qu'est-ce que de nous avoir donné un Dieu-Homme ? N'est-ce pas plus que Dieu

ne nous a donné dans la création du monde, et plus qu'il ne peut nous donner, quand il aurait, par impossible, épuisé le sein du néant pour nous donner tous les mondes qu'il en pourrait tirer? Tout cela ensemble vaut moins sans comparaison que le seul Homme-Dieu que nous avons reçu de la Sainte-Vierge. Et ce qui est bien capable de remplir un cœur de reconnaissance, chacun de nous peut considérer que c'est à lui en particulier qu'elle l'a donné; car combien de fois l'avons-nous reçu dans la sainte communion, et que jamais nous n'eussions joui de ce bonheur inestimable, si la Sainte-Vierge ne l'eût revêtu d'un corps pour nous donner le moyen de le recevoir autant de fois que nous avons voulu. Quand il n'y aurait que cela seul, peut-on jamais avoir assez de reconnaissance pour un si grand bienfait? Ce n'est pas tout.

Si le Fils lui donne sa propre personne, pourquoi la reçoit-elle, si ce n'est pour nous la donner? Si elle la revêt d'un corps humain, qu'elle forme de sa propre substance; si elle la rend capable de souffrir, de mourir, de mériter, d'avoir dans son cœur des sentiments de tendresse et de commisération sur nos misères, tout cela n'est-il pas pour nous? Qui voudrait poursuivre cette grande vérité et approfondir ces abîmes de richesses infinies, que nous pouvons puiser dans le Fils unique de Marie, arriverait à l'infini. Et quand vous considérez qu'il nous donne tout cela, non pas en tant qu'il naît éternellement du sein de son Père (car ainsi je ne vois en lui ni souffrances, ni mort, ni mérites, ni sentiments de miséricorde, ni rien qui puisse satisfaire en rigueur de justice pour mes péchés), mais il m'enrichit en tant qu'il naît dans le temps du sein de sa divine mère; c'est là que je trouve en lui et mon Sauveur, et mon salut, et tous les biens de l'éternité qui me sont acquis par sa mort. O très-Sainte-Vierge! O mère admirable! Qui pourrait comprendre combien toute la nature humaine vous est obligée de lui avoir formé de votre propre substance et donné un si grand Sauveur? C'est à moi en particulier que vous l'avez donné, et je l'ai reçu tant de fois par vous; où sont mes sentiments de reconnaissance?

Enfin si le Saint-Esprit lui donne une fécondité divine pour nous enfanter un Dieu-Homme, et si elle lui donne réciproquement cette même fécondité, pour qui est le fruit de son sein? N'est-ce pas pour nous? Toute l'Église catholique ne chante-t-elle pas dans le

symbole de la foi, avec une jubilation universelle de tous ses vrais enfants : *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis; et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine.* Que c'est pour nous, hommes, et pour notre salut, qu'il est descendu des cieux, et qu'il s'est incarné par le Saint-Esprit dans le sein de la très-Sainte-Vierge. Oui, c'est pour nous, hommes pécheurs et très-petits vers de terre, que la Sainte-Vierge a conçu le Verbe éternel; c'est pour nous qu'elle l'a revêtu d'une chair mortelle; c'est pour nous qu'elle l'a enfanté, et c'est à nous qu'elle l'a donné; et il n'y a pas un seul homme sur la terre qui, prononçant cet article de foi, ne dise une vérité aussi certaine que Dieu même : et s'il comprenait bien ce qu'il dit, et de quelle abondance de biens infinis il confesse qu'il est comblé par la Sainte-Vierge, il n'y a point de cœur si dur au monde qui ne s'amollît, et qui ne se liquéfiât comme de la cire en présence d'un grand feu.

Après de si grands bienfaits, on ne devrait trouver personne au monde qui, portant le nom de chrétien, et prononçant même de bouche ce grand article de la foi, cachât en son cœur un certain mépris et une espèce d'aversion secrète pour la Sainte-Vierge, aversion qui lui donne la témérité d'en parler sans respect, de décrier sa dévotion, de s'opposer à l'honneur que toutes les bonnes âmes lui rendent avec tant de justice. O Dieu de bonté! Dieu d'amour! pourrait-on le croire si on ne le voyait de ses yeux? Véritablement on excuserait plutôt les démons de ce qu'ils ont tant de mépris pour elle, parce que ces malheureuses créatures n'ont pas reçu tous ces bienfaits; mais que les hommes qui les reçoivent prennent les sentiments des démons qui en sont privés, qui n'avouera qu'ils sont pires et plus condamnables que tous les démons d'enfer?

Le cardinal Baronius rapporte qu'en 650, le saint abbé Maxime étant conduit par le milieu de l'armée de l'empereur, par des personnes qui avaient entrepris de le rendre odieux à tout le monde, ils firent courir un bruit sourd dans toute l'armée, que le vieillard était ennemi secret de la Sainte-Vierge, et tous les soldats commençaient déjà à se mutiner contre lui. S'apercevant de ce qui se passait, le vénérable abbé leva les yeux et les mains au ciel, trempés de ses larmes, et, poussant hautement sa voix avec une grande ferveur d'esprit, il s'écria : O Dieu tout-puissant, qui voyez

le fond de mon cœur! vous savez combien je suis éloigné du crime que ceux-ci m'imputent. Quiconque n'honore pas la très-sainte mère de Dieu, qu'il soit anathème. On entendit aussitôt autant d'échos vivants qu'il y avait de bouches dans l'armée, qui répétèrent après lui : Qu'il soit anathème, qu'il soit anathème, qu'il soit anathème. Oh ! qui donnera qu'on entende encore aujourd'hui cet écho partout, et que toutes les bouches prononcent le même anathème contre les ennemis de la divine Marie.

La personne à qui nous parlions quitta tout-à-fait ses mauvais sentiments, et fit une profession publique d'honorer de tout son cœur et de servir toute sa vie la très-Sainte-Vierge. Et pour se fortifier davantage dans cette bonne résolution, elle nous pria instamment de lui faire bien comprendre, s'il était possible, en quoi consistait cette grâce si merveilleuse que la Sainte-Vierge avait reçue pour être la mère de Dieu; et voici comme notre charitable voyageur le lui expliqua.

ARTICLE IV.

En quoi consiste précisément la grâce de la divine Maternité, et quelle idée on peut s'en former.

Qui veut monter au haut d'une tour, doit s'élever peu à peu par plusieurs degrés, et les passer tous l'un après l'autre, autrement il n'y arrivera jamais. Vous désirez monter au plus haut de la tour, quand vous demandez à voir l'excellence de la grâce de la divine maternité, c'est le sommet et la plus haute élévation de toutes les grâces de la Sainte-Vierge ; il faut donc passer au-dessus de toutes les autres et les regarder comme beaucoup inférieures à celles-ci. C'est un charme de voir le bel ordre et l'agréable subordination que Dieu a voulu mettre dans toutes ses œuvres, soit en celles de la nature, soit en celles de la grâce, et celles même de la gloire. Je ne m'étendrai pas à expliquer toutes ces choses qui pourraient être la matière d'un grand volume.

Je me contente de la seule ouverture que nous donne le grand apôtre dans l'épître aux Corinthiens, quand il dit que Dieu a divisé et partagé ses grâces : *Divisiones gratiarum sunt;* et qu'il a aussi partagé les ministères de son Église : *Et divisiones ministrationum sunt* (2. Cor. 12). Il veut que nous regardions la maison de

Dieu comme le palais d'un grand monarque qui tient un grand nombre d'officiers auprès de sa personne, les uns pour son service, les autres pour sa gloire, et les autres pour son plaisir ; tous y ont un fort bel ordre, chacun y tient son rang plus ou moins élevé, selon la dignité de sa charge ou selon la part que le prince veut lui donner en sa grâce et en sa faveur. C'est ainsi, dit le grand apôtre (Ephes. 4), que Dieu a mis dans son Église une multitude d'officiers subordonnés les uns aux autres, selon le degré qu'il leur veut donner dans les ministères plus ou moins élevés où il les emploie, ou selon la mesure des grâces qu'il lui plaît de leur accorder ; *Dedit quosdam apostolos, quosdam prophetas, alios vero evangelistas, alios autem pastores et doctores in opus ministerii.* Regardez d'un même œil la multitude innombrable des domestiques de la maison de Dieu, et de ses fidèles serviteurs durant tous les siècles : ce sont autant de degrés qu'il faut passer pour arriver à connaître le sublime état d'une seule mère de Dieu, que la grâce de sa divine maternité élève au-dessus d'eux sans aucune comparaison.

Quand donc vous auriez pesé à loisir toutes les grâces de tous les serviteurs de Dieu, à commencer depuis la moindre du dernier, qui vaut plus à elle seule que tout le reste du monde, puisqu'elle est d'un ordre supérieur et surnaturel ; et quand vous auriez suivi depuis cette dernière à compter une à une toutes les autres grâces que Dieu a faites jusqu'ici, et qu'il fera encore jusqu'à la fin du monde, à tous les saints et les saintes, et à toutes les âmes des hommes, les pesant toutes en détail et connaissant bien leur valeur, ce qui paraît impossible à l'esprit humain sans un grand miracle ; et quand vous auriez ajouté à tout cela toutes les grâces dont il a enrichi tous les anges qui sont dans le ciel, depuis le dernier jusqu'au premier des séraphins ; je dirais encore, passez tout cela, ce ne sont que des degrés qu'il faut monter ; il faut s'élever plus haut si vous désirez voir le sublime état de la seule grâce de la divine maternité. Faites, si vous voulez, une somme totale de toutes ces grâces des hommes et des anges, il est vrai que le comble en sera si grand qu'il confondra tout esprit qui le considérera ; cependant, je vous dirai derechef : vous êtes encore très-bas au-dessous de la seule grâce de la divine maternité.

Je dis bien plus que, quand vous auriez supputé fort exactement et connu toute l'immensité des grâces sanctifiantes de la Sainte-Vierge, dont nous admirions l'augmentation dans notre dernière conférence, vous ne seriez pas encore monté assez haut pour atteindre à la sublime élévation de la grâce de sa divine maternité. Passez encore toutes ses grâces sanctifiantes, après avoir passé toutes celles des anges et des hommes, tout cela est bien au-dessous; ce ne sont que des degrés qu'il faut tous monter; la seule grâce de la maternité divine élève la très-Sainte-Vierge au-dessus de tout cela sans aucune comparaison.

Je pense que vous exagérez, lui dis-je en l'interrompant; sans doute que le zèle que vous avez pour faire éclater les grandeurs de la Sainte-Vierge vous emporte au-delà de toute mesure; qui peut vous croire quand on vous entend porter les choses à un tel excès? De quelle nature pourrait donc être cette grâce, si toutes les grâces sanctifiantes accordées à tous les hommes et à tous les anges, et même à la Sainte-Vierge, n'en approchent pas. Non, me répondit-il, je ne dis rien qui aille au-delà de la vérité en la prenant dans toute sa rigueur, et vous l'avouerez vous-même, si vous considérez que la maternité de la Sainte-Vierge est une grâce d'une autre nature que toutes les autres, et d'un ordre plus élevé que toutes les grâces sanctifiantes, principalement en deux choses qui sont très-visibles.

La première, que toute la multitude des grâces justifiantes ne peut aller tout au plus qu'à faire des serviteurs de Dieu, des saints et des amis de Dieu, et que toutes ensemble ne suffiraient pas pour faire une mère de Dieu. La Sainte-Vierge même, avec toute l'abondance inconcevable de ses grâces sanctifiantes, n'aurait été au plus qu'une très-sainte servante de Dieu, et n'eût pas été sa mère, si elle n'eût pas eu la grâce de sa divine maternité. Ce n'est donc pas exagérer de dire que cette grâce singulière est tout-à-fait élevée au-dessus de toutes les autres, puisqu'il faut demeurer d'accord qu'entre une mère et une servante il y a bien de la différence. L'autre chose qui montre aussi visiblement cette différence, est que toutes les grâces sanctifiantes des saints et des anges ne peuvent produire tout au plus que de très-bons actes d'amour de Dieu, d'[illegible], d'admiration, de louanges, ou d'autres semblables;

et que tous ces actes, quelque excellence qu'ils puissent avoir, ne sont toujours que des accidents ; mais la seule grâce de la divine maternité produit une substance et une substance divine, et la propre personne de Dieu. Quelle comparaison faut-il faire entre l'effet de l'une de ces grâces et l'effet de l'autre ? Ce n'est donc pas exagérer, de dire que la seule grâce de la maternité, que la Sainte-Vierge possède, est très-élevée au-dessus de toutes les grâces justifiantes, que tous les saints et tous les anges, et elle-même ont reçues de Dieu.

Je vois bien, lui dis-je, qu'il y a de la différence entre cette grâce et toutes les autres, et je conçois déjà, quoique obscurément, que ce doit être quelque chose de bien admirable ; mais je ne comprends pas bien encore ce que c'est, ni en quoi elle consiste. Voici, me répliqua-t-il, comme je la comprends. Je la regarde comme quelque chose qui a une très-grande ressemblance avec la divinité même, et je la prends pour une parfaite image de l'essence de Dieu. Interrogez les plus savants théologiens du monde, vous les ferez convenir de cette vérité, sans qu'ils y fassent presque réflexion. Demandez-leur qu'ils vous expriment ce qu'ils conçoivent de l'essence de Dieu, ils vous diront que c'est une source abondante, un principe fécond à produire une personne divine : *Fœcunda radix producendi divinam personam.* Priez-les ensuite qu'ils vous expriment ce qu'ils pensent de la maternité de la Sainte-Vierge, ils seront obligés de vous répéter les mêmes paroles, que c'est *Fœcunda radix producendi divinam personam*, une source abondante, et un principe fécond à produire une personne divine. Ne semble-t-il donc pas que l'essence de Dieu et la maternité de la divine Marie ne soient qu'une même chose ? puisqu'il faut dépeindre l'une et l'autre de même façon.

Quand j'entends dire ces grandes paroles : *Fœcunda radix producendi divinam personam*, un principe qui a la fécondité de produire une personne divine, je demande, de qui parlez-vous ? Ne parlez-vous point de l'essence de Dieu ? Oui ; car il est certain que c'est la fécondité infinie de Dieu, que les personnes divines sont produites dans l'éternité. Ne parlez-vous point aussi de la grâce de la divine maternité ? Oui ; car il est certain que cette grâce est en la Sainte-Vierge un principe fécond, qui lui donne la puissance

de produire une personne divine. O grâce incomparable ? O grâce au-dessus de toutes les grâces ! à quelle sublimité élevez-vous cette mère admirable, puisqu'on est obligé de parler d'elle comme de Dieu même ? Mais aussi il en faut demeurer là ; on est à bout quand on a dit qu'elle est vraiment la mère de Dieu.

Il me semble que de ce principe il en résulte des conséquences qui me paraissent pour le moins aussi surprenantes. La première est que la divine maternité est donc quelque chose de plus admirable en la Sainte-Vierge, que n'est pas l'essence divine en Dieu le Père. Que le Père-Éternel produise par sa propre nature un Fils qui lui est semblable, cela se conçoit plus aisément, un chacun produit son semblable, il n'y a rien de plus naturel qu'un Dieu produise un Dieu comme lui ; on ne doit pas en être plus surpris que de voir qu'un homme produise un homme comme lui ; mais que cette grâce de la maternité divine, qui n'est pas un Dieu, mais une simple créature, qui n'est pas même une substance, mais un simple accident, ait la vertu de produire un effet qui la surpasse deux fois infiniment ; premièrement que, n'étant qu'un accident, elle produise une substance si noble, qu'elle surpasse toute autre substance ; secondement, que n'étant qu'une créature, elle produise un Dieu Créateur du monde, qui pourrait comprendre cela ? Que le plus grand esprit du monde l'approfondisse tant qu'il voudra, et tant qu'il pourra ; ne faudra-t-il pas qu'il demeure perdu dans ces abîmes ?

C'est ici le plus grand de tous les prodiges de la grâce, et le plus puissant effet qu'elle pouvait produire. Et chose admirable, ce qu'elle ne pouvait pas obtenir dans le sein de Dieu même, elle l'a obtenu dans le sein de la Sainte-Vierge. Il est impossible que Dieu le Père produise son Fils unique par la grâce, il faut nécessairement qu'il le produise par sa propre nature divine ; il est impossible, au contraire, que la divine mère produise ce même Fils unique par nature, il faut nécessairement qu'elle le produise par la grâce : et de là, voyez quelle conséquence, qui fait éclater admirablement les grandeurs de la Sainte-Vierge. Puisque Dieu le Père produit son Fils unique par nature, c'est donc nécessairement, c'est donc aussi sans aucun mérite ; et puisque la très-Sainte-Vierge produit le même Fils par grâce, c'est donc librement, c'est donc aussi avec mérite.

Mais qui nous dira de quel poids est ce mérite? qui pourra estimer sa valeur? Il y a deux mesures, selon saint Thomas, qui font la grandeur de la grâce et l'excellence de la bonne œuvre, sur lesquelles on peut élever la grandeur du mérite; plus la grâce est grande dans une âme, plus le mérite est grand, et plus l'œuvre qu'elle produit est excellente, plus son mérite a de grandeur (D. Th. *Quantitas meriti ex duobus pensatur : uno modo ex radice charitatis, alio modo ex claritate operis*). Or mesurez, si vous pouvez, l'un et l'autre dans la Sainte-Vierge, et vous saurez la valeur de son mérite, puisqu'elle est la mère de Dieu, sa grâce est celle de la divine maternité; et puisqu'elle a produit le Sauveur du monde, son œuvre est un Dieu-Homme; où va tout cela? Que tous les esprits des anges et des hommes s'appliquent durant tout un siècle à le concevoir, ils ne le comprendront jamais. C'est pour cela que saint Bernardin a eu raison de dire ces belles paroles : *Plus meruit beata Virgo in uno consensu conceptionis Filii sui, quam omnes angeli et homines simul in cunctis suis actibus et cogitationibus.* Que la Sainte-Vierge a plus mérité par le seul consentement libre qu'elle donna aux paroles de l'ange, pour concevoir le Fils de Dieu dans son chaste sein, que tous les anges et tous les hommes ensemble n'ont mérité par toute la multitude de leurs bonnes œuvres ou de leurs bonnes pensées. Cela se comprend aisément, si on considère, d'un côté, que sa seule grâce était plus grande que toutes les grâces réunies ensemble, et, de l'autre, que la seule bonne œuvre qu'elle a faite en nous donnant Jésus-Christ vaut mieux que tous les biens qui peuvent jamais être faits par les créatures.

Grand Dieu! que dirons-nous quand nous parlons de la mère de Dieu? Et le moyen qu'un esprit arrive à comprendre la moindre partie des grandeurs de sa divine maternité? Saint Ignace, ce grand évêque d'Antioche, contemporain des apôtres, et par conséquent contemporain aussi de la Sainte-Vierge, mais qu'il n'avait jamais eu le bonheur de voir, ne la connaissant que par la voix publique et par les grandes merveilles qui se publiaient d'elle dans toute l'Église, mourait d'envie d'en être lui-même le témoin oculaire; cet illustre martyr, dont le cœur était brûlant de l'amour de Dieu, et dont les paroles, rapportées par saint Jérôme, jettent

encore aujourd'hui partout les étincelles du feu qui le consumait, écrivait à saint Jean, le bien-aimé disciple de Notre-Seigneur et fils adoptif de la Sainte-Vierge, après lui avoir raconté au long les grands éloges que tout le monde lui donnait, conclut par ces belles paroles : *Et hæc talia excitaverunt viscera nostra, et cogunt valde desiderare aspectum ejus, et, si fas est sic fari, cœlestis prodigii et sacratissimi monstri* (Ignatius, Epist. ad Joan.). Je n'ai pu, dit-il, entendre toutes ces choses sans sentir tout mon intérieur excité, et mon cœur embrasé d'un très-ardent désir de voir en terre ce prodige du Ciel, et, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi, ce tres-sacré monstre qui jette tant d'étonnement et d'admiration dans l'esprit de tous ceux dont les yeux sont assez heureux pour le voir.

Saint Denis aréopagite, ce grand esprit, ce très-savant homme et ce sublime contemplatif, l'ayant vue pour la première fois, remarqua en elle quelque chose de si miraculeux et de si divin, qu'il ne crut pas d'abord voir une créature mortelle ; il protesta ensuite hautement que, si la foi ne l'eût pas mieux instruit que ses yeux et que sa raison humaine, il l'eût prise pour le vrai Dieu, et qu'il lui eût rendu les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu seul ; voici ses paroles que nous trouvons dans une épître qu'il écrivait au grand apôtre saint Paul, qui était son père et son maître. Je confesse devant la toute-puissance de Dieu et la clémence du Sauveur, et la gloire de la majesté de la Vierge mère, qu'étant conduit par Jean, le sommet et l'excellence de l'Évangile et des prophètes, en la présence déiforme de la très-haute Vierge, une si grande splendeur m'environna extérieurement, une si vive lumière m'éclaira intérieurement, une si grande abondance d'excellentes odeurs m'embauma, que ni le corps misérable, ni même l'esprit, n'est point capable de supporter les goûts et les suavités d'un si grand bonheur. Mon cœur défaillit, et mon esprit succomba opprimé par la majesté d'une si grande gloire ; puis il ajoute : *Testor qui aderat in Virgine Deum ; si tua divina concepta me non docuissent, hanc ego verum Deum esse credidissem ;* j'atteste, dit-il, le vrai Dieu, dont la présence se faisait respecter dans la Sainte-Vierge, que si vos divines lumières ne m'eussent pas mieux enseigné, j'eusse cru qu'elle était le vrai Dieu qu'il faut adorer.

Voilà les sentiments d'estime, de respect et d'amour que les plus grands saints ont eus pour la Sainte-Vierge dès le commencement de l'Église ; lorsqu'elle était encore sur la terre dans la condition d'une créature mortelle, à peine pouvaient-ils mettre quelques bornes au zèle qu'ils avaient pour son honneur et pour son service, et la seule foi les empêchait de l'aimer et de l'adorer comme Dieu même. Et cependant on verra des esprits enfoncés dans la chair et des âmes collées au pavé, qui ne sont que des vers en comparaison de ces grandes lumières de l'Église, qui viendront blâmer les éloges que l'on s'efforce de donner à la mère de Dieu, et qui diront que ce sont des exagérations du zèle indiscret des saints pères. On en verra qui oseront condamner la dévotion universelle de tous les véritables chrétiens envers cette mère admirable, et qui auront la témérité de dire que ce ne sont que des erreurs et de certaines superstitions qui se sont glissées insensiblement parmi les peuples. Oh ! que nous sommes éloignés de lui rendre autant d'hommages et de profonds respects que les premiers chrétiens lui en ont rendu ! Je veux vous en faire ici la démonstration évidente, et ce sera la conclusion et le fruit de la conférence.

ARTICLE V.

La grande dévotion des chrétiens pour la Sainte-Vierge.

Pour boire l'eau bien pure, il faut puiser dans la fontaine même ; plus on en approche, plus on trouve que l'eau est plus pure que dans le ruisseau ; et plus on s'en éloigne, plus on la trouve altérée et impure. On peut considérer la dévotion à la Sainte-Vierge comme un grand fleuve qui a toujours roulé ses eaux pour arroser tout le parterre de la Sainte-Église ; coulant continuellement sans aucune interruption depuis la naissance de la religion chrétienne jusqu'à présent ; mais nous devons examiner si, conduisant son cours si loin et si long-temps, elle ne s'est point un peu altérée, s'il ne s'est point glissé quelque abus, si elle n'a point dégénéré en superstition, si elle n'est point devenue déréglée et comme débordée, imitant les fleuves qui passent par le pied des montagnes, et qui, étant sujets à s'enfler par des torrents, se débordent, sortent de leur lit, et vont faire de grands ravages dans tout le plat pays. On voit

de certains esprits qui, se flattant d'être animés d'un grand zèle de la gloire de Dieu, s'efforcent de mettre des digues à la dévotion qu'on a maintenant pour la Sainte-Vierge, afin d'empêcher, disent-ils, les excès, de peur qu'elle ne ruine la beauté de la religion, de peur qu'elle ne scandalise les hérétiques, de peur qu'elle ne donne sujet aux simples de devenir des idolâtres, et par d'autres frivoles prétextes. Est-ce donc qu'elle s'est enflée à l'excès, et que, passant les justes bornes où elle se doit renfermer, elle met toute l'Église en quelque péril ?

Voyons et remontons jusqu'à la source ; comparons les commencements avec les suites, et voyons si cette dévotion s'est altérée, si elle a dégénéré en quelque superstition vicieuse, si le zèle indiscret de quelques dévots, se débordant comme des torrents qui ravagent tout, l'a enflée à l'excès : est-elle plus grande à présent qu'elle n'a été dans le temps des premiers chrétiens, qui avaient les sentiments les plus purs, les ayant pris dans la source même? Sans doute que cet examen nous fera voir une diminution très-notable dans la dévotion à la Sainte-Vierge, et nous serons contraints d'avouer, à notre grande confusion, que nos plus grands sentiments pour elle ne sont que des tiédeurs et des lâchetés, en comparaison du zèle des premiers chrétiens.

Quand est-ce qu'on s'est avisé d'honorer la Sainte-Vierge? En quel siècle les chrétiens ont-ils commencé d'avoir de la dévotion pour elle? Je réponds que la dévotion à la Sainte-Vierge est de même âge que la religion chrétienne, et qu'on n'a jamais vu les chrétiens avoir de la piété pour Jésus-Christ qu'ils n'aient aussi eu de la dévotion pour sa sainte mère. Qui leur a appris cela? En quel texte de l'Écriture leur est-il commandé ou conseillé d'honorer la Vierge, et d'avoir une dévotion si empressée pour elle, qu'il leur semble qu'ils ne seraient pas véritablement chrétiens s'ils n'étaient dévots à la Vierge? Je réponds que Jésus-Christ qui a institué la religion chrétienne est le grand maître qui nous a appris la dévotion à la Sainte-Vierge ; c'est lui qui l'a pratiquée le premier. Je sais bien qu'on ne doit pas appeler dévotion les tendresses naturelles des petits enfants envers leurs mères; mais, quand on parle d'un Enfant-Dieu dont toutes les actions étaient divines et honnêtes, ne me sera-t-il point permis de dire qu'il pratiquait

toujours la dévotion envers Dieu son père, et même envers sa divine mère, mais d'une manière si excellente et si sublime, si respectueuse et si affective, si tendre et si fervente, si efficace et si parfaite en toutes choses, que l'on peut dire hardiment que jamais personne n'a été et jamais personne ne sera si dévot à la Sainte-Vierge que Jésus-Christ l'a été.

C'est dans les doux embrassements du Fils et de la mère, de Jésus et de Marie que je vois naître la dévotion à la Vierge : voilà son origine. Et, comme nous croyons que c'est entre le Père et le Fils que le Saint-Esprit est produit dans l'éternité par une même volonté qui leur est commune, et que, si on peut admettre de la dévotion dans la Trinité adorable, elle est sans doute dans cet esprit d'amour, dans le cœur du Père et du Fils; nous devons croire aussi que c'est entre la mère et le Fils que la dévotion à la Vierge a pris naissance. O Jésus enfant! que vous êtes dévot! On ne peut pas douter que vous n'eussiez la dévotion dans toute la perfection qu'il est possible de l'avoir; mais où se terminait toute votre dévotion? N'était-ce pas à votre Père céleste et à votre divine mère? Nous ne savons pas quelle était la dévotion que vous aviez pour votre Père-Éternel, vous seul le savez, nous ne sommes pas capables de l'entendre; mais vous avez bien voulu, pour nous donner l'exemple, nous faire voir la dévotion que vous aviez à la Sainte-Vierge votre divine mère. O Dieu d'amour! qu'elle était tendre et cordiale!

Voir Jésus enfant pendu au cou de sa très-sainte mère, la caresser, l'embrasser si tendrement, lui donner les marques du plus parfait amour qui fût jamais d'un enfant pour sa mère, n'avoir, ce semble, des yeux, des bras et un cœur que pour elle, n'était-ce pas lui être tout dévoué? O mon Dieu! voilà une dévotion bien sensible! Eh! qui jamais en a eu une qui en approchât! Toutefois, lui dis-je, ce n'était encore qu'une dévotion d'enfant? Il est vrai, me répondit-il; mais considérez que c'était un Enfant-Dieu, qui se conduisait en tout avec une sagesse infinie.

Quand il cessa d'être enfant, il voulut nous faire paraître que sa dévotion envers la Sainte-Vierge croissait et se fortifiait toujours avec l'âge; il se tenait toujours auprès d'elle, il la priait souvent, lui demandait tous ses besoins, n'avait recours qu'à elle, et, après

son divin Père, il mettait en elle toute sa confiance; son application, après les honneurs suprêmes qu'il rendait à Dieu son Père, est à honorer la Sainte-Vierge, à lui plaire et à la servir, et il demeura trente ans entiers dans cet exercice, sans s'en vouloir distraire seulement un jour ni une heure, pour travailler au salut du monde par ses prédications et par ses miracles, qui était pourtant le grand dessein qui l'amenait en terre, et qu'il avait concerté avec Dieu son Père dans l'éternité. Fut-il jamais une dévotion pour la Sainte-Vierge ou plus zélée, ou plus fidèle?

Il est vrai que, durant les trois ans qu'il employa au grand ouvrage de la rédemption du monde, il n'était plus si assidu auprès de la Sainte-Vierge et ne lui donna plus des marques si sensibles de sa dévotion; il sembla même ne pas lui parler avec trop de tendresse en quelques rencontres, parce qu'il s'agissait de la gloire et du service de son Père-Éternel, pour nous instruire par son exemple que, quelque dévotion que l'on ait à la Sainte-Vierge, il lui faut toujours préférer Dieu sans aucune comparaison. Mais, pour nous faire voir que sa dévotion pour elle était toujours au fond de son cœur, et qu'il la conservait dans la même force jusqu'au dernier soupir de sa vie, quand il est sur le point de mourir en croix pour notre salut, dans ce moment où il faisait éclater si haut son amour pour toute l'Église, il voulut aussi faire paraître sa dévotion particulière pour la très-Sainte-Vierge. Il l'égale, ou même il la préfère elle seule à toute l'Église; car, s'il laisse le soin de toute son Église à un apôtre, il demande les soins d'un autre pour sa seule mère. Celui qu'il nomme pour gouverner toute l'Église est le premier en dignité, c'est saint Pierre, le chef des apôtres; mais celui qu'il propose pour donner ses soins au service de sa seule mère est le premier dans les tendresses de son cœur, c'est son bien-aimé disciple, saint Jean; et comme c'est lui qui lui est le plus cher, il lui confie aussi ce qu'il a de plus cher au monde. Qui n'avouera qu'il est impossible à tous les hommes et à tous les anges d'avoir une dévotion pour la Sainte-Vierge assez grande pour être comparée à celle dont Jésus-Christ, notre vrai modèle, nous a donné lui-même l'exemple?

Je l'interrompis là-dessus et je lui dis: il me semble qu'on ne doit pas nommer tout cela dévotion à la Vierge, ce sont seulement

des devoirs naturels d'un enfant envers sa mère. Ne voyons-nous pas que tous les enfants bien nés rendent les mêmes devoirs à leurs mères? Vous ne savez donc pas, me répondit-il, ce que c'est que dévotion, si vous prenez tous les sentiments que Jésus-Christ a eus pour la Sainte-Vierge pour de simples devoirs naturels que tous les enfants bien nés rendent à leurs mères? Consultez saint Thomas, il vous apprendra que la dévotion est l'acte ou l'exercice principal de la vertu de religion (D. Thom. 2. 2. q. 82). Or, la religion regarde Dieu et les saints : Dieu premièrement et principalement, pour lui rendre les honneurs suprêmes qui ne sont dus qu'à lui seul; et les saints en second lieu et dépendamment de Dieu, pour leur rendre les honneurs subalternes qui leur sont dus; la dévotion regarde donc Dieu premièrement, et en second lieu les saints.

Il y a bien de la différence à la vérité, entre ce qui se fait par nature, et ce qui se fait par religion : l'un est rampant sur la terre, et l'autre est élevé jusqu'au ciel. Tous les devoirs que les petits enfants rendent à leurs mères naturellement, avant qu'ils aient l'usage de la raison, sont en quelque manière semblables à ceux des bêtes; un petit chien caresse sa mère, comme un enfant caresse la sienne, par un seul instinct de nature. Quand la raison commence à conduire un enfant, s'il est bien né, il continue à rendre de plus grands devoirs à sa mère, mais il le fait par une simple raison naturelle. Tous ses devoirs sont de même nature que ceux des païens; et tous ces devoirs naturels d'un enfant envers sa mère rampent sur la terre; et parce qu'ils les rendent par nature, il n'y a point de religion, et par conséquent il n'y a point de dévotion. Je vous demande maintenant, oseriez-vous seulement avoir la pensée que tous les devoirs que Jésus-Christ a rendus à la Sainte-Vierge sa mère fussent de cette nature? L'a-t-il caressée dans son enfance, comme les petits animaux caressent leur mère? L'a-t-il honorée et servie dans son âge plus avancé, comme les païens honorent et servent leur mère? N'agissait-il que d'une manière basse et imparfaite, suivant seulement les mouvements de la nature animale ou de la raison purement naturelle? N'auriez-vous pas horreur d'admettre une telle pensée dans votre esprit? Il faut donc dire qu'il n'agissait pas par nature, mais par religion; il agissait donc aussi par dévotion, honorant et servant dans sa divine mère la plus sainte de toutes les

saintes; et par conséquent il est assuré que tout ce qu'a fait Jésus-Christ à son égard était une vraie et très-parfaite dévotion à la Sainte-Vierge. C'est lui qui l'a commencée, c'est lui qui l'a instituée dans son Église, au même temps qu'il a établi la religion chrétienne au monde, voulant qu'elles durent autant l'une que l'autre; c'est lui enfin qui l'a inspirée d'abord à tous ses apôtres, afin qu'ils la répandissent partout où ils porteraient le saint Évangile.

Avons-nous quelque témoignage, demandai-je à notre voyageur, que les apôtres aient pratiqué la dévotion à la Sainte-Vierge? Oui, me répondit-il, et avec un zèle tout autre que celui que nous avons à présent. Saint Pierre, le prince des apôtres, est le premier qui a commencé à faire une mémoire particulière de la Sainte-Vierge, comme il paraît dans la liturgie que ce premier pape a laissée à l'Église romaine, comme l'atteste Léon III (Leo 3. Épist. ad Michaelem); et après lui saint Thomas (D. Th. 3. p.), et le même apôtre consacra la première église à Tripoli, en l'honneur de la Sainte-Vierge, quoiqu'elle fût encore vivante sur la terre; vous le verrez dans Volaterran, au livre second de sa géographie.

Après saint Pierre, l'apôtre saint Jacques, dans la messe qu'il a composée, fait plusieurs fois une mémoire très-honorable de la Sainte-Vierge, qu'il appelle plus précieuse que les chérubins, plus glorieuse que les séraphins; et après plusieurs grands éloges, il ajoute ces paroles: *Faisons mémoire de la très-sainte immaculée, très-glorieuse, bénie, notre dame mère de Dieu, et toujours Vierge Marie* (D. Jacobus, habetur in tur. de consecrat. dist. 1). Et le même apôtre fit bâtir une église en Espagne, en l'honneur de la Sainte-Vierge, qu'on appelle encore aujourd'hui Notre-Dame-du-Pilier (Consule Cartag. lib. 6. Homil. 17).

Ne pensez-vous pas que l'apôtre saint Jean, ce bien-aimé disciple de Notre-Seigneur, qui avait reçu par un privilége très-particulier la charge principale de la Sainte-Vierge, qui lui fut donnée pour mère au pied de sa croix, se montra plus zélé que tout le reste des apôtres à inspirer à tout le monde une grande dévotion pour elle? Lisez l'épître au clergé de Constantinople, qui est dans les actes du concile général d'Éphèse, vous y verrez que ce grand apôtre fit aussi bâtir une église à l'honneur de la Sainte-Vierge et nous ne pouvons pas douter raisonnablement que tous les autres

apôtres n'aient aussi fait, chacun de leur côté, ce que le devoir de fidèles missionnaires de Jésus-Christ exigeait d'eux, pour étendre partout la dévotion à la Sainte-Vierge, ayant tous également reçu cette instruction de leur divin maître.

Ne voyez-vous donc pas que la dévotion à la Sainte-Vierge est très-ancienne dans l'Église, et qu'elle est bien fondée, non sur le faux zèle de quelques dévots indiscrets, mais sur le fondement des mêmes apôtres, qui ont établi la religion chrétienne par toute la terre? Ne pourrais-je pas lui adresser les mêmes paroles que le grand apôtre écrivait aux Éphésiens : *Non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum, superædificati supra fundamentum apostolorum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu* (Ephes. 2.). Dévotion à la mère de Dieu, vous n'êtes pas étrangère ni inconnue dans l'Église; vous n'y avez pas été introduite depuis peu par des abus ou par des erreurs populaires, vous y êtes solidement bâtie sur le fondement des apôtres; Jésus-Christ même est la pierre angulaire qui les tient unis entre eux et avec tous les fidèles de son Église, pour vous soutenir. Vous êtes si propre à la religion chrétienne, que vous faites en quelque façon une partie de son essence; vous êtes entrée avec elle au monde, vous êtes appuyée sur les mêmes fondements, et vous ne finirez jamais, non plus qu'elle, jusqu'à la consommation des siècles; ceux qui vous combattent sont trop faibles pour vous ébranler.

Poursuivons, et voyons comment la sainte Église, instruite par Jésus-Christ même et par les apôtres, a toujours prêché cette sainte dévotion, comme elle l'a professée, pratiquée, défendue avec tout le zèle de l'esprit de Dieu qui l'anime, et qui lui a toujours été donné pour défendre les choses essentielles à la religion. 1. Elle a composé un office pour chanter tous les jours les louanges de Jésus-Christ, elle en a composé un autre pour chanter les louanges de la Sainte-Vierge; 2. elle a institué plusieurs fêtes très-solennelles pour honorer les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur, sa nativité, sa résurrection, sa transfiguration, son ascension dans les cieux; elle en a institué aussi plusieurs très-solennelles pour honorer les principaux mystères de la vie de la Sainte-Vierge, sa conception, sa nativité, sa présentation au temple, son annonciation, sa visitation, son assomption et son couronne-

ment dans les cieux ; 3. elle a assemblé des conciles généraux pour défendre la divinité de Jésus-Christ contre les hérétiques qui la combattaient; elle en a aussi assemblé pour défendre la maternité divine de la Sainte-Vierge contre les hérétiques qui lui voulaient ravir cette gloire ; 4. elle a bâti des temples magnifiques à la gloire du Fils de Dieu ; elle en a bâti aussi de magnifiques à l'honneur de sa divine mère. Il est vrai que dans les uns et dans les autres on ne présente l'adorable sacrifice qu'à Dieu seul, et jamais à la Sainte-Vierge, parce qu'elle n'est pas Dieu et qu'on ne doit pas lui rendre les honneurs suprêmes de latrie : quelques temples cependant sont dédiés plus particulièrement à la dévotion envers le Fils, et les autres à la dévotion envers la mère.

Veut-on voir quelle a été la dévotion des premiers chrétiens pour la Sainte-Vierge, et le zèle de ceux qui les ont suivis de siècle en siècle, jusqu'à présent? Regardez la multitude innombrable des églises bâties en son nom dans toute l'étendue de la chrétienté ; admirez leur grandeur et leur magnificence, comptez le nombre des évêchés et des chapitres, des églises collégiales et des grandes abbayes fondées en son nom. J'écris ces choses dans une province où il n'y a que sept évêchés : quatre sont fondés sous le titre de la Sainte-Vierge, et ont chacun des églises cathédrales si pompeuses qu'on les peut compter entre les plus belles qui soient dans toute la religion chrétienne. Ne sont-ce point là des monuments augustes de la grande dévotion de nos pères pour la Sainte-Vierge ! Ils vivaient il y a huit ou neuf cents ans, ou encore plus : voyez maintenant si la dévotion de la Sainte-Vierge s'est bien augmentée depuis ce temps-là et si on peut se plaindre qu'elle soit passée dans un trop grand excès qu'il faille retrancher? Voyez si toute la multitude des dévots et des dévotes de la Sainte-Vierge, réunis ensemble, voudraient entreprendre de bâtir à présent une seule église en son honneur, aussi magnifique que celles qui ont été bâties par nos ancêtres par toute la terre, ou de fonder une seule abbaye, ou de doter un seul grand chapitre? Oh ! que nous sommes donc éloignés d'avoir autant de dévotion pour la Sainte-Vierge qu'en avaient nos pères !

Je n'entreprends pas de rapporter ici le nombre d'oratoires et de chapelles dédiés à la Sainte-Vierge (Cartagen. l. 6. Hom. 17), et

qui sont devenues si fameuses par la multitude des miracles qui s'y sont déjà faits et qui s'y font encore tous les jours, ni le grand nombre de confréries qui sont érigées; les unes universelles, comme celle du Rosaire ou du Scapulaire ; les autres en de certains lieux qui sont plus particulièrement dévoués à la Sainte-Vierge ; ni une multitude d'ordres religieux de l'un et de l'autre sexe, qui sont institués exprès pour honorer particulièrement après Dieu la très-Sainte-Vierge ; il faudrait un volume entier pour les détailler.

Il en faudrait un autre pour marquer seulement les noms de tous les pères de l'Église qui se sont rendus plus illustres à proclamer la dévotion envers la Sainte-Vierge, car il n'en faudrait presque pas omettre un seul ; et qui voudrait mettre seulement quelques-unes des paroles qu'ils ont écrites pour exprimer les sentiments d'estime, de respect, d'amour, de tendresse, de zèle qu'ils ont eus pour elle, ne finirait pas. C'est l'accomplissement de la prophétie qu'elle fit d'elle-même dans son cantique : *Ex hoc enim beatam me dicent omnes generationes :* que toutes les nations la publieraient bienheureuse. Y a-t-il rien de plus magnifique que ce que dit Hugues le cardinal, quand il paraphrase ces paroles ? *Désormais*, dit-il, *toutes les bouches sont ouvertes à préconiser partout ses habitudes et ses incomparables grandeurs : toutes les nations différentes, c'est-à-dire des Juifs et des Gentils, des hommes et des femmes, des pauvres et des riches, des anges et des hommes, parce que tous ont reçu par elle un salutaire bénéfice : les hommes la réconciliation, les anges la réparation; car Jésus-Christ le Fils de Dieu a opéré le salut au milieu de la terre, c'est-à-dire dans le sein virginal de Marie, qui, par une propriété merveilleuse, est appelée le milieu de la terre* (Hugo Card. in Magnificat).

C'est vers elle comme vers leur commun asile que se tournent les yeux de toutes les âmes chrétiennes, et celles qui sont au ciel, et celles qui sont dans le purgatoire, et celles qui sont encore sur la terre : les premières afin que les ruines des mauvais anges soient réparées; les secondes afin qu'elles soient délivrées de leurs peines; les troisièmes afin qu'elles soient réconciliées avec Dieu. C'est vous, Sainte-Vierge, que tous publient bienheureuse, parce

que vous avez obligé toutes les générations en leur produisant la vie, la grâce et la gloire ; la vie aux mortels, la grâce aux pécheurs, et la gloire aux justes. C'est de vous qu'il faut dire ce que l'on a dit autrefois de Judith : vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple, parce que vous avez agi puissamment ; les premières paroles sont des anges qui sont dans la Jérusalem céleste, et dont les ruines sont réparées par vous, *Tu gloria Jerusalem* ; les secondes sont les paroles de toute l'Église de la terre, qui soupire vers vous comme vers la source des joies qui la doivent consoler dans son exil, *Tu lætitia Israël* ; les troisièmes sont particulièrement les paroles des femmes qui voient leur sexe (qu'elles avaient vu chargé d'infamie pour avoir commencé le malheur du monde) par vous réparé et comblé d'honneur, *Tu honorificentia populi nostri.*

Toutes les nations du monde bénissent la Sainte-Vierge, et l'Église triomphante qui est dans le ciel, la militante qui est sur la terre, et la souffrante qui est dans le purgatoire, sont attachées à elle par le lien sacré d'une dévotion particulière. Il n'y a donc que l'enfer et ses malheureux habitants qui n'ont aucune dévotion pour elle ; c'est là que sont relégués tous les hérétiques qui ont osé combattre sa gloire, c'est là que seront aussi tous les faux catholiques qui décrient sa dévotion, et qui la trahissent sous un faux prétexte de vouloir servir son Fils unique, comme si le Fils était jaloux de l'honneur que l'on rend à sa très-sainte mère. Ouvrez les yeux, misérables que vous êtes, voyez si tous ceux qui ont le plus honoré la Sainte-Vierge n'en ont pas reçu des bénédictions en terre et des couronnes de gloire dans le ciel. Mais baissez les yeux, ennemis de Dieu et de sa mère, voyez dans les plus profonds abîmes de l'enfer, où sont tous ceux dont vous avez l'esprit et les sentiments ; qu'ont-ils gagné d'avoir combattu, décrié et méprisé la dévotion à la Sainte-Vierge ? Qui est la personne de bon sens qui voudra entrer dans vos sentiments ? Ce ne sera pas moi, dirent tous ceux qui assistaient à la conférence, qui finit ainsi par la protestation que chacun fit alors, de vouloir être toute sa vie très-dévot à la Sainte-Vierge.

CONFÉRENCE XIV.

La Pandore, où il est montré que la Sainte-Vierge est le centre de tous les bienfaits de Dieu.

Lorsque j'entendis donner à cette conférence le nom de Pandore, j'en fus choqué d'abord ; outre que ce n'est plus à présent l'usage de mêler les choses profanes avec les sacrées, il me semblait que ce n'était point être assez chrétien de faire entrer des fables parmi les sérieuses et saintes vérités dont nous avons coutume de traiter dans nos conférences.

J'avais appris, étant jeune, qu'Hésiode, dans sa philosophie secrète, n'était feint une vierge que la nature avait fait naître si heureuse, qu'elle eut le bonheur d'être aimée passionnément de tous les dieux ; en sorte qu'ils voulurent tous la gratifier chacun de leur présent, et qu'elle devint, par cette libéralité, aussi riche elle seule qu'ils l'étaient tous ensemble. Apollon lui donna sa musique, Mercure son éloquence, Mars sa générosité ; Vénus lui donna sa grâce et l'art de se faire aimer, Minerve lui donna sa sagesse, Junon sa beauté ; tous les autres dieux et déesses lui donnèrent de même tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et on la nomma pour cela la Pandore, c'est-à-dire le don de tous les dieux. Cela me semblait assez beau quand j'étais enfant ; mais depuis j'ai fort regretté que toutes ces sortes de chimères soient entrées dans ma tête.

Hélas ! qu'il me semble déplorable d'élever parmi les fables et le mensonge les enfants des chrétiens, que Dieu destine pour être conduits, par la voie des grandes vérités de la foi, à la possession éternelle de la vérité infinie, qui est Dieu même. On les envoie aux écoles pour apprendre la vérité, et on les achemine d'abord par le mensonge ; on a grand soin de leur faire savoir avant toutes choses les fictions des poëtes, les amours des faux dieux, et toutes les rêveries de l'antiquité fabuleuse ; et puis on dit qu'ils savent les belles-lettres, et moi je dirais volontiers qu'ils ne savent et qu'ils n'ont que de ces chimères, dont il faudra qu'ils se défassent avant toutes choses, s'ils veulent arriver à la connaissance de la vérité.

Mais hélas ! ces trompeuses idées qui entrent les premières dans la tête sont les dernières qui en sortent ; ayant trouvé un jeune es-

prit comme une table unie, très-facile à recevoir toutes sortes d'images, elles se sont imprimées en lui les premières, elles y ont été reçues non-seulement avec agrément, mais avec un empressement pareil à celui que les faméliques ressentent de se remplir de ce qui se présente le premier à eux. Ces connaissances puériles étant ainsi les premières qui ont occupé l'esprit, elles maintiennent si bien leur possession, qu'on a mille peines à les en bannir ; s'il a fallu deux ou trois ans pour les apprendre, à peine tout le reste de la vie suffit-il pour les oublier. Qu'avons-nous à faire d'apprendre dans le commencement ce qu'il faut s'efforcer d'oublier dans la suite ? N'avons-nous point assez d'ignorance et d'erreur chez nous par le désavantage de notre naissance, sans en appeler encore du dehors, pour ajouter des ténèbres volontaires à nos ténèbres naturelles ? et notre propre esprit ne nous fournit-il point assez de pensées extravagantes, sans le remplir encore de ces pensées profanes, dont les auteurs ont amusé les siècles passés par leurs rêveries et par leurs fables ?

Que m'a servi d'avoir appris la fable de Pandore et les présents imaginaires que tous les faux dieux lui ont faits ? N'eût-il pas mieux valu apprendre d'abord une grande vérité, que je n'ai apprise que trop tard dans la lecture des saints pères ! Que le seul vrai Dieu que nous adorons a choisi une Vierge particulière, la plus excellente des vierges, et la plus parfaite de toutes les créatures, pour en faire l'objet spécial de son divin amour et le centre de tous ses dons ; qu'il l'a remplie de ses grâces les plus abondantes, qu'il l'a honorée de ses faveurs les plus signalées, jusqu'à lui donner la souveraine dignité de sa propre mère. Qu'était-il besoin de nous feindre une légion de faux dieux, pour dire que chacun d'eux avait donné à la seule Pandore ce qu'il avait de plus précieux ? La vérité n'est-elle pas bien plus agréable, quand elle nous apprend que Dieu, aimant la seule Sainte-Vierge plus que tout le reste de ses créatures, a voulu réunir en elle toutes les perfections qu'il a distribuées par mesure à toutes les autres ? que pour cela il lui a donné dans le plus haut degré de la perfection la foi des patriarches et l'espérance des prophètes, la charité des apôtres et la constance des martyrs, l'austérité des confesseurs et la sagesse des docteurs, la pureté des vierges et l'oraison des

veuves ; que pour cela il a réuni en elle la vigilance des anges et la diligence des archanges, la fermeté des trônes et la grandeur d'esprit des dominations, l'excellence des principautés et l'empire des puissances, la force invincible des vertus et les lumières divines des chérubins : n'y a-t-il pas ajouté les embrasements de l'amour sacré des séraphins ? Et, par-dessus tout cela, ne s'est-il pas donné tout lui-même à elle dans la personne de son Fils unique ?

Allez, fabuleuse Pandore, bannissez-vous pour jamais de notre mémoire. La seule Sainte-Vierge est plus dans la vérité que la fabuleuse Pandore n'a été dans l'imagination des poètes et des philosophes de l'antiquité. Oh ! que la vérité a bien d'autres charmes pour se faire aimer que le mensonge ! Saint Thomas de Villeneuve a prêché, au second sermon de l'Annonciation, que la très-Sainte-Vierge est la véritable Pandore, douée d'une beauté si rare qu'elle a charmé les yeux de Dieu, et enrichie de tant de perfections qu'elle lui a plu en toutes façons. *Hæc nostra Pandora Deo suo placuit virginitate, placuit puritate, placuit humilitate, placuit denique omnigena morum virtute.* Cette idée de la très-Sainte-Vierge nous fit oublier tout le reste et fut le sujet qui nous entretint agréablement durant toute notre conférence, où nous nous efforçâmes de remarquer la multitude et l'excellence des dons célestes dont la main libérale de Dieu l'a enrichie pour se faire de sa personne une mère digne de lui.

Nous avons déjà considéré l'abondance de ces grâces sanctifiantes dans une conférence, et dans une autre la grâce incomparable de sa divine maternité ; dans celle-ci nous demandâmes d'abord :

ARTICLE I.

Si la Sainte-Vierge a eu toutes les grâces gratuites réunies dans sa personne.

Mon charitable guide, qui me paraissait quelquefois un chérubin en science, d'autre fois un séraphin en amour, prit la parole, et me dit que pour bien répondre à cette question il fallait savoir auparavant ce que l'on entend par ce mot de grâces gratuites. Il est vrai, disait-il, que toutes les grâces que Dieu nous fait, à proprement parler, sont des grâces gratuites, parce qu'elles nous sont données gratuitement par la pure bonté de Dieu, sans qu'elles nous soient

dues et sans les avoir méritées ; néanmoins il y a une certaine nature de grâce qui ne porte pas le nom de grâce gratuite, quoiqu'elle nous soit donnée gratuitement ; et il y a une autre nature de grâce qu'on appelle gratuite, quoiqu'elle ne soit pas donnée plus gratuitement que l'autre; et voici en quoi les théologiens mettent la différence entre l'une et l'autre.

Ils disent que toutes les grâces qui nous sont données pour notre propre utilité, pour nous rendre nous-mêmes agréables à Dieu et nous unir plus intimement à lui, ne sont pas comptées entre les grâces gratuites, qu'on les nomme des grâces sanctifiantes, ou (si ce terme est assez français) des grâces gratifiantes ; et que toutes les grâces qui nous sont données pour l'utilité des autres, pour travailler à leur salut, pour aider à leur conversion, et pour les conduire à Dieu, sont celles que l'on nomme des grâces gratuites. Tout le monde a besoin de la grâce sanctifiante pour être saint, et qui en a le plus est le plus saint ; mais on peut bien avoir la grâce gratuite sans être saint. Quelqu'un pourrait même les avoir toutes et être un grand pécheur, et périr éternellement avec toutes ses grâces gratuites. Hélas ! elles lui auront peut-être servi à procurer le salut d'un grand nombre d'âmes, tandis qu'elles lui auront été inutiles pour son propre salut. On en verra au jugement de Dieu qui diront : Seigneur, nous avons fait des miracles en votre nom, et il leur répondra : Je ne vous connais point. Pour avoir le don des miracles et le don de prophétie et les grâces gratuites, ils n'en ont pas été plus agréables à Dieu s'ils n'ont pas eu la grâce sanctifiante, sans laquelle il n'y a point de salut, et avec elle seule ils eussent été sauvés sans toutes les autres.

Après cet éclaircissement, il est plus facile de répondre à la question, savoir, si la Sainte-Vierge, outre cette grande abondance de grâces sanctifiantes qui remplissaient son âme, avait encore toutes les grâces gratuites réunies dans sa personne ? On peut bien dire, sans autre examen, qu'elle les a eues toutes d'une manière plus parfaite qu'elles n'ont jamais été possédées par aucun des saints en particulier, excepté Jésus-Christ, ni par tout le reste des saints ensemble : on le prouverait aisément par cette unique, mais solide raison. Qui reçoit des grâces pour les employer au salut du prochain est censé recevoir des grâces gratuites ; or, jamais aucun n'a reçu

des grâces si abondantes pour les employer au salut du prochain que la Sainte-Vierge; car, en nous produisant le Sauveur de tout le monde, ne peut-on pas dire qu'elle a plus contribué au salut du monde, elle seule, que n'ont fait tous ceux que Dieu a voulu employer pour y travailler? Ne pourrait-on pas mettre pour cela la grâce de sa divine maternité à la tête de toutes les grâces gratuites, comme celle qui les contient toutes par éminence, et qui les surpasse toutes sans aucune comparaison? Vous ne seriez pas peut-être satisfait de cette vue générale, il faut descendre plus au détail, et rechercher si la Sainte-Vierge a eu vraiment les grâces gratuites qui ont excellé dans les autres saints.

Le grand apôtre spécifie en particulier les grâces gratuites en l'épître aux Corinthiens, et en marque de neuf sortes, qu'il dit être distribuées à diverses personnes par le même Saint-Esprit. *Les uns,* dit-il, *reçoivent l'esprit de sagesse, les autres l'esprit de science, les autres le don de la foi, les autres la grâce de rendre la santé aux malades, les autres de faire des miracles, quelques-uns le don de prophétie, les autres le discernement des esprits, les autres le don des langues, et les autres l'intelligence pour interpréter aisément les Écritures.* Voilà la doctrine du grand apôtre saint Paul sur la multitude et la diversité des grâces gratuites; c'est assez d'en avoir reçu de Dieu une seule ou d'en posséder deux ou trois pour paraître éminent au-dessus des autres dans toute l'Église; mais saint Thomas, suivi en cela par le plus grand nombre des théologiens, tient pour assuré que la Sainte-Vierge les avait toutes, au moins en habitude, et que même elle possédait en acte celles qui ne répugnaient pas à son sexe ni à sa condition, et qui étaient convenables au ministère sublime auquel Dieu la destinait.

Les paroles que cet oracle de la théologie nous a laissées sur ce sujet méritent bien d'être considérées. Il ne faut pas douter, nous assure-t-il, que la Sainte-Vierge n'ait reçu excellemment le don de sagesse et la vertu de faire des miracles, et aussi l'esprit de prophétie; toutefois elle n'a pas reçu l'usage de toutes les grâces gratuites, c'est un privilége qui n'appartient qu'à Jésus-Christ, elle a seulement reçu celles qui étaient convenables à sa condition. Par exemple, elle a reçu l'usage du don de sagesse pour s'affermir dans ses sublimes contemplations; mais elle n'en a pas eu l'usage pour

l'employer à prêcher le saint Évangile, parce qu'il n'était pas convenable à son sexe. Elle possédait véritablement les grâces des miracles, mais elle n'en a pas eu l'usage, principalement durant le temps que Jésus-Christ a prêché le saint Évangile, parce qu'il était convenable qu'il n'y eut que lui seul, qui fît des miracles pour confirmer sa doctrine, et cela devait être réservé à ceux qu'il envoyait pour la prêcher au peuple, comme à ses apôtres et à ses disciples. D'où vient même que le grand précurseur saint Jean-Baptiste n'a fait aucun miracle, et que la Sainte-Vierge n'en a point fait durant la vie de Notre-Seigneur : *Ut omnes Christo intenderent*, afin, dit saint Thomas, que les attentions des peuples ne fussent point partagées à plusieurs, et qu'ils n'eussent tous des yeux et des oreilles que pour Jésus-Christ.

Elle a donc eu premièrement et très-éminemment le don de sagesse, c'est-à-dire une sublime connaissance des plus profonds mystères que la foi nous enseigne si obscurément, comme celui de la Trinité, de l'incarnation du Verbe, et de tout ce qui se devait accomplir de plus admirable dans toute l'économie de la rédemption du monde, et jamais personne après Jésus-Christ n'a pénétré plus avant dans les vertus divines que la Sainte-Vierge. Que lui servait ce don de sagesse? demandai-je à notre voyageur. Étant une grâce gratuite, elle ne lui était pas donnée pour sa propre sanctification ; aussi n'en avait-elle pas besoin, puisqu'elle avait d'ailleurs toute la plénitude de la grâce sanctifiante qu'elle devait avoir : d'autre côté cette grâce ne pouvait pas lui servir pour la sanctification des autres; étant femme, elle n'était pas destinée pour prêcher le saint Évangile; étant femme, elle se devait faire dans l'église, selon cette règle que le Saint-Esprit donne à celles de son sexe par la bouche de saint Paul : *Docere mulieri non permitto* (1. Tim. 2) ; se fût-elle mêlée d'instruire le monde ?

En doutez-vous, me répondit-il? pourquoi Dieu l'avait-il remplie de tant de lumières divines, si ce n'était pour en éclairer toute son Église? Jésus et Marie étaient dans l'Église comme le soleil et la lune sont dans le monde matériel : quand le soleil est sous la terre, la lune supplée à son absence et nous éclaire par la lumière qu'elle reçoit de lui. Depuis l'ascension de Jésus-Christ, qui nous ôta sa présence visible, la Sainte-Vierge était le second soleil de l'Église.

jusque-là que saint Ignace martyr, saint Anselme et plusieurs autres assurent qu'elle instruisait les apôtres et leur révélait plusieurs mystères qu'ils n'entendaient pas : *Multa apostolis per Mariam revelabantur* (Anselm. l. de excellentia Virg. c. 7). On la consultait de tous côtés sur les points les plus difficiles, et on s'adressait à elle pour avoir l'intelligence des paroles et des intentions de Jésus-Christ, comme à celle qui les connaissait parfaitement. Elle était donc la très-sage et très-savante maîtresse des apôtres et de toute l'Église catholique, comme la nomme saint Anselme : *Ecclesiæ et apostolorum doctricem et sapientissimam magistram* (Anselm. l. de Concept. Virg. c. 7).

— Seriez-vous donc, lui répartis-je, de l'opinion de l'abbé Rupert, qui a cru que la Sainte-Vierge avait présidé au concile de l'Église qui fut célébré par les apôtres en Jérusalem, comme il est rapporté dans les Actes, et que là elle décida plusieurs questions des plus difficiles, qui étaient agitées, touchant les cérémonies légales de l'ancienne loi? Non, me répondit-il, Jésus-Christ n'a jamais voulu qu'aucune femme, non pas même sa très-sainte mère, présidât aux conciles de son Église, ni aux assemblées publiques, ni qu'elles exerçassent la charge des pasteurs des âmes; et quoique sa divine mère lui fût plus chère que tous les hommes du monde ensemble, il ne lui a jamais accordé le privilége inestimable de célébrer une seule fois la messe. C'est une réflexion que les prêtres devraient faire, qui les devrait bien anéantir devant Dieu et leur donner une sainte horreur de la grandeur de leur ministère. O prêtres! ô prêtres! quelle puissance admirable Dieu a-t-il mise entre vos mains, de produire tant de fois réellement son précieux corps et son précieux sang avec vos lèvres? O prêtres plus favorisés que les anges du ciel, privilégiés en quelque chose au-dessus de la très-Sainte-Vierge? avez-vous jamais réfléchi sérieusement sur le prodige de la puissance qui vous est donnée? Vous pouvez plus faire que la mère de Dieu qui n'a jamais eu l'honneur de le produire qu'une seule fois en toute sa vie. O prêtres! une troisième fois, qui êtes-vous donc? Si vous vous connaissiez bien vous-mêmes, vous ne pourriez vous regarder qu'en tremblant.

Je pensais que cette ferveur d'esprit allait emporter mon [illegible]

phaël encore bien plus loin ; je le fis revenir à notre sujet, et lui demandai en l'interrompant quel usage la Sainte-Vierge avait donc fait de ses grâces gratuites, puisqu'elle n'avait pas l'autorité ni d'instruire en public comme les apôtres, ni de présider aux assemblées publiques comme les prélats: Elle instruisait plus qu'eux tous, me répondit-il, et décidait aussi plus qu'eux tous; mais c'était dans les entretiens particuliers. Jamais personne ne l'abordait, qu'il ne s'en retournât plus éclairé de la connaissance de Dieu, et puis le don de la sagesse lui servait admirablement pour entretenir sa contemplation continuelle ; c'était un astre qui n'était jamais éclipsé, mais toujours éclairé et toujours éclairant, recevant continuellement les lumières de son divin soleil, et les répandant aussi sur le monde par ses exemples et par ses paroles. L'abbé Rupert dit *(Rupert, l. 2. de gloria Filii homin.)* que les saints apôtres l'ont toujours regardée comme leur oracle, tandis qu'ils ont eu le bonheur de posséder sa présence sur la terre ; et que, quoiqu'ils fussent tout remplis du Saint-Esprit, pour être eux-mêmes les oracles du monde, ils consultaient la Sainte-Vierge, comme s'ils eussent trouvé en elle un commentaire vivant de toutes les paroles du saint Évangile : *In multis sub obscuris arcanis mentes apostolorum illuminavit.* Et qui doute qu'ayant eu elle seule la commission de revêtir la parole éternelle d'une chair mortelle, pour la rendre visible à nos yeux, elle n'ait encore beaucoup contribué à la faire revêtir d'une voix sensible dans la bouche des apôtres pour la rendre intelligible aux oreilles de tous les mortels ?

Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les prédicateurs qui exercent le ministère des apôtres, en la prédication du saint Évangile, ont recours à elle, comme à la plus savante interprète des oracles divins qu'ils doivent exposer au peuple, et qu'ils disent toujours l'*Ave Maria* au commencement de leurs sermons et le font dire avec eux à l'auditoire? Combien l'Église a-t-elle eu de célèbres docteurs et de fort grands prédicateurs, qu'elle doit à la Sainte-Vierge? Qui est-ce qui ignore qu'Albert-le-Grand, véritablement grand en science et en piété, tenait sa science en pur don de la Sainte-Vierge ? Qui ne sait que l'abbé Rupert, qui dans sa jeunesse avait l'esprit si tardif et si hébété qu'il ne pouvait rien

comprendre ni dans les sciences ni dans l'intelligence de l'Écriture sainte, n'est devenu le plus grand docteur de son siècle et l'admiration des siècles suivants que par un don de la Sainte-Vierge? Qui ne sait pas que saint Bernardin de Sienne, qui avait naturellement un empêchement de langue et une notable incommodité de gorge qui l'empêchait de prêcher, n'est devenu un oracle entre les prédicateurs et une des plus grandes lumières de l'ordre séraphique que par une faveur spéciale de la Sainte-Vierge? Ne lui leva-t-elle pas tout d'un coup, à la prière que ce grand saint lui en fit, l'une et l'autre incommodité? Et, pour lui faire la grâce entière, ne remplit-elle pas son esprit des divines lumières que nous admirons dans ses écrits? On ne finirait pas s'il fallait montrer tous les flambeaux qu'elle a allumés dans la sainte Église durant tous les siècles.

Saint Bonaventure (*D. Bonav. in speculo B. V.*) la regardait comme ces lampes qui brûlent jour et nuit devant le saint sacrement et qui ne cessent jamais d'éclairer l'Église. Et comme c'est de ces lampes qu'on va emprunter la lumière, quand il faut allumer les cierges pour célébrer les divins mystères, c'est aussi de la Sainte-Vierge que toute l'Église chrétienne reçoit ses lumières : Dieu la tient exprès dans sa maison comme un flambeau toujours allumé, dont le feu ne s'éteindra jamais, pour éclairer et pour échauffer tous ses domestiques jusqu'à la consommation des siècles : *Ipsa est lucerna Ecclesiæ ad hoc destinata à Deo (Jacobus de Voragine in vitâ sancti Isidori)*. Cassiodore, au livre de l'institution des moines, fait mention d'une certaine lampe qu'il avait inventée lui-même, qui, étant une fois allumée, ne s'éteignait jamais, sans que personne eût besoin d'y mettre la main, ni de l'entretenir d'aucun aliment. Et dans l'histoire de la vie de saint Isidore, il est remarqué que cet illustre évêque de Séville avait aussi allumé deux lampes dans sa maison, dont le feu ne consumait jamais la matière destinée pour l'entretenir. Quand il mourut, ses gens enfermèrent les deux lampes avec son corps dans son tombeau, l'une à sa tête et l'autre à ses pieds; et, après plusieurs centaines d'années, quand il fallut ouvrir son tombeau pour transporter son sacré corps de Séville en un autre lieu, on les trouva encore allumées. Le savant commentateur des livres de la Cité de Dieu

de saint Augustin a écrit une chose encore bien admirable : qu'on ouvrit un ancien monument dans lequel on trouva une lampe allumée, et par une inscription qui s'y trouva gravée, on supputa qu'il y avait au moins quinze cents ans qu'elle brûlait ; qu'à l'instant qu'on la toucha, elle ne se brisa pas seulement, mais qu'elle se pulvérisa comme de très-menue poussière dans les mains de ceux qui la voulurent prendre (*Ludovic. vives ad c. 6. lib. 22. de Civit.*).

Tout cela véritablement paraît admirable, mais non pas si nous le comparons à la lampe toute miraculeuse de la sainte Église, dont nous parlons ici, qui est la très-Sainte-Vierge. Si vous regardez de quelle lumière elle éclaire, c'est elle qui porte en son sein celui qui dit : Je suis la lumière du monde. Si vous considérez jusqu'où elle porte sa lumière, ce n'est pas seulement à éclairer un tombeau ou une seule maison, car elle éclaire toute l'Église catholique par toute la terre. Si vous demandez combien elle dure sans s'éteindre, ce n'est pas seulement pour quelques années ou pour quelques siècles, elle passe tous les siècles et conservera sa lumière durant toute l'éternité. O lampe éclatante et ardente, que toute l'Église regarde avec confiance et respect, regardez-nous aussi avec bonté ; dissipez les ténèbres de notre ignorance, et faites-nous connaître la première vérité qui est votre Fils Jésus-Christ. Éclairez nos âmes, afin qu'elles connaissent ses beautés, il nous sera impossible de le connaître sans l'aimer.

Je m'aperçois un peu tard, continua notre voyageur, que cette lumière nous a conduits plus loin que je ne pensais ; elle ne nous a pas pourtant égarés. Car, dans le seul don de sagesse, nous avons vu une partie des grâces gratuites de la Sainte-Vierge, celle de la science et celle de l'interprétation des Écritures, qu'elle a beaucoup mieux entendues que tous les docteurs de l'Église. Ces trois grâces gratuites, la sagesse, la science et l'intelligence des Écritures, regardent la lumière ; les lumières s'accordent si bien et sont si amies les unes des autres que, quand plusieurs se rencontrent, elles se confondent et s'unissent si étroitement les unes avec les autres qu'elles ne sont plus qu'une. Il était juste de ne faire, de ces trois grâces de lumière, qu'un seul entretien. Parlons des autres plus distinctement.

ARTICLE II.

Du don de la foi, de la vertu des miracles, de la prophétie et des autres grâces gratuites de la Sainte-Vierge.

Je crains, lui dis-je en le prévenant, que vous ne me disiez encore que toutes les grâces s'accordent ensemble aussi bien que toutes les lumières et que vous ne les confondiez ici les unes avec les autres, en sorte que je les voie toutes et que je n'en connaisse aucune; je voudrais bien les voir démêlées l'une d'avec l'autre; souffrez que je vous les propose moi-même l'une après l'autre.

Premièrement, qu'entendez-vous par le don de la foi? Est-ce cette vertu théologale qui nous est donnée pour croire tous les mystères de la religion chrétienne? Non; me dit-il, celle-là n'est pas une grâce gratuite, parce qu'elle est absolument nécessaire pour le salut de celui qui la reçoit. Est-ce donc, lui repartis-je, la foi des miracles de laquelle Jésus-Christ nous parle dans l'Évangile de saint Matthieu : *Si vous aviez autant de foi qu'un petit grain de moutarde a de grosseur, vous transporteriez les plus hautes montagnes*(Matth. 17)? Non, me répondit-il, il est vrai que la vertu de faire des miracles est une grâce gratuite, mais elle n'est pas précisément le don de la foi. En quoi donc, lui dis-je, le faites-vous consister? Saint Thomas, me répondit notre voyageur, enseigne que c'est un talent particulier de persuader aisément les vérités de la foi, qui suppose qu'on en est fortement persuadé soi-même; que c'est une grâce que Dieu répand sur les lèvres des prédicateurs, qu'il donna abondamment à tous les apôtres, quand il les envoya prêcher l'Évangile par toute la terre. C'est pour cela qu'ils étaient si puissants à convertir les villes, les provinces et les royaumes à la foi; ils donnaient aisément la foi, parce qu'ils avaient le don de la foi.

Direz-vous, lui repartis-je, que la Sainte-Vierge avait ce don-là? Elle n'était pas destinée à prêcher l'Évangile comme les apôtres; sans doute elle l'avait, me repartit-il, et dans un degré plus parfait que tous les apôtres. Car, sans faire trop de fond sur la pieuse croyance de quelques-uns, qui tiennent qu'elle convertissait aussitôt à la foi tous ceux qu'elle entretenait en particulier,

n'en avons-nous pas une preuve évidente dans l'Évangile, lorsqu'elle obtint de Jésus-Christ le premier miracle qu'il fit en public en faveur des conviés aux noces de Cana? Ne montra-t-elle pas la fermeté de sa foi lorsque étant, selon l'apparence, un peu rebutée de notre Seigneur : *Quid mihi et tibi, mulier?* elle crut néanmoins fermement qu'il ferait le miracle qu'elle lui demandait? Et ce qui fit encore mieux paraître qu'elle avait le don de la foi et la facilité de la persuader aux autres, sitôt qu'elle dit aux officiers de la maison qu'ils se pouvaient attendre à voir le miracle, et qu'ils fissent seulement ce que Jésus leur dirait, elle eut aussitôt la puissance de leur faire croire, quoiqu'ils n'y vissent aucune apparence. C'est assez pour ce point, lui dis-je.

Mais avait-elle aussi le don des miracles? Ne vous étonnez pas si je vous fais cette question; je sais bien que toute l'Église est remplie des miracles de la Sainte-Vierge; je sais qu'il n'y a ni royaume ni province, dans tout le monde chrétien, où il n'y ait plusieurs églises et plusieurs chapelles, qui sont devenues très-célèbres par le nombre innombrable de miracles qui s'y sont faits et qui s'y font encore tous les jours; mais tout cela ne prouverait pas qu'elle eût eu le don des miracles durant sa vie, parce qu'ils ont tous été faits depuis son assomption dans les cieux. La question est si elle a eu véritablement le don des miracles tandis qu'elle est demeurée en terre.

Il est vrai, me répondit-il, que l'Écriture sainte n'a point remarqué qu'elle ait fait aucun miracle durant sa vie, non plus que saint Jean-Baptiste, excepté le grand miracle de tous les miracles, qui est d'avoir enfanté demeurant vierge et nous avoir donné le Sauveur du monde. J'ai dit que saint Thomas (Damasc. serm. 1. de nat. V. B) est d'opinion qu'il n'a pas été à propos qu'elle en fit aucun durant la vie de notre Seigneur, afin que la toute-puissance de Dieu éclatât en lui seul et en ceux qu'il envoyait pour établir sa doctrine au monde : *ut omnes Christo intenderent.* Mais quoiqu'il n'accorde pas qu'elle eût l'usage du don des miracles, il ne nie pourtant pas qu'elle n'eût ce même don, ni qu'elle n'en ait eu l'usage depuis l'ascension de notre Seigneur. Saint Jean Damascène l'appelle un abîme de miracles, *miraculorum abyssum.* Et Métaphraste, écrivant sa vie, dit : *Qu'aussitôt qu'elle fut*

morte, où *fit beaucoup de miracles autour de son sacré corps, qu'on ne pourrait pas raconter* (Consulecart. tom. 2. l. 13. Hom. 3). Pour ce qui regarde le point de la question, savoir si elle a fait quelque miracle durant le cours de sa vie, nous n'en sommes point assurés. Quelques-uns croient probablement qu'elle en faisait durant l'enfance de Jésus-Christ, principalement durant son voyage en Égypte, quand cela était nécessaire pour le bien de son divin enfant et encore plus après son ascension dans les cieux, pour confirmer la foi que les apôtres prêchaient et pour affermir l'Église naissante; mais ce sont de pieuses croyances plutôt que des vérités solides et bien assurées.

Et le don de prophétie, lui repartis-je, est-il assuré que la Sainte-Vierge l'ait eu? On n'en peut pas douter, me répondit-il, après que toute l'Église voit et admire la prophétie qu'elle a faite d'elle-même dans le magnifique cantique qu'elle entonna avec la plus grande jubilation de son cœur, quand elle fut visiter sa cousine Élisabeth; elle vit en esprit tous les honneurs qui lui seraient rendus par les anges et par les hommes, au ciel et en terre jusqu'à la consommation des siècles, qui est proprement ce qu'on appelle prophétie, voir les choses de loin avant qu'elles soient arrivées. Elle prophétisa que toutes les nations répandues sur toute la terre, et toutes les générations des hommes qui se succéderont durant tous les siècles, la publieraient heureuse à cause de sa dignité incomparable de mère de Dieu : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes*, et on a toujours vu et on verra toujours l'accomplissement de sa prophétie dans les honneurs qui lui sont rendus en tous lieux et par toutes sortes de personnes.

Car c'est une chose admirable de voir que Dieu a voulu tirer les louanges de la Sainte-Vierge de toutes sortes de bouches, non-seulement de la bouche des saints, mais de la bouche des pécheurs; non-seulement des catholiques, mais des hérétiques; non-seulement des fidèles, mais des infidèles et des idolâtres, des Turcs et des barbares; les plus grands ennemis de Dieu ne le sont pas de sa sainte mère, et les démons mêmes, quoiqu'ils la détestent autant qu'ils haïssent Dieu, néanmoins, quand ils sont contraints de parler par la puissance des exorcismes et qu'on les force de lui rendre les justes honneurs qu'ils lui doivent, ils en disent des

choses si sublimes et si admirables, qu'ils ravissent ceux qui les entendent (Carthag. l. 7. Hom. 16). Plusieurs bons auteurs se sont étendus à rapporter au long les principaux éloges que lui ont donné toutes les sybilles entre les païens, plusieurs rabbins entre les Juifs, l'Alcoran de Mahomet entre les Turcs, plusieurs hérétiques entre les chrétiens, et universellement tous les catholiques, en quelque endroit du monde qu'ils soient; et c'est ainsi qu'on voit toujours et partout l'accomplissement de sa prophétie : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Qui est-ce donc qui peut douter qu'elle n'ait eu le don de prophétie?

J'en demeure d'accord, lui dis-je; il me reste donc à savoir si elle avait aussi les autres grâces gratuites, comme le don des langues, la discrétion ou le discernement des esprits? Vous y allez trop vite, répondit notre voyageur, ne les confondez pas l'une dans l'autre, ce sont deux grâces assez différentes. Parlons premièrement de la discrétion des esprits; je ne sais si vous savez bien en quoi consiste cette grâce. Je croirais, lui dis-je, que c'est une certaine pénétration d'esprit qui découvre aisément le cœur de ceux qui nous parlent; une intelligence et une sagesse qui nous fait discerner de quel esprit ils sont poussés, et quelles sont leurs intentions. Il y a des personnes qui connaissent aussitôt ceux qui les abordent, ou par leur parole, ou par leur manière, ou par leur maintien; il en est qui ont pour cela un discernement admirable. Mais je prendrais plutôt ce don pour un talent naturel que pour une grâce gratuite.

Il est vrai, m'avoua-t-il, aussi n'est-ce pas en cela que consiste le discernement des esprits: c'est dans une certaine prudence chrétienne qui n'est point sujette à être trompée ni par les artifices des hommes, ni par la subtilité des tentations, ni par les illusions des démons, ni par l'hypocrisie des hérétiques, ni par les fausses apparences d'une vertu simulée : c'est une lumière qui perce à travers les déguisements du mensonge, comme le soleil à travers les nuages, et va découvrir la vérité la plus cachée dans le fond de l'âme : c'est une certaine participation de la sagesse de Dieu, qui seul connaît parfaitement le secret des cœurs : *Ipse enim novit abscondita cordis* (1. Reg. 14); c'est par ce don que plusieurs saints ont vu des péchés fort secrets cachés dans le fond des con-

secrets de quelques-uns qui ne les connaissaient pas eux-mêmes et qu'ils ont avertis de s'en confesser : c'est par cette grâce de la discrétion des esprits, que le prophète Abias reconnut la femme de Jéroboam qui s'était déguisée exprès pour l'aller consulter sur la maladie de son fils. Ce prophète, auquel l'extrême vieillesse avait déjà éteint la lumière des yeux, entendant entrer quelqu'un dans sa chambre : Venez, lui dit-il, femme de Jéroboam ; pourquoi dissimulez-vous qui vous êtes ? Je vous connais et j'ai de fâcheuses nouvelles à vous dire de la part de Dieu : retournez, et quand vous ferez le premier pas pour entrer dans la ville, votre fils sortira du monde. C'est par cette même grâce gratuite que tant de saints ont découvert l'artifice de ceux qui voulaient user de fraude avec eux. Totila voulut tromper saint Benoît, lui envoyant un de ses courtisans vêtu des habits royaux et suivi de toute la cour, avec ordre de feindre qu'il était Totila. Dès que ce grand saint l'eut aperçu : Ôtez, ôtez, mon fils, lui dit-il, quittez cet habit et ce grand équipage qui ne vous convient pas, vous n'êtes qu'un simple sujet et non pas un roi. On trouvera mille exemples semblables dans la vie des saints.

Or, c'est une règle générale approuvée de tous les théologiens, que toutes les grâces que Dieu donne à quelqu'un de ses serviteurs n'ont pas été refusées à sa propre mère : il me suffirait donc de dire pour toute raison : La grâce de la discrétion des esprits a été donnée à quelques saints, elle a donc infailliblement été accordée à la Sainte-Vierge. Qui en a jamais fait voir un usage plus certain, et dans une occasion plus importante, que celui qu'elle fit paraître lorsque l'ange la vint saluer et lui annoncer, de la part de Dieu, qu'elle serait la mère du Fils du Très-Haut ? Une autre, qui n'eût pas eu la grâce du discernement des esprits, n'eût-elle pas cru que c'était un démon transfiguré en ange de lumière ? Ne l'eût-elle pas pris pour un tentateur, lui entendant dire qu'elle serait mère, elle qui avait fait vœu de virginité, et qu'elle serait mère de Dieu, elle qui se regardait comme une très-vile créature ? Mais elle avait la grâce du discernement des esprits, qui lui fit faire un moment de réflexion sur la parole de cet ambassadeur : *Cogitabat qualis esset ista salutatio*, et elle connut que c'était l'ange du Seigneur : elle vit même clairement, selon l'opinion de quelques saints pères, l'essence

et la substance spirituelle de l'ange à travers les voiles d'un corps étranger dont elle la voyait revêtue : elle avait donc effectivement la grâce de la discrétion des esprits, et elle l'avait dans le plus haut degré de perfection que jamais personne l'ait eue après Jésus-Christ.

Je pense, dis-je, interrompant notre voyageur, que vous ne direz pas que la Sainte-Vierge ait eu l'autre grâce gratuite, que vous avez réservée pour la dernière, qui est le don des langues ; il semble qu'il n'est pas nécessaire à son sexe, qui n'est destiné ni à prêcher ni à enseigner la foi ; le silence, au contraire, lui convient mieux. Saint Paul ne recommande-t-il pas aux femmes de garder surtout le silence? *Mulieres in ecclesiis taceant, non enim permittitur eis loqui* (1. Cor. 14) : c'est une défense non-seulement très-expresse, mais redoublée, que les femmes gardent le silence dans les églises, il ne leur est pas permis d'y parler. Il est vrai, me répondit-il, que saint Thomas lui-même ne s'est pas expliqué là-dessus, et n'a point décidé si la Sainte-Vierge a eu ou si elle n'a pas eu le don des langues ; d'un côté on voit dans l'Évangile qu'elle a très-peu parlé, et qu'il n'est pas beaucoup fait mention d'elle, et nous n'avons aucun témoignage qu'elle ait jamais parlé un autre langage que son idiome naturel ; d'autre côté, puisqu'il ne faut pas croire que Dieu lui ait refusé aucune des grâces qu'il a données aux autres saints, il semble qu'il est bien croyable qu'elle aura eu le don des langues aussi bien que les apôtres, du moins quant à l'habitude et quant à la puissance de parler toutes les langues comme eux, s'il avait été nécessaire. Cette probabilité, que saint Thomas et les autres qui l'ont suivi voient de côté et d'autre, les a retenus dans un silence si modeste qu'ils n'en ont rien voulu décider.

Néanmoins le zèle de quelques autres, comme d'Albert-le-Grand (Albert. in Marial. c. 133) et de saint Antonin (D. Anton. 4. q. Summæ c. 19. parag. 8), les a poussés plus loin : ils ont écrit qu'il est comme assuré qu'elle a eu le don des langues aussi bien que les apôtres, non-seulement quant à l'habitude, mais quant à l'usage, et que cette grâce lui a été nécessaire en plusieurs rencontres : par exemple, quand les Mages vinrent de l'Orient adorer l'enfant Jésus dans la crèche, ne fallait-il pas qu'elle entendît leur langage et qu'elle pût aussi leur répondre? Quand elle fut en Égypte et

qu'elle y demeura sept ans, selon la plus commune opinion, pour soustraire son divin enfant de la persécution d'Hérode, ne fallait-il pas qu'elle pût entendre et parler le langage de cette contrée? D'ailleurs il est croyable que, depuis l'ascension de notre Seigneur, quand la foi chrétienne commençait à se dilater dans les contrées les plus éloignées, que plusieurs venaient de fort loin pour voir et pour honorer la très-sainte Vierge, lorsque ceux qui la révéraient comme la mère du Fils de Dieu entendaient dire que la mère de Dieu fait homme qu'ils adoraient était encore sur la terre, et que c'était un céleste prodige, comme la nommaient saint Ignace martyr et saint Denis aréopagite; il est, dis-je, fort croyable qu'un nombre des principaux et des plus spirituels venaient des contrées les plus éloignées pour rendre leurs yeux bienheureux par la vue de ce grand miracle, et leurs oreilles satisfaites entendant les divins oracles de sa bouche, alors il est très-certain que l'usage du don des langues lui était nécessaire pour leur parler et pour comprendre leur langage.

Quoi qu'il en soit, il faut toujours demeurer à cette doctrine assurée, que cette mère admirable est le centre de tous les bienfaits de Dieu; que Dieu ayant choisi son chaste sein pour déposer le trésor où sont toutes les richesses, *in quo sunt omnes thesauri*, il en a aussi fait le riche dépôt de toutes ses grâces, et que pas une ne lui a manqué de toutes celles dont elle a été capable. Il ne faut donc plus faire état d'une fabuleuse Pandore, il faut admirer la Sainte-Vierge comme le grand don de tous les dons de Dieu. Il la faut donc estimer au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Il faut donc dire, comme le très-dévot chancelier de l'Université de Paris, le savant Gerson, qu'elle fait seule une hiérarchie à part inférieure à Dieu et supérieure à tout ce qui n'est pas Dieu. Il faut donc dire qu'aucun des êtres ne l'égale, parce que tout ce qui n'est pas elle est plus ou moins qu'elle, et qu'un seul être la surpasse, qui est l'être infini de Dieu; tout le reste est bien bas au-dessous d'elle, car le nombre innombrable des créatures actuelles et le plus grand nombre de celles qui peuvent être créées par le bras tout-puissant de Dieu ne l'égale pas.

O divine Marie! quel est l'entendement créé qui pourra concevoir quelque idée qui approche de vos grandeurs? Les plus hauts

chérubins, qui ont l'éminence de la lumière, les peuvent-ils bien comprendre? J'oserais même vous demander avec respect : les connaissez-vous bien vous-même? Comprenez-vous bien toutes les perfections et toutes les grandeurs dont la libéralité de Dieu vous a enrichie? N'êtes-vous point vous-même obligée de les admirer, en avouant qu'il n'y a que Dieu seul qui les connaisse parfaitement? O très-aimable mère de Dieu! tous les chœurs des anges et des hommes ensemble pourraient-ils bien former un cœur capable de vous aimer autant que vous êtes aimable? Non, je suis persuadé qu'il n'y a que Dieu seul qui vous puisse aimer autant que vous le méritez. O mère de miséricorde! ô refuge des pauvres pécheurs! peut-on excéder à avoir trop de dévotion pour vous? Nous peut-on blâmer d'avoir trop de respect et trop de tendresse pour vous? Et peut-on dire que nous avons trop de recours et trop de confiance en vous, vous regardant comme la mère de notre Sauveur, pour laquelle il a eu lui-même tant de respect et tant de tendresse, et à laquelle il a eu tant de recours et tant de confiance? Venez, séraphique saint Bonaventure, dites-nous et faites-nous dire avec vous, avec autant de zèle et autant d'onction du Saint-Esprit : *O magna! ô pia! ô multum laudabilis Virgo Maria! nec nominari potes quin accendas, nec cogitari quin recrees affectus diligentium te; tu nunquam sine dilectione tibi insita memoriæ portas ingrederis* (Bonav. in speculo c. 8). O grande! ô pieuse! ô très-louable Marie! On ne saurait prononcer votre nom que vous n'embrasiez le cœur; on ne saurait penser à vous que vous ne remplissiez l'esprit de joie; on ne saurait vous porter en sa mémoire que vous n'y entriez toute pleine de grâces et de tendres affections pour Dieu dont vous êtes le riche trésor. Oh! bienheureux et cent fois bienheureux ceux qui sont très-dévots à la Sainte-Vierge! en voici la raison.

ARTICLE III.

Dieu, faisant la très Sainte Vierge le centre de ses dons, l'a faite aussi la source de notre bonheur.

La bonté fait tout, une seule chose exceptée, c'est qu'elle ne saurait demeurer chez elle; je veux dire, elle ne peut s'empêcher de se communiquer, et, plus cette bonté est grande, moins peut-

une vertu de profusion ; il faut nécessairement qu'elle s'épanche et qu'elle se communique, comme si elle ne pouvait durer si elle n'était soulagée de son abondance. Voyez la bonté infinie qui est en Dieu le père, comme dans son origine : elle ne saurait être un moment sans s'épancher tout entière dans le Fils. Elle n'a jamais commencé, et jamais aussi elle ne finira cette divine profusion ; comme elle est la même dans le Fils que dans le Père, et qu'elle a aussi la même inclination et la même nécessité de s'épancher, elle va de nouveau se communiquer tout entière au Saint-Esprit ; étant encore tout entière dans le Saint-Esprit, elle désire encore se communiquer ; et ne pouvant plus être communiquée à une autre personne divine, elle va s'épancher dans la personne qui approche le plus des divines, qui est la très-Sainte-Vierge, et la remplit de toute l'abondance de ses grâces, et la rend si féconde, par sa vertu infinie, qu'elle produit une personne divine dans une nature humaine ; enfin la même bonté infinie, ainsi reçue en la Sainte-Vierge, devient une source féconde d'une infinité de biens qui sont épanchés sur toute l'Église.

C'était une chose charmante de voir la beauté de la fontaine que Dieu plaça, dès la création du monde, au milieu du paradis terrestre. Les eaux ont coutume de couler en bas suivant le poids de leur pesanteur naturelle, mais les eaux de cette fontaine montaient en haut, selon le témoignage du texte sacré : *Fons ascendebat de terra* (Genes. 2), et, sortant en abondance et à gros bouillons de son sein, elle se divisait, non pas en quatre petits ruisseaux, mais en quatre grands fleuves qui, prenant des cours différents, allaient arroser non-seulement les contrées voisines, mais encore toute la surface de la terre : *Irrigabat faciem terræ*, et, en lui portant la fraîcheur, lui donnaient la fécondité pour produire cette abondance d'herbes et de fruits dont elle nourrit tous les animaux. Saint Jérôme dit que ce paradis représentait l'église chrétienne, et que la Sainte-Vierge est la fontaine que Dieu a placée au milieu, comme la source dont il fait sortir quatre grands fleuves de grâces par lesquels il arrose tout le grand parterre de son église. Les noms de ces grands fleuves sont marqués dans l'Écriture sainte, et nous désignent très-bien les quatre principaux chefs des grâces qui découlent du sein virginal de la mère admirable pour se répandre sur tout ce bas monde.

Le premier fleuve se nomme *Phison*, qui veut dire *aurifera*, qui produit l'or. Et que faut-il entendre par le vrai or, qui est si prisé dans l'Écriture sainte et qu'elle nous conseille d'acheter quoi qu'il coûte, dussions-nous donner tout ce que nous possédons et ce que nous pouvons posséder, pour avoir cet or, sinon l'amour sacré, la charité sainte et la grâce sanctifiante, qui ne sont qu'une même chose? Mais le sage nous dit que quand nous aurions donné tous les biens du monde sans réserve, ce ne serait rien qui pût être le prix de la plus légère possession de cet or. Néanmoins il en faut nécessairement, ou il faut périr éternellement. En quel état déplorable serait le monde s'il n'était pas arrosé des eaux du fleuve Phison qui sont toutes de ce pur or? voyez comme il les fait rouler par toute la terre pour les présenter gratuitement à tous les mortels. Oh! richesses inestimables de ce fleuve, sans lequel tout le monde serait misérable, et avec lequel tout le monde qui sait y puiser se rend bienheureux! Oh! l'étendue prodigieuse de ce fleuve, qui se partage en autant de bras et en autant de canaux différents que nous avons de sacrements et de saintes pratiques de vertu dans la religion chrétienne, dans toutes lesquelles on peut puiser la grâce sanctifiante en tout temps et en tout lieu quand on s'y applique avec fidélité et avec une bonne disposition!

Mais quelle est la fontaine à laquelle nous avons l'obligation de faire sortir ce riche fleuve de son sein pour nous le donner et nous enrichir de ses eaux? On sait bien que c'est Jésus-Christ qui est le principe de toutes les grâces sanctifiantes, et qu'il n'y a point de salut qu'en lui et par lui. *Et non est in aliquo alio salus.* Mais ce Jésus-Christ, qui est Dieu et homme, n'est pas par lui-même; si vous le regardez comme Dieu, il est par son divin Père; c'est de lui seul qu'il reçoit toute la divinité, et sans lui il ne serait rien; si vous le regardez comme homme, il est par sa très-sainte mère; c'est d'elle seule qu'il reçoit toute son adorable humanité, et sans elle il ne serait pas homme; or, il est l'un et l'autre. Ce ne serait pas assez qu'il fût seulement Dieu, ni aussi qu'il fût seulement homme pour être le fleuve Phison qui contient des eaux plus précieuses que l'or potable, c'est-à-dire l'abondance des grâces sanctifiantes. Il faut qu'il soit Dieu et homme tout ensemble; donc, si le seul Père ne peut être la source de ce précieux fleuve, ni la seule

mère qui nous le produit de son sein ; il faut le concours de l'un et de l'autre, et que tous les deux s'épuisent, donnant leur substance pour nous produire ce grand fleuve. Le Père le produit à la vérité plus puissamment, puisqu'il épuise en cela sa toute-puissance infinie, et aussi il le fait descendre de bien haut, puisque c'est dès le point de l'éternité. Mais la mère le produit plus sensiblement et d'une manière bien plus proportionnée à notre faiblesse, puisqu'elle le rend tout semblable à nous, et tous les deux ne font que comme une même fontaine dont ce grand fleuve prend son origine : *Fons ascendebat de terra, et irrigabat universam faciem terræ.* O Père adorable! combien vous sommes-nous obligés? O mère admirable! combien vous sommes-nous aussi redevables? Pesez un peu cela à loisir entre Dieu et vous, c'est une vérité si douce et si aimable qu'elle charme toute âme qui la considère.

Le second s'appelait *Gehon*, qui signifie *exitus pectoris*, la sortie de la poitrine ou l'épanchement du cœur : peut-on mieux exprimer la grâce de la divine maternité, où le fils unique, sortant de la poitrine de son divin père, se vient rendre dans le sein virginal de sa très-sainte mère, pour en sortir semblable à nous, se donner à nous, nous ouvrir son cœur, et nous faire puiser dans cette source de la vie divine tous les précieux trésors de l'éternité? Voyez ce grand fleuve de grâces qui a sa première origine dans le sein de son divin père, et sa seconde source dans le sein de sa très sainte mère, qui de là s'étend sur toute la face de la terre, principalement sur toute l'Église chrétienne, que l'on peut bien nommer la face, puisqu'elle est la beauté du monde. *Irrigabat omnem faciem terræ* : il présente ses eaux à tous, criant amoureusement : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ; quiconque est altéré et pressé de la soif d'un bien propre à le contenter, qu'il vienne boire à souhait dans ce grand fleuve, dont l'eau fait vivre éternellement les bienheureux qui sont dans le ciel.

Que font autre chose tous les chrétiens, quand on les voit courir en foule à la sainte communion, sinon qu'ils vont boire dans le fleuve Gehon pour se désaltérer dans l'épanchement du cœur du divin Père et de la divine mère, qui est Jésus-Christ? C'est là qu'ils trouvent de quoi remplir tous leurs désirs dans la possession du

même Dieu, qui remplit éternellement ceux des bienheureux : c'est là qu'ils puisent les consolations solides qui sont le remède universel à toutes les misères de la vie humaine ; c'est là qu'ils s'enrichissent de grâce et de sainteté, y puisant dans la source même et s'en remplissant selon la grandeur du vaisseau qu'ils apportent. Et jamais ce grand fleuve ne s'est tari, et jamais il ne se tarira jusqu'à la fin du monde, jamais il n'a refusé ses eaux à personne ; un seul y boit, et mille y boivent, comme chante l'Église dans la prose du saint sacrement ; un seul n'en a pas moins que mille, et mille n'en ont pas plus qu'un seul ; c'est un prodige de voir qu'une seule âme est assez grande pour boire le fleuve tout entier, puisqu'elle reçoit tout Jésus-Christ, et que mille âmes ne sont pas plus grandes qu'il faut pour le boire aussi tout entier, et qu'après que toutes l'ont avalé tout entier, il demeure toujours entier, et continue d'arroser toujours de ses eaux toute la face de la terre.

O fleuve d'eau vive ! ô source vivante de tout le bonheur du temps et de l'éternité ! de quelle fontaine sortez-vous pour nous venir ainsi rafraîchir par la douceur de vos eaux, nous désaltérer et nous contenter si pleinement par leur abondance, et nous enrichir pleinement par la possesssion réelle et substantielle de Dieu même ? Comment vous appelez-vous, grand fleuve ? c'est *Gehon*, la sortie de la poitrine et le miraculeux épanchement du cœur. Mais d'où partez-vous ? Quelle est votre source ? De quelle poitrine sortez-vous pour vous épancher ainsi sur nous ? J'ai deux sources, vous dirait-il, qui me produisent, sans lesquelles je ne serais point : l'une est le sein éternel de mon divin Père, et l'autre est le sein virginal de Marie ma divine mère. Si vous reconnaissez que c'est un souverain bonheur pour vous de me posséder, rendez des grâces infinies à l'une et à l'autre de ces sources.

Le nom du troisième fleuve était *Tygris*, qui signifie la flèche volante, ou le trait emplumé. Et cela exprime parfaitement bien les grâces actuelles, les saintes inspirations de Dieu, les grâces prévenantes et excitantes, qui volent incessamment par toute la terre comme des flèches ou des traits d'amour qui vont toucher les cœurs, les percer pour les faire mourir à la vie pécheresse et les convertir à la pénitence. c'est un fleuve de grâces qui est néces-

rable, et qui nous est si nécessaire que sans lui les autres fleuves nous deviendraient inutiles. Car comment irions-nous puiser dans le premier, qui sont les sacrements et les pratiques de la vertu, ou dans le second, qui est Jésus-Christ lui-même, si nous n'étions excités à cela par une grâce actuelle ? Il faut que la flèche vienne premièrement piquer le cœur, pour le réveiller de son assoupissement. Il faut que la grâce prévenante et excitante vienne solliciter l'âme premièrement pour l'attirer à Dieu, autrement elle n'y irait jamais ; hélas! combien de fois est-elle avertie, et elle ne veut pas obéir? Combien de fois est-elle prévenue, et la paresseuse néglige de suivre les attraits de Dieu? Combien de précieuses gouttes des eaux de ce fleuve Tygris tombent sur des terres stériles et ingrates, et ne produisent aucun fruit? Et néanmoins ce grand fleuve ne laisse pas de rouler toujours ses eaux avec une abondance qui ne tarit jamais : *Fons ascendebat de terra et irrigabat universam faciem terræ.* O bonté de Dieu ineffable ! ô miséricorde infinie, qui ne vous rebutez point par nos lâches ingratitudes!

Cherchez maintenant la fontaine dont ce troisième fleuve prend son origine, vous trouverez que c'est la même que celles des deux autres. Il est bien vrai que c'est toujours originairement de la bonté infinie de Dieu que toutes les grâces actuelles nous sont données, mais c'est assez souvent par le ministère de nos bons anges qu'elles nous sont appliquées, et c'est toujours par l'intercession de la Sainte-Vierge qu'elles nous sont ménagées, et qu'elles nous sont distribuées. J'admire et révère la doctrine de saint Bernardin de Sienne ; ce très-dévot serviteur de la Sainte-Vierge, quand il parle de l'autorité que la Sainte-Vierge a sur les grâces que nous recevons, dit que depuis qu'elle a porté le Verbe éternel dans son chaste sein, elle a une certaine juridiction sur la procession temporelle du Saint-Esprit (Bernard. Serm. 5. c. 8), c'est-à-dire sur les visites qu'il fait aux âmes par ses grâces actuelles, parce qu'il procède éternellement du fils dont elle est la mère ; et là-dessus il cite saint Bernard, qui dit expressément : *Nulla gratia venit de cœlo ad terram nisi transeat per manus Mariæ* ; qu'aucune grâce ne vient du ciel en terre, qui ne passe par les mains de Marie. Et il cite un autre témoin de très-grande autorité, c'est saint Jérôme (Hieron. Serm. de Assumpt.), qui dit que la pléni-

tude de la grâce est en Jésus-Christ, comme dans le chef qui en verse les influences; qu'elle est aussi dans la Sainte-Vierge, comme dans le col par lequel elles passent toutes pour se répandre du chef sur toutes les parties du corps mystique de Jesus-Christ, selon ce texte sacré du cantique, *Collum tuum sicut turris eburnea* (Cant. 7). D'où vient, dit-il, que l'ordre des influences des divines grâces est tel, que premièrement elles sont toutes versées du sein de Dieu dans l'âme de Jésus-Christ, et de là elles sont toutes versées dans celle de sa mère vierge, et puis elles sont distribuées par son ministère à toute l'Église?

Il fait ensuite ce raisonnement, aussi pieux qu'il est docte et solide : Étant vrai, dit-il, que toute la nature divine, que tout l'être de Dieu, sa puissance, sa sagesse et sa volonté ont été enfermés dans le chaste sein de Marie, je ne crains pas de dire qu'elle a une certaine juridiction sur l'influence de toutes les divines inspirations, et qu'elle est comme l'océan de la divinité, d'où sortent tous les ruisseaux et tous les fleuves des grâces dont elle portait la source dans son très-pur sein. Et c'est un droit naturel que sa dignité de mère lui a mérité, et qui retourne à la gloire de son Fils unique, qui est le roi des rois et le seigneur des seigneurs.

Je trouve, poursuivit-il, dans notre roi Jésus-Christ deux admirables dignités : 1. Il est un Dieu engendré de Dieu son Père dans l'éternité; 2. Il produit le Saint-Esprit avec le Père dans l'éternité, et passe dans le sein de sa mère, sans rien perdre de ses grandeurs; il est donc là engendré de son Père comme dans l'éternité; et là aussi il produit le Saint-Esprit avec son Père, comme dans l'éternité. De ce principe très-assuré il tire cette conséquence admirable : *Ideo omnia dona, virtutes et gratiæ ipsius Spiritus Sancti quibus vult, quando vult, quomodo vult, et quantum vult, per manus ipsius administrantur.* C'est pour cela, continue saint Jérôme, qu'elle a une telle juridiction sur tous les dons, sur toutes les vertus et sur toutes les grâces du même Saint-Esprit, qu'elles sont distribuées par ses mains à ceux qu'elle veut, quand elle veut, comme elle veut et autant qu'elle veut. Voilà donc l'admirable fontaine qui nous fait couler de son sein le fleuve Tygris avec une telle abondance, qu'elle arrose toute la face de la terre. Il vous importe beaucoup d'avoir recours dans le

besoin à ce troisième fleuve; il faut néanmoins vous dire encore un mot du quatrième.

Il s'appelait l'*Euphrate*, c'est-à-dire fructueux ou l'abondant en fruits, et celui-là est chargé de toute l'abondance des fruits du temps et de l'éternité; c'est à ce fleuve que sont attachés les mérites de toutes les bonnes œuvres, comme sont les travaux des apôtres et les souffrances des martyrs, les oraisons des contemplatifs et les pratiques austères des confesseurs, les aumônes des riches et la patience des pauvres et enfin tous les fruits des vertus qui se pratiquent dans toute l'Église. Lorsque Abraham et Loth, son neveu, firent leur partage, l'oncle, par sa bonté, donna le choix à son neveu. Celui-ci porta ses yeux au long et au large vers la région du Jourdain, qui lui parut si belle, qu'il en fut charmé, la voyant arrosée d'une abondance d'eau qui la rendait fertile et délicieuse comme un autre paradis terrestre : *Elevatis oculis vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ universa irrigabatur, sicut paradisus Domini* (Genes. 13). Levez vos yeux et les portez sur toute l'étendue de la sainte Église, vous la verrez partout arrosée des eaux abondantes de la grâce, qui la rendent si fertile en fruits de l'éternité, que vous diriez : Voilà le jardin du Seigneur, voilà le paradis terrestre. Mais levez vos yeux plus haut, portez-les jusqu'au paradis céleste, vous y verrez la multitude innombrable de ceux qui ont cultivé ces fruits sur la terre, et qui, les ayant enfin moissonnés, en ont la jouissance éternelle dans une vie bienheureuse, où ils sont éclatants d'autant de couronnes qu'ils ont fait de bonnes œuvres. Eh ! d'où viennent tous ces fruits? L'Euphrate les a tous produits. O fleuve abondant ! ô fleuve délicieux, qui nous faites cueillir les fruits de tous les autres fleuves, de quelle source partez-vous pour nous venir tant enrichir? Il vous dirait : Je n'en ai point d'autres que les trois autres fleuves; nous naissons tous de la même fontaine du sein virginal de la très-sainte mère de Dieu : *Fons ascendebat de terra, et inde dividitur in quatuor capita*. Voilà comme nous avons tout en elle et par elle. J'ai donc eu raison de vous dire d'abord, que Dieu l'ayant fait le centre de tous ses bienfaits, il l'a faite aussi la source de tout notre bonheur. Voyons quel sentiment nous devons en avoir.

ARTICLE IV.

Dieu voulant que la Sainte Vierge soit le centre de ses bienfaits et la source de notre bonheur, veut aussi qu'elle soit notre refuge et notre confiance particulière.

Nos sentiments ne sont jamais plus justes, que lorsqu'ils paraissent plus conformes aux desseins de Dieu. Ainsi nous ne devons pas craindre de donner dans aucun excès en honorant la divine Marie ou bien en la servant avec tout le zèle dont nous sommes capables. N'appréhendons point d'en trop faire; nos hommages envers elle n'excéderont jamais ceux de Jésus-Christ à son égard. Qui pourra jamais l'aimer autant que ce divin Fils l'a aimée? Elle lui a été plus chère que toute son Église ensemble, comme l'assure saint Anselme (Anselm. l. de excellent. V. c. 4). Qui peut l'honorer plus qu'il ne l'a honorée? Il l'a choisie pour sa mère et lui a rendu tous les devoirs du plus parfait des enfants à la plus excellente de toutes les mères; ou qui est-ce qui la peut servir plus humblement ou plus fidèlement qu'il ne l'a servie lui-même? N'est-ce pas pour cela qu'il a voulu se tenir toujours auprès d'elle dans une grande soumission durant les trente premières années de sa vie: *Et erat subditus illis.* Celui qui approche le plus des sentiments d'amour, de respect et de zèle qu'il a eus lui-même pour sa sainte mère, celui-là même lui sera plus agréable. Ne craignons donc pas d'excéder, efforçons-nous plutôt d'imiter Jésus-Christ tant que nous pourrons dans le respect qu'il a eu pour la Sainte-Vierge.

C'était bien mon sentiment, mais ayant lu depuis peu un libelle fait contre l'honneur de la Sainte-Vierge, dont la malice m'avait fait horreur, je fis comme si j'étais entré dans ses sentiments, et lui dis fort résolument : Tout beau, monsieur, ne vous engagez pas si avant, prenez garde que vous ne passiez pour un dévot indiscret, si vous rendez tant d'honneur à la Sainte-Vierge. Elle n'est point notre Sauveur, ni la cause de notre salut; c'est Jésus-Christ seul qui nous a rachetés par son précieux sang; ce n'est point par elle que nous entrons au ciel; c'est Jésus-Christ qui nous dit, c'est moi qui suis la porte : *Ego sum ostium.* C'est par lui qu'il faut entrer et lui seul nous suffit; pourquoi donc

avoir tant de recours à Marie ? Faut-il quitter la fontaine d'eau vive pour se creuser des citernes qui ne peuvent conserver les eaux ? Jésus-Christ ne dit point : Allez à ma mère, il dit : Venez à moi, je vous soulagerai ; ce n'est point elle qui donne la grâce, elle la reçoit, ce n'est donc point à elle qu'il la faut demander, c'est à celui duquel elle la reçoit elle-même. Enfin, elle n'est point Dieu, elle n'est point la réparatrice du monde, ce n'est point à elle que nous avons l'obligation de notre bonheur, c'est à son Fils unique ; elle ne veut point usurper ce qui n'est dû qu'à Dieu, il nous faut donc bien garder de lui rendre de si grands honneurs ; car elle ne veut pas qu'on lui rende ceux qui ne lui sont pas dus.

Que dites-vous, me répondit mon voyageur tout surpris de mes propositions ? A vous entendre parler, je croirais que vous auriez plus étudié les livres des hérétiques, que ceux des saints pères, car où auriez-vous pris les indignes sentiments que vous m'exprimez, si vous ne les aviez pas puisés dans les livres ou dans les entretiens des hérétiques ? Avez-vous trouvé un des saints pères qui ait parlé de la sorte ? Qui vous a dit que la Sainte-Vierge n'est pas la cause de notre salut ? Est-ce saint Irénée ? Au contraire, ne la salue-t-il pas et ne l'honore-t-il pas comme la cause du salut de tout le genre humain : *Maria universo generi humano causa facta est salutis* (Irenæus l. 3. adversus hæret. cap. 33). On sait bien qu'il ne veut pas dire qu'elle est la cause première et principale, cette gloire n'appartient qu'à Jésus-Christ seul, mais il dit qu'elle en est la cause seconde et instrumentale, et que, recevant les influences de la première cause, elle les répand sur tout le genre humain.

Qui vous a dit que ce n'est point par elle que nous entrons dans le ciel, que nous pouvons faire notre salut sans elle et que nous n'avons que faire d'avoir tant de recours à elle ? Est-ce le sentiment de saint Augustin, dont l'autorité est si grande dans toute l'Église ? Lisez son sermon dix-huitième, vous verrez qu'il l'appelle *la Porte du ciel, l'Échelle céleste, par laquelle Dieu est descendu en terre, afin que les hommes méritassent de monter au ciel* (Aug. serm. 18. de tempore.) Étudiez bien les sentiments qu'il témoigne au sujet de l'obligation que nous avons à la mère de Dieu, d'avoir contribué si puissamment à notre salut, ils sont admirables ; il dit que son humilité a donné la vie aux mortels, a renouvelé les cieux,

a purifié le monde, a ouvert le paradis et a délivré de l'enfer les âmes des hommes; ces sentiments n'annoncent pas qu'elle ne contribue en rien à notre salut, et que nous n'avons que faire d'avoir tant recours à elle?

De qui avez-vous appris que ce n'est pas elle qui donne les grâces? Si vous entendez dire que ce n'est pas elle qui en est l'auteur et la cause primitive, j'en conviens; mais si vous concluez qu'elle ne la donne pas à cause qu'elle la reçoit elle-même de Dieu, vous raisonnez mal; direz-vous que le bassin ne vous donne pas l'eau, à cause qu'il la reçoit de la source; au contraire, il ne la reçoit que pour la donner après qu'il s'en est tout rempli lui-même. Avez-vous consulté quelqu'un des saints pères là dessus? Si vous aviez lu l'oraison que saint Germain, patriarche de Constantinople, a faite de la ceinture de la Sainte-Vierge, vous y auriez trouvé des paroles si pleines de douceur et d'onction du Saint-Esprit, qu'elles charment tous ceux qui les lisent; il apostrophe la Sainte-Vierge, et lui dit : *Personne n'est délivré que par vous, ô très-pure! personne ne reçoit de grâces que par vous, ô très-chaste! personne n'obtient le salut que par vous, ô très-honnête!* (S. Germ. Orat. de Zonæ Deipar.) Ce respectable patriarche pensait-il que ce n'est pas la Sainte-Vierge qui nous donne la grâce?

Qui vous a dit qu'elle n'est point la réparatrice du monde, et qu'elle ne veut pas qu'on l'honore de cette qualité? Si vous aviez lu l'homélie que saint Cyrille fit autrefois dans une assemblée de plusieurs évêques, vous auriez vu qu'il la salue avec des paroles si respectueuses, mais si magnifiques, qu'elles ne peuvent partir que d'un cœur plein d'amour pour elle, et d'un esprit tout ardent de zèle pour sa gloire (Cyrill. Hom. in Conc. episcop.). C'est par votre moyen, lui dit-il, que la très-sainte Trinité est glorifiée dans tout le monde : *Salve Virgo per quam sancta Trinitas in universo mundo glorificatur.* C'est par votre moyen que le ciel est comblé de joie : *Per quam cœlum exultat.* C'est par vous que tous les mortels ont été conduits à la connaissance de la vérité : *Per quam universa creatura ad veritatis cogitationem deducta est.* C'est par vous que les pécheurs sont attirés à la pénitence : *Per quam gentes adducuntur ad pœnitentiam.* C'est par vous que tous les apôtres ont prêché l'Évangile aux nations infidèles. *Per quam*

apostoli salutem gentibus prædicarunt. Pouvait-il mieux nous exprimer son sentiment? qui était que la Sainte-Vierge était véritablement la réparatrice de tout le monde, commençant par l'honneur qu'elle a fait rendre à la Trinité, jusqu'au salut qu'elle a procuré aux misérables infidèles; et pouvons-nous croire qu'il ait déplu à la Sainte-Vierge en l'honorant de tous ces glorieux titres qu'il lui donne.

Notre voyageur était disposé à nous citer une si longue suite de saints pères, que nous n'eussions pas fini si je ne l'eusse arrêté. Il est vrai, lui dis-je, que tous les écrits des pères sont pleins des éloges de la Sainte-Vierge, et je pense même en avoir lu qui m'ont paru encore plus extraordinaires que ceux que vous avez cités: mais ce sont ces enthousiasmes de zèle un peu excessif; ils ont parlé par hyperbole, et ces titres si pompeux qu'ils lui donnent, ne sont que de vaines flatteries qui ne plaisent pas à la Sainte-Vierge; elle est très-humble, et veut que la louange qu'on lui donne soit simple et modérée. Elle ne veut point de ces vaines flatteries qui sont excessives et qui sentent l'hyperbole.

A peine avais-je fini, que je vis mon Raphaël, qui n'avait pas coutume de m'entendre parler sur ce ton, s'arrêter comme tout surpris. Il me regarda d'un œil fier et un peu sévère; je vois bien, me dit-il, que vous ne me parlez pas selon votre sentiment, et je me défie fort que vous n'ayez lu quelque libelle diffamatoire fait contre l'honneur de la Sainte-Vierge et contre le respect que nous devons aux saints pères que vous faites passer pour des hyperboliques, j'aimerais presque autant dire pour des menteurs, puisque l'hyperbole n'est souvent qu'une exagération déplacée.

Je lui avouai que je détestais dans mon cœur ce que je prononçais de bouche, et que je n'en sentais pas le reproche de ma conscience; je pense imiter un peu en cela Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est chargé volontairement du péché d'autrui pour en répondre et pour en porter lui-même la peine dans sa personne; je veux bien vous produire les mauvais sentiments d'autrui, comme si c'étaient les miens, afin que vous me fassiez porter la honte et la confusion en les condamnant, et en me pressant fortement sur mes erreurs, ne me passez rien.

N'est-il pas vrai que les saints pères sont pleins d'hyperbole

quand ils parlent de la Sainte-Vierge, et que, par conséquent, il ne faut plus faire grand fond sur tout ce qu'ils ont dit et écrit d'elle ? Non, me répondit-il, ils n'ont excédé en rien, au contraire, ils ont tous dit encore bien moins qu'il ne s'en doit dire. Je passe plus avant, et je dis que ni eux, ni personne, ne peut jamais excéder, quand il est question d'exalter les grandeurs de la Sainte-Vierge ; la raison est qu'ils ne prétendent jamais louer en elle ce qu'elle a d'elle-même, car ce serait louer un néant, puisqu'il est vrai qu'elle est une pure créature que Dieu a tirée du néant, aussi bien que toutes les autres : ils ne louent donc en elle que les dons admirables qu'elle a reçus de Dieu, et ainsi toutes les louanges qu'ils lui donnent retournent à Dieu comme à leur principe ; et plus elles sont grandes, tant s'en faut qu'elles soient injurieuses à Dieu, qu'au contraire elles lui sont plus honorables, comme si un prince se plaisait d'élever un favori, plus on vanterait les richesses et les honneurs dont il l'aurait comblé, plus on ferait éclater la gloire et la magnificence du prince qui aurait élevé sa créature à un si haut point.

L'excès de la dévotion, lui répliquai-je, devient aisément une superstition, il faut craindre que ces grands éloges qu'on donne incessamment et partout à la Sainte-Vierge ne conduisent les peuples en plusieurs erreurs, et ne les fassent tomber peu à peu dans l'idolâtrie ; ils ont plus de recours à elle qu'à Dieu, ils la prient plus souvent et mettent plus leur confiance en elle qu'en Jésus-Christ ? N'est-il pas à craindre qu'ils ne la croient enfin plus grande que Dieu ou égale à Dieu, ce qui serait une abominable idolâtrie ? Ne craignez pas cela, me répondit-il, nous n'avons plus aujourd'hui de Collyridiens au monde, qui croient la Sainte-Vierge un second Dieu, comme ces hérétiques faisaient profession de le croire ; de tous les hérétiques qui ont affligé l'Église, à peine en a-t-on vu qui aient moins duré que ceux-là. C'était une dévotion trop grossièrement forgée, de nous vouloir faire une fausse déesse, c'est-à-dire un fantôme au lieu d'une vraie mère de Dieu : les plus simples ne s'y laisseraient pas tromper ; il n'y a personne aujourd'hui qui ne sache que la Sainte-Vierge n'est pas moins créature par nature que toutes les autres, mais qu'elle est plus intimement unie à Dieu par la grâce que toutes les autres ne le sont.

Pourquoi donc, lui dis-je, avoir plus de recours à elle qu'à Dieu; n'est-ce pas un abus? Pourquoi lui adresser plus de prières qu'à Dieu; n'est-ce pas une superstition? Pourquoi mettre plus sa confiance en elle pour l'espérance de son salut qu'en Jésus-Christ même; n'est-ce pas un crime? Véritablement, me répondit-il, si on avait recours à elle comme à Dieu, non-seulement ce serait un abus d'avoir plus de recours à elle qu'à Dieu, mais ce serait un crime abominable d'y avoir recours une seule fois en sa vie; ou si on lui adressait les mêmes prières que l'on adresse à Dieu, non-seulement ce serait une superstition de la prier plus que Dieu, mais ce serait un grand péché de la prier une seule fois en sa vie; ou enfin, si on mettait sa confiance en elle de la même sorte qu'on la met en Jésus-Christ, non-seulement ce serait une erreur d'avoir plus de confiance en elle qu'en Jésus-Christ, mais ce serait un blasphème d'appuyer tant soit peu sur elle l'espérance de son salut. Mais il y a une différence infinie entre la manière dont on traite avec Dieu et la manière de traiter avec la Sainte-Vierge. En quoi mettez-vous donc cette différence, lui demandai-je? La voici, repartit notre voyageur.

J'ai recours à Dieu comme à mon créateur, à mon sauveur, à mon juge: je n'agis pas de même avec la Sainte-Vierge, j'ai recours à elle comme à la bien-aimée de mon créateur, qui a tout pouvoir auprès de lui; j'ai recours à elle comme à la mère de mon sauveur, à laquelle il ne saurait rien refuser; j'ai recours à elle comme à une puissante avocate auprès de mon juge, qui a le crédit d'apaiser la colère que mes péchés ont justement irritée contre moi. Est-il surprenant que, nous reconnaissant indignes de nous présenter devant la majesté de notre créateur, devant l'autorité de notre sauveur, devant la sévérité de notre juge, nous nous adressions à celle que nous savons lui être si agréable! Et peut-on nous blâmer de superstition ou d'erreur, si nous nous adressons plutôt à elle qu'à lui, puisque c'est toujours finalement à lui que nous nous adressons par son entremise.

J'en dis de même des prières et de la confiance. Si je priais la Sainte-Vierge comme je prie Dieu, je commettrais une idolâtrie; mais il y a une différence infinie: je prie Dieu qu'il me pardonne mes péchés, je prie la Sainte-Vierge qu'elle m'en obtienne de lui

la rémission ; je prie Dieu qu'il m'accorde la grâce de mon salut, et je prie la très-Sainte-Vierge par ses puissantes intercessions, qu'elle m'obtienne la grâce, et qu'elle ménage mon salut. Peut-on me blâmer si j'ai sans cesse recours à celle par le crédit de laquelle j'espère tout obtenir de Dieu, et si je lui adresse plus de prières qu'à Dieu même? ne sollicitons-nous pas tous les jours ceux qui nous peuvent aider par leur faveur auprès du Prince ; et ne les prions-nous pas plus souvent que le prince même ; s'en tient-il pour cela offensé? Non, parce qu'il sait que c'est toujours lui que l'on prie par son favori.

Et pour ce qui regarde la confiance et l'espérance du salut, mettez la même différence entre celle qu'on a pour Dieu et celle qu'on a pour la Sainte-Vierge, qui sont d'une nature très-différente l'une de l'autre; et vous avouerez que tant s'en faut qu'on fasse injure à Dieu en mettant toute sa confiance, et sa principale espérance en l'intercession de la Sainte-Vierge, que c'est plutôt lui plaire et lui rendre un grand hommage ; cela vient de la profonde révérence que nous avons pour sa majesté infinie, et de la connaissance de notre indignité, qui, se défiant de pouvoir obtenir de lui ce qu'elle sait bien qu'elle ne mérite pas, cherche un puissant intercesseur qui supplée à son impuissance. Je sais bien que les grâces sont en la main du prince, et que c'est à lui qu'il faut les demander, mais craignant de ne pouvoir les obtenir moi-même, je m'adresse à son favori, et j'ai une grande confiance de les obtenir par son entremise ; il fera plus par une parole que je ne pourrais faire par plusieurs requêtes.

Vous comprendrez bien, et vous aimerez les sentiments des saints pères, de saint Bernard, quand il dit à ses religieux parlant de la Sainte-Vierge : *Filioli mei, hæc mea maxima fiducia, hæc tota ratio spei meæ*; mes chers enfants, elle est ma grande confiance, et toute mon espérance n'est presque fondée que sur elle, c'est-à-dire sur sa puissante intercession; et de saint Anselme quand il dit : *Non nunquam velocior est salus invocato nomine Mariæ quam invocato nomine Jesu.* On obtient quelquefois plutôt ce qu'on demande à la Sainte-Vierge que ce qu'on demande à Jésus-Christ même. Il ne veut pas pour cela faire de préférence de la mère et du Fils, ni même de la comparaison, elle serait criminelle, mais il veut

due, qu'on a plutôt obtenu de Dieu ce qu'on lui demande, interposant l'intercession de la Sainte-Vierge, que si on l'avait demandé à Dieu sans s'aider de ce moyen.

Excusez tant qu'il vous plaira toutes ces manières d'agir, mais après tout, demandai-je, pourriez-vous vous empêcher de condamner l'indiscrétion de quelques dévots, qui aiment la très-Sainte-Vierge d'un amour plus tendre et plus sensible que Dieu même? Sans doute, me répondit-il, je ne saurais les condamner; l'amour tendre et sensible n'est pas le parfait amour, ni celui que Dieu nous commande dans le grand précepte de sa loi; il veut un amour spirituel, surnaturel et suprême, au-dessus de tous les sentiments de la nature; et ce parfait amour n'est ni sensible ni tendre; il est fort indubitable, la sensibilité et la tendresse que certaines âmes éprouvent pour la Sainte-Vierge ne dit pas qu'elles l'aiment plus que Dieu, cela montre plutôt la faiblesse que la perfection de l'amour; parce que cela fait voir qu'il y a quelque chose d'humain et de naturel, et qu'il n'est pas purement divin. On nomme les femmes le sexe dévot, parce qu'elles sont plus tendres et plus sensibles dans leur dévotion que les hommes; mais ce n'est pas à dire qu'elles aient plus d'amour de Dieu que les hommes, qui n'ont pas ces tendresses ni ces grandes sensibilités.

Saint Bernard admire en cela la bonté de Dieu, qui, voyant que notre nature ne se portait d'elle-même qu'à aimer sensiblement, a bien voulu par une admirable condescendance s'abaisser jusqu'à se faire semblable à nous, homme sensible comme nous, afin de nous donner moyen d'aimer tout ensemble sensiblement et divinement; ainsi notre amour le contente et nous console aussi : il le contente parce qu'il est divin; et il nous console, parce qu'il est sensible; et sa bonté a été jusque là, que de vouloir bien être un petit enfant et avoir en cet état des attraits si doux, qu'ils attendriraient les pierres. Pour comble de tout, il a voulu avoir une mère la plus aimable de toutes les pures créatures : n'est-ce point là de quoi entretenir délicieusement l'amour sensible et divin; sensible parce que le Fils et la mère sont des objets les plus agréables que l'on puisse proposer aux sens, et le divin, parce que l'un de ces objets est Dieu et que l'autre est sa divine mère. Combien de personnes ont le cœur plein de cet amour sensible?

Combien de femmes et de filles ont une dévotion pour Jésus enfant, qu'elles aiment fort sensiblement? Combien d'autres ont une dévotion plus sensible pour la mère Vierge? Peut-on blâmer cet amour sensible et divin? Non, sans doute, puisque c'est Dieu même qui le donne, le montrant à nous dans un état à être aimé divinement et sensiblement : mais il faut prendre garde qu'il n'y ait plus du sensible que du divin, ni que les âmes se persuadent qu'elles aient plus de sainteté et plus de parfait amour de Dieu que les autres, parce qu'elles ont plus de tendresse et de sensibilité.

Je prenais tant de goût à entendre notre voyageur, que j'oubliais de lui proposer une des plus grandes indiscrétions que j'avais oui blâmer dans la dévotion à la Sainte-Vierge. Après tout, lui dis-je, on a grand tort de lui donner de si grands éloges; elle ne veut point ces louanges excessives avec les gloses dont on tâche inutilement de les excuser. Elle ne veut point de ces titres pompeux et de ces vaines flatteries, elle veut que la louange qu'on lui donne soit simple et modérée, et qu'elle ne contienne rien qui soit excessif et hyperbolique. C'est fort bien penser, me répondit-il, toutes sortes d'excès sont blâmables, en quelque matière qu'ils se trouvent, parce qu'ils sont toujours vicieux : si on commet des excès dans les louanges que l'on donne à la Sainte-Vierge, il les faut blâmer et les retrancher; et si par impossible on pouvait tomber dans l'excès en rendant de trop grands hommages à Dieu même, il les faudrait modérer, autrement ils ne lui seraient pas agréables; mais il n'y a point d'excès à craindre en fait de louanges à l'égard de la Sainte-Vierge, puisqu'il est certain que nous ne pouvons jamais lui rendre la moindre partie de celles qu'elle mérite. Cependant vous dites qu'étant la plus humble des créatures, elle ne veut point de ces titres pompeux qui ne sont que de vaines flatteries, et qu'elle veut que la louange qu'on lui donne soit simple et modérée. Voilà une règle de modestie qui va bien retrancher des excès!

Il faudra donc ne la pas nommer mère de Dieu, ce titre est le plus pompeux qu'on lui pourrait jamais donner. Il faut se contenter de dire qu'elle est l'humble servante du Seigneur, voilà une louange simple et modérée. Il ne faudra pas dire qu'elle est la

reine de tous les saints, ce titre est trop pompeux ; il faudra dire seulement qu'elle a mérité d'être mise au catalogue des saints, voilà une louange simple et modérée ; il ne faudra pas être si hardi de dire qu'elle est si pleine de grâces, qu'elle en avait autant elle seule qu'il en faudrait pour faire le salut de tous les hommes, comme saint Thomas l'a osé dire (*D. Thom. Opusc. c. 17*) ; c'est un de ces titres pompeux qui ressent la flatterie et l'hyperbole ; il faut se contenter de dire qu'elle a eu assez de grâces pour faire son salut, voilà une louange simple et modérée ; tout ce qui pourrait lui donner quelque prééminence au-dessus des autres seraient des titres trop pompeux qui offenseraient son humilité. C'était bien le plus court de dire tout d'un coup, comme les hérétiques, qu'il ne faut distinguer en rien la Sainte-Vierge du reste des femmes.

Poussez même votre raisonnement plus avant, continua notre voyageur, et dites que la vraie humilité ne se contente pas de fuir les grandes louanges, qu'elle va jusqu'à aimer les mépris, et que plus cette humilité est parfaite, plus elle est affamée d'opprobres, de mépris et d'injures ; et comme l'humilité de la Sainte-Vierge est la plus parfaite qui fut jamais dans une pure créature, chargez-la de mépris et de toutes les injures les plus atroces pour lui être plus agréable, en contentant parfaitement son humilité ; dites, comme l'impie Skeidan, qu'elle a été pécheresse et damnable ; dites, comme le détestable Spangeberg, qu'elle a commis un crime que Dieu vengera d'un supplice éternel, ou dites, comme l'infâme Brenz, qu'elle a mérité une damnation éternelle : voilà comme vous ne serez point de ces dévots indiscrets qui lui donnent des titres pompeux qui ne sont que de vaines flatteries, et vous deviendrez par là un bon et vrai dévot à la Sainte-Vierge.

Vous pourrez ensuite étendre votre dévotion au reste des saints ; et comme ils ont été très-humbles, il faudra bien vous garder de leur donner aucune louange, de peur d'offenser leur humilité ; vous les chargerez de plusieurs mépris pour les contenter. Allez enfin jusqu'à Jésus-Christ, il est certain que son humilité a été plus grande sans comparaison que celle de tous les saints et de la Sainte-Vierge même. Il faudra chercher pour lui des mépris et des injures encore bien plus grandes pour satisfaire cette humilité. (Dieu !

que les faux principes des hérétiques traînent après soi des conséquences épouvantables!

Je n'avais rien à répondre à cela, je voyais que le raisonnement de notre voyageur était juste, convaincant et sans répartie. Je ne voulais pas néanmoins en demeurer là : je le priai d'établir bien dans mon esprit le respect et la dévotion véritable que je devais avoir pour la Sainte-Vierge ; il me promit qu'il en ferait le sujet de notre première conférence, mais que ce serait la dernière que nous pourrions avoir de long-temps ensemble, et c'est la suivante :

CONFÉRENCE XV.

Où l'on fait voir qu'une âme vraiment dévote à la Sainte-Vierge est comme assurée de son salut.

Nous aperçûmes d'assez loin quelqu'un qui venait à nous à grands pas, et qui montrait bien de l'empressement de nous joindre par la violence qu'il faisait à sa pesanteur naturelle ; nous ne savions pas d'abord qui c'était, nous reconnûmes néanmoins, après qu'il se fut un peu rapproché de nous, que c'était notre vertueux homme dévot à la Sainte-Vierge, que nous avions défendu quelques jours auparavant contre ceux qui le raillaient sur sa dévotion. Il se hâtait fort de venir, et, à peine fut-il en notre présence, que son inquiétude, l'emportant par-dessus la politesse, ne lui donna pas le loisir de nous saluer, et qu'il commença à nous dire d'une voix tremblante :

Hé! je vous prie, secourez-moi, je suis tout hors de moi-même, je suis perdu si vous ne m'aidez. Le cœur de notre charitable voyageur fut aussitôt touché de compassion ; il lui serra les bras, et, l'embrassant tendrement, lui dit : Qu'y a-t-il, mon père ; ne vous affligez point, nous voici pour vous consoler. Je suis si épouvanté, lui répondit le vieillard, que je suis mort ou peu s'en faut. Eh! d'où venez-vous? lui répliqua le voyageur. Je n'en sais rien, repartit le vertueux homme ; je pense que j'ai été en enfer. Ce matin, je priais Dieu et la Sainte-Vierge, m'étant levé un peu plus tôt qu'à l'ordinaire ; je ne sais si je me suis endormi ou si je suis tombé évanoui, il me semble pourtant que je ne dormais pas, j'avais de bonnes pensées de la Sainte-Vierge, et j'eusse eu bien envie que tout le

monde l'eût bien honorée ; il m'a semblé tout d'un coup (ô bon Dieu! je meurs de frayeur quand j'y pense), il m'a semblé être tombé dans un abîme où l'on ne voyait point; j'entendais bien du bruit, et je ne voyais personne; je suis descendu encore plus bas, et j'ai ouï des voix épouvantables qui disaient des choses qui me faisaient dresser les cheveux à la tête.

L'un criait comme un enragé : Sache, Marie, que je ne t'estime pas plus que les autres pécheresses. Je crus que c'était un diable qui avait proféré ce blasphème. Non, lui dit notre voyageur, c'est Mélancton qui a osé prononcer cette impiété. L'autre hurlait comme un vieux loup, répliqua le vieillard, et disait : Quelle rêverie de dire qu'elle est mère Vierge! ne sait-on pas qu'elle eut plusieurs enfants qui sont appelés les frères du Seigneur dans l'Évangile. Je ne sais point d'où venait cet horrible voix. Je la connais bien, répondit le voyageur, elle part de la bouche infâme de Cérintus, comme je l'ai appris de saint Irénée. J'en ai ouï un autre qui hennissait comme un cheval, et, avec cette voix de tête, j'ai entendu plusieurs paroles si insolentes que j'en avais honte : Je méprise mille Augustin et mille Jérôme, et ils ne sont pas dignes de me déchausser. Tertullien est un fou ; Irénée est un blasphémateur ; Chrysostôme est un babillard et un séditieux ; Jérôme est un hérétique, il ne parle que jeûnes et virginité ; Ambroise ne sait rien faire que prier et jeûner ; Athanase n'a rien de singulier ; Basile ne vaut rien, il est tout moine, je ne l'estime pas un poil de ma tête. Un autre, grondant comme un mâtin, lui répondait : Voilà bien des gens que vous attaquez qui vous mordront jusqu'au sang. Et lui, haussant la voix avec une furie désespérée : Quand tout le monde devrait crever, je veux que ma doctrine soit estimée très-sainte : il faut répondre à tous ces marouffles qui osent mépriser mes ouvrages, de sorte qu'Augustin et Cyprien, ou même saint Pierre et saint Paul, s'ils ne conviennent pas avec ma doctrine, selon le sentiment de quelques-uns, se trompent lourdement ; car je suis assuré qu'elle vient du ciel. N'en dites pas davantage, interrompit le voyageur, je connais bien la voix de votre cheval, c'est Luther, le plus brutal, en effet, et le plus insolent de tous les hérétiques ; tous ses écrits ne sont remplis que de semblables frénésies.

Ce n'est pas ce qui m'a fait le plus de peur, reprit le vertueux homme, mais j'ai pensé mourir de peur quand j'ai entendu une voix qui mugissait comme un taureau, disant : Marie a été pécheresse et damnable, elle a commis des crimes que Dieu vengera par un supplice éternel. Entendant cela, je faisais des signes de croix, pensant que tout allait s'abîmer. D'autres criaient d'un côté : Elle a été ambitieuse, arrogante et incrédule ; et une autre éclatait par-dessus tout cela comme une trompette : Elle a mérité, elle a mérité une damnation éternelle (*Œcolampade, Spergenberg, Brenc…*). Ces horreurs m'ont saisi au cœur et ont pensé me faire tomber mort sur place. Eh quoi ! Vierge sainte, ai-je dit en tremblant et en pleurant, suis-je donc tombé ici malheureusement au milieu de vos ennemis ? Je pense qu'ils y sont donc tous ramassés. Là-dessus je me suis imaginé que c'était l'enfer.

Vous avez bien pensé, conclut le voyageur ; car, de vrai, c'est l'abîme des maux éternels où sont précipités tous les ennemis de la Sainte-Vierge. Mais il ne faut pas vous étonner d'avoir entendu leurs blasphèmes ; l'impiété les a arrachés de leur bouche durant cette vie, la malice les a toujours conservés dans leur cœur jusqu'à la mort, et la rage de la damnation les forcera de recommencer durant toute l'éternité. Tout cela ne doit vous causer ni peur, ni tristesse, au contraire, il est écrit que le juste se réjouira, quand il verra la vengeance que Dieu exerce sur les impies, et que même il lavera ses mains dans le sang des pécheurs ; ne vous affligez de rien, tout cela ne vous regarde point, puisque vous êtes serviteur de la Sainte-Vierge. C'est la doctrine commune des pères de l'Église, que, s'il y a quelqu'un au monde qui ait sujet de concevoir de bonnes espérances de son salut et de s'en tenir moralement assuré, c'est celui qui est vraiment dévot à la Sainte-Vierge.

Je l'ai souvent ouï dire, répliqua l'homme, déjà demi-consolé, mais je n'ai jamais bien entendu les raisons qui obligent les docteurs à le dire avec tant d'assurance ; vous me feriez plaisir de me les dire et d'affermir bien mon esprit dans les sentiments de la dévotion à la Sainte-Vierge. Voilà comme notre voyageur entreprit de faire une conférence touchant la prédestination des dévots à la Sainte-Vierge, qui fut telle que vous allez entendre.

ARTICLE I.

S'il est vrai que ceux qui sont dévots à la Sainte-Vierge sont assurés de leur salut.

Il n'y a rien qui attire si puissamment tous les chrétiens à la dévotion envers la Sainte-Vierge, que de leur dire que cette dévotion est une marque évidente et comme assurée de la prédestination d'une âme, et que celle qui est vraiment dévote à la Sainte-Vierge ne saurait périr, mais qu'elle a une espèce d'assurance de son salut. Voilà une proposition qui doit consoler et encourager tous les serviteurs de la Sainte-Vierge. Mais est-elle bien vraie, lui demanda l'homme qui occasionnait cette importante conférence, et peut-on bien s'appuyer là-dessus ? Je réponds, dit le voyageur, qu'il n'y a rien de plus vrai ni de plus assuré que cette proposition, si elle est bien entendue ; mais qu'il n'y a rien de plus faux ni de plus trompeur, si elle est mal prise.

Cette réponse lui fit ouvrir les oreilles. Eh ! je vous prie, monsieur, dit-il avec un grand empressement, faites-moi bien entendre quand elle est vraie et quand elle est fausse, il me semble que cela mettra l'esprit de bien des personnes en repos.

Pour le bien entendre, reprit le voyageur, il n'y a qu'à savoir en quoi consiste la vraie dévotion à la Vierge, et vous verrez ensuite que quiconque la sait et pratique ne saurait périr, et en même temps vous remarquerez ce que c'est que la fausse dévotion à la Vierge, et que bien loin qu'elle assure le salut, elle le met au contraire en fort grand danger, quand on en fait le fondement de ses espérances.

Qu'est-ce donc proprement que la dévotion à la Sainte-Vierge ? Saint Thomas enseigne que la dévotion est un acte de la vertu de religion ; mais de peur qu'on ne la prenne pour un acte passager, je dirais plutôt que c'est une des pratiques ou un des exercices de la vertu de religion. Cette vertu regarde premièrement et principalement Dieu, en second lieu les saints. Voilà son objet et son sujet, c'est-à-dire la partie de l'âme où elle s'attache est la volonté, laquelle, quand elle se dévoue et se porte avec une affection particulière à honorer et servir les saints, par exemple la Sainte-Vierge, alors elle est dévote à la Vierge. Il faut pourtant

convenir qu'elle n'a pas cette dévotion, si elle s'affectionne avec une certaine ardeur qui la porte à se rendre prompte, diligente, fidèle, zélée, et je dirais empressée pour tout ce qui regarde l'honneur, le service et les intérêts de la Sainte-Vierge; et c'est ce qui fait discerner les vrais dévots d'avec ceux qui ne le sont pas, parce qu'on ne voit en eux ni affection, ni ardeur, ni zèle.

Or, puisqu'il est vrai que la dévotion regarde la volonté et qu'elle la rend fervente, il est évident que la vraie dévotion n'est jamais sans amour; car c'est le propre de la volonté d'aimer, et une âme qui aime Dieu et sa sainte mère d'un grand et parfait amour, est assurée de son salut. On peut donc avancer sans crainte, qu'une âme vraiment dévote à la Sainte-Vierge, si elle persévère dans sa dévotion, est assurée de son salut.

Je répondis à ce raisonnement qui me sembla faible : Je conviens, monsieur, que la vraie dévotion qui renferme un grand amour de Dieu assure une âme de son salut; mais cela ne conclut rien pour la dévotion à la Vierge; je puis dire la même chose de toute autre sainte, si je lui suis dévot; je suis autant assuré de mon salut, parce que j'aurai le parfait amour de Dieu qui est inséparable de la vraie dévotion. Je pense aussi que ceux qui avancent que la marque de la prédestination, et qu'une morale assurance du salut est attachée à la dévotion à la Vierge, ne se fondent pas tant là-dessus; ils veulent dire que se déclarer serviteur de la Sainte-Vierge, et en porter les marques, avoir un chapelet, par exemple, et être enrôlé en la confrérie du rosaire, avoir le scapulaire ou l'esclavage, jeûner le samedi, qui est un jour plus dévoué à honorer la Sainte-Vierge, avoir son image dans sa chambre ou fonder une chapelle en son honneur, parer bien son autel et choses semblables, qui sont les pratiques des dévots de la Sainte-Vierge, sont les marques d'une âme prédestinée; et quoique cette âme ne menât pas une vie si sainte, elle peut néanmoins avoir une grande confiance que tout cela contribuera beaucoup à son salut; nous avons même des exemples des plus grands pécheurs, qui pratiquaient de ces sortes de dévotions, qui n'ont pas été abandonnés par la Sainte-Vierge et qui enfin n'ont pas péri. Que répondez-vous à cela?

Je réponds, me dit-il, premièrement, qu'il est vrai que la dévotion parfaite, qui renferme un grand amour de Dieu, donne à toute âme qui la pratique et qui la conserve jusqu'à la fin l'assurance de son salut, quoique sa dévotion ne s'adressât qu'à quelque saint particulier, mais beaucoup plus si elle s'adresse à la Sainte-Vierge, parce qu'elle a un objet beaucoup plus noble sans comparaison, que si elle s'adresait à tout le reste des saints et des saintes du paradis, étant certain que toute leur multitude réunie ensemble n'égale pas la très-sainte mère de Dieu.

Je réponds, en second lieu, que la dévotion imparfaite qui ne renferme pas le parfait amour de Dieu, et qui serait très-faible si elle s'adressait seulement à quelque autre des saints ou des saintes, est très-puissante quand elle s'adresse à la Sainte-Vierge; je dis puissante, non pas pour donner à ceux qui l'ont aucune assurance de leur salut, mais pour leur en faire concevoir de bonnes espérances, principalement quand ils ont le désir de se convertir et qu'ils pratiquent ces sortes de dévotions imparfaites envers la Sainte-Vierge, dans l'intention qu'elle leur obtienne de Dieu la grâce d'une vraie conversion. Les raisons de ma réponse me semblent fortes et solides; je veux vous les exposer, vous en jugerez vous-même.

La première est que toute la sainte Église, conduite par l'esprit de Dieu, n'invoque pas en vain la très-Sainte-Vierge, comme le refuge des pécheurs : *Refugium peccatorum, ora pro nobis.* Je sais bien que Jésus-Christ est le premier et le tout-puissant refuge des pécheurs, duquel seul ils peuvent recevoir leur salut; mais il est vrai aussi que la Sainte-Vierge est le second refuge des pécheurs, et qu'ayant dans son cœur les mêmes sentiments que son Fils unique a pour eux, elle les aime, elle en a pitié, elle désire et procure leur salut avec plus de bonté et plus de puissance que tout le reste des saints du paradis ne pourraient faire, quand ils auraient réuni toutes leurs intercessions ensemble.

Je fonde la seconde raison sur la dignité incomparable de mère de Dieu, et je dis que Dieu n'a point voulu qu'elle fût la mère du Sauveur des pécheurs, qu'il n'ait aussi voulu qu'elle fût la mère du salut des pécheurs; ce sont les enfants qu'elle enfante avec douleur. Saint Jean, le bien-aimé disciple de notre Seigneur et le

fils adoptif de la Sainte-Vierge, nous exprime cette vérité d'une manière énergique dans l'Apocalypse (Apocal. 12), après qu'il l'a représentée comme un grand signe qui parut au ciel : une femme revêtue du soleil, tenant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne composée de douze étoiles, ne faisant aucune ombre, de quelque côté qu'on la regardât : il ajoute ensuite qu'elle était enceinte, et qu'elle souffrait les tranchées des mères qui sont à leur terme et qu'elle criait comme dans les douleurs de l'enfantement. *Et in utero habens clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat.* Comment se peut entendre cela? Ce ne peut être de la naissance de l'enfant Jésus. Toute l'Église croit, avec saint Thomas, que non-seulement elle l'a enfanté sans douleur, mais qu'elle reçut une très-grande consolation quand elle le mit au monde. Il faut donc l'entendre de ces mauvais enfants qu'elle porte en son sein par la compassion qu'elle a de leur grandes misères. Ce sont les pécheurs qui lui font endurer autant de tranchées qu'ils commettent de péchés, et qui ne cessent de lui faire souffrir les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce qu'elle les ait fait naître à Jésus-Christ et à la vie de la grâce par ses puissantes intercessions : *Donec formetur in vobis Christus.*

Je trouve une troisième raison en ce qu'elle a quelque obligation d'aimer les pécheurs parce qu'ils ont été du moins l'occasion du suprême honneur qu'elle possède d'être la mère de Dieu. S'il n'y eût point eu de pécheurs à sauver, il n'y eût point eu de Sauveur du monde, et par conséquent il n'y eût point eu de mère du Sauveur. Aussi a-t-elle, comme par une espèce de reconnaissance, fourni, de sa propre substance, la matière qui a servi à les racheter; c'est cette chair adorable qui a souffert les tourments de la Passion ; c'est ce sang précieux qui fut répandu sur le Calvaire. C'est pour cela que les saints pères disent tous d'une voix qu'elle a contribué, avec Jésus-Christ, à la rédemption des pécheurs, qu'elle a réparé ce qu'Ève avait ruiné, qu'elle est la rédemptrice des captifs et le salut de tous, qu'elle est la réparatrice du siècle et la lumière du monde (August. serm. de Assumpt. Chrysost. hom. de Interd. et arb., S. Eph. Orat. ad Virg., S. Laur. Just. serm. de N. V.). C'est pour cela qu'elle a dit elle-même ces admirables paroles que nous lisons dans les révélations de sainte Brigitte, qui sont si

apparitions et si célèbres dans toute l'Église, voulant faire connaître à cette grande sainte quelles étaient ses dispositions au pied de la croix et ce qu'elle a contribué avec son cher fils à la rédemption des pécheurs, elle lui dit : *La douleur de Jésus-Christ était ma douleur, parce que son cœur était mon cœur ; car, comme Adam et Ève ont vendu le monde pour une pomme, aussi mon Fils et moi avons racheté le monde par un même cœur* (Revelat. c. 35).

J'ajoute à cela, ce qui peut servir d'une quatrième raison, tant d'expériences et d'exemples authentiques que nous avons de la protection particulière que la Sainte-Vierge a donnée aux plus grands pécheurs, quand ils ont eu recours à elle. Nous en voyons tant qu'elle a retirés de la perdition où ils étaient déjà plongés ; les uns qu'elle a délivrés de la mort, les autres qu'elle a retirés comme du bord des abîmes où ils étaient prêts de tomber.

Le grand cardinal Pierre Damien lui attribue la conversion si merveilleuse et le salut si prompt du bon larron. D'où vient, dit-il, qu'il ne s'est pas converti quand il accompagnait Jésus-Christ en portant sa croix après lui ? Pourquoi attendre qu'il fût attaché sur son bois de malédiction pour demander sa bénédiction ? sinon que la Sainte-Vierge se trouva heureusement pour lui au pied de la croix du Sauveur, du côté de celle de ce malheureux ; les regards de Jésus vers lui et de lui vers Jésus, passaient par la mère de miséricorde, et elle, intercédant pour lui au point qu'il allait tomber de son supplice temporel dans les supplices éternels, il obtint la grâce d'entrer dans le ciel : *Tunc ex latrone factus est martyr, cum pro eo Maria deprecabatur.*

Y a-t-il rien de plus connu que la conversion admirable de sainte Marie Égyptienne, après qu'elle a passé dix-sept ans de sa vie dans les plus grands désordres ? elle veut entrer dans une église, elle en est repoussée par une puissance invisible, elle tente derechef et plusieurs fois d'y entrer, elle est toujours repoussée. Mais par un excès des bontés de la Sainte-Vierge, qui a compassion des plus grands pécheurs, elle n'est repoussée que pour être mieux attirée. Une grâce extraordinaire lui ouvre les yeux et lui fait voir l'horreur de sa vie ; et tout d'un coup elle s'écrie en tremblant de crainte et baignée de larmes : Ah ! Vierge sainte, n'êtes-vous pas le refuge

des pauvres pécheurs? Si vous me rebutez, à qui donc aurai-je recours? Oh! miracle de la puissance et de la bonté de la Sainte-Vierge, cette mère admirable! en un moment l'Égyptienne est changée et devient un si grand prodige de pénitence et de sainteté, que nous n'avons rien de plus merveilleux dans toutes les vies des saints.

Qui voudrait raconter les exemples de cette nature dont le nombre se multiplie presque à l'infini, s'engagerait à la composition de quantité de gros volumes; je les laisse à lire dans presque tous les écrivains sacrés qui en sont remplis, mais je ne saurais omettre les paroles qu'elle dit elle-même à sainte Brigitte : *Je suis la reine du ciel, je suis la mère de miséricorde, la joie des justes et l'avocate des pécheurs auprès de Dieu; il n'y a point de peine du purgatoire qui ne devienne plus douce a supporter par mon entremise; il n'y a point d'homme si maudit de Dieu qui, durant sa vie, soit entièrement privé de ma miséricorde, parce que j'empêche qu'il ne soit si rudement tenté par les démons, comme il serait sans moi. Aucun n'est si éloigne de Dieu s'il n'est frappé de la dernière malédiction, lequel, s'il m'invoque, ne retourne a Dieu et n'obtienne sa miséricorde* (Revelat. l. 6. c. 10). Et de tout cela je conclus qu'il est donc vrai que la dévotion à la Sainte-Vierge, quoique très-imparfaite, est toujours fort avantageuse aux plus grands pécheurs, et qu'elle leur doit toujours conserver de grandes espérances de leur salut quand elle est accompagnée du désir de se convertir.

Mais s'ils présument d'en faire un appui de leur impénitence, s'ils croient qu'ils ne périront pas, quoiqu'ils persévèrent dans leurs péchés, parce qu'ils ont quelque dévotion à la Sainte-Vierge, à ceux-là je dis, de toutes mes forces, vous vous trompez! vous vous trompez! votre dévotion prétendue à la Sainte-Vierge n'est pas une marque de prédestination, ni une assurance de salut pour vous, puisqu'au contraire vous la prenez pour vous donner plus d'assurance de persévérer dans le péché. Croiriez-vous que vos dévotions imaginaires et trompeuses contribuassent beaucoup à votre salut, ne les pratiquant pas par un désir de sortir de votre péché, mais au contraire par une envie d'y demeurer plus confidemment, pensant vous être bien mis à couvert du châtiment de

la justice de Dieu, parce que vous êtes caché sous le saint scapulaire, ou que vous portez un rosaire sur vous; détrompez-vous et lisez vous-mêmes le premier livre des Rois au chapitre troisième.

Vous verrez que les Israélites combattaient contre les Philistins; ils furent vaincus parce qu'ils avaient irrité contre eux le Dieu des armées, qui avait coutume de leur faire remporter autant de victoires qu'ils rendaient de combats. Eux, également surpris et affligés de leur déroute, d'où vient, dirent-ils, que le Dieu d'Israël nous abandonne de la sorte? Engageons-le plus fortement à notre défense: *Afferamus ad nos arcam Domini*, faisons venir l'arche du Seigneur; quand nous l'aurons avec nous, nous ne saurions périr. Hé! pauvres aveugles, leur dit Cajetan après saint Augustin, vous n'allez pas à la source du mal; ce sont les crimes que vous cachez dans vos consciences qui vous rendent faibles; que vous servira cette protection extérieure de l'arche quand les ennemis qui vous tuent sont au milieu de vous? *Recurrunt isti externam cæremoniam, omittentes internam peccatorum pœnitentiam.* Ils ne prenaient pas garde qu'amenant l'arche dans l'armée, ils apportaient dans l'arche la loi de Dieu, qui était le plus puissant ennemi qui combattait contre eux, et qui se servait de la main des Philistins pour les châtier, parce qu'ils l'avaient méprisée. Aussi, qu'arriva-t-il de cette vaine confiance qu'ils avaient mise dans la protection de l'arche du Seigneur? c'est qu'avant qu'elle fût venue ils n'avaient perdu que quatre mille hommes, et quand elle fut au milieu d'eux, ils en perdirent trente mille.

Lisez dans cet exemple votre état, faux dévots de la Sainte-Vierge, et rendez-vous sages par leur folie. Vous avez ouï dire des merveilles de la protection qu'elle donne à ceux qui lui sont dévots; vous savez bien que vous êtes vaincu par vos passions et par vos vices, et que vous êtes en péril d'être puni très-sévèrement par le bras tout-puissant de Dieu. Vous dites: Je saurai bien me mettre à couvert des châtiments; ceux qui sont dévots à la Vierge ne sauraient périr; je veux prendre le scapulaire, je me ferai enrôler en la confrérie du Rosaire, je jeûnerai le samedi en son honneur, quel mal me peut-il arriver après cela? Je ne vis pas bien, il est vrai, mais n'est-elle pas le refuge des pauvres pé-

cheurs? Mon pauvre ami, vous vous trompez fort si vous pensez qu'il n'y a qu'à vous mettre à couvert derrière l'égide du Seigneur, et que les coups de sa main vengeresse n'iront pas vous frapper jusque-là. Si vous êtes toujours criminel, votre confiance est bien vaine, quand vous pensez qu'il n'y a qu'à vous revêtir de quelque dévotion extérieure envers la Sainte-Vierge, pour paraître bien au dehors sans vouloir rien changer du désordre de votre intérieur. C'est vous couvrir des feuilles du figuier pour découvrir mieux la honte de votre péché, au lieu que vous pensez que ce sera pour vous une cuirasse à l'épreuve des justes vengeances de Dieu. Il est vrai que si vous aviez envie de vous convertir, si vous faisiez quelque effort pour sortir de l'esclavage du péché en vous mettant sous la protection de la Sainte-Vierge, si vous preniez le scapulaire ou le rosaire comme un moyen qui vous aidât à retourner à Dieu par la pénitence, et si vous désiriez obtenir la grâce de votre conversion par ce moyen, je ne dirais pas que votre dévotion, quelque imparfaite, vous fût inutile, au contraire je la louerais et je l'estimerais fort utile.

Mais n'avoir d'autre intention que de vous garantir des châtiments que vous méritez pour des péchés dans lesquels vous persévérez toujours, avoir même une secrète confiance que vous n'avez qu'à y demeurer, sans crainte de périr éternellement, parce que vous êtes dévot à la Sainte-Vierge, qui ne permet jamais que ses dévots périssent, c'est un terrible aveuglement de croire qu'elle prenne la défense des ennemis opiniâtres de son fils, et qu'elle l'empêchera de les regarder comme ses ennemis, quoiqu'ils n'aient pas même la volonté de cesser de l'être; tant s'en faut que cette fausse et trompeuse dévotion vous serve, qu'elle est plutôt très-nuisible à votre salut, en ce qu'elle vous endort et vous fait reposer dans une confiance très-vaine qui ne vous servira de rien, sinon à vous rendre encore plus criminel devant Dieu par la profanation que vous avez faite des choses saintes, que vous n'avez employées que pour pécher plus tranquillement.

Oui, vous pouvez vous déclarer dévot à la Sainte-Vierge, quelque méchant que vous soyez, on ne vous en empêchera pas; vous pouvez prendre le scapulaire et dire en vous-même, il vaut mieux pour aller plus sûr, il est vrai que je ne suis pas trop homme de

heur, je me trouve souvent dans de grands périls ; mais je prendrai le scapulaire de la Sainte-Vierge, je porterai un chapelet sur moi, quand j'aurai cela, je ne craindrai plus rien, car je sais que la Sainte-Vierge est le refuge des pécheurs. Vous le pouvez faire, il n'y a rien de si aisé, et personne ne vous en empêchera ; mais vous n'aurez pas, comme vous pensez, une défense pour vous, vous aurez un témoin et un accusateur contre vous. Ce scapulaire et ce chapelet qui se tiendra déshonoré de servir de couverture et comme d'armes à un pécheur, pour se défendre contre les grâces de son Dieu, criera vengeance contre vous, et attirera plus promptement sur vous les fléaux de Dieu. Il ne faut donc pas dire : Il n'y a qu'à faire quelques dévotions à la Sainte-Vierge, quoique l'on soit un grand pécheur, on ne saurait périr, car la Sainte-Vierge, qui est le refuge des pauvres pécheurs, ne le souffrira pas : celui qui se repose sur cette persuasion téméraire est fort abusé.

Il faut donc demeurer ferme dans la croyance de ces trois vérités importantes. La première, que la vraie et parfaite dévotion à la Sainte-Vierge, qui renferme un grand amour de Dieu, assure le salut de tous ceux qui persévèrent dans sa pratique jusqu'à la fin. La seconde, que la dévotion imparfaite qui n'a pas encore ce parfait amour, mais qui le désire, et qui est prise comme un moyen d'obtenir de Dieu par l'intercession de la Sainte-Vierge la grâce d'une sainte conversion, donne de grandes espérances, quoiqu'elle ne donne pas une assurance certaine du salut. Et la troisième, que la dévotion qui est sans amour et sans désir même de l'amour, se persuadant que c'est assez de quelques marques extérieures de dévotion envers la Sainte-Vierge pour être assuré de son salut, est trompeuse, fausse et fort dangereuse.

Je suis satisfait là-dessus, lui dit l'homme, dont les inquiétudes étaient déjà toutes dissipées ; je voudrais encore que vous m'eussiez appris en quoi consiste la vraie et bonne dévotion à la Sainte-Vierge, et ce que je dois faire pour la pratiquer. Le voici, répondit le voyageur, écoutez bien ce que je vais dire.

ARTICLE II.

En quoi consiste la vraie dévotion à la Sainte-Vierge, et ce qu'il faut faire pour la pratiquer.

La dévotion à la Sainte-Vierge n'est pas purement dans l'extérieur, elle n'est pas aussi purement dans l'intérieur; il faut joindre l'un avec l'autre pour avoir une vraie dévotion envers elle; il faut donc, si on veut la pratiquer dignement, avoir en son cœur des sentiments dévots et pieux, et faire à l'extérieur des actions saintes et dévotes.

Pourquoi dites-vous que la dévotion de la Sainte-Vierge ne consiste pas dans l'extérieur? lui demanda ce vénérable vieillard, qui était là-dessus fort aisé à scandaliser; j'ai toujours vu dès ma jeunesse pratiquer plusieurs dévotions extérieures par les dévots de la Sainte-Vierge, n'est-ce point dévotion de dire le chapelet, d'aller aux processions du saint Rosaire, de jeûner le samedi et les veilles des fêtes de Notre-Dame, et faire tant d'autres bonnes actions? Dites-vous que ce n'est pas dévotion? Blâmez-vous ces pratiques?

Non, répondit le voyageur, au contraire je les estime beaucoup, et je croirais fort blâmables tous ceux qui les blâmeraient, comme il est certain que le corps humain est de l'intégrité et de l'essence de l'homme, il est de même très-certain que les pratiques extérieures sont de l'intégrité et de l'essence de la dévotion. Si quelqu'un voulait, sous prétexte d'honorer davantage l'homme, dire que l'un n'est pas de son essence; que cet extérieur est une matière corruptible et un corps animal comme celui des bêtes; que l'homme consiste tout en l'intérieur, où il y a une âme spirituelle et éternelle; on lui dirait, mon ami, vous ruinez l'homme en lui ôtant son corps, comme vous feriez en lui ôtant son âme, ni le corps ni l'âme séparément ne sont pas l'homme; si vous voulez avoir un homme véritable, il les faut joindre l'un avec l'autre; de même si quelqu'un disait, la vraie dévotion ne consiste pas dans l'extérieur, qui n'est qu'un amas d'actions corporelles qui peuvent être pratiquées par des païens et par des athées; c'est dans l'intérieur qu'il faut regarder la dévotion; c'est là que l'âme pratique les actes surnaturels de la religion, qui ne sont propres qu'aux fidèles; on lui répondrait, mon ami, vous ruinez également la dévotion, si

vous lui ôtez les cérémonies extérieures, comme si vous lui ôtez les sentiments intérieurs.

N'est-ce pas une des erreurs de nos hérétiques de vouloir abolir les cérémonies de l'Eglise, les processions, les images, les habits sacrés dont les prêtres sont revêtus quand ils célèbrent les divins mystères, et les autres choses qui regardent le culte extérieur de la religion, sous prétexte que Jésus-Christ nous a dit dans l'Evangile que son père céleste cherche les vrais adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité? Comme si, demandant le culte intérieur qui est le principal, il avait exclu l'extérieur qui, pour n'être pas le plus noble, ne laisse pas d'être de l'intégrité et même de l'essence de la religion; qui l'aurait entièrement banni, il n'y aurait plus de religion; et les hérétiques eux-mêmes en connaissent si bien la nécessité absolue, qu'en les rejetant ils l'admettent et le pratiquent. Ne faut-il pas, malgré eux, que pour faire quelques pratiques de religion, ils fassent des cérémonies à leur mode? Ils s'assemblent au prêche, ils lisent l'Ecriture, ils prêchent, ils chantent les psaumes de Marot, ils font la cène; et qui voudrait leur faire observer exactement ce qu'ils enseignent, qu'il faut abolir tout l'extérieur, aurait bientôt anéanti leur religion; car s'ils n'en faisaient plus aucune pratique extérieure, que deviendrait-elle?

Je ne veux pas dire que la vraie dévotion à la Sainte-Vierge ne consiste nullement dans l'extérieur, c'est une proposition qui sent l'hérésie. Mais je dis qu'elle ne consiste pas seulement à l'extérieur, il faut l'un et l'autre, l'intérieur et l'extérieur; comme vous ne pourriez pas retrancher tout l'extérieur sans la dépouiller de ce qui nous est sensible et en faire une âme sans corps, de même, si vous retranchez absolument tout l'intérieur, c'est un corps sans âme, c'est une dévotion morte, c'est une vaine apparence et une pure hypocrisie; il faut donc joindre l'un à l'autre, l'intérieur à l'extérieur, les sentiments de l'âme avec les actions du corps, et vous aurez une vraie et parfaite dévotion à la Sainte-Vierge.

Voilà comme je l'entendais, dit le vénérable vieillard, j'ai toujours cru qu'on n'est pas dévot si on n'a de la dévotion, et qu'on n'a point de dévotion si on n'a le cœur touché; mais je pense aussi

qu'on n'est pas dévot si on n'en fait les œuvres, et si on ne donne bon exemple en pratiquant fidèlement les exercices de la dévotion. Ma difficulté n'est pas de savoir s'il faut joindre la dévotion intérieure avec l'extérieure, mais de savoir en quoi consiste l'une et l'autre, et ce que je dois faire pour la pratiquer comme il faut; car je voudrais bien apprendre à être véritablement et parfaitement dévot à la Sainte-Vierge.

Vous le serez, lui répondit notre Raphaël, si vous savez bien faire quatre choses, 1. l'honorer; 2. l'aimer; 3. la servir; 4. l'imiter. En l'honorant, vous faites hommage aux grandeurs que Dieu a mises en elle, et vous lui faites le sacrifice de votre esprit. En l'aimant, vous reconnaissez les biens qu'elle a mis en vous, c'est-à-dire les grâces qu'elle vous a procurées et qu'elle vous procure incessamment, et vous lui faites le sacrifice de votre cœur, voilà ce qui regarde directement la dévotion intérieure. Et, la servant, vous procurez son honneur, vous étendez sa gloire par vos bons exemples et par votre zèle; et par là vous lui présentez le sacrifice de vos bonnes œuvres; cela regarde la dévotion extérieure. Et enfin, l'imitant, vous cueillez le fruit principal d'une dévotion si sainte, et vous vous sanctifiez à son service; et cela regarde l'une et l'autre dévotion, l'intérieure et l'extérieure.

§ I.

La première partie de la dévotion à la Sainte-Vierge consiste à l'honorer.

Pourquoi faut-il honorer la très-Sainte-Vierge? demanda le vieillard. Plusieurs raisons vous y obligent, répondit le voyageur, voici les principales. La première, à cause de sa propre excellence, car toute dignité, toute perfection et toute excellence mérite quelque honneur plus ou moins grand à proportion de sa grandeur, comme, au contraire, tout défaut, tout vice et tout démérite est digne de mépris plus ou moins grand à proportion de son excès: il n'y a personne de bon sens qui n'avoue cela. Or il y a deux sortes de perfection et d'excellence, l'une naturelle et l'autre surnaturelle: il y a donc aussi deux sortes d'honneur et de vénération, l'une civile et l'autre religieuse. On doit rendre l'honneur civil à l'excellence naturelle à proportion de sa grandeur: n'est-il pas vrai que l'on rend plus d'honneur à un gentilhomme qu'à un paysan, plus à

un prince qu'à un gentilhomme, et plus à un roi qu'à un prince? De même il est juste de rendre un honneur religieux et surnaturel à l'excellence surnaturelle et divine, qui consiste dans la vertu, dans la grâce et dans la gloire. Et parce qu'on la reconnaît dans tous les saints, on leur rend à tous un honneur religieux, qui est d'une autre nature et d'un ordre bien plus relevé que celui que l'on rend aux rois de la terre : celui-ci étant naturel, et l'autre surnaturel.

Mais parce que ce mérite surnaturel n'est pas égal en tous, étant plus grand dans les uns et moindre dans les autres, c'est pour cela que les théologiens ont distingué trois sortes d'honneurs religieux : l'un qu'ils appellent de dulie, qui est justement dû à tous les saints ; parce que Dieu les a tous remplis de sa grâce et de sa gloire : de sa grâce, qui est une participation de sa sainteté, et de sa gloire, qui est une participation de sa propre divinité ; ils en sont tous pleins d'une plénitude qu'ils appellent de suffisance, c'est-à-dire qu'elle leur suffit pour les rendre tous de grands saints.

Une autre sorte d'honneur religieux et surnaturel, plus élevé sans comparaison que le premier, qu'ils appellent d'hyperdulie, qui est dû tout entier à la Sainte-Vierge, et qui n'est dû qu'à elle seule ; car tout le reste des saints et des saintes ensemble, ni tous les anges bienheureux ne méritent point cette sorte d'honneur, aussi ils ne le voudraient pas recevoir de nous ; c'est la prérogative de la seule Sainte-Vierge que Dieu a comblée d'une abondance de grâces et de gloire, qui surpasse sans comparaison tout ce qu'il a distribué au reste des saints, qui ne sont tous que les serviteurs de Dieu dont elle est la mère, *gratia plena* ; elle est toute pleine de grâces et d'une plénitude d'abondance et de surabondance, puisqu'elle en a plus elle seule, comme dit saint Thomas (D. Th.), qu'il n'en faudrait pour remplir tout le reste des saints, et c'est pour cela qu'il est juste que nous lui rendions plus d'honneur à elle seule qu'à tout le reste des saints ensemble.

Enfin il y a une troisième sorte d'honneur religieux et divin, qui surpasse infiniment les deux autres qu'ils nomment de latrie, qui est dû à Dieu seul, parce que lui seul possède par lui-même l'infinité de l'excellence infinie ; et qui voudrait rendre la moindre partie de cette sorte d'honneur à quelqu'un des saints, ou même

à la Sainte-Vierge, serait idolâtre et commettrait le plus grand de tous les crimes : et voilà la première raison qui nous oblige à honorer la très-Sainte-Vierge : c'est sa propre excellence, je ne dis pas celle qu'elle a par elle-même, je dis celle qu'elle a reçue de Dieu.

La seconde raison, qui est encore plus forte, est pour plaire à Dieu en nous conformant à lui : le moyen de ne la pas honorer, voyant qu'il l'honore lui-même et qu'il l'honore d'une manière si sublime, que tout l'honneur que lui peuvent rendre toutes les créatures actuelles et possibles n'est presque rien en comparaison? Qui est-ce qui n'avouera pas que l'avoir honorée de la dignité de sa propre mère, s'être bien voulu soumettre à elle, et s'imposer à soi-même une obligation indispensable de la révérer, de l'honorer, de lui obéir et de lui rendre tous les devoirs qu'un enfant est obligé de rendre à sa mère, est un honneur qui passe toute la puissance de la créature et qui épuise même toute la force du bras tout-puissant de Dieu, comme dit saint Thomas, parce qu'il ne saurait lui-même faire davantage pour honorer une pure créature? Je dis une pure créature (car il est certain qu'il honore infiniment davantage la très-sainte humanité de Jésus-Christ), voulant qu'elle soit unie personnellement avec la divinité, et qu'il soit vrai de dire que l'homme est vraiment Dieu, et c'est pour cela qu'il nous oblige de lui rendre l'honneur suprême de latrie qui est dû à Dieu; mais après lui il ne saurait rien faire de plus grand, ni de plus digne d'être honoré que sa sainte mère : c'est pourquoi le plus grand honneur après Dieu est justement dû à la très-Sainte Vierge mère de Dieu.

Après cela, si quelqu'un refusait de lui rendre l'honneur qu'il lui doit, et s'il s'opposait même à celui que les autres lui rendent, pour qui le devrait-on prendre? Lorsque Pharaon (Genes. 41) voulut honorer Joseph de la qualité de vice-roi de toute l'Égypte, quand il tira son propre anneau de son doigt pour le mettre à celui de Joseph, comme pour épouser son amitié, quand il lui mit un collier d'or au cou, comme la marque de la première dignité du royaume qu'il lui conférait, quand il le fit monter dans le second de ses chars pour le faire conduire en triomphe par toute la ville, et qu'il ordonna qu'un héraut irait devant lui, criant

partout à haute voix de la part du roi : *Ut omnes coram eo genu flecterent et præpositum esse scirent universæ terræ Ægypti*; que tous fléchissent le genou devant lui, et qu'on sache qu'il est l'intendant de toute la terre d'Égypte : si quelque particulier avait refusé de lui faire hommage, disant en lui-même : Qu'ai-je à faire de cet étranger? il n'est pas le roi, je ne fléchirai pas le genou devant lui; ne lui aurait-on pas dit : Insolent, regarde comme le roi lui-même l'honore; et qui es-tu pour lui refuser les honneurs qu'il veut qu'on lui rende dans toute l'étendue de son empire? Si le roi avait vu lui-même un tel mépris, ne l'eût-il pas puni comme un crime de lèse-majesté, et comme un attentat commis contre sa personne?

Ne serait-ce pas encore une insolence plus grande, et sans comparaison plus criminelle, si quelqu'un, voyant que Dieu a honoré la très-Sainte-Vierge infiniment plus que Pharaon n'honora Joseph, la prenant pour sa propre mère, la faisant reine des hommes et des anges, et la souveraine, après lui, dans tout son empire; et voyant qu'il n'a pas fait publier par la bouche d'un seul héraut, mais qu'il fait prêcher partout et incessamment par la bouche de tant de millions de prédicateurs, par la voix de tant de grands docteurs, par la plume de tant d'écrivains sacrés, qu'il veut qu'on l'honore comme sa mère, et comme la plus digne de toutes les pures créatures; si un impie, voyant tout cela, voulait même détourner les autres de l'honorer et d'avoir de la dévotion pour elle, lui faisant la guerre tantôt ouvertement, comme les hérétiques, et tantôt avec artifice, comme quelques mauvais catholiques, ne lui devrait-on pas dire : Méchant et impie que vous êtes, ne voyez-vous pas comme Dieu lui-même l'honore, et comme il ordonne qu'elle soit honorée dans toute l'Église? Ne craignez-vous point que ce Tout-Puissant, qui voit tout et qui sonde le fond des cœurs, ne châtie votre impiété comme une injure faite à sa propre personne? Qui peut douter qu'il ne s'intéresse à l'honneur ou au mépris qui est rendu à sa divine mère, comme s'il lui était rendu à lui-même?

Après cette seconde raison, j'en ajoute une troisième : je dis que nous devons honorer la très-Sainte-Vierge pour nous conformer à toute l'Église triomphante et militante, et pour donner

de la joie à tous les anges bienheureux et à tous les hommes justes, qui, étant tous serviteurs de Dieu, le sont aussi de sa sainte mère : a-t-on jamais vu de bons serviteurs qui n'aient non-seulement du zèle pour honorer eux-mêmes leur maîtresse, mais de la joie quand ils la voient aussi honorée par les autres ? Eut-on jamais de fidèles sujets qui n'aient vu avec une sensible consolation les honneurs qu'on rend à leur reine ? Si l'Évangile nous assure qu'il se fait une grande fête jusque dans le ciel, et que la joie surabonde dans le cœur des anges sur la conversion d'un pécheur, parce qu'il cesse de faire injure à Dieu, combien devons-nous croire qu'elle est plus grande sur la dévotion des justes quand ils lui rendent de la gloire, quand ils honorent sa majesté infinie, soit en sa personne, soit en celle de sa sainte mère, puisqu'il est certain qu'après son propre honneur qu'il exige souverainement, rien ne lui plaît tant que l'honneur qui est rendu à sa propre mère ? Si donc les anges et tous les saints se réjouissent de la gloire de Dieu, qui peut douter qu'ils n'aient de la joie de l'honneur que nous rendons à la Sainte-Vierge ?

Il n'y a que les mauvais anges et les réprouvés qui s'en attristent, la dévotion à la Sainte-Vierge leur déplaît souverainement ; il ne faut pas s'en étonner, parce qu'étant ennemis de Dieu, il n'est pas possible qu'ils ne le soient aussi de sa très-sainte mère, et c'est une des principales raisons qui oblige les saints docteurs de dire que la dévotion à la Sainte-Vierge est une marque de prédestination : d'où l'on peut aussi, conclure que c'est donc au contraire une marque de réprobation de n'avoir aucune dévotion pour la Sainte-Vierge ; mais cette funeste marque devient encore beaucoup plus sensible quand on va jusqu'à mépriser et à décrier une dévotion si sainte.

§ II.

La seconde partie de la dévotion à la Sainte-Vierge consiste à l'aimer.

Ce n'est pas assez d'honorer la très-Sainte-Vierge pour lui être véritablement dévot ; il faut l'aimer. Il n'est pas vrai ici ce que cet ancien disait : *Non bene conveniunt, nec in una sede morantur majestas et amor*, qu'un très-grand respect et un très-grand amour ne s'accordent pas bien ensemble ; au contraire, ils sont

toujours unis dans la dévotion à la Sainte-Vierge, parce que son excellence et sa bonté sont inséparables. Partout où est le mérite, il imprime le respect dans l'esprit ; de même, partout où est la bonté, elle excite l'amour dans le cœur. Il est donc vrai que, s'il faut honorer la très-Sainte-Vierge du plus grand honneur après Dieu (à cause qu'il n'y a rien de plus excellent qu'elle, sinon Dieu seul), il faut aussi l'aimer du plus parfait amour, après l'amour suprême qui n'est dû qu'à Dieu seul, parce qu'il n'y a rien de meilleur ni de plus aimable après Dieu que la Sainte-Vierge.

Saint Bernard (Bernard. Ser. 3, inter parvos), exposant les paroles de l'ange qui la salue pleine de grâces, dit que la grâce rend agréable, c'est son propre effet, comme l'effet de la blancheur est de rendre blanc, et ce qui est agréable, aimable : voyez à qui la plénitude de sa grâce la rend agréable, aimable ; c'est à Dieu, aux anges et aux hommes : *Deo per humilitatem ; angelis per virginitatem ; hominibus per fecunditatem*, aimable à Dieu par sa profonde humilité ; aimable aux anges par son incomparable pureté ; aimable aux hommes par son admirable fécondité. Dieu, les anges et les hommes lui sont donc attachés d'une dévotion particulière et pleine d'amour.

Premièrement, Dieu l'aime d'un si parfait amour, qu'il s'est tout dévoué à elle pour lui appartenir comme son Fils unique, et lui être attaché par des liaisons si fortes et si intimes, qu'il est impossible à la créature d'avoir aucune liaison plus parfaite avec son Dieu, après celle de l'union hypostatique, que celle de sa propre mère. C'est ainsi qu'il lui est dévoué et c'est ainsi qu'il lui est dévot ; mais il nous déclare lui-même que c'est sa profonde humilité qui la lui a rendue si aimable, et que c'est par là qu'elle a blessé, captivé et gagné son cœur : *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui.* Comment est-il vrai qu'un seul cheveu de son cou a blessé son cœur ? L'abbé Rupert est admirable là-dessus (Cant. 4. Rup. l. 2. in Cant.) : Il n'y a rien, dit ce père, de plus délié qu'un cheveu ; qu'y a-t-il de si petit que l'humilité ? Il n'y a rien de plus flexible qu'un cheveu ; qu'y a-t-il de plus débonnaire que l'humilité ? A peine peut-on voir un cheveu : il n'y a rien qui se cache tant que l'humilité ; rien n'est plus admira-

ment elle cache les autres vertus, mais elle affecte de se cacher elle-même autant qu'elle peut; mais plus elle se rend invisible aux yeux des hommes, plus elle est regardée agréablement des yeux de Dieu, et la Sainte-Vierge nous déclare elle-même, dans son cantique, que c'est particulièrement ce que Dieu a regardé en elle : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Voilà comme Dieu l'aime pour son humilité.

Elle est aussi aimée de tous les anges bienheureux, qu'elle charme par sa pureté incomparable; en sorte qu'elle les a tous pour ses serviteurs et pour ses dévots. Saint Bernardin a prêché publiquement qu'elle était toujours environnée d'une multitude innombrable d'anges bienheureux qui lui composaient une cour magnifique comme à leur reine, qui lui faisaient un puissant corps de garde, comme à leur princesse, et qui lui rendaient tous les services les plus fidèles, comme à leur divine maîtresse (Bernardin, Serm. 51. art. 3. c. 2. t. 2). Il ajoute ensuite ces paroles, qui marquent le zèle de sa piété pour la Sainte-Vierge : Je crois pieusement, disait ce père, qu'elle n'avait pas seulement un ange gardien, comme chacun de nous, mais que plusieurs légions d'anges étaient députées à sa garde et à son service : *Pie credo quod plurimas legiones angelorum habuit in custodiam et protectionem suam*. Si l'Écri-criture nous assure que Dieu avait commandé à une grande multitude de ces esprits célestes de se rendre protecteurs du prophète Élisée (4. Reg. 6), aurons-nous peine à croire qu'il ait fait encore davantage pour sa propre mère ?

C'est une aimable providence de notre Père céleste, d'avoir assigné à chacune de nos âmes un de ses anges bienheureux pour sa défense et pour sa conduite : c'est une marque de l'amour qu'il lui porte et des grands desseins qu'il a pour elle. Il agit en cela comme un prince qui, voulant élever son fils pour posséder un jour ses états, le pourvoit d'un sage gouverneur durant son enfance. Mais c'est une joie particulière à l'ange gardien, quand la personne dont il a le soin aime et conserve la pureté; car alors c'est un ange qui conduit un ange, et chacun aime son semblable. Véritablement, nous avons grand sujet de croire qu'une des principales attentions de l'ange gardien est de préserver son pupille des chutes dans les ordures de l'impureté, et que c'est pour cela

particulièrement qu'il est attaché à cette âme. Hélas ! que ferait-elle sans cet aide ? Étant de son côté attachée à un corps qui lui est un tentateur domestique qui la sollicite fréquemment et importunément au péché, comment aurait-elle la force de lui résister toujours, si Dieu ne lui avait attaché d'autre côté un esprit très-pur qui la défend toujours contre les attaques de cet ennemi domestique et qui la fortifie contre sa faiblesse ?

Il est écrit que personne ne peut être continent ni chaste, si ce n'est par un don de Dieu, mais il accorde ce précieux don à celui qui veut le recevoir par le ministère de ses bons anges. Combien de millions d'âmes sont maintenant au ciel, après avoir vécu sur la terre dans un corps de chair, comme des anges qui n'ont point de corps ! Qui pourrait dire combien de victoires elles ont remportées par le secours de leurs bons anges ?

L'esprit des païens, qui adoraient les démons comme de véritables divinités, était de faire une cruelle guerre à la pureté des vierges chrétiennes, parce qu'ils suivaient le génie de leurs dieux, qui sont des esprits immondes qui se plaisent surtout dans la fange et dans l'ordure ; mais c'est un grand miracle et une chose digne d'être remarquée, qu'encore qu'on ait vu sous la persécution des tyrans une multitude de filles chrétiennes cruellement tentées sur le sujet de leur pureté, les unes par des caresses et par des promesses, les autres par des menaces et par des rigueurs, et plusieurs même condamnées par sentence de juge à être conduites et prostituées dans les lieux infâmes, il ne se trouve pas néanmoins que jamais aucune ait succombé à une si brutale et si honteuse tentation. Mais Dieu les a toujours défendues contre toutes les puissances humaines et infernales par des miracles manifestes de son bras tout-puissant, et souvent par le ministère visible de leurs bons anges. Lisez les vies de sainte Cécile, de sainte Lucie, de sainte Agnès, et de tant d'autres, et vous en verrez les exemples.

Nous en avons un très-illustre qui est rapporté par Baronius (Baronius, ann. [illegible] ou l'an [illegible] de notre Seigneur), en la personne de sainte Théophile, vierge et martyre. Elle vivait sous le règne de Maximien, un des plus cruels persécuteurs de la sainte Église. Cet inhumain, voyant la jeune chrétienne insensible aux tourments,

intrépide aux menaces de la mort et inflexible à tous les efforts de sa tyrannie, la condamna à perdre sa virginité, qui était pour elle un supplice cent fois plus intolérable que la mort. Se voyant traînée par violence dans un lieu de débauche, elle leva les yeux et les mains au ciel, et, plus de cœur que de bouche, poussa ces paroles enflammées à Dieu : Mon Jésus ! mon amour ! ma lumière ! mon esprit ! la fidèle garde de ma chasteté ! ma vie et mon espérance ! venez à mon secours ! ne permettez pas que je sois confondue ! Hâtez-vous de me délivrer des mains de ceux qui veulent me conduire dans la voie de l'iniquité, prenez ma vie si vous voulez, mais conservez ma virginité.

Elle se sentit, après cette ardente prière, toute fortifiée et pleine de confiance en Dieu ; et se voyant jetée dans ce lieu d'opprobres, qui lui semblait pire que l'enfer, elle prit dans ses mains le livre des saints évangiles, qu'elle portait toujours sur elle, et commença à lire avec un grand respect. Aussitôt son bon ange parut auprès d'elle, et le premier impudent qui osa entrer pour lui faire violence fut frappé par l'ange, qui le jeta mort sur la place, un autre qui se présenta fut frappé d'un triste aveuglement, et tous les voluptueux qui osèrent attenter quelque chose contre elle, furent châtiés de diverses peines : de sorte que les plus déréglés changèrent leurs sentiments honteux en vénération, et, entrant avec respect pour voir les merveilles de la main de Dieu, admirèrent le triomphe que la virginité avait remporté sur ses ennemis, par le ministère de l'ange, qui leur paraissait tout éclatant de lumière et de majesté, les plus incrédules rendirent gloire au Dieu des chrétiens, et plusieurs abandonnèrent les idoles pour adorer Jésus-Christ.

Si donc les saints anges ont tant d'amour pour toutes les vierges, que faut-il penser de celui qu'ils ont toujours eu pour la très-sainte mère de Dieu, qui est la Vierge des vierges ? Aussi saint Bernard a eu raison de dire que, si elle est aimée de Dieu à cause de sa profonde humilité, elle est aimée des anges à cause de son incomparable pureté.

Elle est encore plus aimable aux hommes à cause de son admirable fécondité ; car, outre que les mêmes raisons qui la rendent aimable à Dieu et aux anges, la rendent digne de nos tendresses,

une troisième raison, qui nous est toute particulière, nous engage à lui donner nos plus tendres affections : c'est sa divine fécondité. Elle nous a produit un Sauveur, elle nous a délivrés par lui des maux infinis qui nous étaient inévitables, l'enfer, le péché, la haine de Dieu ; cela est bientôt dit, mais il ne serait pas expliqué quand on en aurait parlé tout un siècle. De plus, sa fécondité nous la rend aimable, parce qu'elle nous a produit un Sauveur, et par lui nous a mis en possession des biens infinis que nous ne pouvions jamais avoir que par son secours. Elle nous a ouvert la porte du ciel, elle nous a assurés de la vie éternelle, et nous a donné un droit légitime à la possession de Dieu même ; cela est aisé à dire, mais l'éternité tout entière ne suffirait pas pour comprendre ce qui est renfermé dans ce peu de paroles. O Divine Marie ! si nous connaissions bien ce que nous vaut votre admirable fécondité, nous demanderions tout l'amour des anges et des hommes pour vous aimer, et après cela nous conviendrions que nous n'en aurions pas encore assez.

Quand je vois le fruit de ses entrailles attaché au bois salutaire de la sainte croix, et que je sais que c'est le fruit de vie qui m'est présenté gratuitement, je demande à mon âme : A qui avez-vous obligation de ce grand bonheur ? Je sais bien que c'est à Dieu le Père qui m'a donné son Fils unique ; mais je sais aussi que c'est à la très-Sainte-Vierge, qui m'a donné son même Fils unique : il a fallu que tous les deux aient contribué de leur substance, pour me composer un si grand Sauveur.

Je ne mets pas en question lequel des deux me donne davantage et auquel des deux je suis le plus obligé, je sais bien que la divinité qui vient du Père est infiniment plus précieuse que l'humanité qui vient de la mère ; néanmoins le présent de la mère m'est plus sensible que celui du Père. Je ne vois pas si manifestement en quoi la divinité contribue à mon salut, comme je vois sensiblement ce que la sainte humanité a fait et souffert pour l'amour de moi. Quand je regarde le corps adorable de mon rédempteur qui est déchiré, brisé et écrasé sous le pressoir de la croix, je dis : Voilà le fruit du ventre béni de Marie, qui est immolé pour moi et qui souffre les peines que je devrais souffrir moi-même ; quand je vois ce précieux sang qui sort à torrents de

ses plaies sacrées, je dis : Voilà ce que la très-Sainte-Vierge lui a fourni de sa propre substance, il le donne pour mon salut ; je sais bien qu'il est riche des biens de père et de mère, et qu'il paie pour moi, employant les uns et les autres. Mais je ne vois pas si clairement ce qu'il donne des biens qu'il possède du côté du Père, sinon que la foi me dit qu'il prend là de quoi donner une dignité et une valeur infinie à tous ses mérites, et je vois clairement et sensiblement qu'il paie partout des biens qu'il tient du côté de sa mère ; je vois qu'il dépense tout sans réserve, il donne tout, le corps et l'âme, le sang et les sueurs, les larmes et les travaux, les douleurs et les jeûnes, en sorte qu'il ne s'est pas seulement réservé la vie : qui n'avouera que tout cela ne soit précieux, qu'il ne soit du moins bien plus connu et plus sensible que ce qu'il me donne du côté de sa divinité ?

Hélas ! je n'aurais rien de Dieu qui me fût sensible, si Jésus n'avait rien reçu de sa divine mère ; je n'aurais point de sacrements, je n'aurais point de prédication du saint Évangile, je n'aurais point les exemples de la vie d'un Dieu qui sert de modèle à la mienne, je n'aurais point le souverain bonheur d'être nourri du pain des anges dans le désert de ce monde, je ne vivrais pas de la propre substance du grand Dieu que j'adore et qu'il me permet de manger, qu'il m'ordonne même de recevoir dans son auguste sacrement, si la sainte-Vierge ne lui avait fourni de sa substance le corps qu'il me donne à manger. Tout cela est le fruit du sein virginal, et ce précieux fruit n'est point pour les anges, il est tout pour nous. Saint Bernard était donc bien fondé, lorsqu'il a dit que Marie pleine de grâces est très-agréable et très-aimable à Dieu à cause de sa profonde humilité, très-aimable aux anges à cause de son incomparable pureté, qu'elle est souverainement aimable aux hommes à cause de son admirable fécondité.

Je demanderais maintenant s'il est une âme assez ingrate pour ne pas reconnaître les obligations qu'elle lui a ? Où est un cœur assez insensible, fût-il de bronze ou de rocher, pour n'être pas touché de cette immensité de biens dont nous sommes riches par son moyen ? Comment est-il possible qu'il se trouve une seule personne sur la terre, qui, connaissant toutes ces vérités qui sont si palpables et si sensibles, n'ait ni estime, ni respect particulier, ni

aimer, ni dévotion pour la Sainte-Vierge? Voilà donc les deux premières parties de la dévotion à la Sainte-Vierge qui regarde l'intérieur. La troisième, qui suit, regarde plus la dévotion extérieure.

§ III.

La troisième partie de la dévotion à la Sainte-Vierge consiste au service qu'il faut lui rendre.

Nous sommes tellement nés pour servir et pour être servis, qu'il n'y a presque point d'homme sur la terre qui n'ait beaucoup de maîtres et beaucoup de serviteurs par la raison qu'il dit à tous ceux qu'il aborde et qu'il salue qu'il est leur serviteur; ils sont donc ses maîtres, et s'il a salué mille ou deux mille personnes, il a mille ou deux mille maîtres. Tous ceux aussi qui l'abordent et qui le saluent lui disent qu'ils sont ses serviteurs, il est donc leur maître, il a donc pour le moins autant de serviteurs que de maîtres, et néanmoins il n'a effectivement ni maître ni serviteur assuré. Toutes ces façons de parler sont de simples compliments qui ne partent que du bout des lèvres : quelqu'un disait très-bien que tous les grands complimenteurs sont des menteurs accomplis.

Quand on veut se dévouer sérieusement au service de quelqu'un, on ne se contente pas de lui dire des paroles humbles et affectives, on s'attache à lui par des liens qui en sont les marques sensibles. Premièrement, on demeure dans sa maison. Secondement, on porte ses livrées. Troisièmement, on est tous les jours employé à lui rendre quelque service. On a beau dire aux gens qu'on est à leur service, s'ils n'en voient les marques extérieures, ils n'en sont pas persuadés; mais porte-t-on ces marques extérieures qui font connaître l'engagement de service où l'on est, le monde est convaincu, sans qu'il soit besoin de le dire, que vous êtes au service de la personne dont vous portez les livrées. C'est ainsi qu'on se déclare serviteur et dévot de la Sainte-Vierge, non par des paroles, mais par des actions qui en sont les marques sensibles : en voici trois principales, et qui renferment toutes les autres.

La première est de se rendre son domestique, se faisant enrô-

ler au nombre de ses serviteurs dans quelqu'une de ses confréries, comme celle du Scapulaire ou du saint Rosaire. La seconde est de porter ses livrées, comme un scapulaire, un chapelet, ou quelque autre marque visible, qui discerne les dévots de la Sainte-Vierge d'avec les autres. Et la troisième est de ne passer aucun jour sans lui rendre quelque hommage particulier, soit quelque prière, quelque louange, ou quelque bonne œuvre faite en son honneur, qui marque le zèle qu'on a pour sa gloire.

Vous me demanderez quel service tout cela peut rendre à la Sainte-Vierge. A-t-elle donc besoin de nous dans l'affluence des biens qu'elle possède dans le ciel? n'est-elle pas hors de toute sorte d'indigence? Je vous répondrai avec les paroles de saint Bernard: *Prorsus ita est, dilectissimi, bonorum nostrorum sancti non egent: plane quod eorum memoriam veneramur nostra interest, non ipsorum* (Bernard. serm. 5. in festo omnium sanctorum circa medium). Il est vrai, mes frères, les saints n'ont que faire de nos services: la Sainte-Vierge n'a pas besoin de nos dévotions, ni des hommages que nous lui rendons: c'est pour nos intérêts et non pour les siens, qu'elle veut nous avoir pour serviteurs, et s'il est question du profit, elle n'en retire aucun de toutes nos dévotions, il nous demeure tout entier, c'est nous-mêmes que nous servons quand nous nous déclarons pour elle. Vous serez bientôt convaincus de tous les avantages que l'on trouve dans cette dévotion, lorsque vous aurez appris qu'étant une fois enrôlé en la confrérie du saint Rosaire, vous participez à tous les biens qui se font par tout le monde dans cette sainte confrérie; par exemple, vous avez part à toutes les prières que font les frères et les sœurs, dont le nombre est si grand, qu'on ne pourrait en faire le dénombrement, et dans ce nombre tant de saintes âmes qui sont si agréables à Dieu, et dont il exauce les prières. Vous avez part à tous les chapelets et à tous les rosaires qui se récitent par tout le monde tous les jours. Que de richesses vous sont acquises par ce moyen? Si vous pensez gagner beaucoup quand vous vous êtes recommandé aux prières de quelque bonne âme particulière, quel avantage pour vous, quand vous êtes assuré que tant de bonnes âmes prient Dieu et la Sainte-Vierge incessamment pour vous! car chaque fois qu'elles récitent l'*Ave Maria*, elles disent, *Sainte Marie, mère de Dieu, priez*

pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Elles ne disent pas seulement priez pour moi en particulier; mais priez pour nous, c'est-à-dire pour tous ceux de la confrérie; et c'est une des raisons qui font dire qu'une personne qui est du rosaire a acquis des trésors de mérite pendant sa vie, et à l'instant périlleux de sa mort, beaucoup de personnes sont en prières et disent : Sainte-Vierge, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.

Outre cela, vous avez un si grand nombre d'indulgences pour les serviteurs de la Sainte-Vierge, qu'il semble que l'Église vous les prodigue. Indulgence plénière quand on entre en état de grâce dans cette confrérie; même indulgence dans toutes les fêtes de la Sainte-Vierge, pour ceux qui se confessent et communient en ce jour : mais plus importante et plus assurée à l'heure de la mort, en prononçant avec dévotion les sacrés noms de Jésus et de Marie : par conséquent la dévotion à la Sainte-Vierge sert d'un purgatoire d'amour à tous ses fidèles serviteurs, qui les dispense de souffrir le purgatoire du feu qui est si cruel. Outre toutes ces indulgences plénières, combien en gagnez-vous en disant le chapelet, en assistant aux processions et aux autres dévotions du saint Rosaire? Il en est de même de la confrérie du saint Scapulaire. Lisez les livres qui ont été faits pour apprendre les devoirs et les avantages de chaque confrérie, où l'on vous marque les bulles authentiques des papes qui les ont enrichies, où vous aurez sujet d'avoir de la joie et de la tristesse : de la joie pour ceux qui ont le bonheur d'être de ces confréries, et de la tristesse pour ceux qui, n'en étant point, se privent eux-mêmes de tous ces avantages. Hélas! où est notre foi? On est empressé à devenir membre de la maison du roi, parce qu'il y a de l'honneur et des priviléges à être serviteur d'un si grand maître; et on ne s'empresse point à être domestique et serviteur de la reine des cieux, qui accorde sans comparaison à ses serviteurs plus d'honneur et de plus grands priviléges.

En second lieu, si vous portez les livrées de cette souveraine princesse, que toute l'Église appelle Notre-Dame par excellence, comme le chapelet, le scapulaire, ou quelque autre marque qui déclare sensiblement que vous avez l'honneur de lui appartenir,

pouvez-vous douter qu'elle ne vous prenne en sa protection particulière ? Si un chacun est obligé de prendre plus de soin de ses serviteurs et de ses domestiques que des autres (autrement saint Paul le taxe d'infidélité), à combien plus forte raison devons-nous croire que la Sainte-Vierge donne ses soins à ceux qui ont l'honneur d'être du nombre des siens ? Oh ! qui verrait combien un chapelet porté avec respect et récité avec dévotion énerve les efforts du diable et inspire des forces aux dévots de la Sainte-Vierge ! combien il affaiblit les tentations et fortifie la résistance des âmes fidèles ! et enfin combien de glorieuses victoires il fait remporter contre tous les ennemis de notre salut, qui comprendrait tous ces avantages, le réciterait plus souvent et avec plus de dévotion !

Si nous jugeons de ce qui se passe dans l'intérieur, parce que Dieu a voulu faire paraître à l'extérieur, qu'on voie les victoires signalées et miraculeuses que les catholiques ont remportées contre les hérétiques Albigeois du temps de saint Dominique. On remarquera dans l'histoire un Simon, comte de Montfort, animé à la dévotion du saint Rosaire par saint Dominique, qui, avec cinq cents hommes seulement, défait une armée de dix mille Albigeois ; on verra en quelques rencontres trente des soldats de ce comte en repousser trois mille des autres : on verra même un petit corps, composé seulement de huit cents chevaux et de mille fantassins, défaire une effroyable armée de cent mille hérétiques Albigeois, dont une grande partie fut tuée sur la place et tout le reste fut mis en fuite. Cela ne donne-t-il pas la confiance de défier les légions de démons qui ne sont pas plus méchants que les hérétiques ? qu'ils viennent attaquer une seule bonne âme armée de la dévotion du saint Rosaire, et protégée par la Sainte-Vierge, qui doute qu'ils ne soient tous vaincus aussi bien que ces hérétiques ?

Un seul *Ave Maria* prononcé avec dévotion a une puissance admirable contre tout l'enfer. La Sainte-Vierge a révélé à sainte Mathilde que, de tous les hommages qu'on lui pouvait rendre, il n'y en a pas un qui lui plaise davantage ni qui lui cause plus de joie que de réciter souvent la Salutation Angélique ; elle lui en donna la raison, se montrant un jour à elle avec cette divine sa-

salutation écrite en lettres d'or qu'elle portait sur sa poitrine, et lui dit ces paroles qui sont rapportées dans la vie de cette sainte. Il est impossible à la créature de s'imaginer un salut pareil à celui qui me fut fait de la part du ciel, et annoncé par un ange, et rien n'est capable de donner une plus grande joie à mon cœur, que ce même salut. Lorsqu'on me dit *Ave Maria*, je me souviens de l'honneur que Dieu me fit de m'envoyer saluer par un de ses anges d'un salut de bénédiction ; lorsqu'on ajoute *gratia plena*, je me souviens de l'abondance des grâces dont il daigna par sa bonté remplir mon âme pour me disposer à être la mère de Dieu ; quand on dit ensuite *Dominus tecum*, je me souviens de cette grande merveille qui a étonné toute la nature, quand le Fils de Dieu a voulu s'anéantir jusqu'à prendre ma substance humaine après avoir reçu la divine de son Père-Éternel, et naître de mon sein dans le temps, lui qui naît du sein de son Père dans l'éternité, pour être aussi réellement mon Fils unique qu'il est le Fils unique de son divin Père ; quand on ajoute *benedicta tu in mulieribus*, j'ai en vue toutes les bénédictions et toutes les louanges qui me sont rendues incessamment au ciel et sur la terre à cause de la dignité de mère de Dieu dont il a voulu m'honorer, et quand on dit *benedictus fructus ventris tui*, on renouvelle en mon cœur la joie que j'ai d'avoir une liaison si étroite avec le Fils de Dieu ; je regarde qu'il sera éternellement vrai que je suis sa mère et qu'il est mon Fils, et qu'ainsi j'ai plus de droit moi seule de le posséder que tout le reste des créatures ensemble n'en peuvent avoir.

Enfin, quand on conclut cette salutation par la prière que toute l'Église m'a adressée dans un concile général : *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ*, je reconnais l'obligation que j'ai d'avoir compassion des pauvres pécheurs, de les aimer et de prier pour eux, parce qu'ils ont été l'occasion de mon bonheur. Je n'aurais pas trouvé la grâce s'ils ne l'avaient pas perdue. Je n'aurais pas été la mère de leur Sauveur, s'il n'avait pas fallu les sauver. Et enfin, je n'aurais pas reçu cette surabondance de grâces dont je suis remplie, s'il n'eût pas fallu que je fusse la mère de miséricorde et le refuge des pauvres pécheurs.

Il est vrai que l'*Ave Maria* excite des sentiments si tendres en

l'âme de la Sainte-Vierge, quand il est récité avec dévotion, qu'elle s'anime à la protection et à la défense de celui qui le récite, en sorte qu'elle devient terrible aux ennemis de son salut comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata* (Cant. 6). Si un seul *Ave Maria* a tant de vertu, qu'est-ce donc que de le répéter tant de fois tous les jours quand on récite le saint rosaire avec dévotion? Le moyen qu'une âme qui s'y rend fidèle ne soit pas toujours triomphante des ennemis de son salut?

En troisième lieu, vous vous déclarez hautement serviteur de la Sainte-Vierge, si vous ne passez pas un seul jour de votre vie sans lui rendre quelque hommage particulier; car c'est être vraiment dévoué au service d'une personne que de la servir tous les jours. Il ne faut donc pas laisser écouler un seul jour sans faire quelque bonne œuvre ou sans pratiquer quelque mortification pour l'amour d'elle, ou sans travailler à étendre sa gloire en quelque façon; tantôt en parlant de ses grandeurs avec un cœur plein de révérence et d'amour, vous efforçant de faire entrer tous ceux que vous pourrez dans vos sentiments; tantôt vous opposant avec zèle à ceux qui osent décrier sa dévotion; tantôt tâchant de la persuader à chacun; tantôt saluant les images qui vous représentent sa personne et les conservant avec respect dans votre maison, comme de la mère et la maîtresse de toute la famille, et faisant en sorte que votre famille se tienne dans l'humilité, dans la paix et dans l'union en sa présence; tantôt donnant quelques aumônes aux pauvres et les obligeant d'être serviteurs de la Sainte-Vierge, de dire le chapelet et de se mettre du rosaire; tantôt solennisant toutes ses fêtes comme on célèbre le jour de Pâques, jeûnant la veille, vous confessant et communiant ce jour-là, et le passant en prières, ou bien jeûnant le samedi, qui est un jour particulièrement dévoué à sa dévotion dans toute l'Église. Combien de personnes de toutes sortes de conditions ont pratiqué cette dévotion du jeûne du samedi en l'honneur de la Sainte-Vierge durant tous les siècles! et un grand nombre de bonnes âmes la pratiquent encore aujourd'hui par toute la terre, parce qu'on a communément cette pieuse croyance, que ceux qui s'y rendent fidèles obtiennent la grâce de ne pas mourir sans confession. Je viens au reste de ce qui regarde sa dévotion.

§ IV.

La quatrième partie de la dévotion à la Sainte-Vierge consiste à l'imitation.

C'est le principal, c'est l'essentiel, ou, pour mieux dire, c'est le total de la vraie dévotion à la Sainte-Vierge de s'étudier sur toutes choses à son imitation. Je dis que c'est l'essentiel, parce que sans elle on n'a qu'une dévotion sèche, stérile et trompeuse. Je dis même que c'est le total de la vraie dévotion, parce qu'elle renferme en soi les trois parties, étant certain que je ne m'attacherais pas à imiter si je n'estimais et si je n'aimais ce que je tâche d'imiter, et, en l'imitant, il est certain que je lui rends un service très-signalé, puisque c'est celui même que Dieu demande de nous, qui est de nous former à sa ressemblance. Si vous êtes persuadé qu'un artisan vous rend un bon service quand il vous fait un tableau ou une statue qui vous représente, qui n'avouera que je vous en rendrais un bien plus grand si je vous faisais voir une parfaite copie de vous-même dans ma personne ?

Aristote a bien mieux dit qu'il ne pensait quand il a dit que l'homme est le plus imitatif de tous les animaux ; il ne savait pas que tout l'être de l'homme n'est qu'une admirable imitation de son auteur, et que Dieu n'a fait autre chose que de s'imiter soi-même en le créant à sa ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Faut-il donc s'étonner si son instinct le porte à imiter, puisque son être n'est qu'une pure imitation ? Ne voyons-nous pas que les enfants, où la seule nature agit, conduite par un génie qu'elle ne connaît point, ne font autre chose qu'imiter ? ils font tout ce qu'ils voient faire, et ne font point autre chose, parce qu'ils ne sont pas encore capables d'être instruits d'une autre manière.

Il en va de même dans l'enfance spirituelle ; et dans la vie surnaturelle de la grâce, comme dans la naturelle, nous vivons par imitation. Il m'est aisé de m'instruire par ce moyen, lorsqu'il me serait encore impossible d'être instruit d'une autre manière. Une jeune fille n'est pas encore capable de concevoir ni les grandes vérités de la religion, ni l'importance du salut, ni la pureté, ni l'excellence des vertus, ni les puissants motifs qui la pourraient porter à les pratiquer. Cependant elle fait autant ou plus par la seule imitation qu'elle ferait avec tout cela ; elle n'a qu'à ouvrir les yeux

et regarder un modèle bien parfait; elle est instruite en un moment de ce qu'il faut faire, elle se sent même animée à se conformer à cet exemplaire; elle marche avec simplicité, elle pratique fidèlement ce qu'elle voit faire, elle suit avec affection où elle est conduite par l'exemple, et toute sa dévotion ne consiste alors qu'en imitation; et voilà cette heureuse enfance qui est si recommandée dans l'Évangile : *Nisi efficiamini sicut parvuli.*

O Dieu! que de progrès admirables on verrait dans les âmes si elles mettaient toujours leur dévotion dans l'imitation! Mais il arrive que, dans le progrès de l'âge, on devient beaucoup plus imparfait qu'on ne l'était dans l'enfance. Lorsqu'on acquiert plus de lumière, on perd autant de sa simplicité, on raisonne davantage et on obéit moins; on a plus de spéculation et moins de pratique; on ne vit plus tant par imitation; on veut se conduire soi-même; et enfin, au lieu qu'au commencement on mettait toute sa dévotion dans l'imitation, on ne la met presque plus à la fin que dans une spéculation; on en conçoit de belles idées, on y pense, on en parle et l'on en demeure là; ou, si l'on fait quelques pratiques, c'est qu'on s'est formé une dévotion selon son humeur, une vertu conforme à son inclination naturelle, qui est proprement se donner de l'encens et se repaître de vent et de vanité.

Voulez-vous avoir une vraie et solide dévotion à la Sainte-Vierge, mettez-la principalement et presque uniquement en son imitation; vous ne sauriez vous égarer en marchant par ce chemin : *Vera devotio imitari quod colimus.* Mais n'est-ce pas une présomption bien téméraire, interrompit le vertueux homme, de prétendre imiter la Sainte-Vierge, et n'est-ce pas un dessein bien condamnable d'aspirer à être la copie de ce parfait original? Non, répondit le voyageur, puisque même Jésus-Christ nous ordonne d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait. La Sainte-Vierge vous dirait, comme le grand apôtre écrivait aux Corinthiens : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi*, imitez-moi comme j'imite Jésus-Christ, quoique vous n'arriviez jamais à ma parfaite ressemblance, comme je ne puis jamais arriver à la parfaite ressemblance de Jésus-Christ; mais comme quand les apprentis en la peinture s'efforcent d'imiter les plus excellentes pièces des grands maîtres, quoiqu'ils n'arrivent jamais à les copier parfaite-

ment, pour peu néanmoins qu'ils prennent de leur génie, ils ne laissent pas de former certains traits qui passent beaucoup le commun; de même, en se proposant d'imiter les vertus de la Sainte-Vierge, qui sont souverainement parfaites, quoiqu'on n'arrive pas à les égaler, elles font toujours de bonnes impressions dans une âme en y laissant quelques traits de la perfection.

Qui voudrait proposer l'imitation de toutes les vertus de la Sainte-Vierge aurait un dessein qui ferait la juste matière de plusieurs volumes; un si grand sujet ne peut entrer dans une petite partie d'une conférence; mais, puisqu'il est nécessaire d'en dire ici quelque chose pour l'intégrité du sujet qui regarde la vraie dévotion à la Sainte-Vierge, il faut au moins choisir quelques-unes de ses principales vertus, et les imiter avec tant de zèle et de fidélité, que cette imitation soit comme la partie principale, plus essentielle et plus importante de sa dévotion : saint Bernard la regarde comme un beau parterre, où toutes les fleurs des vertus paraissent dans leur plus bel éclat et rendent une odeur admirable; mais, entre les autres, il en remarque trois qui excellent par-dessus toutes, et qui embaument, dit-il, toute la maison de Dieu : *Viola humilitatis, lilium castitatis, rosa caritatis* (Bernardus, tom. 1, in deprecatione ad B. Virg.) : la première est son humilité, la seconde est sa pureté, et la troisième est sa charité. Je ne vous dirai que deux ou trois mots de chacune, vous laissant le reste à apprendre à l'école du Saint-Esprit, qui est l'oraison.

Pour ce qui regarde son humilité, elle nous dit elle-même que la vue de son néant a attiré les yeux de Dieu sur elle : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*; c'est-à-dire la connaissance claire et certaine qu'elle avait de son néant, ou plutôt la persuasion vive qu'elle en portait au fond de son cœur, avait plu à Dieu par-dessus tout, comme si toutes les autres vertus, quelque beauté qu'elles eussent, avaient disparu auprès de l'humilité, non plus que le reste des astres, quoique très-éclatants en eux-mêmes, ne paraissent point en la présence du soleil; que, comme toute la nature n'a des yeux que pour ce prince des astres, ne s'avisant pas seulement qu'il y ait aucune autre lumière au ciel quand il est sur notre hémisphère, de même il semble que Dieu n'a eu des yeux que pour l'humilité de la Sainte-Vierge, comme si son éclat avait éclipsé la

beauté de toutes ses autres vertus : vous voyez là dans quel degré de perfection elle a possédé cette vertu. Saint Bernard dit que c'est elle qui a le plus contribué à lui faire recevoir la dignité incomparable de mère de Dieu, et que s'il se fût trouvé quelque autre plus humble qu'elle dans toutes les créatures, celle-là lui eût été préférée et eût été choisie à son préjudice : *Virginitate placuit, humilitate concepit.*

Cela vous montre bien clairement que, si vous désirez attirer les yeux de Dieu sur vous, vous ne sauriez avoir de charmes plus puissants que l'humilité. L'Écriture sainte ne nous dit-elle pas en termes exprès : *Humilia respicit, et alta à longe cognoscit*, que Dieu regarde les humbles avec des yeux de bonté, et qu'il les détourne avec dédain des âmes superbes? En voulez-vous savoir la raison? c'est qu'une âme bien humble, qui se tient approfondie dans son néant, est dans la vérité ; car c'est la vérité qu'elle n'est rien d'elle-même, c'est pour cela que Dieu, qui aime la vérité, la voyant dans l'humilité, la regarde toujours de bon œil ; une âme superbe, au contraire, présumant être quelque chose, est dans le mensonge, parce qu'elle n'est pas ce qu'elle présume être ; il est vrai, au contraire, qu'elle n'est rien, et Dieu, qui hait autant le mensonge qu'il aime la vérité, la regarde avec autant de mépris qu'il voit l'autre avec estime et avec amour. Si vous avez donc quelque humilité, c'est-à-dire quelque véritable persuasion de votre néant, vous avez quelque attrait pour attirer les yeux de Dieu ; si vous en avez davantage, vous êtes plus digne d'être regardé ; et si vous en aviez une très-parfaite, oh ! que Dieu prendrait un grand plaisir de vous regarder! Ayez devant les yeux le souverain bonheur que la profonde humilité de la Sainte-Vierge lui a attiré, et méditez bien ces paroles : *Respexit humilitatem ancillæ suæ ;* entrez bien dans ses sentiments, et efforcez-vous de les imiter. Pour vous y aider efficacement, je ne vous donne qu'une seule pratique qui paraît courte et aisée, mais qui est en effet une si longue philosophie, que toute votre vie ne suffirait pas pour en voir le bout.

Demandez-vous sérieusement à vous-même : D'où viens-tu, et où vas-tu? Vous ne sauriez bien répondre à cela, car vous ne savez ni l'un ni l'autre. Demandez-vous : D'où viens-tu? où étais-tu il y

a cent ans, et mille ans, et encore auparavant, jusqu'à la création du monde? et dans l'éternité qui l'a précédée, où étais-tu? Il faut répondre, et on ne saurait le faire qu'en avouant son néant. O néant éternel, qu'on ne peut désavouer sans tomber dans le mensonge, qui est un autre plus profond néant que le néant même, mais qu'on ne peut avouer qu'en y abîmant toute la superbe de l'esprit humain, car elle est à bout et demeure hébêtée quand on l'oblige de regarder la bassesse infinie de son origine! Elle voudra peut-être se défendre, et dira : Peu m'importe d'où je vienne, mon origine m'est commune avec les rois et tous les grands de la terre, les hommes ne s'avisent point de se reprocher cela les uns aux autres; c'est assez que je suis tel qu'il a plu à Dieu me créer, et que je suis sorti de ce misérable état pour n'y rentrer jamais.

Mais où vas-tu? pense à toi, et donne toutes les applications de ton esprit à me répondre juste à la question que je te fais; que deviendras-tu? seras-tu sauvé? seras-tu damné? tu n'en sais rien. Quoi! tu vas toujours, et tu ne sais point où tu vas? entreras-tu au sortir de ce monde dans une éternité de biens infinis ou dans une éternité de maux infinis? Tu n'en sais rien, mais il est pourtant assuré que tu seras durant toute l'éternité dans l'une ou dans l'autre, et cela est inévitable : il faut nécessairement l'un des deux, ou que tu sois éternellement dans le ciel, ou que tu sois éternellement dans les enfers. Or, de quelque côté que la chose tourne, ce sont des abîmes d'humilité, où il faut que la plus fière superbe du monde soit engloutie et absolument étouffée, à moins d'être plus stupide et plus hébêtée que les bêtes mêmes.

Car, si tu dois être pour jamais dans l'éternité bienheureuse, ce ne pourra être que par une très-profonde humilité : tu sais qu'une seule pensée de superbe en a banni les mauvais anges pour l'éternité, pourrais-tu espérer d'y entrer, toi, petit ver de terre, avec la superbe? Tu sais bien que cela est impossible, il faut donc si bien pratiquer l'humilité que tu la possèdes, autrement tu n'y entreras jamais; tu n'ignores pas que Jésus-Christ, qui est la vérité même, dit dans l'Évangile, adressant la parole à ses apôtres qui étaient les plus parfaits de l'Église, mais qui avaient eu une petite pensée d'élévation et de préférence : *Je vous dis en vérité que, si vous n'êtes changés et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous*

n'entrerez point dans le royaume des cieux (Matth. 5. v. 20). Présumerais-tu y pouvoir entrer sans une profonde humilité, cela ayant été impossible aux apôtres mêmes? Pense à cela sans prévention, et tu verras que du côté du ciel la vraie humilité est absolument nécessaire.

Mais, si tu dois être éternellement dans les enfers, je ne demande point d'autre gouffre pour y abîmer la superbe et pour te faire concevoir un grand mépris de toi-même. Regarde dès à présent où tu dois être pour jamais. O Dieu vivant! ô Dieu éternel! ô Dieu tout-puissant! qui avez creusé cet abîme pour y humilier les superbes! où est l'ambition qui pourrait subsister en présence de cette pensée? Vois cet orgueilleux précipité dans un étang de feu et de soufre, chargé de la haine et du mépris universel de tous les êtres, où se terminera son orgueil; venez, superbes, et vous regardez dans cet état qui vous est inévitable, et cela pour toute la grande éternité. Voyez de près, regardez d'une vue fixe et arrêtée cette effroyable vérité, et tenez ferme dans votre ambition, si vous le pouvez faire. Y a-t-il superbe si effronté qui ne fonde comme la cire, et qui ne se brise comme un verre? Il faut nécessairement avoir de la frayeur, et de la confusion, et de l'humiliation, si on n'a pas d'humilité.

Vous voilà donc réduit entre deux presses qui, par nécessité, feront crever l'orgueil et en feront sortir l'humilité. Si vous vous demandez à vous-même : Où vas-tu? que deviendras-tu? seras-tu sauvé pour jamais? seras-tu damné pour jamais? Il est impossible que l'un ou l'autre ne t'arrive, lève les yeux au ciel : je ne puis aller là que par une profonde humilité ; regarde l'enfer : si je suis assez malheureux pour être dans cet abîme durant toute l'éternité, quelle épouvantable humiliation! Philosophez là-dessus tant que vous pourrez, cherchez des moyens de vous défendre, faites l'esprit fort tant qu'il vous plaira, pourvu qu'on s'attache à cette pratique, qu'on se fasse souvent cette question et qu'on l'étudie, je tiens pour assuré que la superbe la plus opiniâtre sera écrasée, et qu'il n'y aura plus d'autres sentiments dans l'âme que l'humiliation, la crainte et l'humilité.

Si vous imitez bien la très-Sainte-Vierge dans son humilité, vous aurez acquis une bonne disposition pour l'imiter aussi dans

sa pureté ; on ne l'imite guère dans l'une de ces vertus, qu'on ne l'imite aussi dans l'autre : il semble qu'elles sont inséparables et qu'elles se soutiennent l'une l'autre, comme les deux vices qui les combattent ne vont presque jamais l'un sans l'autre ; toutes les personnes vaines deviennent aisément voluptueuses, et ceux qui sont adonnés à ce vice sont ordinairement vains. Il est certain, au contraire, qu'il est rare qu'une personne soit bien affectionnée à l'humilité, qu'elle ne le soit aussi à la pureté : ces deux vertus ont été également éminentes dans la Sainte-Vierge ; si elle est l'humble des humbles, elle est aussi appelée la Vierge des vierges : voyez à quel comble de gloire elle est élevée par sa pureté virginale.

La pureté de la Sainte-Vierge surpasse celle de toute la nature humaine ; elle est plus noble et plus parfaite que celle de tous les anges du ciel, elle imite admirablement celle de Dieu même, principalement en trois choses : la première, en ce qu'elle est unie avec la fécondité par un prodige si rare, qu'il n'y a dans toute la nature divine qu'un seul Père vierge, et dans toute la nature humaine qu'une seule mère vierge. Il n'y a qu'un seul Père vierge, dans lequel la divinité se trouve unie avec la fécondité, c'est Dieu le Père ; il n'y a qu'une seule mère vierge, dans laquelle la virginité se trouve unie avec la fécondité, c'est Marie ; la seconde, en ce que la virginité de Notre-Dame produit une personne divine de sa propre substance, aussi réellement que la virginité du Père-Éternel produit cette même personne divine, en lui communiquant toute sa substance ; et la troisième, en ce que la virginité de Marie, qui est si féconde, est épuisée par la production d'un seul Fils, comme la virginité du Père, quoiqu'elle soit infiniment féconde, est toute épuisée par la génération de son Fils unique.

Admirez cette merveille, vous tous qui désirez être dévots de la Sainte-Vierge : souvenez-vous que pour lui plaire ce n'est pas assez d'avoir une pureté qui vous élève au-dessus de toutes les faiblesses de la nature humaine et qui soit égale à celle des anges, il faut qu'elle soit si féconde, qu'elle vous fasse concevoir Dieu en vous-même par l'opération du Saint-Esprit ; vous le pouvez, car Jésus-Christ dit dans l'Évangile qu'une âme qui se rend fidèle à faire toutes les volontés de son divin Père est vraiment sa mère :

Qui fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ille meus frater et soror, et mater est (Matth. 12, v. 50).

Quoi! mon âme, vous pouvez donc avoir la gloire d'être mère de Dieu, si vous faites exactement les volontés de son divin Père? l'Évangile, qui n'est point faux, le dit en termes fort clairs; mais souvenez-vous qu'il veut avoir une mère vierge. Désespérez donc d'arriver jamais à la possession d'un si grand bonheur, si vous n'êtes chaste dans toute votre personne, chaste en l'âme et au corps, chaste en vos pensées et en vos paroles, chaste en toutes vos actions, chaste en vos yeux, en vos oreilles, en votre bouche, en vos mains, chaste en votre cœur, et enfin chaste en tout ce qui vous touche.

Que la moindre apparence d'impureté vous fasse bondir d'horreur comme la vue d'un serpent qui vous surprendrait, et qui viendrait à l'improviste paraître à vos yeux : *Tamquam a facie colubri fuge peccatum* (Eccli. 21, v. 2) : la plus légère piqûre d'un serpent est toujours périlleuse, et la plus légère étincelle du feu infernal de l'impudicité, si elle vous touche, vous met en danger de brûler éternellement : il ne faut pas seulement fuir le mal, mais la moindre apparence du mal, sans rien négliger, quelque léger qu'il paraisse, et soyez assuré que s'il était quelquefois permis d'avoir un peu de scrupule, sans doute que ce serait en cette matière; non qu'il faille s'épouvanter pour toutes les mauvaises pensées qui vous tombent dans l'esprit, ou pour les sales représentations qui se forment dans votre imagination, ou pour les dérèglements qui se passent en vous malgré vous; car plus tout cela vous tourmente, plus il est éloigné de votre volonté qui seule peut faire le mal. Mais quand je dis qu'il est permis de tendre un peu vers le scrupule en cette matière, j'entends pour ne se permettre jamais volontairement la moindre licence ou la moindre indécence. Et c'est par-là que vous imiterez la très-Sainte-Vierge dans sa chasteté.

Et pour ce qui est de sa charité, qui est la reine de toutes les vertus qui ont régné dans son âme, c'est en cela principalement qu'elle veut être imitée par ses dévots, comme en la chose qui excelle davantage en elle ; je sais bien que la plus haute dignité de la Sainte-Vierge consiste dans sa divine maternité; mais sa plus haute sainteté consiste dans sa charité, et quoiqu'elle s'estimât

très-heureuse d'être la mère de Dieu, elle se tenait néanmoins incomparablement plus heureuse d'avoir un parfait amour pour son Dieu. Elle estimait à la vérité son chaste sein très-heureux d'être rempli de la personne du Fils de Dieu ; mais elle estimait son cœur sans comparaison plus heureux d'être rempli de son divin amour ; en sorte qu'elle eût mieux aimé être privée de l'honneur suprême d'être mère de Dieu, que d'être privée de la moindre portion de l'amour sacré. Jugez de là quelle haute estime elle en faisait, puisqu'elle le préférait si hautement à la dignité de mère de Dieu, et apprenez d'elle à mettre à son exemple votre souverain bonheur en ce point, d'aimer Dieu de tout votre cœur.

Vous ne sauriez jamais l'imiter en aucune chose qui lui plaise davantage, ni avoir pour elle une dévotion plus solide et plus assurée, qu'en vous efforçant d'aimer son cher fils comme elle l'a toujours aimé, et comme elle l'aimera éternellement. Oh ! que c'est lui être dévot d'une manière qui lui plaît, d'unir votre cœur avec le sien, pour l'aimer avec elle et par son même amour ! Mais ne lui faites pas l'injure de vouloir unir un cœur impur avec son cœur qui est si pur et si saint. Il faut donc avant toutes choses purifier votre cœur de toutes sortes de péchés, jusqu'aux moindres souillures, autrement ne prétendez pas à l'honneur d'être des serviteurs et des dévots de la Sainte-Vierge. Car ne serait-ce pas une belle dévotion, d'être par exemple un superbe et de prétendre honorer l'humilité de la Sainte-Vierge, ou d'être voluptueux et de prétendre faire hommage à sa pureté virginale, ou être mondain servant en esclave à vos passions, et vous dire dévot à la Sainte-Vierge, qui n'avait ni pensée ni cœur que pour Dieu ? Le moyen qu'elle vous protége, si vos péchés vous rendent l'ennemi de son Fils ? Un indigne serviteur est la confusion de son maître. Salvien de Marseille disait que les chrétiens scandaleux sont l'opprobre de Jésus-Christ : *In eo quod christianus populus sumus, opprobrium Christi esse videmur ;* rien ne décrie tant la dévotion à la Sainte-Vierge, que de voir que ceux qui la professent ne sont pas meilleurs que ceux qui la combattent ; et rien ne lui fait plus d'injure que de lui protester qu'on est à elle, tandis qu'on se livre à ses passions. Enfin, pour conclure tout par cette parole, la véritable dévotion à la Sainte-Vierge consiste principalement en l'imitation

de ses vertus. Pour vous y porter davantage, je veux vous dire encore quelque chose.

ARTICLE III.

Ce qui doit puissamment animer tout le monde à la dévotion envers la Sainte Vierge.

Je prévins notre voyageur, et lui dis : Qu'allez-vous faire, monsieur ? Il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'exhorter si fort tout le monde à la dévotion à la Sainte-Vierge, au contraire il y aurait plutôt de la prudence à la modérer, parce qu'il semble qu'à cet égard on donne aujourd'hui dans l'excès : ne voyons-nous pas que les simples ont plus de confiance à la Sainte-Vierge qu'à Dieu, et qu'ils ont plus souvent recours à Marie qu'à Jésus-Christ même ? N'est-ce pas un abus d'ôter la gloire au Fils pour la donner à la mère ? Si un prince qui voit que la cour de son favori est plus nombreuse et plus belle que la sienne, prend aisément ombrage, Dieu, qui est infiniment plus jaloux de sa gloire que tous les princes de la terre, comme il nous déclare lui-même dans l'Écriture, *Gloriam meam alteri non dabo*, je ne veux pas céder ma gloire à personne, ne se tient-il pas offensé quand on met ainsi toute sa confiance en la Sainte-Vierge, et qu'on a plutôt recours à elle qu'à lui ?

Oh ! que vous le prenez mal ! me répondit-il ; il ne faut pas juger des choses divines comme on juge des choses humaines : je conviens qu'il peut y avoir de la jalousie dans l'esprit de quelques princes, quand ils voient qu'on rend de grands honneurs à d'autres qu'à leurs majestés. C'est néanmoins une faiblesse que tous les grands princes n'ont pas : avez-vous considéré de quelle manière le roi d'Égypte en usa avec l'ancien Joseph (Genes. 41) ? Ne voyait-il pas avec complaisance que ce favori était plus respecté que lui-même, et que tout le monde s'adressait à lui ? Bien loin que cela lui déplût, au contraire c'était agir selon ses intentions, parce qu'il lui avait mis toute son autorité entre les mains, qu'il lui avait confié tous ses trésors et qu'il avait laissé toutes ses grâces à sa direction, qui était le moyen de lui attirer tout le monde ; et lui-même, voyant que les peuples s'adressaient à lui pour être secourus dans leurs misères, il les renvoyait à Joseph et leur com-

mandait de faire tout ce qu'il voudrait, afin d'obtenir de lui ce qu'ils désiraient : *Ite ad Joseph, et quidquid dixerit vobis facite.* Est-il à croire que Jésus-Christ ait moins donné d'autorité à la Sainte-Vierge dans son empire, que le roi d'Égypte n'en a donné à Joseph ? Il est vrai qu'elle n'est pas Dieu, comme Joseph n'était pas le roi, néanmoins tout le monde s'adressait plutôt à Joseph qu'au roi, parce qu'il avait toute la puissance du roi dans les mains, et c'était l'intention du prince que tout le monde eût recours à lui, ne voulant accorder des grâces à personne que par son moyen.

Cependant le roi d'Égypte ne fit pas roi l'ancien Joseph et ne voulait pas qu'on lui donnât ce titre d'honneur, il se le réservait à lui seul ; mais Jésus-Christ fait plus incomparablement en faveur de la Sainte-Vierge, car il la fait reine dans tout son empire, et veut qu'elle soit reconnue, proclamée et honorée comme telle par tous ses sujets, pour montrer que tous ses pouvoirs, ses trésors et toutes ses grâces sont entre ses mains. Comment reine ? lui demandai-je ; ne sait-on pas qu'elle était pauvre, et que c'était la femme d'un simple charpentier qui n'avait nulle autorité ? Et par quel droit serait-elle reine ? Elle l'est véritablement, me répondit-il, et sans sujet d'équivoque, elle l'est très-justement par toute sorte de droit, naturel, divin et humain.

1. Elle est reine par le droit naturel, parce qu'elle est fille des rois d'Israël ; c'est ainsi que toute l'Église la salue et la revère au jour de sa sainte nativité, chantant avec joie : *Nativitas gloriosæ Virginis Mariæ ex semine Abrahæ, ortæ de tribu Juda, clara ex stirpe David*, la nativité de la glorieuse Vierge Marie, de la famille d'Abraham, sortie de la tribu de Juda, de la noble race de David : elle est donc reine par sa naissance, et mère de roi par sa divine maternité ; et c'est pour cela que l'Archange Saint Gabriel, lui annonçant qu'elle aurait un Fils, lui promit en même temps que Dieu lui donnerait le trône de David son Père : *Dabit ei Dominus sedem David patris ejus* ; elle est donc reine par un droit naturel.

2. Elle est reine et souveraine par le droit divin, parce qu'elle est la mère de celui qui porte, en ses titres, le roi des rois et le seigneur des seigneurs, et c'est ainsi que saint Jean Damascène la

qualifie : *Vere omnium rerum creatarum Domina facta est, cum creatoris mater extitit* (Damasc. l. 4. de fide, c. 15) : elle est, dit-il, véritablement dame de toutes les choses créées, puisqu'elle est mère de celui qui les a créées, et saint Bonaventure déclare l'étendue de son empire, qui lui donne une puissance souveraine au ciel, en la terre, et jusque dans les enfers : *Virgo est vere dominica cœlestium, terrestrium et infernorum* (Bonav. in speculo c. 3). Mais saint Bernardin la loue d'une manière plus magnifique (Bernard. serm. 61. a. c. 2. 6) : Toutes les créatures, dit ce père, qui servent à la Trinité sainte, servent aussi à la Sainte-Vierge; car tous les êtres qui sont créés de la main de Dieu, de quelque condition qu'ils soient, soit créatures spirituelles comme les anges, soit créatures raisonnables comme les hommes, soit créatures corporelles comme les cieux et les éléments, soit les réprouvés, soit les bienheureux, universellement tout ce qui est soumis à l'empire de Dieu l'est aussi à l'empire de la Sainte-Vierge sa très-sainte mère. Elle est donc vraiment reine par le droit divin, aussi bien que par le droit naturel.

3. Elle est encore reine par le droit humain ; car combien d'empereurs et de rois pleins de piété lui ont consacré leurs royaumes et leurs empires ? Il faudrait avoir les annales de tous les états, et vous verriez.

4. Entre les empereurs Grecs, le grand Constantin, premier empereur chrétien, qui, dès qu'il eut la connaissance de Jésus-Christ et de sa sainte mère, après avoir cédé Rome, qui était le siège de son empire, à Jésus-Christ en la personne de son vicaire, en érigea un autre à Constantinople, qu'il voulut consacrer à la Sainte-Vierge, y faisant bâtir un temple magnifique en son nom, et la ville fut appelée long-temps la ville de la Sainte-Vierge (Vide Just. Mechoviensem discurs. 374).

Après lui l'empereur Héraclius, ayant reconquis son empire qui lui avait été presque tout ravi par Cosroès, roi des Perses, reconnut qu'il devait sa victoire à la puissante intercession de la Sainte-Vierge, dont il portait l'image dans ses mains quand il combattait; aussi il lui céda son empire.

Théodose le jeune fut si dévot et si zélé pour la gloire de la mère de Dieu qu'il obtint du pape Célestin la célébration du concile

général d'Église, où toute l'Église se trouva comme une armée rangée en bataille, pour combattre et pour exterminer Nestorius et les autres ennemis de la Sainte-Vierge, qui lui disputaient la gloire de sa divine maternité.

L'empereur Marcien fit paraître le même zèle, obtenant du pape la convocation du grand concile de Chalcédoine, contre Eutichès et ses sectateurs, qui dogmatisaient avec impiété que la Sainte-Vierge n'avait pas donné au Fils de Dieu un corps humain de sa propre substance, mais qu'il avait son corps du ciel, et qu'il avait seulement passé par le sein de Marie, comme le rayon du soleil passe par un verre.

Les empereurs Léon et Justinien ont fait paraître qu'ils regardaient la très-Sainte-Vierge comme leur reine, et qu'ils s'estimaient plus honorés d'être ses serviteurs que d'être souverains dans leur empire.

Après ceux-là, les deux Andronicus, l'ancien et le jeune, à l'envi l'un de l'autre, l'ont traitée de reine et de souveraine : l'empereur Jean Comnène, qui régna quelques années après, non-seulement la regarda comme sa reine, mais il la fit triompher sur un char magnifique en Jérusalem, après une signalée victoire qu'il reconnaissait avoir remportée par son aide sur les Scythes et autres barbares.

2. Entre les empereurs latins, Charlemagne, premier empereur d'Occident et roi des Français, qui a fait bâtir tant d'églises dans la Saxe et dans l'Allemagne, et dans tout l'empire, en l'honneur de la Sainte-Vierge ; Louis-le-Débonnaire, son fils, qui n'allait nulle part, non pas même à la chasse, qu'il ne fît porter devant lui son image. Henri second ne marqua pas moins sa dévotion, quand il vécut avec Cunégonde sa femme en chasteté perpétuelle en son honneur. Tous ces grands princes regardaient la Sainte-Vierge comme la première souveraine de leur empire.

Après eux, Henri septième, Frédéric troisième, Albert second, Charles-Quint et Ferdinand second, qui remporta tant de victoires signalées contre les Turcs et les hérétiques, sous la protection de la Sainte-Vierge. Tous ces souverains ont soumis leurs empires à la puissance de la divine mère de leur Rédempteur, et l'ont honorée et servie comme leur reine.

3. Entre les rois de France, un grand nombre ont voulu que la

Sainte-Vierge fût reconnue comme la souveraine de leurs états.

Philippe-Auguste, qui chassa les Juifs de tout son royaume, parce qu'ils traitaient la Sainte-Vierge avec mépris. Saint Louis, qui, tous les samedis, lavait les pieds des pauvres, les baisait et les servait à genoux, en l'honneur de la Sainte-Vierge, et qui a fondé tant d'hôpitaux et tant de monastères d'hommes et de filles, afin que la très-Sainte-Vierge y fût honorée perpétuellement. Louis onzième qui portait toujours par respect une image de la Sainte-Vierge pendue à son cou. Louis treizième, de triomphante mémoire, pour implorer le secours de la Sainte-Vierge dans la guerre contre les hérétiques de son royaume, qui étaient devenus rebelles, fit un vœu solennel de lui dédier ses états et de les soumettre à sa domination; il a même obligé tout ce royaume très-chrétien à perpétuité de confirmer ce vœu tous les ans par une procession solennelle qui se fait dans toutes les villes, le jour de l'Assomption: la voilà donc reine de tout ce royaume, qui a toujours excellé pardessus les autres dans la dévotion envers la Sainte-Vierge; car qui pourrait compter le nombre des évêchés, des abbayes, et bien d'autres églises particulières qui sont fondées sous le titre de Notre-Dame? Ajoutez à cela tant de lieux célèbres pour la dévotion et pour les miracles de la Sainte-Vierge, qui sont dans toute la France, surtout depuis que la dévotion du saint Rosaire y a pris naissance par la piété de saint Dominique.

4. Entre les rois d'Espagne, Jacques, premier roi d'Aragon, surnommé le Victorieux, qui, après avoir arraché trois royaumes aux Sarrasins, par la puissante intercession de la Sainte-Vierge, fit bâtir par reconnaissance deux mille églises à son honneur, et qui, ayant donné trente combats contre les Maures, les ennemis jurés de la Sainte-Vierge, et remporté trente victoires, estimait que la Sainte-Vierge était trente fois plus reine de tous les états qu'il n'en était le roi: après lui, les Alphonses sixième et onzième, Ferdinand cinquième, Jean deuxième, les Philippes second et troisième, tous ces princes qui ont donné des marques signalées de leur dévotion à la Sainte-Vierge, comme l'on peut voir dans l'histoire de leur règne, l'ont toujours regardée comme leur reine et leur souveraine.

5. Je serais obligé d'écrire une longue chronologie, si je voulais

passer dans tous les autres royaumes chrétiens, pour marquer les noms, non pas de tous les rois, mais seulement de ceux qui ont été les plus signalés en dévotion pour la Sainte-Vierge, et qui lui ont dévoué leurs royaumes et leurs personnes; comme en Angleterre un saint Édouard, en Hongrie un saint Étienne, en Portugal Alphonse I[er], et tant d'autres, sans parler d'un nombre considérable de ducs et de princes souverains qui ont régné dans toutes les autres monarchies de la chrétienté. Je m'arrête à dessein dans une course qui m'emporterait trop loin, parce que c'est plus qu'il ne faut pour conclure que la très-Sainte-Vierge est vraiment reine et souveraine, par tous les droits, naturel, divin et humain.

Il ne faut donc pas s'étonner si tout le monde a recours à elle avec tant de confiance, en toutes sortes de nécessités, puisqu'il est certain que Jésus-Christ lui a donné incomparablement plus d'autorité dans tout son empire, que le roi d'Égypte n'en donna jamais à Joseph : et si ce roi disait à ses peuples : *Ite ad Joseph*, adressez-vous à Joseph, c'est par lui que j'accorde toutes les grâces; Jésus-Christ ne dirait-il pas à tous les chrétiens : *Ite ad Mariam*, adressez-vous à Marie, ma mère; c'est par elle que je donne toutes les grâces. Et qui est-ce qui est capable de nous donner une plus grande confiance à la Sainte-Vierge, pour nous adresser à elle avec assurance dans tous nos besoins, sinon de savoir : 1. Qu'elle a un pouvoir si absolu qu'il est sans limite, 2. qu'elle a une affection et une volonté aussi grande que son pouvoir; 3. et qu'elle met l'un et l'autre en exécution; quand on est bien persuadé qu'elle fait tout en faveur de ceux qui ont recours à elle, peut-on s'empêcher d'avoir pour elle une confiance entière et parfaite? Ayez donc cette confiance à la très-Sainte-Vierge, car vous devez être convaincu *qu'elle veut tout, qu'elle peut tout, qu'elle fait tout en faveur de ses fidèles serviteurs.*

§ I.

La Sainte-Vierge peut tout en faveur de ses vrais dévots.

Nous devons avant toutes choses rendre cet hommage à Dieu du fond de nos cœurs : Seigneur, nous reconnaissons que la puissance vous appartient, la souveraineté est dans vos mains; vous êtes seul qui vous-même infiniment élevé au-dessus du reste des êtres

Tua est potentia, tuum regnum, Domine, tu es super omnes gentes; la créature n'est rien, elle ne peut rien, elle ne fait rien d'elle-même; elle n'a que la portion de l'être qu'il vous plaît de lui donner; elle n'a que la mesure de la puissance que vous voulez lui communiquer; enfin elle ne fait que ce que vous lui faites exécuter vous-même. Mais c'est la gloire de votre auguste majesté, de donner l'être à ce que vous voulez, et en tel degré d'excellence que vous le voulez, de lui communiquer la puissance avec telle mesure qu'il vous plaît, et de lui faire faire des prodiges si étonnants, que non-seulement ils égalent ceux de votre bras tout-puissant, mais qu'ils les surpassent même quelquefois, comme vous le dites vous-mêmes expressément dans l'Évangile : *Opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet* (Joan. 14).

Or, si jamais Dieu s'est montré admirable, c'est dans la personne de la Sainte-Vierge, lui donnant un être si noble, qu'il surpasse sans comparaison tout le reste des êtres créés, n'y ayant rien qui approche de l'excellence d'une mère de Dieu, et lui mettant ensuite un pouvoir si absolu dans les mains, qu'il semble que sa puissance imite en tout la toute-puissance de Dieu. Soutenez votre esprit pour en faire le parallèle, qui vous paraîtra étonnant. La toute-puissance de Dieu paraît admirable, principalement en trois choses, qui sont la production des personnes divines, la création du monde, et le pardon des péchés des hommes: or la puissance qu'il donne à la Sainte-Vierge excelle dans les mêmes choses.

1. Si la toute-puissance de Dieu éclate, surtout dans la divinité, en ce qu'un Dieu peut produire un Dieu, la très-Sainte-Vierge l'égale en ce qu'elle produit le même Dieu en personne. 2. Si la toute-puissance de Dieu triomphe sur le néant en ce que, par un seul *Fiat*, elle a tiré du néant tout ce grand univers, la puissance de la Sainte-Vierge paraît encore plus triomphante, en ce que, par un *Fiat* elle a tiré le Fils de Dieu du profond abîme de sa divinité et en a fait un Dieu-Homme : comparez ce grand univers, qui est l'ouvrage du *Fiat* de Dieu, avec Jésus-Christ qui est l'ouvrage du *Fiat* de la Sainte-Vierge, qui n'avouera que celui-ci surpasse l'autre sans comparaison? 3. La toute-puissance de Dieu se manifeste principalement, comme chante l'Église, en ce qu'il fait misé-

ricorde et qu'il pardonne une infinité de péchés très-énormes : *Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas*; la toute-puissance de la Sainte-Vierge se manifeste aussi, principalement en ce qu'elle est la mère de miséricorde et le refuge des pauvres pécheurs, dont aucun ne reçoit la grâce si ce n'est par son entremise.

Quand Dieu forma le premier Adam, il prit une de ses côtes pour lui en édifier une femme, pour user des termes de l'Écriture, et il voulut que la place de cet os fût remplie de chair, *et replevit carnem pro ea* : c'est-à-dire qu'il lui ôta la force et lui donna la faiblesse. Mais c'est tout le contraire dans la formation du second Adam, il prend la faiblesse de la femme dont il prend la chair pour composer l'humanité sainte, et, prenant la faiblesse de la mère pour la donner au Fils, il prend la force du Fils pour la donner à la mère. Elle lui a donné un cœur humain où il ressent les affections et les tendresses de la miséricorde qu'il n'avait point au sein de son Père, et il lui rend en échange la force et l'effet de la miséricorde qu'il a apportée du sein de son Père, et veut qu'elle l'exerce en faveur des pauvres pécheurs ; elle lui donne le sang précieux qu'il verse à torrents pour le rachat de tous les pécheurs, et il lui donne en échange l'application de ce prix infini et la distribution des grâces qui coulent de son cœur avec le sang. O divine Marie ! que votre puissance est admirable ! Il semble qu'elle n'a point de bornes, non plus que celle de Dieu, si ce n'est que Dieu a cette puissance par lui-même et que vous l'avez reçue de Dieu, comme vous le confessez vous-même avec une très-sensible reconnaissance : *Fecit mihi magna qui potens est*.

Hé ! pourquoi vous a-t-il mis cette grande puissance entre les mains ? Ce n'est pas pour vous en servir vous-même. S'il a pris soin de vous élever autant qu'il veut que vous le soyez, c'est pour l'employer en faveur des pauvres pécheurs ; c'est pour cela qu'il veut que tout le monde ait recours à vous comme à la mère de miséricorde. Il est vrai que Dieu est le père des miséricordes : *Pater misericordiarum*; mais il est aussi le tout-puissant Créateur qui regarde la terre et la fait trembler : *Qui respicit terram et facit eam tremere*. Il est vrai que son fils unique Jésus-Christ nous a fait paraître sa bénignité ; il est vrai qu'il est le Dieu de toute con-

solation : *Deus totius consolationis.* C'est pour cela que les pauvres pécheurs ont plus de confiance de s'adresser à lui pour lui demander miséricorde, qu'au Père-Eternel. Cependant on sait que tout jugement lui est donné, et que c'est lui qui doit juger en toute rigueur à la fin des siècles.

Il est vrai aussi que nous voyons en lui notre humanité qui nous donne de la confiance ; mais il n'est pas moins vrai qu'il conserve toujours sa divinité et sa majesté infinie qui nous donne de la terreur. La Sainte-Vierge, au contraire, n'a que la pure miséricorde, qui n'est point accompagnée ni de crainte de la majesté, parce qu'elle n'est pas Dieu, ni de la terreur du jugement, parce qu'elle n'est pas notre juge. Elle est mère, et mère de miséricorde, qui n'a que la douceur pour compatir à nos misères et la puissance pour la secourir ; voilà pourquoi tout le monde va se prosterner à ses pieds sans crainte d'être rebuté ; tout le monde a recours à elle comme au port assuré du salut. Saint Bernard se fond en douceur sur cette considération qui le remplissait de confiance, et qui était le solide appui de son espérance : *Ad Mariam recurro, pura siquidem humanitas est in Maria : filioli hæc mea maxima fiducia hæc tota ratio spei meæ (Bernard. Serm. de aquæduct.).* Adressez-vous, dit-il confidemment, à Marie, vous n'y trouverez que de l'humanité, mes chers enfants : elle est l'échelle du ciel, par laquelle Dieu est descendu aux pécheurs pour faire monter les pécheurs à Dieu ; elle est ma très-grande confiance ; elle est l'appui de mes espérances.

Saint Anselme, avec le même sentiment, ne craint pas de dire qu'on obtient quelquefois plutôt ce que l'on demande à cette aimable mère que si on le demandait à son Fils : *Utique, velocior nonnunquam est salus, memorato nomine Mariæ quam invocato nomine Jesu unici Filii sui (Anselm. de excellentia Virg.).* Non pas, dit-il, qu'elle soit meilleure que son Fils, ou plus puissante que lui, elle n'a de puissance ou de bonté que ce qu'elle en a reçu de Dieu, mais parce qu'il faut tout ensemble chanter à Dieu la miséricorde et le jugement : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine.* S'il nous refuse quelquefois les effets de sa miséricorde, et qu'il nous fasse justice, c'est que nous l'avons très-bien mérité. Mais quand la mère de miséricorde emploie auprès

de son divin Fils sa puissante intercession en notre faveur, il n'est pas surprenant que Dieu accorde à ses mérites ce qu'il nous refuserait justement à nous qui irritons si souvent sa colère.

Saint Antonin remarque fort judicieusement (*Antonius, part. 4. tit. 15. c. 17. § 4*) la grande différence entre l'intercession de tout le reste des saints qui sont serviteurs, et celle de la Sainte-Vierge qui est la mère; les saints, qui n'ont aucun droit, demandent grâce avec humilité, et la mère, qui a un droit naturel sur son Fils, lui demande avec autorité; c'est pourquoi elle ne peut pas être refusée. Si Salomon dit à Bethsabée, sa mère : *Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem meam à te* (3. Reg. 4). Demandez, ma mère, tout ce qu'il vous plaira, il n'est pas juste que je vous refuse aucune chose. Serait-il possible que Jésus-Christ, qui est plus que Salomon, refusât quelque chose à sa divine mère qui est, sans comparaison, plus que Bethsabée? Son crédit est si grand, comme a écrit un savant théologien, que si, par supposition, tous les saints du ciel et tous les anges étaient d'un côté pour demander à Dieu quelque chose, et que la Sainte-Vierge fût toute seule de l'autre pour lui demander le contraire, sa prière l'emporterait sur celle de toute la cour céleste : *Potentior esset majorisque efficaciæ et valoris apud Deum, Virginis quam reliquorum omnium sanctorum oratio* (*Suarez, tom. 2. part. 3. disp. 23. §. 2*). Et à la vérité cela est très-conforme à la raison ; car il n'y a point de personne sage qui ne fît plus d'état des prières de la seule mère que de ce qu'il a de serviteurs dans sa maison : par conséquent il vaudrait mieux avoir sa protection que celle de tous les saints ensemble. O Sainte-Vierge! quel avantage pour ceux qui sont attachés par une dévotion particulière à vous honorer! S'ils méritent votre protection, que peuvent-ils craindre? Et si vous voulez entreprendre leur salut, qui peut l'empêcher : *O Maria! tantum modo velis salutem nostram et salvi erimus*. O mère admirable! vous pouvez tout ce que vous voulez; veuillez donc seulement mon salut, je le regarderai comme assuré. Oui, lui dis-je, j'avoue qu'elle le peut seule; la difficulté est de savoir si elle le veut : il faut vous lever cette difficulté, me reprit mon voyageur, et vous faire voir qu'elle le veut véritablement et qu'elle le procure.

§ II.

La Sainte Vierge veut le salut de ses fidèles serviteurs, et le procure avec un grand zèle.

Les théologiens disent que la toute-puissance de Dieu est dans sa divine volonté, et que c'est assez qu'il veuille quelque chose pour qu'elle soit faite : *Omnia quæcumque voluit fecit.* C'est le seul privilége de la seule toute-puissance de Dieu, d'être toute dans sa volonté : notre puissance n'est pas dans notre volonté ; au contraire, notre volonté est dans notre puissance. Je dis que notre puissance n'est pas dans notre volonté, car nous ne pouvons pas faire tout ce que nous voudrions ; et il est vrai que notre volonté est dans notre puissance, parce que nous en pouvons disposer comme il nous plaît.

Il n'y a que la seule Sainte-Vierge qui a la gloire d'imiter en cela la toute-puissance de Dieu, qu'elle tient sa puissance dans sa volonté, en sorte que l'on peut dire d'elle, en quelque façon, comme de Dieu : *Omnia quæcumque voluit fecit.* Elle n'a qu'à vouloir, et tout est fait. Voyez et admirez la puissance de sa volonté qu'elle emploie toute entière en faveur de notre salut. Premièrement, quand avons-nous eu un Sauveur, sinon quand elle l'a voulu ? N'est-il pas vrai que Dieu le Père attendit le consentement de sa volonté pour opérer le mystère ineffable de l'incarnation dans son chaste sein ? Depuis qu'elle a eu un Dieu-Homme pour son Fils unique, qu'en a-t-elle voulu faire ? A quoi a-t-elle employé toute la puissance de sa volonté, sinon à préparer en lui la victime qui devait être immolée pour le salut de tous les pécheurs ? Le zèle ardent de sa charité pour eux a été jusque là, après avoir produit cette victime d'une partie d'elle-même, l'avoir nourrie de son lait, élevée par ses soins, et engraissée, s'il faut ainsi dire, de sa propre substance ; et puis enfin, après l'avoir conduite jusque sur l'autel de son sacrifice, elle s'y est immolée avec lui, souffrant en son cœur les mêmes douleurs qu'il souffrait en son corps, et mourant intérieurement comme il mourrait extérieurement, afin d'offrir avec lui un même sacrifice pour la gloire de Dieu et le salut de tous les pécheurs. C'est ainsi qu'Arnaud de Chartres, ce célèbre abbé de Bonneval, l'a excellemment exprimé : *Omnino una erat Christi et Mariæ voluntas, unumque holocaustum ambo*

offerebant Deo, hæc in sanguine cordis, ille in sanguine carnis. Le Fils, sur la croix, et la mère, au pied de la croix, n'avaient qu'une seule et une même volonté ; tous deux offraient à Dieu un même holocauste pour le salut du monde, tous deux versaient leur sang : l'un celui de ses veines, et l'autre celui de son cœur, parce que tous deux étaient animés d'un même zèle de mourir pour le salut de tous les pécheurs. Demandez maintenant si elle veut procurer le salut de tous ceux qui lui sont dévots, puisqu'elle fait toutes choses pour le salut des pécheurs, n'est-ce pas bien vouloir une chose, quand on dit : J'y emploierai tout, jusqu'à ma propre vie ?

O Dieu ! qui pourrait dire avec quel zèle elle s'emploie à ménager notre salut ? Si les travaux que l'on entreprend pour procurer le salut des âmes, si l'application qu'on y donne, si le zèle de tous les prophètes, de tous les apôtres et de tous les prédicateurs qui ont jamais été et qui seront jamais dans l'Église, était d'un côté ; ajoutez-y encore celui de tous les anges du ciel, et puis dites avec assurance que tout cela n'égale pas le zèle qui embrase le cœur de la très-Sainte-Vierge, pour vouloir et pour procurer le salut des âmes, parce qu'on peut dire que le cœur de la mère est comme l'écho du cœur de son Fils unique. Si donc elle emploie ce grand zèle à procurer le salut d'une âme particulière qui lui est dévote, cette âme ne peut-elle pas se tenir presque autant assurée de son salut, que si elle avait vu son nom écrit au livre de vie ? Je ne voudrais néanmoins donner cette ferme confiance qu'aux personnes qui sont vraiment dévotes à la Sainte-Vierge ; et vous avez pu remarquer ailleurs qui sont ses vrais ou faux dévots.

Saint Jérôme, voulant exprimer le grand zèle de la Vierge pour la gloire de Dieu et pour le salut des pécheurs, emploie des paroles si fortes et si sensibles, qu'elles mériteraient d'être répétées incessamment par la bouche de tous les hommes : *Mariam totam incenderat divinus amor, ita ut in ea esset amor continuus et ebrietas perfusi amoris.* Il dit que le feu sacré de l'amour divin embrasait la Sainte-Vierge tout entière, en sorte qu'elle en brûlait continuellement, et que l'excès qui la transportait la tenait toujours comme dans une ivresse dont elle ne revenait jamais. Quelle façon de

parler de cet éloquent docteur ! Ne semble-t-il pas qu'il veuille nous dire que, comme ceux qui sont ivres ne se gouvernent plus par la raison et ne sauraient garder aucune mesure en tout ce qu'ils font ; qu'au contraire, ils se laissent aller à la force du vin qui les domine et qui les emporte ; de même la très-Sainte-Vierge ne garde ni règle, ni mesure, et se laisse plutôt emporter à la force de l'amour et du zèle qui la transporte pour procurer le salut des âmes, et principalement de celles qui lui sont dévotes.

Si l'on doit faire un grand état d'avoir une dévotion particulière, sincère et solide pour quelqu'un des saints qui ont du crédit auprès de Dieu, parce que c'est avoir un puissant aide pour son salut, on doit donc faire un plus grand état d'être vraiment dévot de cent ou de deux cents, et encore de l'être de mille ou de deux mille, et plus encore de l'être d'un million ou de cent millions ; mais quand vous auriez tous les saints pour vos protecteurs particuliers, et que chacun d'eux entreprendrait votre salut comme le sien propre, cette dévotion qui paraîtrait si forte, si étendue et si assurée, ne vous vaudrait pas tant que la seule dévotion à la Sainte-Vierge, parce qu'il est certain qu'elle a à elle seule plus de puissance et plus de volonté de vous faire du bien, qu'ils n'ont tous ensemble ; car enfin il est vrai qu'elle peut tout, et qu'elle veut tout en faveur de ses fidèles serviteurs. Que reste-t-il donc à conclure, sinon :

§ III.

Que la très Sainte Vierge fait tout en faveur de ses dévots.

C'est beaucoup de pouvoir, c'est davantage de vouloir, mais c'est tout que de faire du bien à ceux que l'on aime. Ne vous contentez pas, dit le Saint-Esprit dans l'Écriture, d'aimer de parole ni de langue, il faut encore aimer par les œuvres et en vérité ; c'est ce qui devrait déterminer tout le monde au service de la Sainte-Vierge ; c'est ce qui devrait lui attirer autant les dévots zélés qu'il y a de chrétiens au monde. On voit partout les effets de sa dévotion dans les prodiges qu'elle fait en faveur de ceux qui ont recours à elle. Saint Augustin et saint Bernard défient tout le monde de trouver une seule personne qui puisse dire avec vérité, qu'elle a eu recours à la Sainte-Vierge dans le besoin, et qu'elle n'ait pas

été soulagée : *Ille solus laudes hujus Virginis sileat, qui fideli prece appellatam suis necessitatibus senserit de fuisse* (Bern. ser. 3. super Missus est). Je n'improuve pas, dit saint Bernard, que celui-là refuse ses louanges à la Sainte-Vierge, qui pourra dire que, l'ayant invoquée avec ferveur dans ses nécessités, il n'en a reçu aucun secours : je suis assuré qu'il ne s'en trouvera pas un seul dans le monde.

Il serait donc fort inutile d'entreprendre de persuader cette vérité à personne, en lui produisant tous les exemples qui se publient par toutes les bouches, qui se lisent dans tous les livres, qui se voient dans tous les lieux dédiés particulièrement à la très-Sainte-Vierge, où plusieurs de ceux qui ont reçu quelque bienfait signalé de Dieu par sa puissante intercession ont laissé quelques marques de leur reconnaissance ; mais sans aller plus loin que vous-même, je vous prends pour témoin, qui que vous soyez, qui lisez ces merveilles : combien de preuves avez-vous eu vous-même du puissant secours que vous avez reçu de la très-Sainte-Vierge dans toutes les occasions où vous l'avez invoquée de tout votre cœur ? repassez les années de votre vie, et dites-nous combien de fois vous l'avez expérimenté ? Il n'y a rien qui vous persuade mieux que votre propre expérience ; si vous ne l'avez pas encore ressenti, c'est que vous n'avez pas été jusqu'ici dévot à la Sainte-Vierge : prenez-en les sentiments, faites-en les pratiques et vous en recevrez des fruits qui vous obligeront d'en convenir.

Je veux finir cette conférence par un exemple digne de la mémoire de tous les fidèles, arrivé vers l'an 538 (*Bolland. Acta SS.* SS. 14. *Februar.*). C'est celui du fameux Théophile, économe de l'église d'Adane, dans la Cilicie. Son évêque avait tant de confiance en lui, qu'il se reposait entièrement sur sa personne de la distribution des revenus ecclésiastiques. C'était avec raison, car Théophile les dispensait avec beaucoup de sagesse et de profusion aux pauvres et aux orphelins. Ce prélat étant mort, le clergé et le peuple ne croyant personne plus capable de remplir la place que ce fidèle économe, on écrivit promptement au métropolitain pour le demander pour évêque ; mais on eut beau faire, on ne put jamais vaincre sa résistance, et il persista constamment dans la

résolution qu'il avait prise de refuser l'épiscopat. Il demeura donc dans son premier état, et on nomma un autre évêque ; mais quelques jaloux l'ayant décrié auprès de ce nouveau prélat, il lui ôta sa charge d'économe de l'Église, et le réduisit à la condition d'un simple particulier. Le démon cependant, qui dresse sans cesse des embûches aux hommes, profita de ces circonstances pour inspirer à Théophile des sentiments de vengeance, et des désirs de tirer raison de ceux qui l'avaient perdu par leurs faux rapports.

Dans ces dispositions, il fut trouver un Juif qui faisait profession de magie, et lui ayant raconté ce qui lui était arrivé, il le pria de l'assister dans les circonstances où il se trouvait. Celui-ci, lui ayant donné rendez-vous la nuit suivante, le conduisit dans une des places de la ville, lui recommandant de ne point s'étonner pour le bruit qu'il entendrait, et surtout de ne point faire le signe de la croix. A peine y furent-ils arrivés qu'ils virent une multitude de gens vêtus de blanc qui avaient des flambeaux, criaient et chantaient, et au milieu d'eux le démon faisant l'office de roi.

La première chose que l'esprit des ténèbres exigea de Théophile, après avoir été instruit de ce qu'il demandait, fut qu'il renonçât à Jésus et à Marie, et qu'il lui remit sa renonciation par écrit. Ce misérable, aveuglé par sa passion, se prosterna sur-le-champ au pied du démon, l'adora, et ayant renoncé au Sauveur et à sa sainte Mère par un écrit signé de sa main et scellé de son sceau, il se retira comptant sur les promesses que le démon lui avait faites, et se croyant déjà au-dessus de tous ses ennemis. En effet, par une conduite particulière de la divine providence, plutôt que par la puissance de Satan, dès le lendemain, l'évêque, qui d'ailleurs reconnut la fausseté des rapports qu'on lui avait faits, rétablit Théophile dans son office, et déposa celui qu'il avait mis en sa place ; il lui demanda même pardon en présence du clergé et du peuple de ce qui s'était passé, et de ce qu'il avait ajouté foi si facilement à la calomnie. Théophile, au comble de ses vœux, ne songeait qu'à s'applaudir du succès qu'avait eu sa démarche ; mais Dieu, qui ne désire point la mort du pécheur, mais sa conversion, ne voulut pas le priver du fruit de ses bonnes œuvres, et de tant de services rendus à l'Église et aux pauvres ; ainsi il lui fit la grâce de rentrer en lui-même et de connaître le précipice affreux où il était tombé.

A peine eut-il connu son état, que, saisi de frayeur, il se laissa aller aux gémissements et aux larmes, et commença à affliger son corps par différentes austérités et à prier Dieu de lui être propice. La grandeur de son crime néanmoins le faisant presque désespérer d'en obtenir le pardon, l'esprit de Dieu lui inspira d'avoir recours à la mère de miséricorde, qui est le port le plus assuré des pécheurs pénitents. Cette pensée ranima sa confiance, et s'étant retiré à la porte d'une église de la très-Sainte-Vierge, il y passa quarante jours dans les jeûnes, les veilles, les prières et les autres actes de la pénitence chrétienne. Au bout de ce temps, la reine du ciel lui apparut pendant la nuit avec une contenance pleine de majesté et un visage sévère. Elle lui reprocha son crime, et lui fit connaître combien il serait difficile qu'il en obtînt la rémission : mais ce saint pénitent ne se décourageant point, lui représenta l'exemple d'une multitude de pécheurs, tels que les Ninivites, David, Zachée, saint Pierre, saint Paul et autres, qui, par leur pénitence, avaient été réconciliés avec Dieu, la suppliant de vouloir bien lui obtenir la grâce d'être de leur nombre. La Sainte-Vierge, touchée de ses paroles, lui promit sa protection, pourvu qu'il confessât et reconnût que Jésus-Christ, qu'il avait renié honteusement, était véritablement le Fils de Dieu et le juge des vivants et des morts. Théophile, dans les sentiments de la plus vive contrition et fondant en larmes, fit sa profession de foi, après laquelle la mère de Dieu lui promit qu'elle l'assisterait, et disparut.

Quelque temps après elle se fit voir à lui de nouveau, l'assurant que son Fils avait reçu ses larmes, ses pénitences et ses prières, et que, s'il persévérait jusqu'à la fin de sa vie dans la foi qu'il venait de professer, il obtiendrait un jour le salut éternel. Le bienheureux pénitent fut fort consolé de cette assurance, mais il était toujours en peine de l'écrit qu'il avait signé et remis au démon ; il supplia donc la puissante avocate de vouloir bien le retirer, et de lui rendre. Il fut exaucé, car au bout de trois jours, elle lui apparut en songe et lui rapporta sa cédule qu'il trouva, à son réveil, posée sur sa poitrine. Il se leva à l'heure même, et comme c'était un dimanche, il vint à l'église, où après l'Évangile, prosterné aux pieds de l'évêque, il confessa publiquement son péché, lui fit le récit de tout ce qui s'était passé et des faveurs de la Sainte-

Vierge qui lui avait rendu son billet, le suppliant de le faire lire tout haut devant toute l'assemblée. Le prélat prit de là occasion de faire une exhortation au peuple sur la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, et sur la puissante intercession de la reine du ciel. Il commanda ensuite à Théophile d'approcher de l'autel pour se réconcilier ; mais il refusa de le faire jusqu'à ce que sa cédule eût été déchirée et brûlée, ce qui fut fait aussitôt. A ce spectacle, le peuple fit retentir l'église de ses cris ; mais l'évêque, ayant apaisé le tumulte, poursuivit le saint sacrifice, à la fin duquel il communia Théophile. La présence et la réception de son Dieu lui dilatèrent le cœur et le remplirent d'une si grande joie, qu'elle éclata jusque sur son visage. Enfin ce saint pénitent rentré en grâce avec Dieu, s'en retourna dans l'église de Notre-Dame où il avait reçu tant de faveurs ; mais il fut bientôt saisi d'une fièvre, qui en trois jours l'enleva de ce monde et lui ouvrit les portes du ciel.

O mère admirable ! ô très-auguste mère des anges et des hommes ! ô très-digne mère de Dieu ! vous êtes toujours le refuge des pauvres pécheurs. C'est votre bonté qui soutient le monde qui périrait dans le déluge de ses iniquités, sans votre puissante intercession. Vous êtes la consolation des affligés, le soutien des faibles ; c'est par vous que les plus abattus sont encouragés ; c'est par vous que les plus désespérés trouvent le remède à leurs maux ; c'est par vous que les apostats sont miraculeusement réconciliés avec Dieu. Votre nom est le remède de nos maladies, votre mémoire est l'adoucissement de nos amertumes, et votre puissance est la terreur des ennemis de notre salut. Recevez-nous en votre protection, ô aimable mère de miséricorde ! Admettez-nous au nombre de vos serviteurs, ô toute-puissante reine du ciel et de la terre ! Inspirez-nous une vraie et parfaite dévotion pour vous : que tous nos esprits vous rendent, après Dieu, les plus profonds hommages ; que toutes nos langues vous bénissent, que tous nos cœurs vous aiment : faites qu'ils s'animent tous les jours d'un plus grand zèle pour votre gloire et pour votre service. Ainsi soit-il.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

